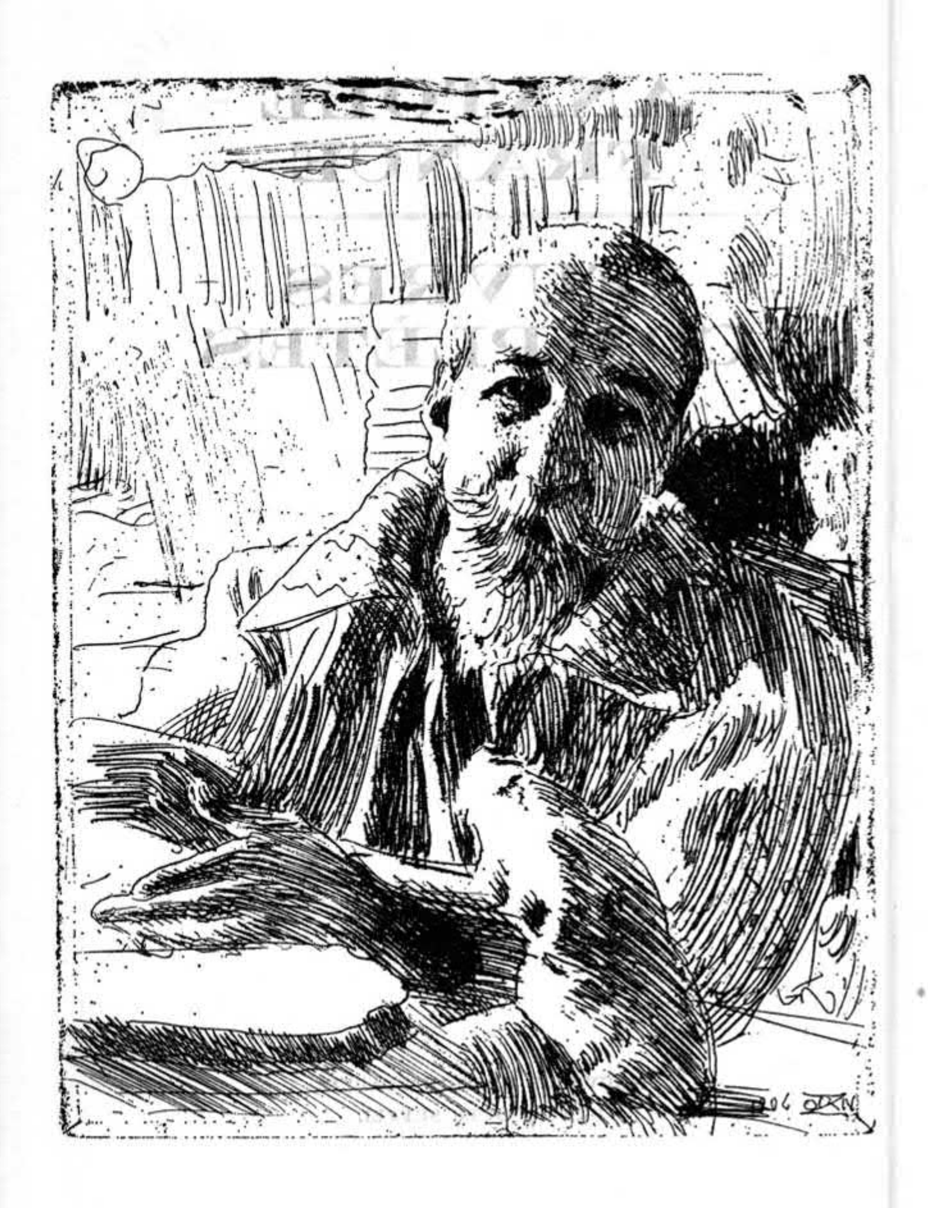


ANATOLE FRANCE

ŒUVRES COMPLÈTES

NOUVELLE ÉDITION ÉTABLIE
PAR JACQUES SUFFEL



PAGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

I

ILLUSTRATIONS DE CLAUDE HERMANN

Distribué par le
CERCLE DU BIBLIOPHILE

Frontispice de Zorn

PAGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

I

(1874-1892)

PAGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

LE LIVRE
DU
BIBLIOPHILE

AVERTISSEMENT

Ce travail a pour objet d'exposer les points principaux de l'art auquel nous nous sommes adonné tout entier, et de déterminer les conditions que doit, à notre avis, nécessairement remplir une édition pour être digne d'être appréciée et estimée des véritables connaisseurs.

Nous ne parlerons guère que de la réimpression des vieux écrivains, non que la publication des œuvres contemporaines nous paraisse d'un moindre prix, mais parce que les textes anciens présentent à l'éditeur des difficultés particulières et qu'une nouvelle publication de ces textes universellement connus est vaine quand elle n'est pas à peu près définitive.

Nous examinerons en peu de mots les soins qu'exige le Livre depuis l'élaboration du manuscrit ou, pour parler le langage technique, de la copie *qui doit être livrée à l'imprimeur, jusqu'au moment où le volume parachevé entre, vêtu de sa reliure, dans la vitrine du bibliophile.*

Pour cette longue série d'opérations si différentes, si variées, le libraire-éditeur a de nombreux auxiliaires : hommes de lettres, fondeur, imprimeur, fabricant de papier, dessinateur, graveur, brocheur, relieur, etc., tous concourent au même but : la perfection du livre ; mais il importe que l'éditeur-libraire entretienne constamment l'harmonie de leur concours dans l'exécution d'une entreprise qu'il a conçue et dont il peut seul embrasser l'ensemble.

Nous examinerons successivement le Livre sous les rapports du texte, *de l'*impression, *de l'*ornementation, *du* papier, *et enfin de la* reliure.

A. LEMERRE

I

Du texte

ÉTABLIR un bon texte est d'une importance de premier ordre. C'est là le but capital d'une *réimpression*, et les soins plastiques si complexes dont ce texte va être l'objet ne tendront qu'à le mettre en lumière selon toutes les convenances et, par conséquent, avec une parfaite beauté. Tout le travail de l'éditeur sera dépensé en pure perte s'il ne s'exerce pas sur un texte irréprochable. Il y doit songer et, s'il entreprend des séries, s'il forme des bibliothèques classiques ou curieuses, il faut qu'il applique, quant à la publication des textes, certaines règles déterminées d'avance, et qu'il s'assure le concours exclusif des littérateurs et des érudits qui admettent ces règles.

Voici celles que, d'accord avec nos collaborateurs, nous suivons inflexiblement pour les textes qui entrent dans la *Collection Lemerre*, dans la *Petite Bibliothèque littéraire* et dans la *Bibliothèque d'un curieux*. Chacun des volumes de ces collections reproduit les formes du texte original avec l'exactitude la plus rigoureuse. L'orthographe et la ponctuation propres à chaque auteur y sont scrupuleusement conservées. Nous croyons, en effet, que des mille détails de la ponctuation et de l'orthographe dépend, en partie, la physionomie générale d'un écrivain, et que modifier ces détails c'est altérer le caractère de l'ensemble.

Il est fréquent de voir, dans les textes originaux des écrivains du XVIe et du XVIIe siècle, un même mot écrit de deux façons différentes à quelques lignes d'intervalle. Nous n'avons jamais été tenté, comme on l'est communément

encore, d'adopter pour les deux endroits une seule forme grammaticale. Les deux leçons nous paraissent au contraire, utiles à garder comme un témoignage de l'indécision dans laquelle a si longtemps flotté l'orthographe française.

On a prétendu que le souci des points et des virgules, des capitales et des particularités orthographiques est propre aux auteurs contemporains et que nos classiques ne l'avaient point. Mais, en réalité, un souci de cette nature n'est pas plus nouveau que ce soin de la forme qui surprend si fort le public chez les poëtes modernes et qui est commun aux vrais poëtes de tous les temps. Les éditions originales des classiques sont loin de ne présenter que des singularités peu philologiques, dues au caprice des compositeurs ignorants. L'orthographe y est variable, mais non arbitraire, et la ponctuation y frappe l'observateur attentif bien plus par sa fixité que par son apparente bizarrerie. Si Jean Racine n'a pas relu scrupuleusement les épreuves de la dernière édition de son théâtre, La Fontaine multipliait les *errata* à la suite des recueils de ses Fables, montrant ainsi qu'il n'était point indifférent à la correction typographique de ses œuvres. Molière, peu soucieux que ses pièces fussent imprimées, tenait du moins à ce qu'elles le fussent correctement.

Nous ne voulons pas être plus dédaigneux que ces grands hommes. Pour obtenir l'exactitude qui nous est précieuse, nous reproduisons fidèlement la dernière édition publiée du vivant de l'auteur, toutes les fois que cette édition a été revue ou tout au moins avouée par lui. Mais s'il nous a suffi de suivre cette règle pour établir presque totalement les textes de Rabelais, de Régnier, de La Fontaine, de La Rochefoucauld, de La Bruyère, etc., nous l'avons reconnue insuffisante pour les écrivains qui, comme Molière, sont morts en laissant inédite une grande partie de leur œuvre, et complètement inapplicable à ceux qui, comme Montaigne, ont corrigé et amplifié leur livre après l'avoir livré pour la dernière fois à l'imprimeur. Dans ces différents cas nous reproduisons, à défaut des manuscrits le plus souvent perdus,

celle des éditions posthumes qui a été faite dans les meilleures conditions pour reproduire la pensée de l'auteur. Ainsi nous donnons les *Essais* d'après le *bon et vieil exemplaire* de mademoiselle de Gournay et nous suivons, pour les pièces que Molière ne fit pas lui-même imprimer, le texte que produisirent ses camarades Lagrange et Vinot.

Cette réforme n'est pas un caprice qui nous est propre: elle est dans l'esprit du temps et elle éclate de divers côtés. Le public recevrait mal aujourd'hui des classiques mis à la mode du jour. Un Rabelais « accommodé en nouveau langage » n'aurait pas la fortune qu'il eut au XVIIe siècle. Les formes grammaticales et orthographiques des écrivains classiques ont acquis pour nous le prix qui s'attache aux choses anciennes. Mais il faut avouer que, si l'on suit enfin les éditions originales, on les suit généralement de trop loin. Si le temps n'est plus où M. Aimé Martin, littérateur hautement estimé d'ailleurs, accueillait dans son texte de Racine des corrections introduites par La Harpe sous prétexte d'élégance et de bon goût, il n'est pas moins vrai que M. Burgaud des Marets a pu, il y a quelques années, relever plus de trente mille fautes dans la meilleure des rééditions de Montaigne. Plus récemment encore on a constaté, dans une édition nouvelle de Rabelais, une omission de neuf lignes dans un même livre, et cela parce que l'éditeur ne s'était pas donné la peine de recourir aux textes originaux.

Nous ne confondons pas avec ces fâcheuses légèretés les efforts de quelques savants éditeurs qui suivent avec une consciencieuse régularité un système différent du nôtre, et qui, tout en collationnant avec soin leurs éditions sur les textes originaux, appliquent à ces textes l'orthographe de Voltaire et la ponctuation moderne. Nous sommes persuadé qu'on peut faire de bons livres d'après cet ancien système, mais nous pensons que nos éditions, conçues comme nous venons de le dire, doivent offrir, au point de vue philologique, un intérêt particulier et plaire, par un charme spécial, aux esprits doués d'un sentiment littéraire vraiment délicat. Ces éditions ont incontestablement l'avantage d'être les

seules d'après lesquelles on puisse faire soit un glossaire, soit tout autre travail de grammaire historique. Enfin elles rentrent dans la définition qu'un savant contemporain donne des bonnes éditions:

« L'élément essentiel des bonnes éditions est toujours dans l'étendue et dans l'exactitude des notions grammaticales, appuyées subsidiairement sur les indications lexicographiques et sur la comparaison des manuscrits [1].

Une observation importante trouve sa place ici. Certains éditeurs lettrés ont commis, en publiant des poésies, des fautes graves dont la connaissance des lois prosodiques les eût certainement préservés.

M. Génin, si prisé d'ailleurs comme philologue, a reproduit, dans son édition de la *Farce de Maître Pathelin*, plusieurs vers faux que M. Littré a aisément corrigés. Il était pourtant impossible de supposer que l'auteur de tant de vers si bien faits en eût laissé échapper de trop longs ou de trop courts. Nous faisons cette remarque appuyée de cet exemple pour montrer combien il est indispensable d'être aussi attentif à la prosodie qu'à la grammaire, quand il s'agit d'éditer les œuvres d'un poëte.

Le texte une fois établi, il convient de l'éclaircir sur tous les points où soit la distance des temps, soit toute autre cause, a mis quelque obscurité. C'est là le principal objet des notes. Nous les plaçons à la fin de chaque volume, mêlées aux variantes, et non pas au bas des pages, où elles ont l'inconvénient de noyer le texte si elles sont abondantes et, dans tous les cas, de distraire de l'œuvre elle-même l'esprit du lecteur. Chaque note est précédée de l'indication de la page et de la ligne auxquelles elle se rapporte; car dans notre respect religieux pour les grands écrivains, nous n'avons point voulu interrompre leurs phrases, selon l'usage commun, par des chiffres ou des astérisques. L'absence de ces petits signes contribue à donner à nos livres la pureté d'aspect que nous recherchons.

1 Littré, *Histoire de la langue française*, I, 133.

La Notice biographique et, quand il est besoin, le Glossaire complètent le travail de l'éditeur littéraire.

Ce que ce travail coûte de peine et exige de savoir, d'esprit ingénieux, de sens critique, ce n'est point à nous de le dire, mais nous devons signaler ici à la reconnaissance du public lettré, les hommes laborieux et érudits, tels que MM. Marty-Laveaux, Charles Royer, Charles Asselineau, Alphonse Pauly, Ernest Courbet, Etienne Charavay, Anatole France, F. de Caussade, Eugène Réaume, dont l'actif et intelligent concours nous a permis de publier, en moins de six années, un grand nombre de volumes dans lesquels les plus illustres de nos écrivains classiques revivent en leur intégrité première.

II

De l'impression

DES CARACTÈRES

Les caractères dits *elzéririens* ont été remis en honneur par M. Perrin, de Lyon, Ces caractères, fort beaux en eux-mêmes, nous donnent, pour le cas qui nous occupe principalement, c'est-à-dire pour la réimpression des vieux écrivains, l'avantage d'un archaïsme en harmonie avec les textes. Leur emploi dans cette circonstance concourt à produire cet effet de couleur locale si justement recherché de nos jours.

Au reste, ce nom d'*elzévirien* ne doit pas être pris à la lettre. Ce n'est point là une désignation précise, car on l'applique indifféremment à des types du XVIe, du XVIIe et même du XVIIIe siècle, assez dissemblables les uns des autres.

Les caractères employés par Louis Elzevir et par ses cinq fils, qui furent imprimeurs à Leyde, à La Haye, à Utrecht et à Amsterdam, au commencement du XVII[e] siècle, sont loin d'ailleurs d'être plus beaux que ceux dont les libraires de Lyon ou de Paris faisaient usage au siècle précédent. Mais Louis Elzevir passe pour avoir, dès la fin du XVI[e] siècle, inauguré une réforme qui a prévalu: c'est lui, dit-on, qui le premier distingua dans les minuscules les *u* et les *i*, voyelles, des *v* et des *j*, consonnes. Quoi qu'il en soit, les Elzevir, bien qu'inférieurs aux Estienne pour la correction des textes, sont justement estimés comme ayant produit, à une époque où l'art de l'imprimerie sommeillait en France, une longue série de petits volumes établis avec goût et tirés avec soin. Leur mérite est grand sous ce double rapport; mais ce serait une erreur de croire qu'ils possédaient en propre les caractères connus aujourd'hui sous leur nom. Dès 1550, Haultin, de la Rochelle, employait les caractères dont les Elzevir devaient plus tard se servir.

Vers 1855, un homme qui fit beaucoup pour son art et dont la mémoire doit être grandement estimée comme celle d'un artiste inventif et délicat, M. Perrin, imprimeur à Lyon, trouva dans la vieille fonderie lyonnaise de MM. Rey des poinçons et des matrices du XVI[e] siècle. Il en acquit une partie; il dessina et fit graver les séries qui lui manquaient, et il obtint ainsi ces caractères dont l'ancienneté faisait, à proprement parler, la nouveauté, et qu'il ne contribua pas peu à mettre à la mode.

A la même époque, et poursuivant le même but, M. Claye, l'imprimeur distingué, se livrait à des recherches dans toutes les anciennes fonderies de caractères de Paris: tant il est vrai qu'il se manifestait alors un retour vers le goût des types anciens! Mais ses efforts restèrent infructueux, et n'eurent d'autre résultat que de l'amener à constater que toutes les anciennes matrices en cuivre rouge avaient été converties en gros sous par la Révolution.

M. Claye ne se rebuta point: il poussa ses recherches jusqu'à Lyon, vieux centre abandonné d'imprimerie populaire, et c'est dans la fonderie séculaire de la famille Rey qu'il retrouva et acquit une partie importante d'antiques poinçons et matrices échappés à la destruction. — C'est ainsi que les maisons Perrin, de Lyon, et Claye, de Paris, possèdent véritablement les types du XVI[e] siècle.

M. Jannet, de son côté, fit fondre des caractères d'un type analogue. L'éditeur de la *Bibliothèque elzévirienne*, dont la mort encore récente est une grande perte pour la Librairie, était doué d'un esprit plus ingénieux, plus industrieux encore qu'artistique. Les caractères qu'il employa, d'une forme resserrée, n'ont pas toute la pureté désirable. Nous n'en reconnaissons pas moins que M. Jannet doit être cité avec honneur parmi ceux qui ont contribué à la renaissance moderne de l'art typographique.

Mais des difficultés sérieuses, issues de la complication des nécessités artistiques et commerciales en face d'un public dont l'éducation bibliographique était encore imparfaite, arrêtèrent bientôt l'essor des beaux livres. M. Perrin ne consacrait guère ses excellents caractères qu'à des ouvrages d'un intérêt ou médiocre, ou purement local. A part les *Sonnets de M. Soulary*, et plus récemment les *Œuvres de Molière*, il ne sortait de ses presses que des poésies restées obscures et des travaux d'histoire provinciale. M. Jannet, qui, au contraire, avait entrepris une bibliothèque dont le cadre, trop peu défini, s'ouvrait aux vieux classiques français, avait été contraint, malgré son zèle, de suspendre ses réimpressions. Ce fut ce découragement qui détermina, dans notre esprit, la publication de *la Pléiade françoise*. Le prospectus parut en 1865, et le premier volume fut achevé l'année suivante. Notre dessein en publiant les sept poëtes de la Renaissance était d'empêcher, autant qu'il était en nous, que l'art de réimprimer fidèlement les textes originaux, en leur conservant leur physionomie primitive, se perdit. *La Pléiade* servit de dédicace à notre maison.

Les bibliophiles qui ont bien voulu suivre nos travaux savent que nous avions dès lors l'idée de réimprimer, selon un plan nettement défini, les principaux monuments de la

langue française; notre projet est déjà réalisé en partie. Heureux si nous avons pu donner aux livres de nos collections quelque chose de cette beauté correcte et sérieuse qu'avec l'aide de précieux auxiliaires nous poursuivons de tous nos efforts!

En mettant à part les superbes séries que possèdent les maisons Perrin, de Lyon, et J. Claye, de Paris, les caractères elzéviriens les mieux copiés sont, jusqu'à ce jour, ceux de la *Fonderie générale* et ceux de MM. Laurent et Deberny; le *six, petit œil*, dont nous nous sommes servi pour le *Livre des sonnets* et pour notre texte d'*Horace*, et qui a été gravé par cette dernière maison, est fort beau.

Notre souhait serait de voir copier exactement les types du XVIe siècle. On ne l'a pas fait jusqu'ici. Cependant il n'est pas de types plus beaux que ceux employés de 1525 à 1600. Les arts industriels, c'est-à-dire les arts mêlés à la vie, florissaient alors dans toute la splendeur d'une expansion unique. Le beau était chose familière et à la portée de tous les artisans. L'ouvrier savait donner une forme superbe aussi bien à une lettre moulée qu'à la grille d'un parc ou à la cheminée d'une grande salle. Lors de la Renaissance, la tournure des capitales, des italiques, les contours de l'*&*, du *&t*, toutes les ligatures et toutes les lettres doubles avaient une beauté non retrouvée depuis.

C'est ici le lieu de rectifier une erreur commune à presque tous les typographes actuels, et qu'on trouve aussi bien dans plusieurs des livres édités par nous que sur le titre même des *Annales archéologiques de France*. Nos imprimeurs emploient comme un F une lettre du vieil alphabet des capitales à queue qui au XVIe siècle était uniquement un J. La barre de ce J (*J*) a occasionné cette confusion fâcheuse. Il suffit d'ouvrir le Régnier de 1608 pour se convaincre de l'erreur et partant ne pas la commettre.

Il est bien évident que la netteté du tirage dépend, en grande partie, de la pureté des caractères, et qu'avec des lettres usées par un trop long service et passées, comme on dit, à l'état de têtes de clou, on ne peut obtenir qu'une

impression d'un aspect trouble et confus. Tout imprimeur qui a quelque soin de son art et de sa réputation sait qu'il doit renouveler souvent la fonte de ses caractères.

DE LA MISE EN PAGES

C'est dans les dispositions judicieuses de la mise en pages que l'éditeur montre s'il a du goût ou s'il en est dépourvu. Dans le premier cas, il peut se tromper; qu'on veuille bien excuser ses erreurs! Dans le second, il produit des éditions défectueuses, et les bibliophiles n'ont point à se soucier de lui. Ces réflexions faites, nous nous permettrons quelques remarques.

La *justification*, c'est-à-dire le contour extérieur du texte, est évidemment en relation avec la grandeur totale du feuillet. Il doit y avoir harmonie. Une marge trop grande est presque aussi laide qu'une marge trop petite. Quelques volumes étalent le faux luxe d'un petit texte perdu comme une île dans un océan de blanc. Jamais de telles fantaisies ne plairont à ceux qui savent que le beau consiste dans la convenance des proportions.

Par la même raison, des caractères trop gros sur une page de petite dimension déplaisent à l'égal d'un texte trop fin sur un grand feuillet.

Pour les livres archaïques, nous songeons tout particulièrement à ceux qui dans leur forme extérieure procèdent du XVIe siècle; nous demandons que les imprimeurs varient plus qu'ils ne le font la composition des titres, des têtes de chapitre et des titres courants. Ils n'y emploient que des capitales; s'ils les mélangeaient avec des italiques, des bas de casse et des lettres à queue, ils éviteraient l'uniformité, ils réjouiraient l'œil: ce qui doit toujours être le but des arts industriels. Les imprimeurs du XVIe siècle le savaient: leurs titres, peu imitables à divers points de vue, sont du moins d'excellents modèles quant à la variété des caractères.

Pour que l'aspect d'une page soit satisfaisant, il faut que la distance qui sépare les mots soit régulière et ne présente pas ces *saignées*, c'est-à-dire ces petits canaux blancs que l'œil, désagréablement affecté, voit parfois courir d'une ligne à l'autre, dans un trajet oblique, sur la moitié ou les trois quarts de la page. L'éditeur doit y veiller.

Pour les livres d'une véritable importance, l'éditeur tire habituellement un nombre d'exemplaires étroitement limité sur des papiers de choix, tels que hollande, whatman et chine.

Tout amateur estime à sa juste valeur un tirage de cette nature, fait avec changement d'imposition, exigeant par là les frais d'une mise en train nouvelle et présentant l'avantage de marges agrandies proportionnellement, aussi bien dans le fond que sur les trois autres côtés de la justification. Au contraire, un tirage sur papiers de choix sans changement de justification n'augmente la valeur de l'exemplaire qu'en raison de la différence du papier et du faible chiffre du tirage.

Nous avons eu recours à ces deux systèmes. Pour la *Collection Lemerre*, nous n'avons point reculé devant les frais d'une imposition nouvelle spéciale aux exemplaires sur papiers de choix, voulant contribuer à donner par là à cette collection de nos classiques la richesse qu'elle comporte. Une considération particulière nous a fait employer l'autre système pour la *Petite Bibliothèque littéraire*. Nous avons pensé qu'agrandir par une justification nouvelle les exemplaires de choix de cette bibliothèque, c'eût été leur ôter le caractère propre à cette collection, qui doit d'être de petite dimension, d'un format de poche intime et commode.

DU TIRAGE

Mais l'action efficace de l'éditeur cesse quand il a donné le *bon à tirer*. C'est pourtant du tirage que dépend la bonne ou la mauvaise réussite du livre, et tous les soins antérieurs sont perdus si le tirage laisse à désirer. Cette réussite, qui tient en

partie à plusieurs circonstances fatales, telles que les influences atmosphériques, est due encore et surtout à l'encre qu'on emploie. Si l'imprimeur ne se procure pas une encre dont la composition chimique soit satisfaisante, les feuillets qu'il imprime maculeront inévitablement, même au bout d'un certain temps. Le tirage dépend beaucoup aussi des soins qu'y donne l'ouvrier. Celui-ci donc a sa part d'honneur ou de blâme: il est de sa dignité de s'en préoccuper sérieusement. Il faut qu'il ait la passion de son art: on ne fait bien que ce que l'on aime.

Le rouleau qu'on emploie pour encrer est d'ordinaire en colle forte et en mélasse. Nous préférerions le miel à cette dernière substance, parce que le miel est pur de scories et donne du *mordant* à la lettre. Par les extrêmes chaleurs il s'amollit et donne trop d'encre; par les grands froids il durcit, et, comme disent poétiquement les hommes du métier, il n'y a plus d'amour entre le rouleau et la lettre. L'éditeur doit savoir que l'on ne doit pas tirer par des températures extrêmes.

Personne n'ignore que la presse à bras est aujourd'hui remplacée par la machine, qui opère avec une vitesse incomparablement plus grande. Les bons imprimeurs, pourtant, ont tous encore une presse à bras qu'ils réservent aux travaux de luxe. Nous ne manquons jamais d'y faire tirer nos papiers de choix; nous obtenons ainsi, avec de bons ouvriers, une netteté qui se remarque surtout dans la belle venue des fleurons, des culs-de-lampe et des lettres ornées. Cette netteté, cette pureté d'aspect est due à la main humaine, qui est encore, quoi qu'on dise, le plus admirable des instruments. Il serait absurde de vouloir étendre l'emploi si lent de la presse à bras hors du domaine des produits du plus grand luxe; la supprimer entièrement serait se priver du seul moyen qu'on ait d'obtenir des tirages d'une parfaite beauté; mais il faut un bras habile, vigilant, prompt à réparer les fautes. Une bonne machine, à tout prendre, vaut mieux qu'un mauvais ouvrier.

Un bon tirage ne doit être ni trop gris, ni trop noir; il ne doit présenter aucune différence de nuances ni dans l'ensemble des feuilles ni, à plus forte raison, sur une seule feuille

ou sur une seule page. La *mise en train* est l'opération qui le prépare: elle est fort importante et très-délicate. Faire soigneusement les découpages; une bonne couleur une fois déterminée, la *suivre* d'une bout à l'autre de l'ouvrage; éviter les bavochures qui ont l'inconvénient d'encrasser l'œil de la lettre; régulariser le foulage; telles sont quelques-unes des conditions d'une belle impression. Lorsqu'elle a été bien faite et que l'encre dont le rouleau est enduit n'est pas trop épaisse, on peut tirer: on a mis de son côté toutes les chances de réussite.

Les bons imprimeurs savent qu'il ne faut glacer ni le papier de Chine, ni le papier de Hollande: autrement celui-ci perdrait sa beauté, l'autre deviendrait méconnaissable. On sait aussi qu'il ne faut ni glacer ni mouiller les peaux; elles doivent avoir été placées, en attendant le tirage, dans un endroit humide, tel qu'une cave, et s'être suffisamment assouplies. Après le tirage, il faut avoir grand soin de mettre les peaux entre des cartons ou des planches chargées de poids assez lourds pour que, en séchant, les peaux ne godent pas.

DU SATINAGE ET DU BROCHAGE

Quand les feuilles sont tirées, on les livre au brocheur, qui, avant toute chose, doit les faire parfaitement sécher. Le satinage opéré sur des feuilles humides les macule.

Au reste, le brocheur ne doit pas satiner indistinctement tous les papiers, parce que, si le satinage convient à ceux qui sont doux et lisses, cette opération ne pourrait que gâter ceux qui, comme le papier de Chine, sont essentiellement spongieux, et dénaturer d'une façon déplorable ceux qui, comme le Hollande, doivent leur beauté aux aspérités de leur surface et à la contexture de leur grain. Un bon satinage doit être fait feuille à feuille; sans ce procédé, les feuilles intérieures n'étant pas satinées courraient le risque d'être maculées.

Le brocheur doit plier exactement les feuilles. Il en est qu'il coupe par quarts; s'il les coupe mal, la faute est irréparable. Il ne lui suffit pas d'avoir une machine qui coupe cinq cents feuilles à la fois; il faut encore et surtout que ces feuilles ne soient pas coupées de travers. L'art de brocher exige, comme toute chose, une longue expérience et des soins constants. L'éditeur ne peut que commander et surveiller.

III

De l'ornementation

La bonne ou mauvaise ornementation d'un livre dépend du choix et de la disposition des fleurons, des culs-de-lampe et des lettres ornées.

Il est démontré que, pour décorer un livre aussi bien qu'une maison ou qu'une fontaine, il ne suffit pas du talent individuel d'un bon artiste, il faut adopter un *style*. Or un style est le propre, non d'une personne, mais d'un temps. Il est des époques qui, pour des raisons très-complexes, n'ont pas de style et sont réduites, dans les arts industriels, à reproduire et à appliquer les différents styles des siècles antérieurs. Telle semble être l'époque présente. Nous hasardons ces généralités avec beaucoup de réserve, mais elles nous sont inspirées de toutes parts. Nous voyons la joaillerie, l'orfèvrerie et le mobilier actuels revêtir les formes les plus belles et les plus caractéristiques des styles anciens, sans en inaugurer beaucoup de nouvelles. Nous dirions, si c'était ici le moment, que l'architecture, qui fournit communément à tous les arts industriels les motifs essentiels dont l'ensemble constitue un *genre*, un *style*, ne leur offre guère, dans la

période contemporaine, que des réminiscences d'origines diverses et peu propres à former un ensemble harmonieux.

Malgré ce qui a été tenté de 1835 à 1845, l'art moderne, livré à ses seules ressources, n'a rien apporté de caractéristique à la décoration du livre. Les artistes ont illustré les textes de vignettes dont quelques-unes ont un grand mérite intrinsèque; ils n'ont imaginé aucun système ornemental d'une physionomie particulière. Le *Gil Blas* avec les bois de Gigoux et le *Paul et Virginie* publié par Curmer sont des livres à juste titre recherchés pour les excellentes figures qu'ils contiennent, mais ces figures, qu'elles soient hors du texte ou dans le texte, sont des *sujets* et non des ornements. Ce sont autant de petits tableaux composés uniquement en vue d'eux-mêmes et nullement dans un but de décoration.

Le XVIe siècle est le grand siècle de l'ornement typographique. Alors les fleurons, les lettres ornées, les culs-de-lampe, sont riches en motifs de la plus belle frappe. C'est l'époque des lettres niellées, des lettres à fond galbé, des lettres à sujets. Les ornements venus d'Italie, délicatement modifiés par la main française, portent tous l'empreinte d'un style unique et magistral.

En ce temps-là, des artistes illustres, les Jean Cousin, les Geoffroy Tory, les Petit Bernard, ne dédaignaient pas de dessiner des lettres et des ornements pour de beaux livres.

Le XVIIe siècle néglige l'ornement et s'applique surtout à la composition des grands sujets, des frontispices et des portraits superbement dessinés et gravés.

Le XVIIIe siècle, le siècle charmant du *rococo*, associe avec un art exquis le sujet à l'ornement et mêle heureusement l'illustration et la décoration.

C'est sous Louis XV que de petits culs-de-lampe, commencés à l'eau-forte et finis au burin présentent des Amours et des Génies dans des ornements de coquille et de rocaille.

Alors les *grands petits maîtres de la vignette*, les Eisen, les Cochin, les Gravelot, les Marillier, ornementaient eux-mêmes les livres qu'ils illustraient. Les gravures sur cuivre prenaient place dans le texte même, en haut et en bas des

pages, variant à l'infini sur les feuillets les motifs que portaient, dans le même temps, les trumeaux et les dessus de porte des boudoirs, ou les moulures des œils-de-bœuf aux façades des châteaux.

Nous ne rappelons de l'art de la Renaissance et de l'art du XVIIIe siècle que ce qui est strictement nécessaire pour indiquer l'application qu'on en peut faire à la décoration des livres nouveaux. Pour nous, qui nous sommes particulièrement occupé de la réimpression des écrivains classiques en caractères dits *elzéviriens*, nous avons dû adopter, pour les ornements, le style du XVIe siècle, qui est le plus en rapport à la fois avec la forme typographique et l'esprit de nos auteurs. Une copie exacte de tels ou tels fleurons, de telles ou telles lettres ornées, nous a paru œuvre en quelque sorte stérile et d'ailleurs d'une exécution peu satisfaisante. Nos procédés actuels de gravure, étant plus délicats, plus fins que ceux d'autrefois, sont par cela même mal applicables à la reproduction servile des bois du XVIe siècle. Nous ne saurions imiter aujourd'hui la taille épaisse, large et peu minutieuse de la vieille gravure d'ornement. Nous sommes forcés, dans une simple copie, d'amaigrir le trait et d'ôter de la sorte à l'ensemble quelque chose de son caractère. Aussi avons-nous été heureux que M. Renard, artiste d'un rare talent décoratif, voulût bien dessiner pour nous des bois, des culs-de-lampe et des alphabets niellés qui, par le style, procèdent de la Renaissance, mais qui, par la liberté des combinaisons et la nouveauté du faire, sont des œuvres originales.

Les vignettes sur cuivre, intercalées dans le texte, comme fleurons ou culs de-lampe, à la façon du XVIIIe siècle, nous paraissent également fournir des ressources décoratives à l'éditeur moderne, mais à la condition qu'elles soient non point seulement de petites compositions, de petits tableaux en miniature, mais bien des ornements en rapport avec les dispositions typographiques de la page; le graveur alors devra songer moins à la perfection et au fini de son travail qu'à la disposition des ombres et des lumières et à l'effet de l'ensemble.

Il n'est pas dans notre sujet de parler de l'illustration proprement dite. Nous ferons seulement une remarque qui, si simple qu'elle soit, est rendue utile par la tendance que certains amateurs ont à estimer les livres à figures indépendamment du mérite même de ces figures. Il ne suffit pas qu'un livre contienne plusieurs eaux-fortes pour être un livre précieux; il faut que ces eaux-fortes soient bonnes en elles-mêmes, et, en outre, il est à désirer qu'elles soient en harmonie avec l'esprit et la forme du livre qu'elles illustrent; sans cela, ce sont des images qui nuisent aux livres, au lieu de les orner et de les servir.

IV

Du papier

Bien qu'on se serve aujourd'hui de papier de coton pour la presque totalité des livres, le papier dit de Hollande est le seul qui soit durable, solide, riche, et convienne aux livres de luxe.

Ce papier n'est pas originaire de la Hollande comme son nom pourrait le faire croire: après la révocation de l'Edit de Nantes, les principaux fabricants français allèrent exercer leur industrie en Hollande et nous envoyèrent dès lors leurs produits.

La maison Blanchet et Kléber, qui fabrique son papier à Rives et dont le dépôt est à Paris, obtient un papier façon de Hollande, pur fil, d'une excellente qualité. Ce papier, résistant et sonore, doit à l'intégrité même de la matière première d'être très-sec, un peu bleu et un peu cassant.

La maison Darsy, qui reçoit le dépôt des fabriques de Dambricourt frères, de Saint-Omer, fournit un papier d'un moelleux et d'une blancheur très-agréables, dus, sans doute, à l'emploi d'une faible partie de coton.

Nous citerons encore la maison Morel et compagnie, qui fabrique à Arches (Vosges) des papiers de fil excellents.

Bien que les produits de ces fabriques françaises soient très-satisfaisants, nous devons nommer ici la maison Van Gelder, d'Amsterdam, dont les dépositaires à Paris sont MM. Havard et Lips, qui naguère donnait un papier bleuté d'un aspect déplaisant et qui maintenant égale, avec ses papiers d'un ton un peu jaune, les produits de nos meilleures fabriques.

Les papiers anglais, très-collés, d'une extrême blancheur, n'offrent pas des garanties exceptionnelles de durée, mais ils présentent une netteté d'aspect vraiment admirable. Ceux de la marque Whatman, entre tous, sont d'une pureté qui les rend particulièrement propres à recevoir les dessins au lavis des architectes. On comprend que des papiers d'un tissu aussi régulier et aussi fin doivent concourir sérieusement à la magnificence d'un livre.

Une modification importante s'est introduite dans la fabrication du papier: les pilons, qui autrefois broyaient le fil, ont été remplacés par des cylindres qui le tranchent et le hachent. On sent bien que ce dernier mode d'opérer, beaucoup plus rapide que l'autre, a l'inconvénient de produire une pâte moins liée, d'où résulte un papier moins solide. Mais c'est là une nécessité moderne qu'il faut subir. En basse Normandie, dans la vallée de Vire, quelques petites usines ont encore conservé leur ancien outillage de pilons ou marteaux, etc.

La durée du papier dépend en grande partie de la matière employée: le chanvre, sous ce rapport, est préférable au lin.

Les papiers de chanvre ou de lin se font encore à la main. C'est ce qu'on nomme les papiers *à la forme*. On comprend que la beauté de leur façon et l'égalité de leur épaisseur dépendent beaucoup de l'adresse avec laquelle l'ouvrier

étend la pâte. On comprend aussi que la grandeur de la feuille est forcément limitée par la longueur du bras de l'homme et par le champ que peut parcourir la vannette.

On est d'abord frappé de l'apparente étrangeté des noms par lesquels on distingue les unes des autres les diverses sortes de papiers: le *pot*, la *couronne*, l'*écu*, le *raison*, le *jésus*, le *grand soleil*, le *grand aigle :* ces noms viennent de la marque qu'ils portaient autrefois dans leur fil et qu'on pouvait voir en plaçant la feuille entre l'œil et le jour. Cette marque représente, en effet, tantôt un pot, tantôt une couronne, tantôt un écu, etc.

Les papiers de coton, comme nous l'avons dit, sont employés aujourd'hui pour tous les livres qui ne sont pas d'un luxe exceptionnel. Ces papiers sont fabriqués non à la forme, mais à la mécanique.

Le papier de coton, bien qu'il ne donne pas les mêmes promesses de durée que le papier de fil, est capable de se conserver intact par delà les limites ordinaires de la vie humaine (ce qui doit rassurer les bibliophiles), lorsque du moins le coton y est pur, et non mêlé, comme il arrive souvent, à des substances fibreuses végétales et minérales, telles que paille, écorce d'arbre, kaolin, sable, etc.

Le papier teinté ne diffère pas essentiellement par sa fabrication de tout autre papier incolore; la teinte résulte d'une substance colorante ajoutée à la pâte. Ce n'est là qu'un artifice pour plaire aux yeux.

Le papier de Chine a besoin d'une mention spéciale; il en faut préciser l'emploi. Toute personne qui n'est pas absolument étrangère aux livres et aux estampes sait distinguer le vrai papier de Chine du chine français qui en diffère sensiblement. Nous parlons ici du vrai chine, léger comme du liège, très-mince et très-spongieux à la fois, et doux et brillant comme un foulard de soie. Malgré toutes ces qualités, le papier de Chine, trop inconsistant, doit sa réputation, non pas à sa propre beauté, mais bien à ses affinités particulières avec l'encre d'impression. Son tissu lisse et mou tout ensemble est plus apte qu'aucun autre à recevoir un beau tirage. Cette

propriété, qui fait rechercher le papier de Chine pour le tirage des gravures, est celle-là même qui en justifie l'emploi pour les tirages typographiques. L'impression y vient avec une incomparable netteté. Les livres imprimés en petit texte gagnent particulièrement à être tirés sur chine.

Nous rappelons aux amateurs que ce papier, fabriqué avec des substances végétales, est soumis à un travail incessant de décomposition d'où résultent assez promptement ces petites taches jaunes ou piqûres dont aucun papier, d'ailleurs, n'est absolument exempt. C'est l'humidité, ce grand agent de décomposition, qui hâte l'apparition de ces taches. Il importe au bibliophile de les prévenir, ce qui peut se faire aisément au moyen de l'encollage. Nous ne saurions trop donner le conseil de faire encoller les papiers de Chine immédiatement après l'impression du volume, les piqûres apparaissant souvent au bout d'une année.

V

De la reliure

La reliure peut et doit orner le livre qu'elle revêt, mais il faut avant tout qu'elle le protège. Il est nécessaire d'attendre, pour faire relier un livre, qu'il soit parfaitement sec, ce qui n'arrive que quelques mois et parfois même une année et plus après le tirage; car certains papiers, surtout ceux de fil, sont particulièrement sujets à garder l'humidité. Les opérations que nécessite la reliure, si elles sont appliquées à un livre humide, ont le fâcheux résultat d'en maculer les feuillets. Mais dès que le livre est bien sec, surtout si c'est un exemplaire tiré sur papier de Chine ou sur tel autre papier de choix, il convient, pour lui assurer les meilleures conditions

possibles de conservation, de le confier aux soins d'un bon relieur. Si toutefois il ne plaît pas au bibliophile de donner immédiatement à ce livre une reliure définitive, il peut le faire cartonner. Mais qu'on ne pense pas que ce soit chose indifférente de confier le plus simple cartonnage à un bon ou à un mauvais ouvrier. Un livre, dans ce cas même, court risque d'être irréparablement gâté, s'il est préparé par une main maladroite.

Aussi devons-nous nommer ici M. Raparlier, qui opère le laminage ou battage et le repliage pour des cartonnages de deux francs avec les mêmes soins intelligents que prennent les meilleurs ouvriers quand il s'agit d'une reliure de trente francs ou plus. Une telle façon de procéder nous fait estimer particulièrement les élégants cartonnages en demi-toile anglaise et les demi-reliures de maroquin à long grain qui sortent de l'atelier de M. Raparlier.

L'opération qui a pour but de donner une surface plane aux feuillets du livre, le battage, se faisait jadis uniquement au marteau; on emploie aujourd'hui le laminoir, avec lequel on obtient cette précision un peu dure qui caractérise le travail de toute machine. Le battage au marteau, qui n'est pas complètement abandonné, produit des effets qui dépendent entièrement de l'ouvrier. S'il est habile, son travail a une souplesse, un moelleux que la main humaine peut seule donner. Il est des relieurs qui emploient avantageusement les deux procédés. Quand le livre est passé au laminoir, ils lui donnent avec adresse le coup de marteau décisif, duquel résulte la belle tournure et le *je ne sais quoi* qui est l'empreinte de l'ouvrier artiste.

Le livre n'est plus cousu aujourd'hui de la façon qu'il l'était autrefois. La quadruple ou quintuple ficelle sous laquelle viennent passer tous les fils destinés à retenir les feuillets, et qui faisait horizontalement saillie sur le dos des vieux livres, est maintenant engagée dans un cran pratiqué dans les feuilles mêmes, au moyen d'une petite scie: cela s'appelle *grecquer*. Et ce terme implique, selon toute apparence, que c'est là une sorte de tricherie pour gagner du temps

et pour échapper à l'obligation de faire piquer à l'aiguille par de bonnes ouvrières. Il résulte de ce procédé rapide, mais brutal, que le livre s'ouvre extrêmement mal. Un livre de quelque valeur ne doit être honorablement relié que par l'ancienne méthode, c'est-à-dire cousu sur nerfs.

Il faut dire que sur un point la reliure moderne a vaincu en élégance la reliure ancienne. Les plats, qui se soulèvent mal dans les vieilles reliures, jouent maintenant comme des couvercles sur leurs charnières, les gardes ne sont plus cousues avec le livre même, elles sont posées après coup sur les plats ouverts.

L'amateur doit ou faire cartonner son livre, comme nous l'avons dit, ou lui donner pour vêtement soit une demi-reliure, soit une reliure pleine. La demi-reliure n'est pas définitive; elle n'a pas à être fort riche, mais elle doit être élégante. Il en est un type dont on ne peut guère s'écarter: c'est la demi-reliure avec coins, tranche supérieure dorée, les autres tranches seulement ébarbées.

Nous placerons ici une observation qui s'applique également aux cartonnages. Les livrés tirés sur papier de choix offrent une particularité due aux nécessités du tirage: ils sont munis de *fausses marges*, c'est-à-dire que les marges extérieures d'un certain nombre de feuillets dépassent, et souvent de beaucoup, les marges correspondantes des autres feuillets. Quelques amateurs ne font pas tomber à la reliure ces fausses marges. Il nous semble meilleur de les rogner: elles proviennent, non d'une intention artistique, mais d'une nécessité matérielle; ces différences dans la dimension des papiers, loin d'être un ornement, donnent au livre un aspect irrégulier qui ne saurait être agréable.

La reliure pleine est la seule qui soit définitive. C'est pourquoi nous considérons la tranche dorée comme une particularité qui lui est nécessaire. Un livre vêtu d'une reliure pleine et non rogné nous paraît offrir par là une inconséquence choquante. D'ailleurs la dorure de la tranche peut seule empêcher ces petites taches ou piqûres que l'humidité produit à la longue au bord des livres les plus soigneusement

conservés. Nous n'avons pas besoin de dire qu'un livre doit, dans tous les cas, être peu rogné, et que quelques *témoins* doivent apparaître comme gage du respect que le relieur a eu des marges. Les marges d'un livre sont comme le cadre d'un tableau: leurs proportions importent à l'effet plastique de la page.

Les reliures pleines vraiment riches et magistrales se font en maroquin du Levant.

Il y aurait un autre genre de reliure qui nous plairait particulièrement pour les réimpressions, parce que son style archaïque serait en harmonie avec ces sortes d'ouvrages: c'est la reliure en vélin; par malheur, nous ne connaissons pas un seul atelier où on la fasse à la satisfaction d'un véritable connaisseur. Nous espérons qu'un relieur artiste et patient viendra un jour, qui reprendra sur ce point et adaptera au goût de notre époque les traditions du XVIe siècle.

Un mauvais relieur gâte irréparablement un livre, un bon relieur le rend durable et l'enrichit.

Voici les noms des relieurs qui ont fait preuve, à notre connaissance, d'habileté, de soin et de goût:

MM. Allô, les successeurs de Capé, Chambolle, successeur de Duru, Cuzin, David, Hardy, Lortic, Thilbaron, Trautz-Bauzonnet.

Nous n'avons nommé ici que des hommes excellant dans leur art. Tous n'ont point les mêmes qualités; ainsi, pour ne citer qu'un exemple, les reliures de Trautz-Bauzonnet sont solides et un peu massives, tandis que celles de Capé sont élégantes et légères jusqu'à l'excès; mais les unes et les autres témoignent d'un véritable souci de bien faire et sont justement prisées.

S'il est quelque relieur amoureux de son art et soigneux de sa réputation que nous n'ayons pas cité dans notre liste, nous le regrettons profondément. Nous ne disons que ce que nous savons et nous serions heureux qu'on nous instruisît à notre tour.

Il nous reste à dire un mot de la dorure. Le XVIe, le XVIIe et le XVIIIe siècle nous ont légué un trésor inépuisable de motifs

destinés à l'ornementation des livres. Nos doreurs les appliquent avec une habileté de main qu'on n'avait ni au XVIe ni au XVIIIe siècle. MM. Marius Michel et Wampflug doivent être nommés ici. M. Wampflug se fait remarquer par la solidité et l'éclat de sa dorure, M. Marius par l'art exquis des arrangements et le choix des motifs. Ce sont ces deux artistes qui font presque toute la dorure des relieurs dont nous avons parlé plus haut. Cependant M. Trautz-Bauzonnet fait sa dorure lui-même. M. Lortic dore également lui-même. Sa vitrine, placée à l'exposition de Vienne, dans la classe des arts industriels, contenait une série chronologique de reliures de tous les styles, dont notamment quelques-unes, à mosaïques et à compartiments, sont des œuvres qui témoignent d'un soin patient et d'un goût délicat et font songer, par le prodigieux travail qu'elles ont coûté, aux pièces de maîtrise des anciennes corporations.

Si la reliure est un art et si, par exemple, un livre aux armes de Marie Stuart peut être comparé à la cassette de cette reine dont M. Luzarche a publié les dessins, c'est particulièrement à la dorure que le vêtement d'un livre doit de pouvoir atteindre à la beauté artistique. Nous parlons de la dorure aux *petits fers ;* non de celle qui est appliquée, d'un seul coup, à l'aide du balancier, sur le plat de maroquin, mais de celle qui, poussée à la main, au moyen de fers de minime dimension, exige de la part de l'ouvrier du goût dans la combinaison des motifs et de l'habileté dans l'application des fers. En songeant à ce que coûte d'invention et d'adresse manuelle une large dentelle d'or composée d'une infinité de pièces mobiles appliquées isolément, on comprend que, si le prix d'une reliure ne peut dépasser une certaine limite, il est des dorures qui, par leur caractère hautement artistique, échappent à toute appréciation vénale.

Appendice
sur la
reproduction des textes

Nous donnons ici deux exemples d'infidélité notoire dans la reproduction des textes, pour que l'on voie à quel point la pensée d'un auteur peut quelquefois être dénaturée par des éditeurs qui se croient en droit de la corriger et de l'embellir à leur gré. Le premier exemple se rapporte à des strophes bien connues de Marguerite de Navarre, le second est tiré de la traduction de *Daphnis et Chloé* de Jacques Amyot.

A la suite, un troisième exemple met en regard un fragment du texte original de Rabelais et le passage correspondant d'une édition d'ailleurs savante. On verra que le texte de l'auteur a subi de graves altérations pour avoir été soumis à un système raisonné d'orthographe.

PENSEES

DE LA ROYNE DE NAVARRE

ESTANT DENS SA LITIERE
DVRANT LA MALADIE DV ROY

Sur le chant de:

Ce qui m'est deu & ordonné.

Làs, celuy que vous aymez tant
Est detenu par maladie,
Qui rend son peuple mal content,
Et moy enuers vous sy hardie
Que i'obtiendray, quoy que lon die,
Pour luy tresparfaite santé:
De vous seul ce bien ie mendie,
Pour rendre chacun contenté.

. . . .

Helàs, c'est vostre vray Dauid
Qui en vous seul ha sa fiance,
Vous viuez en luy tant qu'il vit;
Car de vous ha vraye science;
Vous regnez en sa conscience,
N'y n'ha son cœur en autre lieu.

. . . .

Ie regarde de tous costez
Pour voir s'il arriue personne,
Priant sans cesser, n'en doutez,
Dieu, que santé à mon Roy donne...

(MARGVERITES DE LA MARGVERITE DES PRINCESSES, TRESILLVSTRE ROYNE DE NAVARRE. A LYON, PAR IEAN DE TOVRNES, M. D. XLVII. — T. I, PAGES 468-471.)

SUR LA MALADIE

DE FRANÇOIS PREMIER

Rendez tout un Peuple content,
O vous, notre seule espérance,
Dieu! celui que vous aimez tant,
Est en maladie & souffrance.
En vous seul il a sa fiance.
Hélas! c'est votre vrai David;
Car de vous a vraie science:
Vous vivez en lui, tant qu'il vit.

. . . .

Je regarde de tout costé,
Pour voir s'il n'arrive personne;
Priant la céleste bonté,
Que la santé à mon Roi donne...

(*Annales poétiques, ou Almanach des Muses*, depuis l'origine de la Poésie Françoise. A Paris, chez *Delalain*... M.DCC.LXXVIII. — T. II, pages 105-106. — In-18.)

LES AMOVRS PASTORALES

DE DAPHNIS ET DE CHLOE

Ainsi qu'ils mengoient ensemble & s'entrebaisoient plus de fois qu'ils n'aualloient de morseaux, ilz aperceurent vne barque de pescheurs qui passoit au long de la coste. Il ne faisoit bruit quelconque, & estoit la mer fort calme, au moyen dequoy les pescheurs s'estoient mis à ramer à la plus grande diligence qu'ilz pouuoient, pour porter en quelques bonnes maisons de la ville, du poisson tout fraiz pesché, & ce que les autres mariniers & gens de rame ont tousiours accoustumé de faire pour soullager leur trauail, ces pescheurs le faisoient alors: c'est que l'vn d'entre eux pour donner courage aux autres chantoit ne sçay quel chant de marine, & les autres luy respondoient à la cadence, comme lon faict en vne dance.

(A Paris pour Vincent Sertenas... 1559. — F. 52, v°.)

DAPHNIS ET CHLOE DE LONGUS

TRADUCTION D'AMYOT

Ansi qu'ilz mangeoyent ensemble, ayant moins de souci de manger que de s'entrebaiser, ilz apperceurent une barque de pescheurs, qui passoit au long de la coste: il ne faisoit bruit quelconque, & estoit la mer fort calme, au moyen de quoy les pescheurs s'estoyent mis à ramer à la plus grande diligence qu'ilz pouvoyent, pour porter en quelques bonnes maisons de la ville du poisson tout fraiz pesché; & ce que les autres mariniers & gens de rames ont tousjours accoustumé de faire pour soulager leur travail, ces pescheurs le faisoyent alors; c'est que l'un d'entre eux, pour donner courage aux autres, chantoit ne sçays quel chant de marine, dont la cadence regloit le mouvement des rames, & les autres, de mesme qu'en un chœur de musique, unissoient par intervalles leur voix à celle du chanteur.

(*Romans Grecs. A Paris, chez Lefèvre, éditeur*, 1841. — P. 66.)

RABELAIS

Ie vous remectz à la grande chronique Pantagrueline recongnoistre la genealogie & antiquité dont nous est venu Gargantua. En icelle vous entendrez plus au long comment les Geands nasquirent en ce monde: & comment d'iceulx par lignes directes yssit Gargantua pere de Pantagruel: & ne vous faschera: si pour le present ie m'en deporte. Combien que la chose soit telle: que tant plus seroit remembree: tant plus elle plairoit à voz seigneuries: comme vous auez l'autorité de Platon in Philebo & Gorgias, & de Flacce: qui dict estre aucuns propos telz que ceulx cy sans doubte: qui plus sont delectables: quand plus souuent sont redictz.

(Grands Annales ou Croniques tresueritables des Gestes merueilleux du grand Gargantua... 1542. — Chap. I.)

RABELAIS

Ie vous remetz a la grande chronicque pantagrueline a congnoistre la genealogie & anticquité d'ond nous est venu Gargantua. En icelle vous entendrez plus au long comment les geands nasquirent en ce monde, & comment d'iceulx par lignes directes yssit Gargantua, pere de Pantagruel: & ne vous faschera si pour le present ie m'en deporte. Combien que la chose soit telle que, tant plus seroit remembree, tant plus elle plairoit a vos seigneuries: comme vous auez l'authorité de Platon *in Philebo, & Gorgias*, & de Flacce, que dict estre aulcuns propous, telz que ceulx cy sans doubte, qui plus sont delectables quand plus souuent sont redictz.

(*Œuures de François Rabelais. A Paris, Chez Th. Desoer...* M. D. CCC. XX.)

JULES BRETON

Jules Breton

VOYEZ, dans ces plaines illimitées, au bord de ces champs de froment et de colza, cet homme riche de sang, un peu trapu, qui pose solidement le pied sur le sol natal, tandis que ses yeux bleus, toujours jeunes sous un front mûr, se réjouissent de voir les choses. Certes, celui-là est le maître de ces champs; il est le maître des bois et des étangs; il est le seigneur des paysans et des paysannes; il possède vraiment, par l'intelligence, la terre et les hommes. Maintenant qu'il entre dans l'été de la vie, sur son visage, d'une expression à la fois naïve et fine, brillent la gaieté du travail et la joie de la moisson. Cet homme est Jules Breton, peintre.

C'est le maître rustique, l'artiste de la glèbe. Sa forte pensée a, comme le blé, ses racines dans le sillon. De graves et paisibles harmonies, des formes héroïques et simples, je ne sais quoi de profond et de recueilli, composent son génie. Son œuvre, comme le poème du bouvier d'Askra, exprime les travaux et les jours. Il sait tirer l'essence des choses et dégager les types. Voyez ses Moissonneuses dansant autour d'un feu de joie, dans la nuit de la Saint-Jean d'Eté [1]. Par leurs formes riches et pures, par leur allure grande et rude, par la volupté animale et sacrée qui les remplit, elles expriment la joie de l'homme, mangeur de pain, devant la fécondité du champ qu'il a semé. Elles poussent le grand cri d'allégresse qui, de Sapta-Sindhou, a passé, à travers les siècles, dans la Hellas, chère à Démèter, et dans nos champs de Beauce et d'Artois que bénissent encore les vieux saints du calendrier. Cette peinture de la Saint-Jean est une des

1 Salon de 1875.

plus justes expressions de notre race Aryenne, agricole et religieuse, laborieuse et pensive. On songe, en voyant ces moissonneuses, à toutes les générations de laboureurs dont nous sortons, aux travaux mille fois séculaires de l'Arya, à la sagesse des livres sacrés de la Perse:

« Quand la terre se réjouit-elle le plus? — Lorsque s'approche un homme pur, prêt à offrir un sacrifice. — Quand la terre se réjouit-elle le plus ensuite? — Lorsque un homme pur se bâtit une demeure, la pourvoit de feu, de bétail, y amène une femme et des enfants, et que, dans cette demeure, abondent, avec l'honnêteté, les chiens, les fourrages, tout ce qui est d'une bonne vie. — Quand la terre se réjouit-elle le plus enfin? — Lorsque une constante culture fait abonder les moissons, les herbages, les arbres fruitiers et que les eaux bien conduites fertilisent les terrains secs et laissent les marécages s'affermir [1]. »

Jules Breton, bien qu'il exprimât souverainement sa pensée par la peinture, demanda tout à coup à un autre art de nouveaux moyens d'expression. On dit qu'il a commencé de composer des vers au milieu de la guerre et de l'invasion, quand d'invincibles angoisses ébranlaient ses nerfs et faisaient trembler ses doigts. Je croirais volontiers qu'alors il négligea la peinture dont la pratique exige un appareil extérieur, une sorte d'installation et surtout une liberté de main ncompatibles avec les grandes inquiétudes, et qu'il se livra iinsensiblement à un travail plus intime, plus aisément quitté ou repris, plus indépendant du temps et de l'espace, comme est celui de plier au rhythme des idées coutumières. C'est ainsi qu'il exprima, en plusieurs poèmes ardents et rapides [2], la douleur de voir l'ennemi fouler les champs natals.

S'il ne fut pas tout d'abord maître des mots, comme il l'était dès longtemps des couleurs, il transporta bientôt d'un art à un autre ses méthodes et ses habitudes d'esprit.

1 Vendidad.

2 Dieu et les hommes. — Courrières. 1870. — La retraite d'Amiens. — A un publiciste belge, pp. 61 à 70.

Peintre ou poète, il est le même homme; il a la même vision des choses. Glaneuses, moissonneuses et filles de pêcheur, danse de la Saint-Jean d'Eté, procession dans les blés, le monde de ses tableaux devient le monde de ses poèmes. C'est parfois avec le vocabulaire des peintres qu'il exprime ses idées de poète [1], mais il emploie le plus souvent une langue âpre, forte, colorée, propre à exprimer les substances aussi bien que les formes [2].

L'amour des choses vives, des beaux aspects naturels est profondément enraciné en lui. Ses souvenirs d'enfance en sont tout parfumés. Quand il remonte à ses jeunes années [3], quand il rappelle ce que notre vieille langue eût nommé sa

1 Voici, par exemple, quelques vers où il apparaît que c'est un peintre qui parle:

Et la lumière avare aux détails se refuse;
Le dessin s'ennoblit et dans le brun puissant.
Majestueusement le grand accent s'accuse. (L'Artois, p. 11.)
. . . Quelques fleurs aux tons froids. (Le soir, p. 46.)

2 Pour peu qu'on ait quelque sens poétique, on reconnaîtra l'excellente qualité des vers suivants:

J'aime ton grand soleil qui se couche dans l'herbe. (L'Artois, p. 9.)
Et rien n'arrêtera leurs cris intarissables. (Les cigales, p. 16.)
Le cordial parfum de la menthe sauvage. (La paix des bois, p. 22.)
Voir le goëland blanc croiser la voile blanche. (Douarnenez, p. 36.)
Tandis qu'un peu plus loin, reposant sur sa hanche
Que presse un jupon bleu, la jeune fille penche
Sa forme au long profil sur l'outremer des eaux. (Les filles de la mer, p. 98.)
Des costumes anciens et des dos chevelus. (Le pardon, p. 146.)

3 Le poème où il a fait revivre son enfance est dédié à la mémoire de son maître, Félix De Vigne.

Tout mouillé de rosée, aux fraîcheurs du matin,
J'aspirais longuement l'âme des fleurs écloses.
Aux pêchers bourdonnaient des tourbillons sans fin
D'abeilles s'enivrant à leurs étoiles roses...
Une douce fatigue à midi me prenait.
Etendu sur le dos, parmi l'herbe fleurie,
Sur l'azur je voyais comme une broderie
S'agiter l'épi mûr que mon souffle égrenait...
Qu'elle s'étendait haut la cime ambitieuse
Du peuplier géant dont l'ombre m'abritait! (L'Eden, pp. 73 et suiv.)

« nourriture », il montre dans l'enfant qu'il était une telle impression de ravissement, un goût si vif de la vie au soleil et dans l'herbe, un si naïf intérêt pour tout ce qui est et pour tout ce qui tend à être, un tel amour de regarder, de sentir, de respirer, qu'il fait voir, en cet enfant, dernier-né des hommes, conquérants de la terre, un petit roi qui prend possession de son héritage antique.

Il a nommé son livre : les Champs et la Mer [1]. Il l'a en effet partagé entre les plaines de l'Artois et les grèves bretonnes. La terre et la mer, les saisons et les heures y sont exprimées avec un art cordial et fort.

Le plus souvent, dans ses poèmes, le lieu, lande ou grève, source ou champ, est d'abord fortement constitué dans la couleur que lui donne l'heure du jour, matin, soir ou midi; puis apparaît une figure de jeune fille, moissonneuse, laveuse, filandière ou fille de pêcheur, si harmonieuse de forme et d'essence avec la nature qui l'environne, qu'elle est là comme une fleur du sol. Et cette belle créature est si bien une expansion de la grève ou du champ qu'elle a, de même que la fleur du lin ou le chardon bleu des sables, une beauté impersonnelle, un charme antique comme la race même, immuable comme la terre, l'air et l'eau qui l'ont formée [2]. Telle Yvonne :

... Je ne sais quoi d'amer
Et de charmant errait sur la lèvre sauvage ;
Et comme elle était bien la fille du rivage,
Forte et comme trempée aux souffles de la mer [3]

Enfin ce peintre, ce poète sait exprimer la beauté sous des formes générales, en des types excellents et purs. Il est l'héritier d'une grande tradition. On sent la race en lui : c'est là sa force.

1 In-12. Alphonse Lemerre, édit.

2 La source sous bois, p. 19. — Les filles de la mer, p. 95. — Fleur de sable, p. 99. — Les glaneuses, p. 105. — Midi, p. 114.

3 Yvonne, p. 32.

IVAN TOURGUÉNEF

Ivan Tourguénef

La littérature russe est jeune encore. Elle éclata au commencement de ce siècle et fut toute byronienne; le génie de Byron rayonnait alors sur l'Europe. Un goût amer de la vie, une impie et magnifique audace, un esprit avide et contempteur, de grandes espérances, un plus grand désespoir, tels sont les caractères de la poésie russe avec Lermontof et Pouchkine. Cette génération hautaine passa vite et fut emportée par des coups tragiques. Gribojedof, l'aîné de ces poètes, périt en Perse, dans un massacre. Pouchkine envia cette mort « belle et subite », et Pouchkine fut tué d'une balle, en duel, à trente ans. Lermontof, à quelques années de là, tomba au Caucase dans une rencontre qu'il avait obstinément provoquée. Il avait vingt-six ans. « La réalité, dit Bielinsky, s'éveillait en lui. » En effet la jeunesse est un rêve. Gogol s'en réveilla seul. Il vécut, il mûrit. Par lui, la littérature toucha la terre, y prit appui, se montra humaine.

Les Byroniens ressemblaient par l'orgueil à ce damné de Dante qui dit, en confessant sa vie: « Il ne me souvenait plus de la commune mère. »

Il faut le dire, on se lasse vite du sublime. Il est doux, à certaines heures, de rentrer dans la réalité des choses. Quand les poètes romantiques de la Russie, emportés avec cette rapidité que les passions impriment à la vie humaine, n'eurent laissé qu'une mémoire triste et haute, une génération enthousiaste encore, mais attentive et réfléchie, grandit et forma, sur l'exemple de Gogol, une école dont le critique Bielinsky

formula de la sorte les tendances: « L'art doit être l'expression fidèle de la vie. » Ces nouveaux venus eurent la sagesse de tout mesurer à la taille humaine. Ils n'imaginèrent rien hors de la vie. Leur imagination reposa sur la vérité: elle en eut plus de force et n'en eut pas moins de grâce. Ce fut l'*école naturelle*. Tourguénef y déploya les facultés les plus aimables et les plus rares.

I

Ivan Sergueyevitch Tourguénef[1] est né le 9 novembre 1818, dans le gouvernement d'Orel. C'est une région plate et nue. A peine ça et là un aubour, deux ou trois maigres bouleaux. Les paysans chétifs et moroses, sans industrie, y croupissent au milieu des mares dans leurs misérables huttes de tremble. J'imagine qu'Ivan Sergueyevitch, tout enfant, fut nourri là dans quelque nid à gentilshommes, bâti avec plus de bois que de pierres, dans un *dvor* enfin, comme ils disent, à l'ombre de ces tilleuls séculaires où les bécasses se tiennent en automne. Il témoigna plus tard d'une mélancolique amitié pour les vieux tilleuls. Elevé à Moscou, centre des plus fortes traditions intellectuelles de sa race, il y commença des études qu'il alla achever à Pétersbourg et à Berlin.

La France fut autrefois la grande éducatrice de la Russie. Catherine fit épeler à ses sujets Voltaire, Raynal et l'*Encyclopédie*. Aujourd'hui, l'Allemagne est à son tour la pédagogue de sa voisine: elle la bourre d'Hégel et de Schopenhauer. Cette nourriture est forte, quoi qu'on dise.

Tourguénef, de retour en Russie, fut attaché au ministère de l'intérieur. Mais son imagination ne se renferma pas dans

[1] Les traducteurs transcrivent ce nom, avec l'alphabet latin, sous différentes formes: *Tourguéneff*, *Tourguénef*, *Tourguénief*. Cette dernière forme figure, assez inexactement d'ailleurs, la prononciation russe. La transcription: *Tourguénev* serait admissible. J'ai suivi la forme adoptée par Tourguénef pour sa signature en lettres latines.

les murs d'un bureau. Il avait vingt-cinq ans, il fit des poèmes, quelques chants, sans doute, vagues et profonds, dans le génie slave. Plus tard, quand il sentit la réalité, il choisit la prose pour exprimer ses impressions. Alors aussi il fut poète et plus que jamais, je pense, si l'on ne refuse pas d'étendre le don de poésie à tout ce qui est à la fois noble, exquis et vrai. Mais, avant de parler de ses livres, il faut dire comment et dans quelles circonstances il les fit.

La vie était pénible à Pétersbourg, vers 1843, et bien différente de ce qu'elle y est aujourd'hui. Le tsar Nicolas, qui avait un génie de caporal, menait la Russie avec des habitudes de caserne, et la Russie obéissait. C'était le règne de la consigne. A peine si on murmurait dans les salons. Il y avait bien, çà et là, des libéraux et même quelques socialistes, mais ils étaient pour la plupart ignorants et bavards, parfaitement vides. C'est un effet de la tyrannie d'énerver ses ennemis eux-mêmes. La jeunesse intelligente étouffait. On ne pouvait écrire. « Le matin, dit Tourguénef, la censure vous retournait vos épreuves pleines de ratures, couvertes de mots écrits à l'encre rouge et comme ensanglantées. Quelquefois il fallait aller trouver le censeur, lui présenter des explications inutiles ou humiliantes, se justifier, écouter ses arrêts sans appel et souvent ironiques. Dans la rue, on rencontrait un général ou un chef qui vous accablait de sottises, ou vous faisait des compliments, ce qui était encore pis. Quand on regardait autour de soi, on voyait la vénalité en pleine vogue, le servage peser sur le peuple comme un rocher, les casernes se dresser partout; il n'y avait pas de justice, on parlait de fermer les Universités, les voyages à l'étranger étaient interdits; on ne pouvait faire venir un livre sérieux; un sombre nuage pesait sur ce qu'on appelait alors l'*administration* des lettres et des sciences. La délation se glissait partout. »

La pensée russe se réfugia alors dans le roman. Mais ce qu'elle vit et représenta est bien différent de ce que les romanciers occidentaux voient et représentent.

Dans une société telle que la conçoit un Français ou un Anglais, il y a combat. La bataille de la vie: c'est le titre

d'une nouvelle de Dickens; ce pourrait être le titre de tous ses romans et de tous les nôtres. Mais, en Russie (dans la Russie d'autrefois du moins), le poète intime, le romancier psychologue n'assiste point à une mêlée; il est témoin d'un spectacle autrement lamentable: il voit se prolonger sans fin, dans l'ombre, un égorgement séculaire. Les générations serviles se succèdent et sont successivement abattues. Les voilà couchées de leur long. Le poète compte les morts et voit venir les jeunes qui tomberont à la même place, sans armes, sans même voir clair. De là cette grande pitié, cette tristesse irrémédiable et, dans l'accent, ce je ne sais quoi de traînant et de funéraire qui caractérise la littérature intime dans l'empire du Nord.

Quand Pouchkine eut entendu la lecture des *Ames mortes*, il soupira: « Elle est bien triste notre Russie! »

Tourguénef ne garda pas longtemps son poste dans un Etat dont les institutions l'étouffaient. Il sortit des bureaux, il quitta son pays. « Je ne pouvais plus, dit-il, respirer l'air ni vivre avec ce que je détestais. Je n'avais pas assez de force de caractère pour cela. Je dus m'éloigner de mon ennemi, afin de tomber plus fortement sur lui. Cet ennemi avait une forme déterminée et portait un nom connu. C'était le servage. Je jurai de lutter contre lui jusqu'à la fin, je jurai de ne jamais me réconcilier avec lui. Ce fut mon serment d'Annibal[1] ». Ce serment fut tenu. Tourguénef écrivit le *Journal d'un chasseur*.

Quelques-uns des récits dont l'ensemble compose ce *journal*, ces *mémoires*, furent publiés dans une revue, *le Contemporain*. Le livre entier parut en 1852[2]. Ce fut une

1 Je cite cet alinéa et le précédent d'après la traduction de M. Courrière. M. Courrière a écrit une *Histoire de la littérature contemporaine en Russie* (Charpentier éditeur). C'est un livre utile, substantiel. J'y ai puisé. J'ai en outre conversé très utilement avec un écrivain qui tient au slavisme par son origine.

2 Le *Journal d'un chasseur* fut traduit en français sous le titre de *Mémoires d'un seigneur russe*, par M. Courrière (*Hachette, édit.*) et sous le titre de *Récits d'un chasseur*, par M. Delaveau (*Dentu, édit.*).

grande surprise. On s'émut, on s'irrita, on ne voulait pas croire, on était forcé de croire. Déjà Gogol avait montré, dans *les Ames mortes*, un assez grand nombre de propriétaires. Hypocrites, avares ou stupides, ils étaient là, charbonnés en terribles caricatures. Le comique de Dickens, quand il s'obstine sur les hommes durs, n'est pas plus généreusement impitoyable. Mais Gogol n'avait vu de près que les maîtres. Les paysans étaient restés pour lui dans l'ombre. Tourguénef, dans sa jeunesse, les approcha, parla, vécut avec eux. Le premier il fit connaître l'âme du pauvre moujik dans sa stupeur lamentable comme dans sa naïveté savoureuse.

Le livre est ce que son titre annonce: c'est le journal d'un bârine (d'un seigneur) qui parcourt le gouvernement de Calouga avec son chien et son fusil. Il cherche les marais que fréquentent les coqs de bruyère et les grives. Il s'égare souvent la nuit, sous la pluie, dans les chemins de traverse. Il entre, pour se sécher, dans les chaumières de pin et couche dans le hangar au foin. Il y dort délicieusement sitôt que ses voisins, la vache et le cheval, ont fini l'une de mugir et l'autre de s'ébrouer. Pendant qu'il rompt le pain de seigle et casse un œuf dur dans la chaumière, il regarde, il écoute les paysans. Un d'eux est devenu en peu de temps son compagnon de chasse.

C'est le maigre Ermolaï, suivi de son maigre chien. Le propriétaire ne nourrit point Ermolaï, Ermolaï ne nourrit point son chien, ce qui est logique. Pourtant ils vivent tous les deux et fournissent même, comme redevance, deux paires de perdrix chaque mois. Ermolaï porte en tous temps un habit de nankin. On lui a donné, une fois, une casquette. Ce qu'il en tire de bourres pour charger son fusil est incalculable. Il n'a pas son égal dans le district pour pêcher les écrevisses et pour prendre les rossignols en chantant comme eux. Il tire juste avec un vieux fusil à pierre animé d'une puissance de recul qui en fait une arme unique et d'un maniement délicat. Mais il est bien entendu qu'Ermolaï n'est bon à rien. Et, dans le fait, il n'est guère disciplinable. Il dort la nuit sous un pont ou dans un arbre; il est souvent battu. On

lui vole son fusil, il perd son chien; mais il reparaît toujours avec son chien et son fusil. Il est marié et se le rappelle de temps en temps. Mais il méprise sa femme qui est, comme on peut croire, la plus misérable créature du monde.

Le chasseur a d'autres amis qui ne sont pas moins intéressants, Khor et Kalinitch, par exemple. Kalinitch est un rêveur. Il va, chaussé d'écorce, « ne tenant à rien, souriant à tout ». Il en sait long sur les oiseaux, disent les paysans. Les abeilles se donnent à lui; il a la main heureuse.

Le vieux Khor est un moujik qui ressemble à Socrate par le front bombé, le nez camus et la barbe. Il a la tête administrative. Moyennant une redevance annuelle, il exploite pour son compte un bois qui lui rapporte gros. Tout ce qu'il entreprend lui réussit. Mais il ne veut pas se racheter; il dit qu'il n'a point d'argent. Il a prospéré dans le servage, il s'y tient. Au reste, il prise les bârines pour ce qu'ils valent et n'est ébloui de rien. Il est fier des grands et beaux garçons qu'il a. Sa femme le craint. Voilà un heureux manant. Stepan et Soutchok le sont moins.

Stepan habite une cage à poulets qu'on a réformée parce qu'elle n'était pas assez bonne pour la volaille. Il est serf, mais on ne sait à quel propriétaire il appartient, et personne ne se soucie de le savoir. C'est chose si vile qu'il n'est pas croyable qu'elle ait été cadastrée. Et cette chose répond quand on lui parle, est inoffensive, rendrait même service au besoin.

Quant à Soutchok, l'état naturel de son esprit est une profonde stupéfaction. Aussi bien la vie ne lui a pas ménagé les surprises. Pour l'heure, il est le pêcheur du château. Il fut d'abord cocher, puis cuisinier, puis préposé au café, mais il ne se fit jamais une idée nette de cette dernière fonction. On imagina ensuite de l'employer comme acteur, et il figura sur un théâtre de salon. De la scène, il passa dans les cuisines. Ce fut le bon temps. Les femmes embrochaient, épluchaient, hachaient, pilaient, rôtissaient; lui, il goûtait les sauces. L'idée d'opprimer les femmes vient naturellement aux serfs. Celui-là devint ensuite postillon, par hasard, et veneur par

rencontre; la rencontre fut mauvaise; il se cassa la jambe et fut rossé pour cet attentat à la propriété. On le fit bottier.

Et que de rencontres imprévues au bout de ces chemins si déserts que les pourceaux y nagent jusqu'aux oreilles dans une boue noire avec une entière quiétude! Ce jeune homme sombre, dans sa hutte isolée, en pleine forêt, c'est Foma, le forestier. Affectueux par nature, impitoyable par devoir, dur comme son propre sort, il garde le bois du maître comme un soldat et comme un chien. Si quelque paysan, demi-nu, les dents longues, affamé pour lui et pour les siens, va couper et voler un arbre, dans l'hiver, la nuit, Foma garrotte l'homme et confisque le cheval et la cognée. Lui, dont l'oreille est si fine pour entendre tomber dans le lointain un bouleau sur la fougère, il est sourd aux supplications les plus déchirantes. Il est redouté, on le surnomme le Silencieux, mais il éprouve lui-même la terreur qu'il inspire. Et, si on le hait, lui-même il ne s'aime pas. Il a cette sombre vertu, cette étroite grandeur qu'Alfred de Vigny donne à ses créations militaires.

Celui-là, trapu, barbu, avec de petits yeux clairs et un nez rouge, c'est Sophron, l'intendant ou, comme ils disent, le bourmistre. Son maître, trop indolent pour être féroce, lui a abandonné sans contrôle le gouvernement du village. Sophron y règne et fait régner avec lui la misère et la stupidité. Il a égorgé lentement toute une famille, le père et les fils. Il n'a pas les fureurs aveugles d'un commandeur noir sur une habitation créole. Il est homme d'Etat et tue en administrant.

Ces êtres, qu'on traite ainsi, sont de vieux enfants. Leur esprit n'a point de force, mais on y trouve parfois une vraie candeur, une naïveté qui touche. Ils sont près de la nature; quelques-uns la sentent et l'aiment, comme ce nain Kaciane pour qui tout ce qui vit est sacré. D'autres ont l'instinct de la musique et chantent comme des oiseaux. Deux d'entre eux luttent pour le chant dans un cabaret. Ce n'est point la syrinx ou la coupe des bergers antiques qui paye le vainqueur. C'est un pot de bière et les larmes de l'hôtesse. Mais une coupe ne vaut pas les larmes sincères données au musicien qui a

fait oublier pour une heure aux pauvres gens les maux de la vie.

Les paysannes que peint Tourguénef surprennent par leur douceur. Femmes et serves, elles sont deux fois obéissantes. Plus la vie leur est dure, plus elles sont douces envers la vie. Une d'elle endort les plus atroces douleurs dans l'extase d'une innocente dévotion. Une autre, stupidement et méchamment arrachée à l'homme qu'elle aimait, soigne le mari qu'on lui a imposé et ne se plaint pas. Matrèna Fedorovna pousse la soumission et le renoncement jusqu'à la sainteté. Elle est belle; un pauvre gentilhomme, tout rustique, l'aime et veut la racheter à sa maîtresse. Celle-ci vieille et laide, refuse. Matrèna pourrait fuir, mais: — « En fuyant, dit-elle, je ferais le malheur des miens. » Elle craint avec raison qu'on venge sa fuite sur sa mère, sur son frère. Enfin l'homme qui l'aime et qu'elle aime réussit à l'entraîner dans sa maison. Elle y est bientôt découverte. Elle dit simplement: — « J'ai connu un bonheur ignoré de mes égales. Je vais me livrer à la justice de ma maîtresse. »

De telles figures sont nombreuses dans le *Journal d'un chasseur*. On les voit: elles vont, elles aiment, elles souffrent, elles sont mêlées à d'autres; c'est un peuple, c'est la vie.

L'auteur a multiplié les types de propriétaires. Ceux-là ne sont pas tous indifférents ou cruels; mais ils souffrent tous, sans le savoir, de la détestable institution qui leur fait posséder ce qui ne doit point être possédé. Aucun n'échappe au mal qui résulte de la mauvaise nature de son bien. Les femmes particulièrement s'en tirent d'une façon odieuse ou ridicule. L'une, qui est vieille fille et prude, prend le plus grand soin de ses paysans, mais elle leur interdit le mariage, comme étant une pratique grossière; l'autre, qui n'eut de sa vie ni amour ni beauté, poursuit avec une jalousie acharnée celles de ses paysannes qui sont belles et qu'on aime. Nous venons de voir ce qui advint à la douce Matréna.

Il n'est si grande action qu'un beau livre. Le livre d'une femme de cœur, isolée dans un institut évangélique sur le bord de l'Ohio, contribua plus que tout le reste à l'affranchissement des nègres d'Amérique. Le *Journal d'un chasseur* n'eut pas un moindre effet. Personne ne l'ignore: les droits que défendit Tourguénef sont reconnus depuis quinze ans. Le 19 février 1861, le tsar Alexandre émancipa les serfs de l'empire. Il y en avait vingt-quatre millions. On peut prétendre que l'affranchissement des paysans eût été plus effectif si chacun eût reçu un lot de terre sans rachat pécuniaire; on peut rapporter que les nouvelles institutions fonctionnent mal, et croire que l'inexpérience luttera longtemps encore, à tâtons, contre la mauvaise foi, dans le trouble et la confusion; mais, comme l'a récemment dit Tourguénef, « la grande parole de liberté prononcée par le tsar surnage dans ce chaos, comme l'esprit de Dieu était porté sur les eaux originelles. »

Et ne croyez pas que Tourguénef eût en aucune façon écrit un livre de polémique. Tel n'est point son génie. Si son livre avait été un livre de combat, il serait mort de sa victoire même. C'est le sort commun des écrits militants. Ils ne survivent pas à leur triomphe. Vous avez bien vu, d'après tout ce que j'ai dit, que les *Mémoires d'un chasseur* n'étaient qu'une représentation de la vie. Tourguénef fit parler les choses; ce fut assez. Il donna une voix à tout un monde, une voix, une forme, une essence. Et je me dis, en ce moment, après avoir relu quelques pages de ce livre: Quel art heureux c'est que de peindre la nature! Ce vers de l'Odyssée me revient à la mémoire: « Il vit les cités des peuples nombreux et il connut leur esprit. » Tout l'art est là: montrer à l'homme les modes divers de la vie humaine et ainsi le faire vivre mille fois et en mille lieux dans l'espace de peu d'heures.

II

L'orgueilleuse quiétude des fonctionnaires russes, leur foi intéressée au despotisme, la confiance du public somnolent, tout cela s'écroula en 1855 sous les obus des alliés. Il fallait bien, après la prise de Sébastopol, reconnaître l'impuissance,

du moins passagère, de cette vaste Russie, la mollesse de ce géant en qui la vie circulait avec tant de lenteur. Les vaincus comprirent qu'ils devaient travailler à se refaire. Les nouveaux écrits de Tourguénef furent en harmonie avec ces préoccupations de la Russie intelligente. Là encore, là surtout, Tourguénef n'eut qu'une pensée: représenter la vie, donner la forme, la saveur des choses. Sa nature l'y portait et il n'avait pas besoin, pour la suivre, des exhortations de Bielinsky. Mais la vie qui l'intéresse et qu'il veut peindre, c'est celle qui l'entoure, c'est l'existence russe, et il a un tact infaillible pour en saisir le caractère, pour en découvrir les faiblesses et les misères. Une des misères de la Russie, une de ses plaies, c'est le bavardage, la déclamation, la rage de parler au lieu d'agir. Tourguénef étudia cette plaie.

Son Dimitri Roudine [1] est un homme d'enthousiasme creux, comme en développent tant les sociétés où les idées s'agitent en dehors de l'action gouvernementale et où les hommes de pensée n'ont aucune espérance d'arriver jamais aux affaires. Roudine parle chaudement d'avenir, de liberté et surtout de son grand livre sur *le Tragique dans la vie et dans l'art*. Il n'y a pas besoin de dire que ce livre n'est pas commencé. Roudine a des idées et pas de caractère. Il vit perpétuellement grisé par sa propre éloquence, incapable de toute action, sans avoir rien constitué autour de lui, avec un faux air de pique-assiette. Il n'aime que soi, mais il n'est ni un parasite ni un lâche, bien qu'il semble l'un et l'autre. Il va se faire tuer à Paris, à l'aventure, sur une barricade.

Panchine, dans une *Nichée de Gentilshommes* [2], se dit progressiste et occidental. Mais c'est en fait un ignorant et un sot qui ne sait ni ce que c'est que l'Europe, ni ce que c'est qu'un progrès. Il est homme d'intrigue et de salons; il se pousse dans les bureaux. Et si cet ambitieux mesquin se dit « occidental », il ne le fait pas sans raisons. Le vrai Slave est slavophile, cela est naturel. Mais le vrai Slave, cet homme

1 *Dimitri Roudine*, Hetzel, édit.
2 Hetzel, éditeur.

du sol, est gouverné et ne gouverne pas. L'administration de l'empire est allemande; il suffit de lire dans un almanach les nom des fonctionnaires pour s'en persuader; ces noms sont pour la plupart germaniques. Ce sont des Allemands qui occupent les bureaux en Russie. Ils se disent progressistes et parlent de liberté, bien que plus d'un d'entre eux rappelle le général Fabio Conti, que Stendhal nous montre en même temps chef du parti libéral et gouverneur de la prison politique dans le grand duché de Modène. Quoi qu'il en soit, ils tiennent les places et il faut se germaniser pour frayer avec eux. Tourguénef est né Russe et il est resté Russe. Certes, les idées de l'Europe ne lui sont pas étrangères, et nos mœurs lui plaisent puisqu'il est venu les prendre, avec quelle bonne grâce, tous ceux qui le connaissent le savent! Mais il est Slave; il sent que c'est là sa nature, son génie, que c'est tout lui. « Le cosmopolitisme est une sottise, dit-il quelque part. Hors de la nationalité, il n'y a ni arts, ni vérité: il n'y a que l'impuissance et le néant. » Et il tourne aussitôt ces saines idées en précepte littéraire. Il ajoute: « Toute figure idéale doit représenter un type, (exprimer la race), sous peine de devenir à l'instant insignifiante et vulgaire. »

III

Mais le temps coula. Une génération nouvelle monta, s'agita, fit parler d'elle. Dans la première partie de son existence un écrivain n'est guère en contact qu'avec les hommes de son âge, dont les idées sont nées en même temps que les siennes, sous les mêmes influences. Ces idées, qu'il les aime ou les déteste, il les comprend du moins; il a appris dès longtemps à les reconnaître et à les supporter. Les anciens, les maîtres sont ou morts, ou oubliés, ou relégués dans les régions hautes mais un peu tristes des gloires séniles. Lui, cependant, se meut avec aisance parmi ses contemporains; il n'est surpris de rien; tout ce qui l'entoure lui est familier. Mais

quand ce vieux sol humain, qu'il croit si bien connaître, l'a porté près d'un demi-siècle, il voit venir des têtes nouvelles pleines de nouvelles idées. Poussera-t-il devant elles le cri prophétique du vieillard Siméon? Leur donnera-t-il le salut du philosophe; « Croissez, jeunes forces! »? C'est une heure d'épreuve. Il y a quinze ans déjà que Tourguénef eut à subir cette épreuve-là, et il la subit dans des conditions tout à fait singulières. Il vit croître une jeunesse étrange; il vit naître de violentes passions et d'étranges doctrines. C'est à cette vue qu'il écrivit, en 1863, un roman qu'il intitula: *Les Pères et les Enfants* [1]. Le titre annonce clairement l'objet du livre. Voyons quels sont ces pères et quels sont ces enfants.

Nicolas Kirsanof est un propriétaire timide et sentimental. Veuf depuis longtemps, il s'est fait d'une paysanne belle et modeste une maîtresse qu'il aime et dont il a un enfant. Ce n'est que naturel; il se flatte que c'est très moderne. Il relit les poètes de son enfance et joue du violoncelle. Mais il est propriétaire et n'entend rien à la culture. Paul, son frère, est un byronien de cœur violent et d'intelligence mesquine. Confit dans des élégances de ville d'eaux et ravagé par des passions de table d'hôte, il ressent sa propre inanité, vit aux champs, se parfume et bâille. Il possède dans la perfection l'art de se rendre inutile et malheureux; bien que fort apprêté en toute circonstance, quand il trouve sur son chemin une passion sans issue et tout à contre-sens du possible, il y entre tout droit sans pourtant froisser son faux-col ni compromettre la rectitude de ses vêtements de coupe anglaise. Son neveu, le fils de Nicolas, aristocrate par naissance, démocrate par attitude, joue un fort petit personnage. Il n'a ni la candeur de son père ni l'attitude correcte de son oncle. Dans la famille Kirsanof, le rejeton ne vaut pas la souche.

Wassili Ivanovitch Bazarof, aide-major en retraite, vit sur son petit domaine. Il a tâté le pouls au prince Witgenstein: c'est un souvenir cela! Maintenant il est vieux et sa science n'est pas jeune. Mais il en sait plus qu'il ne faut pour

1 Charpentier, éditeur.

saigner un paysan au besoin. Il est pénétré d'admiration et d'amour pour son fils, son Eugène, et, quand il le voit, aux vacances, il se met la tête à la torture pour paraître digne de lui, solide et sans préjugés. Les larmes dans les yeux, il affecte une mâle rudesse; il méprise la vieille médecine, la seule qu'il sache un peu, et il met sur le compte de sa femme les invitations faites au pope et toutes les pratiques religieuses qui ont envahi la maison vieillissante: « Tu comprends dit-il timidement à son fils, ta mère... une femme!... » Cette femme est toute bonté et toute modestie. Elle goûte des joies célestes à contempler son grand garçon et va pleurer d'amour dans la cuisine. Ce grand garçon n'est ni caressant ni gracieux. Mais il a l'âme forte. Il n'est guère plaisant à voir dans son caban à brandebourgs, avec son long visage osseux et ses yeux verdâtres. Il est particulièrement antipathique à M. Paul Kirsanof; mais il faut reconnaître qu'il est fort instruit et qu'il y a en lui l'étoffe d'un savant. Il n'est pas rêveur et ne compte pas qu'il sera autre chose qu'un médecin de district.

En attendant, il fait de l'entomologie et de la physiologie; il dissèque des grenouilles. Aussi une chambre, dès qu'il l'habite, s'empreint-elle d'une forte odeur médico-chirurgicale, mélangée à celle du mauvais tabac. Il a les mains rouges et larges. C'est un plébéien dominateur. Il inspire la confiance aux gens du peuple, quoiqu'il les traite assez dédaigneusement; il s'est fait dans les écoles des admirateurs, des disciples, sans les chercher; si brutal qu'il soit, il prend dans ses bras un petit enfant d'un an sans le faire crier et sans alarmer la mère, et, quand il se mêle d'aimer une femme de l'aristocratie, il ne fait pas la figure d'un sot. Car il faut le savoir: ce rude contempteur des passions qui, dit-il, ne peut se laisser prendre à la magie d'un regard de femme, car il a étudié la la structure intime de l'œil, devient amoureux de la première belle femme qu'il rencontre.

Il est tombé sur une femme de goût hardi et fin, de mœurs élégantes, mais de cœur froid, déjà éprouvée par la vie et qui sait le prix du repos. Telle est Mme Odintzof. Du moins ce

carabin du Danube l'a surprise, et il n'est point d'une nature vulgaire de surprendre Mme Odintzof. La morale d'Eugène Bazarof n'est pas, à beaucoup près, celle qui régit présentement les sociétés policées. Ecoutez-le plutôt, quand on lui reproche d'avoir mal jugé M. Paul Kirsanof. « Il faut être juste. » lui dit-on. — « Je n'en vois pas la nécessité. » Et il le dit comme il le pense. Pour tout dire en un mot, Bazarof est nihiliste. Mais qu'est-ce qu'un nihiliste?

C'est un homme qui n'accepte aucun principe sans examen, quel que soit le crédit dont jouisse ce principe. Conformément à cette définition, le nihilisme se confondrait, à son point de départ du moins, avec le positivisme. Ce serait une méthode scientifique. Mais le nihilisme est tout autre chose. S'il s'est allié, dans les spéculations de la jeunesse universitaire, avec le nirvanisme de Shopenhauer, s'il a adopté comme bréviaire le *Stoff* und *Kraft* de Büchner, il laisse vite de côté tout appareil scientifique, tout travail intellectuel et va droit au fait. « Nous agissons en vue de ce que nous reconnaissons pour utile, dit Bazarof. Aujourd'hui il nous paraît utile de nier, et nous nions. » Le positivisme est une méthode; le nihilisme est un moyen. C'est un moyen de destruction radicale. Les élaborations intellectuelles de Comte et de Stuart Mill ont pu se produire dans des pays libres. Le nihilisme a été enfanté dans la servitude. C'est une conception de Spartacus chimistes. Elle ne spécule pas sur l'intelligence, elle agit sur les instincts. Elle fait appel à toutes les cupidités. Elle guette l'instant de bondir de la servitude à l'anarchie. Il n'y a pas besoin, croyez-le, de savoir la mathématique et d'être physiologiste pour comprendre le fort du nihilisme. En Russie, ceux qui n'ont rien et travaillent peu, les fils des popes, par exemple, sont nihilistes. Cette doctrine, ou plutôt cette communauté de passions et de convoitises, est un péril pour la société russe. Les nihilistes furent peu nombreux au début. Il le sont aujourd'hui davantage. D'ailleurs, comme dit le proverbe qu'ils aiment à répéter: « Il a suffi d'une chandelle d'un sou pour brûler Moscou. » Tourguénef a représenté le nihilisme dans la personne d'un jeune homme

tout intellectuel, pur de convoitises personnelles, et d'une intelligence brave dans son improbité. D'autres romanciers, Gontcharof, Pissemsky, Dostoïevsky, ont montré le nihilisme dans son travail le plus odieux et conduisant à l'assassinat. Tel qu'il est, le livre de Tourguénef a soulevé des colères. Les pères ont trouvé quelque vérité au portrait de Bazarof, mais ils se sont jugés très mal peints sous les traits des deux vieux Kirsanof; les enfants ont reconnu que Paul et son frère Nicolas étaient des figures prises sur le vif, mais ils affirment que le jeune Arcade et son audacieux ami ne représentent en aucune façon la génération nouvelle. Ce double jugement dit assez que l'œuvre qui en a été l'objet est conforme à la réalité des choses. D'ailleurs elle porte en elle-même tous les caractères de la vérité.

Tourguénef publia un nouveau roman, *Fumée* [1], en 1868, et ce livre n'était point fait pour le réconcilier avec ses jeunes compatriotes. La jeune Russie y est représentée par un groupe de généraux adolescents et rétrogrades qui sont bien les plus plats faquins qu'on puisse rencontrer de Bade à Monaco, et par une poignée de socialistes en délire qui admirent de confiance un certain Goubaref. Ce Goubaref est un ambitieux qui, ne sachant pas dire deux mots, a l'esprit de se taire; il est progressiste et laisse bien loin derrière lui Bakounine; mais, quand il est sur ses terres, il rosse les habitants et se fait obéir à la baguette. Il y a là aussi une vieille dame qui veut émanciper les femmes au moyen des machines à coudre. Le seul homme de bon sens de tout ce monde ne fait guère que des sottises. Du moins, il ne sait qu'il en fait et il ne s'abuse pas sur celles d'autrui. Quand il s'est jeté dans un wagon et qu'il est seul enfin: « Fumée! fumée! s'écrie-t-il » — « Et subitement tout ne lui sembla que fumée: sa vie, la vie russe, tout ce qui est humain et principalement tout ce qui est russe. Tout n'est que fumée et vapeur, pensait-il; tout paraît perpétuellement changer, une image remplace l'autre, les phénomènes succèdent aux phénomènes, mais en réalité

1 Hetzel, édit.

tout reste la même chose; tout se précipite, tout se dépêche d'aller on ne sait où, et tout s'évanouit sans laisser de trace, sans avoir rien atteint. »

IV

Je n'ai pourtant pas encore dit en quoi consiste la meilleure partie du talent de l'écrivain dont je parle depuis longtemps déjà. C'est dans les portraits de femmes et dans les tableaux de nature que Tourguénef est incomparable de délicatesse et de grâce. La pruderie nationale gêne visiblement les écrivains anglais dans leurs études féminines. Nos romanciers sont plus libres, mais ils sont vite indiscrets. Le génie slave, plus rêveur, est particulièrement heureux dans ses créations de femmes. Tourguénef a semé dans ses romans et dans ses nombreuses nouvelles une foule de figures délicieuses. Ses nouvelles sont tout intimes; aussi les femmes y tiennent-elles la plus grande place. J'ai déjà dit un mot de ses paysannes et laissé entrevoir Mme Odintsof. Irène Ratmirof, dans *Fumée*, répand la double séduction d'une magnifique beauté et d'une âme énigmatique qui la fait se donner et se reprendre, comme si elle était elle-même le jouet d'une puissance mystérieuse et terrible. Il y a, dans la nouvelle si heureusement nommée les *Eaux printanières* [1], le portrait d'une Italienne qui est toute fraîcheur et en qui brillent dans toute leur pureté le duvet et la fleur de la jeunesse. Mais elle n'existe guère que par les sensations qu'elle donne. La véritable héroïne du récit est une sorte de courtisane mariée, de race plébéienne, qui court les villes d'eaux et administre sagement ses vastes domaines. Elle parle le russe savoureux des gens du peuple, la vieille et bonne langue. Elle monte à cheval comme une fille qui a pansé des chevaux dans son enfance. Elle est rusée comme un vieux juif et violente comme une Florentine. Mais les femmes que peint le plus volontiers Tourguénef sont bien

1 Hetzel, édit.

différentes. Elles sont réfléchies, discrètes; elles ne laissent rien voir de leur travail intérieur. Leur sein s'embrase sous une toison d'hermine. Telle est Nathalie Lasounsky, dans *Dimitri Roudine*. Lise, dans une *Nichée de Gentilshommes*, et Sophie Nicolaïevna, dans les *Scènes de la vie russe* [1], sont aussi de cette famille. Sophie, la jeune puritaine, livre son secret quand le temps des passions est passé pour elle. « Nous avons toujours, dit-elle, une ancre qui tient ferme aussi longtemps qu'on ne la brise pas soi-même. » Je ne veux point détacher toutes ces suaves figures de leur cadre pour les rassembler ici. Je veux rappeler seulement Viera, qu'une lecture perdit [2].

Elle vivait paisible entre ses deux enfants. Son mari était sans imagination; elle ne paraissait pas en avoir plus que lui. Elle avait un regard de jeune fille; elle portait toujours une robe blanche, et c'était sa parure naturelle. Mais son calme avait quelque chose de ferme, de volontaire et comme d'obstiné. Un voisin, de nature ardente et délicate, vint, revint et voulut échauffer cette âme, l'envelopper de poésie. Tout plein du vieux Gœthe, il lut le *Faust* à Viera, sous de beaux arbres, avec toutes les inflexions de l'amour, car il aimait Viera sans le savoir, ou du moins sans se l'avouer. Dante a dit comment Francesca et Paolo se donnèrent un baiser en lisant les amours de Lancelot. Ils furent vaincus en un moment:

Ma solo un ponto fu che ci vinse.

Viera écoute tout le *Faust*, tranquille, les mains jointes sur ses genoux. Le lecteur ne croit point l'avoir troublée, tant il y paraît peu. Mais il l'a frappée mortellement. A peu de temps de là, elle meurt. Elle l'avait pourtant dit: « La glace, tant qu'elle dure, est froide comme la pierre; mais, sitôt qu'elle fond, il n'en reste rien. »

Ce que j'ajouterai encore à ces images de femmes sera chose légère. C'est une bien courte histoire que Tourguénef a

1 Dentu, édit.

2 *Faust*, dans les *Scènes de la vie russe*, Hachette, édit.

dite une fois et qui m'a été répétée. Je ne crois pas qu'il l'ait jamais écrite; mais je sais un jeune poète qui l'a déjà mise en sonnet, et avec bonheur. Voici:

C'était la fille d'un meunier. Elle était jolie avec ses cheveux d'un blond cendré, noués sur le front par un bandeau écarlate. Son teint était chaudement doré. Le jeune bârine, cette année-là, avait pris souvent plaisir à la regarder et elle le savait bien. Comme il partait pour Moscou, il arrêta devant elle sa téléga.

— Adieu, Loukéria! lui dit-il; veux-tu qu'à mon retour je te rapporte de Moscou quelque bagatelle?

Elle attacha sur lui un regard naïf et résolu et marqua par un signe de tête qu'elle voulait bien.

— Veux-tu un collier? lui demanda le bârine. Mais elle portait sur sa chemise finement plissée un double rang de grosses perles de verre. Elle ne souhaitait non plus ni pendants d'oreille ni mouchoirs.

— Bârine, lui dit-elle, apporte-moi du savon de Kazan.

Est-ce parce que ce désir avait été exprimé avec une sorte de gravité ou seulement parce que la fille du meunier était jolie? Quoi qu'il en soit, le bârine se rappela à temps ce qu'elle lui avait demandé. Il revint au village avec une boîte qu'il tendit à Loukéria.

— Attendez-moi, bârine, dit-elle. Et elle s'enfuit avec la boite. Quand elle revint, ses yeux brillaient; sa lèvre se soulevait de volupté. Elle tendit au bârine son bras encore humide et tout parfumé:

— Maintenant, lui dit-elle, baisez-moi la main comme vous faites à vos belles dames.

Tourguénef décrit la nature comme il peint les femmes, avec délicatesse, et tendrement, en amoureux. Le grand charme de ses paysages vient de ce qu'ils sont constamment associés à la vie humaine. Ce n'est pas un froid inventaire d'objets indifférents, c'est un vivant tableau de choses familières, de choses aimées. Voici, par exemple, une journée d'automne:

« J'étais assis dans un bocage de bouleaux. Le ciel tantôt se couvrait en entier de nuages blancs, tout légers, tantôt,

par intervalles, se dégageait en quelques secondes; et alors la nuée, en fuyant laissait à découvert un azur clair et gracieux comme un beau et spirituel regard d'homme. Assis sur les racines revêtues d'une mousse épaisse, je prenais plaisir à voir, à entendre. — Quoi? direz-vous. — Mais tout et rien: rien si vous ne vous amusez point à mon amusement. Les feuilles faisaient au-dessus de ma tête un bruit à peine perceptible. Eh bien, j'observais que, d'après la nature même de ce frôlement si léger, on pourrait, à cela seul, reconnaître la saison et le mois de l'an que c'était. »

Je n'avais pas trop dit. Ces choses sont vues avec des yeux d'amant. Et l'amant est un poète. N'avez-vous pas ressenti le frisson que donnent les belles choses à ce trait: l'*azur du ciel, clair comme un beau regard d'homme*? — J'ai pris ces lignes dans le *Journal d'un chasseur*. Voici qui fut écrit quinze ans plus tard. C'est une soirée d'été:

« Le soleil, caché derrière un petit bois de trembles, projetait une ombre sans fin sur les champs immobiles. Les rayons pénétraient dans le bois, coloraient les troncs des trembles d'une teinte chaude qui leur donnait l'apparence de troncs de sapins, tandis que leur feuillage presque bleu était surmonté d'un ciel pâle, légèrement empourpré par le crépuscule du soir. Les hirondelles volaient très haut; le vent était tout à fait tombé; des abeilles attardées bourdonnaient faiblement, comme à moitié endormies, dans les fleurs du syringat; une colonne de moucherons dansait au-dessus d'une branche isolée qui s'avançait dans les airs. » (*Les Pères et les Enfants.*)

Il n'y a que George Sand, dans sa seconde manière, qui ait eu à ce degré le don de voir la nature constamment belle, harmonieuse, facile. Mais George Sand décrit d'ordinaire plus sommairement; Tourguénef analyse davantage et marque mieux les nuances [1].

1 Puisque j'associe les noms de Tourguénef et de George Sand, je citerai un fait récent qui les concerne l'un et l'autre. Le journal *Novoê Vremia* (le *Nouveau Temps*), publia dans un de ses numéros du mois d'août, l'article d'un rédacteur qui témoignait de son contentement à la nouvelle que George Sand était morte. « Tant mieux, disait-il, on ne parlera plus d'elle. »

Cette délicatesse de goût, qui caractérise les conceptions de Tourguénef doit se retrouver dans son style. On en devine quelque chose à travers les traductions. Mais les traducteurs sont les premiers à dire qu'ils n'ont pu rendre les formes originales dans toute leur beauté. « Le russe, nous dit Mérimée, est une langue faite pour la poésie, d'une richesse extraordinaire et remarquable surtout pour la finesse de ses nuances. » Et il ajoute qu'une telle langue a excellemment servi la pensée riche et subtile de Tourguénef.

Aucun écrivain ne possède au même degré toutes les parties de son art. Tourguénef compose parfois mal les romans. Faute d'avoir pris l'action d'assez haut, il est obligé de la couper par des récits rétrospectifs. Dans une *Nichée de Gentilshommes*, il fait succéder à l'exposition, qui est assez confuse, une longue suite de biographies. Enfin, pour changer le lieu de la scène ou pour intervertir l'ordre des temps, il a des procédés qu'un goût sévère ne peut toujours approuver. Mais qu'est-ce que cela?

Tous les artifices littéraires ne valent que pour produire la représentation de la vie. Et Tourguénef représente la vie dans ses formes les plus belles et les plus vraies, sous les teintes les plus fines et les plus pures, avec ses mouvements divers et jusque dans ses frissons les plus intimes. Il possède au plus haut degré cette fraîcheur d'imagination, ce vif sentiment de la nature plein d'intérêt et de surprise, cette curiosité naïve et profonde, tous ces beaux dons de jeunesse que la race slave porte encore dans sa musique et dans sa poésie.

Tourguénef releva, cette indécence dans une lettre adressée au rédacteur en chef du *Norvoê Vremia*. Il s'indigna qu'on pût parler ainsi d'un écrivain vénérable, « d'*un saint de l'art et de la poésie*. » Et il donna les raisons de son culte. Il estime George Sand un être quasi divin pour le sentiment qu'elle eut de la nature.

BERNARD PALISSY

Bernard Palissy

I

On ne sait guère de la vie de Bernard Palissy que ce qu'il en a conté lui-même. Il naquit vers 1510[1], dans le diocèse d'Agen[2], d'une famille d'artisans villageois. C'est du moins ce qu'on peut croire. Sous Louis XII, les familles de cette sorte, affranchies depuis très longtemps, échappaient aux charges les plus lourdes et vivaient aisément; il n'était pas rare qu'elles eussent pignon sur rue et champs au soleil. Le seigneur du lieu les traitait avec ménagement, afin qu'elles n'eussent point à se réclamer du roi[3]. Bernard dut quitter de bonne heure l'Agénois, car son langage, qui n'a rien gardé du patois d'Agen, est au contraire empreint d'une forte saveur saintongeaise. Quand et comment il fut transplanté à Saintes, on ne sait. Il apprit à lire, à écrire, à compter, et parvint à savoir quelque chose en dessin et en géométrie, tout cela à grand-peine et, comme il dit, « avec les dents ». Mais si intelligent et si curieux qu'il fût, il fallut bien qu'on l'aidât, et son enfance ne fut pas celle d'un petit va-nu-pied.

Devenu homme, il dut prendre un métier et travailler de ses mains; la chose était rude, mais non pas sans honneur. Les ouvriers de la vieille France vivaient durement sans doute, mais bien des petits gentilshommes d'alors vivaient aussi

1 Vers 1499, selon d'Aubigné; après 1515, selon La Croix du Maine; en 1510, selon de L'Estoille, le mieux instruit des trois, car il connut Palissy, « *l'aima et le soulagea en sa nésessité* ».

2 La Croix du Maine, dans la *Bibliothèque française*, et Philibert Mareschal, dans *La Guide des arts*.

3 F. du Cellier, *Histoire des classes laborieuses en France*, 1860, p. 177 et suiv.

durement et n'en étaient pas moins fiers. Les ouvriers étaient grossiers, mais les gens d'armes qui tenaient le haut du pavé étaient grossiers aussi. En somme la vie n'était pas très mauvaise pour les petits. Les métiers formaient des corporations, c'est-à-dire des familles. Quand Bernard se mit à l'œuvre, les gens riches étaient avides de luxe, et il y avait beaucoup de gens riches. Les métaux précieux, apportés de la Castille d'Or par les conquérants espagnols, circulaient en Occident. Les artisans recevaient de hauts salaires.

Mais François Ier frappa les métiers d'impôts très lourds. De plus, on commença à faire la distinction entre les gens de métiers et les hommes d'art, qui jusque-là étaient de même souche et sortaient de même tronc comme les feuilles et les fleurs des arbres. On séparait les architectes des maçons, les sculpteurs des imagiers, les verriers des vitriers. L'élégance des mœurs, qui gagnait tous les hommes de loisir ou d'argent, les éloignait des ouvriers restés forcément ignorants et simples. Déjà l'esprit hautain de la Renaissance enveloppait dans un large mépris tout le vulgaire profane, sans se rappeler que ce qui fait les mœurs élégantes et aisées est l'œuvre de ce vulgaire et sort des mains de ces profanes.

Le métier que choisit Palissy fut celui de verrier, qui consistait à peindre des figures sur des morceaux de verre qu'on assemblait ensuite, sertis de lames de plomb, et dans lequel un homme instruit dans le dessin, curieux et ingénieux, pouvait employer son talent et exercer ses goûts. « L'état est noble, dit Palissy, et les hommes qui y besognent sont nobles. » Il faut s'entendre; François Ier, en 1525, et Charles IX, en 1565, permirent d'exercer la verrerie sans déroger. C'est ainsi qu'il y eut des gentilshommes verriers. Mais, s'il était nécessaire de prouver ses quartiers pour recevoir le cordon du Saint-Esprit ou entrer dans l'ordre de Malte, il ne fallut jamais faire de telles preuves pour souffler des bouteilles ou polir des glaces [1].

1 Louis Audiat, *Bernard Palissy*, 1868, p. 21, et suiv. Augustin Cochin, *Etudes sociales et économiques*, 1880, p. 285 et suiv.

Quand il eut fini son apprentissage, Palissy fit son tour de France. Il visita la Guyenne, foula le sol tremblant du bec d'Ambez, observa le mascaret de la Dordogne, les rives fleuries du Lot et du Tarn; parcourut l'Armagnac où il vit cette marne dont la nature et l'emploi l'ont tant occupé depuis; Tarbes et les Pyrénées dont les monts et les eaux inquiétèrent vivement sa curiosité; Narbonne et ses marais où il remarqua le salicor dont il obtint l'alcali végétal, Nîmes, Avignon, nobles filles d'Italie qu'il vénéra pour la majesté de leurs édifices romains. Le pont du Gard lui parut l'œuvre d'une sagesse auguste. Il poussa en Provence, en Savoie et passa en Auvergne où il observa curieusement des cristaux et des pétrifications [1]. Il visita la Bourgogne dont les habitants le mirent en gaieté. Le vin du lieu aidant, il plaisanta, lui qui riait peu, les Bourguignons salés. Sans doute il entendit la chanson:

Bourguignon salé,
La barbe au menton,
L'épée au côté,
Saute, Bourguignon!

Il observait les hommes autant que les choses et il traversa le Poitou pour le malheur d'un médecin de Luçon, maître Marcou, que, par lui, nous savons être un maître fourbe. Il fit à Nantes et à Brest d'utiles observations et vit à Angers un polype qu'il prit pour une fleur pétrifiée. Chemin faisant, il remarquait, en bon verrier qu'il était, que les vitres des églises étaient rongées par endroits. « C'est, lui disait-on, la lune qui ronge les verres. — C'est la pluie », répondait-il, et il avait raison.

Etabli à Saintes, il s'y maria, et la demeure s'emplit d'enfants. Il habitait hors les murs, aux Roches, une maison avec un jardin, et, quand sa tâche était faite, il n'avait pas loin à aller pour trouver un petit ruisseau qui, de la Grand-Font à la Charente, coule en chantant sous les saules. C'est

1 C'est l'itinéraire tracé avec beaucoup de vraisemblance par M. Louis Audiat dans son excellent livre.

là qu'il aimait à se promener aux heures où les oiseaux chantent. Il allait, observant les animaux et les pierres, cherchant quelque beau secret et rêvant de quelque plaisante invention. « J'eusse été bien aise, dit-il plus tard en se rappelant ces heures, j'eusse été bien aise de laisser quelque profit ou faire quelque service au pays de mon habitation. »

Mais l'art du verrier, tout noble qu'il fût, n'était plus guère profitable. Cet art, qui avait produit tant de lumineuses merveilles et fait épanouir les roses flamboyantes des cathédrales, avait moins à s'exercer dans les clairs édifices de goût italien qu'élevait la Renaissance. Les néo-païens, qui ouvraient leurs fenêtres au divin soleil, à l'antique Apollon, n'avaient que faire des verrières à travers lesquelles tombaient dans l'ombre de la nef les rayons mystérieux du ciel chrétien.

La verrière et l'ogive passaient ensemble; Bernard le sentit bien. « La vitrerie, dit-il, n'avait pas grande requête. » Sur ce, ayant quelque idée de la géométrie, il fit des « pourtraicts ». C'est-à-dire qu'il leva des plans. « L'on pensoit, dit-il, en notre pays que je fusse plus savant en l'art de peinture que je n'étois, qui causoit que j'étois plus souvent appelé pour faire des figures pour les procès. » Il était ce que nous nommons arpenteur-juré.

Les « pourtraicts » lui donnaient le pain quotidien, mais, ayant la tête pleine d'idées, il n'était pas homme à vivre comme avait vécu son père et le père de son père, et à s'endormir pesamment, sa journée faite. Il fallait qu'il inventât. Un accident très simple amena la crise. Un jour (en 1539 ou 40), il vit une coupe de terre « tournée et émaillée ». C'était, dit-on, une faïence de Faenza ou de Castel-Durante, comme il en venait beaucoup en France depuis la guerre d'Italie. Je croirais plutôt que c'était une de ces faïences françaises, dites improprement de Henri II, pièces rares, car les crédences des châteaux n'étaient guère garnies que de vaiselle d'étain. Ces faïences françaises, nouvellement inventées, portaient, en reliefs colorés, des mascarons, des salamandres, des grenouilles et des coquilles. Il semble bien que c'est un décor de ce genre que le verrier saintongeais vit sur la coupe qu'il

regarda de l'œil d'un homme habitué à se demander comment les choses sont faites [1].

L'instinct de l'artisan et de l'inventeur le poussant, et les nécessités du ménage aidant (car il avait d'ordinaire deux enfants en nourrice, sans compter les autres), il résolut de faire des émaux pareils à ceux qu'il admirait sur la coupe, et d'en couvrir des vaisseaux de son invention. Dès lors, il se mit à piler tout ce qui pouvait être pilé, persuadé qu'en mettant toute la nature dans son mortier, il y rencontrerait un jour ce qu'il cherchait, c'est-à-dire l'émail blanc, qu'il pensait bien, une fois trouvé, pouvoir colorer diversement.

Mais longtemps, toutes les poudres étendues sur des tessons dans un fourneau de sa façon ne produisirent rien. Il imagina alors de porter ses tessons et ses poudres dans un four à potier. Cela non plus ne valut rien, et le pire était que l'inventeur ne pouvait savoir si le mécompte venait des poudres ou du feu. Plusieurs années s'étant consumées dans ces recherches, il dut pour vivre, revenir à son métier et tirer des « pourtraicts. » En l'an 1542, fort heureusement pour lui et très malheureusement pour la province, les commissaires du roi vinrent établir la gabelle en Saintonge. Ils appelèrent Palissy pour lever les plans des îles et des marais salants du littoral.

Ce travail lui donna quelque argent. Ainsi muni, il reprit son invention et, ce que n'avaient pu ni son fourneau ni le four du potier, il l'alla demander au four mieux chauffé du verrier. Il eut cette fois la joie de voir que ses poudres avaient commencé à fondre. Il ne cessa de fréquenter les verreries pendant deux ans, au bout desquels il obtint un émail blanc qui lui donna une telle joie, qu'il pensa « être devenu nouvelle créature ». Ce n'était pourtant que le commencement de ses peines. Il se fit potier et façonna de ses mains de la vaisselle de terre, il se fit fumiste et bâtit de ses mains un fourneau de verrier. Il n'avait pas même un apprenti pour lui tirer de l'eau. Ses pots et son fourneau achevés, il broya l'émail et chauffa le four qui, pendant six jours, dévora le bois par ses

1 Cf. A. Tainturier, *Notice sur les faïences du* XVIe *siècle*, dites de Henri II.

deux gueules. Mais, l'émail se trouvant mal dosé, il fallut d'autres pots enduits d'une autre couverte. Il fallut donner aux deux gueules du four à dévorer les étais du jardin, les planches de la maison, les tables. Il était dans l'angoisse et depuis plus d'un mois sa chemise n'avait pas séché sur lui. Il a conté lui-même ses peines: « Encore, disait-il, pour me consoler on se moquoit de moi, et même ceux qui me devoient secourir alloient crier par la ville que je faisois brûler le plancher; et par tel moyen l'on me faisoit perdre mon crédit, et m'estimoit-on estre fol.

» Les autres disoient que je cherchois à faire la fausse monnoie, qui estoit un mal qui me faisoit sécher sur les pieds, et m'en allois par les rues tout baissé, comme un homme honteux: j'estois endetté en plusieurs lieux, et avois ordinairement deux enfants aux nourrices, ne pouvant payer leurs salaires. »

Mais il ne resta pas longtemps dans son abattement; il fit faire sur ses dessins des vaisseaux à un potier qu'il nourrissait dans une taverne à crédit et qu'il congédia après six mois en lui laissant ses habits en payement; puis il défit son fourneau pour en bâtir un autre capable de fournir une plus grande chaleur. « En démaçonnant, dit-il, j'eus les doigts coupés et incisés en tant d'endroits que je fus contraint manger mon potage ayant les doigts enveloppés de drapeau. » Le nouveau fourneau, qu'il édifia tout seul, lui donna une grande peine, mais la cuisson s'y fit bien. Alors, pour broyer ses émaux, il tourna de ses bras un moulin qu'ordinairement deux hommes faisaient mouvoir avec difficulté. Cette fournée eût été bonne sans les graviers du four qui tombèrent pendant la cuisson, se prirent dans l'émail et gâtèrent toutes les pièces. Il aurait pu vendre à vil prix cette vaisselle manquée, mais bien qu'endetté et sans un sou vaillant, il préféra la briser. On le crut fou; il avait l'honneur de son art. Il se remit à lever des plans pour vivre.

Mais il n'était pas homme à se décourager. D'ailleurs il avait trouvé l'émail blanc et sa fournée n'avait manqué que par accident. Autre fournée, autre accident: une pluie de cendres tomba sur l'émail encore liquide et souilla les vais-

seaux. C'est alors qu'il imagina de mettre ses fournées sous des lanternes de terre. Mais il fallut encore passer par de rudes écoles. De mécompte en mécompte, il apprit à doser l'émail et à régler le feu. C'est après quinze ou seize ans de labeurs et d'erreurs que cet héroïque ouvrier devint maître dans son art.

Alors il put exécuter ce qu'il nomma fort exactement pour un homme qui ne savait pas le latin, ses « rustiques figulines »[1].

Cette sorte d'ouvrages de terre imitait des choses naturelles. C'était le plus souvent des plats couverts d'animaux et de plantes aquatiques moulés sur nature. La difficulté était de colorer chaque partie dans ses tons vrais. Tel émail était déjà brûlé avant que tel autre eût commencé de fondre. Bernard Palissy parvint à obtenir une cuisson égale et il produisit dès lors ces merveilleux plats qui rappellent un creux de roche à la marée basse ou les bords pierreux d'un ruisseau ombragé par des saules. Les crustacés, les poissons, les insectes s'arrangent sur le vaisseau de terre avec ordre et symétrie, mais ils gardent une attitude vraie et une coloration juste; ils ornent, mais ils vivent encore. Là c'est une anguille sur un lit de mousse et de fougère, semé de coquilles. Ailleurs deux vipères enroulées, des écrevisses et, sur les bords élevés, des poissons à sec qui enflent leurs ouïes, et partout anguilles, orvets, lézards, grenouilles, salamandres, brochets, goujons, perches, tanches, raies, rougets, tortues, crabes, hannetons, hélices des jardins, papillons, peignes, bucardes, vénus, troques, buccins, ables, tous les humbles habitants des eaux, du sable et de la vase, et, près d'eux, une flore rustique: la fougère, le fraisier, l'arbousier, la ronce, le lierre, la pimprenelle, le faux capillaire, un brin de sauge, une branche de chêne, des feuilles de mûrier et d'olivier[2].

1 *Figulinus, figlinus*, ce qui est du potier (*figulus*) : *figulina opera*, ouvrages de terre (*Plin.*, dans Freund). *Figulina*, subst., vase de poterie (*Acta S. Marcel.*, dans Du Cange).

2 Cf. Les *Terres émaillées de Bernard Palissy*, étude et catalogue, par A. Tainturier. *Paris*, 1869. — Monographie de l'œuvre de Palissy, dessiné par C. Delange et Bornemann, texte par Sausay et H. Delange. *Paris*. 1864.

En 1548, l'impôt de la gabelle souleva à Bordeaux et en Saintonge une furieuse jacquerie. Les paysans prirent Saintes, brisèrent les portes des prisons, délivrèrent leurs amis les contrebandiers, brûlèrent les registres des gabelles et pendirent les gabeleurs. Henri II envoya contre eux le connétable de fer. Anne de Montmorency égala les supplices aux crimes. Saintes, grâce à la ferme douceur de son gouverneur, seule n'eut point à souffrir de la répression. Quand le connétable entra dans cette ville, Bernard, aimé et estimé comme artisan par plusieurs seigneurs saintongeais, lui fut présenté par eux. Il plut au connétable, qui était magnifique, et aimait les bâtiments et les jardins. Ce fut sa fortune.

Le connétable lui établit, à ses frais, un atelier sur les remparts, dans une des tours de la ville. De plus, il l'employa, comme verrier et comme émailleur, à la décoration d'Ecouen qu'il avait fait bâtir pendant sa disgrâce fermement supportée comme en témoignait ce distique d'Horace répété sur toutes les façades du château:

ÆQVAM MEMENTO REBVS IN ARDVIS
SERVARE MENTEM.

Pour ce manoir, où le gothique finissant s'alliait aux ordres antiques nouvellement restaurés, Bernard exécuta, d'après les dessins de maître Roux, un vitrail avec les armes de France et la salamandre de François Ier [1] et un vitrail en grisaille portant le chiffre du connétable soutenu par deux génies ailés [2]. Il exécuta certainement dans le château d'autres ouvrages, dont la trace est effacée.

Le connétable le chargea de lui construire une grotte pour l'ornement de ses jardins. La mode des grottes venait d'Italie. Celle de Meudon était célèbre en France. Ronsard la chanta dans sa nouveauté, lors du mariage de Charles de Lorraine et de madame Claude, fille de Henri II. Le poète s'est fait

1 Musée de Cluny, 851.
2 Musée de Cluny, 852.

berger; il est Pierrot, pasteur vendomois; du Bellay, son ami, devenu Bellot, chevrier angevin, l'accompagne; et tous deux,

Au travers d'une vigne en une sente étroite,
Gaignèrent pas à pas la grotte de Meudon,
La grotte que CHARLOT (CHARLOT de qui le nom
Est saint par les forêts) a fait creuser si belle
Pour estre des deux Sœurs la demeure éternelle,
Sœurs qui en sa faveur ont méprisé les eaux
D'Eurote, ...
Pour venir habiter son bel antre esmaillé,
Une loge voûtée en un rocher taillé . . . .
. . . .
Ils furent esbahis de voir le partiment
En un lieu si désert d'un si beau bastiment.
Le plan, le frontispice, et les piliers rustiques
Qui effacent l'honneur des colonnes antiques:
De voir que l'artifice avait portrait les murs
De divers coquillage en des rochers si durs:
De voir les cabinets, les chambres et les salles,
Les terrasses, festons, guillochis et ovalles,
Et l'esmail bigarré, qui ressemble aux couleurs
Des prez quand la saison les diapre de fleurs... [1]

Bernard, suivant ses goûts, donna à la grotte d'Ecouen une mine encore plus agreste et quasiment sauvage. Elle était « de terre cuite, insculpée et esmaillée en façon d'un rocher tortu, bossu et de diverses couleurs estranges ». [2]

Il éleva d'autres édifices de ce genre rustique, notamment à Reux en Normandie, à Chaulnes et à Nesles en Picardie. Il ne reste de tous ces ouvrages qu'un énorme chapiteau conservé au musée de Sèvres.

Maître Bernard lisait peu de livres. Il en est un toutefois, de haut goût et de grand style, qui lui fit une impression

1 Eglogue III ou Chant pastoral sur les nopces de monseigneur Charles, duc de Lorraine, et de madame Claude, fille du roy Henry II. Œuvres, 1623, t. 1, p. 806-807.
2 Recepte véritable, p. 21.

profonde et lui laissa de vives images dans l'esprit. C'est le *Songe de Polyphile*, roman allégorique, composé par le dominicain Francesco Colonna et traduit en français, en 1546. Après avoir décrit dans la *Recepte véritable* son jardin en projet, il craint d'être pris pour un rêveur. « Je say, dit-il, qu'aucuns ignorants ennemis de vertu et calomniateurs diront que le dessin de ce jardin est un songe seulement et le voudront peut-être comparer au songe de Polyphile. » Les rêveries de Polyphile sont fort diverses; il en est de rustiques, et l'on y voit une grotte « avec des lézards et couleuvres, moulés sur le naturel », et des poissons « carpes, brochets, anguilles, tanches, lamproies, aloses, perches, turbotz, solles, raies, truictes, saulmons, muges, plyes, escrevisses et infiniz autres, qui semblaient remuer au mouvement de l'eau, tant approchait l'œuvre de la nature ».

Ces idées étaient du goût de maître Bernard, mais il n'entendait pas s'en tenir au rêve. C'est proprement la grotte de Polyphile dont il présente un devis à la reine mère: « Sur les bosses et concavités, dit-il en son mémoire, il y aura certains serpents, aspicz et vipères couchez et entortillez en telle sorte que la propre nature enseigne... Il y auroit un foussé..., lequel foussé seroit tout entièrement aorné de toutes les espèces de poissons que nous avons en usaige, lequel poisson seroit ordinairement couvert d'un nombre infini de pissures d'eau qui tomberoient dudict rochier dans le foussé, tellement que les pissures qui tomberoient feroient mouvoir l'eau du foussé, et, par certains éblouissements du mouvement de l'eau, on perdrait de veue par intervalles le poisson, en telle sorte que l'on penseroit que ledict poisson se fut démené ou couru dans ladicte eau; car il faut entendre que toutes ces choses cy-dessus insculpées et esmaillées si près du naturel qu'il est impossible de le racompter. »[1]

L'excellent potier, qui avait acquis une extrême habileté à mouler, comptait mouler pour cette grotte non seulement des

1 Ce devis a été retrouvé par M. Benjamin Fillon: *Lettres écrites de Vendée.*

poissons et des oiseaux, mais encore des hommes vêtus bizarrement d'étoffes rayées. Et il était fort content par avance de l'effet de ces petites et grandes « mouleries ». Avec une poignée de plâtre, il eût défié Barthélemy Prieur, Jean Goujon et tous les maîtres sculpteurs. Cette grotte de terre, dont il présenta, comme nous l'allons voir, le devis à la reine mère, fut élevée dans le jardin des Tuileries. Elle dut être d'un goût bizarre. On doute qu'elle ait jamais été terminée. Son auteur la proclamait éternelle. Sous Henri IV, il n'y en avait plus trace.

Maître Bernard, tandis qu'il cuisait ses plats et élevait ses grottes, était huguenot. Un grand mouvement d'esprit l'avait surpris au milieu de ses travaux pour trouver l'émail. La réforme, apportée à Saintes, vers 1546, par des moines allemands et genevois, toucha profondément l'âme austère de cet ouvrier. Honnête et mécontent, prêché de plus par les Pons et les Parthenay, ses nobles protecteurs, Bernard fut un des premiers fidèles de l'assemblée protestante de Saintonge. Cette petite église fut turbulente et séditieuse au premier chef. L'édit de 1559 punissait de mort le crime d'hérésie. En 1562, le parlement de Bordeaux en ordonna l'exécution dans son ressort, et l'Eglise de Saintonge eut ses martyrs. Elle les vengea bien quand, devenue maîtresse de Saintes, elle y célébra une orgie de pillages et de massacres. Les catholiques, maîtres à leur tour, usèrent de représailles. C'est peine perdue de chercher l'innocence dans l'un ou l'autre camp de la guerre sainte.

Bernard, qui n'eut point de part dans les violences, obtint du duc de Montmorency une sauvegarde, et l'atelier du potier fut déclaré lieu de franchise. Mais le parlement de Bordeaux passa outre, et l'artisan, saisi de nuit, fut conduit à la prison de Bordeaux pendant que le peuple brisait les portes de son atelier, sans y rien voler ni détruire. Le connétable, pour tirer de prison le potier, lui fit donner le brevet « d'inventeur des rustiques figulines du roi ». Ce titre, en attachant l'artiste au roi, le faisait échapper à la juridiction du parlement de Bordeaux (1563).

En cette même année 1563, Bernard fit imprimer à La Rochelle un curieux petit livre qu'il avait sans doute composé pendant les troubles. C'est la « Recepte véritable ». Il cherche, dit-il en commençant, un lieu de refuge et de délectation pour les justes persécutés. Il rêve un jardin où les saints vivront en bergers. Il n'est, dans sa pensée, plus doux et plus nobles soins que de cultiver la terre et élever le bétail. Il expose ses idées sur les engrais qui rendent à la terre les sucs dont elle a nourri les plantes. Il veut sagement qu'on recueille l'eau des fumiers, et il enseigne le moyen de construire une fosse à cet effet. Il a pour les arbres un amour de sage; il veut qu'on les taille sans les offenser; il s'indigne des coupes pratiquées dans les forêts sans discernement ni mesure; puis, discourant à l'aventure des choses naturelles, il en vient à la formation des pierres qu'il croit incessante et perpétuelle dans le sein de la terre, aux fontaines qu'il sait alimentées par les pluies, aux cristaux et aux métaux, et sur chaque sujet il exprime les idées les plus ingénieuses. Il revient ensuite à son jardin, qu'il décrit avec amour et qu'il compte bien élever un jour avec ses cabinets de verdure et ses grottes émaillées. Puis il raconte en apôtre, plutôt qu'en chroniqueur, les actes de l'Eglise réformée de Saintes et, peu confiant dans la paix d'Amboise, il dédie à ses coréligionnaires le plan d'une forteresse qu'il a, dit-il, imaginée à l'instar de la coquille du pourpre (murex). Cette ville-coquille, qui n'exista jamais que dans l'esprit de son inventeur, n'eût point résisté à tous les assauts; mais Palissy, dont la sagacité est prodigieuse, s'avisa, dans son ignorance, des points les plus importants de l'art des fortifications [1].

1 J'ai consulté sur ce sujet un très savant officier d'état-major qui a bien voulu me communiquer la note suivante:

« Je crois la « recepte » peu efficace. Une ville pareille, outre qu'elle eût été fort désagréable à habiter à cause du manque de communications, du manque d'air et de l'affreux ennui que son dédale eût causé à tout le monde, aurait été, je crois, aisément prise par un ingénieur militaire du temps; il y en avait de très habiles.

» Vous pensez bien qu'un ingénieur n'eût pas fait la sottise de suivre dans son attaque la spirale de la rue unique de cette ville-escargot. Il eût, n'en

En 1564, Catherine de Médicis vint montrer aux populations agitées le jeune roi Charles IX. Elle passa quelques jours à Saintes. Bernard lui présenta ses émaux et un devis de la grotte qu'il éleva plus tard dans le jardin des Tuileries. Mandé à Paris par la reine mère, en 1566, il quitta Saintes pour n'y plus revenir. Il laissait en Saintonge des amis dévoués, les chers souvenirs de sa jeunesse, de ses travaux, de ses peines, le meilleur de son âme.

Il eut aux Tuileries un atelier et des fours et parfois Catherine venait, en fille des Médicis, voir l'artisan à l'œuvre [1].

déplaise à Palissy, fait brèche à l'enceinte malgré les murs de refend sur lesquels compte tant notre inventeur.

» Les escarpes casematées actuelles sont à peu près analogues à ce que propose Palissy pour l'enceinte de sa forteresse, elles n'en sont pas moins ruinées facilement à distance, même lorsqu'elles sont couvertes d'un massif de terre qui ne permet de les atteindre qu'indirectement. Une fois la brèche faite, l'assaillant, gagnant à droite et à gauche, eût occupé le bord de la rue sur un certain espace et, partant de là, soit à l'aide d'une galerie souterraine soit à l'aide d'un passage couvert, toutes choses déjà en usage pour le passage d'un fossé dans la fortification du temps, eût aisément traversé la rue et échappé aux flanquements de ses angles. Il eût pu même, en s'étendant suffisamment à droite et à gauche, tourner ces batteries flanquantes et s'en emparer. Il passait alors la rue à découvert.

» Cette méthode l'eût mené droit à la place centrale, qu'il eût été bien sot de vouloir envahir, comme le pense Palissy, par une galerie de mine, afin de se faire prendre comme un lapin dans une bourse de fureteur. La méthode d'attaque précédente le rendait maître d'un côté de l'enceinte de la place, et je crois que dès lors la résistance n'eût pas été longue. Ceci posé, je dois dire, à la louange de Palissy, que son projet met en lumière deux points importants de l'art de fortifier, le flanquement des points que l'ennemi peut aborder et l'organisation intérieure des retranchements qui permet de prolonger la défense, quand les défenseurs sont animés par le fanatisme patriotique ou autre (Sarragosse, Puebla). »

1 « Au mois de septembre 1855, au fond d'une tranchée pratiquée dans le jardin des Tuileries pour la recherche d'une conduite d'eau, ont été trouvés divers débris de poterie émaillées avec figures en relief, et, parmi ces débris, un grand morceau du plat de Palissy, connu sous le nom de *Plat du baptême*, à cause du sujet qui y est représenté. Comme le fragment exhumé est celui d'une épreuve gâtée pendant la cuisson et évidemment jetée au rebut, il paraît que Palissy avait son officine, « son œuvre » au lieu même où la

Les Parisiens disaient pour le désigner: C'est maître Bernard des Tuileries. Les plats, les coupes, les aiguières qu'il fit dans son royal atelier sont composés et émaillés avec moins de soin et d'amour que les premiers. Peu à peu il changea de goût et quitta les lézards et les grenouilles pour les nymphes et les déesses. L'air du lieu fit ce changement;

non omnes arbusta juvant humilesque myricæ

Dans cette nouvelle manière, il emprunta des motifs de décoration aux gemmes antiques, à maître Roux, à Primatice, à Cellini. Il semble avoir eu l'habile orfèvre Briot tour à tour pour rival et pour associé.

Ce fut son temps, non de richesse, car il resta besogneux, mais d'honneur. C'est le moment de le peindre. Par bonheur, une peinture sur vélin, conservée au musée de Cluny, nous le montre en cette saison de la vie qui rappelle l'automne et les belles vendanges; l'artiste, pour expliquer le crâne chauve

découverte a été effectuée, c'est-à-dire à une courte distance, au sud-est, de l'emplacement aujourd'hui occupé par le petit bassin méridional.

» Si Palissy avait son atelier dans le jardin des Tuileries, ses fours du moins étaient ailleurs. Une découverte des plus inattendues nous en a donné la certitude. En effet, lorsque au mois de juillet 1865, on fouillait pour asseoir les fondements de la nouvelle salle des Etats, on rencontra en contrebas du sol deux fours à poterie, dont la plus grande partie était assez bien conservée... Dans le dessein d'obtenir le plan complet d'un des fours, dont l'extrémité était engagée dans la berge de la tranchée, nous fîmes exécuter un déblai, à la suite duquel apparut l'entrée des deux foyers qui n'avaient jamais été comblés. L'un d'eux... contenait de ces manchons ou *gazettes* que Palissy passe pour avoir inventées et qui servent à la cuisson des pièces fines; des morceaux de grès céramique et des carreaux rouges d'une finesse de pâte remarquable; des fragments de ces poteries émaillées, si connues, qui ont fait la célébrité du maître; des empreintes d'ornements discoïdes et en pointes de diamant; enfin les moules, malheureusement endommagés, de figures de haut relief, dont deux sont décrits par Palissy lui-même dans le Devis d'une grotte... Le nu a été moulé sur cadavre, et les étoffes l'ont également été sur nature. » *Topographie historique du vieux Paris*, par feu A. Berty, continuée par H. Legrand. Paris, Impr. impér., 1868. In-4°, pp. 45-46.

et le front ridé du modèle a inscrit au bas de son ouvrage cette maxime:

« NULLE NATURE NE PEUT PRODUIRE SON FRUIT SANS ESTRÊME TRAVAIL, VOIRE ET DOULEUR. »

« PALISSY »

La face, terminée par une barbe en pointe, est longue, émaciée et grave. L'œil est vif et les traits grands. C'est la figure d'une âme forte. Le potier y porte une fraise dont les tuyaux sont brodés d'or; il est en costume de cour. C'est bien un ouvrier, mais c'est un maître; c'est « honorable homme maistre Bernard », comme le qualifie un acte en date de 1560 [1].

Familier de la cour, maître Bernard échappa au massacre de la Saint-Barthélemy. Catherine, qui fit avertir Jean Goujon de ne pas sortir de chez lui, donna peut-être à Palissy un avis semblable. « Elle ne fut jamais chiche à l'endroit des sçavants », dit Brantôme. Mais Palissy, accablé de douleur, éteignit ses fourneaux et se retira dans les Ardennes, auprès du duc de Bouillon qui accueillait les calvinistes. Ce voyage lui donna lieu de faire d'utiles observations. Il revint à Paris avec la paix.

Dans le carême de 1575, il annonça par des affiches collées sur les murs, qu'il donnerait des leçons sur divers faits de nature. Des médecins, des chirurgiens et, parmi ceux-ci, Ambroise Paré, des mathématiciens, des curieux assistèrent à ces leçons, dans lesquelles maître Bernard produisit une quantité incroyable d'idées neuves. Il montrait, comme preuves de son dire, les objets qu'il gardait étiquetés dans son cabinet: « mesches pendantes », c'est-à-dire stalactites, feuillets de talc et d'ardoise, minerais de cuivre, d'or et d'argent, pierres coquillières, bois pétrifiés, coquilles fossiles, et cette pierre qu'il disait être une tête d'homme pétrifiée et qu'il légua la veille de sa mort à Pierre de l'Estoille.

1 La date est peu lisible, dit M. B. Fillon, qui a publié ce document dans les *Lettres écrites de la Vendée*.

Ces leçons, qui furent continuées jusqu'en 1584 [1], n'étaient pas gratuites. On payait un écu à la porte. C'était, dit Palissy, pour écarter les gens ignorants et frivoles. Le moyen n'était pas des mieux choisis et l'on peut croire que le bonhomme qui avait tant souffert par manque d'argent et qui restait pauvre, fut content d'embourser un salaire bien gagné. Il était bien juste que la science qu'il avait apprise « avec les dents » donnât au moins du pain à sa vieillesse. Par contre, il promit quatre écus à qui le pourrait démentir. Cela est un peu forain, mais fut fait en toute candeur. Au reste nous savons que les « doctisimes médecins » qui firent seller leur mule pour l'aller entendre ne perdirent pas leur écu, car nous possédons la substance de ses leçons dans les *Discours admirables de la nature, des eaux, etc.*, qu'il publia en 1580, livre plein d'observations fécondes, d'applications ingénieuses, de théories nouvelles, d'aperçus profonds. Il y traite des eaux, fleuves et fontaines, des métaux, des drogues, des glaces, des sels, des pierres, des argiles, de la marne et de l'art de terre [2]. C'est à ce dernier sujet qu'il raconta avec une simplicité puissante toute la peine qu'il eut à trouver l'émail. Il parla de son art sans révéler son secret. On l'en a blâmé, sans songer que tous les ateliers avaient alors leur secret que les ouvriers gardaient sous peine de mort. A Venise, les statuts de l'inquisition d'Etat disposaient: « Si quelque ouvrier ou artiste transporte son art en pays étranger, il lui sera envoyé l'ordre de revenir. S'il n'obéit pas, on mettra en prison les personnes qui lui appartiennent de plus près, afin de le déterminer à l'obéissance. S'il s'obstine à demeurer à l'étranger, on chargera quelque émissaire de le tuer » [3].

Il indiqua la substance de ses émaux, gardant, pour tout secret, l'art de les doser. Il disait avec raison que ce secret,

1 La Croix du Maine dit à la date de 1584: « Il fait des leçons de sa science et profession. »

2 Cf. *Eléments de Géologie*, par Ch. Lyell, 1839, t. 1er, p. 32. *Histoire de la Physique et de la Chimie*, par F. Hoefer, 1872, pp. 392 et suiv.

3 Cf. Aug. Cochin, *loc. cit.*, p. 278.



n'intéressant pas le bonheur public, pouvait être gardé sans blâme. Mais quand il a une idée qu'il croit utile, avec quel empressement il la donne en paroles et par écrit! Les *discours admirables* en sont pleins. On est confondu de tout ce que le potier a découvert en physique, en chimie, en géologie, c'est-à-dire dans des sciences qui alors n'existaient pas même de nom. Il connut que l'eau augmente de volume par la chaleur et soupçonna le principe de la dilatation; il vit que les sources étaient dues aux infiltrations pluviales; il observa que les eaux tendent constamment à remonter au niveau de leur source et en induisit une méthode rationnelle pour le forage des puits artésiens; il eut une idée de la pesanteur de l'air; il affirma que les métaux sont immuables, ce qui est vrai, comme il l'entend, c'est-à-dire en ce sens que tel métal ne peut se transmuer en tel autre; il émit sur la formation des glaces dans les rivières une théorie qu'on peut soutenir encore aujourd'hui; il donna une explication de l'arc-en-ciel si heureuse, qu'elle appelle la théorie moderne de la décomposition de la lumière; il fit des expériences sur le salpêtre qui sont le principe de la science des cristaux; il eut une idée confuse, mais obstinée de l'attraction; il indiqua l'action des oxydes métalliques dans la coloration des pierres; il expliqua les densités diverses des formations calcaires; il fonda la géologie sur des observations d'une immuable certitude, étudia l'action de la mer sur les côtes et connut la vraie origine des coquillages pétrifiés. « Ils ont été, dit-il, engendrez sur le lieu mesme, pendant que les rochers n'estoyent que de l'eau et de la vase, lesquels depuis ont esté pétrifiez avec les dits poissons »[1].

Ce n'est pas par la lecture qu'il se fit une si juste et profonde idée des choses. Il lisait peu. Hors les « Psaumes » qui furent son livre de chevet, il ne semble bien connaître que « Poly-

1 Léonard de Vinci avait dit:

« Les coquilles que l'on trouve entassées dans différentes couches ont nécessairement vécu dans le même endroit que la mer occupait... Ce qui était le fond de la mer est devenu le sommet des montagnes. »

Mais Bernard n'avait pas lu le manuscrit de Léonard.

phile » et n'estimer que Vitruve. Il nomme sur ouï dire Gébert, « le Roman de la Rose » et Paracelse. Il cite « un livre imprimé qui parle de Paracelse », un « petit livre de l'excellence et utilité du sel », un livre de Cardan « qui traite des coquilles » et « quelque livre ancien » qui dit que le plâtre est mortel. Mais il se soucie peu, en somme, de tout ce que les autres ont mis sur le papier. Il observe et raisonne. « J'étais là, j'ai vu... » Cela seul compte pour lui.

M. L'Hermite, bourgeois de La Rochelle, lui donne des coquilles; Pierre Goy, échevin de Saintes, lui montre des pierres singulières; M. Babaud, avocat, lui fait voir des pierres de hérisson; M. Julles, parisien, lui parle d'un homme pétrifié; Maître Choysnin et l'écolier Milon visitent avec lui les carrières Saint-Marceau. Voilà ses auteurs. Il les nomme avec exactitude et se plaît à les citer. Sa mémoire est sans faute à leur égard.

Cet ignorant a compris, deviné, pressenti autant et plus qu'aucun savant. Comment s'étonner ensuite qu'il tienne à ses idées? Elles lui sont chères, il les exprime avec assurance, non pas une fois, mais vingt et cent fois, de vive voix; il les couche par écrit, bien qu'il ne soit nullement l'homme des livres. Il les défend avec opiniâtreté et met tous les savants au défi de le contredire. Il appelle les curieux, il les attend en son logis, tous les jours, à toute heure. Il semblait craindre que, faute de disciples, ses plus fécondes découvertes ne tombassent en oubli et fussent perdues. C'est, en effet, ce qui arriva[1]. Mais s'il appelait les disciples par l'autorité de son

1 Palissy fut méconnu pendant tout le XVIIe siècle. Fontenelle, qui avait de solides connaissances dans les sciences, vit avec joie les idées du vieil ouvrier remises en honneur. « Un potier de terre, qui ne savait ni latin ni grec, écrivit-il en 1720, fut le premier, vers la fin du XVIe siècle, qui osa dire dans Paris et à la face de tous les docteurs, que les coquilles fossiles étaient de véritables coquilles, déposées autrefois par la mer dans les lieux où elle se trouvait alors; que des animaux, et surtout des poissons, avaient donné aux pierres figurées toutes leur différentes figures, etc., et il défia hardiment toute l'école d'Aristote d'attaquer ses preuves. C'est Bernard Palissy, Saintongeois, aussi grand physicien que la nature seule en puisse former. Cependant, son système a dormi pendant près de deux cents ans, et le nom

expérience et la puissance de son esprit, il les repoussait par la roideur de son caractère. Il a fait passer dans ses traités, qui sont en dialogue, l'âpreté de son âme endurcie par le travail. Là, parlant sous le nom de Pratique et répondant à Théorique, qui est une espèce de docteur grave, lent, épais, niais et finalement d'humeur accommodante, il se réjouit de donner et de recevoir de bonnes grosses gourmades, dans lesquelles il a naturellement le dernier. C'est plaisir d'entendre ces aménités d'artisan: « Véritablement tu as un pauvre jugement — je ne vis onques homme de si dure cervelle que toi — je t'assure que je ne connus onques une si grande bête que toi. »

Mais écoutez encore et vous entendrez un langage franc, coloré, parfois enjoué, puis grave, puis pathétique, et reflétant dans sa diversité la grandeur naïve de l'âme de Bernard Palissy.

Pendant qu'il enseignait, la Ligue était formée. Elle souleva le populaire qui se manifesta, comme de coutume, par la violence et la stupidité. Nombre de huguenots et quelques catholiques furent molestés. Bernard, parvenu au terme de la vieillesse, ne put cette fois s'enfuir. Il fut jeté à la Bastille. Un des Seize, ancien ministre des réformés, Mathieu de Launay, qu'animait le zèle terrible des apostats, pressait le supplice du vieillard. Le duc de Mayenne empêcha ce martyre. Mais Palissy resta à la Bastille[1].

même de l'auteur est presque mort. Enfin, les idées de Palissy se sont réveillées dans l'esprit de plusieurs savants. Elles ont eu la fortune qu'elles méritaient. » (*Histoire de l'Académie des sciences.*)

Buffon, Réaumur, Cuvier ajoutèrent à ces louanges. Voltaire, au contraire, traita avec beaucoup de mépris l'inventeur des rustiques figulines, qu'il connaissait fort peu. Voltaire, on le sait, s'imaginait que les coquilles fossiles étaient des coquilles de pèlerins, et il ne pardonnait pas à Palissy d'avoir pensé autrement.

1 D'Aubigné, qui avait l'imagination héroïque, inventa une visite de Henri III à Palissy prisonnier. Il la raconta une fois avec d'assez longs discours qu'il abrégea l'autre fois. Voici les deux morceaux. Le premier est tiré de la *Confession de Sancy*, le second de l'*Histoire universelle*: « Mais sans compter les hardiesses de ceux qui en font profession, que direz-vous du

Il y mourut pendant le siège de Paris. Pierre de l'Estoille, grand audiencier de la Chancellerie, qui tenait un journal de tout ce qui se passait à Paris, écrivit à la date de 1590:

« En ce mesme an mourust aux cachots de la Bastille de Bussi maître Bernard-Palissy, prisonnier pour la religion, aagé de quatrevingts ans; et mourust de misère, nécessité et mauvais traitements; et avec lui trois autres pauvres femmes détenues prisonnière pour la mesme cause de religion, que la faim et la vermine étranglèrent.

» Ce bon homme au mourant me laissa une pierre qu'il appeloit sa pierre philosophale, qu'il asseuroit estre une teste

pauvre potier M. Bernard à qui le même roy (Henri III) parla un jour en cette sorte: « Mon bonhomme, il y a quarante-cinq ans que vous êtes au service de la reine, ma mère, et de moi; nous avons enduré que vous ayez vécu en votre religion, parmi les feux et les massacres; maintenant je suis tellement pressé par ceux de Guise et mon peuple, qu'il m'a fallu malgré moi mettre en prison deux pauvres femmes et vous; elles seront demain brûlées et vous aussi, si vous ne ne vous convertissez. (Ce sont les Foucaudes dont il veut parler. Voir sur l'invraisemblance de ce discours l'excellente critique de M. L. Audiat, pp. 447 et suiv.) « Sire, répond Bernard, le comte de Maulevrier vint hier de votre part pour promettre la vie à ces deux sœurs, si elles voulaient vous donner chacune une nuict. Elles ont répondu qu'encore elles seroient martyres de leur honneur comme de celui de leur Dieu. Vous m'avez dit plusieurs fois que vous aviez pitié de moi; moi aussi j'ai pitié de vous qui avez prononcé ces mots: J'y suis contraint. Ce n'est pas parler en roi. Ces filles et moi, qui avons part au royaume des cieux, nous vous apprendrons ce langage royal: Que les guizards, tout votre peuple ni vous ne sauriez contraindre un potier à fléchir le genou devant des statues, parce que je sais mourir! » (*Sancy*, chap. VII).

Voici l'autre version:

« Launai, autrefois ministre, maintenant un des Seize, sollicitoit qu'on menât au spectacle public le vieux Bernard, premier inventeur de poteries excellentes; mais le duc (Mayenne) fit prolonger son procès, et l'âge de quatre-vingt-dix ans qu'il avoit en fit l'office à la Bastille. Encore ne puis-je laisser aller ce personnage sans vous dire comment le roi dernier mort lui ayant dit: « Mon bonhomme, si vous ne vous accommodez pour le fait de la religion, je suis contraint de vous laisser entre les mains de mes ennemis. » La réponse fut: « Sire, j'étois bien tout prêt de donner ma vie pour la gloire de Dieu; si c'eût été avec quelque regret, certes il seroit éteint en ayant ouï prononcer à mon grand roi: Je suis contraint. C'est que vous et ceux qui vous contraignent ne pourrez jamais sur moi, parce que je sais mourir! (*Hist. univ.* I, 3, an 1589.)

de mort que la longueur du temps avoit convertie en pierre, avec une autre qui lui servoit à travailler en ses ouvrages: lesquelles deux pierres sont en mon cabinet, que j'aime et garde soigneusement en mémoire de ce bon vieillard, que j'ai aimé et soulagé en sa nécessité, non comme j'eusse bien voulu, mais comme j'ay peu.

» La tante de ce bon homme[1], qui m'apporta lesdites pierres, y estant retournée le lendemain voir comme il se portoit, trouva qu'il estoit mort, et lui dit Bussi que si elle le vouloit voir, qu'elle le trouveroit avec ses chiens sur le rempart, où il l'avoit fait traisner comme un chien qu'il estoit »[2].

Ainsi finit cette vie si pleine, si pure et si grave. Nous admirons trop Palissy pour le plaindre: on ne plaint point les martyrs. Bernard Palissy vécut comme un bon ouvrier, il mourut comme un saint. Peut-on mieux vivre et mieux mourir? Quelque idée qu'on se fasse de ce qui est bon et beau, il faut se dire que la vie la meilleure est celle dans laquelle les plus grandes énergies furent pleinement exercées. A ce compte, la vie de Bernard Palissy, écoulée dans la pauvreté et achevée dans l'humiliation et les supplices, mais pleine d'œuvres, fut une belle, une heureuse vie.

1 Cette tante, qui était probablement fort vieille, nous est tout à fait inconnue.

Les comptes des dépenses faites par ordre de la Reine Mère pour les Tuileries (Bibl. nat. sup. fr., 1921), portent: « Paiement faict... à Bernard, Nicolas et Mathurin Palissis..., etc. » On ne sais si Nicolas et Mathurin étaient les fils de Bernard, mais cela serait assez croyable.

Les héritiers du grand Bernard continuèrent son art et firent, au milieu de beaucoup de pièces médiocres, quelques morceaux dignes du maître.

Il faut leur rendre beaucoup de bassins attribués à Bernard, notamment la *Sybille de Cumes*, la *Force* et la *Prudence*, qui sont au Louvre. C'est à eux qu'on doit attribuer également les statuettes telles que le *Tambour*, l'*Homme au panier*, la *Femme à la bouteille*, le *Capitaine Fracasse*, l'*Arquebusier*. Ces figurines furent à la mode sous Henri IV et sous Louis XIII.

2 *Mémoires* de Pierre de l'Estoille. Coll. Petitot, 1re série. t. 46, p. 115.

II

En réimprimant les œuvres de Palissy, qui manquaient, nous croyons être utile aux hommes de science, d'art et de lettres. L'esprit de Palissy était tellement étendu qu'il n'y a guère d'homme pensant qui ne doive s'intéresser à ses écrits. Nous avons reproduit fidèlement le texte de notre auteur, d'après les éditions publiées de son vivant; il n'y en a qu'une de chaque ouvrage. Nous avons respecté son texte avec la fidélité due. Quelques signes de ponctuation, quelques accents, discrètement ajoutés au besoin et la distinction faite entre les *i* et les *j*, entre les *u* et les *v*, nous ont suffi pour donner un texte aisément lisible, bien que fidèle. C'est un devoir, comme l'a dit M. Littré, d'employer tous les moyens graphiques dont on dispose pour rendre facile la lecture des textes qu'on publie. M. Raphael Borghi de Neufmoulin a bien voulu se charger de l'établissement de notre texte. Qu'il reçoive tous nos remerciements.

Voici la description bibliographique des deux volumes dont nous avons suivi le texte:

1°. *Recepte véritable, par laquelle tous les hommes de France pourront apprendre à multiplier et augmenter leurs thrésors: Item ceux qui n'ont jamais eu cognoissance des lettres, pourront apprendre une philosophie nécessaire à tous les habitans de la terre: Item en ce livre est contenu le dessin d'un jardin autant délectable et d'utile invention, qu'il en fut onques veu. Item le dessin et ordonnance d'une ville de forteresse, la plus imprenable qu'homme ouyt jamais parler; composé par maistre Bernard Palissy, ouvrier de terre, et inventeur des rustiques figulines du Roy, et de Monseigneur le duc de Montmorancy, pair et connestable de France, demeurant en la ville de Xaintes. A La Rochelle de l'imprimerie de Barthelemy Berton, petit in-4°.* Le titre porte, comme marque, un médaillon représentant un jeune génie ayant des ailes à la main gauche et une pierre à la droite, avec cette devise en exergue: POVRETÉ EMPECHE LES

BONS ESPRITZ DE PARVENIR. — Quelques exemplaires portent la date de 1564.

2°. *Discours admirables de la nature des eaux et fontaines, tant naturelles qu'artificielles, des métaux, des sels et salines, des pierres, des terres, du feu et des émaux, avec plusieurs autres excellents secrets des choses naturelles; plus un traité de la marne, fort utile et nécessaire à ceux qui se mellent de l'agriculture; le tout dressé par dialogues, ès quels sont introduits la théorie et la pratique. Paris, Martin le jeune, à l'enseigne du Serpent, 1580, petit in-8°.*

Il existe à la Bibliothèque nationale [1] un résumé manuscrit du précédent ouvrage. Le rédacteur emploie la forme « il dit » et reproduit assez fidèlement les termes de l'imprimé. Ce manuscrit, in- folio, de 114 pages, est intitulé: *Extraict de M. Bernard Palissy, inventeur des rustiques figullines du Roy et de la Reyne, sa mère, touchant la nature des eaux, fontaines, mectaulx, selz, sallines, pierres, terres, feux et esmaulx.* A la fin on lit: *escript le quatorzieme septembre* MVCLXXXIIII. Ce manuscrit provient des bibliothèques de Seguier et de Coislin. Il fut légué par Henri Du Cambout, duc de Coislin, évêque de Metz, au monastère de Saint-Germain des Prés, en 1732.

Les deux traités de Bernard Palissy ont été plusieurs fois réimprimés.

1°. En 1636, la « recepte véritable » et le « Discours admirable » furent réunis sous ce titre qui est du fait de l'imprimeur: « *le Moyen de devenir riche, et la manière véritable par » laquelle tous les hommes de la France pourront apprendre à » multiplier leurs thrésors et possessions; avec plusieurs autres » excellents secrets des choses naturelles, desquels jusques à » présent l'on n'a ouï. Paris, Robert Fouet, libraire. 1636.* » Le second volume est intitulé: « *Seconde partie du Moyen de » devenir riche, contenant les Discours admirables de la nature*

1 Bibl. nat. F. Fr. 1902. Anc. F. St Germain, 1644.

» *des eaux et fontaines, etc., par Me Bernard Palissy. inventeur* » *des rustiques figulines du Roy.* » Cette réimpression est infidèle.

2°. *Œuvres de Bernard Palissy avec des notes de Faujas de Saint-Fond et Gobet. Paris, 1777, in-4°.* Cette édition contient, outre la « recepte » et le « discours », un petit traité intitulé *Déclaration des abus et ignorance des médecins, œuvre très utile et proufitable à un chacun studieux et curieux de sa santé, composée par Pierre Brailler, marchand apothicaire de Lyon ; pour réponse contre Lisset Benancio, médecin.* Ce mince traité n'est pas et ne peut pas être de Palissy. MM. Cap et Audiat l'ont amplement démontré.

3°. *Œuvres de Bernard Palissy. Edition conforme aux textes originaux imprimés du vivant de l'auteur. Avec des notes et une notice historique, par P. A. Cap. Paris, 1844, in-18.* Cette édition, dont le texte a été bien collationné, est devenue très rare.

Je termine cette révision bibliographique par la description d'un opuscule qui paraît pour la première fois dans une édition des œuvres complètes de Bernard Palissy.

Devis d'une grotte pour la Royne, mère du Roy. Manuscrit de 9 pages in-4°. Ce manuscrit, qu'on peut croire de la main même de Palissy, a été découvert à La Rochelle par M. Benjamin Fillon. Il a été publié, dans les *Lettres écrites de la Vendée*, par le célèbre érudit de l'Ouest, et dans la *Topographie du vieux Paris, région du Louvre, par A. Berty et H. Legrand.*

III

Des rares documents qui nous restent touchant Bernard Palissy, un seul porte sa signature. C'est un reçu de cent livres donné à Saintes, par « Bernard Pallizis, architecteur et ynvan-

teur des grotes figulines de Monseigneur le Connestable », le 1er février 1564. Cette pièce a été découverte par M. Ulysse Robert parmi les quittances conservées à la Bibliothèque nationale et publiée, en 1876, dans les *Nouvelles Archives de l'art français*, avec des notes de M. Anatole de Montaiglon. Voici la signature de Palissy, telle qu'elle a été apposée sur cet acte:



Le manuscrit du devis de la grotte des Tuileries, découvert par M. B. Fillon, est considéré comme autographe de Bernard Palissy; il a été catalogué comme tel, par mon ami Etienne Charavay, dans le tome I de son *Inventaire des autographes et des documents historiques composant la collection de M. Benjamin Fillon* (n° 7). M. Jules Cousin l'a acquis pour la bibliothèque de l'hôtel Carnavalet.

MADAME DE LA SABLIÈRE

Madame de La Sablière [1]

MARGUERITE HESSIN, née en 1630 d'une famille bourgeoise et réformée, comptait parmi ce qu'on appelait à la Cour les Grisettes. Elle avait un oncle magistrat et un frère, Pierre, qui, avec l'aide de Lauzun, devint secrétaire des dragons.

C'était un homme d'esprit et de lettres, mais un terrible homme. Il voulait toujours contredire et se fâchait tout rouge quand, par malencontre, il trouvait quelqu'un de son avis. Boileau, qui était avec Racine l'ami de M. Hessin, disait :

« Puisqu'il veut toujours contredire, qu'on le mette avec Charpentier qui doit toujours être contredit. Ils seront merveilleux ensemble. »

Il fut doux quatre jours de sa vie et Racine ne le reconnaissait plus. Mais il eut contentement le jour que le carrosse d'un conseiller des aides donna dans le sien et lui tua un cheval ; ce fut une belle colère et un beau procès. Que de sacs ! Plaider ! voilà qui est vivre ! On devine si le poète des Plaideurs

1 Cette dame, qui reçut chez elle La Fontaine et veilla sur lui avec tant de grâce, est peu connue et pourtant bien intéressante à étudier. La présente notice, tirée des documents originaux, fixera peut-être quelques traits de cette figure qu'il n'est pas facile de ressaisir entièrement. Nous avons entre les mains une copie authentique des lettres de Mme de La Sablière à Rancé. Nous y avons puisé quelques indications ; nous nous réservons d'employer cette correspondance dans un travail plus étendu.

se moqua de lui. M. Hessin était souvent malade: il se plaignait de vapeurs; on le saignait. Vous savez si la médecine d'alors épargnait les saignées, mais ce régime convenait à un corps si bouillant.

Sa sœur Marguerite était d'une humeur plus humaine. Point jolie, mais agréable, elle avait beaucoup d'esprit et le goût de toutes les belles connaissances.

Elle épousa à vingt-quatre ans, en 1654, Antoine de Rambouillet de La Sablière, fils du financier Rambouillet qui, titulaire d'une des cinq grosses fermes, avait tracé à grands frais, dans le faubourg Saint-Antoine, des jardins magnifiques.

Antoine était conseiller du roi et des finances, régisseur des domaines de la couronne et par-dessus tout riche. Il prêta quarante mille écus au prince de Condé. Il avait trente ans; il était poli, agréable et léger, et tournait fort joliment les vers. Ils vécurent tous deux doucement et facilement dans le bel hôtel de la rue Saint-Honoré, noble résidence qui s'étendait dans un faubourg tout vert, entre les jardins des Feuillants, des dames de la Conception et des Tuileries. Aimables tous deux, ils semblent avoir été d'abord étroitement unis. Ils eurent trois enfants en trois ans: Nicolas, l'aîné, en 1656, puis Anne, la cadette, en 1657, puis Marguerite, la troisième, en 1658. Mme de La Sablière accomplissait ces travaux domestiques au moment où les précieuses devenaient ridicules pour avoir trop duré. Molière les acheva avec sa comédie, en 1660. Dès lors il n'y en eut plus: mais il y eut les illustres. Mêmes mœurs, même langage, seulement le nom était changé. Mme de La Sablière était trop vive, trop naturelle pour devenir jamais une illustre bourgeoise. Une autre mode convenait mieux à son esprit ouvert. Il y avait des femmes savantes: elle fut de celles-là et fit figure dans le groupe des libertins et des libertines. Le libertinage, à entendre ce mot comme on l'entendait alors, était un libertinage d'esprit et consistait à ne croire à rien, sans trop le dire pour toutes sortes de bonnes et de mauvaises raisons. Les libertins formaient une petite société fort brillante qu'ornaient Saint-

Evremond et Mlle de Lanclos. Le roi tolérait leur impiété de boudoir, bien moins dangereuse pour la paix religieuse que la polémique des solitaires de Port-Royal. Descartes, trop dogmatique, plaisait médiocrement à cette société de sceptiques; leur homme était Gassendi, l'abbé Gassendi, athée sans scandale, copernicien au nez et à la barbe de la Sorbonne, qui ne s'aperçut de rien, le plus fin, le plus avisé des philosophes et le plus doux des hommes. Ces aimables gens eussent juré par lui, s'ils n'avaient cru plus sûr de ne jurer de rien.

Epicuriens et sensualistes d'esprit, ils furent amenés à régler leur conduite sur leurs maximes et il est certain qu'ils se donnaient de très grandes facilités de mœurs.

Pendant que M. de La Sablière, qui avait tout juste autant de cervelle qu'un oiseau, faisait des petits vers pour les belles dames, Mme de La Sablière se jeta avec une ardeur extraordinaire dans la philosophie et dans la science des libertins. Le vieux mathématicien Roberval lui donnait des leçons, Bernier logeait chez elle; c'était un esprit charmant et divers, à la Fontenelle. Etant allé partout, revenu de tout, il étudiait le plus possible et croyait le moins possible. Ses longs voyages lui donnaient un attrait extraordinaire. Il avait parcouru la Syrie, l'Egypte, l'Inde, la Perse, et servi de médecin à Aureng-Zeb.

Saint-Evremond vantait sa taille, sa figure, ses manières, sa conversation et le surnommait le joli philosophe. Bernier fit pour Mme de La Sablière un abrégé du système de Gassendi de qui il avait été l'ami, et cet abrégé, imprimé à Lyon en 1678, n'a pas moins de huit volumes. Fontenelle, qui mit peu de temps après l'astronomie en cent pages, pour l'enseigner à la fille de Mme de La Sablière, fut un philosophe encore plus joli, en même temps qu'un esprit étonnant par la rectitude et l'étendue. Il était du même monde épicurien.

Un jour Mme de La Sablière reçut chez elle un grand garçon de vingt ans, un Manceau bègue et gauche, remarquable pour avoir fait des siphons avec des chalumeaux de paille pour tous les petits polissons de la Flèche, et regardé par son régent

de collège comme un incurable imbécile. Il s'annonçait en qualité de géomètre; le titre, en ce temps-là, était singulier. Mme de La Sablière voulut avoir un géomètre chez elle; elle garda celui-là. C'était Joseph Sauveur, qui devint un des plus grands mathématiciens du siècle.

Bayle, qui dirigeait avec autorité l'opinion du public, dans le dix-septième siècle finissant, fit à la docte dame, à propos de cet abrégé de Gassendi, qui lui était dédié, un compliment fort honnête.

« Mme de La Sablière, écrivit-il, est connue partout pour un esprit extraordinaire et pour un des meilleurs. M. Bernier, qui est un grand philosophe, ne doute pas que le nom illustre qu'il a mis à la tête de ce traité-là n'immortalise son ouvrage plus que son ouvrage n'immortalisera son nom. » *(Nouvelles de la république des lettres, septembre 1685.)* Perrault, le parfait académicien, qui louait volontiers les femmes, donnait à Mme de La Sablière les éloges les plus délicats, quoiqu'il y eût bien des choses en elle qui dussent choquer un esprit modéré. A trente ans, elle était illustre dans tout le monde savant; Saint-Evremond était en correspondance avec elle; le roi Sobieski l'alla voir. Pour tout dire d'un coup, c'était Vénus Uranie sur la terre. Et jamais curieuse ne fut moins précieuse. C'était une petite femme toute vraie, qui apprenait pour le plaisir d'apprendre et qui, d'ailleurs, comme nous l'allons voir, ne vaquait pas qu'à la philosophie. Elle avait des passions vives, un cœur obstiné, l'esprit ouvert. Elle ne quittait les choses qu'après les avoir épuisées. Non certes! elle n'était pas pédante, quoi qu'en ait pensé Boileau après qu'elle eut blessé son amour-propre de rimeur.

Boileau était un bon humaniste, mais il n'avait pas grande curiosité; il s'enferma sans peine toute sa vie dans le cercle des belles lettres. Il lui arrivait donc de dire tout naturellement des sottises en physique. Quand Marguerite lut les Epîtres, elle s'arrêta, dans la cinquième, à ces vers:

> Que l'astrolabe en main, un autre aille chercher
> Si le soleil est fixe ou tourne sur son axe,
> Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe...

Elle marqua de l'ongle ce passage et se moqua du satirique qui parlait de l'astrolabe sans savoir ce que c'était et disait un parallaxe quand il fallait dire avec tous les savants une parallaxe. M. Hessin lui-même n'en eût point disputé. L'austère Boileau, le régent du Parnasse, pris en faute comme un écolier et corrigé par une femme, eut du dépit. Elle le jugeait trop ignorant; il la jugea trop savante et lui garda rancune. Il avait le cœur excellent, mais il cultivait la satire et était vindicatif par profession. Donc, il polit et repolit dans sa tête quelques vers destinés à figurer dans sa satire des femmes. On ne peut dire au coin de quel bois, selon son usage, il en trouva les rimes; mais c'est assurément l'ombre du bonhomme Chrysale qui, lui tenant lieu de muse, les inspira. Le poète y désignait, sans la nommer,

> cette savante
> Qu'estime Roberval et que Sauveur fréquente.

En fait, il connaissait peu les femmes; mais il ne fut pas si mal avisé, je pense, en voulant piquer celle-là, de dire que l'astronomie lui gâtait le teint. D'où vient, s'écrie le satirique dans un mouvement d'enthousiasme calculé,

> D'où vient qu'elle a l'œil trouble et le teint si terni?
> C'est que, sur le calcul, dit-on, de Cassini,
> Un astrolabe en main, elle a, dans sa gouttière,
> A suivre Jupiter passé la nuit entière.

Vous voyez que l'astrolabe lui tenait au cœur. Il avait enfin appris ce que c'était. La critique est parfois utile aux critiques. Le trait eût porté. Marguerite, qui voulait plaire aux jeunes galants pour le moins autant qu'aux mathématiciens et aux philosophes, se fût sentie blessée. Mais l'irréprochable Boileau, satisfait d'avoir pu se venger, ne se vengea pas. *Satis est potuisse videri*. Il garda ses vers en manuscrit.

Il n'aurait pas eu, d'ailleurs, tous les rieurs de son côté et quelques gentilshommes auraient pu payer ses rimes, un soir, au coin d'une rue, d'une volée de bois vert. Le duc de Bouillon tranchait par des coups les querelles littéraires

auxquelles il daignait se mêler. Il prouva, au moyen du bâton, que la *Phèdre* de Racine ne valait rien. L'hôtel de La Sablière était fréquenté par des seigneurs trop vifs pour toujours respecter un poète, historiographe du roi. Rochefort, Brancas et de Foix étaient légers de la tête et prompts de la main. Qu'était-ce donc quand les yeux de la dame échauffaient leur insolence. Elle les ensorcelait tous.

Lauzun s'oubliait lui-même près d'elle, Lauzun, le plus effronté petit homme qu'on eût vu depuis un siècle, dit La Fare. La grande Mademoiselle en fut avertie. Rochefort lui dit que Lauzun « alloit quelquefois chez une petite femme de la ville nommée madame de La Sablière, qu'il avoit donné la charge de secrétaire des dragons à son frère; qu'il falloit qu'elle fût bonne à quelque intrigue, parce qu'elle étoit vieille, laide, et avoit eu quelque galanterie ». C'était en 1670, et elle avait quarante ans; elle pouvait n'être plus fraîche, mais elle avait encore ses heures pour être jolie.

M. de La Sablière n'était point des soupers de sa femme et l'abbé de Chaulieu y donnait le ton. En lui commençait l'espèce des abbés d'alcôve qui devait bientôt pulluler dans tous les salons de la ville, autour des coquettes. Il faisait les affaires des princes de Vendôme et les siennes en même temps. Chapelle lui avait appris au cabaret à rimer des chansons. Il usait de ce petit talent aux soupers de Mme de La Sablière. Une nuit, il récita des vers à la louange du beau duc de Foix.

Le beau duc de Foix nous réveille,
Chantons Vénus et Cupidon;
Chantons Iris et la bouteille
Du disciple d'Anacréon.

Vénus l'accompagne sans cesse,
Les grâces, les ris et les jeux.
Qu'il est doux d'être la maîtresse
De ce jeune voluptueux!

Verse du vin, jette des roses,
Ne songeons qu'à nous réjouir,
Et laissons là le soin des choses
Que nous cache un long avenir.

Mme de La Sablière, qui lisait Horace dans le texte, devait bien sentir que ce n'était pas là tout à fait de l'Horace; mais il y a lieu de croire qu'elle trouvait ces couplets forts délicats, puisqu'ils la louaient de son choix.

Il faut être discret et ne pas écouter aux portes. Nous ne rechercherons point ce que dura la fortune du comte de Foix. Un magistrat, oncle de Mme de La Sablière, vint voir un jour sa nièce. Il avait la mine grave; il s'assit, mit sa canne à pomme d'or entre ses jambes et commença un sermon. « Eh! madame, toujours des amourettes! On n'entend parler que de cela dans cette maison. Mettez au moins un intervalle. » Et le bonhomme, s'échauffant, eut recours à cet argument qui plaisait si fort à l'abbé Gobelin, dragon devenu jésuite et confesseur de madame de Maintenon: « Les animaux eux-mêmes n'ont qu'une saison pour cela. » — « C'est que ce sont des bêtes! » lui répondit lestement sa nièce. Voilà qui est franc et point précieux du tout!

La petite femme n'était pas paresseuse. Elle se jetait dès le matin en carrosse, allait chez le physicien Dalancé faire des expériences au microscope, assistait chez le médecin Verney à une dissection et rejoignait au cours le comte de Foix ou quelqu'autre. Ce ne sont pas là des journées perdues. Quant aux nuits, nous savons déjà que les planètes en prenaient une partie.

M. de La Sablière n'était point d'humeur à changer ce train de maison: il y trouvait son compte et profitait de la liberté que celle de sa femme lui laissait. Le brillant financier, blanchi dans la galanterie, faisait des vers pour expliquer ses méthodes en amour:

J'aime bien quand je suis aimé,
Mais je ne puis être enflammé
Des belles qui sont inhumaines:
Je ne subis jamais la loi,
Et ne souffre jamais de peines
Qu'autant qu'on en souffre pour moi.
. . . .

Aussi toutes sortes d'objets
Ne peuvent être des sujets
Pour forcer mon cœur à se rendre,
Et si l'on veut me posséder,
Il faut des charmes pour me prendre
Et des faveurs pour me garder.

En 1671, Charles de Sévigné rencontra Mme de La Sablière chez une belle personne qui donnait un concert; c'était cette demoiselle Raymonde, qui chantait, dit-on, admirablement en s'accompagnant sur le théorbe, et qui se retira quelques années plus tard au couvent de la Visitation. La compagnie était plus brillante que pure; il y avait là Mme de Fiennes qui fut enlevée par le chevalier de Lorraine dont elle eut un fils, Mme de Salins qui fit beaucoup parler d'elle. « Mme de Salins, écrit la marquise de Sévigné, a chassé son portier: je ne sais ce qu'on dit, on parle de manteau gris, de quatre heures du matin, de coups de plats d'épée. » Il y avait aussi Ninon, la grande Ninon, fort recommandable sans doute par son esprit et sa philosophie, respectable, si l'on veut, par son demi-siècle d'âge, mais galante comme on sait. Ninon n'avait pas de préjugés; il en restait quelques-uns à Marguerite. C'est pourquoi Bernier au fond estimait moins celle-ci que l'autre. Causant un jour avec Saint-Evremond de la mortification des sens, Bernier lui dit: « Je vais vous faire une confidence que je ne ferais pas à Mme de La Sablière, à Mlle de Lanclos même, que je tiens d'un ordre supérieur; je vous dirai en confidence que l'abstinence des plaisirs me paraît un grand péché. » Le gassendiste était perspicace: l'événement prouva bien qu'il connaissait à fond les deux esprits de femme dont l'un, celui de Ninon, était libre par nature et l'autre émancipé avec une sorte d'étourderie, avec une violence, une furie qui ne devaient point durer. Les sens l'emportaient. Ce n'est point là de la philosophie, même épicurienne et gassendiste. Les sens! ils ont donné à l'Eglise ses ascètes les plus exemplaires et ses plus illustres pénitentes. Bernier le savait bien.

Parmi toutes les idées qui se pressaient et se mêlaient dans la tête de la dame qui avait recueilli Sauveur, il y en eut une charmante, ce fut celle de recueillir Jean de La Fontaine qui faisait parler les alouettes et donnait de la sagesse aux bêtes, Jean qui sentait la nature et fut le poète le plus vrai de son temps, Jean, chose légère, chose divine!

Il mangeait son fonds avec son revenu. A mesure qu'il avançait dans la vie, sa part des choses de ce monde diminuait. Ayant, comme sa cigale, chanté tout l'été, il se trouvait maintenant dépourvu. Il n'avait plus le surintendant Foucquet chez qui toucher ses quartiers; M. de Vendôme et le prince de Conti ne lui faisaient que des gratifications capricieuses et trop rares. L'intelligente femme eut l'honneur d'assister le poète. Il est de divins mendiants.

Et quel heureux ménage ce fut que celui de la jeune savante et du vieux poète resté enfant! Ce fut en 1673 qu'il trouva la table et le couvert dans l'hôtel du faubourg Saint-Honoré. Mme de La Sablière pourvoyait à tous ses besoins, persuadée, dit d'Olivet, qu'il n'était guère capable d'y pourvoir lui-même.

Elle disait: « C'est mon fablier », comme elle eût dit: c'est mon pommier, pour marquer qu'il produisait naturellement des fables, comme un pommier donne des pommes. Elle se montra l'hôtesse la plus délicate, ne l'intimidant jamais, ne lui imposant ni soins ni devoirs, le laissant libre d'être sage ou fou, comme il lui plairait. Quand elle jugeait qu'il y aurait quelque contrainte pour lui à être traité comme une personne humaine, comme une personne raisonnable, elle le dispensait de ce privilège onéreux. Un jour qu'elle avait congédié tous ses domestiques à la fois:

« Je n'ai gardé chez moi, dit-elle, que mes trois animaux: mon chien, mon chat et La Fontaine. »

Elle savait d'ailleurs que celui-ci était un honnête et fidèle animal.

« La Fontaine ne ment qu'en vers », disait-elle.

Elle ne lui demandait pas qu'il eût constamment de l'esprit pour prix de l'hospitalité. Souvent le bonhomme, pour se

reposer, ne disait rien ou répondait de travers et faisait la mine d'un sot. Dans ces moments-là, renonçant à rien tirer de lui, elle disait gaiement:

« En vérité, mon cher La Fontaine, vous seriez bien bête, si vous n'aviez pas tant d'esprit. »

La Fontaine, qui était reconnaissant, qui avait défendu Foucquet, quand c'était un crime d'Etat de le défendre, eut pour sa bienfaitrice des sentiments d'attendrissement et d'admiration qu'il exprima, comme il savait tout exprimer, avec une grâce souveraine. Il lui dédia *le Corbeau, la gazelle, la tortue et le rat*, une fable qui, de même que son titre, s'allonge et traîne un peu, mais une fable toute candide et affectueuse, de génie hindou. Il y vanta les traits, le sourire de son Iris (c'est ainsi qu'il la nomme),

Son art de plaire et de n'y penser pas.

Il traça en vers le portrait achevé de cet esprit si intelligent et si affectueux qui, dit le poète,

A beauté d'homme avec grâce de femme.

La Fontaine, comme on pense, n'était pas le seul soin de la dame qui l'oubliait par moments, tout aussi bien que son chien et son chat. Au reste, il vint une heure dans sa vie où elle oublia sa longue lunette « à faire peur aux gens », la philosophie de Gassendi, les tourbillons, l'astrolabe, tout enfin. Ce fut quand elle vit La Fare.

Le marquis de La Fare disait sans fatuité qu'il n'avait pas une figure déplaisante. Sorti de quelque gentilhommière du Vivarais, il entra dans le monde à l'âge de dix-huit ans et fut présenté au roi dans le mois de décembre 1662. Il était d'épée. Mestre de camp au régiment de Languedoc, puis guidon dans la compagnie des gendarmes du Dauphin, il servit sous le comte de Coligny, sous Condé et sous Turenne qui l'estimèrent hautement, car il avait la tête solide dans le danger. Il était plein de courage et cette vertu commune était chez lui d'une qualité rare: elle était froide et réfléchie.

Il le prouva lors de la défaite des Turcs au passage de la Raal et dans les combats de Senez, de Mulhausen et de Turckheim. Il n'en resta pas moins petit guidon. Beaucoup de ses compagnons d'armes, qui ne le valaient pas, montaient haut en grade. Il parla pour être fait brigadier; ses actions d'éclat parlaient en même temps que lui. Mais Louvois ne voulut rien entendre. « Le marquis de Broglie et son frère sont maréchaux de camp, disait La Fare, moi, j'étais à tel endroit; j'ai fait ceci, cela. » Louvois répondit:

« Vous avez raison; mais cela ne vous servira de rien. » On ne peut être injuste avec plus de franchise.

C'est que le vieux ministre était jaloux du jeune guidon. La Fare avait été bien reçu de la maréchale de Rochefort que Louvois aimait. Louvois avait assez montré cet amour, en mettant le bâton de maréchal de France dans la main du marquis de Rochefort qui était, au camp comme chez sa femme, un sot en trois lettres et qui n'en succéda pas moins à Turenne dans le plus haut grade de l'armée. Pouvait-on faire davantage pour un mari? Les vieux amants sont de complexion jalouse. Celui-ci crut les affaires de son rival encore meilleures qu'elles ne l'étaient effectivement. Il n'eut pas la bonne grâce héroïque du Sertorius de Corneille qui, dans un cas pareil, s'écrie:

On ne doit plus aimer quand on n'est plus aimable.

Il se vengea en privant l'armée d'un bon officier. La Fare jouait de malheur. Le bonhomme Le Tellier fut jaloux aussi de lui. L'était-il pour son propre compte ou pour le compte de son fils, on ne saurait trop le dire, mais il l'était. C'était se faire deux puissants ennemis pour une coquette, car il n'y avait dans tout cela que mines et caquetages, peu ou point de sentiment.

En ce temps-là, Mme de La Sablière, chez qui il soupait, l'aima. La réponse de Louvois l'avait dégoûté du service: elle était bien faite pour cela. Une charge de sous-lieutenant coûtait cher, et La Fare n'était pas riche; elle donnait des

soins, et La Fare était paresseux. C'était bien des raisons pour s'en défaire. L'amour de Marguerite décida le marquis. Avec la permission du roi, il vendit sa charge quatre-vingt mille livres au marquis de Sévigné, enseigne dans cette même compagnie des gendarmes du Dauphin.

La Fare, naturellement incapable d'un amour violent, était jeune alors. Sa maîtresse, qui n'était modérée en rien, entrait dans l'âge où les passions s'exaspèrent. Par bonheur pour elle, son mari, déjà fort distrait, devint, environ ce temps-là, amoureux à en perdre la tête d'une demoiselle Manon de Vaughangel pour qui il faisait des madrigaux. Marguerite se jeta éperdument dans les bras du marquis qui répondit à ces élans avec toute la vivacité de la jeunesse. Mais on ne peut se changer. Il était l'homme des soupers et buvait la nuit. Bien que d'un esprit solide au fond et point éventé, s'il faisait à quelque époque de sa vie quelques réflexions sérieuses, c'était seulement après une débauche, vers midi, dans sa chambre, une serviette mouillée sur la tête. Et, quand la nuit revenait, il retournait souper avec des filles de théâtre et Chaulieu.

Chaulieu, son maître, lui décernait, au milieu des flacons, les louanges les plus honorables:

« Vous avez pris la place de Comus, lui disait-il, et vous vous faites adorer sous le nom de La Fare. » L'abbé ne manquait pas d'ajouter l'éloge de l'inconstance et de l'infidélité naturelles à son disciple. On buvait. L'abbé, s'attendrissant: « J'étais né vertueux », soupirait-il. Et, comme l'assemblée se récriait à cette surprenante affirmation, l'abbé reprenait avec une belle fatuité:

« J'étais né vertueux; ces bonnes dames qui crient si fort m'ont rendu libertin; ne les écoutez pas; il y en a bien là quelqu'une qui me pardonnerait d'être libertin, si je voulais bien n'être pas indifférent pour elle. »

Quant à La Fare, à table comme au feu, il avait la tête froide. C'était à tout prendre un débauché fort sage. Rien ne troublait sa paisible indifférence. Comme il ne croyait à rien, il ne se disputait guère. On vantait la facilité de son

commerce, et ses amis admiraient l'indulgence plénière qu'il donnait à tout le genre humain.

Voilà l'homme que Mme de La Sablière aimait avec toutes les exigences et toutes les jalousies du dernier amour. Lui, flatté du choix d'une dame aussi célèbre, eut d'abord de la reconnaissance et il en marqua dans des petits vers de grand seigneur:

> Je sers une maîtresse illustre, aimable et sage,
> Amour! tu remplis mes souhaits.
> Pourquoi me laissais-tu, dans la fleur de mon âge,
> Ignorer ses vertus, ses grâces, ses attraits?

Pendant quelque temps, il fut très empressé. Ses compagnons de table, qu'il négligeait, se moquaient de lui. Chaulieu vint lui dire:

« On vous met à la place de la tourterelle pour être le symbole de la fidélité. »

Mais ce beau feu tomba vite; la « maîtresse illustre, aimable et sage » le vit de jour en jour moins assidu, plus distrait. Les tourments de la pauvre femme ne cessèrent plus; il lui fallut essuyer sans relâche « les mauvaises excuses, les raisons peu sincères, les prétextes, les justifications embarrassées, les conversations peu naturelles, les impatiences de sortir [1] ».

La Fare avait suivi son penchant voluptueux. Maintenant, il soupait comme devant. La Champmeslé lui donnait des distractions. Il succédait doucement dans le cœur de la comédienne à M. de Tonnerre qui y avait succédé doucement à Racine. De plus, s'il faut en croire l'effronté petit abbé de Chaulieu, La Fare versa un soir avec Louison devant la porte de Mme de La Sablière qui eut bientôt une troisième rivale plus redoutable que les autres: la bassette.

En 1680, ce jeu de cartes était encore dans sa nouveauté. C'est M. Justiniani, l'ambassadeur de Venise, qui l'avait introduit en France, où il faisait fureur. Le comédien Champmeslé, qui faisait des pièces avec La Fontaine, donna *la Bassette* qui fut jouée huit fois de suite à partir du 3 mai

1 Lettres de Mme de Sévigné.

1680. Le chevalier d'Her***[1], qui écrivait des lettres sur les mœurs du temps, reprochait vigoureusement à ce jeu de nuire à la galanterie. « Cette maudite bassette, écrivait-il, est venue pour dépeupler l'empire d'Amour, et c'est le plus grand fléau que la colère du ciel lui pût envoyer. On peut appeler ce jeu-là l'art de vieillir en peu de temps. » Le mathématicien Sauveur, le protégé de Mme de La Sablière, fit une table de probabilités pour montrer qu'il y avait dans ce jeu des coups plus avantageux les uns que les autres. On crut dans le public que cette table enseignait les moyens de jouer à coup sûr. La rage des joueurs en redoubla. M. Caderousse perdit aux cartes tous les bijoux de sa femme. Un soir qu'il entrait dans la maison où l'on tenait une table de bassette, quelqu'un lui dit : « Que venez-vous faire ici ? Vous n'avez pas un quart d'écu et votre bonne femme n'a plus ni bagues ni joyaux. » En ce moment, Mme de Caderousse était, avec la maîtresse du logis, dans l'alcôve où on ne la voyait pas. Elle fut suffoquée de s'entendre traiter ainsi et tomba de son long. On la porta dans son carrosse, puis dans son lit, où elle mourut quatre jours après. Le tout pour la plus grande gloire de la bassette.

La Fare, en dépit de cette modération renouvelée d'Horace, qu'il pratiquait, devint un des plus obstinés joueurs. Il passait ses jours et ses nuits à Saint-Germain, devant des cartes, avec un visage enflammé. Il perdait assez, car le bruit de sa déveine parvint jusqu'à La Fontaine, alors à l'ombre et au vert dans son pays natal. Pendant qu'il jouait, Mme de La Sablière se consumait d'angoisse et de dépit, séchait dans la fièvre et dans les larmes. M. de La Sablière, de son côté, dépérissait de chagrin. Ayant appris brusquement la mort de cette Mlle Manon de Vaughangel, qu'il aimait, il s'affaissa, languit pendant un an et mourut le 3 mai 1679, âgé de cinquante-cinq ans, après vingt-cinq années de mariage.

Mme de La Sablière, veuve sans regrets, mais aussi sans honneur, ne se sentit pas tout à fait innocente de cette mort.

1 Fontenelle.

Vieillissante, malade, trahie, désespérée, ruinée, elle tourna vers la religion. Sa réforme fut complète, et sa conversion au catholicisme attira l'attention de la cour. Le marquis de Sourches, grand prévôt de France, qui la connaissait peu, car il ne savait trop si elle était « femme ou fille d'un certain Rambouillet qui avait été toute sa vie dans les partis », nota dans son mémorial à la date de mars 1685 cette libéralité de Louis XIV : « le roi donna plusieurs pensions ; il en donna une de deux mille livres à Mme de La Sablière, femme qui n'étoit pas de grande naissance mais qui étoit connue par son bel esprit, et qui s'étoit aussi convertie depuis peu de temps. Il en donna aussi une de trois mille livres à Mlle de Martel, autrement de Marennes, damoiselle de bonne maison de Poitou qui avoit aussi été autrefois huguenote ». On était au lendemain de la révocation de l'Edit de Nantes. Mme de La Sablière, devenue pieuse, prit le parti des Longueville, des La Vallière et de tant d'illustres pécheresses. Toujours vive, elle fit un brusque départ. On ne la vit plus. D'abord elle alla soigner les malades aux *Incurables* ; puis elle se retira dans cette maison des pauvres.

Cet hôpital, fondé depuis quarante-trois ans, gardait dans sa chapelle les viscères du comte de La Rochefoucauld qui l'avait doté. Il était ouvert aux hommes et aux femmes qui, selon les termes de l'ordonnance de fondation, étant privés de fortune et de secours, n'avaient pas même la consolation d'entrevoir un terme aux maux dont ils étaient affligés. Les gens du commun disaient plus simplement, en passant devant le bâtiment neuf de la rue de Sèvres : « C'est l'hospice des incurables. » Et ils donnaient le nom qui a prévalu. Mme de La Sablière vint partager là avec les sœurs grises le service des malades, et elle accomplit son humble office avec le naturel qu'elle gardait en toutes choses et tout l'élan d'un cœur vrai.

Ce fut une grande surprise dans les ruelles quand on apprit que la savante était devenue infirmière. « Voilà la route que Dieu avait marquée à cette jolie femme ! » s'écria, à cette nouvelle, Mme de Sévigné qui se faisait vieille et devenait sermonneuse.

Ce serait trop dire que la maîtresse rebutée de La Fare, dès qu'elle eut noué à sa taille le tablier de serpillière, trouva la paix du cœur et goûta les joies du renoncement. Mais peu à peu les révoltes et les troubles s'apaisèrent dans le travail régulier de la retraite et de la pénitence. Cette femme qui avait regardé si avant dans la science et dans la volupté ne voyait désormais plus rien sur la terre qu'un crucifix au chevet d'un malade qui avait été l'artisan de cette réforme, l'âge, l'abandon, la maladie, et aussi le grand moine qui du fond de sa solitude régissait tant d'âmes du siècle. Les lettres de Mme de La Sablière à Rancé marquent dans leur monotonie les progrès de cette âme qui dans la pénitence comme dans la faute ne s'arrêtait pas en chemin.

Pendant qu'elle soignait les pauvres, le monde qu'elle avait quitté suivait son train. La Fontaine, reçu de l'Académie, donnait, devant cette assemblée, des louanges à sa protectrice absente et logeait encore chez elle où elle ne logeait plus. Chaulieu gagnait la goutte à souper. La Fare faisait des petits vers et se mariait.

Mme de La Sablière, après treize années de pénitence, malade depuis longtemps d'un cancer au sein, décéda dans son humble logis de la rue aux Vaches, âgée de soixante-trois ans, en 1693, le sixième jour de janvier. Elle fut enterrée le septième par le clergé de Saint-Sulpice.

LE MARQUIS DE SADE

Le Marquis de Sade

I

Nous ne l'avons pas cherché, ce sujet rare, ce beau et riche sujet de pathologie littéraire. Mais, puisqu'il se présente à nous, nous nous faisons un devoir de l'observer. Toutefois, avant de rédiger quelques notes sur le cas surprenant qu'il nous offre, avertissons les lecteurs très choisis auxquels s'adresse cette plaquette que la nouvelle qui y est publiée pour la première fois ne nous servira nullement de pièce justificative. Bien que du marquis de Sade, elle n'est pas sadique; elle est au contraire fort innocente et ne porte aucune trace de la maladie mentale qui déshonora son auteur. Voilà ce que nous avions hâte de dire. Maintenant, considérons le malade et la maladie.

Donatien-Alphonse-François de Sade, né dans l'hôtel de Condé le 2 juin 1740[1], était issu d'une ancienne et noble maison qui remontait à Foulques de Sade et à sa femme Laure de Noves, la dame austère chantée par Pétrarque, et qui, plus tard, s'allia à la maison de Condé par Mlle de Maillé, nièce du cardinal de Richelieu. Il passa son enfance en partie en Provence, où sa famille avait des terres, et en partie à Exeuil, en Auvergne, auprès de son oncle, le vicaire général de Toulouse et Narbonne, qui joignait à la galanterie d'un

1 Cf. *le Marquis de Sade*, par Jules Janin, dans la *Revue de Paris* de 1834, t. XI, p. 321; *La Vérité sur les deux procès criminels du marquis de Sade*, par Paul L. Jacob, bibliophile, dans la *Revue de Paris* de 1837, t. XXXVIII, p. 135. — Voir aussi la biographie Michaud.

abbé de cour le savoir d'un homme de cabinet, et précéda de loin Fauriel, avec une spirituelle érudition, dans des recherches sur la poésie provençale. Le jeune marquis fit ses études au collège Louis-le-Grand qu'il quitta à quatorze ans, pour entrer dans les chevau-légers. De là, il passa comme sous-lieutenant au régiment du Roi, puis il fut lieutenant dans les carabiniers, fit la guerre en Allemagne et gagna sur le champ de bataille le grade de capitaine de cavalerie. Il revint à Paris en 1766, et ceux qui le connurent alors se firent de lui l'idée d'un aimable libertin. Ses folies de jeunesse ne passaient pas ce qui était permis en ce temps-là à un jeune homme de famille. Toutefois, son père résolut d'y mettre fin en le mariant. Il s'entendit à ce sujet avec son ami, M. de Montreuil, président à la Cour des aides, qui destina sa fille aînée au marquis. C'était une belle, honnête, pieuse et froide demoiselle. Sa sœur cadette, avec moins de rectitude dans l'esprit, avait plus de charme sur sa personne. Le marquis de Sade l'aima et déclara que c'était elle qu'il voulait épouser. Son père et M. de Montreuil, tous deux bien opiniâtres dans cette affaire, exigèrent, l'un qu'il se mariât, l'autre qu'il prît l'aînée. Après d'impérieuses sollicitations, le marquis céda. Un an après ce mariage forcé, la mort de son père le mit en possession d'une grande fortune et du titre de comte que portaient les aînés dans sa famille, mais qui, par une singularité inexpliquée, ne prévalut jamais, pour lui, sur celui de marquis que l'usage lui a conservé. Il se jeta alors dans de furieuses débauches avec des roués, des hommes de lettres, des laquais et des merlans. Cela est ignoble, mais n'a rien de particulier.

Le premier acte, rendu public, qui révèle une aberration caratéristique du sens moral chez cet homme, date du 3 avril 1768. Ce jour-là, tandis que deux filles racolées par son valet de chambre l'attendaient dans sa petite maison d'Arcueil, il rencontra à Paris une femme du peuple nommée Rose Keller, à qui il offrit à souper et qui ne se fit pas prier. Quand il entra avec elle dans la maison, les deux filles étaient à table, couronnées de roses selon la mode grecque, remise

en honneur par l'abbé Barthélemy. Mais, au lieu de la faire asseoir au banquet, il la poussa dans un grenier avec l'aide de son valet, la mit nue, la lia, la fouetta au sang, et redescendit souper avec les deux créatures. Il était jour quand Rose Keller, folle de terreur, parvint à rompre ses liens et se jeta par la lucarne dans la rue où elle tomba nue, bleue de coups et ensanglantée par sa chute. On la releva, le peuple s'amassa autour d'elle, les cris, les menaces éclatèrent, et le marquis de Sade, encore ivre, s'enfuit poursuivi par des paysans indignés. Rose Keller porta plainte, et le marquis, dont l'aventure occupait les salons, fut enfermé dans le château de Saumur, puis dans la prison de Pierre-Encise, à Lyon. Mais, au bout de six semaines, la famille du marquis obtint des lettres d'abolition portant, dit-on, que le délire du 3 avril était d'un genre non prévu par les lois, et que l'ensemble en présentait un tableau si obscène et si honteux, qu'il fallait en éteindre jusqu'au souvenir. Quoi qu'il en soit de ces lettres, dont il faudrait vérifier la teneur, l'accusation était mise à néant par le désistement de la plaignante qui, moyennant une somme de cent louis, donna quittance de sa fessée. Avec ces cent louis pour dot, elle trouva mari l'année suivante. D'ailleurs, c'était une prostituée; mais l'acte commis sur elle par Sade n'en était pas moins une monstruosité.

Un sentiment unique et violent, une sorte de désespoir amoureux précipitait ainsi le marquis, s'il faut l'en croire, dans l'enfer de la débauche, jusqu'au septième cercle. Autant il détestait sa femme, autant il adorait sa belle-sœur. Il avait quelque raison de croire que celle-ci répondait à ses sentiments, si peu avouables qu'ils fussent, et M. de Montreuil avait cru devoir prendre la précaution de la cacher au fond d'un couvent que Sade ne put découvrir. De plus, il obtint un ordre de la police pour que son gendre fût exilé en Provence, au château de la Coste. Il y emmena une fille de théâtre qu'il fit passer pour sa femme et qu'il présenta à toute la noblesse des environs.

Bientôt la vraie marquise de Sade vint habiter avec sa sœur, nouvellement sortie du couvent, la terre de Saumane,

qui touchait à la fontaine de Vaucluse. Le marquis courut les rejoindre. Il demanda pardon à sa femme de l'avoir offensée. Mais il ne venait que pour revoir Mlle de Montreuil, dont il était encore épris. A celle-ci il jura qu'il n'avait jamais aimé qu'elle, et que les fautes même dont il s'avouait coupable n'étaient que le résultat de cet amour poussé au désespoir; il menaça de se frapper de son épée, de se noyer dans la Sorgue, de se jeter du haut des tours de Saumane, si elle refusait de lui pardonner et de lui rendre le même amour dont il s'était cru digne avant de contracter un mariage détesté. Il reconnut, à l'effet de ses paroles [1], que la jeune fille l'aimait encore, et il résolut de l'enlever. Dans le courant de juin, il se rendit à Marseille avec le domestique qui l'assistait dans ses débauches. Pourvu de pastilles de chocolat dans la composition desquelles entrait une forte dose de cantharides, il se rendit dans une maison publique où il prodigua aux filles les vins, les liqueurs et les pastilles. Ces créatures, ainsi excitées et empoisonnées, s'agitèrent avec une telle frénésie et poussèrent de tels cris que la foule s'ameuta autour de la maison. Une malheureuse, devenue tout à fait folle, se jeta par la fenêtre. Sade et son valet s'étaient enfuis, mais le parlement d'Aix fut saisi de cette affaire scandaleuse. Deux filles moururent des blessures qu'elles s'étaient faites pendant l'accès déterminé par les cantharides [2]. Le marquis, bien que caché, se fit écrire par un conseiller une lettre qui lui annonçait l'issue inévitable du procès: la roue. Muni de cette lettre, il se rend secrètement à Saumane et se jette aux pieds de sa belle-sœur, les lui baise en sanglotant, « se nomme lui-même un monstre indigne de pitié, s'accuse des plus grands forfaits

1 Ces paroles sont citées par M. Paul Lacroix *(loc. cit.)*, sur la foi des témoignages qu'il invoque en ces termes: « J'ai souvent interrogé des personnes respectables, dont quelques-unes vivent encore, plus qu'octogénaires (1837); je leur ai demandé avec une indiscrète curiosité d'étranges révélations sur le marquis de Sade... »

2 *Les Mémoires de Bachaumont, Nouvelles à la main*, 1772, racontent tout autrement cette affaire. C'est à sa belle-sœur, selon le nouvelliste, que le marquis aurait, dans un dîner, à Marseille, offert les pastilles de chocolat aux cantharides. Cette version ne se soutient pas.

et déclare qu'il va s'en punir par un suicide ». Elle tremble, elle pleure, elle le plaint doucement.

Il lui tend la lettre et lui raconte obscurément quelque drame de désespoir. « ... Je sais que vous ne m'aimez pas; je sais que vous me méprisez! cette pensée a fait mon crime... j'ai préparé de mes mains le poison... plusieurs personnes ont succombé... le hasard m'a sauvé... je vais me faire justice. Adieu! »

Mademoiselle de Montreuil ne comprend rien, sinon qu'il va mourir dans un supplice infâme, et qu'elle l'aime. Elle le retient, elle le supplie de ne pas se perdre.

« Eh bien! s'écrie-t-il, je consens à vivre, je consens à fuir, si vous ne m'abandonnez pas, si vous m'aimez! Autrement, adieu! laissez-moi mourir [1]. »

Une heure après, mademoiselle de Montreuil montait dans la chaise de poste qu'il avait préparée et qui les emporta en Italie.

Le marquis de Sade, pendant qu'il était rompu vif en effigie, par arrêt du 11 septembre, jouissait dans un palazzo de l'inceste qu'il avait préparé par des moyens plus abominables que le but même. Mlle de Montreuil mourut dans ses bras, d'une maladie violente, à l'âge de vingt et un ans, et son amant, dont le cerveau se troublait de plus en plus, revint en France, où il fut pris, conduit à Vincennes, en vertu d'une lettre de cachet, et ensuite transféré à la Bastille. Sa maladie cérébrale se développa étrangement dans le régime de la prison, qui avait d'abord été très dur: ni linge l'été, ni bois l'hiver. Toujours attentive à son devoir, la marquise de Sade lui fit passer, dès qu'elle le put, des vêtements, des livres, du papier. C'est alors qu'il écrivit ces récits de l'érotisme le plus noir, pleins de flagellations, d'orgies de sang et de vin, de cadavres poignardés et violés, d'enfants mutilés, ces abominables romans ayant leur morale particulière, leur philosophie et leur doctrine propres, ces manuels compliqués

1 Pour l'authenticité de ce dialogue, je n'ai que les références indiquées à la note de la page 131.

de la débauche et de la cruauté, auprès desquels les petits livres polissons du XVIIIe siècle sont innocents[1]. *Justine*, puisqu'il faut nommer le monstre, ne ressemble pas plus aux *Bijoux indiscrets* que Sophie Arnould ne ressemble à la Brinvilliers. Pendant que le marquis de Sade écrivait à la Bastille ses rêves monstrueux de malade, le faubourg Saint-Antoine s'agitait, et le gouverneur de Launey, craignant que la vue de ses prisonniers excitât le populaire, supprima la promenade quotidienne sur la plate-forme. Le marquis de Sade, irrité de cette mesure, saisit un long tuyau de fer-blanc terminé en entonnoir qu'on lui avait fabriqué pour vider ses eaux, et s'en fit un porte-voix au moyen duquel il appela le peuple aux armes. M. de Launey en écrivit à Versailles. On lui répondit qu'il pouvait disposer de la vie de son prisonnier, mais il se contenta de l'envoyer à Charenton. Le 17 mars 1790, le décret de la Constituante, qui rendait la liberté à tous les prisonniers enfermés par lettres de cachet, délivra le marquis de Sade. Sa belle-mère, en apprenant qu'il était libre, se contenta de dire: « Fasse le ciel qu'il soit heureux! »

Il avait vécu en trop mauvaise intelligence avec l'ancien régime pour n'être pas partisan du nouveau. D'ailleurs, les

1 Pourtant l'esthétique que le marquis de Sade a exprimée dans son *Idée sur les Romans* est assez soutenable et n'est nullement celle de ses œuvres.

Dans cet opuscule, après avoir loué le naturel de *Clarisse*, il ajoute: « C'est donc la nature qu'il faut saisir quand on travaille ce genre (le roman), c'est le cœur de l'homme, le plus singulier de ses ouvrages, et nullement la vertu, parce que la vertu, quelque belle, quelque nécessaire qu'elle soit, n'est pourtant qu'un des modes de ce cœur étonnant, dont la profonde étude est si nécessaire aux romanciers, et que le roman, miroir fidèle de ce cœur, doit nécessairement en tracer tous les plis. » (P. XXV).

Plus loin, Sade exige de l'auteur qui veut parvenir à la connaissance du cœur humain deux conditions, auxquelles il avait lui-même satisfait et qui résumaient pour ainsi dire sa vie, telle du moins qu'il se la représentait: malheurs et voyages. « Il faut, dit-il, avoir vu des hommes de toutes les nations pour les bien connaître, il faut avoir été leur victime pour savoir les apprécier. » (P. XXXIII).

Jules Janin conte *(loc. cit.)* l'histoire d'un honnête petit jeune homme, neveu de curé, qui, ayant lu un soir un roman du marquis de Sade, devint incurablement idiot le lendemain à son réveil. C'est un conte à dormir debout.

révolutionnaires l'accueillaient avec enthousiasme, comme une victime de la tyrannie. Sa longue captivité lui valut des honneurs municipaux. Secrétaire de la société des Piques, il usa de son influence avec une douceur qu'on n'eût point attendue d'un être dénaturé par un si furieux érotisme. Pendant la Terreur, il se montra humain et s'employa à sauver son beau-père et sa belle-mère de qui il se savait haï et méprisé, et qui ne l'avaient point épargné. Sa bienveillance et son nom le rendirent suspect. Accusé de modérantisme, il fut emprisonné aux Madelonnettes, d'où la réaction thermidorienne le tira plus fou que jamais, car la guillotine, sur la place de la Révolution, et les nudités provocantes du Palais-Egalité, pendant la fièvre de la Terreur, n'étaient pas des spectacles propres à le guérir de sa monomanie.

Le Directoire, pendant lequel il fit, pour vivre, de mauvaises pièces de théâtre, lui fut remarquablement favorable. Il trouva un capitaliste pour lui imprimer ses livres en beaux caractères, sur beau papier, avec vignettes; il trouva des libraires pour les vendre. On en imprima cinq exemplaires sur papier vélin pour les offrir aux Directeurs, qui remercièrent l'auteur. En outre, le marquis crut bien faire en présentant son ouvrage doré sur tranches au général Bonaparte. Le mari de Joséphine fut peu flatté de ce présent cynique. Devenu empereur et plus soucieux que jamais de l'ordre moral depuis que c'était *son* ordre, à lui, il fit saisir chez le marquis une édition clandestine, illustrée de cent figures, et fit enfermer l'auteur à Charenton. Le marquis de Sade y passa les quatorze années qui lui restaient à vivre. C'était un beau vieillard blanc, dont la politesse était parfaite. Il disait doucement d'abominables ordures, traçait du bout de sa canne, sur le sable du préau, des figures obscènes, et écrivait dans sa cellule de sanglantes infamies. Il composait des comédies qu'il faisait jouer par les fous sur un théâtre élevé dans la prison. Et de belles dames venaient, dit-on, assister à ces représentations. Il resta jusqu'au bout sain et robuste de corps, et mourut doucement, presque sans maladie, le 2 décembre 1814.

Son crâne fut étudié par les disciples de Gall, qui y trouvèrent une grande ressemblance avec le crâne d'Héloïse. Cette grave bouffonnerie n'a aucune importance, puisque l'étude des bosses de la tête en apprend sur le moral de l'homme exactement autant que le vol des oiseaux et la position des astres. C'est le cerveau qu'un physiologiste moderne aurait examiné, et c'est dans la substance grise centrale de la couche optique qu'il aurait cherché la lésion, car c'est là que sont disséminées les incitations génitales dont la perversion était notoire chez ce sujet[1]. Mais il n'aurait probablement rien trouvé. On a étudié le cerveau de gens affectés de satyriasis sans y rien remarquer d'anormal. S'il est certain que le marquis de Sade était un malade, le trait clinique fondamental de sa maladie est encore aujourd'hui impossible à saisir, et la pathologie s'arrête avec nous, en ce cas, dans les domaines un peu vagues de l'analyse psychologique. Remarquons tout d'abord, dans cet ordre d'idées, que la folie du marquis de Sade fut rigoureusement localisée. Dans tous les rapports qui n'intéressent pas le sexe, il se montra inoffensif, et parfois même, comme nous l'avons vu, humain et généreux. On l'a comparé au maréchal de Raiz; c'est très injuste. Raiz commit réellement des mutilations lubriques; Sade, qui ne fit qu'en raconter, ce qui est déjà beaucoup trop, ne lacéra jamais des enfants ou des femmes. L'indécente flagellation de Rose Keller et les pastilles offertes aux filles de Marseille sont des actes très mauvais, mais qui n'atteignent pas à l'atrocité des mutilations dont Néron fut soupçonné et Raiz convaincu. Je sais bien que ces deux faits d'Arcueil et de Marseille, qui ne devinrent publics que grâce à des circonstances particulières, en font raisonnablement supposer d'autres tout aussi détestables, mais il est certain que la folie de Sade n'alla jamais jusqu'au meurtre. Quand cette

1 Luys, *Le Cerveau*, p. 222. Ce savant physiologiste ajoute, dans son remarquable livre: « Il a été jusqu'à présent impossible de déterminer d'une façon précise, soit le noyau spécial qui leur est réservé (aux incitations génitales) dans la couche optique, soit le territoire où elles opèrent leur dissémination dans les réseaux du *sensorium*. »

jolie prit, dans les cachots, une issue théorique, elle se complut dans des idées scélérates, mais la morale la plus sévère n'égale pas les crimes imaginés aux crimes perpétrés. Notre fou aurait été en somme peu dangereux si on avait brûlé ses livres au lieu de les imprimer. Il était intelligent; il y a, dans son *Idée sur les Romans*, des observations judicieuses et un sens littéraire assez droit. La remarque qu'il y fait que « ce n'est qu'en travaillant que les idées viennent » frappera, sans doute, par sa justesse, tous ceux qui ont quelque expérience de la production intellectuelle. A la façon dont il parle[1] de la *Princesse de Clèves*, de *Manon Lescaut* et de *Clarisse Harlowe*, il semble que ces œuvres charmantes se soient reflétées dans son âme sans déformation ni enlaidissement. La nouvelle, que nous publions pour la première fois, ressemble à ces petits récits romanesques que l'abbé Prévost sema dans *le Pour et le Contre*, et n'est pas inférieure à la plupart de ces contes noirs. Le désordre mental, qui est manifeste dans les actes et dans les écrits du marquis de Sade, résulte de l'association, et, par suite, de la confusion de deux idées qui restent parfaitement distinctes et même opposées dans toutes les intelligences saines: le plaisir et la souffrance. Des images de volupté et de supplices se formaient simultanément dans le cerveau de ce malheureux. Cela apparaît dès son premier crime et cela est la caractéristique de sa littérature. Sur un de ses derniers manuscrits, écrits à Charenton, Jules Janin lut cette phrase: « J'ai oublié deux supplices. » J'ai vu, il y a quelques années dans un cabinet d'autographes, un plan de maison publique tracé par l'incurable vieillard; la destination de toutes les salles était marquée; celles du fond portaient ces légendes: « Ici l'on estropie. Ici l'on tue. » On voit que l'abominable association de ces deux séries d'idées fut suivie avec une terrible logique par ce fou dont Carrier réalisa l'idéal en faisant ses mariages républicains.

1 Dans son *Idée sur les Romans*. Cet opuscule, placé par l'auteur en tête des *Crimes de l'Amour*, a été réédité récemment chez M. Rouveyre, par les soins de M. Octave Uzanne.

Cette folie est rare; elle n'est pas unique, et le monde romain en sentit les atteintes sous les empereurs. Le temps où Sade fut élevé n'en fut point infesté. On imprima beaucoup de sottises au XVIIIe siècle, et on en fit encore davantage; mais on les dit et on les fit gaiement, et c'est ce qui les rend pardonnables. Je laisserai dans le livre du docteur Tardieu l'histoire assez récente de ce sergent qui déterrait les morts et qu'on eut bien tort de ne pas mettre dans un cabanon de fous; il y a entre cet homme et le marquis de Sade une certaine parenté morale, mais je ne veux pas sortir de la tératologie littéraire. Un livre, publié il y a une vingtaine d'années, en Belgique, et que je me garderai bien de nommer, contient un grand nombre de scènes dans lesquelles la débauche et la cruauté sont étroitement unies et confondues pour former des tableaux d'une obscénité dégoûtante. L'auteur, quel qu'il soit, de cette infamie, la produisit dans un accès d'érotisme scélérat tel que le marquis de Sade n'en éprouva jamais d'aussi violent. Nous rappelons ici ce livre innommable parce qu'on y retrouve à chaque ligne ce que nous considérons comme l'aberration initiale du marquis de Sade.

Ce mal, que l'auteur de *Justine* a eu la triste gloire de nommer, le sadisme [1], n'est pas toujours à l'état aigu. Il s'est rencontré avec quelque bénignité chez plusieurs écrivains qui n'en sont pas morts. Il serait odieux de rapprocher d'un nom déshonoré un nom digne au contraire d'honneur, puisque c'est celui d'un poète qui a trouvé une forme neuve et rare du beau. Mais comment ne pas noter sur ces feuillets de nosologie littéraire le penchant irrésistible de l'auteur des *Fleurs du Mal* [2] à associer le crime et la volupté, en sorte qu'on ne sait plus s'il chante, dans ses strophes d'un sombre éclat, le crime de la volupté ou la volupté du crime? La peste

1 Le mot n'est pas dans Littré.

2 Lisez surtout à cet égard *Une Martyre*. Toutefois le poème est encore normal, puisqu'il est beau, et ne sort pas des lois esthétiques qui relèvent en somme de la morale publique.

sadique n'a pas tué ce poète magnifique et singulier, mais elle l'a atteint, comme elle en a atteint plusieurs autres en ce temps-ci.

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

II

La nouvelle que nous publions ici pour la première fois, d'après le manuscrit autographe signé, devait entrer dans le recueil intitulé *les Crimes de l'Amour* (Paris, Massé, an VIII (1800), 4 vol. in-12), comme l'indique une note mise au crayon par l'auteur en marge du premier feuillet: « Le crime de l'amour, dans ce conte, n'est que l'épisode, car le sujet principal est bien réellement l'action de l'être vertueux qui veut sauver une victime des loix. » Le marquis de Sade a raison, et son récit rentre dans ce genre vertueux, fort goûté aux approches de la Révolution. L'histoire de Dorci fut certainement écrite sous l'Ancien Régime, pendant la détention du marquis. L'auteur, renonçant à la faire entrer dans *Les Crimes de l'Amour*, où elle s'adaptait assez mal, comme il le reconnut judicieusement, songea à l'insérer dans un autre recueil. C'est ce qui ressort de l'avis qu'on lit en marge de la dernière page et que voici:

« A l'éditeur.

» Ce conte est bon. Il doit produire de l'effet. Il faut le mettre avec un bien long. »

Mais on était alors en pleine révolution, et la rédaction primitive, qui datait de l'Ancien Régime, fut soumise à un système curieux de corrections: « Le comte et le marquis de Dorci » devinrent « Paul et François Dorci. » Cela était nécessaire. Paul Dorci « a de la sensibilité et des vertus »; il ne peut donc pas être un aristocrate. Le « château », qui éveillait dans les âmes des patriotes des idées odieuses,

devint la « maison »; la « terre » devint la « possession ». Un homme libre ne peut labourer la terre du seigneur, mais il peut travailler sur la possession d'un citoyen, ce qui est bien différent, n'est-il pas vrai? Dans la rédaction primitive se trouvait une jeune paysanne du nom d'Annette qui faisait « sa première communion ». On ne pouvait laisser plus longtemps cette innocente enfant victime du fanatisme et de l'imposture. On remplaça sa première communion par un peu d'instruction laïque, ce qui explique immédiatement « la sensibilité » d'Annette et toutes ses vertus.

Ces corrections sont dans l'esprit de l'époque. La censure en exigeait de semblables des auteurs dont elle examinait les comédies et les mélodrames. Je trouve dans un très intéressant livre de M. Henri Welschinger, sur le théâtre de la Révolution [1], des rapports de censeurs qui concluent à la suppression de tous les titres nobiliaires et de tous les termes féodaux dans les pièces qui leur sont soumises. En 1794, un auteur avait donné à son héros le nom de Louis. L'administration biffa ce nom pour la raison qu'on ne peut donner le nom de Louis à un homme, surtout à un homme vertueux. Aussi, tous les gens de lettres faisaient comme le citoyen Sade: ils effaçaient de leurs écrits jusqu'aux moindres vestiges de l'Ancien Régime. Les plus zélés ne s'en tenaient pas à leurs propres ouvrages. Il y eut un patriote qui mit du civisme dans *le Cid* de Corneille.

Cette guerre aux mots fait pitié; mais, en réalité, elle était plus odieuse qu'inepte. En matière de gouvernement, le mot importe plus que la chose. Les politiques savent qu'on se fait très bien tuer pour un mot. Dans le *Philoctète* de Sophocle, Ulysse dit très justement: « Toute chose considérée et tentée, je vois que la parole, et non l'action, mène tout parmi les mortels. » Ulysse était sage.

Nous reproduisons exactement le manuscrit du marquis de Sade avec son orthographe fautive, mais généralement

1 M. H. Welschinger et MM. Charavay, ses éditeurs, ont bien voulu me communiquer les placards de ce livre qui s'imprime en ce moment.

régulière. Nous avons ponctué le texte pour le rendre lisible. Nous aurions pu rétablir en note tous les passages raturés; ils sont nombreux, et la leçon primitive se lit sous le trait qui l'efface. Mais nous n'avons indiqué que les changements un peu curieux. Il n'est pas nécessaire de traiter un texte du marquis de Sade comme un texte de Pascal.

JOCKO

Jocko

I

LE 15 août 1755, fut baptisé, à Paris, « Marie-Charles-Joseph Pougens, fils de Valbruge-Godefrigue *(sic)* d'Estamberk[1] et de Messire Charles de Pougens, ce dernier absent. » Messire Charles de Pougens n'en était pas à sa première absence, et celle-ci n'était que la conséquence d'une autre. Le nouveau-né était fils naturel du prince de Conti. Une dame Beaugé, puis la comtesse de Guimont l'entourèrent de soins, et le prince lui donna des maîtres excellents. Destiné à la diplomatie, le chevalier de Pougens fut envoyé à Rome en 1776, avec une lettre de Louis XVI pour le comte de Bernis. Il était extrêmement laborieux, et avait l'esprit ouvert aux choses les plus diverses. Elève de Greuze et de Bachelier, il fit, à vingt-deux ans, un tableau pour lequel il fut reçu membre de l'Académie de peinture de Rome, et, en même temps, il dépouillait avec ardeur les manuscrits de la bibliothèque du Vatican. A vingt-quatre ans, la petite vérole, dont il faillit mourir, le rendit presque aveugle; un charlatan acheva de lui crever les yeux. Il revint dans sa patrie qu'il ne revit pas, et, envoyé en mission en Angleterre, il contribua au traité de commerce conclu avec cette puissance en 1786. Libéral et philosophe, il aima la Révolution, fut ruiné par elle, et l'aima encore. La Convention, sur la proposition de Marie-Joseph Chénier, lui fit une pension que l'Empire et la Restauration lui conservèrent. Mais il voulut, à l'exemple des Anglais qu'il avait vus chez eux, rétablir

1 Voir Michaud. La biographie de Leipzig (1807) dit seulement « né d'une famille noble ».

lui-même sa fortune par le négoce. Il fonda une imprimerie et une maison de commission pour la librairie. Ces établissements, compromis par une faillite, eussent sombré sous l'Empire, sans le secours de Napoléon qui prêta quarante mille francs au chevalier libraire, et ne voulut être remboursé que de la moitié de la somme. Ainsi fut sauvé l'honneur commercial d'un membre de l'Institut, car Pougens avait été reçu, en 1799, dans la section des Inscriptions et Belles-Lettres. En 1805, sur le déclin, il épousa une Anglaise, Miss Sayer, et, trois ans après, il se retira à Vauxbuin, près de Soissons, où il mourut le 19 décembre 1833, après une vie consumée dans des travaux de philologie, d'art, de diplomatie, de négoce, de politique, de morale, de physique, de botanique, de géologie, de minéralogie, de poésie, d'archéologie, de mythologie, d'histoire et de jurisprudence criminelle. Son œuvre, étonnante et médiocre, est une encyclopédie qui représente, sur tous les sujets, l'état moyen des esprits à la fin du XVIIIe siècle. Il fut tout le monde: être tout le monde, c'est énorme quand on vit, ce n'est rien quand on est mort; et de tous les livres, gros ou minces, du chevalier de Pougens, il ne reste plus rien aujourd'hui, rien qu'un mignon petit conte qui s'appelle *Jocko*.

II

Jocko, que l'auteur détacha d'un recueil inédit de lettres sur l'instinct des animaux, fut publié pour la première fois en 1824 [1], mais c'est bien un ouvrage conçu dans l'esprit du XVIIIe siècle et exécuté dans le goût Louis XVI. C'est là son

1 Jocko, anecdote détachée des lettres inédites sur l'instinct des animaux. *Paris, l'Auteur*, 1824, in-12, 2 fr. 50c.; pap. vélin, 5 fr.

Parmi les réimpressions, signalons: troisième édit., *Paris, Mongie aîné*, 1827, in-18;

Quatrième édit., *Paris, Gustave Sandré*, s.d. (vers 1854), in-16.

En 1825, Jocko fut mis sur le théâtre.

Sous ce titre: *Peters, Littérature anglaise*, et avec ces signatures: *John Griffiths (Quatre années dans l'île de Ceylan) traduit par Henri Soustraes*,

charme. L'héroïne du conte a le naturel recommandé aux demoiselles par madame de Genlis, et la « sensibilité » sans laquelle il n'y a point d'objet aimable; elle cultive l'amitié; elle sait dresser une table frugale et elle aime la musique, quand la musique est mélancolique et tendre; et ce n'est ni une gracieuse Française, ni une sincère Anglaise, ni une Portugaise ardente, comme on en mettait dans les romans et dans les drames; ce n'est pas davantage une jeune sauvage, taïtienne ou indienne, ainsi qu'on en voyait tant; non, c'est la femelle d'un orang-outang. Mais rassurez-vous; elle a, dans son île de Ceylan, des grâces françaises. Elle ne déparerait point, cette enfant de la nature, le salon de madame d'Houdetot, et, pour la pudeur, elle ne le cède point à la Virginie de Bernardin de Saint-Pierre, ainsi qu'on en peut juger par le curieux passage qui commence par ces mots: « Comme ses bras, sans être entièrement disproportionnés... » (p. 18).

Enfin, pour tout dire, Jocko est de la religion du vicaire Savoyard; Jocko reconnaît l'Etre suprême; du moins Pougens se plaît à le croire, et, quand il la voit élever son bras droit vers le soleil couchant, il se figure qu'elle adresse à l'Auteur de la nature une prière philosophique et morale. Sensible, naturelle et philosophe, telle est Jocko.

Eh bien! il a fallu de l'art, et un art très discret, pour dessiner cette figure si fine et si coquette dans son absurdité charmante; pour l'animer, pour composer ses mines et ses gestes de bête des bois et de petite demoiselle, pour la faire vivre enfin d'une vie ambiguë qui semble réelle. Car elle est vivante, cette gentille Jocko, elle est sympathique, elle est touchante, et, à tout prendre, pas si absurde que j'ai dit, car on peut entrevoir bien des choses mystérieuses dans l'âme de ces frères sauvages de l'homme, qui, moins puissants que lui, sont restés plus innocents.

le *Musée des Familles* du mois de mai 1834 donne la nouvelle de Pougens, abrégée et défigurée. Même exposition, mêmes épisodes (moins celui des diamants), même dénouement. Ce plagiat est des plus effrontés.

Les *Lettres sur l'Instinct des animaux* sont restées inédites, avec une très notable partie des œuvres de Pougens.

Et même je ne puis m'empêcher de ranger *Jocko* dans les romans scientifiques. C'en est, si vous voulez, la première fleur, fleur toute mince, qui ne fait pas prévoir la lourde végétation qui menace aujourd'hui de nous étouffer. Il y a plus de poésie dans les vingt-cinq pages de Pougens et plus de vérité aussi que dans tous les volumes de M. Jules Verne. Pougens a donné ses preuves à la suite de son récit. Elles ne sont pas toutes bonnes; on pourrait facilement les redresser et les renforcer. Mais irons-nous, à propos d'une agréable bagatelle, interroger Darwin et consulter Broca? Non, Pougens lui-même a trop cédé à l'envie de prouver, et il n'avait nul besoin d'appeler en témoignage, comme il l'a fait, don Félix d'Azara et Gassendi. Nous touchons au côté faible de son conte. On voit trop comment il est composé, et que chaque circonstance est inspirée par une lecture. Le plus souvent, après avoir rapporté quelque fait et geste de sa petite Jocko, il ajoute: « Je me rappelai alors ce que j'avais lu dans plusieurs relations de voyages, » ou... « Je me rappelai dans cet instant que quelques naturalistes, observateurs, etc. » Ou bien encore, à propos de la cabane que bâtit Jocko: « Je me rappelai bientôt que l'existence de ces constructions agrestes était constatée par plusieurs voyageurs célèbres et par nos premiers naturalistes. » Cela ôte l'illusion et trahit le compilateur. Pougens n'était pas allé dans l'Inde; il ne faut pas toujours le croire sur parole. Il se trompe, par exemple, quand il dit que Jocko trouva du lait dans une noix de coco fraîchement cueillie. Puisque la noix était fraîche, Jocko y trouva une eau légèrement acide et fort agréable à boire. Les compilateurs sont sujets à ces méprises. Il ne faut pas chicaner les gens pour une noix. Mais les noms génériques donnés par l'auteur à son héroïne présentent quelques difficultés. Pougens, après avoir semblé distinguer le pongo et l'orang-outang, les confond, et veut que sa Jocko soit en même temps l'un et l'autre, ce qui est tout à fait impossible. Patrie, mœurs et figure, tout s'accorde pour faire connaître en Jocko un jeune individu de l'espèce que les naturalistes ont nommée *pitachus satyrus* et les matelots *orang-outang.*



Ces deux derniers mots sont malais et veulent dire homme de forêt. C'est le nom que prennent les indigènes eux-mêmes dans la presqu'île de Malacca. Quant au *Pongo*, il est à coup sûr africain; son nom appartient à la langue mpongwe, qui se parle sur les deux rives du Gabon. Le Pongo, selon toute apparence, n'est autre que le gorille, et l'on sait que celui-là est un terrible compagnon chez qui les vertus et les grâces de la tendre Jocko n'ont jamais fleuri. Mais voilà assez et trop de lourde critique.

Le petit conte de Jocko est inspiré et embelli d'un bout à l'autre par un sentiment vrai de pitié et de respect pour les animaux. C'est là ce qui lui donne, malgré ses mines vieilles et son petit air rococo, une physionomie encore gracieuse, encore vive, encore touchante.

APPENDICE (de Jocko)

Jocko au Théâtre

J'AI dit que le petit conte de Pougens a été mis au théâtre. Quand, par qui et comment, c'est ce que nous dira le titre d'une brochure que j'ai sous les yeux:

« *Jocko ou le Singe du Brésil*, drame en deux actes, à grand spectacle, mêlé de musique, de danses et de pantomime, par MM. Gabriel et Rochefort, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Porte Saint-Martin, le 16 mars 1825; et, le 6 avril, devant Son Altesse Royale Madame, Duchesse de Berry. Musique de M. Alexandre Piccini, ballet de M. Blache, décorations de M. Ciceri. Prix: 1 fr. 25 cent. Avec une jolie lithographie. Paris, chez Quoy, libraire éditeur de pièces de théâtre, boulevard Saint-Martin, nº 18. — 1825. »

La « jolie lithographie » annoncée sur ce titre est effectivement abominable. Elle est signée Feillet; elle représente Jocko avec les beaux mollets et la fine taille d'un maître danseur, prenant dans ses bras un enfant épouvanté à la vue d'un serpent qui se lève.

L'imagination de MM. Gabriel et Rochefort ajouta beaucoup à celle de Pougens, tant pour l'action que pour les personnages, dont voici la liste avec les noms des acteurs:

Jocko	M. MAZURIER.
Fernandez, traitant portugais, faisant le commerce du riz.	M. GOBERT.
Pedro, vieux domestique de Fernandez	M. PIERSON.
Dominique, fils de Pedro, d'un caractère simple	M. PAUL.

Cora, jeune Brésilienne, esclave de Fernandez	Mlle LOUISE PIERSON.
Fernand, fils de Fernandez; il a sept ans	Mlle CHARLOTTE BORDES.
Un brésilien parlant	M. BLANCHARD.
Une jeune femme, personnage muet.	
Matelots, Brésiliens, créoles et nègres	

Jocko, cette Virginie des bois, transportée sur la scène du boulevard par les deux joyeux vaudevillistes, perd, avec son sexe dont il n'est plus question, sa naïveté, sa grâce, son charme, et tout ce qu'elle avait d'original. Ce n'est plus qu'un quadrumane moqueur, jovial, qui fait des grimaces et des sauts périlleux, renverse malicieusement un pot de crème et une bouteille d'eau-de-vie et enferme fort à propos deux amoureux dans le filet destiné à le prendre lui-même. Mais il est capable des plus belles actions. Fernandez, « traitant portugais, faisant le commerce du riz », lui a sauvé la vie dans des circonstances que le même Fernandez raconte en ces termes à son jeune domestique Dominique: « Il y a six mois environ, que, tourmenté par le désir de découvrir des objets d'histoire naturelle, je dirigeai ma promenade du côté du Morne de la Grande-Savane, dans l'espoir de trouver au bord de la mer quelques-uns de ces coquillages qui ornent mon cabinet; lorsque, tout à coup, des cris aigus frappent mon oreille; je m'approche et je vois un énorme serpent qui livrait un combat terrible à un fort gros singe, dont l'espèce est connue sous le nom de Jocko; le reptile venimeux quitte sa victime pour s'élancer sur moi... »

DOMINIQUE

« Ah! mon Dieu! »

FERNANDEZ

« J'étais armé, je tirai sur lui et le tuai. Jocko, tout couvert de sang, restait sur la place; ses flancs, déchirés et meurtris, battaient avec force; le commun danger que nous avions couru tous les deux m'inspira pour lui un vif intérêt. Je

pansai ses blessures, et j'obtins en peu de temps la plus complète guérison. »

C'est, on le voit, la dernière scène du roman, avec un heureux dénouement, au lieu d'un funeste. On a remarqué, sans doute, que Fernandez, malgré le désir qui le tourmente de découvrir des objets d'histoire naturelle, n'est pas fort avancé dans cette science, puisqu'il prend les jockos pour de grands singes, tandis qu'en réalité ils en sont de fort petits.

Jocko est plein de reconnaissance. Remarquant que Fernandez porte un diamant au doigt, et se rappelant en avoir vu de pareils « dans une mine », il va les lui chercher et l'enrichit de la sorte. Il faut admettre que dans « cette mine » se trouvaient à fleur de terre des diamants tout taillés. Mais, hors cette petite difficulté, la chose se conçoit assez bien. MM. Gabriel et Rochefort ont pris cet épisode à Pougens, mais ils ont fait comme les malfaiteurs qui martèlent l'argenterie qu'ils ont volée.

Le reste du drame est inepte et ne rappelle plus en rien notre conte. Le jeune fils de Fernandez, ayant fait naufrage, est jeté sans connaissance sur la côte. Jocko le relève, le fait revenir à la vie et l'enlève pour le sauver de la morsure d'un serpent qui va l'enlacer. Mais, à ce moment, ce singe sublime est tué par un matelot qui croit bien faire.

« Jocko, dit alors le livret, Jocko, qui a encore rassemblé assez de force pour aller jusqu'à sa cabane, où il a saisi avec peine les diamants qu'il avait apportés le matin, se traîne difficilement près de Fernandez et les jette à ses pieds. »

Malgré ses graves défauts, *Jocko* obtint un grand succès, non seulement au théâtre, où la mise en scène pouvait l'expliquer, mais encore en librairie, car, si nous en croyons Quérard, il y eut trois éditions de cette pièce, outre celle que nous signalons.

MADAME DE LA FAYETTE

I

Histoire d'Henriette d'Angleterre

I COMMENT LE LIVRE INTITULÉ HISTOIRE D'HENRIETTE D'ANGLETERRE FUT FAIT ET QUELLE PART Y PRIT HENRIETTE D'ANGLETERRE

MARIE-MADELEINE PIOCHE DE LA VERGNE ayant épousé, en 1655, à l'âge de vingt-deux ans, François Motier, comte de La Fayette, frère de la belle et innocente amie de Louis XIII, allait souvent visiter au couvent des Filles-Sainte-Marie de Chaillot sa belle-sœur qui, sous le nom de mère Angélique, était supérieure de cette maison. Elle y vit Henriette-Marie de France, veuve de Charles Ier, et sa fille Henriette d'Angleterre, encore enfant, qui plus tard épousa le duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Les rencontres furent assez fréquentes, car la reine exilée habitait le couvent de Chaillot pendant une grande partie de l'année, et la comtesse se lia peu à peu avec la jeune princesse d'Angleterre. « Cette connoissance, dit Mme de La Fayette, me donna depuis l'honneur de sa familiarité, en sorte que, quand elle fut mariée, j'eus toutes les entrées particulières chez elle; et, quoique je fusse plus âgée de dix ans qu'elle, elle me témoigna jusqu'à la mort beaucoup de bonté, et eut beaucoup d'égards pour moi [1]. » Il y avait entre elles une mutuelle sympathie et Henriette, après son mariage, confiait à cette ancienne amie tout ce qui ne touchait pas le *secret du roi*. En 1665, après l'exil du comte de Guiche, qui laissait en partant un vif souvenir à la princesse désœuvrée, celle-ci dit à Mme de La Fayette: « Ne trouvez-vous pas que, si tout ce qui m'est

1 Page 5 de l'édition Charavay.

arrivé et les choses qui y ont relation étoit écrit, cela composeroit une jolie histoire? » Et, songeant sans doute à une nouvelle, qu'elle connaissait fort bien, car elle y fit allusion un jour dans une conversation avec Vardes [1], je veux dire la *princesse de Montpensier*, elle ajouta: « Vous écrivez bien: écrivez, je vous fournirai de bons mémoires. »

Or, d'aller lui dire: non,
Ce n'est pas comme on en use
Avec les divinités.

Mme de La Fayette écrivit; il y avait dans les mémoires fournis par l'héroïne des endroits délicats: car cette charmante Henriette était, avec beaucoup d'intelligence, de droiture et de bonté, une terrible étourdie. Heureusement madame de La Fayette avait dans l'esprit autant d'adresse que de sincérité; elle savait tout dire. L'idée de cette histoire fut laissée par fantaisie comme elle avait été prise. Mais en 1669, Madame (son mariage avec le duc d'Orléans donnait ce titre à la princesse d'Angleterre), ayant fait ses couches à Saint-Cloud et n'ayant qu'une cour peu nombreuse, se rappela cette idée et dit qu'il fallait la reprendre. Elle fut si contente de ce qu'écrivit Mme de La Fayette, qu'elle y ajouta quelques morceaux de sa main. La comtesse prit soin de les marquer d'un signe qui s'est malheureusement perdu à l'impression. Petitot [2] crut retrouver un de ces morceaux dans la quatrième partie; on y lit:

« Il (le Roi) envoya prier Montalais de lui dire la vérité: *vous saurez ce détail d'elle. Je vous dirai* seulement que le maréchal (de Gramont), qui n'avoit tenu que par miracle une aussi bonne conduite, etc., etc. [3] »

Petitot remarque d'abord que ce passage est écrit à la première personne et que tout le reste du livre l'est à la troisième. Il fait observer ensuite que la phrase: « *Vous saurez ce détail d'elle* », n'a de sens que si c'est Madame elle-

1 Page 100 de l'édition Charavay.
2 Notice sur Mme de La Fayette, collect. Petitot, t. LXIV, page 360.
3 Page 115 de l'édition Charavay.

même qui renvoie la comtesse de La Fayette à mademoiselle de Montalais pour s'informer plus amplement. Petitot a raison; on ne conçoit pas la comtesse parlant au public, ou, pour mieux dire, à la bonne compagnie pour laquelle elle écrivait, et disant: « Une fille de Madame, Montalais, vous fera savoir ce détail. » Au contraire on s'explique très bien que Madame, ayant noté rapidement, en vue de son histoire intime, un fait qu'elle ne savait et ne pouvait savoir que par une de ses filles, ait ensuite indiqué qu'il serait bon, avant de rédiger ce passage, d'interroger la fille elle-même.

En 1670, Madame fit le célèbre voyage d'Angleterre dont elle ne revint que pour mourir. Quand survint cette mort désolante, madame de La Fayette avait posé la plume sur le récit de la dernière entrevue de Madame avec le comte de Guiche, en 1665. Elle ne la reprit que pour écrire une relation de ces neuf heures d'inexprimables douleurs pendant lesquelles Madame montra une douceur et un courage extraordinaires constamment alliés à la plus parfaite simplicité. Dans cette relation les paroles sont en harmonie avec les choses; il faut l'avoir lue pour savoir tout ce que vaut la simplicité dans une âme ornée [1].

II NOTE POUR SUPPLÉER AU SILENCE DE MADAME DE LA FAYETTE SUR L'ENFANCE D'HENRIETTE D'ANGLETERRE

Ayant dit que la princesse d'Angleterre, fille d'une reine exilée et pauvre, fut élevée dans la simplicité d'une condition privée, Mme de La Fayette ajoute que « cette jeune princesse prit toutes les lumières, toute la civilité et toute l'humanité des conditions ordinaires [2] ». Cette remarque pleine de

1 Comparez, pour mieux sentir cela, la relation de la mort d'Henriette par Mme de La Fayette et la relation de la mort de Mme de Beaumont par Chateaubriand (dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*).
2 Page 33 de l'édition Charavay.

sens et qui est le résultat d'observations nombreuses et bien faites, laisse entrevoir toute la sagesse d'âme, toute la solidité d'esprit de cette dame qui disait: « C'est assez que d'être » et qui ne s'éblouit de rien. Mais il n'était ni dans le plan de Madame, ni, par conséquent, dans celui de la comtesse de rappeler les détails de cette simple enfance, de dire comment, à Sainte-Marie de Chaillot, la mère d'Henriette Stuart faisait elle-même les comptes de sa maigre dépense [1], et comment, après le départ du prince de Galles pour l'Ecosse, la reine exilée fut abandonnée de tous ses gens, qu'elle ne pouvait payer. « L'étoile était alors terrible contre les rois », dit Mme de Motteville. Et elle rapporte que, la recevant dans une mauvaise chambre des Carmélites, Henriette de France lui montra une petite coupe d'or dans quoi elle buvait et lui jura « qu'elle n'avoit d'or, de quelque manière que ce pût être, que celui-là [2]. » La fille de Henri IV vendit ses hardes pour subsister [3]; il y eut un moment où elle manqua de bois et presque de pain pour son enfant. C'est le cardinal de Retz qui en témoigne:

« Cinq ou six jours, dit-il, devant que le Roi sortît deParis, j'allai chez la reine d'Angleterre, que je trouvai dans la chambre de Mme sa fille, qui a été depuis madame d'Orléans. Elle me dit d'abord: « Vous voyez, je viens tenir compagnie à Henriette. La pauvre enfant n'a pu se lever aujourd'hui

1 « Estant à Sainte-Marie de Chaliot où elle a pratiqué beaucoup de vertus, nous l'avons veue prendre sens répugnance et sens chagrin le soin de sa despence quy a esté en certains temps fort petite; elle en fesoit les contes, et s'occupoit à cela dens un esprit de pénitence et d'humilité. » (*Mémoires ayant servi à Bossuet pour l'Oraison funèbre de Henriette-Marie de France, Londres*, 1880, in-4°, pp. 27-28.) Ce mémoire, fort curieux, a été publié pour la première fois par M. Gabriel Hanotaux.

2 Le 14 juillet 1648. *Mémoires* de Mme de Motteville, collect. Petitot, t. XXXVII, p. 414.

3 Voir le mémoire publié par M. G. Hanotaux:

« Nous luy avons veu vendre touttes ses hardes l'une après l'autre, ces meubles et le reste de ces piéreries, et engager jusques aux moindres choses pour pouvoir subsister quelques jours de plus. Elle nous fit l'honneur de nous dire un jour, estant dans les grandes Carmélites, qu'elle n'avoit plus ny or ny argent à elle qu'une petite tasse dens quoy elle buvoit ». P. 28.

faute de feu. » Le vrai étoit qu'il y avoit six mois que le Cardinal n'avoit pas fait payer à la Reine de sa pension [1], que les marchands ne vouloient plus fournir, et qu'il n'y avoit plus un morceau de bois dans la maison [2]. »

Mais ce dénuement était passager et résultait du désarroi que la guerre civile avait mis dans le service des maisons royales. La princesse d'Angleterre, qui avait alors quatre ans et demi, ne devait pas recevoir de ces privations une impression bien forte.

Elle avait vingt et un ans en 1665, quand il lui vint en tête de fournir des mémoires à son amie. Elle était encore trop jeune et trop occupée de sa jeunesse pour se plaire aux souvenirs de son enfance. Aussi n'a-t-elle rien dicté qui se rapportât aux premières années de sa vie. On dirait que cette jolie femme se croyait née le jour où elle fut aimée pour la première fois. Ce fut quand le duc de Buckingham la vit à Londres; elle avait seize ans et c'est de ce moment que son historien commence à la peindre.

III DE LA NATURE PHYSIQUE ET MORALE D'HENRIETTE D'ANGLETERRE. SES PORTRAITS

Mlle de Montpensier parle avec une malice assez agréable du charme qui enveloppait la princesse d'Angleterre et cachait en elle certaine disgrâce fort apparente d'ordinaire: « Elle avoit trouvé, » dit Mademoiselle [3], « le secret de se faire louer sur sa belle taille, quoi qu'elle fût bossue, et Monsieur même ne s'en aperçut qu'après l'avoir épousée. » Voilà une bossue bien dissimulée, mais une bossue enfin; et la bonne demoiselle n'est pas seule à le dire. La Fare, fort

1 Elle était de dix mille écus par mois, mais ne suffisait pas à soutenir la foule des pauvres royalistes.

2 *Mémoires du cardinal de Retz*, publ. par A. Feillet, édit. A. Régnier, t. II, p. 197.

3 *Mémoires* de Mlle de Montpensier, collect. Petitot, t. XLIII, p. 157.

détaché, dit que Madame, « quoi qu'un peu bossue avait non seulement dans l'esprit, mais même dans sa personne, tous les agréments imaginables [1] ».

Elle avait, en effet, le dos rond. A ce signe, comme à l'éclat particulier de son teint, à sa maigreur et à la toux qui la secouait constamment, on pouvait reconnaître la maladie que l'autopsie révéla [2] et qui l'eût emportée si une autre plus rapide ne fût survenue. Ces symptômes frappèrent le vieux doyen de la Faculté de médecine de Paris, Guy Patin, qui écrivait à Falconnet, le 26 septembre 1644: « Mme la duchesse d'Orléans est fluette, délicate et du nombre de ceux qu'Hippocrate dit avoir du penchant à la phthisie. Les Anglois sont sujets à leur maladie de consomption, qui en est une espèce une phthisie sèche ou un flétrissement du poumon [3] .»

Tout en elle, jusqu'à son perpétuel besoin d'agitation, trahissait la poitrinaire. Elle avait une coquetterie intrépide et un goût de galanterie que n'interrompaient ni les malaises, ni les grossesses, ni les couches les plus pénibles; c'est que ce goût était tout de tête et seulement pour l'imagination. On conçoit qu'avec son tapage et ses bravoures elle agaçait la reine Marie-Thérèse, bonne femme et simple, ne connaissant que l'étiquette. La reine se plaignait que, pendant qu'elle était en couches, Madame était venue la voir « ajustée avec mille rubans jaunes et coiffée comme si elle étoit allée au bal ». Elle ajoutait avec quelque aigreur qu'« une coiffe baissée et un habit modeste » eussent marqué plus de respect. Mais les hommes n'entraient pas dans les rancunes de la Reine et leur témoignage atteste unanimement l'attrait de cette malade charmante.

Il y a dans les premiers mémoires de Daniel de Cosnac, évêque de Valence et grand aumônier de Monsieur, un portrait

1 *Mémoires* de La Fare, collect. Petitot, t. LXV, p. 176.

2 « On trouva... le poumon adhérent aux côtes du côté gauche, rempli d'une matière spumeuse, le côté droit meilleur, mais non pas tout à fait bon. » (*Mémoire d'un chirurgien du roi d'Angleterre qui a été présent à l'ouverture du corps de Madame*. Biblioth. nat.; ms. franç. n° 17052.)

3 *Lettres de Guy Patin*, Paris, 1846, in-8°, t. II, p. 127.

de Madame qui a son prix, venant d'un ami respectable et d'un confident discret. Le voici:

« Madame avoit l'esprit solide et délicat, du bon sens, connoissant les choses fines, l'âme grande et juste, éclairée sur tout ce qu'il faudroit faire, mais quelquefois ne le faisant pas, ou par une paresse naturelle, ou par une certaine hauteur d'âme qui se ressentoit de son origine et qui lui faisoit envisager un devoir comme une bassesse. Elle mêloit dans toute sa conversation une douceur qu'on ne trouvoit point dans toutes les autres personnes royales. Ce n'est pas qu'elle eût moins de majesté; mais elle en savoit user d'une manière plus facile et plus touchante; de sorte qu'avec tant de qualités toutes divines, elle ne laissoit pas d'être la plus humaine du monde. On eût dit qu'elle s'approprioit les cœurs, au lieu de les laisser en commun, et c'est ce qui a aisément donné sujet de croire qu'elle étoit bien aise de plaire à tout le monde et d'engager toutes sortes de personnes [1]. »

C'est bien ainsi qu'elle nous apparaît: intelligente, délicate, douce et fière, fidèle aux amis, faible et désarmée contre les flatteries et les caresses, humaine. Ce dernier mot dit beaucoup, et contient, à mon sens, la plus belle louange qu'on puisse donner à une princesse, c'est-à-dire à une personne que les mœurs publiques et privées tiennent en dehors de la sympathie et de l'humanité. L'évêque de Valence ajoute à ce portrait moral un portrait physique galamment tracé et qui sent le fin connaisseur. C'était le temps des Retz et des Chanvallon:

« Pour les traits de son visage, on n'en voit pas de si achevés; elle avoit les yeux vifs sans être rudes, la bouche admirable, le nez parfait, chose rare! car la nature, au contraire de l'art, fait bien presque tous les yeux et mal presque tous les nez. Son teint étoit blanc et uni au-delà de toute expression, sa taille médiocre mais fine; on eût dit qu'aussi bien que son âme, son esprit animoit tout son corps. Elle en avoit jusqu'aux pieds, et dansoit mieux que femme du monde.

1 *Mémoires* de Cosnac, t. I, pp. 420-421.

» Pour ce *je ne sais quoi* tant rebattu, donné si souvent en pur don à tant de personnes indignes, ce *je ne sais quoi* qui descendoit d'abord jusqu'au fond des cœurs, les délicats convenoient que chez les autres il étoit copie, qu'il n'étoit original qu'en Madame; enfin, quiconque l'approchoit demeuroit d'accord qu'on ne voyoit rien de plus parfait qu'elle [1]. »

Voilà un gracieux portrait; nous avons aujourd'hui le goût plus fort et nous voudrions plus d'accent. Les écrivains du XVIIe siècle mettaient dans ces sortes d'ouvrages plus d'élégance que de précision. Quand ils ont dit qu'on a le teint *beau* et la gorge *belle*, ils croient avoir tout dit. Mme de La Fayette nous avertit qu'on trouva à la princesse Henriette, dès le sortir de l'enfance, « un agrément extraordinaire », mais elle ne nous dit pas si Henriette était brune ou blonde.

La bonne Mme de Motteville, qui n'avait pas pour Henriette les yeux de Buckingham, accorde du moins à la jeune princesse ce qu'on appelle la beauté du diable:

« Elle avoit, dit-elle, le teint fort délicat et blanc; il étoit mêlé d'un incarnat naturel comparable à la rose et au jasmin. Ses yeux étoient petits, mais doux et brillants. Son nez n'étoit pas laid; sa bouche étoit vermeille et ses dents avoient toute la blancheur et la finesse qu'on leur pouvoit souhaiter, mais son visage trop long et sa maigreur sembloient menacer sa beauté d'une prompte fin [2]. »

Cela est froid et fort éloigné de la vivacité de Cosnac. Mais ne nous dira-t-on pas si Madame était brune ou blonde?

Elle était blonde avec des yeux bleus [3], c'est un libelle qui nous l'apprend, un libelle d'assez bon ton, dont nous

1 Cosnac, *loc. cit.*, pp. 420-422.

2 *Mémoires* de Mme de Motteville, collect. Petitot, t. XXXVIII, p. 137.

3 Choisy dit, il est vrai, que les yeux de Madame étaient noirs. Mais les yeux bleus, ceux surtout qui sont d'un bleu de saphir, et ce sont les plus beaux, paraissent noirs quand la pupille est dilatée. Voici d'ailleurs, si peu qu'il vaille, le portrait tracé par l'abbé: « Jamais la France n'a vu une princesse plus aimable qu'Henriette d'Angleterre, que Monsieur épousa: elle avoit les yeux noirs, vifs et pleins du feu contagieux que les hommes ne

parlerons dans un autre paragraphe. Voici le portrait qu'on trouve dans ce petit écrit, intitulé: *La Princesse ou les amours de Madame.*

« Elle est d'une taille médiocre et dégagée, son teint, sans le secours de l'art, est d'un blanc et d'un incarnat inimitable, les traits de son visage ont une délicatesse et une régularité sans égale, sa bouche est petite et relevée, ses lèvres vermeilles, ses dents bien rangées et de la couleur des perles; la beauté de ses yeux ne se peut exprimer: ils sont bleus, brillans et languissans tout ensemble; ses cheveux sont d'un blond cendré le plus beau du monde; sa gorge, ses bras et ses mains sont d'une blancheur à surpasser toutes les autres [1]. »

Cela donne dans le joli et dans le fade; mais le libelliste était journalier, comme Madame; il avait ses heures heureuses et c'est lui qui nous donnera sur cette jeune femme le mot magique qui dit tout, le mot qui sert de talisman pour évoquer la belle ombre:

« Elle a, dit cet inconnu, elle a un certain air languissant, et quand elle parle à quelqu'un, comme elle est toute aimable, on diroit qu'elle demande le cœur, quelque indifférente chose qu'elle puisse dire [2]. »

On dirait qu'elle demande le cœur, voilà le secret de Madame, le secret de ce charme qui agit sur tous ceux qui la virent

sauroient fixement observer sans en ressentir l'effet; ses yeux paroissoient eux-mêmes atteints du désir de ceux qui les regardoient. Jamais princesse ne fut si touchante, ni n'eut autant qu'elle l'air de vouloir bien que l'on fût charmé du plaisir de la voir. Toute sa personne étoit ornée de charmes; l'on s'intéressoit à elle et on l'aimoit sans penser que l'on pût faire autrement. Quand quelqu'un la regardoit, et qu'elle s'en apercevoit, il n'étoit plus possible de ne pas croire que ce fût à celui qui la voyoit qu'elle vouloit uniquement plaire. Elle avoit tout l'esprit qu'il faut pour être charmante, et tout celui qu'il faut pour les affaires importantes, si les conjonctures de les faire valoir se fussent présentées, et qu'il eût été question pour lors à la Cour d'autre chose que de plaire. »

(*Mémoires* de Choisy, collect. Petitot, t. LXIII, pp. 385-386.)

1 *La Princesse ou les amours de Madame*, dans L'*Hist. amoureuse des Gaules*, 1734, t. II, p. 119.

2 *La Princesse, loc. cit.*, p. 108.

et qui n'est pas encore rompu; j'en appelle à tous ceux qui ont essayé de réveiller son souvenir.

Si cette aimable jeune femme n'a pas à se plaindre des portraits que firent d'elle évêques, libellistes, abbés, seigneurs, duègnes et vieilles demoiselles, elle est trahie au contraire par ceux qui semblaient devoir être ses défenseurs naturels: je veux dire les dessinateurs, les graveurs et les peintres.

Les portraits d'Henriette d'Angleterre sont assez nombreux (je parle des portraits faits de son vivant); par malheur ils ne se ressemblent pas entre eux.

Cela tient sans doute à ce que les artistes ont mal vu et peu compris leur modèle, mais cela tient aussi, et beaucoup, à ce que le modèle n'avait pas des traits bien accentués et que sa physionomie était changeante et diverse.

Les tissus très mous, comme on le voit aux joues qui tombent, se pénétraient facilement et gonflaient les traits naturellement fins. De là, cet aspect tour à tour grêle et empâté qu'on voit à ses portraits.

Je l'ai dit tout à l'heure: cette blonde était ce qu'on appelle journalière. Son charme, tout d'expression, était insaisissable pour des artistes qui, comme ceux de son temps, ne se permettaient ni le croquis rapide, ni la touche légère, et qui ne se proposaient pas de saisir la nature en un moment par un coup d'adresse et d'esprit.

Une gravure de Claude Mellan[1] nous montre Henriette encore très jeune, au temps où, dédaignée par Louis XIV, elle paraissait sans éclat à la Cour. Mellan nous représente, dans sa manière un peu lâche, une jeune fille de seize ou dix-sept ans avec de beaux grands yeux, un nez rond, de grosses lèvres, la mâchoire inférieure trop saillante, des joues lourdes, un visage à la fois chétif et bouffi, un air

1 Buste. « Mme Henriette-Anne, Princesse de la Grande-Bretagne. CM del. » Nous reproduisons ce portrait ci-contre. (Edition Charavay, p. XXIII.) Des épreuves postérieures portent « Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, née à Exeter le 16 juin 1644, morte à Saint-Cloud le 30 juin 1670. Cl. Mellan G. del et sc. »

intelligent et bon. C'est bien ce qu'avec une grosse gaieté Louis XIV nommait « les os des saints Innocents ». Sur le cou, ceint d'un collier de perles, une guimpe transparente est jetée. Ce collier de perles se retrouve sur tous les autres portraits de la Princesse.

Une peinture de Van der Werff[1], reproduite par plusieurs graveurs, notamment par J. Audran, rappellerait la gravure de Claude Mellan, si le nez, beaucoup plus droit, la bouche mieux faite et la joue plus pleine ne composaient pas un ensemble incomparablement plus agréable. D'ailleurs même air de bonté intelligente. Le buste, pris dans un *corps* très raide comme on en portait alors, est richement orné d'orfévrerie avec perles et grosses pierreries. C'est à peu de chose près le costume de presque tous les autres portraits. « Elle était étincelante de pierreries », dit le libelliste.

Un portrait, signé: Grignon sculs.[2], nous montre une figure sensiblement différente: le nez est gros, mais les yeux relevés sur les tempes et les lèvres retroussées aux deux coins s'accordent avec les mèches folles et les boucles en coup de vent de la chevelure pour composer une physionomie vive, rieuse, mutine et moqueuse. Et, bien que la gravure soit dure et noire, Henriette y paraît gentille et plaisante. Si l'on veut, ces portraits forment, malgré leurs dissemblances, une famille dont le caractère commun est l'air de jeunesse et de sympathie.

1 « Henriette d'Angleterre, dernière fille de Charles Ier, Roy de la Grande-Bretagne, et de Henriette-Marie de France, née à Excester, le 15 juin 1644, accompagna la Reine sa mère, lors qu'elle se sauva par mer en France. A Paris, chez L. Boissuin. » Non signé.

Le même: « Van der Werff pinxit. J. Audran sculpsit. »

Plus récemment les graveurs Tavernier et Dieu ont donné chacun une copie très infidèle de ce portrait de Van der Werff. On le trouve reproduit à l'eau forte, en tête de ce volume, par M. Boulard fils.

2 De face. « Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, dernière fille de Charles Ier du nom, roy de la Grande-Bretagne, et de Henriette-Marie de France, nasquit à Exceter le 15 juin 1644, accompagna la reine sa mère lors qu'elle se sauva par mer en France, espousa Philippe de France, duc d'Orléans, frère unique du Roy. »

Tout différent est l'aspect des autres figures que nous avons sous les yeux. Le graveur anonyme de 1663[1], Joullain[2], Desroches[3] et F. Schouten[4], sans bien s'accorder pour les détails, nous présentent tous un visage régulier, plein, avec un air de maturité; ni expression, ni caractère propre: ce n'est pas là cette princesse à qui l'on trouvait « un agrément extraordinaire ».

Le musée de Versailles possède trois portraits anciens d'Henriette d'Angleterre. Le meilleur[5] a été reproduit dans l'ouvrage de Gavard par une mauvaise gravure qui n'en donne pas la moindre idée. La Princesse y est représentée avec de beaux yeux d'un bleu sombre, un nez sans beaucoup de caractère mais qui peut, à la rigueur, mériter le compliment que l'évêque de Valence fit à l'original, une bouche retroussée aux coins avec une expression plus gaie que tendre et une jolie gorge sous une guimpe transparente. Elle tient sur ses genoux un petit chien qui porte galamment à l'oreille un pompon de soie rouge.

Le même petit chien avec le même pompon à l'oreille figure sur un autre portrait[6] conservé dans l'attique du palais et que le catalogue donne pour être de l'école de Mignard. On n'y trouve ni charme, ni expression, ni caractère d'aucune sorte. Le troisième portrait[1] fut peint, en 1664, par Antoine Matthieu, dans le genre olympien Henriette, drapée comme une figure d'allégorie, y soutient le portrait du duc d'Orléans, avec une ampleur de geste qui sied mieux à une déesse qu'à une dame de la Cour. Aussi bien est-ce une déesse que l'artiste a voulu peindre en cette figure qui montre un long et étroit pied nu dans des sandales d'or et de pierreries, le pied de Diane. Le visage, mince et distingué, ne ressemble ni à l'un ni à l'autre des précédents portraits.

1 De trois quarts. Elle porte une guimpe empesée et montante, le costume est sévère. C'est ainsi que la reine accouchée aurait voulu voir Madame à ses relevailles (v. p. 154). Au fond, une draperie dont un coin soulevé laisse voir à gauche une chasse en forêt.

2 De trois quarts. « Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans. »

3 De face. « Henriette Stuard, Desroches sc. »

Cette princesse à qui tout avoit concouru
Pour lui gagner les cœurs et se voir adorée,
Semble n'avoir paru
Que pour estre pleurée.

4 De face. « Henriette-Anne d'Angleterre épouse de Philippe de France, duc d'Orléans. G. Schouten f. » Plusieurs épreuves non signées. Ce portrait a été mis dans l'édition de 1720.

5 N° 2083 du catalogue. — Ecole française, XVIIe siècle. — H. o, 72-L. o, 62. On lit en haut du tableau: Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans.

6 N° 2502 du catalogue. — Ecole de Mignard. — H. o, 76-L. o, 63. Elle est représentée assise, vêtue d'une robe bleue fleurdelisée. On lit sur le tableau: Henri d'Angl. D. Dorl^ans.

Il y a enfin, dans les appartements de Louis XIV, un ample tableau de Jean Nocret qui représente la famille du grand roi dans des costumes de ballet et avec des attributs allégoriques[2]. Les têtes n'y manquent pas de caractère; elles ne semblent pas flattées; celle de Madame y est chétive, blafarde, maladive, point jolie. C'est celle d'une personne qui n'est pas, comme la Belle-au-Bois-dormant, belle sans y penser, mais qui peut plaire à son réveil, avec, ce qui ne manque guère, un peu de bonne volonté. Elle a un air de vérité, cette figure de Jean Nocret; malheureusement elle ne ressemble à aucun des autres portraits d'Henriette.

En somme, de toutes les images de cette Princesse, deux seulement nous restent dans les yeux en y laissant quelque air de vie et de vérité: d'abord, celle d'une très jeune fille, souffreteuse, avec de beaux yeux et un air de bonté, celle enfin qu'on voit dans la gravure, d'ailleurs médiocre, de Claude Mellan. Puis, grâce aux progrès de l'âge, l'image d'une aimable personne, brillante et douce à la fois, agréable malgré ses joues lourdes et son menton mal fait, charmante d'expression: c'est Audran qui nous la fait voir le mieux ainsi. Ces deux gravures sont reproduites, la première, en regard de la page xxij; l'autre, de la main de M. Boulard, dans une eau-forte qui sert de frontispice à ce volume[3].

1 N° 3503 du catalogue. H. I. 75. — L. I, 39.

2 N° 2157 du catalogue. « Famille de Louis XIV par Jean Nocret. » Madame y porte le costume et les attributs du Printemps.

3 [L'une et l'autre indication concerne l'édition Charavay (Note de l'éditeur).]

IV MADAME ET LE ROI

La petite-fille de Henri IV avait dix-sept ans quand, mariée au frère de Louis XIV, elle prit rang à la Cour d'un prince qui n'était pas encore ce « héros » dont parle Despréaux, ce

> Jeune et vaillant héros, dont la haute sagesse
> N'est pas le fruit tardif d'une lente vieillesse,
> Et qui seul, sans ministre, à l'exemple des Dieux,
> *Soutient* tout par *lui* même et voit tout par *ses* yeux [1].

C'était, en attendant, un fier garçon de bonne mine et de gros appétit, fort ignorant, parlant mal mais peu, étranger aux affaires, occupé principalement de danser dans les ballets. Il montrait pour les femmes un goût qui, s'il ne s'adressait qu'à quelques-unes, les occupait toutes.

De là, une émulation mauvaise. Songez que cette Cour, oisive jusqu'au malaise, se traînait dans des divertissements perpétuels. Les hommes y perdaient tout caractère et leur platitude devint bientôt un lieu commun de poésie satirique sur lequel La Fontaine, par exemple, est intarissable. Une telle société était fort capable de gâter une très jeune femme. Et pour celle-là, les femmes étaient plus dangereuses que les hommes, parce qu'un instinct avertit la moins expérimentée de ce qu'elle peut craindre de la part d'un beau diseur, tandis qu'elle se livre sans défense à des femmes intéressées à ce que nulle n'ait sur elles l'avantage d'une vie exemplaire. C'était un intérêt que la surintendante de la maison de la Reine, la comtesse de Soissons, avait autant et plus qu'une autre, et l'intimité de cette Italienne fut très mauvaise pour la jeune Stuart.

Le mari d'Henriette d'Angleterre, le second personnage du royaume par le rang, n'était point lâche ni tout à fait méchant, mais c'était le plus mauvais mari qui pût échoir

1 Discours au Roi, 1666.

à une femme de cœur. Il fut toute sa vie un enfant vicieux, une fausse femme, quelque chose de faible, d'inquiétant et de nuisible. Son incapacité pour les affaires auxquelles sa naissance le destinait, son incroyable puérilité et son entière soumission à ses favoris faisaient de lui une espèce d'infirme et lui donnaient un maintien pitoyable dont son frère riait et voulait être le seul à rire.

Joli garçon, d'ailleurs, son plaisir fut longtemps de s'habiller en femme. Son rang seul l'empêcha d'aller, comme l'abbé de Choisy, à l'église et à la comédie avec une jupe et une fausse gorge [1]. Du moins, il se rattrapait au bal. Ce même abbé de Choisy raconte qu'une nuit qu'on dansait en masque au Palais-Royal, Monsieur s'habilla comme une dame et dansa le menuet avec le chevalier de Lorraine. Et l'abbé ajoute du ton d'un connaisseur satisfait: « On ne sauroit dire à quel point il poussa la coquetterie en mettant des mouches, en les changeant de place... [2] »

Voilà le mari qu'on donnait à une jeune femme spirituelle, bonne, indocile, ambitieuse, sensible à la gloire, à l'amour, aux arts, à toutes les belles et grandes choses et mettant dans toutes ses pensées l'impatience d'une malade. Car Henriette d'Angleterre, conçue dans de royales angoisses et portée, au bruit des armes, par une princesse en péril, naquit fière et brisée. On verra dans la deuxième partie du livre de Mme de La Fayette quels sentiments Madame et le Roi eurent l'un

1 L'abbé se faisait appeler, comme on sait, Mme de Sancy. Sur la fausse dame de Sancy, voir la chanson:

> Sancy, au faubourg Saint-Marceau,
> Est habillé comme une fille.
> . . . .
> Tout le peuple de Saint-Médard
> Admire comme une merveille
> Ses robes d'or et de brocard,
> Ses mouches, ses pendants d'oreille,
> Son teint vif et ses yeux brillants.
> Il aura bientôt des amants.
> (Ms. de Choisy, t. III, f° 57.)

2 *Mémoires* de Choisy, collect. Petitot, t. LXIII, p. 127.

pour l'autre. On sait que, précédemment, Louis XIV l'avait dédaignée quand il pouvait l'épouser. Leur inclination mutuelle éclata à Fontainebleau dans le bel été de 1661. Alors « elle fut occupée, dit la comtesse, de la joie d'avoir ramené le roi à elle [1] ». Mme de Motteville donne à Henriette les mêmes sentiments avec une nuance un peu trop sombre de rancune:

« Elle se souvenoit que Louis XIV l'avoit autrefois méprisée, quand elle auroit pu prétendre à l'épouser, et le plaisir que donne la vengeance lui faisoit voir avec joie de contraires sentimens qui paroissoient s'établir pour elle dans l'âme du Roi [2]. »

Sans être touché jusqu'aux larmes, comme Bossuet [3], des sentiments que Louis XIV avait pour la femme de son frère, nous ne ferons pas un crime au jeune Roi d'un peu de surprise à se trouver si près d'une jeune femme dont le charme troublait tout le monde. Ce ne fut qu'un éclair et ils en vinrent bientôt à s'aimer comme frère et sœur, et même un peu moins, s'il est possible. Je place ici deux lettres du Roi à Madame qui font honneur à la politesse de celui qui les a écrites. L'une, que je crois la plus ancienne, n'est pas datée. Elle a été publiée pour la première fois par mon ami M. Etienne Charavay, dans sa *Revue des documents historiques* [4]. La voici:

« Ce vendredi.

» Les grottes et la fraischeur de Saint-Clou ne me font point souhaitter dy estre car nous avons des lieux ja asses beaux pour nous consoler de ni estre pas, mais la compagnie qui sy treuue est si bonne qu'elle me donne des tentations furieuses de mi treuuer, et si je ne croiois vous voir demain je ne sait quel parti je prendrois et si je pourrois m'enpescher de faire un voyage au pres de vous. Faittes que

1 Page 44 de l'édition Charavay.
2 *Mémoires*, coll. Petitot, t. XXXIX, p. 117.
3 *Oraison funèbre* d'Henriette d'Angleterre.
4 T. II, p. 2, avec le fac-similé en regard.

touttes les dames ne moublie pas et vous souvenés de l'amitié que je vous ai promise; elle est telle qu'elle doit estre pour vous plaire, si vous auez envie que j'en aie beaucoup pour vous. Assures fort mon frère de mon amitié. »

La suscription porte entre deux cachets noirs aux armes de France: « A ma seur. »

L'autre lettre, écrite de Dijon, au milieu de l'heureuse et rapide campagne de 1668, n'est aussi qu'un petit compliment bien tourné.

« A Dijon, le 5 février 1668.

» Si je ne vous aimois tant, je ne vous escrirois pas car je nai rien a vous dire apres les nouvelles que jai mandees a mon frere mais je suis bien aise de vous confirmer ce que je vous ai dit qui est que j'ai autant damitie pour vous que vous le pouvés souhaitter. Soiés persuadés de ce que je vous confirme par cette lettre et faitte mes complimens s'il vous plait a Mmes de Monaco et de Tianges [1]. »

Cette lettre ou plutôt ce billet, dont l'original appartenait à feu M. Chambry [2] qui avait bien voulu m'en donner copie, était resté inédit.

Madame, il faut le dire, fut la première à manquer à ce qu'elle devait à son beau-frère. Dépitée de ce que le Roi, venu à elle un peu tard, l'eût quittée si vite pour s'occuper de La Vallière, elle se mêla beaucoup plus qu'elle n'aurait dû de la lettre espagnole que Vardes et la comtesse de Soissons écrivirent à la jeune reine pour l'instruire des infidélités du Roi. Elle connut cette mauvaise action, l'approuva, ou du moins n'y contredit pas. Ce fut non pas méchanceté, mais faiblesse de sa part. M. de Cosnac disait bien qu'elle ne faisait pas toujours ce qu'elle savait devoir faire.

Il vint un temps où l'attachement qu'elle avait pour Louis XIV reçut de nouvelles atteintes. Ce fut quand elle se brouilla tout à fait avec Monsieur. Elle vit alors qu'elle ne pouvait pas compter sur le Roi. Elle écrivait, le 14 avril 1670,

1 Sur Mme de Monaco, voir page 40, note 1, de l'édition Charavay. Sur Mme de Thianges, voir page 16, note 4, de la même édition.
2 Catalogue Chambry, par Etienne Charavay, 1881. No 381.

à l'ancienne gouvernante de ses enfants, madame de Saint-Chaumont, une lettre confidentielle qui nous montre qu'il est très délicat, même pour un souverain, d'être pris pour arbitre dans des querelles de ménage. Madame n'y cache pas son mécontentement. « Quoi que le Roi, dit-elle, de lui à moi, soit très bien disposé, je le trouve, en mille endroits, insupportable, faisant des fautes et des imprudences incroyables, sans en avoir l'intention. »

Elle expose ensuite les façons embarrassées et incohérentes du Roi à son égard, et elle ajoute : « Avouez qu'un esprit un peu droit est bien étonné d'une pareille conduite. »

La lettre se termine par un trait fort dur mais tracé de main de maître et digne d'un bon peintre de mœurs :

« Le Roi n'est point de ces gens à rendre heureux ceux qu'il veut le mieux traiter. Ses maîtresses, à ce que nous voyons, ont plus de trois dégoûts la semaine. Voyez à quoi ses amis se doivent attendre [1]. »

Elle confiait ces plaintes à madame de Saint-Chaumont le 14 avril 1670. Dans les deux mois qui lui restaient encore à vivre, elle rendit, par le voyage de Douvres, un éclatant service à la France et au Roi. On peut croire qu'il lui marqua son contentement avec assez de force, bien que nous sachions qu'il n'alla pas au-devant d'elle pour ne pas déplaire à Monsieur. Il vint la voir à son lit de mort. Là, elle lui dit « qu'il perdait la plus véritable servante qu'il aurait jamais [2] ». Cette parole est haute et fière, à la bien comprendre. Ce n'est pas à Louis qu'elle s'adresse, mais au Roi, c'est-à-dire à l'Etat. C'est la parole d'une petite-fille de Henri IV, mêlée aux affaires de deux royaumes, servant la France avec zèle et qui se voit mourir au milieu de grandes entreprises.

1 *Mémoires* de Cosnac, t. I, p. 415.
2 Voir p. 139 de l'édition Charavay.

V MADAME, LE COMTE DE GUICHE ET LE MARQUIS DE VARDES

La langue du XVIIe siècle, exprimant des mœurs fort différentes des nôtres, est devenue plus difficile à comprendre qu'on ne pense. Ce n'est point tout à fait une langue morte, et, comme nous en avons gardé presque tous les mots, il arrive que nous les prenons tout naturellement dans leur acception moderne, lors même que c'est un vieux texte qui nous les donne. Nous faisons ainsi un grand nombre de contre-sens dont nous ne nous doutons pas. C'est à ce point que je ne crois pas qu'on puisse lire couramment vingt-cinq vers de Racine en étant bien certain de les comprendre tout à fait comme les contemporains du poète. Il y faut un peu d'exégèse ; c'est à quoi les nouvelles éditions critiques avec notes et lexiques ont amplement pourvu. Mais on les consulte peu, et un Français ayant passé par le collège croira difficilement qu'il a besoin d'un dictionnaire pour comprendre Racine ou Molière, ce qui est pourtant la vérité. On fera encore moins de façons pour lire les *Mémoires* de mademoiselle de Montpensier ou ceux de Mme de La Fayette, dont le style plus familier semble plus facile et, en réalité, demande beaucoup plus d'étude. Est-on sûr seulement de bien entendre les termes que ces écrivains emploient le plus ordinairement, ceux, par exemple, de *maîtresse*, *d'amant*, de *galanterie* ?

Je crois que ces réflexions sont très bien à leur place ici, parce que l'*Histoire d'Henriette d'Angleterre* est un des livres qui perdent le plus à être lus à la moderne, si j'ose dire, et sans une attention suffisante aux changements que les mots ont éprouvé dans leur sens depuis le siècle de Louis XIV.

Tout spécialement, les sentiments de M. de Guiche pour Madame ne peuvent être bien sentis que si l'on fait effort pour rendre à certains termes l'honnêteté qu'ils ont perdue en deux siècles, dans les aventures de la société française. Ainsi, ce que Mme de La Fayette nomme *galanterie* était alors, en langage de Cour, « une manière polie, enjouée et

agréable de faire ou de dire les choses[1] ». C'était plus encore, c'était un art que cultivaient ceux qui en avaient le loisir et le talent; les *galants*, comme tous les artistes, mettaient dans la satisfaction de l'amour-propre leur plus haute récompense, et, faisant œuvre d'esprit, ne gâtaient leur ouvrage par rien de grossier. Je ne dis point qu'en fait il en était toujours ni même souvent ainsi. Ce serait méconnaître la nature dont les pièges sont vieux comme le monde et sans cesse tendus. Je parle de la galanterie telle que la concevaient les « honnêtes gens » et telle qu'on devait la pratiquer pour mériter l'estime des connaisseurs. Aujourd'hui c'est quelque chose de moins et quelque chose de plus.

Vaugelas, qui avait vécu à la cour de Gaston d'Orléans et fréquenté l'hôtel de Rambouillet, plaça dans son livre « utile à ceux qui veulent bien lire » une remarque sur les mots *galants* et *galamment* qui est tout un chapitre de l'histoire des mœurs monarchiques.

Parlant de cette sorte de galants qui donnaient le ton à la Cour, il se demande ce qui les fait tels et à quoi l'on peut les reconnaître. « J'ai vu, autrefois, dit-il, agiter cette question parmi des gens de la Cour et des plus galants de l'un et de l'autre sexe, qui avoient bien de la peine à le définir. Les uns soutenoient que *c'est je ne sais quoi*, qui diffère peu de la *bonne grâce*; les autres que ce n'étoit pas assez du *je ne sais quoi*, ni de la *bonne grâce*, qui sont des choses purement naturelles, mais qu'il falloit que l'un et l'autre fût accompagné d'un certain air, qu'on prend à la Cour et qui ne s'acquiert qu'à force de hanter les grands et les dames. D'autres disoient que ces choses extérieures ne suffisoient pas, et que ce mot de *galant* avoit bien une plus grande étendue, dans laquelle il embrassoit plusieurs qualités ensemble; qu'en un mot, c'étoit *un composé où il entroit du je ne sais quoi, ou de la bonne grâce, de l'air de la Cour*, de *l'esprit*, du *jugement*, *de la civilité*, de la courtoisie *et de la gaieté, le tout sans contrainte, sans affectation et sans vice*. Avec cela, il y a de quoi faire un

1 *Dictionnaire* de Furetière, au mot *galanterie*.

honnête homme à la mode de la Cour. Ce sentiment fut suivi comme le plus approchant de la vérité, mais on ne laissoit pas de dire que cette définition étoit encore imparfaite et qu'il y avoit quelque chose de plus dans la signification de ce mot, qu'on ne pouvoit exprimer; car pour ce qui est, par exemple, de *s'habiller galamment, de danser galamment*, faire toutes ces autres choses qui consistent plus aux dons du corps qu'en ceux de l'esprit, il est aisé d'en donner une définition; mais quand on passe du corps à l'esprit et que, dans la conversation des grands et des dames et dans la manière de traiter et de vivre à la Cour, on s'y est acquis le nom de *galant*, il n'est pas si aisé à définir; car cela présuppose beaucoup d'excellentes qualités qu'on auroit bien de la peine à nommer toutes, et dont une seule venant à manquer suffiroit à faire qu'il ne seroit plus *galant*[1]. »

Le bon Vaugelas s'attarde; pour faire vite, disons avec Saint-Evremond que l'air galant « est ce qui achève les honnêtes gens et les rend aimables[2] ».

Madame était née « avec des dispositions galantes », dit la comtesse de La Fayette; Madame était « naturellement galante », dit l'abbé de Choisy. Cela veut dire que Madame était polie, enjouée, agréable et qu'elle aimait à se montrer telle, en toute rencontre, à ses risques et périls, bien entendu. Les galants et les galantes avaient leurs modèles, leurs parangons, dans les princes et les princesses des tragédies et des romans; c'était leur affaire d'accorder des sentiments délicats et quasi héroïques avec les brutalités de la vie et les fragilités de la nature.

Madame aurait aimé à entretenir avec le Roi un commerce de ce genre, mais il lui échappa vite, par l'effet de sa complexion amoureuse et faute de s'en tenir aux plaisirs de l'esprit. Elle trouva, par contre, en M. de Guiche un homme entêté de galanterie. M. de Guiche, fils du maréchal de

1 *Remarquez sur la langue françoise, utiles à ceux qui veulent bien lire et bien écrire.* 1647, in-4°.

2 Dans le *Trévoux*, au mot *galant*. Voir aussi La Bruyère: « Une femme galante veut qu'on l'aime, etc., etc. »

Gramont, était un compagnon de jeunesse de Monsieur qu'il traitait avec un sans-façon dont on peut juger par ce que la grande Mademoiselle rapporte d'un bal donné à Lyon, en 1658, par le maréchal de Villeroi.

« Le comte de Guiche, dit-elle, y étoit, lequel, faisant semblant de ne pas nous connoître, tirailla fort Monsieur dans la danse et lui donna des coups de pieds au cul. Cette familiarité me parut assez grande; je n'en dis mot, parce que je savois bien que cela n'eût pas plu à Monsieur, qui trouvoit tout bon du comte de Guiche [1]. »

M. de Guiche qui, avec une jolie figure et un esprit cultivé, donnait dans tous les travers à la mode, se faisait devant les dames la mine d'un vrai berger et d'un parfait héros de roman. C'est par là qu'il plut à la jeune princesse qui ne semble pas avoir été attirée vers lui par des influences plus secrètes et plus irrésistibles. Depuis le moment où, répétant dans un ballet avec Madame, il s'écria, à peu près comme Mascarille, « au voleur! au voleur! [2] » jusqu'au jour où, déguisé en laquais, il fit ses adieux à sa maîtresse et tomba évanoui dans la cour du Louvre, le comte de Guiche se conduisit en parfait amant, plein à la fois d'audace et de respect, imaginant les rencontres les plus singulières, prenant les travestissements les plus étranges, portant sur son cœur le portrait de sa dame, sur lequel, à la guerre, venaient s'aplatir les balles, bravant les disgrâces, parlant peut-être un peu trop, défaut auquel les chevaliers errants eux-mêmes sont sujets, se jetant dans tous les périls, jaloux jusqu'à perdre la raison et surtout, ce qui était le grand point, écrivant des lettres. Il en faisait des volumes et nous devinerons tout à l'heure de quel style elles étaient. Madame les lisait sans trop s'en cacher et trouvait de

1 *Mémoires* de Mlle de Montpensier, coll. Petitot, t. III, p. 389.

2 Remarquons, en passant, que Molière fait parler Mascarille et Jodelet, non comme des valets qui singent leurs maîtres, mais comme des marquis véritables. Ce qu'ils disent est ridicule, mais n'est nullement de mauvais ton. Il n'est pas extraordinaire qu'en les écoutant Cathos et Madelon crussent entendre des personnes de qualité. Mlle de Scudéry ou quelque autre « illustre » de l'hôtel de Rambouillet s'y fût trompée comme elles.

temps en temps de bonnes raisons pour ne pas jeter dans les dernières extrémités du désespoir un chevalier si terrible et si soumis. Est-ce là tout? Je le crois.

M. de Guiche, sachons-le bien, professait un grand dégoût pour les réalités de l'amour; cela ne prouverait rien, car ce dégoût-là est de ceux qu'on surmonte à l'occasion. Mais on disait que M. de Guiche avait de bonnes raisons pour s'y tenir. C'étaient des dames de la Cour qui parlaient ainsi, Mmes de Motteville et de Sévigné. Et que ne disaient pas les libellistes et les chansonniers! [1]. « Guiche, disaient-ils, ne fait que patrouiller. » *Patrouiller*, vous entendez bien, faire quelques reconnaissances dans le pays du Tendre, mais sans pousser loin ni forcer de places [2].

On en contait bien d'autres. Si ce sont là des choses qu'on dit sans savoir, on ne les dit pourtant pas de tout le monde. On n'avait pas dit cela de Henri IV, enfin! Et il fallait que M. de Guiche eût la figure d'un amoureux transi.

C'était le bel air d'ailleurs, quand on savait le relever par la bonne mine et les grandes façons. Alors l'amour-propre y trouvait son compte et c'est cette passion que M. de Guiche était porté à satisfaire de préférence à toute autre. Il vécut d'amour-propre, il mourut d'amour-propre. La vanité le jetait dans toutes les affectations à la mode. A une époque peu éloignée de celle où il aimait Madame, la marquise de Sévigné nous le dessine d'un trait dans un petit tableau joliment crayonné sur nature pendant une représentation de *Bajazet*:

1 « Il avoit épousé la fille du duc de Sully, petite-fille, par sa mère, du chancelier de France (Séguier), bien faite, sage et riche; mais jusqu'alors (1665), elle avoit été mariée sans l'être. » (*Mémoires* de Mme de Motteville, collec. Petitot, t. XL, p. 227.) Si l'on était sous Louis XV, cela ne voudrait rien dire, puisqu'il s'agit d'une femme, non d'une maîtresse. Mais nous sommes en 1665, et le mot est significatif. D'ailleurs Mme de Sévigné est plus nette encore, à propos d'une maîtresse. (Voir plus bas, p. 178.)

2 Un sottisier lui fait dire aux dames:

.....je n'ai point d'armes
Pour vous servir, comme le grand Saucourt.

Je ne commente point, Voyez aussi la chanson citée plus loin page 178.

« Tout le bel air étoit sur le théâtre. M. le marquis de Villeroi avoit un habit de bal, le comte de Guiche ceinturé comme son esprit, tout le reste en bandits [1]. »

Mlle de Scudéry et le comte de Bussy-Rabutin, excellents juges, nous apprennent qu'il poussait l'affectation en écrivant jusqu'à se rendre incompréhensible: « Comme il est fort obscur dans ses lettres, je n'ose assurer ce qu'il veut dire. — C'est proprement un entortillement d'esprit que ses expressions, et surtout dans ses lettres; il n'est presque pas possible d'entendre ce qu'il écrit. »

Il s'agit de lettres d'amitié. On peut croire que ses lettres d'amour étaient plus inconcevables encore et que l'ithos et le pathos n'y manquaient pas. Madame, jeune comme elle était, dut les trouver fort belles, car la jeunesse est portée à admirer ce qu'elle ne comprend pas; et il est croyable qu'elle put les lire sans rougir, tant elles étaient hors de la nature. Si ces miraculeuses épîtres sont perdues [2], il reste, pour nous en donner une idée, la lettre de Don Quichotte à Dulcinée du Toboso. M. de Guiche travaillait sur ce modèle et ce qui prouve qu'il y faisait effort, c'est qu'il écrivait fort bien dès qu'il ne se surveillait plus. Nous avons de lui des *Mémoires concernant les Provinces-Unies* et une *Relation du Passage du Rhin*, qu'on lit avec le plaisir que donne un style vif, clair et facile. La relation, il la fit au galop et n'eut point le temps de la gâter. Quant aux *Mémoires*, il ne les écrivit pas pour ses contemporains. Un tel détachement porte souvent bonheur aux écrivains, et c'est à cette disposition d'esprit qu'on doit de bien aimables chefs-d'œuvre.

D'ailleurs, il s'oubliait parfois. « J'ai vu deux fois ce comte (de Guiche) chez M. de La Rochefoucauld, dit madame de

1 Lettre du 15 janvier 1672. Elle écrivait trois mois auparavant: « Le comte de Guiche est à la Cour tout seul de son air et de sa manière, un héros de roman, qui ne ressemble point au reste des hommes. » (Lettre du 7 octobre 1671.)

2 Les deux lettres qu'on trouve pour la première fois dans l'édition de 1754 de l'*Histoire amoureuse des Gaules* (t. II, pp. 120 et 148) sont apocryphes. Voir Appendice I, à la fin de l'édition Charavay.

Sévigné; il me paroit avoir bien de l'esprit, et il étoit moins surnaturel qu'à l'ordinaire [1]. » Elle dit ailleurs, en parlant de lui: « Nous avons fort causé », ce qui, de la part d'une telle femme, est, en quatre mots, un assez joli compliment [2].

Nous avons vu ce qu'était la galanterie de cour au XVIIe siècle et ce que pouvait être, en particulier, celle de M. de Guiche. Lisez, ainsi avertis, le roman (c'est le mot) qu'il eut avec Madame et que je ne raconterai pas, parce que ces notes sont destinées à faciliter la lecture du livre que je publie et non à la rendre inutile. Vous verrez, dans ce livre, qu'au mois d'avril 1662 M. de Guiche quitta la Cour pour aller se battre en Lorraine d'où il partit pour la Pologne. Ce voyage va nous arrêter un moment, et, bien que je n'aie pas du tout l'intention d'écrire la vie ni même une partie de la vie de M. de Guiche, j'introduis cet épisode dans mes notes pour le plaisir de publier deux lettres intéressantes. M. de Guiche donc partit pour la Pologne à la fin de 1663. Il portait son épée de gentilhomme à ce peuple catholique dont la Reine était cette Marie de Gonzague qui, Française de naissance et de sentiments, s'efforçait, malgré les Palatins, d'assurer la survivance de la couronne de Pologne au duc d'Enghien, fils du grand Condé. Elle faisait subir son impérieuse influence au Roi son mari, Jean-Casimir, qui l'aimait. C'était un cardinal et un jésuite relevé de ses vœux, assez bon homme, raisonnable et prudent. Sous son règne, les Suédois avaient occupé Varsovie, mais il les en avait chassés à la tête des Palatins en 1660: l'union, si rare, de la noblesse et du Roi avait sauvé la Pologne; mais, dans l'automne de 1663, Jean-Casimir franchissait le Dnieper, pour combattre les Moscovites et sa propre armée qui s'était tournée contre lui avec Lubomirski.

Le comte de Guiche et son jeune frère le comte de Louvigny arrivèrent à Varsovie au mois de novembre. Voici en quels termes Marie de Gonzague instruisit de leur arrivée le maréchal de Gramont leur père:

1 Lettre du 15 janvier 1672.
2 Lettre du 29 avril 1672.

« Ce 16 novembre (1663).

» Mr le comte de Guiche est si résolu d'aller trouver le roy par delà le Boristène, qu'il voudroit partir dès aujourd'huy, s'il n'estoit retenu par la foule des banquets que tout le monde lui veut faire. Il vous escrira le destail de seluy que M. Rey lui a fait il y a deux jours, où le vin de Tocaie ne fut pas oublié. M. le comte de Louvigni s'en est trouvé un peu incomodé. Je leurs doneray des gardes pour les premiers affin qu'ils n'en boivent plus tant, se vin estant d'une forse extraordinaire.

» Jusques astheure, ils ont gagné le cœur de tous les Polonois qui les on veus. Seluy que j'avois envoyé quérir pour les conduire est arrivé et il se rancontre encore une ocasion très sure. Le palatin de Sandomirie, ne pouvait, à cause de sa maladie, aler à l'armée, donne toutes ses compagnies, qu'il avoit gardés pour lui servir d'escorte, à son nepveu le duc de Aisniowicj qui i va, tellement qu'avec selles de Niesabitouski, qui est le nom de selui qui est isy lieutenant de la segonde compagnie d'hussards du Roy, ils feront près de huit cens chevaux, et avec tous les soins que je prans pour toutes les autres comodités dont ils auront besoin, je suis asurée qu'ils oront des difficultés et peines extrêmes et ils n'ariveront qu'à Noël. Je ne fais point de doute que le roy Monseigneur ne les resoive de la manière qu'ils méritent. Je ne croi pas qu'il se rancontre d'occasion avec le Moscovitte qu'environ ce tans là, parse qu'il sera besoin de la gelée, autrement les terres seroient trop humides dans se tans isy. Ils veulent s'attacher avec M. Garneski, lequel je priray bien fort pourtant de ne leur point permettre de s'hasarder. Tout se qu'il y a de gens de condition, ils les ont visité et l'archevesque i a envoié; s'il estoit en santé, il i seroit venu lui mesme. S'estoit l'évesque de Varmie[1] en France qui se resouvient de toutes les sivilités qu'il a reseus de vous à Paris. Mr le Nonse leur envoia demander audianse. Mr le comte

1 Ermeland, en latin *Varmia*, petit pays dans le palatinat de Marienbourg, qui appartint à la Pologne de 1466 a 1772. L'évêque avait le titre de *Prussiae regiae primas*.

de Guiche me consulta dessus se qu'il devoit faire. Je luy conseillé de ne la pas refuser, me fondant sur ce que Mr de Lumbres, aiant demandé en France coume il se comporteroit avec lui et ne lui aiant point esté fait de response là dessus à ce qu'il m'a dit, j'ai creu que s'estoit une chosse qu'on traittoit de rien, et, si Mr de Lumbres m'avoit voulu croire, il n'oroit point desisté de le visiter, me persuadant que vostre roy qui est si habile et si diligent n'oroit point manqué de lui comander de rompre tout comerse s'il avoit jeugé que sela fût de son intérest. Dessus se fondement, j'ai creu que, s'il refusoit l'audianse de se nonce, que les Polonois s'en scandaliseroient grandement. S'est dont moi qui suis chargée de toutes leurs conduitte et je me fortifie de plus en plus que j'orai trouvé les vrais sentimans du Roy son maistre. Ils partiront lundy. Je suis assuré qu'ils seront fort diligens de vous escrire par toutes les ocasions. Pour moi, je n'en manquerai pas une, quand j'en saurai des nouvelles, de vous les faire sçavoir. J'asure isy madame la duchesse de Gramont leur mère que tant qu'ils seront en Pologne, je tiendrai sa place auprès d'eux. Si la poste du Roy arive devant que sette letre se ferme, je vous manderai toutes les nouvelles. Je me trouve un peu mal depuis six jours.

» Mon cousin Monsieur le Mar[al] duc de Gramond. »

Quatre mois plus tard, Marie de Gonzague mandait au maréchal la belle conduite de ses fils. Voici la lettre qu'elle lui écrivit à ce sujet:

« Ce 14 mars [1644].

» La pene ou j'estois, le dernier ordinaire de n'avoir point des nouvelles de l'armée n'est pas diminuée pour en avoir resu puisque vous aprendrés des lettres que je vous anvoie que le roy et toute l'armée s'alloient joindre à selles de Lithuanie pour ensuitte prendre les résolutions que l'on jugera à propos sur l'aproche de deux généraux moscovittes. Vous croirés facilement l'inquiétude où je me trouve de l'événement d'une bataille qu'aparament l'on voudra et qu'on sera aubligé d'hasarder et qui me paroist absolument nésessaire pour finir sette guerre. Quand vous saurés se que les

contes de Guiche et de Louvigni ont fait à deux assaut qui ont esté donné à une plase que j'aurois bien voulu qui n'eust point esté assiégé, vous aurés grand sujet de remersier Dieu de se qu'il les a conservés, l'aisné ayant esté suivi de son cadet dans tous les lieux les plus périlleux, à la grande admiration des Polonois. Le roy Monseigneur ne se peut lasser de m'en dire du bien. Il les fit appeller plusieurs fois sans qu'ils voulussent rien escouter. Je ne vous puis dire combien ils mettent en réputation la nation fransoise et sur tout leur roy, auprès duquel on dit qu'il a esté nourri. Mes soins pour eux ogmentent ancore mes penes, craignant que, si on vient à quelque combat, ils ne se hasardent trop. Les Polonois ont accoustumé toujours de battre les Moscovittes avec bien peu de perte, mes qui peut savoir se que Dieu a résolu sette fois isi. Pour moi, je suis d'un naturel à prendre toujours toutes chosses au pis et je souffre bien souvent en imagination se qui n'arive jamés. Plusieurs croient que les Moscovittes n'hasarderont pas une bataille, n'aiant dans tous leurs péis que se qu'ils ont ramassé de troupes et qu'ils conduisent par forse, et qu'en présance des deux armées, ils demanderont à tretter, et je veux croire que le roy Monseigneur acseptera le parti le plus doux, s'ils se veulent mettre à la raison, estant fort nécessaire pour lui de ne point aussi hasarder ses troupes, sur tout ayans les Turcs si proches de nos frontières. Je prie Madame la comtesse de Guiche de faire prier Dieu par toutes les bonnes personnes qu'elle connoist. Ses afféres seront finis aparament devant que vous receviés sette lettre; més, comme tout est présent à Dieu, les prières qu'on fera lui sont desja conus.

» Mon cousin Monsieur le Mar^{al} duc de Gramont. »

Ces deux lettres, qui n'étaient point connues et que je publie sur les originaux écrits de la main de Marie de Gonzague et signés de son monogramme [1], nous fournissent assez à propos un trait du caractère de M. de Guiche. Je veux parler de cette bravoure furieuse qu'il avait précédemment

1 Elles nous ont été communiquées par M. Etienne Charavay.

montrée en Flandre, qu'il devait montrer plus tard au passage du Rhin et dont il étonna les Polonais. Ces grands coups reçus et donnés entraient dans la pratique de la galanterie. Les romans et les tragédies du temps nous font connaître que l'on n'était point un parfait amant, que l'on n'était point un prince aimable sans « se baigner dans le sang des ennemis » et « se couvrir de funérailles ». Peu importait le sujet de la querelle; les blessures étaient tout. M. de Guiche en avait une magnifique à la main. Elle servit à Madame à le reconnaître, une nuit qu'il était masqué [1].

Sa conduite en Pologne ne laissa pas d'avancer ses affaires dans le cœur de Madame. Elle en fut instruite à un souper du roi, non par la lettre qu'on vient de lire, mais par des récits plus alarmants. Elle « en fut si saisie, dit la comtesse de la Fayette, qu'elle fut heureuse que l'attention que tout le monde avoit pour la relation empêchât de remarquer le trouble où elle étoit [2] ».

La guerre des Polonais et des Moscovites ne se termina qu'en 1667; mais le comte de Guiche était de retour en France dès l'été de 1664. Il y resta dix mois pendant lesquels il vit Madame à la dérobée, comme le raconte madame de La Fayette. Puis il fut « exilé pour la troisième fois et s'en alla en Hollande finir les aventures du roman. La passion qu'il a eue pour Madame lui avoit attiré de grands malheurs; mais la vanité, dont il ne paroissoit que trop susceptible, lui en avoit sans doute ôté toute l'amertume [3] ».

C'est Mme de Motteville qui parle ainsi, en personne sensée. M. de Guiche, si occupé qu'il fût de cette maîtresse qu'il ne devait plus revoir, se donnait beaucoup de peine pour étonner les Hollandais. Il se promenait à cet effet, à la Haye, en habit de carnaval. Le roman, voyez-vous était fini.

Il en recommença un autre à son retour en France. Dix-huit mois après la mort de Madame, le comte de Guiche faisait

1 Cela nous ramène encore aux *Précieuses ridicules* et à la « furieuse plaie » de Mascarille. Je le répète, ce Mascarille est un vrai marquis.

2 Page 99 de l'édition Charavay.

3 *Mémoires* de Mme de Motteville, coll. Petitot, t. XL, p. 232.

de belles lettres et de beaux discours à madame de Brissac. Mme de Sévigné nous apprend que c'était « en tout bien et en tout honneur [1]. » Mme de Brissac était toujours chez elle, et M. de Guiche n'en sortait pas. Mais cela ne donnait pas lieu à la médisance. C'est encore Mme de Sévigné qui nous l'apprend: « Ils sont tellement sophistiqués tous deux, qu'on ne croit rien de grossier à leur amour et l'on croit qu'ils ont chacun leur raison d'être honnêtes [2]. »

Le chansonnier croit au contraire que l'empêchement n'était que d'un côté et que Mme de Brissac finit par congédier un amant si respectueux:

Le pauvre comte de Guiche
Trousse ses quilles et son sac;
Il faudra bien qu'il déniche
De chez la nymphe Brissac.
Il a gâté son affaire
Pour n'avoir jamais su faire
Ce que fait, ce que défend
L'archevêque de Rouen [3].

Ce fut le dernier roman de M. de Guiche. Il mourut à Creutznach, dans le Palatinat du Rhin, le 29 novembre 1673, à l'âge de trente-six ans.

« Il voulait maîtriser toujours et décider souverainement de tout, lorsqu'il convenoit uniquement d'écouter et d'être souple: ce qui lui attira une envie générale, et enfin une sorte d'éloignement de la part du Roi, qui lui tourna la tête et ensuite lui donna la mort, car il ne put tenir à nombre de dégoûts réitérés [4]. »

Voilà quel homme c'était et comment il aimait. Il est des choses secrètes et cachées par leur nature même. Je ne veux pas avoir l'air de savoir ce qu'on ne sait jamais, mais, en vérité, les apparences, puisqu'il faut s'y tenir, sont

1 Lettre du 13 janvier 1672.
2 Lettre du 27 avril 1672.
3 L'archevêque de Rouen était Harlay de Chanvallon.
4 *Mémoires* du maréchal de Gramont, édit. Petitot, t. LVII, p. 95.

favorables à Madame, et, en ce qui la concerne, le meilleur à croire est aussi le plus croyable.

Mme de La Fayette, il est vrai, donne à sourire quand elle dit que des entrevues périlleuses « se passoient à se moquer de Monsieur et à d'autres plaisanteries semblables [1] ». Mais cet enfantillage est bien dans la nature de ce comte de Guiche si gâté par le respect humain et la vanité. Quand cet Amadis quittait sa cuirasse, il jouait comme un écolier et s'amusait de bon cœur aux espiègleries les plus enfantines. Et que dit ce terrible libelle qui fut imprimé en Hollande et empêcha Madame de dormir [2]? Il dit qu'au moment le plus critique de sa passion pour Madame, M. de Guiche, revenu d'exil, s'amusait, de concert avec elle, à mettre de l'encre dans les bénitiers pour que Monsieur se barbouillât la main et le visage. Mme de La Fayette avait l'esprit trop sérieux pour entrer dans ces gaietés, qui contrastent, il faut l'avouer, avec le galant et le tendre, mais sont tout à fait innocentes.

Puis conviendrait-il qu'on fût plus sévère que Bossuet? Et ne me permettra-t-on pas de prendre, en cette occasion, un peu de cette magnanime indulgence que tout ce grand XVIIe siècle, marquises et prélats, accordaient à d'élégantes faiblesses? N'est-on point tenté de dire avec l'Œnone de Racine:

Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.

Je n'ai point, comme M. Feuillet, que vous allez connaître [3], le cœur à dire des duretés. Encore disait-il les siennes à Madame, dans l'exercice de son ministère, quand elle était vivante et pouvait les entendre. Dès que nous rentrerons dans le temps présent nous ne relâcherons rien de la plus stricte morale; mais pourquoi froncer le sourcil quand il s'agit des dames du temps jadis? Ce qui est fait est fait.

Cette jeune princesse ne s'en fit pas moins un grand tort par ses étourderies, et ce que le public apprit de ses

1 Page 65 de l'édition Charavay.
2 *La Princesse*, voir la note 1 de la page 180.
3 Voir p. 138 de l'édition Charavay.

aventures avec M. de Guiche fut matière à calomnie. Ceci m'amène à compléter sur un point le récit de Mme de La Fayette. Elle dit que toute cette affaire de Guiche fit un bruit fâcheux. Il y avait là-dessus une anecdote que Madame ne lui fit point écrire, non qu'elle l'eût oubliée, mais plutôt parce que le souvenir lui en était pénible et qu'elle voulait l'étouffer. C'était celui d'un manuscrit intitulé: *Les Amours de Madame et du comte de Guiche*, qui courait Paris et s'imprimait en Hollande. Elle chargea M. de Cosnac, évêque de Valence, d'en avertir Monsieur, pensant bien qu'il ne manquerait pas de gens pour le faire avec moins d'adresse ou de charité. En effet, l'évêque de Valence fut devancé. Mais Madame avait à cœur de faire disparaître l'édition. Cosnac la fit racheter par l'intermédiaire de Charles Patin, fils du célèbre médecin Guy Patin. Madame en était quitte pour la peur; du moins, elle croyait l'être, mais quelques exemplaires du libelle furent conservés et le texte reparut en 1754 sous le titre de *La Princesse ou les amours de Madame* dans l'*Histoire amoureuse* de Bussy-Rabutin [1], qui n'en était pas l'auteur mais à qui sa mauvaise réputation le fit attribuer.

Ce petit ouvrage, dont vous avez lu plus haut quelques lignes, est d'un ton décent et fort poli. L'auteur connaissait assurément le comte de Guiche; qu'il représente comme un personnage affecté et comme un amant nuageux. Il fait parler Montalais [2] avec un grand air de vérité et donne à Madame une coquetterie naïve et facile, un goût d'aimer,

1 Tome II, p. 99. On en connaît au moins trois manuscrits, tous plus complets que l'imprimé de 1754. Un de ces manuscrits a servi à M. Charles Livet pour sa publication de *La Princesse* dans le troisième volume de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, édition Jannet. La Bibliothèque nationale en possède deux; l'un fait partie d'un recueil de pièces satiriques et a pour titre: *Histoire de Madame et du comte de Guiche, de Mme la comtesse de Soissons et de M. de Wardes* (in-4° f. fr. 15229). L'autre, intitulé *Histoire des amours de Madame*, est précédé d'une relation confuse et erronée des relations de Louis XIV avec Madame qui ne peut être du même auteur que le reste (in-8°, f. fr. 13777). Nous donnons en appendice deux fragments de ce libelle.

2 Sur Montalais, voir p. 60 de l'édition Charavay.

une douceur fine qui ne vont point à l'encontre de ce qu'on sait mais qui vont bien au-delà.

Nous avons d'autres témoins (si tant est qu'il y ait des témoins en ces sortes de choses). Mme de Motteville nous apprend que la Reine mère, « qui condamnoit la conduite apparente de Madame, la croyoit en effet pleine d'innocence ». Cette bonne dame de Motteville, sévère comme sa maîtresse pour les « jeunes erreurs », ne voyait du moins dans le passé de Madame « rien de criminel ». Mme de La Fayette, aussi croyable et mieux avertie, fait entendre suffisamment que les galanteries de Madame restèrent dans l'innocence. Car, après les avoir racontées, elle rapporte cette parole d'Henriette, mourante et se sentant mourir, au duc d'Orléans son mari: « Je ne vous ai jamais manqué. »

Le marquis de Vardes était beaucoup plus dangereux que son ami le comte de Guiche. Vardes, fils de cette belle comtesse de Moret, qu'aima Henri IV, n'était plus de la première jeunesse aux environs de 1663, ayant été nommé mestre de camp en 1646, mais il était encore et pour longtemps « l'homme de France le mieux fait et le plus aimable ». Cosnac le dit en propres termes. Puis il avait l'esprit naturellement agréable. La « merveille aux cheveux blonds », la mystique princesse de Conti l'écouta presque, elle qui n'avait pas écouté le Roi. La belle et sage duchesse de Roquelaure « lui accorda tout, mais seulement pour lui plaire », à ce qu'assure Conrart. La comtesse de Soissons devint folle de lui et ne put s'en lasser. Quand il se déclara à Madame, elle l'écouta avec trop d'indulgence. Elle en fit elle-même l'aveu. Elle avait, dit la comtesse de La Fayette, « une inclination plus naturelle pour lui que pour le comte de Guiche ». Je le crois, certes, bien! C'était un merveilleux séducteur que ce Vardes et le grand sorcier des ruelles.

Pourtant elle ne lui permit pas de rompre avec la comtesse de Soissons et bientôt elle rompit avec lui, indignée de ses trahisons. Il lui en avait fait, et des plus noires. Cet homme était doué pour le mensonge d'une aptitude vraiment merveilleuse. L'Euphorbe de Corneille est la droiture même auprès de Vardes

qui trahit son ami, ses maîtresses, son Roi, Madame et soi-même. Car il finit par être sa propre dupe et se fit chasser.

Pendant son exil de dix-neuf ans dans son petit gouvernement d'Aigues-Mortes, il fit les délices de la noblesse de Provence. A cinquante ans, il se fit aimer d'une jeune fille de vingt ans, mademoiselle de Toiras, qu'il désespéra par son inconstance. Mme de Sévigné l'admirait malgré elle. Quand Louvois, le sombre Louvois, passa en Provence, Vardes l'ensorcela comme les autres et par lui obtint son rappel. « Il arriva (à la Cour) avec une tête unique en son espèce et un vieux justaucorps à brevet [1] comme on en portait en l'an 1663. Oui, il y a de cela vingt ans (c'est Mme de Sévigné qui parle), cette mode ne se voyoit plus que dans les portraits de famille. Le roi lui-même ne put garder son sérieux, et se prit à rire en le voyant. « Ah! Sire. » s'écria de Vardes, dont l'esprit étoit toujours de mode, « quand on est assez misérable pour être éloigné de vous, on n'est pas seulement malheureux, on est ridicule. » Le roi fit appeler le Dauphin et le présenta à Vardes comme un jeune courtisan. Vardes le reconnut et le salua. Le roi lui dit en riant: « Vardes, voilà une sottise: vous savez bien qu'on ne salue personne devant moi. » M. de Vardes du même ton: « Sire, je ne sais plus rien, j'ai tout oublié; il faut que Votre Majesté me pardonne jusqu'à trente sottises. — Eh bien! je le veux, dit le Roi; reste à vingt-neuf. » ... De Vardes, toujours de Vardes, c'est l'évangile du jour [2]. »

Il reprit rang, donna le ton, fit la mode, et mourut à soixante-dix ans, charmant. Ce n'est pas avec un homme comme Vardes qu'une femme peut sans danger « avoir l'air de demander le cœur ».

1 L'habit de cour qu'on ne pouvait porter sans brevet.
2 Lettre du 26 mai 1683.

VI DE LA VIE DE MADAME A PARTIR DU PRINTEMPS DE MIL SIX CENT SOIXANTE-CINQ, ÉPOQUE A LAQUELLE S'ARRÊTE LE RÉCIT DE MADAME DE LA FAYETTE

Le récit de la comtesse de La Fayette s'arrête court (nous l'avons dit) au printemps de 1665 sur la dernière entrevue du comte de Guiche et de la Princesse. On pourrait le regretter pour la gloire de Madame dont la pensée prenait dès lors plus de gravité, de sagesse et d'étendue; mais le cahier abandonné était si bien destiné à recevoir des récits de galanteries, qu'on conçoit qu'il ait été laissé précisément dans le temps où la vie de Madame ne fournissait plus de sujets de ce genre. Il était complet. Qu'après le départ du comte de Guiche, Monsieur, entré brusquement dans le cabinet de Madame, l'ait trouvée « ayant un petit portrait du duc de Luxembourg dans la main et une lettre de lui devant elle », comme le dit le libelliste [1], c'est une aventure qui fit peu de bruit dans une Cour où tout se savait. Pour retourner le proverbe, à voir si peu de fumée on ne peut croire qu'il y eut grand feu. Et, si Madame dansa en 1668 des contredanses avec son jeune neveu de la main gauche, le duc de Monmouth [2], âgé alors de dix-neuf ans, il nous est impossible de voir en cela l'indice d'une intrigue. Monsieur, averti par le chevalier de Lorraine, se plaignit bien haut. Mais on récusera le juge et le témoin.

Au côté d'un mari sot, jaloux et tracassier, la vie d'Henriette fut frivole, sa vie, mais non son âme. Elle avait dans l'esprit plus d'étendue et de solidité que n'en feraient soupçonner les jolis riens et les dangereuses fantaisies de sa première jeunesse. Elle devinait les hommes avec une rare pénétration. Nous avons vu qu'elle reconnut fort bien le vrai fond égoïste et médiocre de Louis XIV. Elle savait exactement que penser de « la fausse capacité [3] » de Villeroi. Elle savait placer sûre-

1 Voir *La Princesse*, à la fin de l'édition Charavay. Je cite ici d'après le ms. de la Biblioth. nat., f. fr. 13777.
2 Voir p. 116 de l'édition Charavay.
3 Lettre à Mme de Saint-Chaumont, Cosnac, *loc. cit.*, p. 407.

ment sa confiance. Sa discrétion, attestée par Bossuet et par madame de La Fayette, la rendait propre aux affaires. Si elle y faillit une fois, à notre connaissance, en montrant à un homme sans foi, mais si séduisant, des lettres confidentielles du roi d'Angleterre, elle avait du moins alors l'excuse d'une extrême jeunesse et d'une grande inexpérience. Le premier aumônier de Monsieur, Daniel de Cosnac, évêque de Valence, la considère, dans ses *Mémoires*, comme une personne fidèle et très sûre.

L'évêque de Valence, ambitieux et honnête, avait le caractère de ces grands serviteurs des princes, de ces fiers domestiques dévoués à leur maître et hautains avec lui, gens qu'on vit à l'œuvre sous Henri IV et Louis XIII, et qui se faisaient rares depuis lors. Il s'obstina longtemps à faire de Monsieur un homme d'Etat. Par là, il déplut au Roi, qui n'aimait pas à voir son frère si bien conseillé, et il déplut à Monsieur dont il contrariait la paresse et les vices. Mais Henriette entrait dans les projets de ce politique en camail et elle le mettait dans la confidence de ses propres affaires. Elle ne put faire qu'il ne fût chassé par Monsieur et exilé dans son diocèse par le Roi, mais elle continua de correspondre avec lui. Une grande affaire l'occupait, le rétablissement du catholicisme en Angleterre. Elle prenait en main avec les deux rois cette vaste intrigue et elle comptait y employer l'évêque de Valence, pour qui elle avait déjà obtenu, sans le nommer, le chapeau de cardinal. Tout cela resta en projet et en imagination, mais Henriette, par le voyage de Douvres, prit une grande part à la diplomatie de son temps.

Louis XIV, voulant détacher Charles II de la triple alliance, choisit pour médiatrice entre les deux rois de France et d'Angleterre la duchesse d'Orléans, « lien naturel » de leur union [1]. Madame passa à Douvres et y rencontra comme par hasard Charles II son frère. Elle rapporta de ce voyage un traité secret qui servit de base à des négociations que l'éditeur du petit livre de madame de La Fayette n'a pas à suivre.

1 Lettre de Louis XIV, septembre 1669.

Au milieu de ces occupations, Madame souffrait beaucoup de l'humeur jalouse et tracassière de son mari. On dit même que le voyage de Douvres avait pour elle un autre intérêt que celui des deux couronnes et qu'elle poursuivait en le faisant un but secret et domestique qui ne fut point atteint, celui d'obtenir de son frère un asile à la Cour d'Angleterre pour y vivre séparée de son mari. On trouvera, dans notre texte, entre crochets et en italiques, plusieurs fragments des *Mémoires* de mademoiselle de Montpensier qui, mis bout à bout, donnent une idée des chagrins qui gâtèrent les dernières années de la vie de Madame.

Mais on n'y trouvera rien qui se rapporte aux deux *Bérénice*, écrites, l'une et l'autre en 1669. Mme de La Fayette, à supposer qu'elle eût terminé son histoire, n'y aurait peut-être pas parlé du tout de cette élégante espièglerie de Madame, qui imagina d'inspirer en même temps au vieux Corneille et à Racine l'idée de la même tragédie et qui s'y prit avec assez d'adresse pour que chacun des poètes ignorât quel sujet traitait l'autre. Ce sujet était galant; il y fallait représenter Louis XIV sous le nom de Titus et Marie Mancini sous celui de Bérénice. Car c'est bien cela et cela seul qu'on peut voir dans *l'invitus invitam dimisit*. Et il est impossible, au contraire, d'y rien trouver qui rappelle les sentiments d'Henriette pour le Roi. On a reproché à Madame d'avoir fait courir au vieux Corneille une fâcheuse aventure et causé une mauvaise pièce. L'aventure fut fâcheuse en effet pour Corneille; quant aux défauts de sa pièce, ils ne peuvent être imputés au sujet. On a dit qu'il était trop galant, mais il n'y avait pas de sujets trop galants pour Corneille et les autres poètes du Palais-Cardinal. Ceux-là ne séparaient point l'héroïque du tendre. D'ailleurs l'auteur vieilli de *Cinna* faisait depuis quelque temps de mauvaises pièces sans que Madame s'en mêlât. *Attila* est de 1667 et *Pulchérie* de 1672. La tragédie de *Tite et Bérénice*, venue dans l'intervalle, ne vaut ni plus ni moins. Madame ne devinait peut-être pas que la *Bérénice* de Corneille, démodée avant que de naître, attesterait le déclin d'un illustre vieillard, tandis que la *Bérénice*

de Racine serait une élégie belle comme l'amour, noble comme la douleur et touchante comme la vie. Au contraire, si, caressée par les louanges délicates que le plus jeune et le mieux doué des deux poètes lui avait données[1], si, se rappelant les larmes qu'elle avait versées en écoutant *Andromaque*, elle désira que le duel[2] préparé par sa ruse spirituelle se terminât à l'avantage de Racine, on ne la blâmera pas d'avoir mis ses souhaits du côté de la poésie la plus humaine, la plus touchante, la plus vraie et la plus belle. Je ne parle ici des deux *Bérénice* que pour rappeler que Madame avait l'esprit très cultivé. « On savoit, lui dit Racine, en 1667, dans l'épître dédicatoire d'*Andromaque*, on savoit que Votre Altesse Royale avoit daigné prendre soin de la conduite de ma tragédie. » Cela veut dire, non qu'elle aida véritablement le poète, mais que, parfois, au milieu des divertissements, elle s'occupait de beaux vers et de hautes pensées. Bossuet nous apprend que, dans un âge un peu plus avancé, elle se plaisait aux livres d'histoire.

VII DE LA MORT DE MADAME

Ce fut au retour de l'entrevue de Douvres que Madame mourut. On la crut victime d'un crime et l'indignation publique désigna les coupables. On nomma le chevalier de Lorraine et un homme de sa bande, d'Effiat. On sait que le chevalier de Lorraine, beau comme Maugiron, audacieux, fier, « un vrai Guizard », dit Saint-Simon, avait pris à la cour de Monsieur la place de Madame. Celle-ci supportait mal ces étranges rivalités. Le roi exila le chevalier de Lorraine; on

1 Dans la dédicace d'*Andromaque*, en 1667.

2 « *Bérénice* fut un duel dont tout le monde sait l'histoire. Une princesse fort touchée des choses de l'esprit, et qui eût pu les mettre à la mode dans un pays barbare, eut besoin de beaucoup d'adresse pour faire trouver les deux combattants sur le champ de bataille sans qu'ils sussent où on les menoit. » (Fontenelle, *Vie de Corneille*, dans l'*Histoire de l'Académie françoise*, par Pellisson, 1729, in-4°, p. 195.)

dit que ce fut à la prière de Madame; elle s'en défendit; on devait la croire, car elle n'était pas menteuse, mais on ne la crut pas[1], et le chevalier put emporter en exil la pensée intolérable qu'il était chassé par une femme. Il s'en alla dans cette Italie, considérée depuis les Borgia comme la terre classique des poisons; Monsieur, qui s'était évanoui comme une femme à la nouvelle qu'il perdait le chevalier, avait d'Effiat auprès de lui comme premier écuyer.

Il n'en fallait pas davantage pour faire naître le soupçon, vraisemblable malheureusement, d'un horrible drame domestique. Madame l'avait eu la première.

Voici quel était le véritable état des choses. Le 29 juin 1670, Madame écrivit à la Princesse palatine, qui lui était désignée comme médiatrice entre le duc d'Orléans et elle. La Palatine, sœur de la reine de Pologne que nous avons vue recevoir M. de Guiche, était devenue, par l'effet de l'âge, fort respectable et de bon conseil. Mazarin avait raison de dire que le temps est un galant homme. Cette lettre nous apprend que Monsieur, de plus en plus aigri contre Madame, avait mis trois conditions à son raccommodement. Les deux premières étaient relatives au désir qu'il avait de se mettre en tiers dans les affaires de Madame et de Charles II et à la pension de son fils mort, laquelle il voulait toucher. La troisième, qui lui tenait seule au cœur, était le rappel du chevalier de Lorraine. Et vraiment Madame, qui craignait ce retour, n'était pas la personne qu'il fallait pour l'obtenir. Elle avait négocié du moins pour que le chevalier fût honorablement reçu en Angleterre. Sur les deux autres points elle avait obtenu à peu près ce que Monsieur demandait. Mais il ne voulait rien entendre qu'on ne lui eût rendu son chevalier. Il querellait, boudait, menaçait. Les choses étaient au pire. Henriette, les ayant exposées à la Princesse palatine, ajouta: « L'on ne me fera jamais rien faire à coups de bâton[2]. »

1 Voir p. 118 de l'édition Charavay.

2 Voir Appendice II, à la fin de l'édition Charavay.

Cette lettre, comme j'ai dit, est datée du 29 juin 1670.

Le même jour, Madame, ayant bu un verre d'eau de chicorée, sentit tout à coup une grande douleur à l'estomac, se crut empoisonnée, le dit et ne cessa de le croire pendant les neuf heures qui lui restaient à vivre. Si elle n'en parla plus à la fin, ce fut par soumission à son confesseur, le dur P. Feuillet, et parce que, chrétienne ardente, elle reportait toutes ses pensées sur l'éternité dont elle se sentait proche. Mais ses soupçons, loin de finir avec elle, se répandirent dans toute la société, et la rumeur publique fut que le chevalier de Lorraine avait envoyé le poison et que d'Effiat avait mis ce poison dans l'eau de chicorée. Saint-Simon, qui n'a point en la cause l'autorité d'un témoin, puisqu'il naquit cinq ans après la mort de Madame, inséra dans ses *Mémoires*[1] un récit très circonstancié de l'empoisonnement. Ce récit, qui présente en lui-même de graves difficultés[2], ne dispense en aucune façon l'historien d'interroger les faits. Les relations de la mort de Madame sont fort nombreuses et suffisamment concordantes. On possède en outre deux procès-verbaux d'autopsie[3].

1 Edit. Chéruel, 1856, t. III, p. 180 et suiv.

2 Saint-Simon dit, par exemple, qu'un garçon de la chambre de Madame fit l'eau de chicorée, et Mme de La Fayette, qui était de la maison et savait comment tout s'y passait, dit précisément que madame Desbordes, première femme de chambre de Madame, prépara l'eau de chicorée. Il fallait que Saint-Simon fût bien mal renseigné sur Madame, car il dit dans ce récit qu'elle « étoit d'une très bonne santé ». La lettre de Guy Patin qu'on a lue plus haut, le *sentiment de monsieur Vallot sur la mort de Madame* (ms. de Conrart, t. XIII), l'abominable propos de Monsieur, pendant le voyage de Flandre (voir p. 120 de notre édition), prouvent que Madame n'avait pas même les apparences de la santé. Mlle de Montpensier qui la vit après le voyage de Douvres fut effrayée: « Elle (Madame) entra chez la reine comme une morte habillée, à qui on auroit mis du rouge, et comme elle fut partie, tout le monde dit, et la reine et moi nous nous souvînmes que nous avions dit: « Madame a la mort peinte sur le visage. » (*Mémoires de mademoiselle de Montpensier*, collection *Petitot*.)

3 Voir édition Charavay: note 1 de la page 123. Lisez cette note en mettant une virgule au lieu d'un point à la ligne 5 (entre *t. III* et *l'abbé Bourdelot*).

A l'aide de ces documents. M. E. Littré, doublement préparé aux explorations de ce genre par ses connaissances médicales et par sa rigoureuse méthode de critique historique, a recherché si vraiment Madame avait été empoisonnée. La dissertation de ce savant, inspirée par une bonne foi parfaite et conduite avec le zèle d'un esprit curieux et sincère, aboutit à une négation formelle. On la trouvera dans le volume intitulé *Médecine et Médecins*[1] et, comme les personnes les plus étrangères à l'érudition pourront se plaire à ces pages ornées de littérature et empreintes de cette sagesse affectueuse qui est le propre du vénérable vieillard qui les a écrites, notre désir serait d'y renvoyer simplement le lecteur; mais on est en droit de demander au plus récent éditeur de l'*Histoire d'Henriette d'Angleterre* un précis de l'état actuel de la science relativement à la question controversée de la mort de Madame; c'est pourquoi nous croyons devoir nous approprier les principaux arguments fournis par M. Littré. Le lecteur voudra bien tout d'abord lire attentivement la relation qu'il trouvera aux pages 115 et suivantes de ce volume; qu'il remarque ensuite:

1° Que l'eau de chicorée[2] fut apprêtée par une femme sûre, madame Desbordes, cette première femme de chambre « qui était absolument à Madame ».

2° Que Mme Desbordes but de la même eau de chicorée et ne fut pas incommodée. (Mme de La Fayette dit bien qu'on lui en apporta un verre, mais il n'est pas croyable

1 1872, in-8°, pp. 429 et suiv. Cette étude avait d'abord été publiée dans la *Philosophie positive*, en septembre-octobre 1867. M. Littré a mis Valet pour Vallot et le chevalier du Temple pour le chevalier Temple.

2 Mme de La Fayette dit que cette eau était dans une bouteille. Saint-Simon dit qu'elle était dans un pot. Cela n'a l'air de rien et pourtant trahit l'arrangement. D'Effiat pouvait jeter très vite le poison dans un pot. Le couler dans une bouteille était plus difficile et plus long. On risquait d'être surpris pendant l'opération. La métamorphose de la bouteille en pot a donc son intérêt.

qu'elle ait bu avant la princesse, et on ne voit pas qu'elle ait bu après [1].)

3° Que, si le poison n'était pas dans la bouteille, il n'était pas non plus dans le verre, car Mme Desbordes n'aurait pas versé à boire à la Princesse dans un verre enduit sur les bords d'une substance inconnue ou contenant au fond quelque poudre.

4° Que Madame, ayant bu, se prit le côté et dit: « Ah! quel point de côté! Ah! quel mal! » il faudrait donc supposer un poison capable de causer instantanément une vive douleur à l'estomac sans procurer à la bouche et à la gorge une sensation appréciable; or, il n'y a pas de poison semblable. Les alcalis et les acides concentrés brûlent la gorge; l'arsenic et le phosphore ne causent point une douleur immédiate. Quant aux poisons foudroyants, comme ceux de Locuste [2], on n'en peut parler à propos d'une patiente qui subit neuf longues heures de torture.

Toutefois, ces preuves négatives ont, malgré leur force, un vice de nature. Elles sont insuffisantes par cela même, qu'elles sont négatives. Ce n'est pas assez de dire comment Madame n'est pas morte; il faut dire, s'il se peut, comment elle est morte.

Si l'on interroge les médecins qui firent l'autopsie, ils répondent que Madame mourut « d'une trop grande effusion

1 Lefèvre d'Ormesson dit, dans son journal: « Les dames qui étoient avec elle (Madame) avaient bu de cette même eau et ne l'avoient point trouvée si mauvaise. » (T. II, p. 593.) Mais Lefèvre d'Ormesson ne fut pas témoin et Mme de La Fayette l'était. Ce qui est rapporté à ce sujet dans une lettre de Bossuet, citée par Floquet, est encore moins croyable, car la lettre elle-même est véhémentement soupçonnée d'être fausse. « Monsieur, est-il dit dans cette lettre, Monsieur qui avoit donné à boire à Mme de Meckelbourg, qui s'y trouva, acheva de boire le reste de la bouteille pour rassurer Madame. » On voit dans la relation de Mme de La Fayette qu'il était lui-même peu rassuré et nullement disposé à tenter une épreuve de ce genre.

2 Et comme le curare.

de bile », ce qui ne veut rien dire du tout. Mais quand ils disent qu'« il sortit du ventre une vapeur fétide » et qu'ils trouvèrent « l'épiploon tout mortifié et gangrené, les intestins tendant aussi à mortification et putréfaction », ils indiquent clairement les effets d'une inflammation du péritoine. Il est acquis, par cela seul, que Madame mourut d'une péritonite.

Recherchons maintenant la cause et la nature de cette atroce douleur au côté qui suivit immédiatement l'ingestion du verre d'eau de chicorée et qui se renouvela (il est utile de le rappeler) quand Madame prit de l'huile et du bouillon; et voyons quelle peut être la lésion qui, après quelques malaises indéterminés, se signale par une douleur d'estomac foudroyante, suivie d'une péritonite suraiguë.

M. Vallot ne peut nous répondre, mais Littré, fort des observations de la médecine moderne, n'hésite pas à diagnostiquer l'ulcère simple de l'estomac [1], que le professeur Cruveilhier fut le premier à décrire et que les médecins de Madame ne purent reconnaître, puisqu'ils ne le connaissaient pas. Il est certain que depuis quelque temps Madame, après ses repas, souffrait de l'estomac. Le liquide qu'elle prit le 29 juin détermina la perforation de la paroi ulcérée. De là cette cruelle douleur au côté, puis la péritonite que nous avons constatée.

Les médecins qui ouvrirent le corps trouvèrent, en effet, que l'estomac était percé d'un petit trou; mais comme ils ne pouvaient s'expliquer l'origine pathologique de ce trou, ils s'imaginèrent qu'il avait été fait par mégarde pendant l'autopsie, « sur quoi, dit l'un d'eux, je fus le seul qui fis instance [2] ». Cette illusion s'explique d'autant mieux que, dans cette lésion maintenant connue, le pertuis, ne présentant aucune induration sur ses bords parfaitement réguliers, semble artificiel. Jaccoud signale « la délimitation très nette

1 Ulcère simple de l'estomac (Cruveilhier), ulcère perforant de l'estomac (Rokitansky).

2 *Mémoires d'un chirurgien du roi d'Angleterre*, voir plus haut, page 69, note 3.

de l'ulcère, l'absence d'inflammation et de suppuration périphérique [1] ».

Ce n'est pas tout: les médecins trouvèrent dans le bas-ventre une matière « grasse comme de l'huile ». C'en était, en effet. C'était l'huile que Madame avait bue comme contre-poison, et qui s'était épanchée hors de l'estomac perforé.

En résumé: avant le 29 juin, douleurs gastriques causées par l'ulcération. Le 29, déchirure de l'ulcération et péritonite suraiguë.

Tel est, fort abrégé, le système de M. Littré. Nous en avons reproduit les principales dispositions en y ajoutant quelques faits qui y entraient parfaitement. Mais ce système a été attaqué dans plusieurs de ses parties. Un érudit, que la sagacité de son esprit a voué particulièrement à l'étude des points obscurs de l'histoire moderne, M. Jules Loiseleur, bibliothécaire de la ville d'Orléans, a inséré, en 1872, dans le journal *Le Temps*, trois articles consacrés à l'examen des mêmes faits [2], et sa conclusion, comme celle du savant positiviste, est que Madame, succombant à des influences naturelles, est morte d'une péritonite. Mais M. Loiseleur n'admet pas avec M. Littré que cette affection ait été déterminée par une perforation intestinale. Il relève, tout d'abord, dans le récit de Mme de La Fayette deux particularités que Littré a négligées, bien qu'elles aient pu avoir quelque effet sur la santé de la Princesse. Il s'agit d'un bain froid et d'une promenade de nuit.

En effet, le 27 juin, Madame, étant à Saint-Cloud, se baigna dans la rivière, malgré la défense du médecin; et elle se trouva fort mal de ce bain. Le lendemain, elle se promena au clair de lune jusqu'à minuit. C'est à ce bain et à cette promenade que M. Loiseleur est tenté de rapporter l'origine de la péritonite. Il est vrai que le froid peut déterminer cette affection. Mais Jaccoud nous enseigne que le cas est rare et que l'inflammation du péritoine procède presque toujours

1 *Pathologie*, 1877, t. II, p. 159.
2 Les 2, 3 et 4 novembre.

d'une lésion interne, telle que rupture ou perforation. En admettant même, avec M. Loiseleur, l'influence décisive d'un froid humide, on ne s'explique pas l'action foudroyante du verre de chicorée, et c'est pourtant là le point culminant de ce drame pathologique. La perforation, au contraire, rend de cette action un compte terriblement exact.

Consultons Jaccoud et il nous dira: « La péritonite par perforation éclate par une douleur extrêmement violente qui, localisée d'abord sur un point, s'étend bientôt à tout l'abdomen [1]. » Peut-on décrire plus précisément l'état de Madame?

Mais M. Loiseleur, qui sait s'informer en toutes choses, n'ignore pas que l'ulcère simple de l'estomac va rarement jusqu'à la perforation. Je trouve dans le maître qui me guide [2] qu'elle n'a guère lieu qu'une fois sur sept ou huit cas, et qu'assez souvent des adhérences en empêchent l'effet foudroyant. Et c'est là pour M. Loiseleur une raison de douter, car, en bonne critique, plus un fait est extraordinaire, plus il a besoin de preuves pour être croyable. Mais cette perforation est d'une rareté relative: elle est rare par rapport à la lésion qui la produit et qui, par contre, est très fréquente. « Brinton, réunissant un très grand nombre de relevés, démontre qu'elle est rencontrée cinq fois sur cent autopsies. Elle est plus commune chez la femme que chez l'homme [3]. »

Il n'est donc bien extraordinaire ni qu'Henriette d'Angleterre en ait été atteinte, ni même qu'elle en ait été atteinte sous la forme la moins commune. Jusqu'ici la démonstration de Littré n'est pas beaucoup contrariée, ce nous semble. Mais M. Loiseleur va l'atteindre sur un point important et qui semblait décisif. En effet, vous avez vu tout à l'heure que, quand les médecins ouvrirent le corps, ils trouvèrent l'estomac percé d'un petit trou que Littré reconnaît pour être la lésion mortelle, mais qu'ils crurent avoir fait par mégarde pendant l'autopsie. « Sur quoi, dit l'un d'eux, je fus le seul

1 *Loc. cit.*, p. 309.
2 Jaccoud, *loc. cit.*, p. 162.
3 Jaccoud, *loc. cit.*, p. 160.

qui fis instance. » Celui qui parla ainsi est un médecin anglais. Son témoignage sur ce point n'est pas unique. L'abbé Bourdelot, présent à l'autopsie, rapporte l'incident d'une tout autre manière:

« Il arriva, par mégarde, dit-il, lors de la dissection, que la pointe du ciseau fit une ouverture à la partie supérieure du ventricule, sur laquelle ouverture beaucoup de gens se récrièrent, demandant d'où elle venoit. Le chirurgien dit qu'il l'avoit faite par mégarde et M. Vallot dit avoir vu quand le coup avoit été donné[1]. »

S'il en est ainsi, si cette version dont Littré n'a pas tenu compte et que M. Loiseleur oppose à celle du chirurgien anglais, est des deux la véridique, il faut renoncer à voir et à toucher du doigt, comme nous faisions tout à l'heure, le pertuis, la perforation de l'ulcère, le petit passage que la mort s'est frayé dans le corps de la jeune femme.

Le chirurgien anglais est d'accord avec Bourdelot pour attribuer l'ouverture à un coup de ciseau donné par l'opérateur. Mais, tandis que le chirurgien anglais dit qu'il fut seul à remarquer cette ouverture, Bourdelot déclare que « beaucoup de gens » demandèrent d'où elle venait. En cela, les deux témoins se contredisent étrangement; on ne peut admettre la version de l'un sans repousser celle de l'autre. Or, ce qui nous intéresse le plus, c'est ce que Bourdelot seul nous apporte: je veux dire l'aveu de l'opérateur qui offensa le ventricule et le témoignage de M. Vallot qui le vit faire. Ce sont là, ce semble, deux dépositions irrécusables. Mais je me défie, pour ma part, de l'opérateur, de l'abbé Bourdelot et de M. Vallot lui-même, qu'on sait avoir été fort embarrassé dans toute cette affaire. Les médecins français tremblaient de trouver dans les entrailles de la Princesse les indices d'un crime dont le soupçon eût atteint la famille du roi. Ils craignaient même tout ce qui prêtait au doute, et, par cela seul, à la malveillance. Sachant que la moindre incertitude sur la cause de la mort ou l'état du cadavre serait interprétée par

1 Voir p. 123, note I de l'édition Charavay.

le public dans un sens qui les perdrait, ils avaient pour tout expliquer la raison de l'intérêt et le zèle de la peur. Or, dans l'impossibilité où ils étaient de rapporter à un type pathologique normal une lésion inconnue à tous et suspecte, peut-être, à quelques-uns, ils avaient grand avantage à expliquer par un accident d'autopsie cette plaie énigmatique. Et l'on comprend qu'ils crurent naturellement ce qu'ils désiraient croire. Les chirurgiens anglais, aussi ignorants qu'eux, acceptèrent leurs raisons faute d'en trouver de meilleures.

Cette considération me rend assez perplexe à l'endroit du coup de ciseaux. En somme, je crois que, malgré l'atteinte que lui porta la main exercée de M. Loiseleur, la construction médico-historique de M. Littré garde à peu près toute la solidité que comporte la double nature des matériaux qui y sont employés. Dans tous les cas, il est certain qu'Henriette d'Angleterre n'est pas morte empoisonnée.

VIII BIBLIOGRAPHIE DE L'« HISTOIRE D'HENRIETTE D'ANGLETERRE »

Il y avait dans la collection Fontette un manuscrit de l'*Histoire d'Henriette d'Angleterre* avec des notes qui n'ont pas été imprimées. Ni ce manuscrit, ni celui qui fut donné à l'imprimeur, ne se retrouvent aujourd'hui. L'édition originale, en un volume in-12, a pour titre: « Histoire de madame Henriette d'Angleterre, première femme de Philippe de France, duc d'Orléans, par dame comtesse de La Fayette. Amsterdam, chez Michel-Charles Le Cène, M. D. CC. XX. Avec portrait: «Henriette-Anne d'Angleterre, épouse de Philippe de France, duc d'Orléans. G. Schouten f. »

Cette édition fut faite avec autant de négligence que les libraires de Hollande en mettaient d'ordinaire à publier les libelles qui foisonnaient dans leurs magasins. Beaucoup de noms y sont altérés et souvent les notes de l'éditeur brouillent ce qu'elles veulent éclaircir. Toutefois ce texte fut reproduit

sans grand amendement dans les *Œuvres complètes de madame de La Fayette* et dans les Collections de *Mémoires sur l'histoire de France*. L'historien de Louis XIII, A. Bazin, entreprit le premier « de restaurer ce petit chef-d'œuvre ». Il rétablit des noms et des dates; mais il était mort quand le libraire Techener fit imprimer le texte ainsi amélioré [1] et le prote qui vit les épreuves fut très inattentif [2]. Cette édition nous a pourtant été fort utile.

Forcé de suivre, à défaut de tout manuscrit, le texte de 1720, nous n'en avons conservé ni l'orthographe ni la ponctuation. Les virgules y sont semées au hasard et les doubles points extraordinairement multipliés sans qu'on en puisse deviner la signification. D'ailleurs, pour publier aussi exactement que possible l'écrit d'une dame française du siècle de Louis XIV, fallait-il adopter l'orthographe d'un imprimeur hollandais du XVIIIe siècle?

1 *Histoire de Mme Henriette d'Angleterre, première femme de Philippe de France, duc d'Orléans*, par Mme la comtesse de La Fayette, publiée par feu A. Bazin. *Paris, Techener*, M D.CCC.LIII, in-16, avec un portrait qui n'est que le cuivre des *Galeries de Versailles* découpé en médaillon ovale.

2 Il ne remarqua pas, par exemple, une certaine note de la page viij qui donne à l'héroïne même de l'histoire les prénoms de sa mère, et il laissa Mme Desbordes, première femme de chambre de Madame, devenir Mme Descois.

II

La Princesse de Clèves

La *Princesse de Clèves* parut en 1678, au printemps, chez Claude Barbin, sur le second perron de la Sainte-Chapelle. C'était la bonne marque; Barbin éditait les plus excellents auteurs, Boileau, La Fontaine et Racine. La *Phèdre* était encore tout fraîche dans sa boutique; on y mettait en vente le premier volume d'une édition nouvelle des *Fables*, et l'on y promettait pour l'automne la cinquième édition fort augmentée des *Maximes* de M. de La Rochefoucauld. Barbin n'était point un Elzévir. Il travaillait, non pour les savants ou les curieux, mais pour la Cour et la ville. Ses livres, imprimés sans beaucoup de raffinement, étaient faits pour courir de main en main. Il avait habilement divisé *la Princesse de Clèves* en quatre petits volumes, imprimés fort gros, afin, sans doute, de faire payer le plus cher possible, par les honnêtes gens, un ouvrage annoncé et vanté de longue date, et aussi, peut-être, pour que les dames pussent facilement emporter dans les cabinets de verdure et les salons de glaces les tomes légers d'un livre écrit pour elles par l'une d'elles.

La Princesse de Clèves paraissait sans nom d'auteur. Il y avait une sorte de bienséance à ne pas étaler dans les échoppes du Palais et de la rue Saint-Jacques, sur le titre d'un livre, le nom d'une dame de la Cour. Mais ce n'était un secret pour personne que *la Princesse de Clèves* était de Mme de La Fayette. On croyait savoir que le duc de La Rochefoucauld, dont Mme de La Fayette était l'amie, y avait mis la main, et que

peut-être Segrais y avait travaillé[1]. Segrais, gentilhomme pauvre et académicien, avait demeuré, en effet, quelque temps chez Mme de La Fayette, dans une élégante et noble domesticité. En 1670, il avait signé de son nom *Zaïde, histoire espagnole*[2], que M. Huet et toute la société du duc rendaient bien haut à Mme de La Fayette et que l'excellent gentilhomme appela plus tard sa *Zaïde*, apparemment par un excès d'amitié. Après tout, il avait bien pu faire le plan de cette *Zaïde* et même en écrire quelques pages. On conçoit assez bien Segrais travaillant dans le romanesque de cette histoire espagnole, mais on ne voit pas du tout ce qu'il a pu faire dans *la Princesse de Clèves*, qui est d'un tout autre ton. Le goût de Segrais resta toujours au tendre et au joli, et ce n'est pas ce goût qui règne dans le roman de 1678. Il n'est même pas bien sûr que Segrais ait intérieurement approuvé un si simple récit. Il devait y préférer beaucoup *Zaïde*, sa *Zaïde*, où l'on voyait des enlèvements, des naufragés, des pirates, des solitudes affreuses, et où de parfaits amants soupiraient dans des palais couverts de peintures allégoriques.

1 Le texte était précédé de cette note, qui ne niait rien, n'avouait rien, et contenait une promesse qui n'a pas été tenue:

« LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

« Quelque approbation qu'ait eue cette histoire dans les lectures qu'on en a faites, l'auteur n'a pu se résoudre à se déclarer; il a craint que son nom ne diminuât le succès de son livre. Il sait, par expérience, que l'on condamne quelquefois les ouvrages sur la médiocre opinion qu'on a de l'auteur, et il sait aussi que la réputation de l'auteur donne souvent du prix aux ouvrages. Il demeure donc dans l'obscurité où il est, pour laisser les jugements plus libres et plus équitables, et il se montrera néanmoins si cette histoire est aussi agréable au public que je l'espère. »

On ne croyait pas encore au XVIIIe siècle que la *Princesse de Clèves* fût tout entière de la main de Mme de La Fayette. Gordon de Percel dit dans sa *Bibliothèque des romans* (1734): « *La Princesse de Clèves* est de François VI, duc de La Rochefoucauld, de Mme la comtesse de La Fayette et de Jean Renaud de Segrais. » (T. II, p. 81.)

2 *Zayde, histoire espagnole*, par M. de Segrais, avec un traité de l'*Origine des Romans*, par M. Huet. A Paris, chez Claude Barbin, au Palais, sur le second perron de la Sainte-Chappelle, M.DC.LXX. Avec privilège du Roi, 2 vol. petit in-8°.

Segrais, quand parut *la Princesse de Clèves*, était retourné depuis deux ans à Caen, sa ville natale.

Le livre était sans doute écrit avant qu'il eût quitté la maison de Mme de La Fayette, mais y eût-il prêté la main au besoin, comme secrétaire, ce n'était pas son livre, ce n'était pas sa *Princesse*. Quant au duc de La Rochefoucauld, il était, on le sait, l'ami déclaré de Mme de La Fayette. La liaison avouée qui les unissait tous deux était respectée du monde, et plusieurs circonstances, en effet, atténuaient le caractère scabreux d'une telle familiarité. Le duc était vieux; Mme de La Fayette n'était plus jeune et n'avait jamais été belle; ils étaient tous deux malades, infirmes, presque mourants. Enfin il était prince; et elle était dévote. Il était naturel de croire qu'ils faisaient leurs romans ensemble comme M. et Mme Dacier faisaient du grec en tête-à-tête. On savait, d'ailleurs que le duc lisait volontiers des contes. Il disait même, après avoir été aimé de Mme de Sablé, de Mme de Longueville et de Mme de La Fayette, qu'il n'avait trouvé l'amour que dans les romans. On lui donna une part à *la Princesse de Clèves*, uniquement parce qu'il était possible qu'il en eût une; mais on ne savait ni quelle était cette part, ni même s'il en avait aucune. Je ne crois pas, pour moi, qu'il y ait ni inspiré ni conspiré en rien. Il avait l'imagination grande, mais courte; il touchait à tout, mais tout lui glissait des doigts. D'ailleurs il se sentait infiniment las. Mme de La Fayette, au contraire, bien que prête sans cesse à rendre l'âme, ne mangeant pas, ne dormant pas, brûlée par la fièvre, desséchée, à demi morte, était fort agissante et fort écrivante. Entre autres affaires qu'elle s'était mises sur les bras, elle gouvernait depuis une douzaine d'années la Savoie, par correspondance, comme agent secret de la régente. Huet atteste l'avoir vue écrire *Zaïde*; Mme de Sévigné, sa plus intime amie, lui attribue, sans l'ombre d'une hésitation, et *la Princesse de Montpensier*[1]

1 *La Princesse de Montpensier*. A Paris, chez Charles de Sercy, au Palais, dans la salle Dauphine, *à la Bonne-Foi couronnée*. MDCLXII. Avec privilège du Roi. Petit in-8°.

et *la Princesse de Clèves*, et je ne sache pas qu'aucun témoignage se soit élevé contre une attribution si probable, hors le témoignage de Mme de La Fayette elle-même.

Les relations de Mme de La Fayette avec la petite Cour de Savoie, ignorées en France des amis les plus familiers de la comtesse, ont échappé, par la suite, à tous ses biographes. Sainte-Beuve lui-même, dont le flair est rarement en défaut, n'eut point vent des intrigues politiques qui occupèrent une vie qu'il croyait uniquement remplie par la piété, par les lettres et par une tendresse sérieuse. Il y a huit ans à peine que M. A. D. Perrero publia les lettres de Mme de La Fayette qu'il avait découvertes dans les archives de Turin [1]. Ces lettres font voir la grave amie de La Rochefoucauld sous un jour nouveau: plus affairée, plus politique, plus homme d'affaires qu'on n'aurait voulu. Sans doute elle travaille pour la France et ne réclame que des bagatelles comme prix de ses services, mais on est surpris de lui découvrir un tel esprit d'intrigue, et l'on est bien obligé de reconnaître que cette bonne Mme de Sévigné, qui la disait si vraie, ne la connaissait pas du tout. Je me garderai bien de dire que madame de La Fayette n'était pas vraie. Mais il est certain qu'elle était fort secrète et qu'elle a bien trompé son monde. Autour d'elle on la croyait sans cesse noyée dans une vague rêverie; on l'appelait le Brouillard; et c'était en réalité l'esprit le plus précis, le plus positif. Vraie, elle l'était sans doute. Il est un point toutefois sur lequel il ne nous sera pas possible de la croire: c'est quand elle nie avoir écrit *la Princesse de Clèves*.

Ce désaveu se trouve dans une lettre écrite, le 13 avril 1678 [2], au secrétaire de la régente de Savoie, Lescheraine, avec qui la comtesse était en correspondance diplomatique. Voici le passage intéressant de cette lettre:

1 *Lettere inedite di madame de Lafayette.* Torino, 1880, in-8°. Cf. aussi l'article d'Arvède Barine dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1880.

2 Le privilège de *la Princesse de Clèves*, accordé à Claude Barbin pour vingt années, est daté du 16 janvier 1678. Il est suivi de la mention: *Achevé d'imprimer pour la première fois* le 9 mars 1678.

« Un petit livre, qui a couru il y a quinze ans et où il plut au public de me donner part, a fait qu'on m'en donne encore à *la Princesse de Clèves*. Mais je vous assure que je n'y en ai aucune et que M. de La Rochefoucauld, à qui on l'a voulu donner aussi, y en a aussi peu que moi; il en fait tant de serments qu'il est impossible de ne le pas croire, surtout pour une chose qui peut être avouée sans honte. Pour moi, je suis flattée que l'on me soupçonne et je crois que j'avouerais le livre, si j'étais assurée que l'auteur ne vînt jamais me le redemander. Je le trouve très agréable, bien écrit sans être extrêmement châtié, plein de choses d'une délicatesse admirable et qu'il faut même relire plus d'une fois, et surtout ce que j'y trouve, c'est une parfaite imitation du monde de la Cour et de la manière dont on y vit; il n'y a rien de romanesque et de grimpé, aussi n'est-ce pas un roman; c'est proprement des mémoires, et c'est, à ce que l'on m'a dit, le titre du livre, mais on l'a changé. Voilà, Monsieur, mon jugement sur *Madame de Clèves*: je vous demande aussi le vôtre, car on est partagé sur ce livre-là, à se manger; les uns en condamnent ce que les autres en admirent; ainsi, quoi que vous disiez, ne craignez point d'être seul de votre parti. »

On voit par cette lettre que Mme de La Fayette ne voulait pas qu'on sût, en Savoie tout au moins, qu'elle était auteur et qu'elle avait reçu ce titre de la main de Claude Barbin, libraire au Palais. Elle renie du même coup *la Princesse de Clèves* et *Zaïde*, qui courait depuis quinze et même dix-sept ans, à bien compter [1]. Elle ne veut point y avoir de part, non plus que M. de La Rochefoucauld, dont elle atteste les serments. Mais il s'en faut qu'elle méprise ce qu'elle renie. A l'entendre, si *la Princesse de Clèves* n'est pas d'elle, elle voudrait bien l'avoir faite, et elle est presque tentée de la voler à l'auteur véritable. Elle vante le livre autant et mieux que nous ne saurions faire. La sincérité en moins, elle fait songer à cette pauvre fille qui disait en

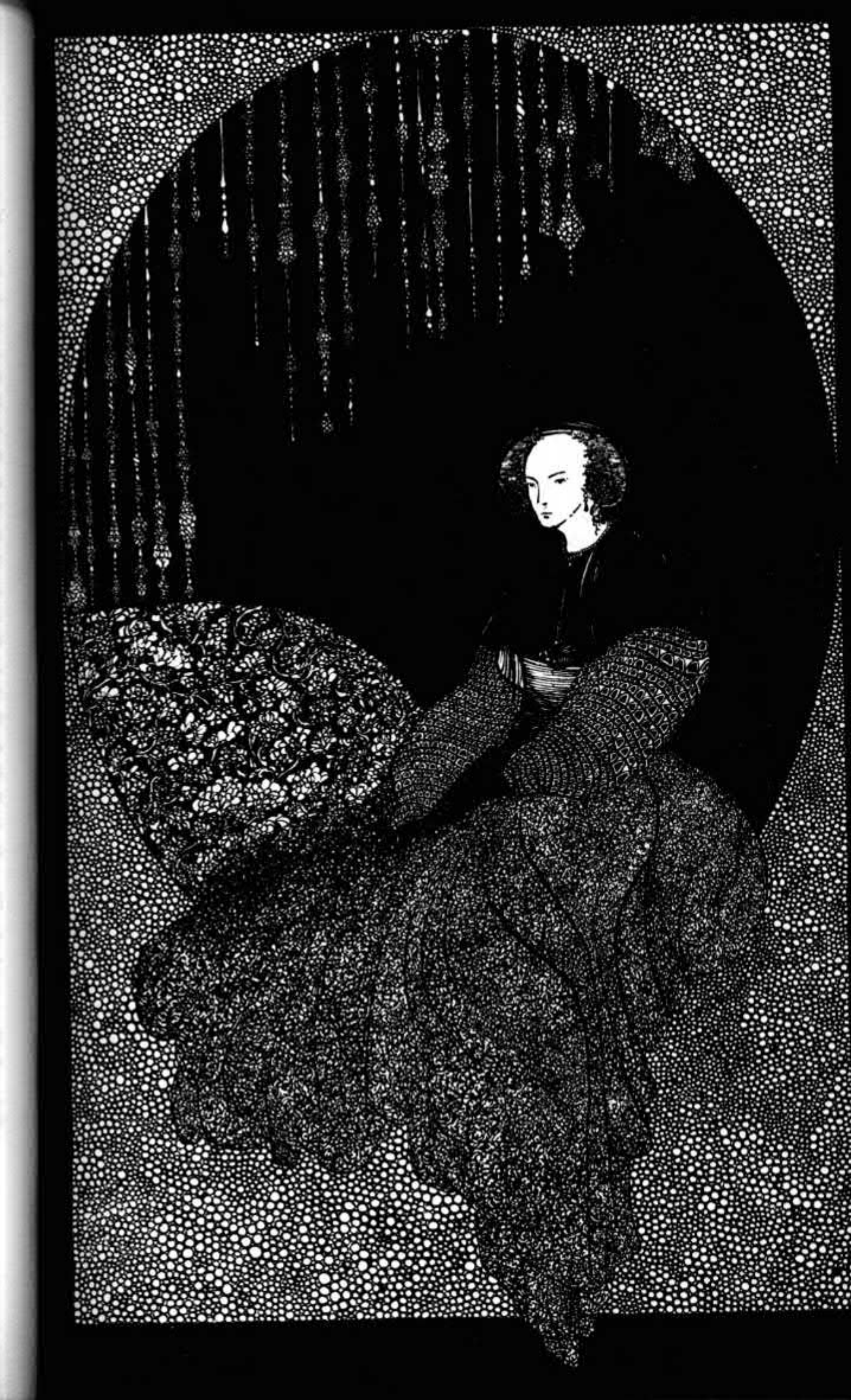
1 Nous avons dit que *Zaïde* était de 1670. Il y en eut des réimpressions en 1705 et en 1719.

soupirant: « C'est si joli, les enfants! Quel dommage que cela déshonore! » Mme de La Fayette considérait-elle *la Princesse de Clèves* comme un aimable péché, comme une douce honte? Je ne serais pas très éloigné de le croire. Voltaire devait, plus tard, donner de nombreux exemples de ces sortes de désaveux. Mais Voltaire mentait sans trop de déplaisir. Il y avait cette sorte de grâce qui trahit un goût naturel. Ce grand ennemi des préjugés n'hésita jamais à mettre le mensonge au service de la vérité. Parfois même il mentait par plaisir, contrairement au précepte d'un grand connaisseur, M. de Talleyrand, qui avait coutume de dire: « Le mensonge est une si excellente chose, qu'il ne faut point en abuser. » Quoi qu'il en soit, on comprend fort bien pourquoi Voltaire reniait tel ou tel de ses livres. Le désaveu de Mme de La Fayette nous surprend davantage, venant de la plus « vraie » des femmes; il s'explique aussi moins facilement, et les raisons n'en sautent point aux yeux. Arvède Barine [1] suppose que peut-être Mme de La Fayette craignait de fâcher la régente de Savoie, qui était une princesse de Nemours, en s'avouant l'auteur d'un roman dans lequel un Nemours est représenté comme l'homme le plus beau de son temps, mais ayant eu une infinité de galanteries.

Voilà bien de la délicatesse, et qui ne semble pas bien utile. La régente, Marie de Nemours, Madame Royale, comme on l'appelait, avait aussi une infinité de galanteries qu'elle ne se donnait pas la peine de cacher. Et M. de Nemours n'était pas plus fait pour la scandaliser par sa conduite que pour lui déplaire par sa figure. D'ailleurs, se fût-elle montrée aussi prude qu'elle l'était peu, il n'est pas de dévote assez bégueule pour rougir d'avoir eu un Nemours dans sa famille.

Je croirais plutôt que Mme de La Fayette, qui avait du plaisir à écrire parce qu'elle écrivait bien, redoutait de passer pour auteur, surtout dans les Cours. C'est elle, il faut bien le dire, qui était prude et dévote. Or, aux environs de

1 Dans l'article cité plus haut, *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1880.



1678, les femmes auteurs ne jouissaient pas d'un bon renom. Mme de La Fayette appartenait par son âge et par ses amitiés à la société brillante de la Fronde. Du temps qu'elle était Mlle de La Vergne et qu'elle en remontrait pour le latin à son maître Ménage, l'hôtel de Rambouillet donnait le ton à un monde fort épris de gloire et qui ne raffinait pas moins sur le sentiment que sur l'intelligence. Alors, il était de mode pour les femmes d'unir la pureté des mœurs à l'éclat du bel esprit. Se dire savante, c'était se dire vertueuse; et la sagesse, dans le sens antique, où elles l'entendaient alors, comportait la rhétorique, l'astronomie et la chasteté. Mlle de La Vergne l'entendait ainsi et voulait bien qu'on la crût savante. Après son mariage, qui ne lui apporta aucune joie, elle fréquenta ces ruelles où les Précieuses faisaient les renchéries et affectaient de mépriser les plaisirs des sens. On en était là quand elle lança *la Princesse de Montpensier*. Mais, dès ce moment même, le sentiment public changeait. La génération nouvelle se montrait sévère pour ces illustres tant célébrées naguère, et ramenait assez rudement les femmes aux soins domestiques. De toutes parts les railleries pleuvaient sur les Précieuses. Ces dames étaient attaquées à la fois par Molière et par l'abbé de Pure. Mme de La Fayette, en personne bien avisée, cacha son latin et se soumit au sentiment nouveau, bien qu'elle se sentît le génie d'écrire. Si elle risqua *Zaïde* en pleine réaction, alors que Madeleine de Scudéry elle-même, cette illustre Sapho, passait pour une personne assez ridicule, c'est avec les précautions que l'on sait et sous le masque de M. de Segrais. Dix-huit ans plus tard, une personne aussi jalouse de sa réputation qu'était Mme de La Fayette devait encore user de quelque prudence en se faisant imprimer. Les femmes auteurs passaient alors pour galantes, et ce n'était pas sans raison. Mme Deshoulières avait été légère, et madame de La Suze l'était encore. Mlle de Villedieu vivait avec un officier. Les savantes telles que Mme de La Sablière accordaient beaucoup au sentiment. Mme de La Fayette ne voulait plus passer pour savante et n'entrait que sous un triple voile dans la république des

lettres. D'ailleurs, elle était dévote et de la petite coterie de Port-Royal. Les romans y étaient en abomination. M. Nicole, qui était le plus doux des hommes, disait en ce temps-là:

« Un faiseur de romans et un poète de théâtre est un empoisonneur public, non des corps, mais des âmes fidèles, qui se doit regarder comme coupable d'une infinité d'homicides spirituels, ou qu'il a causés en effet, ou qu'il peut causer par ses écrits pernicieux. » On voit que Mme de La Fayette avait quelques raisons, après tout, de ne point avouer trop ouvertement *la Princesse de Clèves.*

Le livre, apparu dans un demi-mystère, alla aux nues. Ce fut, pendant une saison, le public entretien. Mme de La Fayette n'exagérait pas en disant qu'on était partagé sur ce livre-là « à se manger ». Le jeune Balincour, l'ami de Racine, en fit une critique qu'on attribua au père Bouhours, et un abbé de Charmes y répondit par une apologie qui courut sous le nom de Barbier d'Aucour [1]. Boursault en tira une tragédie, car tout ce qui a la vogue en France finit par être traîné sur les planches.

Or, jamais succès ne fut plus légitime. Mme de La Fayette introduisait la première le naturel dans le roman; la première elle y peignait des caractères humains et des sentiments vrais; en cela elle entrait dignement dans le concert des classiques, et venait harmonieusement à la suite de Molière, de La Fontaine, de Boileau et de Racine, qui avaient rendu les muses à la nature et à la vérité. *Andromaque* est de 1667; *la Princesse de Clèves,* de 1678: la littérature moderne part de ces deux dates. *La Princesse de Clèves* est le premier roman français dont l'intérêt repose sur la vérité des passions.

Mais il faut bien prendre garde que si ce roman atteste par l'élégant naturel du style et de la pensée que Racine est venu, apportant Monime et Bérénice, Mme de La Fayette

1 *Lettres à Mme la marquise de... sur le sujet de la Princesse de Clèves,* Paris, 1678, in-12.

Conversations sur la critique de la Princesse de Clèves. Paris, 1679, in-12.

n'en appartient pas moins, par l'esprit même de son œuvre, à la génération de la Fronde et de Corneille. Elle demeura héroïque dans sa simplicité, et, comme l'auteur de *Cinna,* elle garde de la vie un idéal glorieux et superbe. Par le fond même du caractère, son héroïne est, comme Emilie, une « adorable furie », furie de la pudeur, si l'on veut, mais on n'en devine pas moins quelques têtes de serpents dans sa belle chevelure blonde. Par sa philosophie, Mme de La Fayette est cornélienne et tient au passé, comme c'est l'usage des femmes qui ne sont plus jeunes. Racine, et ce fut le grand coup de ce génie charmant dans sa puissance, Racine fit paraître les héros et les héroïnes de la tragédie comme des victimes touchantes du cœur et des sens. Corneille avait exalté la volonté jusqu'à l'absurdité; Racine montra la toute-puissance des passions, et il fut à cet égard, à son insu, le plus hardi des novateurs. Il apporta dans la poésie une vérité nouvelle, inouïe, profonde. Les contemporains n'en eurent pas une vue bien nette. Ceux même qui, comme Saint-Evremond, devaient entrer le plus aisément dans cette philosophie, furent arrêtés par des préjugés littéraires. Aussi ne faut-il pas s'étonner si Mme de Sévigné méprisait étourdiment des œuvres dont la grandeur dépassait de beaucoup la porté de son entendement. Son amie bien chère, Mme de La Fayette, était infiniment plus réfléchie et plus intelligente; elle comprenait des choses que la marquise ne soupçonna jamais. Néanmoins, elle s'en tint et voulut s'en tenir, dans l'étude des passions, à la psychologie de Corneille et des Précieuses. Quel était le fond de sa pensée? Nul ne le saura jamais. Cette personne vraie était impénétrable. Son confesseur lui-même ne la connaissait pas. Prude, dévote et bien en Cour, je la soupçonnerais presque d'avoir douté de la vertu, peu cru en Dieu, et ce qui est plus étonnant pour l'époque, haï le roi. J'entrevois que c'était un esprit terriblement fort. Elle n'a pas dit son secret, même dans *la Princesse de Clèves.*

Je n'analyserai pas ce roman; il est connu de ceux même qui ne l'ont pas lu. On sait que l'action s'y passe à la Cour de Henri III, mais qu'en réalité les mœurs qui y sont peintes

sont, avec quelque idéal, celles des personnes de qualité du temps où vivait l'auteur. Les esprits du XVIIe siècle n'avaient aucun sens du passé, et ils se peignaient involontairement eux-mêmes sous des noms anciens ou étrangers. Aussi Mme de La Fayette prête-t-elle, sans la moindre affectation, aux contemporains des Valois, le langage et les mœurs des courtisans de Louis XIV. Je ne dis pas qu'elle ne connût pas l'époque des Valois, je dis qu'elle la sentait mal. Et il faut se féliciter qu'elle ne l'ait pas peinte: ce n'eût été qu'un effort d'érudition, tandis qu'elle a laissé couler son génie. A peine est-il besoin de rappeler la fable si simple qui remplit ce petit livre exquis. Mme de Clèves, la plus belle personne de la Cour, est aimée de M. de Nemours, le plus accompli cavalier de tout le royaume. M. de Nemours, qui avait été très galant, devient timide dès qu'il est amoureux. Il cache sa passion, mais madame de Clèves la devine et, bien involontairement, la partage. Pour se fortifier contre le péril où son cœur l'entraîne, elle ne craint pas d'avouer à son mari qu'elle aime M. de Nemours, qu'elle le craint et se craint elle-même. Celui-ci la rassure et la console d'abord; mais, par l'effet d'une imprudence et d'une indiscrétion du duc de Nemours, il se croit trahi, et meurt de chagrin. Sa veuve n'estime pas avoir ainsi reconquis sa liberté. Elle reste fidèle à la mémoire de l'époux qu'elle n'avait jamais aimé.

Voilà qui, à bien des égards, semble admirable. Il n'en est pas moins vrai que Mme de Clèves met la vertu à bien haut prix, puisqu'elle ne croit pas la payer trop cher de la mort d'un mari et du désespoir d'un amant. (Je prends ce dernier mot dans le sens qu'il avait au XVIIe siècle.) « Qu'en pensez-vous? » ai-je demandé à une femme dont j'admire l'esprit hardi et pénétrant. Voici ce qu'on voulut bien me répondre:

« La princesse de Clèves, la préciosité en moins, est bien une héroïne de l'hôtel de Rambouillet. Elle est divine comme Clélie et comme Arthénice. Sa beauté est sans égale et son âme sans faiblesse. Mais Mme de Clèves n'est pas une héroïne factice, et les mobiles qui la font agir tiennent à la réalité

et n'empruntent rien à la fiction. Les soucis qui la guident sont très humains et sans idéal d'aucune sorte; la sagesse et la raison, qui sont des vertus temporelles, dirigent sa vie et règlent ses sentiments. Et, mieux encore que la sagesse, c'est la notion de sa grandeur mondaine qui la pénètre et la sauvegarde. Elle a au plus haut point le culte des apparences, et sa belle attitude de fierté hautaine lui adoucit peut-être bien des peines secrètes. Je me figure qu'à cette belle personne, d'une psychologie et surtout d'une morale moins troublées que les nôtres, le monde devait apparaître comme un beau salon très éclairé et qu'il s'agissait de traverser avec dignité et noblesse. Puis, sur une révérence majestueuse, on se retirait et tout était dit. C'est le triomphe de l'étiquette, d'une étiquette qui peut aller jusqu'à l'héroïsme, car il faut plus de courage parfois et plus de fermeté d'âme pour sourire au milieu d'une fête que sur un champ de bataille. La princesse de Clèves a cette sorte de courage, elle l'a jusqu'à l'oubli, jusqu'à l'immolation d'elle-même; elle est sans faiblesse, mais aussi elle est sans pitié. Elle laisse se désespérer et mourir deux hommes dont l'un au moins est aimé d'elle. Elle est sans remords, puisqu'elle est restée irréprochable et que rien n'a sérieusement dérangé le bel ensemble de sa conduite. Elle est une preuve de ce que produisent des principes sociaux très fermes et une règle de vie très sévère sans rien de supérieur à ces principes mêmes. Elle est aussi un exemple, édifiant peut-être, mais désolant, de ce que peuvent la morale et la vertu pour le bonheur des hommes. En face de cette âme loyale et impitoyable, on se prend à songer aux autres, aux héroïnes d'amour qui furent faibles, qui furent coupables, mais qui furent douces. Et l'on se demande si, à la base de cette vertu altière, n'était pas un orgueil qui l'a consolée de tout, même du mal qu'elle faisait. »

Ce qu'il y a de plus original dans la conduite de Mme de Clèves, c'est sans doute l'aveu qu'elle fait à son mari d'un amour qui n'est pas pour lui. A considérer la simple humanité, elle n'a pas lieu, il faut bien le dire, de s'en féliciter

beaucoup, car cet aveu est la première cause de la mort de M. de Clèves. Si elle n'avait point parlé, M. de Clèves ne serait pas mort; il aurait même vécu tranquille, heureux, dans une douce illusion. Mais il fallait être vraie à tout prix. Ce fut aussi l'avis d'une dame célèbre qui renouvela cent ans plus tard cette scène d'aveux. Mme Roland éprouva à trente-neuf ans « les vives affections d'une âme forte commandant à un corps robuste ». L'homme qu'elle aimait avait comme elle un sentiment exalté du devoir. C'était le député Buzot. Ils s'aimèrent sans être l'un à l'autre. Mme Roland avait un mari plus vieux qu'elle de vingt ans et caduc, couvrant son vieux corps de haillons sordides. Elle crut devoir, à l'exemple de Mme de Clèves, avouer à ce bonhomme qu'elle avait de l'amour pour un autre que lui. L'aveu fait à un mari si amorti ne pouvait tourner au tragique; et, à cet égard, Mme Roland semblera peut-être moins imprudente que Mme de Clèves. Pourtant, elle n'eut pas lieu de se féliciter d'une telle confidence. Elle en fit l'aveu dans ses mémoires: « J'honore, je chéris mon mari comme une fille sensible adore un père vertueux, à qui elle sacrifierait même son amant; mais j'ai trouvé l'homme qui pouvait être cet amant, et, demeurant fidèle à mes devoirs, mon ingénuité n'a pas su cacher les sentiments que je leur soumettais. Mon mari, excessivement sensible et d'affection et d'amour-propre, n'a pu supporter l'idée de la moindre altération dans son empire: son imagination s'est noircie: sa jalousie m'a irritée; le bonheur a fui loin de nous. Il m'adorait; je m'immolais à lui, et nous étions malheureux. Si j'étais libre, je suivrais partout ses pas pour adoucir ses chagrins et consoler sa vieillesse: une âme comme la mienne ne laisse jamais les sacrifices imparfaits. Mais Roland s'aigrit à l'idée d'un sacrifice, et la connaissance une fois acquise que j'en fais un pour lui renverse sa félicité, il souffre de le recevoir et ne peut s'en passer [1]. »

1 *Mémoires de Madame Roland*, édition Dauban. Plon, 1864, in-8°, pp. 172-173. Ce passage avait été supprimé dans les éditions précédentes.

Roland n'en mourut pas. Il fut sublime, dit-on, et promit de faire place un jour à celui qu'on aimait si l'on continuait à l'aimer invinciblement [1]. Mme Roland fut sublime aussi et refusa par avance un si généreux sacrifice. Mais, pour sublimes qu'ils furent, ils se tracassèrent et s'aigrirent. Le ménage allait mal, quand le 31 mai leur donna d'autres soins et noya dans le public désastre leurs disgrâces domestiques.

Mme de Clèves n'eut pas, dans sa cruelle franchise, que je sache, d'autre imitatrice que Mme Roland. Je n'ose dire qu'il faille le regretter. Toutefois, pour être juste, s'il est possible, il faut considérer qu'en agissant comme madame de Clèves, Mme Roland n'avait pas de si bonnes raisons. Mme de Clèves, en se confiant à son mari, lui demandait secours dans sa détresse, elle implorait un appui. Mme Roland ne voulait qu'étaler sa passion. Cela est bien différent. Quant à Mme de La Fayette, elle fut si contente de ces aveux tragiques qu'elle fit ensuite une nouvelle tout exprès pour montrer une autre femme faisant le même aveu dans des circonstances plus pénibles encore, car elle est coupable et elle se confesse au mari qu'elle a trompé.

La Comtesse de Tende [2], qui prend son mari pour confident de ses faiblesses, dépasse Mme Roland elle-même en héroïque sincérité.

Voilà encore une femme vraie. Il est piquant que ces femmes vraies soient sorties de l'imagination d'une femme qui ne se confessait pas même à son confesseur.

P.-S. — Je crois avoir gardé la mesure. Je crois avoir justement admiré *la Princesse de Clèves* et justement estimé Mme de La Fayette. Mais c'est peu d'être juste. On doit à un chef-d'œuvre et à une femme autre chose que la

1 « Une tradition, non dénuée d'autorité, va jusqu'à prétendre qu'il avait annoncé la résolution de se retirer un jour, si elle ne parvenait pas à étouffer cet amour: Résolution héroïque à laquelle elle n'eût pas consenti. »
Etude sur Madame Roland, par A. Dauban. Plon, 1864, in-8°, p. cxcv.

2 *La Comtesse de Tende* n'a pas été publiée, que je sache, du vivant de Mme de La Fayette.

justice. Il me vient des scrupules. Je crains d'avoir manqué à cette politesse, à cette courtoisie sans laquelle les belles-lettres elles-mêmes demeurent rudes et barbares. C'est pourquoi, songeant qu'Auguste Comte a admis *la Princesse de Clèves* dans la *Bibliothèque positiviste,* je prends la liberté de demander à l'héritier du maître, au chef vénéré des positivistes, de vouloir bien m'écrire quelques mots sur cette *Princesse*, qu'il admire, je le sais, avec une intelligente ferveur. M. Pierre Laffitte veut bien me répondre. Voici cette lettre [1], qui corrigera ma préface. Elle est telle, cette lettre, que je l'attendais d'un philosophe animé, comme l'antique Epicure, du fougueux enthousiasme de la raison.

1 On trouvera cette lettre reproduite à la fin de la *Notice Bibliographique*, p. 556 du présent volume *(Note de l'éditeur)*.

VACANCES SENTIMENTALES EN ALSACE

Vacances sentimentales en Alsace

Arrivés à Strasbourg à six heures du matin, nous entendons un bruit de tambours. Rue de la Nuée-Bleue, je vois passer une compagnie qui va faire l'exercice. Chaque soldat porte sur son épaule un bonhomme de grandeur naturelle, découpé dans une planche et peint. Mal peint, les bonshommes ressemblent à leurs porteurs et je ne serais pas trop étonné de les voir, au commandement de l'officier, sauter tous à terre et mettre les hommes sur leur dos.

Il est inutile de vous dire que ces bonshommes sont faits pour qu'on tire dessus. Le soldat croit tirer sur des hommes: cela l'amuse.

L'hôtel où nous descendons fut, au bon vieux temps, une auberge, et il lui en reste quelque chose. J'aime beaucoup sa cour, où l'on entre par une voûte basse et noire. Des poules, des dindons, un chat, un chien, deux cigognes vivent dans cette cour rustique. Etrangères à tout ce qui se passe, les cigognes poursuivent, debout sur une patte, leur songe perpétuel.

Suzanne, qui pendant les dix-huit mois qu'elle est de ce monde, n'a jamais vu de cigogne, admire ces oiseaux étranges et flegmatiques. Leur immobilité l'encourage: à petits pas, les yeux, la bouche et les bras grands ouverts, elle s'approche d'une cigogne; elle la touche presque. Mais l'oiseau, s'aidant de l'aile, a fait un grand saut, et maintenant il continue dix pas plus loin son rêve mystérieux. Suzanne, qui veut faire comme la cigogne, agite ses petits bras pour voler; mais elle n'y réussit pas et s'étonne.

— Vous regardez nos cigognes domestiques, monsieur, me dit l'hôtelier; le vent les a jetées de leur nid dans la rue quand elles ne pouvaient pas encore voler, et nous les avons élevées. L'une a dix-sept ans et l'autre deux. Elles ne nous quittent jamais. Les autres, les cigognes sauvages, s'en vont tous les ans vers la mi-août. Elles sont parties plus tôt cette année, ce qui nous présage un hiver précoce et rigoureux.

Place de la Cathédrale, un défilé avec un bruit terrible de tambours et de fifres.

Des soldats partout. J'en trouve à chaque marche de l'escalier des tours et jusque dans la flèche.

— Il y en a moins que d'ordinaire en ce moment, à cause des grandes manœuvres, me dit un Strasbourgeois.

On travaille ferme à la restauration de la cathédrale, dont la somptueuse dentelle de pierre a été déchirée en bien des endroits par le bombardement de 1870.

J'entre et je contemple la voûte de ce chœur vaste et nu, qu'éclaire une seule fenêtre. Je m'arrête au pied de ces robustes piliers sur lesquels reposent si noblement les deux arcades latérales. Le Suisse vient me chercher là et me conduit, non par force ni par persuasion, mais avec l'autorité de son habit, de ses armes, de sa taille et de son grave visage, jusqu'au pied de l'horloge astronomique de Schwilgué. Là, il m'enferme en compagnie d'un assez grand nombre d'Anglais, de Russes et d'Allemands, et il part de nouveau, la hallebarde à la main, à la recherche des proies de divers pays éparses dans l'église. Il les amène à leur tour devant l'horloge et leur ouvre la grille, qu'il referme soigneusement sur eux et sur nous. Midi va sonner. Il compte ses prisonniers, comme l'antique Polyphème dénombrait les compagnons d'Ulysse; il nous rançonne et nous dit:

— Cette horloge indique le comput ecclésiastique, les fêtes mobiles, les éclipses de soleil et de lune, la procession des équinoxes, etc., etc.

Midi sonne, et l'on voit, sur le coffre de l'horloge, la Mort, Jésus-Christ, les douze apôtres et je ne sais combien d'autres

petites figures sculptées et peintes qui se mettent en mouvement. Un gros coq bat des ailes et chante. Comme j'aime les joujoux, ceux-là m'amuseraient; mais le Suisse m'agace. Puis, l'idée que je suis enfermé me gâte mon plaisir. Enfin, s'il faut le dire, les Strasbourgeois sont trop fiers de leur horloge. Ils se soucient peu de leurs vieilles maisons, dont quelques-unes sont merveilleuses; ils parlent à peine de leur cathédrale, dont la flèche est un des miracles de l'art gothique; ils ont mille avantages qu'ils dédaignent; mais ils se croient supérieurs aux autres hommes parce qu'ils possèdent l'horloge de M. Schwilgué.

Tenez: que vous disais-je? Le Suisse nous a ouvert la grille, non pour nous permettre de sortir, mais pour nous obliger à le faire. Nous voilà jetés sur la place, et on me met dans la main un papier rouge sur lequel je lis:

« L'horloge de la cathédrale en miniature. C'est une conception prodigieuse qu'un jeune garçon de douze ans a entreprise et promis de mener à bonne fin, et c'est à la stupéfaction du monde entier que cet enfant a réussi dans son entreprise sans avoir eu d'autres notions de la chose que sa naïveté et son génie. L'horloge construite par A... L..., de Souffelweyersheim, est la fidèle réduction de la fameuse horloge de Schwilgué, qui est considérée à juste titre comme une des gloires du génie alsacien. »

Un gamin, deux gamins, trois gamins s'approchent de nous et crient ensemble:

— Achetez la photographie du chef-d'œuvre de Schwilgué, de l'hor...

Midi et demi. Le dîner. Perdrix aux choux; c'en est le temps. Pâté de foie gras; c'en est le lieu. Les gens de Strasbourg tiennent pour le pâté strasbourgeois; mais les gens de Colmar préfèrent le pâté colmatais. La vérité est que les deux villes font des pâtés excellents.

Il paraît que c'est un docte officier de bouche de Normandie, Close, cuisinier du maréchal de Contades, qui conçut ce chef-d'œuvre à la fin du dernier siècle. « Ce Normand, dit

M. Charles Gérard, devina ce que le foie gras pouvait devenir dans une main d'artiste et avec le secours de combinaisons empruntées à l'école française. Il l'éleva, sous la forme de pâté, à la dignité d'un mets souverain, en affermissant et concentrant la matière première, en l'entourant d'une douillette de veau haché, que recouvre une fine cuirasse de pâte dorée et historiée. Le corps ainsi créé, il fallut lui donner une âme. Close la trouva dans les parfums de la truffe du Périgord. »

Quant à l'art de développer le foie des oies, c'est chose fort ancienne. Pline dit que la farce convient aux volailles dont on veut grossir le foie. *Fartilibus jecur in magnam amplitudinem crescit.*

Suzanne a, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, dix-huit mois accomplis. Jugez par là de sa taille et de son air. Eh bien! aujourd'hui Suzanne s'est plantée debout sur la place de la cathédrale, et là, les poings sur les hanches, les mollets tendus, le nez au vent, elle a considéré la flèche en faisant des mines de connaisseur. Elle hochait la tête et poussait des petits *Oh! oh!* Avec son chapeau à plumes, son habit à grand collet et ses bas rouges, elle avait l'air d'une figurine de porcelaine de Saxe représentant un amour de petit marquis antiquaire, du temps de M. de Caylus. Elle était adorable dans sa contemplation du géant de pierre.

La ville n'est pas accidentée. Elle est plate; c'est commode, mais c'est laid. Elle n'a pas de jardins, pas d'arbres, et sans arbres les villes sont sans gaieté. L'Ill, qui contourne Strasbourg, a plutôt l'air d'un canal que d'une rivière. Mais il y a dans la vieille ville beaucoup de maisons de pierre historiée et de bois sculpté. Les plus anciennes sont basses et ont un étage en encorbellement. Il en est à pignons dentelés. Les plus élevées, âgées d'un siècle environ, sont singulières par la hauteur des toits, qui ont jusqu'à cinq étages de lucarnes. On leur a donné beaucoup de pente pour l'écoulement des neiges, qui sont abondantes en hiver.

Quant aux costumes nationaux, je n'ai pas besoin de vous dire qu'on n'en voit plus. J'ai pourtant rencontré au marché un gros bonhomme rougeaud en bonnet fourré avec une houppelande fendue jusqu'au milieu du dos, une culotte et des bas rouges. Mais c'était un habitant de la Forêt-Noire. Le reste était « habillé comme vous et moi ». C'est ainsi que s'exprimait le cocher parlant à la baronne.

Le nœud alsacien lui-même se perd. Les filles de Strasbourg ont maintenant des petits bonnets blancs. Je n'ai vu le grand nœud noir que sur des têtes vieilles ou laides. Les paysannes de la Forêt-Noire font le même nœud, mais avec des rubans de couleur.

La campagne n'a pas été plus fidèle à l'ancienne façon des nippes. Autrefois, dans les villages, les catholiques portaient la jupe rouge, et les protestantes la jupe verte. Maintenant elles mettent les unes comme les autres des robes à raies ou à carreaux, des mantelets de confection et même d'horribles chapeaux.

Ils sont là, proche la cathédrale, dans une petite rue qui mène à la rivière, trois vanniers-layetiers qui font, le matin leur étalage et mettent devant leur porte des objets usuels, boîtes, coffres et paniers de toute sorte. Ils ont aussi des joujoux d'osier et des hochets tressés. Mais ce n'est pas tout. Ils étalent chacun une douzaine de cercueils de petits enfants. Conçoit-on un pareil étalage et si bien fait pour tenter le client? Il ne passe donc pas de mères dans cette rue! Oh! les horribles petites boîtes jaunes! Je sais qu'il faut beaucoup pardonner à la nature, mais je ne lui pardonnerai jamais la mort d'un seul petit enfant. Et j'envoie à tous les diables les trois vanniers-layetiers qui ramènent bêtement ma pensée à ce qu'il y a de plus affreux dans cette chienne de vie.

Nous allons à Saint-Thomas visiter le tombeau du maréchal de Saxe. Ce tombeau, l'ouvrage de Pigalle, s'élève dans le chœur de l'église et présente un spectacle grand et dramatique. Le vainqueur de Prague, de Raucourt et de Laufeld est

debout, son bâton de maréchal à la main; la Mort lui montre le cercueil ouvert et lui fait signe d'y descendre. Cependant la France éplorée s'efforce en vain de soutenir son héros et d'écarter la Mort. Maurice de Saxe descend avec un calme superbe les degrés qui conduisent au cercueil et regarde ailleurs.

On voudrait peut-être que le grand homme de guerre qui tint si ferme et si haut l'épée de la France eût sur son monument quelques pouces de plus que la taille ordinaire. Mais Pigalle observait toujours la nature et ne la corrigeait jamais. Aussi la figure de Maurice, dans la vérité même de ses proportions, semble un peu courte et basse. On ne reconnaît pas là, tout d'abord, l'homme qui de sa main rompait un fer à cheval et pliait un écu de six francs, ce gaillard enfin qui, un jour, à Londres, insulté dans la rue par un charretier, le saisit et le jeta dans un tombereau de boue qui passait. Mais l'expression du courage habituel et facile est admirablement fixée sur le marbre. Ce calme que le statuaire imprima sur les traits rudes du fils d'Aurore de Kœnigsmark, le maréchal l'avait sur son lit de mort. Il mit beaucoup de raison à mourir, sans y prendre aucun plaisir.

— Docteur, dit-il à son médecin, la vie n'est qu'un songe; le mien a été beau, mais il est court.

Vous croyez peut-être qu'en disant ces mots le maréchal pensait à ses belles amies, à Anna Ivanowna, à Adrienne Lecouvreur, qui vendit ses bijoux pour lui acheter de la poudre et des balles, aux *mille et trois* enfin qui l'avaient aimé? Oh! que non! Il pensait à ses batailles. C'était là ses vraies, ses seules bien-aimées. Regardez-le là, sur son marbre. C'est un soldat et point un galant. Les femmes ne l'en aimaient que mieux ainsi; mais il se souciait peu d'elles. La guerre était tout pour lui; le reste, rien. Et quel militaire c'était! Gai, bon enfant, plein de cœur, le père du troupier.

Un jour, un officier général lui proposa de tenter un coup de main pour lequel il fallait, disait cet officier, sacrifier la vie d'une vingtaine de grenadiers.

— Malepeste! une vingtaine de grenadiers! s'écria Maurice. Passe encore si c'était une vingtaine d'officiers généraux!

Ce grand homme était un drôle de corps. Il épousa une Allemande, non parce qu'il l'aimait, mais parce qu'elle s'appelait Victoire, et il la quitta vite pour d'autres victoires. C'est la jalousie importune de Victoire de Lœben qui jeta Maurice en France, où il rendit de si grands services. Quel historien démêlera jamais l'écheveau des causes et des effets?

L'envie raisonnable de fuir le Suisse de Saint-Thomas — un Suisse huguenot en habit noir — me fait me jeter dans un bras du transept, où j'ai la malchance de tomber sur une *curiosité*. C'est un comte de Nassau-Saarbrück et sa fille qui sont là, dans leur cercueil, sous verre. Le père eut le malheur d'être tué dans la guerre de Trente Ans et le malheur plus récent d'être exhumé en assez mauvais état par des gens d'esprit qui lui mirent des gants de gendarme, l'habillèrent, ainsi que sa fille, chez le costumier du théâtre, et le montrèrent depuis lors avec elle pour de l'argent. Il est noir et à consistance d'oignon brûlé. La fillette a des cheveux; seulement elle n'a plus de peau. Un linceul eût mieux fait leur affaire; mais les morts savent vivre et ne se plaignent pas.

Les femmes de Strasbourg adorent la musique militaire; mais elles ne vont point entendre celle que leur donnent les Allemands, qui pourtant est très bonne. Elles ne vont pas au théâtre, bien qu'elles en soient folles. Elles se visitent entre elles et ne prennent part à aucun divertissement public. Ce sont les veuves de la France. Quant aux hommes, ils applaudissent beaucoup en ce moment Mlle Bélia, de l'Opéra-Comique, qui est venue chanter à Eden-Garden *Hymne à la France*. La censure allemande a obligé la chanteuse à dire *gloire* partout où le texte disait *France*. France, gloire. Allons! la censure aurait pu trouver un synonyme plus désobligeant.

La porte par laquelle on va du Rhin à Kehl se nommait, avant 1870, Porte d'Austerlitz. Les Allemands ont effacé ce nom et remis à la place la vieille dénomination de Porte des

Bouchers. Fort bien. Mais le nom d'Austerlitz n'était pas écrit sur cette porte seulement. Et que leur rappelle, après tout, de si cruel la bataille des trois empereurs? La Prusse n'en était pas.

En sortant par la Porte d'Austerlitz (qu'on me permette de lui rendre ce nom comme un souvenir et comme un présage), on a devant soi la route de Kehl. Elle était autrefois ombragée de vieux platanes que le défenseur de Strasbourg fit tomber en 1870. Ravage bien inutile, me dit un de nos jeunes officiers supérieurs. L'art nouveau des sièges ne s'offusque pas de quelques têtes d'arbres.

Après vingt minutes de marche sur cette route dénudée, nous traversons un maigre bras du Rhin et nous abordons une île boisée au milieu de laquelle s'élève un cénotaphe de style empire. On y voit, sur un socle de pierre, un casque de pierre taillé pour la tête d'un Titan. Cette emphase martiale est convenable ici, car on lit sur le socle: *Au général Desaix, l'armée du Rhin, 1800.* Ce nom et cette date, lus sur cette terre, font battre le cœur.

Je ne connais pas de mémoire plus fière et plus pure que celle du général Desaix. Il ne demanda jamais rien à la patrie, à laquelle il donna son âme et sa vie. Desaix de Veygoux, gentilhomme d'Auvergne, avait deux frères et quinze parents émigrés. Sa mère et sa sœur furent indignement emprisonnées par les jacobins de Clermont. Le Comité de salut public le destitua, la municipalité de Strasbourg le décréta d'arrestation. Il se vengea en combinant avec une prudence consommée le passage du Rhin, qu'il exécuta avec une étonnante audace. Puis, quand il fallut renoncer à l'offensive, il aida Moreau dans sa retraite classique, et il arrêta pendant deux mois, devant la misérable forteresse désarmée et démantelée de Kehl, toute l'armée autrichienne et l'archiduc Charles, humilié d'être tenu en échec par une bicoque.

Voilà ce que rappelle le monument devant lequel je m'arrête avec respect; voilà ce que crie la terre d'Alsace.

L'hôtelier, à qui j'annonce mon départ, me répond:

— Oh! monsieur, je pensais bien que vous ne resteriez pas longtemps. Les Français ne peuvent pas durer ici.

Non, je ne peux pas rester. Les impressions que je ressens sont trop pénibles.

Ce n'est pas que les fonctionnaires allemands n'aient une certaine bonhomie. L'autre semaine, par exemple, à Deutsch-Avricour, un douanier de l'empereur visita nos malles pièce par pièce et dit à ma femme en riant largement:

— Quatre japots, c'est pogoup bour einne seule tête, matame.

Tantôt, l'employé du télégraphe, à Strasbourg, lut tranquillement ma dépêche, posa sa pipe sur le bord de la table et me dit:

— Vous avez tort d'aller à la Vangenburg; on est beaucoup mieux aux Trois-Epis.

— Il se peut; mais veuillez transmettre...

Il reprit sa pipe, en tira une bouffée et me dit:

— Je m'occupe de météorologie. Et vous?

Mais que les ridicules d'un plumitif candide et d'un gabelou jovial nous amusent sans nous leurrer; L'Allemand est bon administrateur. Ce serait une sottise dangereuse de le nier. Les Alsaciens que j'ai interrogés m'ont avoué qu'ils n'avaient à se plaindre ni de leurs chemins de fer ni de leurs postes. Ils ne reprochent rien aux Allemands. Mais ils ne veulent rien d'eux, parce qu'ils ne veulent pas d'eux. Cela est si vrai que la municipalité de Strasbourg a refusé, il y a quelque temps, de voter, sur la proposition du gouvernement de l'empereur, l'entreprise d'un canal qui eût enrichi la ville.

Les Alsaciens ne veulent ni de l'administration allemande, qui est lente, minutieuse, mais régulière et sûre, ni de l'instruction allemande, qui est plus forte que la nôtre, ni du gouvernement allemand, qui serait supportable sans le militarisme. La raison pour laquelle les Alsaciens résistent à l'esprit allemand est une raison de sentiment. Il n'est point de raison plus forte que celle-là; il n'en est point de plus pure, de plus haute, ni qui inspire de si grandes choses.

L'Alsace nous regrette parce qu'elle nous aime. J'admirerais moins, pour ma part, la fidélité de ses habitants si je les voyais en proie à des brutes ineptes. Au contraire, l'Alsace a des maîtres intelligents; elle les hait pourtant.

Pour nous, gardons nos espérances: elles sont permises. Mais fondons-les sur nos vertus et nos talents plutôt que sur les fautes de nos vainqueurs.

Je pars après avoir fait très vite et fort en gros ce pourquoi j'étais venu. Ce qui m'amenait, c'était, non pas une affaire d'Etat, mais une petite affaire d'histoire et d'art. Il n'y a point là de secret et, pour peu que vous teniez à savoir ce que je venais faire à Strasbourg, je vous le dirai. J'y venais chercher quelques éclaircissements sur la vie et les œuvres de Jean Guérin, peintre en miniatures, mon arrière-grand-oncle par alliance.

Cet excellent homme a laissé des mémoires inédits ou plutôt un journal dont le manuscrit est entre mes mains et que je publierai quand mon travail sera prêt; et ce sera à Pâques ou à la Trinité, comme dit la chanson.

Pourtant le journal de Jean Guérin est curieux et mérite d'être connu. Jean Guérin, fils d'un graveur de la Monnaie de Strasbourg, se rendit à Paris, en 1785, pour y exercer la profession, fort lucrative alors, de peintre en miniatures. C'était le temps où l'on montait les miniatures en médaillons, en bonbonnières, en tabatières, en bagues, en boutons de chemise, de veste et d'habit.

Jean Guérin obtint de faire le portrait de la maréchale de Matignon. Il réussit, fit le portrait de la reine et devint un miniaturiste à la mode. Les Praslin, les Choiseul, les Rohan, les Breteuil, les Montmorency, les La Rochefoucauld, les Croÿ, les Maillé, les La Ferté, les Liancourt, les Broglie posèrent devant le jeune peintre. Pour lui, au milieu de ses

succès rapides, il restait « sensible et mélancolique ». L'amour était la cause de ses chagrins. L'amour est vieux comme le monde, mais il change souvent de costume. Il faut savoir retrouver le sentiment vrai sous les travestissements de la mode. Il faut bien comprendre, par exemple, que c'est dans la naïveté de son âme que, levant au ciel des yeux humides, Jean Guérin priait « l'Auteur de la nature de rendre Rosalie moins frivole ».

Quelques-unes de ses belles clientes voulurent lui faire oublier Rosalie, et l'une d'elles, Mme de P***, s'y prit lestement. Guérin a noté sur son journal une scène où l'on voit que cette dame n'aimait pas attendre.

« Pendant que nous étions seuls dans son boudoir, dit le jeune peintre, elle me prit la main et m'obligea à m'asseoir à côté d'elle sur son sopha.

» — J'aime les beaux-arts; mais, je l'avoue, dit-elle avec quelque embarras, les artistes sont encore plus chers à mon cœur, surtout...

» La pudeur l'empêcha d'achever. Je saisis sa main, que je baisai avec transports... Quel feu dans mes veines! Je tremblais... Je me serais perdu et peut-être elle, sans l'arrivée de sa sœur, qui fit tant de bruit en entrant dans le salon qu'elle nous donna le temps de nous séparer et de respirer, ce dont j'avais grand besoin. Quand elle entra, je considérais un tableau dont je m'étais emparé à la hâte, et Mme de P*** dessinait avec une assurance qui m'étonna, d'autant plus que, la seconde d'auparavant, je l'avais vue hors d'elle. Oh femmes! »

Aux débuts de la Révolution, Guérin s'enflamme pour les idées nouvelles. Il nous déclare, par exemple, que sur les ruines de la Bastille il jouissait « du triomphe du peuple en foulant aux pieds ce monstre de despotisme ». Dans cet état d'esprit, il fit d'excellents portraits des membres de l'Assemblée nationale. Mais il resta l'ami du roi et de la Constitution. Garde national dans le bataillon des Filles Saint-Thomas, il se signala, le 20 juin, parmi les défenseurs de la famille royale. Le récit de ce qu'il a vu dans cette journée est assez curieux pour que je cède au plaisir de vous en faire part ici même:

Récit de la journée du 20 juin 1792, extrait du journal inédit de Jean Guérin.

Vers midi, avant même, on battait des rappels à force et l'on disait que les faubourgs armés devaient se porter aux Tuileries. N'y pouvant plus tenir, je me revêtis vite de mon uniforme et de mon fusil et fus aux Tuileries chercher mon bataillon. La masse des 10 000 piques dont la rue Saint-Honoré était obstruée demandait à grands cris à être admise à l'Assemblée. Elle le fut. Je fus, seul, obligé de traverser, persque dans toute sa largeur, cette canaille enrégimentée. Ne trouvant pas mon bataillon à la place Vendôme, où je l'avais cherché, je suis rentré aux Tuileries par les Capucins où j'ai rencontré Ramond.

Arrivé aux Tuileries, j'y ai trouvé mon bataillon. Nous marchâmes avec nos canons au château. On nous plaça sur la terrasse en bas pour empêcher que ces gredins n'entrassent par le jardin chez le roi. Tous les bataillons arrivés en firent de même, et nous restâmes là trois heures et demie à voir défiler cette horde de coquins.

Vers quatre heures, un rappel très fort, accompagné de cris effroyables, se fit entendre dans les cours derrière nous. Nous courûmes aux armes et, peu d'instants après, ces gueux brisèrent les portes du château, forcèrent les gardes (déjà à demi gagnés, ainsi que la moitié des bataillons et presque tous les canonniers) et entrèrent dans les appartements en jetant des cris horribles, parmi lesquels on distinguait ceux-ci: « Nous le tenons! » A l'instant, tout fut en leur puissance chez le Roi et il ne resta que sa seule chambre à coucher, dans laquelle il s'était réfugié ainsi que la Reine et ses enfants, qui n'était point violée, mais que l'on commençait à ouvrir à coups de hache.

Témoins de tout cela du poste où nous étions, la plupart d'entre nous pleuraient de rage de ce qu'on nous laissait là, tandis que les gueux étaient maîtres du château et de la vie du Roi.

« Dans la douleur et la rage qui nous transportaient, nous menaçâmes notre commandant Bascaris de le massacrer s'il ne nous faisait marcher. En effet, ne recevant point d'ordre et craignant l'effet de notre colère, il s'écria tout à coup: — Grenadiers, en avant! — Aussi nous partîmes au pas de charge et montâmes l'escalier du Dauphin.

En entrant dans les appartements, nous les trouvâmes farcis de ces scélérats. En nous voyant entrer fermes et toujours au pas de charge, quoique nous n'étions qu'environ 50 contre 8000, ils s'écrièrent qu'ils ne voulaient faire de mal à personne, etc.

Nous les fîmes ranger à bons coups de crosse et parvînmes enfin jusqu'à la salle du Conseil, que nous fîmes vider sur-le-champ.

A peine y étions-nous dix minutes, que la Reine, le Dauphin, Mme Royale, Mmes de Lamballe et de Tarente, plusieurs encore, entrèrent pâles et tremblantes en nous demandant protection pour elles et leurs enfants. Nous fîmes aussitôt cercle autour d'elles et les enfermâmes si bien qu'il eût été impossible de les entamer. Plus ces scélérats menaçaient et plus notre courage croissait. Cette scène, qui dura trois heures et demie, est la plus effroyable dont j'aie jamais été témoin. Plus de 12 000 gueux nous entouraient, nous menaçaient, menaçaient et injuriaient la Reine, ses enfants, etc.

Elle pleurait, nous serrait contre elle quand le danger devenait par trop grand, et nous lui jurions mille fois que le fer qui la touchera traversera d'abord nos cœurs.

Enfin, on vint lui annoncer que le Roi venait de rentrer vivant dans son appartement. Aussitôt elle se leva, se précipita avec ses enfants dans l'appartement et les bras du Roi, et ils restèrent ainsi près de dix minutes sans mouvement.

Trente des nôtres, dont j'étais, la suivirent dans l'appartement. Les vingt autres gardèrent la porte et chassèrent le reste des gueux qui voulaient encore enfoncer la porte de la chambre où ils étaient.

Enfin nous commençâmes à respirer, et eux aussi. Le Roi et la Reine nous demandèrent tour à tour nos noms, nos demeures, nos bataillons, etc. Personne ne se nomma. Ils nous disaient qu'ils nous devaient la vie, nous rendant grâces, les larmes aux yeux. Nous pleurions tous en ce moment.

Wermarang dit à la Reine, comme capitaine de la compagnie:

— Ne nous remerciez pas, madame; nous n'avons fait que ce que d'honnêtes gens, amis des lois, devaient faire. Nous aurions plus fait encore... Mais nous n'avions plus le brave Lafayette pour nous commander.

Tout le monde fut satisfait de cette réponse, et, après avoir donné la chasse à un certain nombre de ces coquins, qui volaient dans les appartements, les greniers, les caves et les cuisines, nous rentrâmes.

Il était dix heures du soir, et nous n'avions, pour la plupart, point déjeuné, à plus forte raison dîné.

L'impression que donne ce récit est exactement celle qu'on éprouve en regardant cette grande estampe si connue, qu'on voyait communément il y a quelques années aux étalages du quai Voltaire, la scène du 20 juin gravée d'après Bouillon par

Vérité en 1794. Sur cette estampe on reconnaît, rien qu'à leur mine, les « coquins », les « gueux », les « gredins » que le grenadier Guérin crossa vigoureusement. Il fit bien. Mais ces malheureux n'étaient pas bien terribles, en somme, puisqu'armés de piques et de sabres au nombre de plus de douze mille, ils ne tentèrent pas de résister à cinquante soldats citoyens assurément sensibles et braves, mais très novices, et dont les chefs avaient peu de zèle si l'on en juge par ce commandant Bascaris que ses hommes firent marcher la baïonnette dans les reins.

Au pied des Vosges, dans les vignes, est Andlau, dont notre voiture traverse la grand-rue, entre des maisons de bois élevées en encorbellement. Ce village a grise mine, mais les profils XVe siècle de ses habitations amusent l'œil. J'aperçois quelques fenêtres qui ont gardé leur vitrage en culs de bouteille.

On voit sur une petite place une fontaine surmontée d'une colonne qui porte une figure de femme avec une ourse assise à ses pieds. C'est sainte Richarde et son ourse miraculeuse. Richarde, femme de Louis le Gros, fut répudiée par ce faible empereur après vingt-cinq ans de fidélité conjugale, de sagesse et de prudence.

Elle s'en alla dans la belle vallée qu'arrose l'Andlau; elle y fonda une abbaye, et c'est là qu'elle finit sa vie dans la prière et l'étude. Elle a laissé des poésies latines qui révèlent une âme forte et sereine.

— Et son ourse?

— Son ourse? Voici ce qu'en rapportent les pieux légendaires:

Quand Richarde se résolut à remplacer la couronne terrestre qu'on lui avait ôtée par la couronne glorieuse des élus, elle alla sur le tombeau de sainte Odile prier Dieu qu'il voulût bien marquer lui-même le lieu où elle élèverait un monastère. Elle reçut sa réponse dans une vision. Ce fut qu'elle devait faire son pieux établissement dans la vallée d'Andlau, au lieu où elle verrait une ourse et ses petits gratter la terre.

Elle n'y manqua pas, et on montre encore aujourd'hui dans une chapelle souterraine de l'église le trou de l'ourse.

Ce petit conte est le cadet d'une nombreuse famille. A cette famille appartient l'histoire du chameau à qui le comte Hugues de Bourgogne confia un morceau de la vraie croix, qu'il tenait de l'empereur Charlemagne. Le chameau, laissé libre de choisir sa route, alla déposer sa précieuse relique à la porte du Niedermunster, au pied du mont Sainte-Odile, que nous allons visiter.

Ces récits sont naïfs comme les vieilles cartes à jouer et les images d'Epinal. C'est par cela même, c'est par leur grossier dessin et leur vive enluminure qu'ils nous charmèrent enfants et qu'ils nous amusent encore. Mais les enfants d'aujourd'hui ne lisent pas de contes. Pour leur développer l'âme, on leur explique la machine pneumatique. A la soupape S et au piston P, les pauvres petits préféreraient Flore et Blancheflore. Pour leur malheur, notre société est pleine de pharmaciens qui craignent l'imagination. Ils ont grand tort: c'est elle, avec ses mensonges, qui sème toute beauté et toute vertu dans le monde.

Nous suivons l'étroite et sinueuse vallée dans laquelle l'Andlau a creusé son lit rocheux. Nous sommes entrés dans la région des sapins. Sur les deux versants, les sapins montent tout droit et lèvent au ciel une fine et verte aiguille, tandis que leurs ramures inférieures s'inclinent lourdement vers la terre aride et rouge. Toute la montagne est couverte de leurs fûts, droits comme des tuyaux d'orgue, et de leur verdure monotone, qui bleuit sur les croupes lointaines.

En suivant les courbes nombreuses de la vallée, on découvre les aspects divers du même paysage et l'on voit se dérouler lentement les anneaux de la belle chaîne naturelle. L'Andlau, qui tantôt sommeille dans un lit de cresson et de saxifrage, et qui tantôt se brise en chantant sur des pierres mousses, met la fraîcheur et le mouvement dans ce monotone royaume des sapins.

On rencontre de distance en distance des scieries établies

sur la rivière et, devant chaque scierie, quelques poulets étiques et des groupes d'enfants aux cheveux jaunes, avec des fonds de culotte qui leur vont de l'épaule au jarret, et les pieds nus.

La nuit vient et l'ombre monte de la vallée aux cimes. Encore un lacet de la route, et nous sommes arrivés. Des lumières brillent sur la façade de l'hôtel. Ce sont des becs de gaz, ni plus ni moins.

Nous sommes à 615 mètres d'altitude, sur un sommet dominé de toutes parts par des montagnes dont les lignes bleues bordent notre large horizon. Le Hohwald est ce que certains petits *Guides* nomment une station climatérique. En fait, on peut conseiller ce séjour aux gens qui se portent bien. Un prospectus le dit excellent pour les personnes qui, sans être phtisiques, ont des phtisiques dans leur famille. C'est une manière délicate de prier les poitrinaires de ne pas grimper si haut.

Les belles promenades qu'on fait ici, par des montées douces, le long des bois de sapins ou de hêtres! Mais à quoi bon enfiler des noms de montagnes? Un nom qui n'est pas un souvenir n'est qu'un vain son. Ceux que je lis sur la carte du Hohwald et que le Club alpin a mis sur des poteaux à l'angle des routes sont un mélange curieux de français et d'allemand.

A la Belle-Vue, qui est bien nommée, le regard découvre une vallée charmante avec de blancs villages et tout un horizon de montagnes vertes ou bleues. Nous nous asseyons sur la terre parfumée de thym; là, nous regardons les flocons de vapeurs accrochés aux arbres sur les cimes et nous suivons les grandes ombres des nuages qui courent sur la prairie. On entend la clochette des vaches qui paissent. Tout est paisible et fleuri dans l'étendue sereine, tout sommeille ou rit ou chante. Dans le ciel radieux, seul, un autour fait de grands cercles sans presque remuer les ailes.

Sans cet oiseau de proie, on oublierait ici que la faim est la reine du monde et que la vie, c'est le meurtre.

Pour Suzanne, le vrai nom du Hohwald, c'est la Révélation de la Fleur. Ce nom, d'aspect mystique, est parfaitement exact. Suzanne, qui fréquente le bois de Boulogne depuis les dix-huit mois qu'elle est en ce monde, n'avait pas compris la fleur. Sa faune était suffisamment riche: elle comportait les dadas, les mimis, les toutous, autrement dits vouvous, et les cocotes, animaux fantastiques et pleins de poésie qu'il ne faut pas confondre avec les chevaux, les chats, les chiens et les poules. Mais, si la faune de Suzanne était d'une richesse satisfaisante, sa flore était d'une extrême pauvreté.

Au Hohwald, Suzanne comprit la fleur et fit des bouquets. D'abord elle y procéda avec une méthode défectueuse. Cette méthode consistait à empoigner des deux mains une tige et à tomber sur le derrière quand la tige cédait. Suzanne sentit la première les inconvénients de ce procédé. Elle y remédia en faisant cueillir les fleurs par sa mère, par son père, par tout le monde.

Ce fut pendant plusieurs jours notre seule occupation. Les fleurs jaunes étaient ses préférées; elle acceptait aussi les rouges. Au contraire, elle n'estimait guère les bleues, et il y a dans les prés un petit lis violet qu'elle refusa constamment. Elle nomma *coucous* les fleurs qui lui plaisaient et ne nomma point les autres. Elle fit d'innombrables bouquets. Mais, comme elle ne souffrait pas qu'on les lui liât, les fleurs tombaient toutes en chemin.

Ainsi s'accomplit, au Hohwald, la révélation de la fleur.

Parfois, dans nos promenades, nous suivons des chemins de *schlittage*, ou *schlittwegs*. Ces chemins sont garnis de traverses de bois sur lesquelles le schlitteur, assis dans son traîneau, porte les pieds pour modérer la descente. Il a à dos sa charge de bois, parfois énorme. Son adresse à la gouverner est merveilleuse.

Les maisons forestières et les fermes où nous entrons pour boire du lait sont d'une agréable propreté. Des enfants mêlés

à des petits cochons jouent en tas devant la porte. Sur le seuil, une femme blanche et blonde, assez jolie.

Tout ce monde vit de la forêt. On me dit pourtant que le hameau n'est pas riche. Bien des familles sont endettées. Il pleut du papier timbré dans la montagne. Les garçons, faute d'une vache et d'une maison, ne se marient pas et boivent, pour se consoler, de la mauvaise eau-de-vie allemande. Les filles restent filles, et c'est dommage.

Il y a ici, en vacances, une famille de Mulhouse, le grand-père, le père, la mère et les enfants. Tout cela gros, gras, court, blond, frisé; ils ont l'air de petits anges sculptés en buis par un vieux maître bizarre du xv[e] siècle. Ce sont de braves industriels modestes et cossus. Le père imprime des indiennes; le grand-père en imprima, les enfants en imprimeront.

Ces bonnes gens, qui ne peuvent souffrir les Allemands, ont appris le français et seulement le français aux tout petits. Plus tard, il faudra bien leur enseigner aussi l'allemand. Mais d'ici là, qui sait?... En attendant, ils sont si gentils, ces petits, quand ils demandent des gâteaux ou des joujoux en français!

Le grand-père, lui, ne sait que l'allemand. Autres temps, autres mœurs. A l'époque où le bonhomme imprimait le *Triomphe de Corinne* sur les indiennes, on était Français à Mulhouse, tout en parlant l'allemand, et, pour être juste, un bien mauvais allemand. On ne pouvait pas prévoir...

Aujourd'hui, de toute la famille, c'est lui, le grand-père, qui est le plus enragé contre les Prussiens. Leur langue lui fait mal à la gorge; il n'en veut plus souffler un mot. Il veut parler la langue des amis, et c'est aux deux petits qu'il demande des leçons.

Voilà les trois têtes penchées sur la table, et l'on remarque, entre des boucles blondes, un vieux crâne noueux et terreux, traversé de trois maigres mèches d'un gris de fer. Pauvre grand-père! Les enfants ne sont pas des maîtres indulgents; ils expliquent peu et ne pardonnent rien. Nos deux petits se rappellent qu'on les a grondés, qu'on les a punis, et ils se

vengent sur le grand-père, qu'ils menacent du bonnet d'âne s'il n'épèle pas mieux sa page de *Télémaque*. Cependant le vieil écolier tire avec effort de sa bouche sans dents des sons étranges. Il se donne grand mal; il en pleure sous ses lunettes. Mais on a la tête dure à soixante-dix ans.

Il ne mord pas aux aventures du fils d'Ulysse, et le seul mot français que le bonhomme sache encore, c'est Calypso.

A mi-chemin du Pelage, ou montagne pelée, nous lisons sur le pignon d'une belle maison de ferme cette date peinte en gros chiffres blancs: 1884.

Au premier abord cela nous paraît tenir du merveilleux. Ensuite nous trouvons que c'est au moins étrange. Notre curiosité éveillée se mit à travailler, et nous cherchâmes, sans la trouver, la raison de cette date anticipée.

Comme nous nous étions occupés assez longtemps de cette petite énigme, nous prîmes le parti d'interroger, au retour, les gens du logis. Quand nous repassâmes, il y avait sur le seuil une jolie jeune femme qui donnait à téter à son petit enfant. Un de nous lui dit:

— Madame, pourquoi a-t-on mis sur le pignon de votre maison une date qui ne sera vraie que dans deux ans?

Elle haussa un peu les épaules, sourit doucement et dit:

— Je ne sais pas.

Les bancs! Quelle main bienveillante les a placés aux endroits où il est si agréable de se reposer? Ces bancs, qu'il ne faut pas confondre avec les sièges que les schlitteurs font en rapprochant des branches non équarries, on les rencontre dans le couvert, sous de beaux arbres, à quelque angle de chemin. Ils ne sauraient être mieux placés, car les plateaux où la vue est très étendue sont brûlés du soleil ou balayés par le vent.

Les aimables bancs! Leur siège à claire-voie est profond, leur dossier bien incliné; ils sont longs et faits pour recevoir des familles entières. Pourtant ils ont des noms qui rappellent l'amour ou la solitude, des noms romanesques: *le Banc d'Hamlet, le Banc des soupirs, le Repos de Sophie.*

Aujourd'hui nous allons à Sainte-Odile. Nous avons retenu hier le seul cheval qu'il y ait ici. Ce cheval, qui se nomme Coco, est gris; il a le ventre d'un âne et les pieds d'un chameau. Avec cela une assez jolie tête et une âme paisible. Une sangle et un panier forment tout son harnachement. Nos promeneuses monteront Coco tour à tour. Nous autres, vaillants hommes, un bâton à la main, nous irons à pied.

On chemine d'abord sous un bois de hêtres dont les branches secouent sur nos têtes des gouttes de rosée. Le temps est d'un gris tendre, comme Coco. Nous traversons par endroits un petit nuage qui mouille nos habits. Nous voyons de loin d'autres nuages qui restent accrochés aux arbres de la forêt comme un flocon de laine aux buissons du chemin. Mais, à mesure qu'on s'élève, l'air est plus pur et le jour plus clair.

Nous gravissons la montagne couverte de bruyères roses. A quelque pas du chemin, sur notre gauche, le guide nous montre une fosse béante dont le fond et les bords sont garnis de dalles grossières. Des archéologues l'ont ouverte il y a peu de temps; ils y ont trouvé les ossements d'une jeune fille, avec des colliers de filigrane d'or. A quelques mètres plus avant, sur le flanc de la roche, on a fouillé d'autres tombes et recueilli des os mêlés à des armes. On ne sait qui sont ces morts solitaires couchés dans leurs habits de guerre ou d'amour, si haut sur la montagne.

Un peu plus loin le chemin se resserre entre des rochers de sable qui s'émiettent et laissent saillir à leur surface des cailloux polis. Puis il monte doucement et s'arrête sous un porche taillé dans un mur d'ardoises. Sur ce porche, dans une niche, sainte Odile toute petite, avec le voile et la crosse, nous accueille.

La porte s'ouvre et nous voici chez elle, dans une cour plantée de tilleuls dont la vieillesse est verte et robuste. Autour du plus vénérable de ces tilleuls on a mis un banc où pourrait s'asseoir toute une famille de patriarche, tant est vaste le tronc de cet arbre! A notre droite est la laide façade à pilastres de l'église conventuelle. Devant nous une

maison de ferme et une hôtellerie. Car les bonnes sœurs logent à pied et à cheval. Ce qui reste de vieille architecture est enveloppé dans une grande vilaine bâtisse.

Mais, avant de visiter la maison, ne conviendrait-il pas d'en rappeler un peu l'histoire? La vie de sainte Odile nous est arrivée, par les soins des bons hagiographes, toute fleurie de miracles. Figurez-vous une tombe qui disparaît sous la clématite et l'églantine plantées par des mains pieuses. Il faut, pour lire l'inscription, écarter doucement la branche parfumée. Nous ferons cela, bien qu'il m'en coûte un peu.

Adalric, fils de Leudèse, fils d'Archinould, était duc d'Alsace en 650. Il avait de belles terres, des hommes braves et le château de Hohenburg, sur le mont où nous sommes, qui domine toute la plaine d'Alsace. Dans sa villa d'été, proche la petite ville d'Obernai, Adalric menait joyeuse vie et se donnait tous les plaisirs qu'il pouvait concevoir, ayant l'esprit épais. Assis à sa table chargée de chevreuils, de sangliers et de paons, il buvait la cervoise à grands coups. Il n'avait à désirer qu'un fils, et ce fils, il l'attendait. Mais, quand sa femme Béreswinde accoucha, ce fut d'une fille, d'une pauvre petite fille dont les yeux étaient clos et les paupières scellées de cire. Elle avait été atteinte dans le sein de sa mère d'une de ces ophtalmies que les médecins de l'enfance ne connaissent que trop.

Quand il vit cette petite créature laide et gémissante, le père humilié devint furieux et voulut la tuer. On la lui arracha et Béreswinde la fit envoyer secrètement au monastère de Palma, où elle fut baptisée sous le nom d'Odile. L'ophtalmie des nouveau-nés est souvent guérissable. Odile ne resta point aveugle. Elle reçut cette culture dont le secret se gardait alors dans les monastères, et elle montra une beauté d'intelligence qui était moins rare alors chez les femmes de sa race que chez les hommes et qui frappait souvent les plus grossiers d'un respect religieux. On la conduisit à son père quand on jugea qu'il pourrait s'enorgueillir d'elle.

La première entrevue ne produisit pas l'effet qu'on en attendait. Adalric fut pris, en voyant sa fille, d'un véritable

accès de rage. Mais bientôt, par un brusque retour qui n'étonne pas chez un barbare, il aima Odile autant qu'il l'avait haïe.

Alors il voulut la marier à quelque chef puissant et riche. Hélas! le père et la fille étaient loin de se faire tous deux du bonheur une même image. Comme autrefois Radegonde, la jeune Odile avait en dégoût l'ignorance et la brutalité des hommes. Elle craignait de tomber, au fond de quelque sombre burg, dans les bras d'un leude féroce. Adalric voulut réduire par la force sa fille à l'obéissance. Comme elle ne cédait pas, il se mit contre elle dans une colère d'ivrogne. Elle en évita prudemment le premier choc et s'enfuit à Fribourg en Brisgau, chez quelques pieux complices de sa résistance.

Alors l'homme violent et faible pleura, gémit, la supplia de revenir, promit tout ce qu'elle voulut.

Elle revint et sut le changer en toutes choses; elle le pétrit à nouveau comme une cire molle. Il était maintenant, à son tour, le petit enfant aveugle et faible. Elle lui montrait la voie. Avec raison la Légende dorée nous représente les vierges des vieux âges domptant les lions et les tigres et les rendant aussi soumis que des agneaux.

Odile en vint à se faire donner par son père la montagne et le château d'Hohenburg. C'est là qu'elle fonda un monastère, à l'imitation de celui où son enfance avait été préservée et ornée. De plus, elle fit au pied de la montagne une fondation dite le Niedermunster, c'est-à-dire le moustier d'en bas.

Il ne reste rien de ces deux monastères, qui, sans doute, étaient bâtis en bois. Les plus anciennes ruines que nous allons visiter datent du XIe siècle. Toutefois on peut se représenter d'une façon sommaire l'œuvre que fonda la sainte dans un esprit d'ordre, de charité, je dirais presque de socialisme bien entendu. Odile chercha et trouva les moyens d'adoucir autour d'elle le grand mal de vivre dont souffrait le pauvre monde. Entourée de collaboratrices bien choisies, auxquelles elle imposa une règle sage, elle fit défricher, semer, cultiver les terres. Elle éleva des bestiaux. Elle mit les récoltes à l'abri

des pillards. Elle fut prévoyante pour les imprévoyants. Elle enseigna la sobriété aux ivrognes, la chasteté aux incontinents, la douceur aux violents, une bonne économie à tous.

Une école, une ferme modèle, un hôpital, telles furent à l'origine les saintes fondations du Hohenburg.

Le Niedermunster offrait un asile aux pèlerins, qui apportaient en échange à la communauté des nouvelles du monde. Songez qu'en ces temps barbares le voyageur était à lui seul la poste et le journal.

Des institutions si sages et si utiles ont laissé dans l'âme du peuple alsacien un souvenir qui, bien qu'obscurci, dure encore. Pourtant la fondation de sainte Odile ne resta pas longtemps intacte. Des incendies détruisirent les bâtiments d'habitation et d'exploitation. L'esprit en fut ruiné par des nuées de prêtres errants qui s'abattirent là et mirent à mal les filles dégénérées d'Odile.

La réforme fut faite au XIe siècle par les soins de deux admirables femmes: Relinde, qui était de sang impérial et sa fille spirituelle, Herrade, de la haute maison de Landsperg. Relinde releva les murs de l'abbaye et rétablit la règle. Elle était poète et joignait à l'amour du devoir le sentiment de la beauté. Herrade, qui lui succéda, est l'auteur de l'« *Hortus deliciarum*..., le jardin des délices, où sont rassemblées les fleurs des Ecritures, pour instruire en l'amusant le petit escadron de nos fillettes ». Je voudrais que cette traduction fût de moi; elle rend bien la gentillesse du texte; elle est de M. Paul Huot, autrefois conseiller à la Cour de Colmar. L'*Hortus deliciarum*, dont les miniatures étaient peintes avec une délicatesse charmante par Herrade elle-même, cette perle des manuscrits du XIe siècle, ce joyau, ce trésor fut brûlé en 1870 dans l'incendie allumé à Strasbourg par les obus allemands. On pleure en pensant à cette perte. L'âme d'Herrade de Landsperg se voyait dans ce livre, une âme pieuse et maternelle, une âme candide et pleine de sagesse.

Les incendies, les guerres et plus encore le changement des mœurs ruinèrent définitivement la cité de vie élevée par de si belles mains.

Maintenant que nous connaissons sainte Odile et ses filles, nous aurons quelque plaisir à nous promener dans leur demeure, qu'elles-mêmes, hélas! ne reconnaîtraient pas.

L'église conventuelle, qui ne date que du XVIIe siècle, n'a rien de remarquable; mais une porte, percée dans l'abside, nous conduit à la chapelle de la Croix, qui est petite, basse, sombre, de beau style roman. Les chapiteaux carrés ont aux angles des monstres qui tirent la langue. Huit mains symboliques sortent de terre pour soutenir la base de la colonne médiane. On y montre le tombeau d'Adalric et l'on y voit en réalité une vieille cuve de pierre qui peut bien remonter au XIIIe siècle.

Je passe sous un berceau qui communique à cette chapelle par une large baie. Il y a là de quoi me ravir longtemps: deux châsses, et dedans, sous verre, les mannequins couchés de sainte Odile et d'Adalric. Je ne dis trop rien de sainte Odile, qui est en bois peint et habillée comme un conseiller au parlement. Mais Adalric, le farouche Adalric m'enchante. Il a une tête de cire qui ne vaut peut-être pas celles du musée Grévin, mais que j'aime infiniment mieux: un nez immense et tiré au cordeau, des yeux de verre d'un bleu pâle, une fausse barbe toute neuve et des sourcils qui ressemblent à deux brosses à dents trempées dans de la poudre de charbon. C'est lui-même, c'est le farouche Adalric. Son manteau de velours et d'hermine, ses colliers, sa couronne ducale riche en bouchons de carafe et en bobèches de verre, tout cela me rappelle le mari de Geneviève de Brabant et mille histoires qui me donnaient dans mon enfance des frayeurs délicieuses; tout cela me transporte et me ramène à tous les contes bleus et à toutes les foires de villages.

De la chapelle de la Croix on passe dans la chapelle où est le tombeau de sainte Odile. La chapelle est peu curieuse, le tombeau pas du tout. C'est une caisse ornée d'arceaux en tiers point et surmontée d'un abominable couvercle en forme de dôme. Le respectable M. Schir m'avertit que ce tombeau, violé en 1794, ne renferme plus maintenant aucune relique. Les hommes envoyés par les jacobins de Strasbourg avec mission de disperser les os de la sainte ouvrirent ce tombeau et virent qu'il était vide. M. Schir suppose ou que ces hommes en eurent les yeux fascinés (ce sont les propres termes qu'emploie M. Schir), ou que ces mêmes hommes imaginèrent une défaite qui les dispensât d'accomplir leur tâche sacrilège. Il y a une troisième hypothèse dont M. Schir ne s'est pas avisé: si les profanateurs virent que la tombe était vide, c'est peut-être simplement parce qu'elle était vide.

Le cloître, blanchi à la chaux, est situé entre les cuisines et le réfectoire. Il en résulte qu'il sent l'oignon. Là mes yeux vont de suite à une vieille pierre grise encastrée dans la muraille. J'aime les vieilles pierres. Elles parlent; je les écoute sans me lasser. Ce qu'elles me disent à moi, ce n'est pas ce qu'elles disent aux archéologues, non! Elles me font des contes bleus, des histoires à dormir debout, des histoires charmantes. Cette pierre-ci est vénérable.

Sculptée sur trois faces, elle a dû servir de meneau à quelque porte ou fenêtre géminée. C'est un ouvrage du XIIe siècle, un humble et naïf ouvrage. L'imagier qui la tailla n'avait pas le canon grec: ses figures ont la tête plus grosse que le corps. En revanche, elles n'ont point de cou. Il a représenté à son idée et selon la grande simplicité de son âme Etichon et Odile. Il s'aperçut sans doute qu'ils n'étaient pas *parlants*, comme on dit, et, pour les faire reconnaître, il prit soin d'écrire leurs noms sur la pierre en belles capitales gothiques. Etichon n'est autre qu'Adalric, le père d'Odile. M. Schir nous l'apprend à la page 5 de son *Guide* en des termes qu'il faut rapporter: « Le nom d'Adalric, dit-il, s'écrit aussi Etichon. »

Sur la face la plus étroite de la pierre, saint Leudgar est debout avec la crosse et la mitre épiscopales. En 1794, un citoyen ennemi du fanatisme a fait sauter d'un coup de marteau la tête de l'évêque.

Je ne suis pas l'ami personnel de saint Leudgar ou Léger. Je ne vois pas qu'il ait montré dans sa lutte avec Ébroïn une charité pastorale. Il n'avait pas, comme saint Germain d'Auxerre ou saint Grégoire de Tours, l'âme forte et belle et

un génie meilleur que celui de son siècle. Leudgar fut plutôt de ces violents qui tirent le glaive et qui doivent périr par le glaive. Mais le citoyen qui lui coupa la tête n'entrait pas dans ces considérations. Il voulut guillotiner un saint. Or il ne faut guillotiner personne en matière religieuse ou politique. Je ne rends pas la Révolution responsable des mutilations qui se firent pour l'amour d'elle. Je sais qu'en juin 1793, Lakanal fit voter par la Convention une loi punissant de deux ans de fers quiconque dégraderait un monument des arts. Mais le même Lakanal demanda plus tard qu'on démolît le Palais-Royal. Il en voulait aussi, je crois, à l'École militaire. Ces hommes-là avaient les meilleures intentions du monde, mais ils manquaient de philosophie expérimentale. Ils croyaient avoir raison avec la pelle et la pioche des nécessités imposées par les siècles à la société française. Ils ignoraient que le présent tient au passé comme un arbre tient au sol par ses racines.

Ce même citoyen qui n'aimait pas les évêques de pierre a respecté sur la troisième face du monument la Vierge et l'enfant Jésus ayant à leurs pieds les deux abbesses Relinde, primate du Saint-Empire, et Herrade de Landsperg, dont l'une, comme je vous l'ai dit, composait des poésies latines et l'autre peignait des images. Il était tiède, ce citoyen, et si l'on m'apprenait que là-bas, à Strasbourg, il fut suspect au proconsul Euloge Schneider, je n'en serais pas très étonné.

On me dit que je suis insupportable dans mes réflexions, que le dîner est sonné depuis dix minutes et qu'il faut laisser là Leudgar et Schneider pour la truite et le poulet.

Il est suffisant, le dîner des sœurs, et d'un prix modique. Leur kirsch est ce qu'il doit être sur cette terre du merisier. Mais ce qui le rend inestimable, c'est qu'on le prend sur la terrasse.

De là le regard s'étend sur toute la plaine d'Alsace, découvre vingt villes et trois cents villages, puis se perd dans les montagnes bleuâtres de la Forêt Noire et des Alpes.

Un jardin de curé, tout humble, étale ses plates-bandes sur cette terrasse. Deux petites chapelles isolées sont là comme

des guérites. Dans l'une on montre, sous une grille, la pierre que sainte Odile creusa de ses larmes en pleurant les péchés de son père. Cette pierre et ces larmes sont une invention bête, bien postérieure, selon toute apparence, à la période héroïque du christianisme occidental.

Un malheureux qu'on a eu l'imprudence de laisser dans cette chapelle l'a cruellement barbouillée. Mais le respectable M. Schir croit voir divers sujets sur les murailles ainsi tachées et il se réjouit de ce qu'il appelle « une abondance de colorisation ». Cela prouve que si l'on ne peut pas contenter tout le monde, il est bien difficile, quoi qu'on fasse, de ne pas contenter quelqu'un.

La chapelle des Anges, située vis-à-vis celle des Larmes, sur le bord de l'abîme, est le monument le plus visité du Hohenburg. Les filles qui font neuf fois le tour de cette chapelle en passant sur l'étroit sentier qui la borde de trois côtés sont mariées dans l'année.

Pendant qu'accoudés au parapet nous contemplons la belle terre aux mille couleurs, une vapeur monte lentement de la plaine et nous ne voyons bientôt qu'une immensité grise et houleuse, une mer de brume. Nous prenons nos manteaux, nos bâtons. Je fais seller Coco.

Mais, avant que de partir, je m'arrête en curieux devant des débris de sculpture provenant des bâtiments détruits de la veille abbaye et mis en tas dans l'escalier par les bonnes sœurs. Des morceaux de divers âges sont assemblés là dans une harmonie que le temps seul a faite. Il ne manque à ces pierres que de la mousse et du lierre. Là, parmi des chapiteaux romans aux figures grimaçantes, reposent mutilés des évêques, des abbés, des saints et des saintes, dans l'attitude de la prière, longs, maigres, tristes. Sur eux, un délicieux petit ange de goût Louis XV ouvre les ailes et pleure.

Est-ce bien la ruine du sanctuaire que tu pleures, mon chérubin? Sont-ce les mystères douloureux du vieux dogme qui mirent sur ta joue ces larmes de pierre? N'as-tu pas plutôt, comme il semble, des chagrins tout mignons? Parle. J'entrerai dans tes peines, mon ange. Je les partagerai, aussi

vrai que je partage la dure mélancolie de tes vieux compagnons. Car, entends-tu, j'aime à la fois le sensualisme gracieux de ton temps si joli et l'ascétisme sombre des grands siècles chrétiens. Toutes les ruines, graves ou légères, me jettent dans une pieuse rêverie; toutes les formes du passé ont une âme que cherche mon âme. De quelque façon austère ou voluptueuse qu'ils aient fait le rêve de la vie, les morts m'inspirent tous un sentiment d'affectueuse curiosité. Quand bien même je saurais tous tes secrets, tu n'aurais pas à craindre un reproche de ma part. Mais, entre nous, ton abbesse qui mettait des mouches pour aller à l'office et qui parfumait de poudre à la maréchale la nef, jusqu'à la clef de voûte où tu brillais dans ta fraîcheur, ton abbesse, mon petit ange, valait-elle ces vierges robustes et pures des temps barbares, ces royales métayères qui firent de cette montagne un asile contre le mal et la mort[1]?

A l'extrémité sud-ouest du plateau, nous rencontrons un mur de roches brutes aux trois quarts éboulées. C'est ce qu'on nomme le Mur païen. Il entoure la Bloos et Sainte-Odile. La vaste enceinte qu'il enferme était un de ces camps comme celui de Furfoz, en Belgique, où se retranchaient, avec femmes, enfants et troupeaux, les tribus de ces races qui ont passé sur notre sol sans laisser leur histoire.

Les Romains se sont approprié ce rempart et l'ont réparé avec des pierres équarries que reliaient entre elles des tenons de bois taillés à leurs extrémités en queue d'aronde. Les entailles correspondantes se voient aux pierres. Quant aux tenons, on les a portés, pour les conserver, au Musée de Strasbourg, où ils ont été brûlés.

La montagne est riche, nous dit-on, en monuments mégalithiques. J'en suis fort aise. Je goûte les mégalithes. Sentez-vous tout ce que le mot de mégalithe a de force et de grâce?

1 La dernière abbesse de Hohenburg mourut en 1546 et son abbaye passa aux chanoines réguliers de l'ordre des Prémontrés. Mais le petit fragment de sculpture dont je parle a été apporté là en 1583. Il provient, m'a-t-on dit, d'une autre abbaye de femmes.

Je vous dis: Voici une grosse pierre, et vous n'y faites pas attention. Mais, si je vous dis: Regardez-moi un peu ce mégalithe, vous ouvrez de grands yeux. Pourtant mégalithe et grosse pierre, c'est tout un. Mais le mégalithe vous a un air d'érudition.

Les gens qui s'occupent d'archéologie préhistorique sont admirables. Ils disent ce que chacun sait, puisqu'ils n'en savent pas plus que tout le monde; mais ils le disent gravement et en divers idiomes. S'ils trouvent une hache en pierre polie, ils déclarent que cette hache date de l'époque de la pierre polie. Quand on leur montre une pointe de flèche en silex taillé, ils affirment que cette arme remonte à l'époque de la pierre taillée. — Messieurs les archéologues, je m'en étais toujours douté.

Ceux d'entre eux qui étudient les vieux tas de coquilles d'huîtres et d'arêtes de poissons auraient pu désigner les objets de leurs études par l'expression suffisamment juste de tas d'ordures. Mais ils ont préféré le terme de *Kjökkenmoddings*, qui veut dire tas d'ordures en hollandais.

Ces réflexions me sont suggérées fort à propos par la vue de cinq ou six grosses pierres empilées au carrefour du chemin. Ces pierres, plates et rondes, ressemblent à des miches de gros pain. C'est pourquoi les paysans ont appelé l'amas qu'elles forment le *Rocher du boulanger*. Mais l'archéologie préhistorique n'a point des façons de parler aussi basses. Elle m'apprend que je suis en présence d'un monument mégalithique dont on ne peut déterminer ni l'âge ni la destination. On ne sait pas davantage, dit-elle, comment ni par qui il fut élevé. Quelle belle chose que la science! Il reste même à savoir si le Rocher du boulanger n'est pas un rocher naturel, comme il en a tout l'air. On voit, dit-on, à la base, des traces de travail humain. Mais ces traces ne sont pas apparentes tous les jours ni pour tout le monde. Ainsi, moi qui vous parle, je n'ai pu les découvrir, et pourtant je distingue « mouches en lait », comme dit Villon.

Il y a un archéologue qui, dans les Vosges, voit partout des roches taillées. Il sait même qui les tailla. Ce furent, dit-il,

les Phéniciens. Que venaient-ils faire dans les Vosges? A quoi pensaient-ils de tailler ainsi des roches? Je les croyais plus pratiques.

On a bien dit qu'Homère était Hollandais. Et l'on a dit mieux encore: un M. J. Villeman a composé une brochure pour établir que Virgile était Gaulois et que l'*Enéide* n'est autre chose qu'une apologie symbolique des Druides. J'ai lu cela.

J'ai bien aimé l'archéologie préhistorique: elle m'a trompé; elle m'a conté gravement des sornettes, et je suis brouillé avec elle. Il ne faut pas pourtant que le dépit me rende injuste envers elle. La haute antiquité de l'homme est un grand point qu'elle a solidement établi. Elle a creusé dans le passé des avenues obscures, mais profondes; elle a montré combien fut lent et pénible l'enfantement des premiers arts. Mais qu'on ne me parle pas des monuments mégalithiques!

A E...b..m...r.

Les femmes de Strasbourg et de Nancy qui passent ici la saison ne sont pas tendres pour les Allemands fourvoyés dans le même hôtel. Mais c'est pour les Allemandes qu'elles gardent leurs cruautés les plus ingénieuses. Quand l'Allemande est jolie, ce qui arrive quelquefois, elles ne désarment pas, bien au contraire. Quelques-unes ont le tort de faire de leurs enfants les ministres de leurs haines.

Présentement, nous avons ici une Berlinoise fort belle et du meilleur ton. En l'absence de son mari, secrétaire d'ambassade à ***, elle est venue donner l'air des sapins à sa petite fille, une enfant de sept ans qui, avec des yeux bleus, une chevelure abondante et légère et les tempes veinées, a le charme des choses fragiles. Elle se nomme Edmunde. La mère et la fille ont été accueillies par notre colonie avec tout ce que la malveillance a de plus exquis.

Depuis quelques jours, la mère est malade et garde la chambre. La petite Edmunde se promène dans le jardin seule avec sa gouvernante, seule au milieu de quinze ou vingt enfants qui, roses de plaisir, jouent à tous les jeux possibles.

Edmunde s'approche des petites, qui construisent des jardins et font la dînette. Mais elles affectent de ne pas voir l'Allemande ou elles la regardent de travers et se retirent quand elle s'approche; elles font cela tranquillement, en personnes qui savent déjà distiller l'outrage.

Edmunde jouerait bien tout de même à la voiture avec les garçons; elle s'offre pour faire un cheval. Mais les garçons ne veulent pas non plus d'une Prussienne. Suzanne seule (on n'a pas de préjugés à dix-huit mois) s'approche à petits pas d'Edmunde et lui tend des fleurs pour les lui faire sentir. Suzanne vient de mettre ces mêmes fleurs sous le nez du chien, qui a léché la main de Suzanne, mais qui n'a pas voulu respirer les fleurs. Alors elle est venue à Edmunde qui voudrait bien la retenir. Mais Suzanne est déjà partie pour chercher d'autres gens à qui faire respirer ses fleurs. Elle est en tournée, rien ne peut l'arrêter.

Le commandant qui prend avec moi le café dans la gloriette me raconte comment il fut blessé à Saint-Privat, dans la droite de notre armée enveloppée par un mouvement tournant de l'ennemi, comment il s'échappa de Metz, déguisé en paysan, et tout ce qu'il endura ensuite dans l'armée de Bourbaki. Il s'interrompt pour me demander si c'est à moi, « ce crapaud-là ». C'est Suzanne qu'il désigne par ce terme. Le commandant a un garçon, lui, un petit garçon de dix ans, habillé en marin, qui se nomme Victor. Victor joue en ce moment au ballon devant la gloriette.

Le commandant en vient à m'expliquer les trois journées de la bataille d'Héricourt. Mais depuis quelques instants il fronce le sourcil; son récit languit. Tout à coup il appelle Victor.

— Papa?

— Mon garçon, va jouer avec la petite fille.

Et il lui montre Edmunde.

Il pleut, il pleut, il pleut. Un voile gris enveloppe la montagne. Les chemins sont détrempés; impossible de sortir de l'hôtel. C'est la cellule et le préau, avec une société charmante.

— Eh bien, cela vous donne l'idée des prisons sous la Terreur, me dit ma femme en riant.

Nos malles sont faites. Nous partons. Adieu la montagne, les sapins, les beaux jours de paix! Adieu le Hohwald et toute cette nature qui se reflétait avec une tranquillité si belle dans note âme reposée!

Reverrons-nous jamais ce pays? Chaque fois qu'on quitte un séjour, on meurt à quelque chose.

Par contre, il y a du plaisir à rentrer chez soi, où l'on a tant laissé de soi-même. Nous allons retrouver nos vieux amis et, cet hiver, nous causerons avec eux, le soir.

S'ils nous demandent comment nous avons passé nos vacances, nous leur dirons:

« Nous avons cueilli sur le Champ-du-feu la rose des Alpes. Nous avons vu des Alsaciens, et c'étaient des Français.

» Il ne nous est rien arrivé de mémorable. Nous n'avons rien d'extraordinaire à vous conter. Au reste, les choses sont ce qu'on les voit. Si j'ai barbouillé de mes souvenirs et de mes réflexions quelques feuilles de papier, c'est pour que Suzanne refasse plus tard, en les lisant, ce petit voyage qu'elle nous rendit si charmant et dont le souvenir n'aura pas laissé d'empreinte dans son tendre cerveau de bébé. »

LES AUTELS DE LA PEUR

I

14 juillet 1789

Le Cours-la-Reine était désert. Le grand silence des jours d'été régnait sur les vertes berges de la Seine, sur les vieux hêtres taillés dont les ombres commençaient à s'allonger vers l'Orient et dans l'azur tranquille d'un ciel sans nuages, sans brises, sans menaces et sans sourires. Un promeneur, venu des Tuileries, s'acheminait lentement vers les collines de Chaillot. Il avait la maigreur agréable de la première jeunesse et portait l'habit, la culotte, les bas noirs des bourgeois, dont le règne était enfin venu. Cependant son visage exprimait plus de rêverie que d'enthousiasme. Il tenait un livre à la main; son doigt, glissé entre deux feuillets, marquait l'endroit de sa lecture, mais il ne lisait plus. Par moments, il s'arrêtait et tendait l'oreille pour entendre le murmure léger et pourtant terrible qui s'élevait de Paris, et dans ce bruit plus faible qu'un soupir il devinait des cris de mort, de haine, de joie, d'amour, des appels de tambours, des coups de feu, enfin tout ce que, du pavé des rues, les révolutions font monter vers le chaud soleil de férocité stupide et d'enthousiasme sublime. Parfois, il tournait la tête et frissonnait. Tout ce qu'il avait appris, tout ce qu'il avait vu et entendu en quelques heures emplissait sa tête d'images confuses et terribles: la Bastille prise et déjà décrénelée par le peuple; le prévôt des marchands tué d'un coup de pistolet au milieu d'une foule furieuse; le gouverneur, le vieux de Launay, massacré sur le perron de l'Hôtel de Ville; une foule terrible, pâle comme la faim et comme la peur, ivre, hors d'elle-même, perdue dans un rêve de sang

et de gloire, roulant de la Bastille à la Grève, et au-dessus de 100 000 têtes hallucinées, les corps des invalides pendus à une lanterne et le front couronné de chêne d'un triomphateur en uniforme blanc et bleu; les vainqueurs, précédés des registres, des clefs et de la vaisselle d'argent de l'antique forteresse, montant, au milieu des acclamations, le perron ensanglanté; et devant eux les magistrats du peuple, La Fayette et Bailly, émus, glorieux, étonnés, les pieds dans le sang, et la tête dans un nuage d'orgueil! Puis la peur régnant encore sur la foule déchaînée; au bruit semé que les troupes royales vont entrer de nuit dans la ville, les grilles des palais arrachées pour en faire des piques, les dépôts d'armes pillés, les citoyens élevant des barricades dans les rues et les femmes montant des grès sur les toits des maisons pour en écraser les régiments étrangers!

Mais les scènes violentes se sont réfléchies dans son imagination jeune et rêveuse avec les teintes de la mélancolie. Il a pris son livre préféré, un livre anglais plein de méditations sur les tombeaux, et il s'en est allé le long de la Seine, sous les arbres du Cours-la-Reine, vers la maison blanche, où nuit et jour va sa pensée. Tout est calme autour de lui. Il voit sur la berge des pêcheurs à la ligne, assis, les pieds dans l'eau; il sourit en pensant qu'ils prennent des gougeons le 14 juillet 1789, et il suit en rêvant le cours de la rivière. Parvenu aux premières rampes des collines de Chaillot, il rencontre une patrouille qui surveille les communications entre Paris et Versailles. Cette troupe, armée de fusils, de mousquets, de hallebardes, est composée d'artisans portant le tablier de serge ou de cuir, d'hommes de loi de noir vêtus, d'un prêtre et d'un géant barbu, en chemise, nu-jambes. Ils arrêtent quiconque veut passer: on a surpris des intelligences entre le gouverneur de la Bastille et la cour; on craint une surprise.

Mais le promeneur est jeune et son air ingénu. Les amoureux sont marqués d'un signe: ils ont une douceur obstinée qui fait tomber tous les obstacles. Celui-ci dit à peine quelques mots et la troupe le laisse passer en souriant. Il

entre dans le village, et s'arrête à mi-côte devant la grille d'un jardin.

Ce jardin est petit, mais des allées sinueuses, des plis de terrain en prolongent la promenade. Des saules trempent le bout de leurs branches dans un bassin où nagent des canards. A l'angle de la rue, sur un tertre, s'élève une gloriette légère et une pelouse fraîche s'étend devant la maison. Là, sur un banc rustique une jeune femme est assise, elle penche la tête; son visage est caché par un grand chapeau de paille, couronné de fleurs naturelles. Elle porte sur sa robe à raies blanches et roses un fichu noué à la taille qui, placée un peu haut, donne à la jupe une longueur élancée, non sans grâce. Les bras, serrés dans une manche étroite, reposent. Une corbeille de forme antique, posée à ses pieds, est remplie de pelotes de laine. Près d'elle, un enfant dont les yeux bleus brillent à travers les mèches de ses cheveux d'or, fait des tas de sable avec sa pelle.

La jeune femme restait immobile et comme charmée, et lui, debout à la grille, se refusait à rompre un charme si doux. Enfin, elle leva la tête et montra un visage jeune, presque enfantin, dont les traits ronds et purs avaient une expression naturelle de douceur et d'amitié. Il s'inclina devant elle. Elle lui tendit la main.

— Bonjour, monsieur Germain; quelle nouvelle? Quelle nouvelle apportez? comme dit la chanson. Je ne sais que des chansons.

— Pardonnez-moi, madame, d'avoir troublé vos songes. Je vous contemplais. Seule, immobile, accoudée, vous m'avez semblé l'ange du rêve.

— Seule! seule! répondit-elle, comme si elle n'avait entendu que ce mot: seule! L'est-elle jamais?

Et, comme elle vit qu'il la regardait sans comprendre, elle ajouta:

— Laissons cela; ce sont des idées que j'ai... Quelles nouvelles?

Alors, il lui conta la grande journée, la Bastille vaincue, la liberté fondée.

Fanny l'écouta gravement, puis:

— Il faut se réjouir, dit-elle; mais notre joie doit être la mâle joie du sacrifice. Désormais les Français ne s'appartiennent plus; ils se doivent à la révolution qui va changer le monde.

Comme elle parlait ainsi, l'enfant se jeta joyeusement sur ses genoux.

— Regarde, maman, regarde le beau jardin.

Elle lui dit en l'embrassant:

— Tu as raison, mon Emile; rien n'est plus sage au monde que de faire un beau jardin.

— Il est vrai, ajouta Germain; quelle galerie de porphyre et d'or vaut une verte allée?

Et il se représentait la douceur de conduire à l'ombre des arbres cette jeune femme appuyée à son bras.

— Ah! s'écria-t-il, en jetant sur elle un regard profond, que m'importent les hommes et les révolutions.

— Non! dit-elle, non! je ne puis détacher ainsi ma pensée d'un grand peuple qui veut fonder le règne de la justice. Mon attachement aux idées nouvelles vous surprend, monsieur Germain. Nous ne nous connaissons que depuis peu de temps. Vous ne savez pas que mon père m'apprit à lire dans le *Contrat Social* et dans l'Evangile. Un jour, dans une promenade, il me montra Jean-Jacques. Je n'étais qu'une enfant, mais je fondis en larmes en voyant le visage assombri du plus sage des hommes. J'ai grandi dans la haine des préjugés. Plus tard, mon mari, disciple comme moi de la philosophie de la nature, voulut que notre fils s'appelât Emile et qu'on lui enseignât à travailler de ses mains. Dans sa dernière lettre, écrite il y trois ans à bord du navire sur lequel il périt quelques jours après, il me recommandait encore les préceptes de Rousseau sur l'éducation. Je suis pénétrée de l'esprit nouveau. Je crois qu'il faut combattre pour la justice et la vérité.

— Comme vous, madame, soupira Germain, j'ai l'horreur du fanatisme et de la tyrannie; j'aime comme vous la liberté, mais mon âme est sans force. Ma pensée s'échappe à chaque instant de moi-même. Je ne m'appartiens pas et je souffre.

La jeune femme ne répondit pas. Un vieillard poussa la grille et s'avança les bras levés, en agitant son chapeau. Il ne portait ni poudre ni perruque. Des cheveux gris et longs tombaient des deux côtés de son crâne chauve. Il était entièrement vêtu de ratine grise; les bas étaient bleus, les souliers sans boucles.

— Victoire! victoire! s'écriait-t-il. Le monstre est dans nos mains et je vous en apporte la nouvelle, Fanny!

— Mon voisin, je viens de l'entendre de M. Marcel Germain que je vous présente. Sa mère était à Angers l'amie de ma mère. Depuis six mois qu'il est à Paris, il veut bien venir me voir de temps en temps au fond de mon ermitage. Monsieur Germain, vous voyez devant vous mon voisin et ami M. Franchot de La Cavanne, homme de lettres.

— Dites: Nicolas Franchot, laboureur.

— Je sais, mon voisin, que c'est ainsi que vous avez signé vos mémoires sur le commerce des grains. Je dirai donc, pour vous plaire et bien que je vous croie plus habile à manier la plume que la charrue, M. Nicolas Franchot, laboureur.

Le vieillard saisit la main de Marcel et s'écria:

— Elle est donc tombée, cette forteresse qui dévora tant de fois la raison et la vertu! Ils sont tombés, les verrous sous lequels j'ai passé huit mois sans air et sans lumière. Il y a de cela trente et un ans, le 17 février 1768, ils m'ont jeté à la Bastille pour avoir écrit à M. de Voltaire une lettre sur la tolérance. Enfin, aujourd'hui, le peuple m'a vengé. La raison et moi nous triomphons ensemble. Le souvenir de ce jour durera autant que l'univers: j'en atteste le soleil qui vit périr Harmodius, et fuir les Tarquins.

La voix éclatante de M. Franchot effraya le petit Emile qui saisit la robe de sa mère. Franchot, apercevant tout à coup l'enfant, l'éleva de terre et lui dit avec enthousiasme:

— Plus heureux que nous, enfant, tu grandiras libre!

Mais Emile, épouvanté, renversa la tête en arrière et poussa de grands cris.

— Messieurs, dit Fanny en essuyant les larmes de son fils, vous voudrez bien souper avec moi. J'attends M. Duvernay, si toutefois il n'est pas retenu auprès d'un de ses malades.

Et se tournant vers Marcel:

— Vous savez que M. Duvernay, médecin du roi, est électeur de Paris, hors les murs. Il serait député à l'Assemblée nationale, si comme M. de Condorcet, il ne s'était pas dérobé par modestie à cet honneur. C'est un homme de grand mérite; vous aurez plaisir et profit à l'entendre.

— Jeune homme, ajouta Franchot, je connais M. Jean Duvernay et je sais de lui un trait qui l'honore. Il y a deux ans, la reine le fit appeler pour soigner le dauphin atteint d'une maladie de langueur. Duvernay habitait alors Sèvres, où une voiture de la cour le venait prendre chaque matin pour le conduire à Saint-Cloud auprès de l'enfant malade. Un jour, la voiture rentra vide au palais. Duvernay n'était pas venu. Le lendemain, la reine lui en fit des reproches: « Monsieur, lui dit-elle, vous aviez donc oublié le dauphin? » — « Madame, répondit cet honnête homme, je soigne votre fils avec humanité, mais hier j'étais retenu auprès d'une paysanne en couches. »

— Eh bien! dit Fanny, cela n'est-il pas beau et ne devons-nous pas être fiers de notre ami?

— Oui, cela est beau, répondit Germain.

Une voix grave et douce s'éleva près d'eux.

— Je ne sais, dit cette voix, ce qui excite vos transports; mais j'aime à les entendre. On voit en ce temps-ci tant de choses admirables!

L'homme qui parlait ainsi avait l'air robuste. Sa mine était sévère, mais plaisante à l'œil. Il portait une perruque poudrée et un jabot de fine dentelle. C'était Jean Duvernay; Marcel reconnut son visage pour l'avoir vu bien des fois en estampe dans les boutiques du quai des Augustins.

— Je viens de Versailles, dit Duvernay. Je dois au duc d'Orléans le plaisir de vous voir en ce grand jour, Fanny. Il m'a amené, dans son carrosse, jusqu'à Saint-Cloud. J'ai fait le reste du chemin de la manière la plus commode: je l'ai fait à pied.

En effet, les souliers à boucles d'argent et les bas noirs étaient couverts de poussière.

Emile attacha ses petites mains aux boutons d'acier qui



brillaient sur l'habit du médecin, et Duvernay, le pressant sur ses genoux, s'amusa quelques instants des lueurs de cette petite âme naissante. Fanny appela Nanon. Une grosse fille parut, elle prit et emporta dans ses bras l'enfant dont elle étouffait, sous des baisers sonores, les cris désespérés.

Le couvert était mis dans la gloriette. Fanny suspendit son chapeau de paille à une branche de saule; les boucles de ses beaux cheveux blonds se répandirent sur ses joues.

— Vous souperez le plus simplement du monde, dit-elle, à la manière anglaise.

C'était la mode alors. Fanny était femme et suivait la mode.

De la place où ils s'assirent, ils voyaient la Seine et les toits de la ville, les dômes, les clochers. Ils restèrent silencieux à ce spectacle, comme s'ils voyaient Paris pour la première fois. Puis ils parlèrent des événement du jour, de l'Assemblée, du vote par tête, de la réunion des Ordres et de l'exil de M. Necker. Ils étaient tous quatre d'accord que la liberté était à jamais conquise. M. Duvernay voyait s'élever un ordre nouveau et vantait la sagesse des législateurs élus par le peuple. Mais sa pensée restait calme, et parfois il semblait qu'une inquiétude se mêlât à ses espérances. Nicolas Franchot ne gardait point cette mesure. Il annonçait le triomphe pacifique du peuple et l'ère de la fraternité. En vain le docteur, en vain Fanny lui disaient: — La lutte commence seulement et nous n'en sommes qu'à notre première victoire.

— La philosophie nous gouverne, leur répondait-il. Quels bienfaits la raison ne répandra-t-elle pas sur les hommes soumis à son tout-puissant empire? L'âge d'or imaginé par les poètes deviendra une réalité. Tous les maux disparaîtront avec le fanatisme et la tyrannie qui les ont enfantés. L'homme vertueux et éclairé jouira de toutes les félicités. Que dis-je! Avec l'aide des physiciens et des chimistes, il saura conquérir l'immortalité sur la terre.

En l'entendant, Fanny secoua la tête.

— Si vous voulez nous priver de la mort, dit-elle, trouvez-nous donc une fontaine de Jouvence. Sans cela votre immortalité me fait peur.

Le vieux philosophe lui demanda en riant si la résurrection chrétienne la rassurait davantage.

— Pour moi, dit-il, après avoir vidé son verre, je crains bien que les anges et les saints ne se sentent portés à favoriser le chœur des vierges aux dépens de celui des douairières.

— Je ne sais, répondit la jeune femme d'une voix lente, en levant les yeux, je ne sais de quel prix seront aux yeux des anges ces pauvres charmes formés du limon de la terre; mais je crois que la puissance divine saura mieux réparer les outrages du temps, s'il en est besoin dans un tel séjour, que votre physique et votre chimie ne pourront y parvenir en ce monde. Vous qui êtes athée, monsieur Franchot, et qui ne croyez pas que Dieu règne dans les cieux, vous ne pouvez rien comprendre à la révolution qui est l'avènement de Dieu sur la terre.

Elle se leva. La nuit était venue, et l'on voyait au loin la grande ville s'étoiler de feux.

Marcel offrit son bras à Fanny, et, tandis que les vieillards raisonnaient ensemble, ils se promenèrent tous deux sous les sombres allées. Il les trouvait charmantes; elle lui en contait le nom et l'histoire.

— Nous sommes, disait-elle, dans l'allée de Jean-Jacques, qui conduit au salon d'Emile. Cette allée était droite, je l'ai recourbée pour qu'elle passât sous le vieux chêne. Il donne, tout le jour, de l'ombre à ce banc rustique que j'ai appelé « le Repos des amis ».

— Asseyons-nous un moment sur ce banc, dit Marcel.

Ils s'assirent. Marcel entendait dans le silence les battements de son cœur.

— Fanny, s'écria-t-il, en lui prenant la main.

Elle la retira doucement et, montrant au jeune homme les feuilles qu'une brise légère faisait frissonner:

— Entendez-vous?

— J'entends le vent dans les feuilles.

Elle secoua la tête et dit d'une voix douce comme un chant:

— Marcel! Marcel! Qui vous dit que c'est le vent dans les feuilles? Qui vous dit que nous sommes seuls? Etes-vous

donc aussi de ces âmes vulgaires qui n'ont rien deviné du monde mystérieux?

Et, comme il l'interrogeait d'un regard plein d'anxiété:

— Monsieur Germain, lui dit-elle, veuillez monter dans ma chambre. Vous trouverez un petit livre sur la table et vous me l'apporterez...

Il obéit. Tout le temps qu'il fut absent, la jeune veuve regarda le feuillage noir qui frissonnait au vent de la nuit. Il revint avec un petit livre à tranches dorées.

— *Les Idylles de Gessner;* c'est bien cela, dit Fanny; ouvrez le livre à l'endroit qui est marqué, et, si vos yeux sont assez bons pour lire au clair de lune, lisez:

« Ah! souvent mon âme viendra planer autour de toi; souvent, lorsque rempli d'un sentiment noble et sublime, tu méditeras dans la solitude, un souffle léger effleurera tes joues: qu'un doux frémissement pénètre alors ton âme! »

Elle l'arrêta:

— Comprenez-vous maintenant, Marcel, que nous ne sommes jamais seuls, et qu'il est des mots que je ne pourrai pas entendre tant qu'un souffle venu de l'Océan passera dans les feuilles des chênes?

Les voix des deux vieillards se rapprochaient.

— Dieu, c'est le bien, disait Duvernay.

— Dieu, c'est le mal, disait Franchot, et nous le supprimerons.

Tous deux et Marcel prirent congé de Fanny.

— Adieu, Messieurs, leur dit-elle. Crions: « Vive la liberté et vive le roi! » Et vous, mon voisin, ne nous empêchez pas de mourir quand nous en aurons besoin.

II

9 juillet 1790

Le ciel riait entre deux averses sur le Champ de Mars où, comme des fourmis dans une fourmilière, s'empressaient 200 000 personnes de toutes conditions. Hommes, femmes, vieillards, enfants étaient venus là pour préparer la fête de la Fédération et pour élever de leurs mains l'autel où ils devaient jurer, dans cinq jours, de vivre ou de mourir libres. Déjà un tertre de vingt pieds s'élevait au centre du vaste champ qu'entourait un cercle de gradins. Devant l'Ecole-Militaire, des ouvriers tendaient de draperies bleu et or la galerie réservée au roi et à l'Assemblée. Du côté opposé, au bord du fleuve, des peintres couvraient de figures et de sentences la charpente d'un grand arc de triomphe à trois portes. La scène était merveilleuse par la vivacité des mouvements, la bigarrure des habits et la généreuse expression des visages. Des perruquiers en veste bleue, des porteurs d'eau, des abbés, des charbonniers, des capucins, des filles de l'Opéra en robe à fleurs, coiffées de rubans et de plumes, piochaient ensemble la terre sur laquelle ils étaient nés et dans laquelle tous devaient un jour descendre. Un magnétisme inconnu traversait cette foule diverse et l'échauffait d'une ardeur fraternelle. Les jeunes gens, pour être plus dispos, ôtaient leurs habits et les jetaient en tas laissant dans les goussets montres et tabatières d'or, sans plus craindre les voleurs que s'ils eussent été dans la maison paternelle. Un citoyen, tirant par la bride un petit âne attelé à une charrette chargée d'un tonneau, s'en allait de groupe

en groupe offrir gratis du vin aux travailleurs fatigués. Les visages étaient roses et moites, les lèvres s'entr'ouvraient, les yeux brillaient, et toutes les physionomies exprimaient vivement la gaîté d'aimer. On travaillait avec une sainte fureur et l'on chantait des chansons; les pioches se levaient s'abaissaient en mesure; les pelletées de terre sautaient en cadence dans les paniers. Tous s'empressaient à l'envi. Mais le plus ardent était le vieux Nicolas Franchot.

Il poussait une énorme brouette et criait: « Place! place! C'est pour l'autel de la Nation. » Il croyait dans son zèle que la terre qu'il portait était la meilleure, et d'un cœur magnanime, il culbutait ses concitoyens. La sueur coulait de son crâne nu le long de ses grands cheveux droits. A mi-chemin du tertre central, il s'arrêta pour respirer et il essuya son front avec un foulard aux trois couleurs de la nation. Il reprenait, en soufflant, sa brouette embourbée, quand Fanny, accompagnée de Jean Duvernay et de Marcel Germain, s'approcha de lui.

— Quel exemple de fraternité, leur dit-il. Je viens de voir MM. Sieyès et de Beauharnais attachés à la même charrette, et le père Gérard qui, comme un ancien Romain, passe du Sénat à la charrue, manier la pelle et remuer la terre. J'ai vu toute une famille travaillant au même endroit: le père piochait, la mère chargeait la brouette, et leurs enfants la roulaient tour à tour, tandis que le plus jeune, âgé de quatre ans, porté dans les bras de son aïeul, qui en avait quatre-vingt-treize, bégayait: *Ah! ça ira! ça ira!*

Comme il parlait ainsi, les larmes aux yeux, une jolie musique éclata, qui jouait le *Carillon national*, et l'on vit défiler en corps les garçons jardiniers portant des laitues et des marguerites au manche de leurs bèches. Plusieurs corporations les suivaient, musique en tête: les imprimeurs dont le drapeau portait cette inscription: *Imprimerie, premier drapeau de la Liberté;* puis les bouchers: sur leur bannière était peint un large couteau avec ces mots: *Tremblez, aristocrates, voici les garçons bouchers.*

— O fraternité! s'écria Franchot.

— Je la voudrais moins pressante, dit Duvernay en montrant la bannière. Est-il convenable de dire: Sois mon frère ou je te tue?

— Salut et fraternité, s'écria alors une jeune femme qui appuyait sur le manche d'une mignonne bèche ses deux mains gantées de longs gants souples. Elle était coiffée « à la nation » avec un chapeau de paille mis de côté sur la tête et une touffe de roses dans les cheveux, à l'oreille. La poitrine tendue, retenant entre les genoux le devant de sa jupe courte, elle laissait voir ses bas roses. Des jeunes gens poudrés, en habit clair, l'entouraient.

— Bonjour, Cécile, lui dit Fanny. Votre patriotisme me fait honte. Moi, je n'ai pour travailler à l'autel de la Nation ni bèche ni roses.

Les deux femmes, s'étant rapprochées, se mirent à causer. Marcel les regardait. Il aimait Fanny, mais il vit que Cécile était belle.

Duvernay lui dit qu'elle se nommait Cécile de Rochemore et que son mari, le vicomte Alexandre de Rochemore, était major en second d'un régiment d'infanterie et député de la noblesse à l'Assemblée nationale; qu'ils étaient tous deux ardents patriotes et amis du duc d'Orléans, qu'Alexandre s'était rendu un des premiers de son Ordre dans la salle du Tiers-Etat et que Cécile avait ouvert avec M. de Beauharnais le bal donné aux Parisiens sur l'emplacement de la Bastille.

Comme si elle eût deviné qu'on parlait d'elle. Cécile tournait par moments sur Marcel ses yeux brillants et noirs qui le troublaient. Mais une grande agitation, une longue rumeur partie de l'esplanade, du côté du fleuve, gagna de proche en proche. Un cri s'éleva: « Le roi! le roi! » et la foule ouvrit respectueusement passage à un gros homme dont la face épaisse et rougeaude exprimait la bonté. Louis XVI s'avançait au milieu de son peuple, sans gardes, sans escorte, accompagné seulement de deux gentilshommes. Les vivats, les cris d'allégresse s'élevaient de toutes parts. Cécile de Rochemore s'était coulée au premier rang. Elle attendait, le cou tendu, les doigts sur sa bouche entrouverte, et, quand le roi passa,

elle lui envoya un baiser. Il la regarda d'un gros œil paisible et continua son chemin. En se retournant, Cécile se heurta à un garçon boucher qui lui cria: « Vive la fraternité, ma belle dame! » — « Eh bien! embrassons-nous! » lui dit-elle. Il referma sur elle ses bras énormes et nus et lui marqua deux pesants baisers sur les joues aux applaudissements de la foule. Elle sortit rose et riante de cette étreinte. Chacun se remit à bécher, à piocher, à voiturer, et Franchot poussa sa brouette.

Fanny était lasse et voulait partir. Comme M. Duvernay avait été appelé auprès d'un travailleur blessé, elle prit le bras de Marcel. Quand ils eurent passé le pont de bateaux qu'on avait jeté pour la fête:

— Que pensez-vous de tout cela? dit-elle à son jeune compagnon.

— Je ne sais que penser. Dans tout ce monde, je n'ai vu que vous, Fanny.

Elle le regarda tristement et lui dit avec la douce autorité des jeunes mères:

— Ce n'est pas ce genre de langage, Marcel, que nous étions convenus de parler ensemble.

Il fit un geste d'impatience:

— Et pourquoi taire ce que vous savez?

— Je ne sais rien, je ne veux rien savoir.

Ils suivirent quelque temps en silence la berge déserte, au pied des collines. Puis ils s'assirent sur un banc:

— Marcel, lui dit-elle, écoutez-moi: n'est-ce pas déjà beaucoup pour un homme que d'être estimé très haut de celle qu'il aime? Cela ne vaut-il pas qu'on y fasse effort? Eh bien! sachez-le: les femmes estiment, non pas ceux qui parlent avec douceur, mais ceux qui agissent avec force. Marcel, vous êtes plongé depuis deux ans dans une indigne langueur. Quand tout respire autour de vous l'enthousiasme et l'énergie, vous restez inerte et froid. Et ne dites pas qu'une autre en est la cause. Vous devez seul compte de votre vie à Dieu et aux hommes. Voici venir les jours d'épreuve, élevez votre cœur et confessez votre foi.

— Ma foi! s'écria Germain, en ai-je une? Vous les avez vus, Fanny; ils ne s'entendent point pendant qu'ils s'embrassent. A quoi se décider? Comment choisir entre tant d'opinions?

— Tout vaut mieux que l'indifférence! Et d'ailleurs le choix est-il si difficile? Attachez-vous à la justice et à la vérité. Vivez, mourez pour elles. Vous êtes instruit: vous vous sentirez peut-être quelque talent d'écrire quand vous aurez autre chose à exprimer que des plaintes égoïstes. Ecrivez, parlez: la parole est l'arme de la liberté. La révolution n'est pas finie, quoi qu'en dise notre vieil ami. Jetez-vous dans la lutte. Soyez courageux; si vous l'êtes vous aurez bien des chances de distinguer ce qu'il faut combattre et ce qu'il faut défendre. Le devoir est toujours facile à reconnaître pour des yeux que la crainte ne trouble pas.

Elle montra du doigt le Champ de Mars.

— Vous voyez cet autel de la Patrie, le tertre immense que grossit d'heure en heure l'enthousiasme d'un grand peuple. Il s'écroulera, et j'entrevois un jour où, sur toutes les places publiques de la France s'élèveront en silence les autels de la Peur. Germain, au nom de celle que vous aimez, je vous adjure de n'y sacrifier jamais.

Marcel se dressa tout debout, lui prit la main et s'écria avec l'accent d'un enthousiasme profond:

— Fanny, je jure de rendre digne de vous l'âme que je vous ai donnée.

III

15 septembre 1792

Le petit salon aux boiseries blanches avait une grâce modeste. L'écharpe et le chapeau de paille de Fanny étaient jetés sur la housse claire du canapé. *La Prière d'Orphée* était ouverte sur l'épinette. Rien, dans cette chambre, ne brillait que des fleurs. La jeune femme, debout à la fenêtre, regardait le soleil sanglant descendre à l'horizon, Marcel, assis à rebours sur une chaise, reposait son front sur le dossier en forme de lyre. Ils restèrent longtemps immobiles et silencieux. Enfin, Marcel releva la tête.

Son visage était bien changé depuis quinze mois. On n'y voyait plus, comme jadis, la mollesse d'une tardive adolescence. Ses traits, autrefois noyés de langueur, étaient maintenant serrés et tendus par l'effort visible d'une mâle pensée. Une flamme sombre animait son regard; sa bouche avait pris comme le pli de l'éloquence, et son visage semblait sculpté par une main céleste.

— Fanny d'Avenay, dit-il enfin d'une voix sonore et douce; Fanny d'Avenay, vous souvient-il de ce que vous m'avez dit le 9 juillet de l'année dernière, au pied de cette colline, au bord du fleuve vers lequel vous tournez en ce moment les yeux? Vous souvient-il que, étendant tout autour de vous une main prophétique, vous m'avez fait voir par avance les autels de la Peur. Fanny, vous m'avez, ce jour-là, montré d'un coup le destin et le devoir. Aujourd'hui, le destin est accompli et j'ai fait ce que je devais faire. J'ai combattu pour la justice et pour la liberté.

Il tira de sa poche un cahier de papier et le tendit à Mme d'Avenay. C'était une brochure, imprimée en têtes de clou sur du papier à chandelle, produit hâtif de quelque presse clandestine. Fanny lut sur le titre ces mots imprimés: LES AUTELS DE LA PEUR, *lettre de Marcel Germain à ses concitoyens ;* et au-dessous, deux lignes écrites de la main de l'ardent publiciste: *A Fanny d'Avenay, à qui je dois plus que la vie, car je lui dois les sentiments qui en font le prix.*

Elle lui tendit la main.

— Fanny, s'écria le jeune homme, Fanny, depuis que votre main, que je n'ai pas assez couverte de larmes et de baisers, m'a montré la voie, je l'ai suivie hardiment. Je vous ai obéi: j'ai écrit, j'ai parlé; j'ai défendu dans les journaux, au club, dans ma section et jusque sur les bornes des carrefours le roi et la Constitution. C'est pourquoi je suis devenu en horreur à la cour et aux patriotes. Pendant deux ans, j'ai combattu sans trêve les brouillons faméliques qui sèment le trouble et la haine, les tribuns qui séduisent le peuple par les démonstrations convulsives d'un faux amour et les lâches qui sacrifient aux dominations prochaines. Dans une feuille rédigée par moi seul et répandue par milliers dans les sections, j'ai flétri les émigrés qui méditent un retour paricide sur la terre qui les a nourris, les législateurs qui ne savent faire que des lois obéissantes et le peuple insensé qui, le 20 juin et le 10 août, prépara l'anarchie et la dictature. J'ai vu, Fanny, j'ai vu la réalité de votre vision; j'ai vu s'élever jusqu'aux nuées les autels de la Peur. Les assassins et les bourreaux y montaient seuls, et la nation entière se prosternait autour pour les adorer.

Fanny l'arrêta d'un geste et lui fit signe d'écouter. Ils entendirent alors venir, à travers l'air embaumé du jardin, où chantaient les oiseaux, des cris lointains de mort: « A la lanterne, l'aristocrate!... Sa tête sur une pique! »

— Vous avez entendu? dit Fanny, pâle, un doigt sur la bouche.

— C'est quelque malheureux qu'ils poursuivent. Ils font des visites domiciliaires et des arrestations nuit et jour dans

Paris. Peut-être vont-ils entrer ici. Fanny, je dois me retirer pour ne pas vous compromettre. Bien que peu connu dans le quartier, je suis, par le temps qui court, un hôte dangereux.

— Restez, dit Fanny.

Ils prêtèrent l'oreille aux cris qu'ils entendirent s'éloigner et se perdre dans le lointain.

— Oh! s'écria Marcel, les poings fermés, les dents serrées, oh! l'exécrable mois de septembre! Des forcenés se sont rués en plein jour dans les prisons et ils ont tué des hommes dont la nation qui les gardait répondait sur son honneur; ils ont massacré des vieillards et des femmes. Je passais hier devant l'Abbaye; les ruisseaux y sont encore teints de sang. Et pendant ces massacres, que faisaient l'Assemblée, la Commune, la garde nationale? Que faisaient Pétion, maire de Paris; Roland, ministre de l'intérieur; Danton, ministre de la justice? Ils étaient impuissants, me dit-on, soit! Pour les magistrats, l'impuissance est un crime. Et Manuel, procureur-syndic de la Commune, qui conjure les égorgeurs d'observer dans leur vengeance une certaine justice! Et Billaud-Varennes, son digne substitut, qui recommande à ceux qui tuent de ne pas du moins dérober les dépouilles des victimes! Et le comité civil qui délivre aux travailleurs des prisons des bons de pain, de vin, de paille! Et le comité de surveillance qui expédie dans tous les départements l'apologie des massacres! Et la nation en armes qui a vu, entendu et n'a pas bougé! O lâcheté! honte! honte! Personne qui ose s'indigner. Pas un écrivain dans toute la presse qui nomme le crime par son nom! On le flatte, on le caresse! Dans les *Révolutions de Paris*, le vil Prudhomme s'écrie: « Ce peuple est humain »; le rédacteur du *Moniteur* vante « la mansuétude » des assassins. Et les modérés? Ils se taisent comme Brissot, dont la feuille n'a pas un mot de blâme, ou bien comme Dulaure, dans le *Thermomètre*, et le triste Gorsas, dans le *Courrier des Départements*, ils balbutient les mots de « justice terrible mais nécessaire » et de « vengeance inspirée par de puissants motifs ». J'ai voulu que du moins on ne pût pas dire qu'en ces jours abominables

personne n'éleva la voix contre les scélérats triomphants. J'ai parlé, Fanny. O fortune! ô joie! ô récompense! l'humanité, la vertu sont vengées par l'homme qui vous aime.

Il se jeta aux pieds de la jeune femme et, lui pressant les mains, il goûta une joie délicieuse à voir le plus pur des visages lui sourire avec orgueil. Il sentit son cœur s'épanouir et sa pensée se détendre. C'est avec une espèce de gaieté et d'un ton léger qu'il raconta comment il avait fait imprimer clandestinement *les Autels de la Peur* dans une remise de la cour du Commerce, sous les fenêtres de Marat. Son journal avait été supprimé après le 10 août. Lui-même, recherché par le tribunal du 17 août, errait d'asile en asile, et trouvait, chaque nuit, un grenier pour écrire.

— J'ai sur une planche, disait-il, une chandelle de deux sous, de l'encre, du papier, une bouteille de vin de champagne et mes pistolets. Que faut-il davantage au publiciste indépendant? Ce crapaud de Marat se plaît dans l'humidité des caves. Moi, je suis de contraire complexion. J'aime les greniers; on y voit le ciel. Si la maison est haute, je puis, quand tout dort autour de moi, passer, avec agilité, par la fenêtre à tabatière et contempler assis sur le plancher des chats, l'espace sombre qui me sépare de la colline où Fanny repose. Ne vous vient-il rien de mes vœux et de mes pensées, Fanny, dans votre sommeil?

Elle répondit d'un ton tranquille:

— Marcel, Marcel, vous savez bien que je n'entends la nuit que le murmure des feuilles.

A ce moment, pour la seconde fois, des cris déchirèrent l'air paisible du soir. Ils étaient mêlés de bruits de pas et de coups de feu. Ils se rapprochaient; on entendait: « Fermez les issues, qu'il ne s'échappe pas, le scélérat! »

— Allons dans la salle à manger, dit Fanny, qui semblait plus calme à mesure que le danger se rapprochait. Nous pourrons voir, à travers les jalousies, ce qui se passe dehors.

Mais à peine avait-elle ouvert la porte qu'ils virent, sur le palier, un homme livide, défait, dont les dents claquaient, dont les genoux s'entrechoquaient. Ce spectre, qui semblait

l'image à demi-effacée du vieux Franchot plutôt que Franchot lui-même, murmurait d'une voix faible comme un souffle:

— Sauvez-moi, cachez-moi!... Ils sont là!... Ils ont forcé ma porte, envahi ma maison. J'ai sauté par la fenêtre dans votre jardin. Ils viennent...

— Malheureux! dit tout bas Mme d'Avenay. Ma cuisinière vous a-t-elle vu? Elle est jacobine!...

— Personne ne m'a vu.

— Dieu soit loué, mon voisin!

Elle l'entraîna dans sa chambre à coucher où Marcel les suivit. Il fallait aviser, il fallait trouver quelque cachette où elle pût garder Franchot plusieurs jours, plusieurs heures au moins, le temps de tromper et de lasser ceux qui le cherchaient. Puis Marcel observerait les alentours et, sur le signal qu'il donnerait, le pauvre ami sortirait par la petite porte du jardin.

En attendant, il ne pouvait se tenir debout. Dans l'anéantissement de toutes ses facultés, il ne survivait encore que par un sentiment d'épouvante et de surprise. Il ne comprenait rien en vérité à sa disgrâce. C'était un homme étonné.

Il essaya de faire entendre qu'il était recherché, lui, l'ennemi des cours et des rois, pour avoir défendu les Tuileries au 10 août. C'était une indigne calomnie. La vérité était que Colin le poursuivait de sa haine, Colin, naguère son boucher, qu'il avait cent fois voulu bâtonner pour lui apprendre à mieux peser sa viande et qui maintenant présidait la section où il avait eu son étal, Colin!...

En murmurant ce nom d'une voix étranglée, il crut voir Colin lui-même et se cacha la face dans les mains. Véritablement des pas montaient dans l'escalier, Fanny tira le verrou et poussa le vieillard derrière un paravent. On heurta à la porte, et Mme d'Avenay reconnut la voix de sa cuisinière, qui lui criait d'ouvrir, que la municipalité était à la grille, avec la garde nationale, et qu'ils venaient faire une perquisition.

— Ils disent, ajouta la fille, que Franchot est dans la maison. Moi, je sais bien que non, que vous ne voudriez

pas cacher un scélérat de cette espèce; mais ils ne veulent pas me croire.

— Eh bien qu'ils montent! cria Fanny à travers la porte. Faites-leur visiter toute la maison, de la cave au grenier. Priez-les seulement d'entrer tout doucement dans la chambre bleue pour ne pas effrayer mon petit enfant qui dort avec Nanon.

En entendant ces paroles, le pauvre Franchot s'était évanoui derrière son paravent, où Marcel l'alla ranimer un peu en lui jetant de l'eau sur les tempes.

— Mon ami, dit tout bas la jeune femme au vieillard, ayez confiance en moi; je suis rusée.

Alors, avec sa tranquilité ordinaire, comme s'il s'agissait de quelque arrangement domestique et quotidien, elle tira le lit un peu en avant de l'alcôve, défit la couverture et arrangea les trois matelas, avec l'aide de Marcel, de manière à ménager, du côté de la ruelle, un espace entre le plus bas et le plus élevé.

Comme elle prenait ces dispositions, un grand bruit de souliers, de sabots, de crosses et de voix rauques éclata dans dans l'escalier. Ce fut, pour tous trois, une minute terrible; mais le bruit monta peu à peu au-dessus de leurs têtes. Ils comprirent que la garde, conduite par la cuisinière jacobine, fouillait d'abord les greniers. Le plafond craquait; on entendait des menaces, des gros rires, des coups de pied et des coups de baïonnette dans les cloisons.

Cependant, Marcel saisit le vieillard et le coula dans l'espace ménagé entre les matelas. Fanny fronça le sourcil: le lit ainsi bouleversé, avait un air suspect.

— Il faut que je m'y mette, dit-elle.

Elle regarda à la pendule. Il était sept heures du soir. Elle songea qu'ils ne trouveraient pas naturel qu'elle fût couchée si tôt. En effet, ce n'était pas son habitude. Les hommes de la section, qui étaient tous ses voisins, devaient avoir vu souvent, bien tard, de la lumière aux fenêtres de sa chambre et entendu les notes de son clavecin, dans les nuits d'été. Quant à se dire malade, il n'y fallait pas songer; la cuisinière jacobine découvrirait la ruse. Elle réfléchit quelques secondes; puis, tranquillement simplement, avec une auguste grandeur, elle se déshabilla devant le jeune homme, se mit au lit et lui ordonna de donner lui-même l'apparence du désordre à ses vêtements.

— Il faut qu'ils vous prennent pour mon amant, lui dit-elle.

Toutes leurs dispositions étaient prises quand la troupe descendit du grenier en sacrant et en pestant. Le malheureux Franchot qui, à ce moment, reprit toute sa connaissance, fut saisi d'un tel tremblement qu'il secouait tout le lit. De plus sa respiration était si forte, qu'on en devait entendre le sifflement jusque dans le corridor.

— C'est dommage, dit Fanny, j'étais si contente de mon petit artifice. Enfin! ne désespérons point, et que Dieu nous aide!

Une main rude secoua la porte.

— Qui va là? demanda Fanny.

— Les représentants de la Nation.

— Ne pouvez-vous attendre un moment?

— Ouvre, ou nous brisons la porte?

— Marcel, mon ami, va ouvrir.

A ce moment la peur fit une espèce de miracle. Franchot cessa de trembler et de râler.

C'est Colin qui entra le premier, ceint de son écharpe et suivi d'une douzaine de piques. Il regarda tour à tour la belle aristocrate au lit et le jeune homme en veste, sa cravate défaite.

— Peste, dit-il, nous dénichons des amoureux. Excusez-nous la belle!

Puis, se tournant vers les gardes:

— Voilà le libertinage des cours! Seuls, les sans-culottes ont des mœurs.

Pourtant, cette rencontre l'avait mis en gaieté.

— Citoyens, lui dit Fanny, accoudée à son oreiller, faites-vous donc un crime à une patriote de céder à la nature?

Cette réplique lui parut sans doute joliment tournée. Il s'approcha du lit, s'assit dessus et, prenant le menton de la jeune femme:

— Il est vrai, dit-il, que cette bouche-là n'est pas faite pour marmotter toute la nuit des *Pater* et des *Ave*. Mais nous ne sommes pas venus pour te dire des douceurs, citoyenne. Nous cherchons le traître Franchot, un des assassins du 10 août. Des patriotes l'ont surpris dans la ruelle qui longe ton jardin. J'ai fait cerner le quartier. Nous avons fouillé toutes les maisons moins la tienne, sans rien trouver. Il est certain qu'il est ici. Il me le faut. Je le ferai guillotiner. Ce sera ma fortune.

— Cherchez-le donc, dit Fanny.

Ils regardèrent sous les meubles, dans les armoires, passèrent des piques sous le lit et sondèrent les matelas avec des baïonnettes.

Colin se grattait l'oreille et regardait Marcel du coin de l'œil.

Fanny, craignant pour le proscrit un interrogatoire embarrassant, rompit d'un mot la pensée du sans-culottes.

— Mon ami, dit-elle à Marcel, tu connais aussi bien que moi la maison; prends les clefs et conduis partout ces messieurs. Je sais que ce sera un plaisir pour toi que de guider des patriotes.

Marcel quitta la chambre suivi de Colin et des gardes. Deux d'entre eux cependant restèrent dans la chambre.

— Il faut encore fouiller le lit, dit l'un.

— Oui, dit l'autre.

Ils prirent, chacun, à une applique une bougie qu'ils allumèrent, se mirent à plat ventre au pied et à la tête du lit et restèrent fort longtemps en observation. Un de leurs camarades en bonnet rouge, qui venait les chercher, resta au contraire avec eux, se plaignant très haut de la chaleur et de la fatigue. — Il comptait bien, disait-il, boire un coup quand ce gredin de Franchot serait pris.

Fanny leur demanda s'ils voulaient boire tout de suite. Elle sonna sa cuisinière et lui recommanda d'apporter des bouteilles et des verres. Le citoyen en bonnet rouge ne refusa pas; mais il savait à quoi la politesse l'obligeait. Il invita la citoyenne à trinquer avec lui. Elle but à la santé des braves

sans-culottes. Les bouteilles se vidèrent. Le citoyen attendri dit à la jeune femme:

— Citoyenne, tu as observé les convenances. Il s'en faut qu'il y ait seulement la moitié des citoyens pour les observer aussi bien que toi. C'est dommage qu'il faille couper un aussi joli cou!

Mais la voix irritée de Colin interrompit les gracieusetés. Colin était dans la cave avec le gros des ses hommes qu'il occupait à culbuter les margotins, à vider les sacs de charbon et à retourner les fûts. La besogne était rude. Il rappela à l'aide les trois fainéants, qui quittèrent à regret la belle dame et les bouteilles. On resta deux heures à fouiller la cave. Enfin, lassé, déçu, furieux, Colin défonça à coups de crosse les tonneaux pleins et, quittant la cave inondée de vin, donna le signal du départ. Marcel les suivit jusqu'à la grille, qu'il ferma sur leurs talons, et courut annoncer à Fanny la délivrance.

Elle, penchant la tête dans la ruelle, appela tout bas:

— Monsieur Franchot! monsieur Franchot!

Un long soupir lui répondit.

— Dieu soit loué! s'écria-t-elle, monsieur Franchot, vous m'avez fait une peur affreuse. Je vous croyais mort.

Ses nerfs se détendirent et elle éclata de rire.

Elle donna un peu d'air à son pauvre ami et lui conseilla de remercier Dieu.

— Si je croyais en Dieu, répondit le bonhomme un peu ranimé, je ne lui pardonnerais pas d'avoir fabriqué des créatures semblables à celles que vous venez de voir! Pour moi, il m'a suffi de les entendre. Ce sont des scélérats dépourvus de toute philosophie.

Ils attendirent qu'il n'y eût plus de lune et, quand la nuit fut noire, les deux hommes sortirent par la petite porte du jardin.

IV

12 brumaire an II

Sous un ciel livide, chargé de neige, Fanny, enveloppée d'un épais manteau, descendit de fiacre sur la place Dauphine, au pied d'un arbre de la liberté que coiffait un bonnet rouge. Devant elle se dressait le socle mutilé, d'où l'on venait d'arracher la statue d'Henri IV. Aussitôt, un homme vêtu d'une carmagnole, sans cravate, en guenilles, s'approcha d'elle et retira son bonnet; ses cheveux étaient coupés à la Titus.

— C'est bien, lui-elle, vous êtes tout à fait comme il faut, Marcel.

C'était bien Marcel, en effet, rendu méconnaissable moins par son déguisement que par les fatigues d'une année de misères, de douleurs et de rage.

— Je vous ai demandé de vous trouver ici, Marcel, pour me conduire au tribunal révolutionnaire.

— Moi, Fanny, vous conduire aux bourreaux!

— Vous savez bien que c'est aujourd'hui qu'ils jugent mon vieil ami Duvernay, accusé de fédéralisme.

— Je le sais, Fanny, et je sais qu'il ne vivra plus demain.

— Et moi, Marcel, je sais seulement que je lui dois mon témoignage. Je l'ai entendu, dès le 12 juillet 91, se prononcer pour la république; je puis prouver qu'à cette époque, on lui a offert la place de gouverneur du dauphin, et qu'il l'a refusée. J'ai mille preuves de son patriotisme. Je les apporte à ses juges.

— Ils ne vous écouteront pas. Ecrivez, faites parler, mais n'allez pas là.

Elle le regarda d'un air suppliant:

— Marcel, ne me faites pas peur; si vous saviez comme les foules m'effrayent et quelle peine j'ai à faire mon devoir... J'y vais en tremblant et parce qu'il le faut.

— Fanny, dit Marcel en rougissant, pardonnez-moi. Je vous donnais des conseils qui n'étaient pas pour vous. Allons!

Elle lui prit le bras et ils suivirent le quai en parlant à voix basse de l'homme de bien que son courage avait conduit au sanglant tribunal.

— Notre ami, dit Mme d'Avenay, s'était caché rue du Mail, chez une excellente femme, Mme Aubry. La retraite était sûre, mais Duvernay la quitta pour ne pas compromettre sa bienfaitrice. Il put sortir de Paris et gagner Argenteuil. Mais il fut reconnu dans un cabaret de ce village par des jacobins qui le ramenèrent à Paris.

Comme ils tournaient l'angle de la tour de la grosse horloge, ils virent une multitude d'hommes armés s'agiter devant les grilles. Alors elle quitta le bras de Marcel.

— Dans mon intérêt, lui-dit-elle, et pour mon salut, ne m'accompagnez pas; du moins ne le faites pas d'une manière ostensible. Mon instinct m'avertit que je serai moins en danger si je me livre seule aux bêtes.

Il s'arrêta et suivit des yeux, à travers la grille, la jeune femme qui traversait la cour du palais de justice au milieu des sabres et des piques. La foule était presque impénétrable sur les degrés du grand escalier qui donnait accès aux diverses salles du tribunal révolutionnaire. De cette foule en sabots, en carmagnole, en bonnet rouge, montaient des chants et des cris.

On parlait dans les groupes de justice sommaire et de massacres en bloc; on accusait la lenteur du tribunal, trop enclin à sauver les coupables. Des marchands de journaux parcouraient la foule en criant: « Voilà la liste des gagnants à la loterie de la très sainte guillotine. Qui veut voir la liste?... Demandez la grande trahison de Jean Duvernay, ci-devant médecin du traître Capet. Demandez la conspiration de

l'infâme Duvernay pour provoquer le massacre des patriotes.» Fanny avait traversé la place; elle montait les degrés.

— Où vas-tu, citoyenne? lui demanda un porteur de carmagnole qui montait à la porte une faction volontaire.

— Citoyen, je me rends dans la salle où l'on juge Duvernay: je suis témoin.

Il la laissa passer; mais une horrible femme qui tenait un enfant dans ses bras cria qu'on ne devait pas laisser approcher des juges les femmes aristocrates capables de les corrompre.

— Celle-ci, disait la tricoteuse, montrera son visage, ses larmes; elle se pâmera, et elle fera tourner la tête à tout le tribunal. Ces gueuses font des hommes tout ce qu'elles veulent. Et voilà comment on arrête la justice, et comment on sauve tous les j.....-f..... qui affament le peuple.

Les cris de cette femme firent le tour de la place et y ranimèrent la peur et la haine.

— Hélas, disait-on de toutes parts, nous n'avons plus Marat; nous avons perdu notre ami. Depuis que les méchants l'ont tué, les aristocrates relèvent la tête. Mais ils ont beau faire, il faudra bien qu'ils la crachent au panier. A mort, les conspirateurs! A la guillotine, les ennemis du peuple! Duvernay, à la guillotine! les enjôleuses, les faux-témoins, les aristocrates, à la guillotine!

Marcel parcourait les groupes, inquiet, tâtant le couteau caché sous sa chemise.

L'affaire Jean Duvernay était appelée, l'interrogatoire commencé; d'instant en instant le peuple apprenait, par l'intermédiaire des citoyens présents dans la salle, des épisodes grossièrement altérés, et qui allaient, se déformant de bouche en bouche, jusqu'à ce que la sottise et la haine eussent achevé de les façonner dans la perfection. C'est ainsi qu'on raconta, dans la cour, que l'infâme Duvernay feignait de préparer des médicaments aux pauvres, et leur donnait, en réalité, du poison.

Quand on apprit qu'un témoin, une femme, déposait en faveur, un souffle terrible de fureur s'éleva: « C'est sa complice, qu'on la guillotine avec lui! » A ce sujet, d'interminables disputes, nourries d'ignorance et de cruauté, grosses de bêtise, s'allongeaient, grossissaient d'heure en heure. Peu à peu on s'impatienta: la condamnation se faisait attendre. Erreur ou mensonge, des bruits d'acquittement commençaient à courir et soulevaient une immense rumeur. Les cris redoublèrent: « Mort aux faux-témoins! » Les septembriseurs se pressèrent sur les marches et voulurent forcer la porte...

Elle s'ouvrit; Fanny parut. Elle resta, droite et blanche, sur le plus haut degré. Un cercle de bras nus, de poings fermés, de sabres, l'enveloppait. Marcel était dans le cercle; il fit un mouvement pour se jeter entre elle et la foule. Elle l'arrêta, d'un imperceptible signe. Cependant, les cris de mort redoublaient; les femelles couvraient de leurs glapissements aigus les grognements rauques des mâles avinés. La plus hideuse de toutes les créatures, celle qui, depuis plusieurs heures, animait la foule et tenait un enfant dans ses bras, fit un pas en avant, montra du doigt une des marches de l'escalier et cria à la victime:

— Regarde la place où la Lamballe a été abattue. On va t'y saigner, gueuse!

Alors, un colosse velu, demi-nu, écarta les femmes, retroussa les manches de sa chemise et leva son sabre.

Fanny, se sentant pâlir, mordit ses joues froides pour y ramener le sang. Elle comprit qu'instinctivement ils attendaient, pour la frapper, qu'elle donnât un signe de peur et s'avouât la victime. Son air d'innocence auguste, son regard de vierge la protégeait encore. Elle promena lentement les yeux sur la foule et, remarquant l'horrible mère qui la menaçait, elle s'approcha d'elle et lui dit:

— Vous avez un bel enfant.

A ces seuls mots, les plus doux qu'elle eût jamais entendus, cette femme, cette mère, se sentit remuée dans ses entrailles. Des larmes lui montèrent aux paupières.

— Prenez-le! dit-elle.

Et elle le tendit à Fanny, qui le prit dans ses bras et descendit, en lui souriant, l'escalier du palais, tandis que la foule, étonnée, s'écartait devant elle.

Elle traversa ainsi la cour avec son innocent protecteur. Elle était sauvée. Quand elle eut passé la grille, elle remit l'enfant à sa mère sans prononcer une parole; mais une de ses larmes avait roulé sur les langes.

Marcel la suivait de près; il la fit entrer dans le fiacre qui les attendait au coin de la tour carrée. Le fiacre, en tournant, se heurta à la charrette qui attendait Jean Duvernay pour le conduire à l'échafaud.

V

12 nivôse an II

(1er janvier 1794)

FANNY D'AVENAY est assise devant son petit secrétaire d'acajou. Son visage semble éclairé par une lueur intérieure; mais personne n'est là pour en goûter la pureté délicieuse; c'est ainsi qu'elle accomplit sa destinée de fleur solitaire. Minuit sonne. C'est le signe du passage idéal d'une année à l'autre. La mignonne pendule, où rit un Amour doré, annonce que l'année 1793 est finie.

Au moment de la conjonction des aiguilles, un petit fantôme a paru. Emile, sorti du cabinet bleu où il couche, est venu, en chemise, se jeter dans les bras de sa mère et lui souhaiter une bonne année.

— Une bonne année, Emile... Je te remercie. Mais sais-tu ce que c'est qu'une bonne année?

Il croit savoir; pourtant, elle veut le lui mieux enseigner.

— Une année est bonne, mon chéri, pour ceux qui l'ont passée sans haine et sans peur.

Elle l'embrasse; elle le porte dans le lit d'où il s'est échappé, puis elle revient s'asseoir devant le petit secrétaire d'acajou. Une lettre est ouverte devant elle, une lettre qu'un enfant de faubourg est venu, ce soir, nu-pieds dans la neige, lui porter en secret, une lettre lamentable, écrite sur un lambeau de papier d'une plume brisée:

Adieu, Fanny. Je suis las de me cacher et de me taire; c'est assez d'amertume et de honte. Je veux cracher mon mépris à la face des bourreaux. Mille desseins confus s'agitent dans ma tête. Oh! si je pouvais me jeter dans les rangs des défenseurs

de la patrie, qui font reculer Wurmser et Brunswick! Mais je suis proscrit et je n'ai que la liberté de ma mort. Dois-je m'armer du poignard d'Harmodius et de Charlotte? Dois-je comme Condorcet, tromper mes assassins et leur épargner un crime? Je ne puis, hélas! vous revoir avant de mourir, Fanny. On me recherche; vous-même êtes suspecte depuis que vous avez osé défendre Jean Duvernay. En vous allant voir, je craindrais de vous perdre. Fanny, mon âme, ma vie, ma force, mon génie, Fanny, adieu pour la dernière fois.

MARCEL

Les yeux qui lisent cette page sont beaux et doux comme un ciel pur. Mais vont-ils s'embellir encore du sombre éclat des orages et s'emplir d'éclairs? Non, ils ne verseront pas de larmes qui les trouble: ces pleurs qui glissent au bord de leurs paupières sont trop limpides: ce sont des pleurs de pitié.

Accoudée, Fanny regarde tour à tour la flamme qui brille dans l'âtre et la lettre de son ami. Mais elle ne veut pas la brûler encore. Elle la pose sur la tablette du secrétaire, puis, ouvrant les tiroirs du meuble, elle en tire des papiers de toute sorte: feuilles dont la tranche est dorée, parchemins timbrés de fleurs de lis, petits cahiers reliés en maroquin, paquets de lettres. Tout le passé déjà lointain de cette jeune femme est dans ces petites archives.

Elle a songé qu'elle avait là dans quatre tiroirs de quoi envoyer à la guillotine elle et cinquante personnes, et elle s'est résolue à brûler toute sa correspondance. C'est cette nuit qu'elle a choisie pour cette tâche qu'elle ne pourra accomplir (elle le sait) sans de profondes et tristes songeries.

Son enfant dort chaudement dans le cabinet voisin; la cuisinière et Nanon sont retirées dans leurs chambres. Le grand silence des temps de neige règne alentour. L'air vif et pur active la flamme du foyer. C'est cette nuit que Fanny a choisie pour brûler ses papiers.

Ils sont en ordre, car elle met dans tout ce qui l'entoure l'exactitude de son esprit. Voici ses lettres d'enfant, les compliments qu'elle faisait chaque année à sa grand-mère qui,

toujours immobile dans son fauteuil à oreilles, épiait à la fenêtre les jeunes voisines en disant son chapelet. Voici les petits vers que son père fit pour elle quand elle vint au monde. Voici le livre où sa mère écrivit les prières du Sacré Cœur, des recettes contre la migraine et les dépenses de la maison. Voici les lettres du jeune mari dont l'amour lui fut si doux et la laissa si pure. Voici, rangée en petits paquets, la correspondance de ses vieux amis: elle en avait beaucoup; elle était, malgré sa jeunesse, sûre confidente et bonne conseillère.

Ces lettres, qu'elle feuillette, sont signées avec un grand paraphe: Franchot, laboureur. Le pauvre ami y parle de marier les capucins, de fesser les jésuites et de régénérer le le monde par la raison.

« L'homme, dit-il, est une machine perfectible, comme toutes les machines. Il faut l'améliorer par la science comme on améliore les montres et les tournebroches. » Elle ne peut s'empêcher de sourire. Puis elle déchire ces lettres par petits morceaux et la pensée du bonhomme s'envole en papillons noirs dans la cheminée. Elle ouvre un autre paquet et relit des pages admirables de sagesse et de bonté, où respire l'amour de la patrie et des hommes. La main qui les écrivit est maintenant dévorée par la chaux dans le cimetière des suppliciés. Au souvenir de Jean Duvernay, une rougeur tragique anime les joues de Fanny. Avant d'anéantir ces feuilles, elle les pose, en tremblant, sur la tablette de la cheminée.

Ce sont les lettres de Marcel Germain qu'elle a prises ensuite. Elle est lente à les relire et s'y plaît: l'âme dans laquelle elle a mis son souffle la charme maintenant et l'étonne. Elle joint ces lettres à celles de Jean Duvernay pour que la flamme les consume ensemble. Mais elle brûle d'abord les lettres de femmes et d'indifférents, des billets de Mme de Beauharnais, des lettres folles de Mme de Rochemore, des invitations à dîner et au bal, des lettres de baptême et d'enterrement. Pendant plus de deux heures elle nourrit la flamme claire du foyer. Déjà une lueur blême traverse les rideaux; c'est le matin. Les servantes ont commencé leur

travail; Fanny veut hâter le sien. N'a-t-elle pas entendu des voix? Non, le calme est profond autour d'elle... Le calme est profond, mais c'est que la neige étouffe le son des pas. Car on vient, on est là. Des coups ébranlent la porte...

Elle sent, elle sait qui vient. Cacher les lettres, fermer le secrétaire, elle n'en a pas le temps. Tout ce qu'elle peut faire, elle le fait; elle prend les papiers à brassée et les jette sous le canapé dont la housse traîne à terre. Quelques-uns débordent sur le tapis; elle les repousse du pied, saisit un livre et se jette dans un fauteuil. Le président du district entre suivi de trente piques. Ce n'est plus Colin, destitué pour cause de modérantisme, c'est un ancien rempailleur, Brochet, qui grelotte de fièvre et dont les yeux sanglants nagent sans cesse dans une sorte d'horreur. Il est sobre et il est ivre.

Brochet fait signe à ses hommes de garder les issues, et, s'adressant à Mme d'Avenay:

— Citoyenne, lui dit-il, je viens d'apprendre que tu es en correspondance avec les agents de Pitt, les émigrés et les conspirateurs des prisons. Au nom de la loi, je viens me saisir de tes papiers... Il y a longtemps que tu m'étais désignée comme une aristocrate de la plus dangereuse espèce. Le citoyen Rapoix qui est devant tes yeux (et il désigna un de ses hommes) a avoué que dans l'hiver de 1789 tu lui as donné de l'argent et des vêtements pour le corrompre. Des magistrats tièdes et sans vigueur t'ont épargnée; mais je suis le maître à mon tour, et tu n'échapperas pas à la guillotine. Livre-nous tes papiers.

— Prenez-les vous-même, dit Fanny, mon secrétaire est ouvert.

Il y restait encore quelques mémoires de fournisseurs et des titres de propriété que Brochet examina un à un. Il les tâtait et les retournait comme un homme défiant, qui ne sait pas bien lire.

Fanny comprend que la visite sera longue et minutieuse. Elle ne peut se défendre de regarder du côté du canapé et elle voit un coin de la lettre de Marcel qui passe sous la housse comme l'oreille d'un chat blanc. A cette vue, son inquiétude

cesse. La certitude de sa perte met dans son esprit une tranquille assurance et sur son visage un calme tout semblable à celui de la sécurité. Elle est certaine que les hommes verront ce bout de papier qu'elle a vu; mais elle ne sait pas s'ils le découvriront tout de suite ou s'ils tarderont à le voir. Ce doute l'occupe et l'amuse. Elle se fait dans ce moment tragique une sorte de jeu d'esprit à voir les commissaires s'éloigner ou s'approcher du canapé. Brochet qui en a fini avec les papiers du secrétaire, s'impatiente et dit qu'il trouvera bien ce qu'il cherche.

Il culbute les meubles, retourne les tableaux et frappe du pommeau de son sabre sur les boiseries pour découvrir les cachettes. Il n'en découvre point. Il fait sauter le panneau de glace pour voir si rien n'est caché derrière.

Pendant ce temps, ses hommes lèvent quelques lames du parquet. Ils jurent qu'une gueuse d'aristocrate ne se moquera pas des patriotes. Mais aucun d'eux n'a vu la petite corne blanche qui passe sous la housse du canapé.

Ils emmènent Fanny et vont visiter les autres pièces. Ils défoncent les meubles, font tomber les vitres en morceaux et crier les parquets sous la pesée des baïonnettes qui les lèvent; ils crèvent les matelas, éventrent les paillasses. Et ils ne trouvent rien. Pourtant Brochet ne désespère pas encore. Il retourne dans le salon.

— Les papiers sont là, dit-il, j'en suis sûr.

Il examine le canapé, le déclare suspect et y enfonce à cinq ou six reprises son sabre dans toute sa longueur. Il ne trouve rien encore, pousse un affreux juron et sort suivi de ses hommes. Fanny écoute le léger craquement de leurs pas dans la neige; ils sont partis; elle est sauvée. Est-elle joyeuse? Non: mais elle ressent une sorte de gaieté mutine. Elle court, avec des rires et des sauts d'enfant, baiser le front de son Emile qui dort les poings fermés, comme si la maison n'avait pas été bouleversée autour de son petit lit.

VI

13-17 floréal an II

Quatre mois sont passés; la Terreur a grandi. La justice selon le cœur du citoyen Brochet est enfin rendue.

Le guichetier a refermé la porte de la maison d'arrêt sur Fanny, appréhendée « par mesure de sûreté générale ». La voilà dans ce vieux bâtiment où, jadis, les solitaires de Port-Royal ont fait en priant, le rêve de la vie et qui est devenu sans peine une prison.

Assise sur une banquette, pendant que le greffier inscrit son nom dans le registre d'écrou, elle songe, et sa destinée l'étonne.

— Pourquoi ces choses, mon Dieu, et que voulez-vous de moi?

Elle est surprise, mais elle n'est pas triste. Le porte-clefs a l'air plus bourru que méchant. Il l'a conduite dans une grande cour, au milieu de laquelle est un bel acacia; elle attendra là qu'il lui ait préparé un lit et une table dans une chambre où l'on a déjà renfermé cinq ou six prisonnières, car la maison est encombrée. Dans la cour, elle voit une jeune femme occupée à graver un chiffre sur l'écorce de l'arbre, et reconnaît Cécile de Rochemore.

— Vous ici, Cécile?

— Vous ici, Fanny? Faites mettre votre lit près du mien. Nous aurons bien des choses à nous dire.

— Bien des choses... Et M. de Rochemore, Cécile?

— Mon mari? Ma foi, ma chérie, je l'avais un peu oublié. C'était injuste. Tu sais que, général à vingt-cinq ans, il couvrit très bien la retraite de Mons et reçut les félicitations

de l'Assemblée législative. Mais, depuis, nous avons été exclus, comme nobles, des emplois militaires; nous sommes devenus suspects. Il est très probable qu'Alexandre est en prison quelque part.

— Et que faisais-tu là, Cécile?

— Chut!... Quelle heure est-il? S'il est cinq heures, l'ami dont j'unis sur cette écorce le nom au mien n'est plus de ce monde, car il a passé à midi au tribunal révolutionnaire. Il se nommait Armand et était volontaire à l'armée du Nord. Je l'ai connu dans cette prison. Nous avons passé ensemble de douces heures, au pied de cet arbre. C'était un jeune homme de mérite. J'ai pleuré hier en lui disant adieu. Mais, tandis que nous nous pressions les mains en soupirant, nous vîmes s'avancer à pas de loup un vieux gentilhomme enveloppé d'une robe de chambre à ramages et coiffé d'un bonnet de nuit surmonté d'un énorme nœud de satin orange. Il tenait à la main un flambeau qu'il approcha de mon visage, pour voir si j'étais celle qu'il cherchait, car il avait un rendez-vous galant. Nous vîmes alors qu'il s'était mis du rouge au visage, et nous partîmes d'un terrible éclat de rire, qui dura jusqu'au départ du malheureux Armand. C'est ainsi que nous nous sommes quittés.

Après ce beau récit, elle saisit Fanny par la taille, l'entraîna dans la chambre où elle avait son lit et veilla à ce que celui de Mme d'Avenay fût tout à côté. Elles convinrent de laver ensemble, dès le lendemain matin, le carreau de cette chambre. C'est un soin que Cécile prenait très souvent: elle ne pouvait souffrir la poussière.

Le repas du soir, servi maigrement par un gargotier patriote, se prenait en commun. Chaque prisonnier apportait son assiette et son couvert en bois (il était interdit d'en avoir en métal) et recevait sa portion de porc aux choux. Fanny vit à cette table grossière des femmes charmantes dont la gaieté légère l'étonna. Comme Cécile, elles étaient coiffées avec soin et portaient de fraîches toilettes. Près de mourir, elles gardaient l'envie de plaire. Leur conversation était galante comme leur personne, et Fanny fut bientôt instruite

des intrigues qui se nouaient et dénouaient sous les verrous. La folie d'aimer était dans l'air de la prison. La mort aiguillonnait l'amour.

Et Fanny fut prise d'un indicible trouble; elle se sentit un grand désir de presser une main dans la sienne. Des larmes ardentes comme la volupté roulèrent sur ses joues. A la lueur du lampion fumeux qui éclairait le repas, elle observait ses compagnes dont les yeux brillaient de fièvre, et elle songeait:

— Nous allons mourir ensemble. D'où vient que je suis triste et que mon âme est troublée quand pour ces femmes la vie et la mort sont également légères?

Elle pleura toute la nuit sur son grabat. Mais, dès l'aube, elle retrouva la paix intérieure. Un calme céleste descendit sur son beau visage.

Les prisonniers qui venaient dans l'après-midi se mêler aux femmes furent frappés de cette angélique sérénité. Fanny les tranquillisait et les consolait. Aussi, son idée héroïque et sentimentale des choses humaines et divines convenait-elle parfaitement aux esprits de ces prisonniers philosophes qui, sous la menace d'une mort prochaine, cherchaient l'Espérance, sans songer un instant, jeunes ou vieux, royalistes ou républicains, à ressaisir la foi de leur enfance. Car à cette fin de siècle la religion catholique n'existait plus pour l'élite des Français.

Dès le lendemain de sa venue, Fanny rendit à ses compagnons des services dont ils étaient justement reconnaissants: elle raccommodait leur linge et leurs hardes. Par là, elle s'acquit la reconnaissance d'un vieux conseiller au parlement de Toulouse qu'elle aimait pour sa simplicité. Il prouvait sans cesse qu'on l'avait injustement accusé. Quand on lui remit son acte d'accusation:

— Je ne voudrais pas être à la place de mes juges, dit-il; car je les embarrasserai terriblement.

Il récitait une douzaine de textes de droit romain pour prouver son innocence, et il ajoutait:

— Je vous demande ce qu'ils répondront à cela?

Il embrassa Fanny et s'en alla tranquille, ne pouvant, vieux juge, douter de la justice.

Il y avait aussi dans la prison un Allemand qui jouait de la viole d'amour et un jeune patriote qui composait des chansons. Ils donnaient des concerts, le soir; quand le plus grand nombre des prisonniers s'était retiré, la musique se faisait entendre encore. La réunion devenait intime et mystérieuse; on se cherchait; on se parlait tout bas; l'ombre enveloppait les couples rapprochés et le bruit des baisers se mêlait au son de la viole. Et ceux qui faisaient ainsi l'amour avaient leur arrêt de mort dans leur poche.

Cependant Fanny élevait son âme et regardait au-delà de ce monde. Rentrée dans sa chambre, elle écrivait à son fils des lettres d'une adorable gaieté et d'une sagesse sublime.

Le cinquième jour de sa détention, comme elle faisait dans le préau sa promenade accoutumée, elle reconnut tristement assis sur un banc, le vieux Nicolas Franchot, tout courbé par l'âge et la misère. Marcel l'avait longtemps caché sous un toit; mais le pauvre vieillard s'était fait prendre en essayant de fuir. Il venait d'arriver à Port-Libre, et la poussière du chemin souillait encore son visage. Fanny lui prit en souriant la main.

— Mon vieil ami, lui dit-elle je ne puis me réjouir de vous voir ici; mais je serai contente s'il m'est possible de vous aider en quelque chose.

Franchot, les mains sur les genoux, secoue la tête et pleure. Les larmes délayent la poussière dont ses joues sont couvertes et le visage du pauvre philosophe est tout barbouillé. Fanny court à sa chambre et revient avec une éponge et de l'eau, dont elle lave son vieil ami en lui murmurant des paroles consolantes.

Pourtant il n'est point consolé. Il la regarde avec des yeux pâles et vides; ses lèvres molles ont des mouvements convulsifs et les larmes coulent sans s'arrêter sur ses joues creuses. Alors elle s'assied auprès de lui, lui passe les bras autour du cou et lui dit doucement:

— Mon ami, il est croyable que nous allons mourir tous

deux. Mais d'où vient que vous êtes triste quand je suis gaie? Perdez-vous plus que moi en perdant la vie?

— Fanny, lui répondit-il, vous êtes jeune, vous êtes riche, vous êtes saine et jolie et vous perdez beaucoup en perdant la vie; mais comme vous êtes incapable de réflexion, vous ne savez pas ce que vous perdez. Pour moi, je suis pauvre, je suis vieux, je suis malade; et m'ôter la vie, c'est m'ôter peu de chose; mais je suis philosophe et physicien, j'ai la notion de l'être et du non-être que vous n'avez point; et je sais exactement ce que je perds. Voilà, Fanny, d'où vient que je suis triste quand vous êtes gaie.

A ces mots, il essuya ses yeux, se leva en soupirant, prit un petit paquet qui contenait un peu de linge et cinq ou six volumes du baron d'Holbach, d'Helvétius et de Lamettrie, puis il gagna, tout courbé, sa cellule.

Elle le regardait partir, quand Mme de Rochemore la tira par le bras en s'écriant:

— Mon mari vient ici. On l'a vu au greffe. Quel désagrément!

VII

14-27 floréal an II

QUAND Marcel entra dans le jardin, il trouva Nanon accroupie sur la plus basse marche de l'escalier.

— Ah! Monsieur, lui dit-elle en pleurant, ils ont emmené hier ma bonne maîtresse en prison et mis les scellés dans toutes les chambres; ils la feront mourir, et son fils et moi nous serons déshonorés...

Nanon ne distinguait pas entre la justice d'autrefois et celle du temps présent, et elle ne pouvait séparer les idées de supplice et d'infamie.

— Cette nuit, ajouta la pauvre fille, j'ai couché M. Emile avec moi dans la cuisine. Vous le voyez qui joue là-bas dans le jardin, le cher innocent.

Marcel la pressa de questions, mais elle savait seulement que sa maîtresse avait été menée en fiacre à la Bourbe (c'était le nom populaire de Port-Libre), qu'on ne pouvait la voir, qu'ils permettaient seulement qu'on remît pour elle, au greffe, de l'argent et des effets. En partant, elle avait dit: « Nanon, mon fils est seul au monde; je vous le confie. Il est intelligent et bon; vous le placerez dans une condition obscure et il pourra être heureux. »

Ayant rapporté ces paroles, Nanon se cacha la tête dans son tablier et éclata en sanglots. Marcel, promenant autour de lui des regards désolés, vit Emile qui jouait devant le bassin. Il le prit dans ses bras et l'embrassa en pleurant. Mais l'enfant, impatienté, se dégagea:

— Laissez-moi, monsieur, dit-il. J'envoie deux frégates à la recherche de M. de Lapeyrouse.

Et il lança dans le bassin deux petits bateaux. Marcel, respectant la joie de l'orphelin, le laissa à ses jeux et, après avoir contemplé un moment la maison déserte, il se jeta dans la rue comme un insensé et ne s'arrêta que dans le quartier d'Enfer, devant une grande façade dont on avait bouché les fenêtres. C'était là, derrière ce mur aveugle et noir, qu'ils avaient traîné Fanny. Il restait immobile, les yeux fixes, les pieds attachés au sol. Observé avec inquiétude par le factionnaire, il s'arracha enfin de cette place, pour exécuter le dessein qu'il avait formé.

S'acheminant dans la campagne, à travers les ruelles bordées de jardins, il fit le tour de l'énorme prison et en examina tous les abords. Après quoi il entra dans une maison basse dont la porte vitrée était surmontée d'une branche de houx. C'était le cabaret le plus proche de la prison et celui par conséquent que devaient fréquenter les guichetiers et les porte-clefs.

Il s'assit dans la salle commune et commanda son dîner. Le cabaretier lui servit une omelette au lard. Pendant qu'il mangeait, un gros chien allongea le museau dans son assiette.

— Ah! ah! c'est Ravage, dit le cabaretier, le chien du porte-clefs. Il est chargé de garder la nuit la cour qui sépare les hommes des femmes; ce qui n'est pas, à vrai dire, une mince besogne. La semaine dernière, il a laissé des prisonniers entrer dans le corridor des femmes. Le lendemain matin, il se promenait fièrement, portant attaché à la queue un assignat de 100 sous et un billet sur lequel étaient écrits ces mots: « On peut corrompre Ravage avec un assignat de 100 sous et un paquet de pieds de mouton. » Ravage perdit contenance en voyant tout le monde rire. Il fut mis au cachot. T'en souviens-tu, Ravage?

Le chien alla, la tête basse, se coucher devant la cheminée.
— Ah! dit le cabaretier, c'est que son maître ne plaisante pas avec la consigne. Les guichetiers de la Bourbe ne se laissent pas corrompre comme leur chien.

— Fort bien! dit Marcel. Ce sont des patriotes. Je voudrais bien causer avec l'un d'eux.

Le cabaretier lui assura que rien n'était plus facile, puisqu'ils venaient deux fois le jour dans son établissement.

Pourtant Marcel fréquenta pendant trois jours ce cabaret sans pouvoir se faire un autre ami que Ravage. Le porte-clefs acceptait bien un verre de vin blanc, mais sa mine n'encourageait pas du tout les confidences. C'était un homme simple, bourru, probe et tout à fait résolu à faire honnêtement son métier, qui lui semblait le plus beau, le plus digne d'envie.

Marcel était désespéré. Il passait de longues heures de la nuit dans les champs du faubourg à contempler les fenêtres bouchées aux trois quarts du quartier des femmes. Et, chaque jour, il revenait fumer des pipes de tabac dans le cabaret de la rue d'Enfer.

Un soir, pendant son souper, il fut attentif, malgré son inquiétude, aux propos de deux amoureux assis sur un banc à côté de lui.

— Tu sais bien que je t'aime, Florentin, disait la jeune fille.

— Eh bien, Rose, puisque nous nous aimons, épousons-nous, répondait le jeune homme, qui semblait aussi jeune qu'elle et portait l'habit de velours des commissionnaires.

— Tu sais bien, disait Rose en baissant les yeux, que papa ne veut pas; il dit que tu es trop jeune et que nous serions trop pauvres.

— Rose, ton père, qui est porte-clefs, pourrait bien me faire nommer gardien. Alors nous serions assez riches.

— Florentin, mon père ne nomme pas les gardiens de la prison et, s'il les nommait, il ne te choisirait pas, parce qu'il n'a pas d'amitié pour toi.

Ils se regardaient quelque temps sans rien dire comme des gens qui ne savent point de mots pour exprimer leurs sentiments. Puis Florentin vida d'un coup son verre de vin, se leva gauchement et sortit. Rose avait l'air désolé en le regardant partir. Elle resta longtemps occupée a compter les carreaux de son fichu, puis elle sortit sans regarder personne.

Marcel la suivit et l'appela doucement dans la rue.

— Mademoiselle Rose, je voudrais vous parler de quelque chose qui vous intéresse.

— Monsieur, vous perdez vos paroles. Je suis une honnête fille et plus rien ne m'intéresse au monde.

— Pas même Florentin?

A ce nom, elle s'arrêta. Marcel poursuivit:

— Vous aimez Florentin, écoutez-moi, Rose: vous pouvez, si vous voulez, devenir dès demain assez riche et bien plus riche qu'il ne faut pour épouser Florentin. Pour cela vous n'aurez rien à faire de mal; vous aurez seulement à faire une bonne action. Rose, il y a dans la prison une dame que j'aime comme vous aimez Florentin. Promettez-moi de m'aider à la délivrer et je vous dirai son nom. Elle est bonne, elle est riche; sauvez-la et votre fortune est faite.

Ils s'étaient tous deux retirés au bord d'une allée. La jeune fille ne répondait rien et semblait incertaine. Marcel la supplia; il lui prit les mains, qu'il sentit trembler. Mais Rose se dégagea tout à coup et courut d'un bond au guichet de la Bourbe qui se referma sur elle.

VIII

25 floréal an II

La cour où les amants vont chercher le silence et l'ombre est déserte ce soir. Fanny, qui étouffait dans l'air humide des corridors, vient s'asseoir sur le tertre de gazon qui entoure le pied du vieil acacia dont la cour est ombrgaée. L'acacia est en fleur, et la brise qui le caresse en est tout embaumée. Fanny voit un écriteau cloué à l'écorce de l'arbre, au-dessous du chiffre gravé par Cécile. Elle lit sur cet écriteau les vers du poète Vigée, prisonnier comme elle:

Ici des cœurs exempts de crimes,
Du soupçon dociles victimes,
Grâce aux rameaux d'un arbre protecteur,
En songeant à l'amour oubliaient leur douleur;
Il fut le confident de leurs tendres alarmes.
Plus d'une fois il fut baigné de larmes.
Vous que des temps moins rigoureux
Amèneront dans cette enceinte,
Respectez, protégez cet arbre généreux.
Il consolait la peine, il rassurait la crainte,
Sous son feuillage on fut heureux.

Après avoir lu ces vers, Fanny resta songeuse. Elle revit intérieurement toute sa vie, si douce et si calme, son mariage paisible, sa douce maternité, son esprit amusé de musique et de poésie, occupé d'amitié, grave, sans trouble; et songeant qu'elle allait mourir, elle se désola; une sueur d'agonie lui monta aux tempes. Dans son angoisse, elle leva ses yeux ardents vers le ciel plein d'étoiles et elle murmura en se tordant les bras: — Mon Dieu! rendez-moi l'espérance.

A ce moment, un pas léger s'approcha d'elle.

C'était Rose, la fille du guichetier, qui venait lui parler en secret.

Après avoir repoussé pendant plusieurs jours les offres de Marcel, elle avait cédé.

Elle était prête à sauver la jeune femme par les moyens convenus entre elle et l'ami de Fanny.

— Citoyenne Avenay, dit-elle, demain soir, un homme qui t'aime t'attendra sur l'avenue de l'Observatoire avec une voiture. Prends ce paquet, il contient des vêtements pareils à ceux que je porte; tu t'en revêtiras, dans ta chambre, pendant le souper. Tu es de ma taille et blonde comme moi. On peut, de loin, nous prendre l'une pour l'autre. Un gardien, qui est mon amoureux et que nous avons mis dans le complot, montera dans ta chambre et t'apportera le panier avec lequel je vais aux provisions. Tu descendras avec lui par l'escalier dont il a la clef et qui conduit à la loge de mon père. De ce côté, la porte n'est ni fermée ni gardée. Il faut seulement éviter que mon père te voie. Mon amoureux se mettra le dos contre le carreau de la loge, et il te parlera comme à moi. Il te dira: « Au revoir, citoyenne Rose, et ne soyez plus si méchante. » Tu t'en iras tranquillement dans la rue. Pendant ce temps, je sortirai par le guichet principal et nous nous rejoindrons toutes deux dans le fiacre qui doit nous emmener.

Fanny regarda avec surprise la fille du porte-clefs et lui demanda la raison d'un si grand dévouement.

— C'est, lui répondit Rose, en oubliant de la tutoyer, parce que vous me donnerez beaucoup d'argent quand vous serez libre, et qu'alors j'épouserai mon amoureux.

— Le gardien?

— Oh! non pas! Je me moque de lui. J'épouserai Florentin. Vous voyez citoyenne, que c'est pour moi que je travaille. Mais je suis plus contente de vous sauver que d'en sauver une autre.

— Je vous en rends grâce, mon enfant, mais pourquoi cela?

— Parce que vous êtes mignonne et que votre amoureux a beaucoup de chagrin loin de vous. C'est convenu, n'est-ce pas?

Fanny songea qu'en acceptant elle serait libre, qu'elle vivrait, qu'elle verrait grandir son fils. Elle allongea la main pour prendre le paquet de hardes que Rose lui tendait.

Mais, retirant aussitôt le bras:

— Rose, savez-vous, dit-elle, que si on nous découvrait, ce serait la mort pour vous?

— La mort! s'écria la jeune fille, vous me faites peur. Oh! non, je ne le savais pas.

Puis, elle se rassura à demi.

— Citoyenne, votre amoureux saura bien me cacher.

— Il n'est pas de retraite sûre à Paris. Je vous remercie de votre dévouement, Rose, mais je ne l'accepte pas.

Rose était stupéfaite.

— Vous serez guillotinée, citoyenne, et je n'épouserai pas Florentin!

— Rose, je puis vous rendre service sans accepter ce que vous me proposez.

— Oh! non. Ce serait de l'argent volé.

La fille du porte-clefs pria, pleura, supplia longtemps; elle s'agenouilla et saisit le bord de la robe de Fanny.

Fanny la repoussa de la main et détourna le visage. Un rayon de lune en éclairait le calme et la beauté.

La nuit était riante; une brise passait. L'arbre des prisonniers, secouant ses branches odorantes, répandit de pâles fleurs sur la tête de la victime volontaire.

IX

26 floréal an II

QUAND, sur l'avenue de l'Observatoire, Marcel vit la fille du porte-clefs s'approcher seule de la voiture, il ne l'interrogea pas.

— Elle n'a pas voulu! elle n'a pas voulu! s'écria Rose en pleurant.

— Je le pensais, dit Marcel.

Il erra longtemps dans les rues désertes, alla s'asseoir au bord de la Seine, et il regarda l'aube blanchir cette colline où habitait Fanny aux jours de joie et d'espérance.

De longtemps il n'avait été si calme.

A huit heures, il prit un bain. Il entra chez un traiteur du Palais-Royal et regarda les papiers publics en attendant son repas. Il lut dans le *Courrier de l'Egalité :*

Liste des condamnés à mort exécutés sur
la place de la Révolution
Du 24 floréal

COLIN (Narcisse); ROCHEMORE (Alexandre), ci-devant noble; FRANCHOT (Nicolas)...

Il déjeuna de bon appétit. Puis il se leva, regarda dans une glace si sa toilette était en ordre et s'il avait le teint bon, et s'en alla d'un pas léger, par delà le fleuve, jusqu'à la maison basse qui fait le coin des rues de Seine et Mazarine. C'est là que logeait le citoyen Lardillon, substitut de l'accusateur public au tribunal révolutionnaire, homme serviable, que Marcel avait connu capucin à Angers et retrouvé sans-culotte à Paris.

Il sonna. Après quelques minutes de silence, une figure parut à travers un judas grillé et le citoyen Lardillon, s'étant assuré prudemment de la mine et du nom du visiteur, ouvrit enfin la porte du logis. Il avait la face pleine, le teint fleuri, l'œil brillant, la bouche humide et l'oreille rouge. Son apparence était d'un homme jovial, mais craintif. Il conduisit Marcel dans la première pièce de son appartement. Une petite table ronde, de deux couverts, y était servie. On y voyait un poulet, un pâté, un jambon, une terrine de foie gras et des viandes froides couvertes de gelée. A terre, six bouteilles rafraîchissaient dans un seau. Un ananas, des fromages et des confitures couvraient la tablette de la cheminée. Des flacons de liqueurs étaient posés sur un énorme buffet encombré de dossiers.

Par la porte entrouverte de la chambre voisine, on apercevait un grand lit défait.

— Citoyen Lardillon, dit Marcel, je viens te demander un service.

— Citoyen Germain, je suis prêt à te le rendre s'il n'en coûte rien à la sûreté de la république.

Marcel lui répondit en souriant:

— Le service que je te demande s'accordera parfaitement avec la sécurité de la république et la tienne.

Sur un signe de Lardillon, Marcel s'assit.

— Citoyen substitut, dit-il, tu sais que depuis deux ans je conspire contre tes amis et que je suis l'auteur de l'écrit intitulé: LES AUTELS DE LA PEUR. Tu ne me feras pas de faveur en m'arrêtant. Tu ne feras que ton devoir. Aussi n'est-ce pas là le service que je te demande. Mais écoute-moi: j'aime.

Lardillon inclina la tête pour marquer qu'il approuvait ce sentiment.

— Je sais que tu n'es pas insensible, citoyen Lardillon; je te prie de me réunir à celle que j'aime et de m'envoyer immédiatement à Port-Libre.

— Eh! eh! dit Lardillon avec un sourire sur ses lèvres à la fois fines et fortes, c'est plus que la vie, c'est le bonheur que tu me demandes, citoyen.

Il allongea le bras du côté de la chambre à coucher et cria:
— Epicharis! Epicharis!
Une grande femme brune apparut, les bras et la gorge nus, en chemise et en jupon, une cocarde dans les cheveux.
— Ma nymphe, lui dit Lardillon en l'attirant sur ses genoux, contemple le visage de ce citoyen et ne l'oublie jamais! Comme nous, Epicharis, il est sensible; comme nous, il sait que la séparation est le plus grand des maux. Il veut aller en prison et à la guillotine avec sa maîtresse. Epicharis, peut-on lui refuser ce bienfait?
— Non, répondit la fille en tapotant les joues du moine en carmagnole.
— Tu l'as dit, ma déesse, nous servirons deux tendres amants. Citoyen Germain, donne-moi ton adresse et tu coucheras à la Bourbe ce soir.
— C'est entendu, dit Marcel.
— C'est entendu, répondit Lardillon en lui tendant la main. Va retrouver ta bonne amie, et dis-lui que tu as vu Epicharis dans les bras de Lardillon. Puisse cette image faire naître en vos cœurs de riantes pensées!
Marcel lui répondit que peut-être ils n'avaient pas tous deux la même façon d'aimer, qu'il ne lui en était pas moins reconnaissant et qu'il regrettait de ne pouvoir vraisemblablement lui rendre service à son tour.
— L'humanité ne veut pas de salaire, répondit Lardillon.
Il se leva et, pressant Epicharis contre son cœur:
— Qui sait quand viendra notre tour?

Omnes eodem cogimur : omnium
Versatur urna ; serius ocius
Sors exitura, et nos in æternum
Exilium impositura cymbæ

En attendant, buvons! Citoyen Germain, veux-tu partager notre repas?
Epicharis ajouta que « ce serait gentil » et elle retint Marcel par le bras. Mais il s'échappa, emportant la promesse du substitut de l'accusateur public.

X

26 floréal an II

Lardillon tint parole. Le soir même Marcel fut conduit à la Bourbe. Comme un des gardiens venait d'être nommé guichetier, des rubans et des bouquets étaient suspendus, pour le fêter, aux barreaux du guichet, et Marcel passa sous des fleurs. En entrant dans le préau, il vit Fanny en robe rose, une rose dans les cheveux. Elle lui tendit la main et il couvrit de baisers cette belle main qui le tirait doucement vers la mort.
— Malheureux! lui dit Fanny. Je craignais de vous voir, et pourtant je vous attendais. C'est moi qui vous tue!...
— A quoi bon vivre, Fanny? et qu'ai-je à faire dans un monde où vous ne serez plus?
— Marcel, si vous m'aimez, il fallait vivre pour mon fils.
Ils parlèrent longtemps à voix basse. Ce qu'ils dirent ne peut se répéter; c'étaient des paroles simples, comme en disent les gens heureux. Ils voyaient les prisonniers glisser autour d'eux comme des ombres. Un peu avant l'heure du souper, le porte-clefs les aborda sans rien dire et remit à chacun un papier. Il portait l'en-tête imprimé du tribunal et contenait leur acte d'accusation. Lardillon s'était fait une joie de servir deux amants; il avait eu la délicatesse de les impliquer dans le même complot et de leur reprocher les mêmes crimes.
Pendant qu'ils lisaient, le porte-clefs tenait son bonnet à la main. Cet homme était Parisien et habitué, comme tous les Parisiens, à se découvrir devant les morts.

Comme Marcel et Fanny devaient comparaître le lendemain devant le tribunal, les prisonniers leur offrirent le souper des adieux. Marcel fut placé entre Fanny et Cécile. Le jeune poète chanta des vers qu'il avait composés pour eux et que le musicien allemand accompagna sur la viole d'amour. Tant que dura le repas, Mme de Rochemore s'étudia à attirer sur elle les regards que Marcel tournait vers Fanny.

Elle lui dit à l'oreille.

— Vous méritez qu'on vous adore. Mais Fanny ne sait point aimer.

Après le souper, on laissa aux deux amis la cour de l'acacia. Assise au pied de l'arbre, sur le banc de gazon, Fanny dit à Marcel, agenouillé devant elle:

— Marcel, l'ombre même d'un mensonge me fait horreur. Ecoutez-moi. Je suis contente de mourir avec vous. Je vous aime mieux que personne au monde. Mais je n'eus jamais d'amour pour personne, et je n'en ai pas pour vous. Oh! malgré le vent de l'océan qui souffle dans les feuilles, s'il n'y allait que du salut de mon âme, Marcel, je vous jure que je me donnerais à vous au prix de ma félicité céleste. Mais je ne veux pas me donner sans amour.

Marcel resta longtemps sans répondre. Enfin:

— Qu'importe votre amour, dit-il; le mien est sans bornes et mon bonheur est infini comme mon amour.

XI

27 floréal an II

Fanny s'était coupé elle-même les cheveux avant de monter au tribunal. C'est en robe blanche et coiffée comme les victimes qu'elle parut devant ses juges. Marcel Germain comparaissait avec elle. Le greffier lut l'acte d'accusation que le substitut Lardillon avait rédigé dans son plus beau style. D'après cet acte, Fanny d'Avenay était une de ces Phrynés aristocratiques qui excitent les citoyens à la débauche, dans le but d'étouffer leur patriotisme. Marcel Germain, séduit par les artifices de cette Circé, avait conspiré avec elle la perte de la république par l'assassinat, la famine, la fabrication de faux assignats, la dépravation de l'esprit public et le soulèvement des prisons.

Après cette lecture, Fanny s'assit au fauteuil et répondit aux questions du président avec une bonne humeur charmante.

Germain fut ensuite interrogé.

Epicharis était dans la salle. Accoudée à la cloison qui fermait l'espace réservé au public, elle jetait à l'accusé des regards romanesques.

Comme il répondait avec éloquence, son interrogatoire fut vite terminé. Ni lui ni Fanny n'avaient de défenseurs, le tribunal leur donna d'office un savetier qui se trouvait dans la salle. Cet homme avait appris à parler dans les clubs:

— Citoyens jurés, dit-il d'une voix sourde, les aristocrates qui paraissent devant vous ont déjà eu deux défenseurs: l'accusateur qui vous expose leur crime et le président qui vient de leur en arracher l'aveu. Je n'ajouterai rien à ce

qu'ils ont dit l'un et l'autre. Je m'en rapporte pour le surplus, citoyens jurés, à votre équité et à votre patriotisme.

Après cette défense, la délibération du jury fut courte.

Fanny d'Avenay, ci-devant noble, et Marcel Germain furent condamnés à la peine de mort. Il était cinq heures vingt minutes du soir.

Les jugements du tribunal étant immédiatement exécutoires, les deux condamnés furent conduits au greffe de la Conciergerie où déjà des personnes jugées précédemment attendaient sur des bancs et sur deux méchantes paillasses. Leur toilette était faite et leurs mains liées. Des mèches de cheveux couvraient les dalles. Marcel et Fanny trouvèrent là des ci-devant nobles, des filles du peuple, des sans-culottes, un hussard et une vieille maréchale sourde et boiteuse. Le bourreau avait son compte. Il chargea la charrette dans la cour et le cortège des gendarmes et des condamnés se mit en marche.

Autour de la Conciergerie, la foule était peu nombreuse et composée presque entièrement d'enfants et de vieilles femmes, amis du soleil. Quelques cris de « Vive la république ! » se firent entendre.

La soirée était d'une infinie douceur. En passant le long de la Seine, Fanny et Germain furent saisis de la beauté du ciel et de l'eau, et de la grâce des arbres qui frissonnaient dans l'air.

— Je ne croyais pas, dit Fanny, que la terre fût si belle!

Et, songeant à son fils, elle pleura.

Et une de ces chastes larmes coula sur les mains liées de Marcel.

Sur le Pont-Neuf, une femme du peuple qui tenait son petit enfant dans ses bras regarda avec tristesse la charrette funèbre. En y voyant une femme jeune comme elle et dont le regard était doux, elle prit la petite main de son enfant qui ne parlait pas encore, la lui mit sur ses lèvres, et dit:

— Bébé, envoie un baiser à la jolie dame.

— Vous l'avez vue, dit Fanny à Marcel; ce qu'elle a fait m'a rendue bien heureuse.

Cependant Marcel goûtait des siècles de délices à contempler le visage de Fanny.

Elle retrouvait peu à peu le calme dans lequel elle avait vécu.

— Marcel, dit-elle, nous voilà bien bon amis. Je ne sais ce qu'il adviendra de nous dans le monde où nous allons; comptons, pour nous y revoir, sur Dieu qui nous a montrés l'un à l'autre en cette terre. Vous serez ma dernière pensée, Marcel: vous, et aussi l'enfant dont je ne prononce pas le nom, de peur de pleurer encore et dont cette femme m'a montré tout à l'heure l'image dans ses bras. Il y a six ans, quand je vous vis pour la première fois, Marcel, il marchait à peine et il ressemblait tout à fait à l'enfant qui m'a envoyé un baiser. Vous voulez bien que je pense aussi à lui, Marcel?

Dans la rue Saint-Honoré, à la hauteur du Palais-Royal, la foule devint plus épaisse. Des femmes montraient le poing aux condamnés et des cris s'élevèrent:

— A la guillotine, les scélérats!

— Vive la liberté! répondirent les condamnés.

— Vive la liberté! répéta Marcel.

Il sortait de cette dernière épreuve purifié de toute haine et de toute colère.

— Fanny, s'écria-t-il, ne vois-tu rien planer sur cette immense cité dont le front est radieux et qui lavera bientôt en une heure la boue et le sang de ses pieds? Moi, je vois la France apportant la Justice au Monde. Vive la Révolution!

Ils touchaient au terme de leur voyage. La charrette déboucha sur la place que le soleil couchant inondait d'une poussière d'or. Marcel se jeta entre Fanny et ce qu'il venait de voir. Il venait de voir sur une haute charpente deux poteaux dressés vers le ciel et réunis à leur faîte par quelque chose qu'un reflet du soleil changeait en flamme. Une dernière secousse de la charrette, qui s'arrêtait, poussa contre ses lèvres le front de Fanny. Il le baisa pour la première fois, et ses yeux se fermèrent.

Quand il les rouvrit, la blanche victime montait dans la lumière de la mort. Alors il s'élança sur l'échafaud qu'elle avait sanctifié.

MARGUERITE

Lettre-Préface

CHER *monsieur André Coq, publiez cette Marguerite si vous en avez envie et permettez-moi de n'en prendre nul souci.*

Il y aurait de ma part trop de vanité littéraire à tenter de la remettre au jour ; il y en aurait plus encore, peut-être, à vouloir la tenir cachée. Vous ne la disputerez pas pour longtemps à l'éternel oubli auquel elle est vouée. Qu'elle est vieille !

J'en avais perdu tout souvenir ; je viens de la lire sans prévention, ni faveur, comme une œuvre étrangère, et il ne m'a pas semblé découvrir un chef-d'œuvre. J'aurais mauvaise grâce à vous en dire davantage. Je me suis plu seulement à voir que, dès le temps lointain où j'écrivais cette petite chose, je n'aimais guère la Troisième République et ses vertus bourgeoises, et ses mœurs impérialistes et militaires et son esprit de conquête, et son amour de l'or, et son mépris du Travail manuel, et son goût infaillible de la laideur. Ses maîtres me donnaient de terribles inquiétudes. Pourtant l'événement a passé mes craintes.

Mais n'allais-je pas me donner le ridicule de présenter des considérations générales sur la politique de la France à la fin du XIXe *siècle et au commencement du* XXe *à propos de Marguerite ?*

Les spécimens typographiques et les dessins que vous me montrez promettent un petit livre bien agréable. Croyez, cher monsieur Coq, à mes sentiments dévoués.

ANATOLE FRANCE

La Béchellerie, 16 avril 1920.

Marguerite

5 juillet

En sortant du Palais-Bourbon, à cinq heures, je respirais avec délices l'air et le jour. Le ciel était léger, l'eau brillante, le feuillage frais; tout conseillait la paresse. Les victorias et les landaus emportaient, le long du pont de la Concorde, vers les Champs-Elysées, des femmes dont le visage était tout clair dans la capote abaissée des voitures, et je me plaisais à les voir passer comme des espérances renaissant aussitôt que disparues. Chacune d'elles me laissait en passant un éclair et un parfum. Le sage, à mon avis, ne doit pas demander beaucoup plus à la beauté des femmes. Un éclair et un parfum! Il y a bien des amours qui n'en laissent pas tant. Ce jour-là, d'ailleurs, si la Fortune avait poussé devant moi sa roue rapide sur les pavés du pont de la Concorde, je n'aurais pas seulement allongé le bras pour la saisir par sa chevelure d'or. Je ne voulais rien; j'avais tout. Il était cinq heures et j'étais libre jusqu'au dîner. Oui, libre. Je pouvais me promener, respirer pendant deux heures, voir et ne rien dire et songer à l'aise. J'avais tout, vous dis-je. Le bonheur me rendait égoïste. Je considérais tout ce qui m'entourait comme un tableau mouvant et splendide fait à souhait pour le plaisir de mes yeux. Il me semblait que le soleil ne brillait que pour moi et qu'il répandait pour moi seul des torrents de flammes sur la rivière. Il me semblait que toute cette foule bigarrée ne fourmillait gaiement autour de moi que pour animer ma solitude sans m'en distraire. Aussi, je n'étais pas bien éloigné de croire que les gens étaient tout petits, qu'ils n'avaient que leur grandeur apparente et que c'était

des marionnettes. Voilà de ces pensées qu'on a quand on ne pense à rien. Il faut les pardonner à un malheureux dont la tête est pleine, depuis dix ans, de politique et de législation, et qui use sa vie dans ces petites affaires qu'on appelle des affaires d'Etat.

Une loi est pour le public une chose abstraite, sans forme ni couleur. Pour moi, une loi c'est une table verte, des pains à cacheter, du papier, des plumes, des pâtés d'encre, des bougies brûlant sous un abat-jour vert, des volumes reliés en veau, des papiers encore humides de l'imprimerie et sentant l'encre grasse, des conversations dans des cabinets verts, des cartons, des dossiers, une odeur de renfermé, des discours, des journaux; une loi, enfin, c'est mille choses, mille soins qui vous prennent toutes les heures, les heures grises et légères du matin, les heures blanches de midi, les heures empourprées du soir, les heures silencieuses et méditative de la nuit, et qui vous ôtent la possession de vous-même et jusqu'au sentiment de votre identité.

C'est comme je vous le dis. J'y ai laissé mon moi. Il s'est éparpillé dans des notes et dans des rapports. Des garçons de bureau soigneux en ont mis une parcelle dans chacun de leurs beaux cartons verts. Cela fait, j'ai vécu sans mon moi, comme vivent d'ailleurs tous les hommes politiques. Mais un moi est chose étrangement subtile. O merveille! Le mien m'est revenu à l'instant, sur le pont de la Concorde. C'était bien lui. Et même il n'avait pas trop souffert de son séjour au milieu de paperasses moisies. Dès son arrivée, je me suis retrouvé, j'ai reconnu mon existence, que je n'avais pas constatée depuis dix ans. Ah! ah! me suis-je dit, puisque j'existe, je ne suis pas fâché de le savoir. Je vais même profiter incontinent de cette connaissance en faisant une promenade sentimentale dans les Champs-Elysées.

Et voilà pourquoi je me trouve à cette heure au pied des chevaux de Marly, plus fringant que ces généreuses bêtes, et que j'entre dans l'avenue dont leurs sabots de pierre, éternellement levés, marquent l'entrée. Les voitures s'écoulent sans fin, comme une coulée étincelante et sombre de bitume

et de lave, où les chapeaux des femmes semblent emportés ainsi que des fleurs. Cela est, comme tout ce qu'on voit à Paris, à la fois énorme et joli. J'allume un cigare, et, sans rien regarder, je vois tout. Ma volupté est si grande qu'elle m'effraie. C'est le premier cigare que je fume depuis dix ans. J'en ai bien allumé dix par jour dans mon cabinet, mais je les ai brûlés, mordus, mâchés, perdus; je ne les ai pas fumés. Celui-ci, je le fume véritablement et la fumée qui s'en exhale est une fumée-poète; elle répand autour d'elle le charme et la grâce.

Que je trouve d'intérêt à tout ce que je vois! Ces petites boutiques, qui ouvrent à intervalles réguliers leur étal bigarré, me ravissent. En voici une, entre autres, devant laquelle je ne puis me défendre de m'arrêter. Ce que j'y contemple de préférence, c'est du coco dans une carafe. La carafe reflète en miniature sur ses flancs polis les arbres et les femmes et le ciel. Elle est coiffée d'un citron et cette coiffure lui donne je ne sais quel aspect oriental. Pourtant ce n'est pas par sa forme et sa couleur qu'elle m'attire. Je ne puis en détacher mes yeux parce qu'elle me rappelle mon enfance. A sa vue, mille images charmantes s'éveillent à la fois dans ma mémoire. Je revois les heures candides, les heures divines de mes premiers jours. Ah! que ne donnerais-je pas pour redevenir le petit enfant que j'étais alors et boire un verre de ce coco!

Dans la petite boutique, je retrouve à côté de la carafe de coco et de la bouteille de sirop de groseille, tout ce qui enchanta mon enfance. Voici des fouets, des trompettes, des sabres, des fusils, des gibernes, des ceinturons, des sabretaches. Ces jouets magiques me firent éprouver, de cinq à neuf ans, la destinée d'un Napoléon. Je la vécus, sous mon harnais de treize sous, cette destinée prodigieuse, je la vécus tout entière, moins Waterloo et l'exil. Car j'étais toujours vainqueur. Voici les images d'Epinal dans lesquelles je commençai à déchiffrer ces signes qui révèlent aux savants quelques lambeaux du secret universel. Eh! oui, la plus méchante image, coloriée au patron dans un village des

Vosges, n'est-ce pas un texte et des figures? Et qu'est-ce que toute la substance de la science sinon des figures et des textes?

Je dois aux images d'Epinal de plus belles et de plus utiles connaissances que je n'en puisai jamais dans les petits livres de grammaire et d'histoire que les maîtres d'école me firent apprendre. Les images d'Epinal, voyez-vous, c'est des contes, et les contes, c'est la destinée. L'enfance qui se nourrit de contes est bénie. Elle promet une maturité pleine d'imagination et de sagesse. Justement, voici l'*Oiseau bleu*. C'est le mien; je le reconnais à sa queue en panache. C'est lui! Je me retiens à grand-peine de sauter au cou de la marchande et de l'embrasser sur ses joues molles, tachées de rouge et de jaune! L'*Oiseau bleu!* Que ne lui dois-je pas? Si j'ai fait quelque bien, c'est grâce à lui. Quand nous préparions une loi avec le ministre, le souvenir de l'*Oiseau bleu* passait dans mon esprit au milieu des textes législatifs et parlementaires dont j'étais entouré.

Je songeais alors qu'il y a dans l'âme humaine des désirs infinis, des métamorphoses incroyables et de pieuses douleurs et je donnais sous ces impressions, à tel article du projet, un sens plus humain, plus large, plus respectueux des droits de l'âme et de l'ordre universel. Cet article ne manquait pas de rencontrer à la Chambre une vive opposition. Les conseils de l'*Oiseau bleu* triomphaient rarement dans les commissions. Pourtant le Parlement en a voté quelques-uns.

Je m'aperçois que je ne suis pas seul à contempler la petite boutique en plein air. Une fillette est en arrêt devant le brillant étalage. Je la vois de dos; ses longs cheveux clairs tombent à flots sous sa capote de velours grenat et se répandent sur la grande collerette de guipure et sur la robe pareille à la capote. On ne peut pas dire la couleur de ces cheveux (il n'y a pas de couleur aussi belle), mais on peut en dire la lumière; ils sont d'une lumière vive, pure et changeante, d'une lumière blonde comme un rayon de soleil et pâle comme la lueur d'une étoile. Mieux que cela encore! Ils brillent; ils coulent aussi. Ils ont la splendeur de la

lumière; ils ont le charme d'une belle eau. Il me semble que, si j'étais poète, je ferais sur cette chevelure autant de sonnets que M. José-Maria de Heredia en a faits sur les conquérants de la Castille-d'Or. Ils seraient moins beaux; mais ils seraient plus doux. La fillette, autant que j'en puis juger, a de quatre à cinq ans. Je n'aperçois de son visage qu'un bout d'oreille plus fin que le plus fin joyau et la courbe pure de la joue. Elle ne bouge pas. Elle tient son cerceau de la main gauche. Elle a porté l'autre main à ses lèvres et il me semble bien qu'elle se mord les ongles dans un excès d'attention. Que regarde-t-elle avec un si grand désir? La boutique ne contient pas seulement les armes et le coco des braves. Des ballons et des cordes à sauter sont suspendus à l'auvent. Sur l'étal, des poupards, dont le corps est formé d'une gaine de carton gris, sourient comme ces idoles dont ils ont la forme monstrueuse et la sérénité. Des poupées à treize sous, habillées comme des bonnes, écartent leurs bras trop courts et si légers que le moindre souffle les fait trembler. Mais la fillette, dont les cheveux sont faits de lumière liquide, ne regarde ni ces poupées, ni ces poupards. Son âme est suspendue aux lèvres d'un beau bébé qui semble l'appeler sa maman. Il est accroché à un des montants de la baraque, seul. Il domine, il efface tout le reste. Une fois qu'on l'a vu, on ne voit plus que lui.

Tout droit dans son épais maillot, la tête coiffée d'un béguin blanc, une bavette de molleton passée au cou, il étend ses petits bras ronds pour qu'on le prenne. Il parle au cœur de la fillette, il la touche par tout ce qu'il y a en elle d'instinct maternel. Il est ravissant. Son visage: trois petits points, deux noirs pour les yeux, un rouge pour la bouche. Mais ses yeux parlent, sa bouche appelle. Il vit.

Les philosophes ne songent à rien. Ils passent devant des poupées sans s'inquiéter. Pourtant la poupée est plus que la statue et plus que l'idole; elle prend la femme aux entrailles bien avant qu'elle soit femme; elle lui donne le premier frisson de la maternité. La poupée est auguste. Pourquoi un grand sculpteur ne voudrait-il pas être très bon et se donner



la peine de modeler des poupées dont le visage s'animerait sous ses doigts et exprimerait la sagesse et la beauté?

Mais la fillette sort enfin de sa contemplation muette. Elle se retourne et je vois ses yeux de violette agrandis encore par l'admiration, son nez qu'on ne peut voir sans sourire, son petit nez qui, tout blanc, rappelle le nez tout noir des toutous, sa bouche sérieuse, son menton pur et trop fin, ses joues un peu pâles. Je la reconnais. Oh! oui, je la reconnais avec cette certitude de l'instinct qui est plus forte que toutes les convictions appuyées de toutes les preuves. Oh! oui, c'est elle, c'est tout ce qui reste de la plus charmante des femmes. Je veux fuir et ne puis la quitter. Ces cheveux d'or vivant, ce sont les cheveux de sa mère, et ces yeux de violette, ce sont les yeux de sa mère. O fille de mon rêve et de mon désespoir! je veux te presser dans mes bras, te voler, t'emporter.

Mais une gouvernante s'approche, appelle et tire l'enfant par le bras: — Allons, Marguerite, allons, il faut rentrer.

Et Marguerite, donnant un regard triste d'adieu au bébé qui lui tend les bras, suit en traînant les pieds la femme noire, longue et empanachée de plumes d'autruche.

10 juillet

— Jean, donnez-moi le carton 117...

» Voyons, M. Boscheron, terminons cette circulaire. Ecrivez... *J'attire spécialement votre attention sur ce point, M. le préfet. Il importe de faire cesser dans le plus bref délai un abus qui, s'il se prolongeait plus longtemps, tendrait à... tendrait à... J'attire spécialement votre attention sur ce point, M. le préfet. Il importe de faire cesser dans le plus bref délai un abus...* Ecrivez, M. Boscheron. »

Mais M. Boscheron, mon secrétaire, me fait observer respectueusement que je lui dicte toujours la même phrase. Jean pose avec déférence un carton sur ma table.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Jean?

— Monsieur, c'est le carton 117 que vous m'avez demandé.
— Je vous ai demandé le carton 117, Jean?
— Oui, Monsieur.
(Jean me regarde avec inquiétude et se retire.)
— Où en étions-nous, M. Boscheron?
— *Il importe de faire cesser dans le plus bref délai un abus...*
— C'est cela... *un abus qui tendrait de plus en plus à déconsidérer aux yeux des populations les agents du gouvernement et à les transformer...* Transformer, que de secrets sont renfermés dans ce mot! Je ne puis le prononcer sans qu'un monde confus d'idées et de sentiments n'envahissent tout mon être intérieur.
— Monsieur, s'il vous plaît.
— Que disiez-vous, M. Boscheron?
— Veuillez répéter, monsieur; je n'ai pas bien suivi le sens de votre dictée.
— Vraiment, monsieur Boscheron? Peut-être aurai-je manqué de clarté. Eh bien! si vous voulez, tenons nous-en là. Donnez-moi ce que je vous ai dicté. Je terminerai seul.

M. Boscheron me remet sa dictée, ramasse ses papiers, salue et se retire. Resté seul dans mon cabinet, j'examine avec une attention stupide le papier de tenture qui est une espèce de feutrage vert, jauni par endroits; je dessine des bonshommes sur mon papier; je veux écrire; car enfin le ministre a déjà demandé trois fois la circulaire et il a promis à des députés de la majorité de l'envoyer tout de suite aux préfets. Il faut la lui donner. Je relis: ... *à déconsidérer aux yeux des populations les agents du gouvernement et à les transformer...* Je fais un pâté; puis, avec ma plume, j'y mets une chevelure. Je le transforme en comète. Je songe à la chevelure de Marguerite. L'autre jour, aux Champs-Elysées, des petits fils d'or finement crépelés se détachaient sur le fond de la toison légère avec un éclat singulier. On en voit de pareils dans les miniatures du XV[e] siècle; aussi dans des miniatures plus anciennes. Dante dit dans sa *Vie nouvelle:* « Un jour que j'étais occupé à dessiner des têtes d'ange... » Et voici que sur la circulaire ministérielle je m'essaie aussi

à dessiner des têtes d'ange... Rédigeons! Rédigeons! *les agents du gouvernement et à les transformer... transformer...* Pourquoi m'est-il impossible d'écrire un seul mot, après celui-là? Pourquoi me voici rêvant encore, comme je fais toujours depuis que j'ai retrouvé mon *moi* sur le pont de la Concorde, par un beau soleil couchant? Transformer? Dieu de mystère, nature, vérité! si celle dont je n'ose, après quatre ans, prononcer le nom, si celle-là était morte en donnant la vie à Marguerite, je croirais, je saurais, avec la certitude de l'instinct, que l'âme de la mère a passé dans la fille et qu'elles sont toutes deux la même personne.

1[er] novembre

Tout est bien. J'ai reperdu mon *moi*. Il est rentré dans les cartons verts. Le carton 117 en contient une bonne part. J'ai terminé ma circulaire. Elle est d'un bon style administratif. Nous avons une belle loi à enlever avant les vacances. Mon ministre parle tous les jours à la Chambre. Je corrige la nuit les épreuves de ses discours. Si l'oiseau bleu vient alors, de temps à autre, me visiter dans la petite salle du Palais-Bourbon, c'est pour me conseiller d'adoucir quelque expression trop violente et il ne parle point à mon imagination. Je ne sais si je vis heureux ou malheureux, puisque je ne sais point que je vis. Je ne reconnais pas mes habits; j'ai pris par mégarde et porté trois jours, sans le savoir, le chapeau de l'honorable comte de Mérodac; pourtant c'est une espèce de bolivar romantique comme ce vieux gentilhomme en porte seul aujourd'hui. J'étais étonnant avec, m'a-t-on dit, mais je ne me suis pas vu. Et si, d'aventure je m'étais vu, je n'aurais pas fait attention à ce que je voyais, puisque ce n'était pas de la politique. Je ne suis plus une personne; je suis une pièce de la machine administrative. Ce soir je n'ai ni discours à corriger, ni réception officielle où me rendre. J'ai mis mes pantoufles. L'on trouve toujours un peu

de son *moi* au fond de ses pantoufles. Je suis dans ma chambre, au coin de mon feu, et je m'aperçois que j'y suis. Ma foi, je serais curieux de voir si je me reconnais dans ma glace... Voyons... Hum! pas trop... Je ne me croyais pas l'air si grave et si convenable.

Je vois bien qu'il faut que je me prenne au sérieux. J'y ai bien tardé, mais aussi ce n'était pas à moi à commencer.

Je suis considérable, je me considère. Mais, hélas! je ne me reconnais pas. Et je ne tiens pas à refaire ma connaissance; ce doit être ennuyeux. Non, je n'ai pas envie du tout de causer avec ce monsieur grave et froid qui imite tous mes mouvements. Au contraire, si j'osais, quelle bonne partie je ferais avec ce petit bonhomme que je vois là peint en miniature, dans ce médaillon contre le panneau de la glace. Il fait un château avec des dominos. Quel bon petit garçon! J'ai envie de l'appeler et de lui dire: Nous allons jouer ensemble, veux-tu?... Mais, hélas! il est loin, bien loin. C'est moi, c'est moi comme j'étais il y a quarante ans. Il est mort, il est aussi mort que si j'étais couché sous terre et scellé dans un cercueil de plomb. Car, qu'y a-t-il de commun entre lui et moi? en quoi est-ce que je le continue aujourd'hui? En quoi mes châteaux de cartes ressemblent-ils à sa tour de dominos?

Nous disons que nous vivons, malheureux, parce que nous mourons mille fois.

Je me rappelle, il est vrai, mes jeux, le soir, tandis que ma mère brodait près de la table, à côté de moi, et me jetait de temps en temps un de ces regards simples et si beaux qu'ils font adorer la vie, bénir Dieu, et qu'ils donnent du courage pour plus de vingt batailles. Oui, souvenirs sacrés, je vous garde en mon âme comme un baume précieux qui m'adoucira jusqu'au bout les amertumes de la vie et les affres de la mort! Mais l'enfant que j'étais alors, survit-il en moi? Non. Il m'est étranger; je sens que je peux l'aimer sans égoïsme et le pleurer sans lâcheté. Il est mort, emportant mes saintes ignorances et mes espérances infinies. Nous

mourons tous dans les aubes. La petite Marguerite, cette image délicieuse de vie naissante, combien n'est-elle pas morte de fois et quel abîme profond d'oublis irréparables, quel ossuaire de pensées et de sentiments est déjà creusé dans son âme de cinq ans! Moi, un étranger, un passant, je sais mieux sa vie qu'elle et par conséquent je suis plus elle qu'elle-même. Après cela, qu'on parle encore du sentiment de l'identité et de la conscience intime!

Mon Dieu! Mon Dieu! qu'est-ce que c'est que de nous! et dans quel gouffre de terreurs nous plongerions-nous sans cesse si nous avions le temps de penser au lieu de faire des lois ou de planter des choux! Je veux arracher de mes pieds mes pantoufles et les jeter par la fenêtre, puisqu'elles m'ont rappelé au sentiment de mon existence. La vie est tolérable à la condition qu'on n'y pense pas.

5 juillet

Il y a aujourd'hui un an que j'ai rencontré, devant une petite boutique des Champs-Elysées, la fille de celle qui m'a révélé la beauté des choses.

J'étais heureux avant de l'avoir vue. Mais je ne savais pas ce que c'est que la poésie de l'univers et je n'avais pas connu la joie triste d'aimer. Je vis pour la première fois Marie, un Vendredi-Saint, dans un concert spirituel où son père, vieux diplomate mélomane, habitué aux musiques de toutes les cours de l'Europe, l'avait menée en solennels vêtements noirs. Son deuil pieux rendait la joie de sa beauté plus vive et plus ardente. J'éprouvai à la voir un sentiment qui ressemble beaucoup, je crois, à l'exaltation religieuse. Je n'étais plus très jeune; ma fortune, encore incertaine et ballottée par la politique, s'accorda avec mon naturel timide pour m'ôter toute espérance. Je la vis souvent chez son père et elle me montra une sorte d'amitié confiante qui n'était pas de nature à m'encourager. Il était clair que je ne lui donnais pas l'idée de quelqu'un qu'on pût aimer.

Pour moi, sa vue et le son de sa voix me jetaient dans un trouble délicieux dont le souvenir seul, mêlé de douleurs, suffit encore à me faire aimer la vie.

Pourtant, le dirai-je? je souhaitais l'entendre et la voir toujours, ou mourir de délices à son côté, mais je ne souhaitais pas l'épouser. Non, un instinct d'harmonie éloignait de mon cœur tout désir. Ce n'était pas de l'amour alors, dira-t-on. Je ne sais pas ce que c'était, mais je sais que cela emplissait mon âme.

Il faut bien pourtant que le sentiment que j'éprouvais fût un sentiment humain, puisque j'en trouve l'expression ardente et douce çà et là, dans les vers des poètes, dans Virgile, dans Racine, dans Lamartine. Ils ont parlé, j'ai senti. Je n'ai pu que me taire: on ne saura jamais les merveilles accomplies dans mon âme par une enfant. Mon enchantement dura deux ans; puis, un jour, elle m'annonça son mariage. Mes sentiments, je l'ai dit, ressemblent beaucoup aux sentiments religieux. Ils sont tristes, mais, dans la tristesse, ils gardent leur douceur. Le chagrin ne les corrompt point. Ils puisent dans la souffrance une saine amertume qui les fortifie. Je l'écoutai avec ce doux courage que donne le renoncement. Elle épousait un homme plus âgé que moi, un veuf, presque un vieillard, que la naissance et la fortune avaient destiné à la vie publique où il montra un génie hautain, une courageuse maladresse. Bien que me mouvant dans une sphère inférieure, je me rencontrai plusieurs fois avec lui dans des occasions considérables. J'appartenais à un parti très voisin du sien: mais nous n'avions pu nous rencontrer sans d'assez rudes froissements, et, bien que les journaux nous confondissent souvent dans les mêmes sympathies, plus souvent dans la même haine, nous n'étions point amis, tant s'en faut, et nous nous évitions l'un l'autre avec grand soin.

J'assistai au mariage. Je vis, je verrai toujours Marie dans sa robe blanche, sous son voile de dentelle; elle était un peu pâle, bien belle. Je fus frappé, sans cause apparente, de l'impression de fragilité que donnait cet être si poétiquement

animé. Cette impression, que personne, je crois, n'éprouva que moi, n'était que trop juste. Je n'ai plus jamais revu Marie.

Elle mourut après trois ans de mariage, laissant une petite fille de dix mois. Je ne sais quel sentiment de tendresse émue m'a toujours attiré vers cet enfant, vers la Marguerite de Marie. Un désir invincible de la voir s'empara de moi.

On l'élevait à ***, près Melun, où son père avait un château entouré d'un parc magnifique.

Un jour j'allai à ***, je rôdai longtemps comme un voleur autour du saut-de-loup; enfin je vis par une éclaircie la petite Marguerite dans les bras de sa nourrice en deuil. Elle portait un chapeau à plumes blanches et une pelisse brodée. Je ne saurais dire en quoi elle se distinguait d'une autre enfant; mais je la trouvai la plus belle du monde. C'était l'automne. Le vent qui soufflait dans les arbres faisait tournoyer dans l'air les feuilles mortes. Les feuilles mortes couvraient la longue allée sur laquelle on portait l'enfant toute blanche. Et je fus saisi d'une tristesse infinie. Au bord d'une corbeille de fleurs aussi blanches que les aubes de Marguerite, un vieux jardinier, qui enlevait les feuilles tombées, salua sa petite maîtresse en souriant et, la main sur son râteau, chapeau bas, lui parla avec la gaieté légère des vieux qui ne pensent à rien. Mais elle, sans l'écouter, cherchait de sa petite main, semblable à une étoile, le sein de sa nourrice. Tandis que je m'enfuyais désolé, la nourrice avait repris sa marche et j'entendais les feuilles mortes crier douloureusement sous chacun de ses pas.

10 juillet

Le président de la Chambre se lève et dit: « Je mets aux voix l'ordre du jour présenté par MM. *** et ***. »

Le président du Conseil dit, de son banc: « Le gouvernement n'accepte pas cet ordre du jour. »

Le président agite sa sonnette et dit: « Une demande de scrutin public a été déposée. Il va être procédé au scrutin. Ceux qui seront d'avis d'adopter l'ordre du jour de MM. *** et *** mettront un bulletin blanc dans l'urne; ceux qui seront d'un avis contraire mettront un bulletin bleu. »

Il se produit un grand mouvement dans la salle. Les députés se précipitent en désordre vers les couloirs, cependant que les huissiers promènent à travers les bancs les urnes de fer-blanc. Les couloirs s'emplissent de pas, de gestes et de cris. Il passe des jeunes gens graves et des vieillards agités. Des appels et des chiffres volent en l'air:

— Onze voix.

— Non, neuf voix.

— Il y a pointage.

— Huit voix contre.

— Mais non! Mais non! huit voix pour.

— Comment? L'amendement est adopté?

— Oui.

— Le ministère est battu.

— Oui.

— Ah!

On entend des couloirs retentir la sonnette du président; la salle se remplit peu à peu.

Le président debout, un papier à la main, agite une dernière fois sa sonnette et dit:

— Voici le résultat du dépouillement du scrutin public sur l'ordre du jour proposé par MM. *** et ***. Nombre de votants, quatre cent soixante-dix; majorité absolue, deux cent trente-six; pour l'adoption, deux cent trente-neuf; contre, deux cent trente et un. La Chambre a adopté.

Une rumeur immense s'élève. Les ministres se lèvent et quittent leur banc. Deux ou trois amis leur serrent timidement la main. C'est fait, ils sont battus. Ils tombent. Je disparais avec eux. Je ne suis plus rien. J'en prends mon parti; dire que j'en suis heureux, ce serait trop dire. C'est la fin de mes tracas, de mes soucis et de mes fatigues. Je redeviens libre; mais ce n'est pas volontairement. Mon

repos, ma liberté, c'est la défaite qui me les rend. Défaite honorable, mais pénible, puisque nos idées sont frappées avec nous. Que de choses tombent par notre chute, hélas! L'économie, la sécurité publique, la paix des consciences et cet esprit de prudence, cette suite dans le conseil qui fait les nations fortes. Je cours serrer la main à mon ministre, fier d'avoir bien servi un si ferme maître. Puis, fendant la foule amassée aux abords du Palais-Bourbon, je traverse la Seine et me dirige lentement vers la Madeleine.

A l'entrée du boulevard, je rencontre une charrette de fleurs arrêtée le long du trottoir. Entre les deux brancards, une jeune fleuriste faisait des bouquets de violettes. Je m'approchai d'elle et lui demandai un de ses bouquets. Je vis alors une fillette de quatre ans assise dans la charrette au milieu des fleurs. Elle essayait avec ses petits doigts de faire des bouquets à l'exemple de sa mère. Elle leva la tête à mon approche et me tendit en souriant toutes les fleurs qu'elle avait dans les mains. Et, quand elle me les eut toutes données, elle m'envoya des baisers.

J'en fus extrêmement flatté. Il faut, me dis-je, que j'aie l'air aimable pour que ma bienvenue me rie dans les yeux d'un enfant.

— Comment t'appelles-tu? lui demandai-je.

— Marguerite, répondit sa mère.

Il était six heures et demie. Un kiosque était tout proche. J'y achetai un journal. Au premier coup d'œil que j'y jetai, je vis que j'étais pris à partie. Le rédacteur politique, après avoir traité mon ministre d'homme néfaste, me qualifiait moi-même, en première page, de figure sinistre. Mais je ne pus le croire, après les baisers de Marguerite la fleuriste. Je me sens léger, mais un peu vide; content et triste.

Huit jours après je partais pour ***, près Melun, où j'avais loué une maisonnette près le château où Marguerite fut élevée. C'est pour moi le plus beau pays du monde.

Aux approches de la station, je mis la tête à la portière. La rivière argentée coulait entre les saules et s'allait perdre en courbes gracieuses. Mais on pouvait deviner longtemps

encore les sinuosités de son cours aux lignes de peupliers qui la bordaient. Une flèche et deux clochers, s'élevant dans la verdure, marquaient la place de la ville. Alors je m'écriai: Ici est le lieu de mon repos et la pierre où je poserai ma tête!

25 juillet

Saint-Jean est ma promenade préférée. C'est là qu'à cent pas de la ville est un petit bois, ou plutôt un groupe à demi sauvage de charmilles, d'érables, de frênes, de tilleuls et de lilas, un bouquet chantant dans la brise. Du jour où je le découvris, je le trouvai charmant. Je me mis à l'aimer, je me promis bien de le connaître arbre par arbre, d'en découvrir les plus humbles plantes, les coronilles et les saxifrages, et de voir si le sceau-de-Salomon n'y croissait pas à l'ombre des gros arbres. Je tins parole et je commence à connaître aujourd'hui la flore et la faune de mon petit bois. J'étais couché dans l'herbe depuis une heure, mon livre à la main, quand j'entendis de faibles cris. Je levai les yeux et j'aperçus une fillette qui pleurait à côté d'un vieillard. C'était bien un vieillard: il avait la face longue et blême, les yeux mornes, la bouche pendante. Il tenait à la main une corde à sauter et regardait fixement l'enfant. Puis il se détourna pour s'essuyer une larme sur la joue. Je vis alors en plein son visage, je le reconnus, c'était X ***, le père de Marguerite. Il me fit peur, tant la maladie et la douleur avaient ruiné sa fière nature. Son visage exprimait un véritable désespoir et il semblait appeler du secours.

Je m'approchai de lui et, sur l'offre que je lui fis de le servir s'il m'était possible, il m'expliqua d'une langue embarrassée que le ballon avec lequel jouait sa fille s'était niché dans un arbre, qu'alors il avait jeté sa canne en l'air pour l'atteindre et que la canne n'était pas redescendue. Il était consterné.

Cet homme avait tenu en échec, quelques années auparavant, la diplomatie de l'Angleterre et imprimé un mouvement vigoureux à l'action de la France en Europe. Puis, il était tombé avec honneur, suivi dans sa retraite par une grande et honorable impopularité. Et maintenant, c'était une fatalité supérieure à son génie qu'un ballon perché dans un arbre. Voilà la fragilité humaine! Quant à sa fille, la fille de Marie, je n'osais, par un pressentiment, la regarder en face. Mais, quand je l'eus regardée, je ne pus me dégager de ma contemplation douloureuse. Elle n'était plus la rose et blanche enfant que j'avais vue aux Champs-Élysées. Grandie, maigrie, elle avait le visage jaune comme la cire des cierges. Ses yeux languissants étaient entourés d'un grand cercle bleu. Et ses tempes... Quelle invisible main avait posé sur ses tempes deux funèbres violettes?

— Là! là! là! disait le vieillard en étendant un bras désobéissant qui s'égarait dans toutes les directions.

Il fallait tout d'abord lui porter secours.

Au moyen d'une pierre que je lançai dans l'arbre, j'eus bien vite fait de dégager le ballon; X *** le regarda tomber avec une joie d'enfant. Il ne m'avait pas reconnu. Je m'échappai pour lui éviter le travail de me remercier, et pour échapper moi-même à l'angoisse de voir la fille de Marie telle qu'elle était devenue.

10 août

Je sors peu. Je ne suis plus sensible à la beauté des choses. Ou plutôt les spectacles voluptueux ou splendides de la nature me font mal. Je barbouille du papier toute la journée et j'amuse mon ennui avec les images à demi effacées de mon enfance. Ce que j'écris sera brûlé; je serais confus que des pages trempées de larmes et de rêves tombassent sous les yeux des gens graves. Qu'y verraient-ils? Des figures d'enfants...

20 août

Aujourd'hui je suis allé faire une promenade le long de la rivière, qui reflète dans ses eaux bleues les saules et les maisons blanches de ses rives. L'eau qui court a des séductions. Elle entraîne à son fil clair les oisifs qui rêvent.

La rivière m'a conduit jusqu'au château de ***, qui vit les fiançailles et la mort de Marie et la naissance de Marguerite. Mon cœur battait un glas dans ma poitrine quand je revis cette paisible habitation qui, après avoir contenu un si grand deuil, n'offre, sur sa façade blanche ornée de colonnes, que les images d'une douce richesse et d'un repos fastueux. Pour ne pas tomber, je me suis tenu aux barreaux de la grille du parc et j'ai regardé les grandes pelouses qui s'étendent jusqu'aux marches du perron qu'effleura la robe de Marie. J'étais là depuis quelques minutes quand la grille s'ouvrit. X*** sortit.

Il était accompagné, cette fois encore, de son enfant qui, aujourd'hui, ne marchait plus. Elle était couchée dans une petite voiture que roulait une gouvernante. La tête sur un oreiller brodé, dans l'ombre de la capote baissée, elle ressemblait à ces martyres de cire, enjolivées de filigrane d'argent dont les religieuses espagnoles contemplent, dans leurs cellules, les plaies et les bijoux. Le père, élégamment vêtu, montrait un visage fardé, tout barbouillé de larmes. Il s'avança vers moi à pas saccadés, me prit la main et me conduisit près de la fillette:

— N'est-ce pas, monsieur, me dit-il avec le ton d'un enfant qui supplie, n'est-ce pas qu'elle n'est point changée depuis que vous l'avez vue. C'était le jour où elle avait jeté son... ballon dans un... un arbre...

La petite voiture, que nous suivions en silence, s'arrêta dans le bois Saint-Jean. La gouvernante baissa la capote. Marguerite, renversée en arrière, les yeux grands d'épouvante, étendait les bras pour écarter quelque chose que nous ne voyions pas. Oh! je devinai quelle main invisible, après s'être posée sur la mère, touchait alors la fille. Je

tombai à genoux. Mais le fantôme s'éloigna. Marguerite souleva la tête et reposa doucement. Je cueillis des fleurs et je les posai pieusement à ses genoux. Elle sourit. La voyant renaître, j'essayai de l'amuser avec des fleurs et des chansons. L'air et le plaisir lui rendirent le goût de vivre qu'elle avait perdu. Au bout d'une heure, ses joues étaient presque roses.

Quand, l'air ayant fraîchi, il fallut reconduire la petite malade au château, et que nous dûmes nous séparer, son père me pressa la main et dit d'une voix suppliante:

— Revenez demain.

21 août

Je suis revenu le lendemain. Sur le perron du château Empire, j'ai rencontré le médecin de la famille ***. Je le connais un peu. C'est un maigre vieillard qu'on rencontre partout où se joue de la bonne musique. Il semble sans cesse écouter un concert intérieur. Il est constamment sous l'empire des sons et ne vit que par l'oreille. Il est connu pour soigner spécialement les maladies nerveuses. Les uns disent qu'il a du génie, les autres le regardent comme un fou. Il est au moins certain que ce bonhomme est étrange. Quand je le vis, il descendait le perron en marquant du pied, du doigt et des lèvres, un rythme savant.

— Eh bien! docteur, lui dis-je, avec un involontaire tremblement dans la voix, et votre petite malade?

— *Elle veut vivre*, me répondit-il.

Je le pressai:

— Vous nous la sauverez, n'est-ce pas?

— Je vous dis qu'elle veut vivre.

— Et vous pensez, docteur, qu'on vit tant qu'on le veut bien, et que nous ne pouvons mourir sans notre consentement.

— C'est évident.

Je l'accompagnai sur l'allée sablée. Il s'arrêta un moment à la grille, baissa la tête comme un homme qui pense, et répéta:

— C'est évident! Mais il faut vouloir réellement et non pas croire qu'on veut. La volonté consciente est une illusion qui ne peut tromper que le vulgaire. Ceux qui croient qu'ils veulent parce qu'ils disent: je veux, sont des imbéciles. Il n'y a de volonté véritable que celle à laquelle concourent toutes les forces obscures de notre être. Elle est inconsciente, elle est divine. Elle fait le monde. C'est par elle que nous sommes. Quand elle défaille, on cesse d'être. Le monde *veut*. Sans cela, il ne serait pas.

Nous fîmes quelques pas.

— Tenez, ajouta-t-il en frappant du bout de sa canne l'écorce d'un chêne qui étendait sur nous sa large tête ronde et grise. Si ce gaillard-là n'avait pas *voulu* pousser, je vous demande un peu quelle force aurait pu l'y contraindre.

Je n'écoutais plus:

— Ainsi, vous espérez, lui dis-je, que Marguerite...

Mais c'était un entêté petit vieillard.

Il s'éloigna en murmurant: « Le triomphe de la volonté, c'est l'amour ».

Et je le vis qui s'en allait, trottinant, le long de la berge, en battant la mesure.

Je retournai rapidement au château et je trouvai la petite Marguerite. Dès que je la vis, je compris qu'elle voulait vivre. Elle était bien pâle et bien maigre encore. Mais ses yeux semblaient moins blancs et moins grands, et ses lèvres, naguère muettes et mortes, s'égayaient de mouvement et de bruit.

— Vous arrivez bien tard, me dit-elle. Venez ici. J'ai un théâtre et des acteurs. Jouez-moi une belle pièce. On dit que le *Petit Poucet*, c'est joli. Jouez-moi le *Petit Poucet*.

Vous pensez bien que je ne refusai pas. Pourtant, je rencontrai de grandes difficultés dès le début de cette entreprise. Je fis remarquer à Marguerite qu'elle n'avait pour

acteurs que des princes et des princesses et qu'il nous fallait des bûcherons, des cuisiniers et un certain nombre de personnes de toute condition.

Mais elle réfléchit un moment; puis elle me dit:

— Un prince habillé en cuisinier, ça doit ressembler beaucoup à un cuisinier, dis?

— J'en conviens.

— Eh bien! ajouta-t-elle, nous allons faire des bûcherons et des cuisiniers avec les princes qui sont de trop!

Et nous le fîmes. O sagesse!

La bonne journée que nous passâmes ensemble! Elle fut suivie de beaucoup d'autres. J'ai vu Marguerite se rattacher de jour en jour à la vie. Elle est guérie aujourd'hui. J'ai ma part dans ce miracle. J'ai retrouvé une parcelle de ce don qui abondait chez les apôtres quand ils guérissaient par l'imposition des mains.

. . . .

NOTE DE L'ÉDITEUR J'ai trouvé ce manuscrit dans une voiture du chemin de fer du Nord. Je le publie sans altération d'aucune sorte. J'ai seulement ôté les noms propres qui sont trop connus.

LE COMTE MORIN

Le Comte Morin

Je n'étais encore qu'une espèce de grand collégien lorsque Fontanet devint soudainement de conséquence par son titre de licencié en droit, sa barbe précoce et ses opinions avancées. C'était en 1868; il parlait dans des conférences de jeunes avocats et même écrivait des articles satiriques pour des petits journaux du quartier latin. En même temps qu'il se faisait connaître, son père devenait célèbre. C'était là un avantage dont mon ami usait avec la facilité charmante qu'il avait en toutes choses. Sans me voir aussi souvent que par le passé, il me témoignait autant de sympathie que jamais. Je lui en savais beaucoup de gré. Nous eûmes un matin le plaisir de traverser ensemble le jardin du Luxembourg. On était au printemps; le ciel était limpide; la lumière qui perçait le feuillage encore tendre descendait sur les yeux avec douceur. Il y avait de la joie dans l'air et j'aurais voulu causer des choses de l'amour. Mais pendant que les moineaux piaillaient dans la feuillée et qu'un pigeon était posé sur l'épaule d'une statue, Fontanet me parla de la sorte:

— Je vais t'apprendre une bonne nouvelle. M. Veulet entre dans la politique active. Nous l'y avons enfin décidé. Aux prochaines élections il se portera candidat indépendant dans la...ieme circonscription de Seine-et-Marne. Il lui faut un secrétaire particulier pour la période électorale. J'ai pensé que cette place te conviendrait.

— Je ne sais, lui répondis-je, si je pourrai la remplir.

— Oh! me répondit Fontanet avec cette grâce piquante qui lui donnait tant d'attrait, oh! si cette place avait exigé

de la décision, de l'initiative, de l'énergie, je n'aurais pas songé à toi pour la remplir. Je te connais bien et je sais qu'au fond tu es intelligent; mais tu n'as pas d'élan, tu n'as pas de spontanéité.

— Non, lui dis-je, je n'en ai pas.

Il ajouta:

— Tu manques de présence d'esprit.

Je lui répondis:

— C'est vrai! J'en manque.

Il dit encore:

— Tu es un peu lourd, un peu endormi. Et il ne faudrait pas te juger sur l'apparence, comme on fait généralement. Mais ne crains rien. Chez M. Veulet ta besogne te sera toute tracée et ne demandera qu'un peu d'application.

Et, comme malgré le soin qu'il prenait à me rassurer, j'hésitais encore, il me dit:

— Laisse-toi faire; ça te dégourdira de passer trois mois avec M. Veulet.

Je n'ai jamais éprouvé la moindre envie de me dégourdir, mais se laisser faire m'a toujours semblé doux. Je me laissai faire. Il fut convenu que j'irais le soir aux Français dans la loge de Mme Fontanet mère où je trouverais, avec cette respectable dame, maître Fontanet père, bâtonnier de l'ordre des avocats, lequel me présenterait lui-même à M. Veulet.

— Ainsi, dis-je à Fontanet, pour m'éclairer sur ce qui m'intéressait le plus, M. Veulet est vraiment un homme supérieur?

— Il est très fort, me répondit Fontanet avec assurance.

— Je le crois volontiers, répondis-je, car je l'ai entendu dire à bien des personnes. Mais en quoi est-il particulièrement fort?

Fontanet me dit, en haussant les épaules, que je faisais des questions ridicules. Et je le crus sans peine. J'ai toujours confiance en ceux qui me donnent tort.

Pourtant il voulut bien ajouter que M. Veulet avait consacré sa jeunesse à l'affranchissement des peuples.

— Il a servi, dit-il, comme volontaire dans les deux mondes. Il a combattu dans le Pérou, sous le général Pezet, contre les Espagnols; à Pittsbourg et au siège de Corinthe,

sous le général Scherman, contre les esclavagistes; à Libéria, sous Stephen Allen Benson, contre les Noirs du Cap des Palmes; à Varsovie, sous Langiewicz, aux côtés de mademoiselle Pustowoitoff; dans le Caucase, sous Schamyl, contre les Russes; enfin, seul contre tous, à bord d'un négrier.

— Rien n'est plus beau, m'écriai-je.

— Rien, sinon la parole, répondit Fontanet.

Je ne manquai pas d'aller le soir aux Français. J'y trouvai M. Fontanet père, qui pendant un entracte, me présenta à M. Veulet devant la statue de Voltaire. M. Veulet était entouré d'amis. En entendant mon nom, il me fit un signe de tête. Il me montrait sa bienveillance, je ne vis que sa supériorité. J'étais si troublé que je m'allai cacher derrière ceux qui l'écoutaient. De là, je le contemplai. Il avait l'air d'un fleuve, et je l'estimai âgé de plus d'un demi-siècle. Il était assez grand et tenait haut la tête. Cette tête donnait l'idée du génie et de la vertu, sans qu'à la vérité on sût d'abord à laquelle de ces deux idées se tenir. Son crâne étonnait, non par l'ampleur, il était au contraire assez petit et pointu; mais il apparaissait si nu, si jaune et si poli qu'en le voyant on songeait aux guerres, aux explorations, aux travaux lointains dans lesquels il s'était généreusement usé. Il réfléchissait la lumière avec tant de puissance qu'il en était tout radieux; et l'on ne savait plus si c'étaient les becs de gaz qui l'illuminaient, ou si vraiment les soleils des jours de voyage et de bataille n'y avaient pas laissé quelques glorieux rayons. Les plis qui sillonnaient le front, moins beaux qu'on ne les eût voulus, se perdaient dans le rayonnement du crâne. Les yeux étaient petits et gris; mais ce qui imprimait une grandeur extraordinaire à toute la figure, c'était le nez. Par son étonnante longueur, il inspirait je ne sais quelles vastes pensées. Ce nez descendait tout droit entre deux joues creuses, jusqu'à une longue barbe blanche qui décorait toute la physionomie de cette majesté paisible qu'on voit aux vieux rois des légendes et aux bisons du Missouri.

Vous jugez bien qu'un tel homme avait l'air vénérable. Son grand corps maigre et robuste reposait sur deux pieds

qui chez un autre eussent pu sembler plats, mais que revêtaient des bottes magnifiques et guerrières, vraies chaussures de héros.

Je l'entendis qui disait:

— Je reçois les journaux de tous les pays du globe, je lis des feuilles albanaises, herzégoviennes, croates, bosniaques, transylvaniennes, cinghalaises, argentines, dominicaines, barbaresques, esquimales, mahrattes, et quand je vois dans les nouvelles diverses qu'un meunier de Marbourg s'est noyé dans la Drave, ou qu'un pauvre Soudra de Katmandou a été mangé par un tigre, les larmes me viennent aux yeux et je me sens à la fois le père, la mère, la femme et les enfants de ces infortunés.

La sonnette du théâtre l'empêcha d'en dire davantage. Je regagnai ma loge en songeant: « Que cela est beau!... »

Le lendemain j'étais secrétaire de M. Veulet. Un jour que je copiais des adresses dans le Bottin, mon cher maître me fit appeler dans son cabinet. A peine étais-je entré qu'il se mit à pousser des gémissements rauques accompagnés d'une contraction horrible de tous les muscles de la face. J'étais effrayé. Il vit mon effroi et me dit avec bonté:

— Ce n'est rien, c'est seulement un rhumatisme que j'ai contracté en passant quatorze heures dans un marais de l'Ukraine. Il s'est compliqué en ce moment des douleurs névralgiques que me cause la balle que je reçus dans la tête en traversant seul une forêt du Texas. Mais je vous prie de ne pas vous en occuper plus que je ne m'en occupe moi-même.

En effet, il ne parut pas se ressentir le moins du monde des douleurs qui, un moment auparavant, lui avaient arraché des cris affreux.

— Mon jeune ami, me dit-il, vous serez bientôt en état de me rendre des services. Je ne vous ai pas encore parlé d'indemnité. Il est juste et nécessaire que tout travail soit rétribué. Vous n'avez qu'un mot à dire, un seul mot, et je vous remets la somme que vous aurez fixée vous-même. Mais, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de vous fier à

moi et de me laisser faire. Je vous réponds que vous n'aurez pas à vous en repentir.

A ces mots, je compris jusqu'à l'évidence qu'à moins d'être l'ennemi de moi-même, le moins avisé et le plus borné des hommes, enfin un stupide malotru, je devais écarter toute idée d'appointements. C'est ce que je fis d'un signe. J'eus lieu tout aussitôt de m'en féliciter, car M. Veulet répondit à ce signe par un sourire plein de promesses, qui m'assura que ma fortune était faite. Puis il ouvrit lentement sa redingote, mit la main sur son cœur, tira un cigare qui était dessus et me l'offrit. C'était un petit cigare d'espèce commune. Mais combien il est vrai que tout est dans la manière de donner! M. Veulet me tendit ce cigare avec un geste d'une telle ampleur, et si large et si grand, que je compris qu'il me décernait un cigare d'honneur.

A compter de ce jour nous donnâmes tous nos soins à la...ieme circonscription électorale de Seine-et-Marne. A vrai dire, nous ne la connaissions guère. M. Veulet qui avait bu à tous les fleuves du monde ne s'était jamais arrêté sur les rives de la Marne. Il me donna le soin d'étudier les besoins des populations dont nous allions solliciter les suffrages. Je consultai les dictionnaires géographiques et j'y appris que ces populations sont industrielles et agricoles. J'en conclus qu'elles ont besoin de pluie et de soleil et qu'elles veulent la paix. Mon maître ne commandait point aux souffles qui amènent les nuées et les emportent, mais il était de ces hommes bénis qui présentent l'olivier symbolique aux peuples reconnaissants. Il parlait souvent de la fraternité des peuples. Il disait: « Prenez une flûte et jouez-en dans les bois: tous les animaux s'approcheront de vous pour vous écouter; il y a de même une harmonie qui rapproche les nations: c'est cette harmonie qu'il faut faire entendre. » Et j'admirais ce vieux brave couvert de blessures qui aspirait à la paix universelle. Il inscrivit sur son programme: abolition de la conscription, suppression des armées permanentes. Des esprits chagrins se seraient peut-être demandé comment M. Veulet entendait désarmer nos voisins en même temps

que nous-mêmes. Mais je n'étais pas un esprit chagrin et je fus saisi d'enthousiasme et d'espérance.

Pendant que j'étudiais les besoins de la... ieme circonscription de Seine-et-Marne, M. Veulet conférait avec des avocats qui formaient une sorte de comité électoral et comme le conseil d'Etat de l'opposition. J'en vis alors douze ou quatorze qui venaient donner à M. Veulet des consultations de droit administratif. Nous avions en effet à combattre un candidat officiel fort de son mandat, déjà plusieurs fois renouvelé, et de sa situation personnelle, le comte Morin.

J'avais le plaisir de voir parmi eux M. Fontanet père, qui avait l'air assez romain avec ses gros sourcils, ses joues lourdes et son menton carré. En passant il m'envoyait du bout des doigts un bonjour amical, et j'étais d'autant plus flatté de cette marque de son attention qu'il était très entouré par ses confrères et le seul écouté. Il n'abusait point de la faveur attachée à sa parole, car il ne prononçait pas plus de quatre ou cinq phrases par séance; encore en consacrait-il une à regretter le bon temps de la Comédie-Française et à vanter cette délicieuse madame Allan.

— Vous ne l'avez pas connue, vous autres, disait-il à ses jeunes confrères.

Et l'on s'en allait disant:

— Fontanet est artiste jusqu'au bout des ongles.

Cela fait que je regardai ses ongles. Il les avait carrés et plantés sur des doigts courts et gros. Son fils l'accompagnait assez souvent. Il me demandait chaque fois si je me dégourdissais, cela m'agaçait un peu; mais il avait une manière gentille de m'appeler « son bonhomme » qui me rendait tout heureux. Puis il me renseignait:

— Eh bien, il en fait de belles, votre comte Morin. Il a offert une bannière à la confrérie des jardiniers. Quel cynisme!

Il fallut que Fontanet me donnât des explications, et je ne m'indignai qu'après avoir compris que le don de cette bannière constituait une manœuvre électorale d'une insigne déloyauté.

Cependant nos affaires étaient en bonne voie. Un groupe d'électeurs offrit en termes flatteurs la candidature à M. Veulet.

M. Veulet répondit:

— Mon plus vif désir était de vivre dans l'étude et la retraite. Vous en avez décidé autrement. Je m'empresse de répondre à l'appel des vaillantes populations qui m'honorent de leur confiance. Il y a des heures solennelles dans la vie politique d'un pays où l'abstention serait la désertion. Comptez sur moi.

La lutte était engagée. Il fallait la soutenir. M. Veulet m'envoya au chef-lieu de l'arrondissement comme secrétaire de la rédaction de *l'Indépendant* de Seine-et-Marne, que M. Saint-Florentin rédigeait en chef.

En entrant en wagon, je me dis intérieurement:

— Puissé-je me rendre utile à mon cher maître et connaître les besoins des populations de la... ieme circonscription de Seine-et-Marne.

Aux approches de la station, je mis la tête à la portière. La rivière argentée coulait entre les saules et s'allait perdre en courbes gracieuses, mais on pouvait deviner longtemps encore les sinuosités de son cours aux lignes de peupliers qui la bordaient. Une flèche et deux clochers, s'élevant dans la verdure, marquaient la place de la ville. J'en vis bientôt les boulevards et les premières maisons. Une paix riante l'enveloppait. Elle était là, petite et claire sous le ciel bleu où de légers nuages blancs se tenaient immobiles. Sa vue conseillait le repos et les joies intimes. Pourtant j'allais y porter les discordes publiques.

On m'indiqua *l'Indépendant*. Il était installé près de la gare dans une maison basse tapissée de glycine. Je trouvai M. Saint-Florentin dans son cabinet. Il écrivait, ayant mis bas son habit et son gilet. C'était un géant et le plus velu que j'eusse encore rencontré. Il était tout noir, faisait à chaque mouvement un bruit de crins froissés et sentait le fauve.

Il ne s'arrêta point d'écrire à ma venue. Et, suant, soufflant, la poitrine nue, il acheva son article. Alors seulement il me

demanda ce que je venais faire, et, quand je lui dis que M. Veulet m'avait désigné comme secrétaire de la rédaction, il répondit : « Parfaitement », en s'épongeant le front.

Je lui demandai en quoi consisteraient mes fonctions.

— C'est toujours la même chose, me dit-il.

Il fallait bien lui confesser que j'étais tout à fait étranger au journalisme. Loin de me nuire dans son esprit comme je le craignais, cet aveu lui inspira une soudaine bienveillance à mon égard. Il me sourit, me tendit la main et m'invita à dîner chez lui, en famille.

Il me donna son adresse et il ajouta :

— En entrant, demandez M. Planchonnet : c'est mon vrai nom. En dehors de ce bureau, il n'y a plus de Saint-Florentin, il y a Planchonnet !

J'essayai à plusieurs reprises de le faire parler de la candidature de M. Veulet, à laquelle je m'intéressais si fort. Mais il fut très froid à ce sujet.

Son article ne l'était pas. Je le lus, le soir même. Quel feu ! la bannière offerte par le candidat officiel à la confrérie des jardiniers en faisait le sujet. Avec quelle force mon rédacteur en chef s'élevait contre les présents corrupteurs ! Il passait tour à tour de la colère à l'ironie. Le comte Morin y était directement visé. L'article nous le peignait redoutable, plein d'astuce, perfide, se livrant à des manœuvres ténébreuses et déployant dans la lutte une énergie implacable, une activité sourde, le génie de l'ambition et du fanatisme.

— Enfin, me dis-je en repliant le journal, il vaut mieux connaître son adversaire !

Comme j'avais une heure à passer avant de me rendre à l'invitation de mon rédacteur en chef, j'allai me promener dans un petit bois situé à deux cents mètres de la ville. C'était un groupe à demi sauvage de charmilles, d'érables, de frênes, de tilleuls et de lilas, un bouquet chantant dans la brise. Je le trouvai charmant, je me mis à l'aimer et je me promis bien de le connaître arbre par arbre, d'en découvrir les plus humbles plantes, les coronilles et les saxifrages, et de voir si le sceau-de-Salomon n'y croissait pas à l'ombre des

plus gros arbres ; je l'avais déjà traversé en plusieurs sens, lorsque je vis un vieillard assis sur un banc où il avait posé son chapeau, ses gants, son mouchoir, et plusieurs flacons de pharmacie.

Il avait la face longue et blême, le crâne étroit traversé de quelques mèches grises, les yeux mornes, la bouche pendante. Il tenait à la main une corde à sauter et regardait fixement une fillette de cinq ans qui piquait de menus branchages dans le sable d'un ruisseau desséché. Cette enfant, dont la robe était couverte de guipure, levait de temps en temps vers lui ses grands yeux entourés d'un cercle bleu. Elle était mince et blanche. Quand elle eut fini d'arranger un petit jardin, elle sourit de ses lèvres pâles. Je vis alors le vieillard essuyer, en détournant la face, une larme sur sa joue. Je me cachai pour l'observer plus attentivement et je reconnus que c'était plutôt un malade qu'un vieillard. Il était habillé avec élégance, mais ses mouvements étaient gauches et pénibles. Sans doute la paralysie avait touché ses membres et endormi dans son âme tout ce qui n'était pas l'amour de la petite malade qui jouait dans le sable, à son côté.

Cette rencontre, qui n'avait rien d'extraordinaire, me laissa un souvenir douloureux et profond. L'expression, que je croyais comprendre, de ce visage triste et souffrant m'enseignait la vanité de nos querelles et de nos ambitions devant la destinée. Cet homme, me disais-je, n'est point mêlé à nos disputes. Il ne s'occupe point d'élections, lui, et il échappe à nos petites misères par la faveur terrible de la douleur qui l'élève au-dessus de nous.

Ces réflexions me conduisirent au logis de mon rédacteur en chef. Je le trouvai dans son salon avec deux ou trois enfants sur les genoux et d'autres sur les épaules. Il en avait jusque dans ses poches. Ils l'appelaient tous papa et le tiraient par la barbe. Ce n'était plus le même homme. Il portait une redingote neuve, du linge blanc et il sentait la lavande ; mais ce qui le rendait méconnaissable, c'était son air de bonté et de contentement. La chambre, pleine de fleurs, était gaie comme lui.

Il me tendit sa main énorme et douce.

Une femme entra, blanche et frêle, un peu fanée mais agréable avec ses cheveux d'or pâle et ses yeux de pervenche, et gracieuse malgré sa taille gâtée.

— Je vais, me dit-il, vous présenter à Mme Planchonnet.

Il semblait fier de sa femme, et, réellement, elle était des plus suaves à voir; je n'aurais jamais cru qu'un homme fait comme mon rédacteur en chef en pût montrer une aussi charmante!

Sa toilette m'enchanta; elle était claire et légère, c'est tout ce que je puis vous en dire. En ce temps-là je ne savais point analyser la toilette d'une femme ni même la distinguer bien nettement de la personne. Je le sais maintenant, et c'est un savoir auquel je ne dois aucun plaisir. Mme Planchonnet répandait de son charme autour d'elle et je vis que le logis reflétait l'ordre de son esprit et la grâce de sa pensée. Ce n'est point qu'il fût beau par lui-même avec son carrelage froid, ses lourdes boiseries et les poutres énormes du plafond. Il n'était point richement meublé; aussi bien le luxe et l'abondance des meubles n'étaient point le fait d'un journaliste errant comme mon rédacteur en chef. Mais des draperies bien jetées, des étoffes adroitement chiffonnées, quelques faïences peintes, des feuillages, des fleurs donnaient à l'œil un amusement délicat et spirituel. Les enfants (je reconnus qu'il n'y en avait que cinq) étaient gros et rudes, chargés en couleur, beaux d'une certaine façon; les jambes et les bras nus, ils formaient autour de leur père un emmêlement de magnifiques chairs roses, que dorait un fin duvet, et leurs yeux farouches me regardaient silencieusement tous à la fois. Mme Planchonnet s'excusa de leur impolitesse:

— Nous changeons si souvent de séjour! dit-elle, ils n'ont pas le temps de connaître personne. Ce sont de petits sauvages. Ils ne savent rien; et comment voulez-vous qu'ils apprennent quelque chose en changeant de pension tous les six mois? Henri, l'aîné, a onze ans passés: il ne sait pas encore un mot de catéchisme. Je ne sais vraiment pas comment nous lui ferons faire sa première communion. Votre bras, monsieur.

Le dîner était abondant.

Une jeune paysanne, que Mme Planchonnet ne quittait pas des yeux, apportait des plats et des plats encore, gibiers et volailles, que notre hôte, la serviette sous le menton, la fourchette à trois dents d'une main, et de l'autre le couteau à manche en pied de biche, faisait placer devant lui en montrant toutes ses dents et en roulant des yeux blancs au milieu des poils de son visage.

Ses narines se gonflaient au fumet des viandes. Les coudes arrondis, il découpait avec facilité les chairs blanches ou noires, servait lui-même largement ses petits, son convive et sa femme et montrait un profond amour du manger. Il avait l'air terrible, heureux et bon. Il disait avec un rire affreux des choses innocentes. Mais c'était en donnant à boire qu'il montrait toute sa bienveillance d'ogre bon enfant. De ses énormes bras, il tirait par le goulot, sans se baisser, quelqu'une des bouteilles amassées à ses pieds, et versait des rouges bords à sa femme qui refusait en vain, aux enfants déjà endormis une joue dans leur assiette, et à moi, malheureux, qui avalais, sans goûter, les vins rouges, roses, blancs, ambrés ou dorés dont il proclamait d'une voix joyeuse l'âge et le cru. Nous vidâmes ainsi un nombre que j'ignore de bouteilles diversement cachetées. Après quoi j'exprimai à mon hôtesse des sentiments nobles et tendres. Tout ce que j'avais d'héroïque et d'amoureux dans l'âme se pressait sur mes lèvres.

Je poussai la conversation au sublime; mais ce n'était point facile de l'y maintenir, car, si mon hôte approuvait de la tête mes spéculations les plus transcendantes, il n'y donnait aucune suite et me parlait incontinent du choix et de la préparation des champignons comestibles, ou de quelque autre sujet culinaire. Il avait dans la tête un parfait cuisinier et une bonne géographie gastronomique de la France. Parfois aussi il rapportait des traits d'esprit de ses enfants.

Au dessert, je connus que j'aimais Mme Planchonnet. Et cet amour était si pur et si généreux que, loin de l'étouffer

dans mon cœur, je le répandais en longs regards et en considérations philosophiques. Je m'expliquai sur la vie et la mort. J'avais encore beaucoup à dire quand Mme Planchonnet nous quitta pour aller coucher les petits qui, les jambes en l'air, dormaient profondément sur leurs chaises. Ce départ me laissa grave et réfléchi, en face de Planchonnet qui versait des liqueurs. Je souhaitai subtilement qu'il eût une belle âme, et que j'en eusse une plus belle encore, afin que Mme Planchonnet fût aimée de deux hommes dignes d'elle. C'est pourquoi je résolus de sonder le cœur de Planchonnet.

— Monsieur Planchonnet, lui dis-je, vous avez fait un vigoureux article pour dénoncer les manœuvres du comte Morin?

— Ah! le filet du canard de ce matin!...

Le filet du canard!... C'est, me dis-je, une expression technique et professionnelle. Je poursuivis:

— Monsieur Planchonnet, quel homme est-ce donc que ce comte Morin?

— Je ne le connais pas; je ne l'ai jamais vu. On dit que c'est un imbécile assez bon homme.

Et, comme je montrais de la surprise, il ajouta:

— Je ne connais personne ici. Il y a trois mois, j'étais encore à Gap. C'est le comité Veulet qui m'a demandé si je voulais venir tomber Morin. Je suis venu. Un peu d'anisette, n'est-ce pas?

Un immense besoin de tendresse s'était développé en moi. Il me venait de l'amitié pour Planchonnet. Je lui témoignai de la familiarité, de l'intérêt et surtout de la confiance.

Toutefois, m'étant aperçu qu'il sommeillait, je me levai, lui souhaitai le bonsoir, et lui exprimai le désir de présenter mes hommages à Mme Planchonnet. Il me représenta que je ne pouvais le faire, parce qu'elle était couchée. J'en fus aux regrets, et cherchai mon chapeau, que j'eus grand-peine à trouver. Planchonnet me reconduisit jusqu'au palier et me donna sur la manière de tenir la rampe et de descendre

les marches des conseils qu'on ne donne pas d'ordinaire. Mais l'escalier était apparamment un difficile escalier, car j'y culbutai pour le moins deux fois. Planchonnet me demanda si je retrouverais bien mon hôtel. Cette question m'offensa: je promis que je le trouverais sans peine; en quoi je m'engageais beaucoup trop, car je passai une partie de la nuit à le chercher, bien qu'il fût situé dans la rue même où habitaient mes hôtes. Pendant cette recherche je constatai la difficulté qu'on éprouve parfois à ne point mettre les deux pieds dans les ruisseaux. Les idées les plus bizarres se succédaient dans ma tête; et, résolu à commettre sans retard une action d'éclat sous les yeux de Mme Planchonnet, il m'était impossible d'arrêter le genre et la nature de cette action. Le lendemain, je me réveillai par un grand soleil avec la langue sèche, l'estomac fatigué, la peau brûlante. A ces enseignes, je reconnus non sans une grande surprise et beaucoup de confusion que je m'étais abominablement grisé la veille. Je souffrais surtout de ne pouvoir me rappeler ce que j'avais dit à Mme Planchonnet pendant le dîner. J'avais tout lieu de croire que c'était des sottises? Je n'osai reparaître à *l'Indépendant*.

Plein de honte et de tristesse, je m'allai cacher dans mon petit bois, et là, tout seul, le dos sur l'herbe, la face contre le ciel, où je voyais scintiller les feuilles argentées d'un jeune peuplier, je reçus les muettes consolations de la nature et me pardonnai mes fautes.

L'espoir me vint que Mme Planchonnet serait indulgente pour ma jeunesse et que je n'avais point perdu à jamais la sympathie de cette âme par moi devinée à travers deux yeux d'un bleu si profond! Cette espérance me fut d'un grand secours, et j'aurais penché vers l'optimisme absolu, si Mme Planchonnet avait eu la taille aussi jolie que les yeux.

Je travaillais ainsi, dans la charmille, à me réconcilier avec la vie, quand j'entendis des cris d'enfant. Je m'approchai du chemin et vis la petite malade que j'avais rencontrée la veille. Et, tandis qu'elle pleurait, le vieillard, qui l'accompagnait comme la veille, contemplait, d'un air désolé,

la cime d'un grand orme. Son visage exprimait un véritable désespoir; ses pauvres bras battaient l'air et ses genoux tremblaient. Il était certainement victime d'une fatalité supérieure à son génie.

— Là... là... là... disait-il.

Et, sur l'offre que je lui fis de le servir, s'il m'était possible, il m'expliqua, d'une langue embarrassée, que le ballon avec lequel jouait sa fille s'était niché dans un arbre, qu'alors il avait jeté sa canne en l'air pour l'atteindre et que sa canne n'était pas redescendue. Il était consterné.

La petite fille, cessant de pleurer, se tourna vers moi. Je les examinai tous deux. Ils se ressemblaient. Leurs traits, grands et fins, gardaient, sous l'empreinte de la souffrance, je ne sais quoi d'aimable et de rare.

Il fallait avant tout leur porter aide. Je cherchai sur quelles branches étaient la canne et le ballon.

— Là... là... là!... répétait le vieillard, en étendant un bras désobéissant qui s'égarait dans toutes les directions. Et cet effort le trempa de sueur.

Je découvris moi-même ce que je cherchais et, au moyen d'une pierre que je lançai dans l'arbre, j'eus bientôt fait de dégager le ballon. Le vieillard le regarda tomber avec une joie d'enfant.

La canne, peu visible d'en bas, ne pouvait être attaquée avec succès à coups de pierre. Je me décidai à grimper à l'arbre. Le pauvre homme me supplia, en bégayant de la langue et de l'esprit, de n'en rien faire. Il suffisait, disait-il, que l'enfant eût sa balle et ne pleurât plus. Mais je me sentais une indomptable énergie: c'était le premier effet de mon amour pour Mme Planchonnet. Je grimpai de branche en branche avec une agilité qui m'était inconnue à moi-même, et je saisis la canne.

Je vis alors qu'elle était à pomme d'or, avec un collier de turquoise à la gorge.

Je la tendis à l'inconnu et m'échappai pour lui épargner le travail d'un second remerciement. La couleur de mes idées était changée. Je me rendis de bon cœur à *l'Indépendant*,

où je trouvai Planchonnet demi-nu, suant, soufflant, les yeux hors de la tête, la langue hors de la bouche, la barbe dégouttante encore d'une bière mousseuse dont les trois canettes vides l'entouraient. Tenant sa plume à plein poing, il écrivait un nouvel article sur les agissements du comte Morin et on jugeait, à le voir faire, que c'était un rude ouvrage. Je portai moi-même à la composition les feuilles aussitôt remplies.

L'ouvrage était rude en effet. Il s'agissait cette fois de parapluies donnés par le comte Morin aux dames du marché.

Cette seule action soulevait à tel point l'indignation de Planchonnet, que son précédent article, qui m'avait paru si violent, me sembla, par comparaison, timide et faible.

Je lui fis mes compliments. Il parut flatté et répondit:

— Je vais vous dire: en passant ce matin au marché pour acheter un melon — car vous savez que pour acheter un melon ou un faisan les femmes ne valent absolument rien: l'homme seul est capable d'acheter des fruits et du gibier — en parcourant les étals, je vis que les paysannes avaient toutes des parapluies rouges tout neufs. J'en fis la remarque à une marchande de beurre, qui me dit que, depuis un temps immémorial, « le château » faisait à cette époque de l'année une distribution gracieuse de parapluies à toutes les dames du marché. Or, le château, c'est le comte Morin. Le comte Morin, savez-vous, possède ici soixante-quatorze hectares de biens patrimoniaux. Alors, je me suis dit: Ma bonne femme, sans t'en douter, tu m'as fait mon article.

Puis, me tirant par la manche:

— Venez donc dîner à la maison. Nous mangerons les restes.

Je refusai, ne voulant point m'engager trop avant dans l'intimité de mon rédacteur en chef. Je fis seulement une visite à Mme Planchonnet qui, devant un bouquet de fleurs des champs, remettait un fond à la culotte de son fils aîné. Nous fûmes l'un envers l'autre d'une extrême discrétion, et, depuis lors, si je continuai d'aimer Mme Planchonnet, ce sentiment ne s'éveillait guère en moi que par le clair de lune, dont il avait la froide pâleur.

J'avais appris assez vite mon métier et je le faisais en conscience. J'étais occupé tout le jour à couper des informations dans les journaux, à corriger des épreuves et à rédiger des filets à la louange de M. Veulet.

Quant au comte Morin, je n'épargnai ni ses opinions ni même sa personne.

Je sortais peu. Un jour pourtant, j'allai me promener le long de la rivière, qui reflète dans ses eaux bleues les saules et les maisons blanches de ses rives. Je m'avançai ce jour-là plus loin dans la campagne que je n'avais fait encore et je me trouvai devant la grille d'un parc qui étendait ses grandes pelouses à mi-côte jusqu'à la façade d'un château Empire, à fronton et à colonnes. La grille s'ouvrit et je vis passer mon ami inconnu, le paralytique du petit bois. Il accompagnait cette fois encore sa petite fille, qui ne marchait plus. Elle était couchée dans une petite voiture que roulait une gouvernante, et c'était une rencontre douloureuse que celle de la petite tête, toute blanche! que je vis couchée sur un oreiller brodé, dans l'ombre de la capote baissée.

Elle ressemblait à ces martyres de cire, enjolivées de filigrane d'argent, dont les religieuses espagnoles contemplent, dans leur cellule, les plaies et les bijoux.

Le père, élégamment vêtu, montrait un visage fardé, tout barbouillé de larmes. Il s'avança vers moi à pas saccadés, me prit la main et me conduisit vers la fillette.

— N'est-ce pas, monsieur, me dit-il, avec le ton d'un enfant qui supplie, n'est-ce pas qu'elle n'est point changée depuis que vous l'avez vue? C'était le jour où elle avait jeté son... comment dirai-je, son ballon dans un... comment dirai-je, dans un arbre. C'est ma fille; n'est-ce pas qu'elle va mieux?...

Nous marchions ensemble; je fis mon possible pour rassurer ce pauvre homme. Mais j'étais moi-même bien attristé. Comme nous nous taisions, la petite malade appela:

— Maman! maman!... Je veux voir maman!...

Le père frissonna de tous ses membres et ne répondit pas.

— Je veux voir maman! répétait l'enfant en pleurant

Alors ce père, levant les yeux au ciel, ouvrit les deux bras, comme pour le prendre à témoin d'un malheur immérité.

La petite voiture que nous suivions en silence s'arrêta dans un petit bois de sapins. La gouvernante baissa la capote et nous vîmes l'enfant qui s'effrayait de quelque chose que nous ne voyions pas. J'essayai de l'amuser avec des fleurs et des chansons. Je réussis. Un peu d'air et de plaisir la ranima à demi. Elle souleva la tête. Au bout d'une heure, ses joues étaient presque roses.

Quand, l'air ayant fraîchi, il fallut reconduire l'enfant au château, son père me pressa la main et me dit en balbutiant:

— Je vous remercie, monsieur. Je voudrais bien que vous eussiez... besoin de moi. Je suis le comte Morin.

Le comte Morin! j'étais stupéfait.

Ce fut à mon tour de balbutier.

— Le comte Morin, dis-je, le candidat à la députation?...

— Chut... chut... chut... fit-il... le... comment dirai-je, le préfet met en avant ma candidature. Il dit que je suis le seul... comment dirai-je... candidat agréable au... au... gouvernement, qui ait... comment dirai-je... des chances de... succès. Mais je décline... énergiquement toute... candidature. Je ne veux pas, je ne peux pas quitter cette enfant. Le... comment dirai-je... l'Empereur comprendra que je ne peux pas. Cette enfant est seule... vous comprenez... elle est seule... sa... comment dirai-je, sa mère...

Je lui aurais avoué volontiers mes erreurs et mes fautes à son égard, mais je ne le jugeai point de force à entendre un aveu de cette sorte.

. . . .

M. Veulet fut élu; il l'emporta de 362 voix sur le comte Morin, L'élection faite, je rentrai à Paris. J'y étais depuis trois mois environ quand je reçus la visite de Fontanet.

— Eh bien! mon bonhomme, me dit-il, tu as donc encore

fait des bêtises? On en dit de belles sur ton compte; mais je sais, moi, qu'il faut en prendre et en laisser. Je te connais; je suis ton vieux camarade et je sais bien que tu as plus de faiblesse que de méchanceté. Mais, entre nous, tu as eu tort, tu as eu grand tort. Ce n'est pas ainsi qu'on entre dans la vie.

Je le priai de s'expliquer. Il haussa les épaules avec une assurance dont je fus tout intimidé.

— Tu sais bien ce que je veux dire. On n'est pas faible à ce point, mon bonhomme. Comment?... Envoyé à*** pour soutenir la candidature de M. Veulet, tu noues des intrigues avec son adversaire!

Je me récriai...

— Oh! dit Fontanet, Veulet m'a tout confié. Tu es un maladroit. Je comprends à la rigueur qu'on passe d'un parti dans un autre. (Il comprenait tout, mon ami Fontanet.) Mais encore faut-il y mettre de la décence et poursuivre un but. Tu es un maladroit. Tu n'as donc pas vu que l'Empire est usé, fini, tu ne vois rien: tu n'as pas vu que ton comte Morin n'est qu'un vieil intrigant. (Je vous dis que mon ami Fontanet voyait tout.) Ce que Morin a de mieux, mon bonhomme, c'est sa femme. Quand je dis qu'il l'a, c'est une façon de parler. Elle court sans lui tout l'été les villes d'eaux et les plages élégantes. Je me suis fait présenter à elle à Trouville. J'ai dansé avec elle à un bal de bienfaisance. Je n'en dirai pas de mal; j'aurais tort d'en dire, mais, entre nous, c'est une cocodette.

En parlant de la sorte, il caressait ses favoris, il coulait des yeux doux, il se dandinait joliment. Je vous assure qu'il était charmant, mon ami Fontanet.

Que pensez-vous que je fisse en l'écoutant? Je me mis à rire; cette attitude m'attira de nouvelles remontrances.

— Tu n'es pas sérieux, me dit Fontanet.

Je n'étais pas sérieux. Ah! c'est que je pensais à des choses joyeuses, joyeuses en effet! je pensais à la pauvre enfant mourante que j'avais entendu au bord de la rivière appeler dans la désolation de l'amour trahi sa petite maman,

qui dansait alors avec mon ami Fontanet dans un casino. C'est à cause de cette pensée que je n'étais pas sérieux.

Mais Fontanet me ramena à de meilleurs sentiments.

— Tu devais, me dit-il, dans ton intérêt, te mieux conduire avec M. Veulet. Tu n'as pas su l'apprécier. C'est un homme de valeur, un fils de ses œuvres, songe donc: un homme qui, comme lui, était encore à quarante ans maître de pension à Montmartre; qui, s'étant jeté ensuite dans les affaires, fit trois faillites et qui parvient à cinquante-deux ans à la notoriété et à la députation, cet homme-là est doué d'une rude énergie, et il n'est pas prudent de se conduire avec lui comme tu as fait.

— Comment? m'écriai-je. M. Veulet était à quarante ans maître de pension à Montmartre?

— Ne le savais-tu pas? répondit simplement Fontanet.

— Je savais qu'il avait servi comme volontaire dans les deux mondes. Qu'il avait combattu dans le Pérou, sous le général Pezet, contre les Espagnols; à Pittsbourg et au siège de Corinthe, sous le général Scherman, contre les esclavagistes; à Libéria, sous Stephen Allen Benson, contre les Noirs du Cap des Palmes; à Varsovie, sous Langiewicz, aux côtés de Mlle Pustowoitoff; dans le Caucase, sous Schamyl, contre les Russes; et, seul contre tous, à bord d'un négrier. Voilà ce que je savais.

— Qui est-ce qui t'a conté ces histoires-là? me demanda dédaigneusement Fontanet.

Je lui dis que c'était lui-même, un matin de printemps, dans le jardin du Luxembourg. Mais il me répondit, avec l'accent de la vérité, que je rêvais et qu'il n'était pas capable de conter des bourdes pareilles. Je n'en disputai point. Fontanet et moi, nous ne nous faisions pas de la certitude une même idée. Le doute philosophique, qui a tant troublé mon âme, n'entra jamais dans la sienne.

En me quittant, il me tendit la main. C'était un excellent camarade.

Quelques mois se passèrent. Par un matin de printemps, comme je travaillais à ma table, j'entendis mon plancher

craquer effroyablement, je me retournai et crus voir un ours. Planchonnet était dans ma chambre. Il m'étonna. Je ne le croyais pas en vérité si vaste et si sauvage. Pourtant il étalait des élégances nouvelles: le chapeau sur l'oreille, le cigare aux lèvres, il balançait entre ses doigts — et quels doigts! — un jonc léger.

Nous déjeunâmes ensemble.

— Madame Planchonnet, me dit-il au dessert, vient de me donner mon sixième enfant. Je viens vous demander d'être le parrain. Les fêtes du baptême auront lieu à Reims et dureront huit jours.

— A Reims?

— Je dirige à Reims un canard gouvernemental. Puis il me parla de « mon filleul ». Né avec une dent, il était énorme et superbe.

Nous allâmes nous promener dans l'avenue des Champs-Elysées, dont les arbres commençaient à verdir et où se montraient déjà de claires toilettes. Dans la file d'équipages qui montait vers l'Arc, j'aperçus une belle victoria au fond de laquelle M. Veulet reposait dans sa gloire, comme un lion couché. On admirait au loin son nez considérable et sa barbe auguste. Protecteur des forts, il envoyait aux landaus et aux tilburys des financiers à la mode quelques-uns de ces sourires dans lesquels il faisait si délicieusement fondre sa fierté.

J'eus le malheur de le montrer à Planchonnet, qui soudain quitta mon bras et s'élança à la poursuite de la victoria, la canne levée et criant:

— Voleur, fausse barbe, coquin! J'ai fait ton élection et tu ne m'as pas payé. Je vais te casser ma canne sur la figure.

Par bonheur la victoria s'éloigna rapidement.

LE CHATEAU DE VAUX-LE-VICOMTE

PRÉFACE

*F*OUCQUET *avait quarante et un ans en 1656. Il était procureur général au Parlement de Paris depuis cinq ans et surintendant des finances depuis trois ans, ayant été appelé à la direction du Trésor à la fin des troubles qui avaient affligé la France pendant la minorité de Louis XIV. Il avait traversé avec bonheur des temps difficiles et pris une grande confiance en son génie et en son étoile. Dans la maturité de son âge, quand il se sentit solidement établi dans son emploi, il régla sa vie sur la magnificence de ses goûts. Ambitieux, voluptueux, aimant les grandes choses et les belles choses, sensible à tout ce qui exalte l'âme ou la caresse, il demanda aux arts de multiplier autour de lui les images de la gloire et du plaisir. Les merveilles de Vaux sortirent de ce vœu qui fut exaucé avant d'être cruellement puni.*

Le 2 août 1656, Foucquet signa avec Le Vau, son architecte, les plans et devis de cette maison de Vaux qui devait s'élever en quatre ans dans un nouveau et grand style, s'orner de peintures splendides, de statues, de tapisseries, prendre vue sur des jardins, des grottes et des bassins enchanteurs, regorger de vaisselle d'or, de joyaux et de richesses de toutes sortes, recevoir avec un faste jusqu'alors inconnu les plus puissants comme les plus belles, et la Cour, et le Roi; puis, après avoir éteint les derniers feux d'une fête merveilleuse, ne plus rien renfermer que la solitude et la désolation.

Il resta toutefois à Nicolas Foucquet l'honneur d'avoir deviné et choisi des hommes d'un talent supérieur et employé le premier les grands maîtres de l'art français dont les ouvrages

ont répandu une splendeur durable sur le règne de Louis XIV. Après avoir disgracié son ministre, le Roi ne put mieux faire que de lui prendre son architecte Louis Le Vau, son peintre Charles Le Brun, son jardinier André Le Nostre, et de transporter à Paris l'atelier de tissage que Foucquet avait établi à Maincy et qui devint la Manufacture des Gobelins. Mais ce qu'il ne put lui prendre, c'est ce goût, ce sentiment de l'art, cet instinct délicat et profond du beau qui rendit le surintendant si cher à tous les artistes qui travaillèrent pour lui. Le Brun, comblé des bontés du Roi, regrettait encore l'hôte libéral de Vaux.

On raconte que pendant son procès, sous le coup d'une condamnation capitale, Foucquet, sortant de la Chambre de Justice, passa à pied, sous bonne garde, par l'Arsenal, où, voyant des ouvriers, il demanda ce qu'ils faisaient. Ayant appris que c'était le bassin d'une fontaine, il y alla voir et en donna son avis. Puis il se tourna vers le mousquetaire d'Artagnan qui le gardait, et lui dit en souriant : « N'admirez-vous point de quoi je me mêle? Mais c'est que j'ai été autrefois assez habile sur ces sortes de choses-là. »

Il disait bien. Certes, il aime sincèrement les arts, cet homme que la vue d'une vasque qu'on travaille peut distraire tout d'un coup de l'idée des cachots et du pressentiment du supplice.

Nicolas Foucquet

Les Foucquet étaient de Nantes et faisaient au XVI[e] siècle le commerce des îles. A courir les mers, ils gagnèrent de grands biens et une trempe d'âme particulière, un esprit audacieux et rusé qu'on retrouve en leurs descendants. Nicolas Foucquet, qui nous occupe seul ici, naquit en 1615. Il était le troisième fils de François Foucquet, conseiller du Roi en ses conseils, et de Marie Maupeou, qui eurent douze enfants, six fils et six filles. Ce François Foucquet, d'abord conseiller au parlement de Rennes, acheta une charge au parlement de Paris, devint conseiller d'Etat, et fut quelque temps ambassadeur en Suisse. C'était un curieux: il forma un cabinet de médailles et de livres que Peiresc, de passage à Paris, visita avec un vif intérêt, et non sans noter dans ses cahiers les pièces les plus remarquables [1].

On a voulu trouver en ces nobles amusements du conseiller, le principe du goût que son fils Nicolas montra par la suite pour les livres, pour les marbres antiques et pour les tableaux qu'il assemblait à grands frais.

Quant à Marie Maupeou, elle sortait d'une famille de robe ancienne et pleine d'honneur. Devenue veuve en 1640, elle ne se reposa des travaux multiples de sa maternité que par les œuvres de l'ascétisme et de la charité chrétienne. Elle mena dans la retraite une vie tout occupée d'aumônes,

1 Cf. *Les amateurs de l'ancienne France : Le surintendant Foucquet*, par Edmond Bonnaffé. Librairie de l'Art, 1882, in-4°, p. 12. — On y trouve à ce sujet des indications tirées d'un manuscrit de Peiresc. — Nous aurons plusieurs fois, dans le cours de notre travail, l'occasion de citer cette excellente étude du savant collectionneur.

de remèdes et de prières. On la comptait au nombre de ces femmes fortes qui, comme madame Legras et madame de Miramion, furent émues dans le même temps d'une pitié courageuse et d'une tristesse angélique au spectacle des misères et des crimes de la guerre. Son régime de vie fut presque en tout semblable à celui d'une sœur de charité. Loin de se réjouir de l'élévation de ses fils, elle les voyait avec inquiétude en proie aux séductions de ce monde, qu'elle savait mauvais; Nicolas surtout et l'abbé Basile, son frère, l'effrayaient par l'éclat de leur ambition. La chute du surintendant, qui troubla tout le monde, ne la troubla point. On dit qu'en apprenant que son fils était précipité de toute sa puissance et de tous ces honneurs, elle se jeta à genoux et s'écria: « Je vous remercie, mon Dieu! Je vous ai toujours demandé son salut; en voilà le chemin [1]. »

Il y a dans cette pensée d'une sainte une perfection qui effraie parce qu'elle n'a rien d'humain, et l'on a peine à reconnaître l'amour maternel quand il se trouve ainsi transfiguré et délivré des troubles de la chair et du sang qui l'accompagnent naturellement. Pourtant, cette mère, morte depuis vingt ans au monde, s'agita quand elle sut que la vie de son fils était menacée. Tant que dura le procès du surintendant, elle se tenait chaque jour à la porte de l'Arsenal, où siégeait la Cour, et elle présentait des requêtes aux juges [2].

1 *Mémoires* de Choisy. Edit. Petitot et Monmerqué, in-8°, p. 262.

2 *Journal* d'Olivier d'Ormesson, t. II, p. 60, in-4°. — L'auteur inconnu des dialogues attribués à Molière par M. Louis-Auguste Ménard met en scène Mme Foucquet, et lui prête un langage conforme aux sentiments de piété que les contemporains connaissaient à cette dame. On trouve, dans la scène fictive qui la met en présence d'Anne d'Autriche, la paraphrase du mot que j'ai cité dans mon texte d'après les *Mémoires* de Choisy:

MADAME FOUCQUET

Que mon fils est heureux, que j'aime sa prison!
Il est guéri du moins de ce mortel poison.
Par ses malheurs son âme à présent éclairée,
Voit comme dans la Cour elle était égarée.
Plût à Dieu que sa grâce ouvre si bien ses yeux
Qu'il ne les tourne plus que du côté des Cieux.

En ce moment, la jeune reine était malade. Mme Foucquet la mère lui fit parvenir un de ces emplâtres qu'elle faisait pour les pauvres, et elle eut le bonheur de sauver l'épouse de celui qui voulait perdre son fils. Du moins, on attribua généralement au remède de madame Foucquet la guérison de la Reine. Nous verrons plus tard que cette guérison ne changea pas le cœur du Roi.

Mais ce point se rapporte à la ruine d'une fortune dont il faut d'abord exposer les commencements et tous les progrès. Je le ferai sans entrer dans le détail de l'administration et des affaires. Il ne peut être question ici d'une étude sur la politique et les finances au temps de Mazarin. Nous voulons seulement connaître dans ses mœurs, dans ses goûts, dans son esprit, le créateur et l'hôte du château de Vaux. C'est à Vaux que tout mon plan doit nous conduire.

En 1635, Nicolas Foucquet, âgé de vingt ans, entra dans la magistrature en qualité de maître des requêtes. Les maîtres des requêtes étaient réputés faire partie du parlement, où ils siégeaient au-dessus des conseillers. C'est parmi ces officiers que les rois avaient depuis longtemps l'habitude de choisir les commissaires qu'ils envoyaient, soit dans les provinces pour veiller à l'administration de la justice et des finances, soit aux armées, où ils étaient chargés de tout ce qui concerne la police et la subsistance des troupes.

LA REINE MÈRE

Il peut, quoique Colbert lui déclare la guerre,
Ouvrir encor les yeux du côté de la terre.

MADAME FOUCQUET

Si la terre, madame, a du péril pour lui,
J'aime mieux à mes yeux le voir mort aujourd'hui.

Le livre abominable de 1665 qui courait en manuscrit parmi le monde, sous le nom de Molière (comédie en vers sur le procès de Foucquet), découvert et publié sur une copie du temps par Louis-Auguste Ménard, Paris, Firmin-Didot et Cie, 1883, 2 vol. in-16, t. II, p. 116.

Il n'y a là ni livre abominable ni comédie d'aucune sorte, mais cinq dialogues jansénistes du style le plus plat. M. Louis-Auguste Ménard, qui attribue à Molière cette pièce rimée, ne doit pas s'attendre à ce que beaucoup de personnes partagent cette opinion singulière.

C'est ce qu'on appelait les chevauchées des maîtres des requêtes. A une date qu'on n'a pu déterminer, un nouvel office en sortit: celui d'intendant, qui s'étendit en raison des progrès du pouvoir royal. Le jeune Foucquet fut envoyé, en 1636, comme intendant de justice dans la généralité de Grenoble. Les difficultés de cette mission étaient grandes, et Richelieu ne pouvait les méconnaître. Du moins il les avait quelque peu aplanies en suspendant le parlement de la province, adversaire naturel de l'intendant. Mais Foucquet trouva les âmes dauphinoises animées par le souvenir des guerres religieuses et jetées ardemment dans de nouvelles disputes à propos des tailles qui pesaient sur les biens du tiers-état, tandis que ceux de la noblesse et du clergé en étaient francs. L'arrêt du Conseil royal qui faisait droit aux réclamations des bourgeois restait lettre morte [1]; l'ardeur des esprits était extrême. Foucquet ne réussit point à l'éteindre. A la suite d'une révolte qu'il ne sut ni prévenir, ni réprimer, il fut rappelé à Paris. Richelieu n'avait pas sans doute attendu d'un inconnu de vingt et un ans, des services que pouvait seul rendre un vieux négociateur rompu aux affaires, comme, par exemple, l'intendant de Guyenne, l'habile et ferme Servien.

Comme on ne croit plus guère aujourd'hui que le grand ministre ait fait de l'intendance un instrument régulier de sa politique, l'on comprend qu'il ait confié à un apprenti une mission qu'il tenait pour secondaire [2]. Les intendants n'étant point sédentaires, le rappel de Foucquet ne prit pas sans doute le caractère d'une entière disgrâce; toutefois Richelieu, durant les cinq années, qui lui restaient encore à vivre et à régner, n'a pas, qu'on sache, employé de nouveau le jeune maître des requêtes.

Mais Mazarin, devenu premier ministre, l'envoya en 1647 à l'armée du Nord, que commandaient Gassion et Rantzau.

1 *Histoire du Dauphiné*, par M. le baron de Chapuys-Montlaville. Paris, Dupont, 1828, 2 vol. in-8°, t. II, pp. 160 et suiv.

2 Cf. G. Hanotaux. *Origine de l'institution des intendants des provinces*, Paris, Champion, 1884. In-8°.

La mésintelligence des chefs arrêtait les progrès de l'armée. Rantzau était un ivrogne que Gassion ne pouvait souffrir. Gassion sobre, actif, intrépide, montrait une brutalité intolérable même chez un soldat de fortune. Il s'emporta jusqu'à frapper au visage un capitaine du régiment de Condé, coupable d'avoir mal compris une consigne. Tout le régiment voulut s'en aller et les officiers plièrent leurs tentes. On eut grand peine à les retenir. Foucquet en écrivit à Mazarin: « Tout le monde, dit-il, demeure d'accord que M. le maréchal de Gassion s'est emporté mal à propos à battre le capitaine du régiment de son Altesse Royale. Tout le monde a blâmé ce procédé et cru que M. le maréchal devoit l'envoyer en prison, ou même le frapper d'un coup d'épée ou lui tirer son pistolet, s'il croyait qu'il eût failli, encore qu'il eût mieux fait de ne passer pas à cette extrémité. » Il ne fallait pas, ce me semble, omettre un fait qui donne lieu à Foucquet de montrer pour la première fois, à notre connaissance, cet esprit de mesure par lequel il sut quelque temps servir si bien l'Etat, avant l'heure critique où sa raison fut troublée.

Mazarin ne tarda pas à distinguer l'intendant Foucquet. En 1648, lors des premiers troubles, songeant à quitter Paris et à se retirer avec la Cour à Saint-Germain, il envoya Foucquet en Brie « avec ordre d'y faire de grands magasins de blé pour la subsistance de l'armée [1] ». L'intendant s'établit à Lagny et tira des contributions sur les paysans de la Brie et de l'Ile-de-France. Il fut chargé ensuite de dresser un état des Parisiens qui possédaient des châteaux ou des maisons de campagne dans la banlieue. Sous promesse de préserver pendant la guerre ces immeubles du pillage et de l'incendie, Mazarin en taxait les propriétaires. En réalité, il prenait aux riches l'argent dont il avait besoin. Quand la Fronde cessa, Foucquet, comme procureur de l'Ile-de-France, accompagna le Roi en Normandie, en Bourgogne, en Poitou et en Guyenne.

Au retour de ce voyage, il acheta, avec l'agrément du Cardinal, la charge de procureur général au Parlement de

1 Biblioth. nat. Carnet de Mazarin, XI, fol. 85.

Paris dont un sieur Méliand se défit en sa faveur, « moyennant sa charge de maître des requêtes estimée plus de cinquante mille écus pour le fils dudit sieur Méliand et cent mille écus de plus en argent [1] ». S'il se fit préférer ce ne fut pas sans l'aide d'un jeune commis à la Guerre qui lui témoignait alors beaucoup d'amitié et qui devait, onze ans plus tard, le renverser, prendre sa place et vouloir sa mort. Colbert était alors en relations d'amitié avec Foucquet et usait de son crédit pour recommander à Le Tellier l'ambitieux intendant. Il écrivait, en août 1650, au secrétaire d'Etat à la Guerre:

« M. Foucquet, qui est ici venu par ordre de Son Eminence, m'a déjà témoigné trois fois différentes qu'il avait une très forte passion d'être du nombre de vos serviteurs particuliers et amis, par une estime très particulière qu'il fait de votre mérite, et qu'il n'avoit point d'attachement particulier avec une autre personne que lui pût empêcher de recevoir cet honneur... J'ai cru qu'il était bien à propos, étant homme de naissance et de mérite et en état même d'entrer un jour dans quelque charge considérable, de lui faire quelques avances de la même amitié de votre part, puisqu'il n'est pas question d'un engagement qui vous puisse être à charge, mais seulement d'un favorable accueil et de quelques marques d'amitié dans les rencontres. Si vous approuvez mon sentiment en cela, je vous supplie de me le faire savoir par la première lettre que vous me ferez l'honneur de m'écrire, ne pouvant m'empêcher de vous dire, avec tout le respect que je vous dois, que je ne croirois pas pouvoir payer en meilleure monnaie une partie de tout ce que je vous dois, qu'en vous acquérant une centaine d'amis de cette sorte, si j'étois assez honnête homme pour cela [2] ».

Cette recommandation est chaude. Nous l'avons mise sous les yeux du lecteur pour montrer quelle confiance Foucquet

1 *Journal inédit* de Dubuisson-Aubenay, cité par M. Chéruel dans les *Mémoires sur N. Foucquet*, t. I, p. 7, in-8°.

2 *Histoire de Colbert et de son administration*, par Pierre Clément. Paris, Didier, 1874, in-8°, t. I, p. 15.



inspirait dès les premiers temps à ses amis et quelle haute idée ils se faisaient de lui. On entend d'ailleurs avec intérêt Colbert vanter Foucquet.

Celui-ci fut agréé en sa nouvelle charge le 10 octobre 1650. Il était dès lors le premier des gens du Roi, à la tête de ce parquet que les deux avocats généraux, Omer Talon et Jérôme Bignon, mettaient en renom d'éloquence. Organe de ce grand corps qui connaissait de l'administration de la justice, contrôlait les affaires politiques, étendait ses attributions sur les affaires de finances, et dont le ressort s'étendait sur l'Ile-de-France, la Picardie, l'Orléanais, la Touraine, l'Anjou, le Maine, le Poitou, l'Angoumois, la Champagne, le Bourbonnais, le Berry, le Lyonnais, le Forez, le Beaujolais, l'Auvergne, le procureur général Nicolas Foucquet porta sur les fleurs de lys la politique du Cardinal. Entre les sots vertueux de l'espèce du bonhomme Broussel qui, par honnêteté, eussent livré à l'étranger la patrie désarmée, et le ministre qui avait humilié la maison d'Autriche, menacé l'Empereur jusque dans ses Etats héréditaires, conquis le Roussillon, l'Artois, l'Alsace, et qui voulait assurer à la France ses limites naturelles, Foucquet avait le génie trop clair et des vues trop grandes pour hésiter un moment.

Il resta attaché à la fortune de Mazarin quand elle semblait à jamais ruinée. Il ne cessa pas, dans cette mauvaise année 1651, de travailler à gagner dans la bourgeoisie et dans l'armée des partisans au ministre exilé dont la tête avait été mise à prix. Et quand le prince de Condé avoua dans son manifeste du 12 avril 1652 qu'il avait « fait des liaisons dedans et dehors le royaume pour sa conservation », ce fut le procureur général Nicolas Foucquet qui éleva la voix pour obliger le prince à rayer de son manifeste cet aveu honteux de son alliance avec l'Espagne, ennemie de la France. Il ne contribua pas peu à ruiner la cause des princes dans Paris. Quand Turenne eut défait leur armée près d'Etampes (5 mai 1652) le Parlement voulut prendre l'initiative de la paix. Le procureur général Foucquet se rendit à Saint-Germain pour porter au Roi les doléances de sa bonne ville.

La harangue qu'il prononça en cette occasion nous a été conservée. Le ton en est ferme; le langage sobre et concis contraste avec les façons obscures et amphigouriques dont l'éloquence judiciaire était alors coutumière. Cette harangue est le seul monument qui nous reste du talent oratoire de Nicolas Foucquet. On la trouvera dans les *Mémoires* composés par M. Chéruel [1]. En voici quelques passages:

« ... Sire, j'ai été chargé de faire entendre à Votre Majesté l'extrémité de la misère à laquelle sont réduits la plupart de vos sujets. Les crimes et les excès des gens de guerre n'ont plus de bornes. Les meurtres, les violements, les incendies et les sacrilèges ne passent plus que pour des actions ordinaires; on ne se cache plus pour les commettre et les auteurs en font vanité. Les troupes de Votre Majesté, Sire, vivent aujourd'hui dans une telle licence et dans un tel désordre, qu'elles n'ont point de honte d'abandonner leurs quartiers, même pour aller piller ceux de vos sujets qui se trouvent sans résistance. Les soldats forcent les maisons des ecclésiastiques, des gentilshommes et de vos principaux officiers, en plein jour, à la vue de leurs chefs, sans crainte d'être connus et sans appréhension d'être punis...

» Je n'entreprends point, Sire, de représenter à Votre Majesté le grand préjudice qu'apportera cette désolation publique à vos affaires et l'avantage qu'en doivent tirer les ennemis, voyant les lois les plus saintes publiquement violées, l'impunité des crimes solidement établie, la source de vos finances tarie, les affections des peuples altérées et votre autorité méprisée. Je viens seulement convier Votre Majesté, Sire, au nom de son Parlement et de tous ses sujets, de se laisser toucher de pitié par les cris de son pauvre peuple, d'écouter les plaintes et les gémissements des veuves et des orphelins, et de vouloir conserver ce qui reste et qui a pu échapper à la furie de ces barbares qui ne respirent que le sang et le carnage des innocents...

1 *Mémoires sur la vie publique et privée de Foucquet*, par A. Chéruel, inspecteur général de l'Instruction publique. Paris, Charpentier, 1862, t. I, pp. 86-88.

» Faites, Sire, faites connaître la tendresse de votre bon naturel dans le commencement de votre règne, et que la compassion que vous aurez de tant de misérables attire les bénédictions célestes sur les premières années de votre majorité, qui seront sans doute suivies d'un grand nombre d'autres beaucoup plus heureuses, si les souhaits et les vœux de votre Parlement et de tous vos bons sujets sont exaucés. »

Ces paroles eurent peu d'effet. La guerre continua; la misère publique s'accrut, les troubles devinrent plus violents dans la ville; plusieurs conseillers furent tués, l'hôtel de ville fut envahi et pillé par les hommes du peuple et ceux des princes. Devant ces désordres, que les magistrats ne pouvaient ni tolérer ni réprimer, le procureur Foucquet, accompagné de plusieurs notables membres du Parlement, se rendit auprès du Roi, où ses conseils furent entendus. Il démontra au Cardinal la nécessité de réunir en un même lieu le Parlement et la Cour, afin qu'on vît d'un côté le Roi et son sénat, de l'autre des princes rebelles; et c'est sur son avis que fut rendu le 31 juillet l'arrêt qui ordonna la translation du Parlement de Paris à Pontoise, où la Cour s'était rendue. Il s'appliqua avec une extrême énergie à l'exécution de cette mesure politique.

Le 7 août, le premier président Mathieu Molé présida à Pontoise une audience solennelle dans laquelle les membres présents se constituèrent comme véritable et seul Parlement de Paris. Cette assemblée demanda au Roi l'éloignement de Mazarin, de concert avec Mazarin lui-même, qui estimait justement son départ nécessaire. Mais il comptait reprendre bientôt sa place auprès du Roi. En attendant il correspondait avec Foucquet, auquel il témoignait « la dernière confiance, sans aucune réserve » et qu'il consultait sur l'état des affaires. Toutefois, il y avait un point sur lequel ils ne pensaient pas de même. Mazarin désirait vivement rentrer à Paris avec le Roi, et comme, pour le présent, ce désir ne semblait pas pouvoir être contenté, Son Eminence n'était pas fâchée que l'entrée solennelle souffrît des retards.

Foucquet, au contraire, était d'avis de pousser droit au Louvre. Il écrivit à ce sujet au Cardinal:

« ... Pour se rendre maître de Paris, il n'y a aucun des serviteurs du Roi, ni dedans, ni dehors, qui ne soient d'accord qu'il n'y a qu'à le vouloir, et que, si le Roi envoie demander deux des portes aux habitants pour être gardées par son régiment des gardes, et qu'il aille ensuite dans le Louvre, que tout Paris ne se déclare d'une si grande hauteur, et que les princes seront contraints de s'enfuir. Il est certain que, dès le premier jour, les ordres du Roi seront exécutés par tous. Les officiers légitimes seront rétablis en leurs fonctions; les portes seront fermées aux ennemis; l'amnistie sera publiée telle que Votre Eminence le peut souhaiter, et notre Compagnie réunie dans le Louvre en présence du Roi. La joie en sera si universelle, les acclamations publiques si hautes, qu'il n'y a aucun homme assez hardi pour y trouver à redire[1]. »

Quelques jours après, le 21 octobre, Louis XIV faisait son entrée à Paris, au milieu des acclamations du peuple. Le Roi adolescent apportait la paix, cette heureuse paix que l'adroite fermeté du procureur Foucquet avait préparée.

Les amis de Mazarin n'avaient plus qu'à hâter son rappel. Le procureur et l'abbé Basile, son frère, s'y employèrent avec bonheur, et le Cardinal rentra à Paris le 3 février 1653. L'office de surintendant était alors vacant depuis un mois, par suite de la mort du titulaire, le duc de la Vieuville, décédé le 2 janvier. Malgré le mauvais état des finances du royaume, cet office excitait les plus ardentes convoitises. Et le désordre même, l'obscurité répandue sur toutes les opérations de la surintendance, encourageaient les espérances de ces hommes que le marquis d'Effiat comparait « à la seiche qui a cette industrie de troubler l'eau pour tromper les yeux du pêcheur qui l'épie[2] ». Le surintendant des finances n'avait pas, il est vrai, le maniement des deniers

1 Biblioth. nat. mss. fonds Gaignières. Cette lettre est citée par Chéruel. t. I, p. 183.

2 *Histoire financière de la France*, par A. Bailly. Paris, 1830, in-8°, t. I, p. 357.

publics. La recette et la dépense se faisaient chez les trésoriers de l'épargne. Mais il ordonnait toutes les dépenses de l'Etat et les imputait souverainement sur les diverses ressources du royaume. Il n'était justiciable que du Roi. Si toutes ses opérations étaient soumises, en apparence, à un contrôle sévère, il travaillait en réalité dans un impénétrable secret. A cette date de 1653, où nous sommes parvenus, la pénurie du Trésor et la facilité du Cardinal permettaient tous les abus. Il fallait trouver de l'argent à tout prix, tous les expédients étaient bons et toutes les règles enfreintes.

Il y avait longtemps que les choses allaient mal. Depuis que la régente Marie avait follement dissipé l'épargne amassée par le prudent Sully, on ne vivait que d'expédients détestables, tels que créations de charges et d'offices, créations de rentes, ventes de lettres de grâce, aliénations de droits et de domaines. Le Trésor était au pillage. Point de comptabilité. En 1626 le surintendant d'Effiat ne put arriver à connaître ni la situation des ressources disponibles, ni le montant des dépenses acquittées pour les services de la guerre et de la marine. Richelieu, devenu le maître, commença par faire condamner à mort quelques fermiers généraux. Il aurait peut-être rétabli l'ordre en matière de finances sans ces « nécessités qui ne peuvent souffrir la longueur des formes ». Mais ces nécessités l'accablaient et il dut recourir à de nouveaux expédients. Il lui fallut courtiser les traitants qu'il avait voulu pendre, et leur emprunter à gros intérêts l'argent du Roi qu'ils tenaient dans leurs coffres. Les fermiers étaient maîtres des traites, des aides et des gabelles. Un aventurier italien, le sieur Particelli d'Hémery, à qui Mazarin avait donné la surintendance en 1646, créa 167 offices et aliéna des rentes pour 87 600 000 livres de capital. L'Etat fit honteusement banqueroute en 1648 et les troubles de la Fronde vinrent encore aggraver une situation qui eût été désespérée dans tout autre pays que cette ingénieuse et féconde France.

L'emploi que le bonhomme La Vieuville tenait depuis 1649 fut disputé après sa mort par les maréchaux de l'Hôpital

et de Villeroy, par le président de Maisons, qui l'avait déjà occupé pendant les troubles, par Abel Servien, qui s'était montré, dans sa vie déjà longue, administrateur exact et dur, habile négociateur et fort honnête homme, enfin par Nicolas Foucquet, que l'opinion publique ne désignait pas.

Celui-ci avait adressé au Cardinal, le jour même de la mort de La Vieuville, une lettre, en partie chiffrée, dont voici le texte:

« J'attendais avec impatience le retour de Votre Eminence pour l'entretenir à fond de tout ce que j'ai connu de la cause des désordres passés et des remèdes; mais, comme la mauvaise administration des finances est une des principales raisons du décri des affaires publiques, la mort de M. le surintendant et la nécessité de remplir sa place m'obligent d'expliquer à Votre Eminence par celle-ci, ce que je m'étais résolu de lui proposer de bouche à son arrivée, et lui dire l'importance qu'il y a de choisir des personnes de probité connue, de crédit dans le public et de fidélité inviolable pour Votre Eminence. J'oserais dire que, dans l'application que j'ai eue en m'informant des moyens de faire cesser les maux présents et d'en éviter de plus grands à l'avenir, j'ai trouvé que tous dépendaient de la volonté des surintendants; peut-être ne serais-je pas inutile au Roi et à Votre Eminence si elle avait agréable de m'y employer. J'ai examiné les moyens d'y réussir. Je sais que ma charge n'est point incompatible, et plusieurs de mes amis qui m'ont donné cette pensée m'ont offert d'y faire des efforts pour le service du Roi assez considérables pour n'être pas négligés, de sorte que c'est à Votre Eminence à juger de la capacité que dix-huit années de service dans le Conseil, en qualité de maître des requêtes, et en divers emplois, me peuvent avoir acquises; et pour l'affection et la fidélité à votre service, je me flatte de la pensée que Votre Eminence est persuadée qu'il n'y a personne dans le royaume à qui je cède. Mon frère en sera caution, et je suis assuré qu'il ne voudrait pas en donner sa parole à Votre Eminence, quelque intérêt qu'il ait en ce qui me touche, s'il ne voyait clair, et dans mes intentions, et dans

la conduite que j'ai tenue jusques ici, et si nous n'avions parlé à fond des intérêts de Votre Eminence dans cette rencontre; et je puis lui protester de nouveau qu'elle ne sera jamais trompée quand elle fera un fondement solide sur nous, puisque personne au monde n'a plus de zèle et de passion pour les avantages et la gloire de Votre Eminence. Je la supplie que personne au monde n'entende parler de cette affaire qu'elle ne soit conclue. »

Rappelé par ses partisans, Mazarin rentra à Paris, tout discrètement, le 3 février; un de ses premiers actes fut la nomination à la surintendance. Il partagea cette charge entre Abel Servien, que son caractère et l'opinion publique désignaient, et Nicolas Foucquet qui lui appartenait. Il adjoignit aux deux surintendants trois directeurs des finances, un contrôleur général et huit intendants. Ces dispositions avaient l'avantage de contenter deux personnes; mais elles avaient l'inconvénient de coûter au Trésor un million de livres par an. En fait, elles coûtèrent beaucoup plus, comme nous l'allons voir. Foucquet n'était point subordonné à son collègue par les termes mêmes de sa commission; mais l'âge, l'expérience, une vieille et illustre probité, un labeur vigilant, mettaient l'autorité du côté de Servien. Foucquet était jeune; il pouvait attendre. Il tenait la place qu'il avait tant désirée, hélas! En la souhaitant, il avait souhaité sa perte. Sa pieuse mère pouvait dès lors lui appliquer le verset de l'Ecriture: *Et tribuit eis petitionem eorum.*

S'il entra bien vite dans la voie des expédients, comment s'en étonner? La volonté du Cardinal et la nécessité l'y poussaient. En 1654, il trouva l'argent nécessaire pour opposer une armée au rebelle Condé. Comment? En créant de nouvelles charges et en les vendant aux plus offrants. Le moyen est détestable; la question est de savoir si, dans l'état du Trésor, on en pouvait trouver un moins mauvais. Du moins à ce prix les Espagnols furent battus. Ce qui est malheureusement hors de doute, c'est que Foucquet dut pourvoir non seulement aux dépenses de la guerre, mais aux exigences de Mazarin qui enleva au Trésor, par l'entremise

de Colbert, les millions dont il enrichit sa famille. Mazarin se faisait traitant et tirait du pain des pauvres soldats d'énormes bénéfices. Il dissimulait la part qu'il prenait à ces marchés « en faisant paraître le nom d'Albert ou tel autre »... On a la lettre où il insinue lui-même cet artifice de comptabilité. Il usait aussi des ordonnances de comptant. On désignait ainsi les ordonnances pour le payement des sommes dont l'emploi n'était pas justifié; c'est ce que nous appelons aujourd'hui puiser dans les fonds secrets; le Cardinal y puisait à pleines mains. Foucquet essayait parfois de résister à ces coupables exigences, mais il finissait toujours par céder. Mazarin savait bien qu'il n'était pas intraitable, puisqu'il s'adressait à lui plutôt qu'à Servien, même pour les affaires qui, comme les ordonnances de payement, étaient dans les attributions de l'aîné des deux surintendants. Foucquet prélevait des pensions sur les fermes des impôts; il recevait des fermiers des gabelles cent vingt mille livres par an; il recevait des fermiers du convoi de Bordeaux cinquante mille livres, il recevait cent quarante mille livres des fermiers des aides. Les commis qui stipulèrent cette dernière contribution y ajoutèrent pour eux-mêmes une somme de vingt mille livres. Il est probable que l'affaire n'alla pas sans quelques pots-de-vin donnés de plus dans les bureaux. Et quand on songe que les aides étaient des impôts établis sur le vin et généralement sur les boissons et les denrées, c'est-à-dire sur la vie des pauvres gens, on maudit la cupidité impie et meurtrière de Mazarin; car c'est pour le Cardinal que Foucquet touchait ces pensions. Il remettait les sommes sans recevoir de reçus, et l'on a lieu de croire qu'il en gardait une partie.

A l'exemple de Mazarin, Foucquet prenait les fermes sous des noms supposés; en outre, il faisait à l'Etat, avec les deniers de l'Etat, des avances qui lui étaient remboursées à gros intérêts.

A l'exemple de Mazarin encore, il fit payer par le Trésor Public les dignités et les alliances de sa famille. Le 12 février 1657, la fille unique issue de son mariage avec Marie Fourché, dame de Quehillac, épousa le fils aîné du comte de Charost,

gouverneur de Calais et capitaine des gardes du Roi. Elle apportait cinq cent mille livres à son mari. A l'époque où cette alliance fut contractée, la première Mme Foucquet était morte et le surintendant était marié en secondes noces à Marie-Madeleine de Castille-Villemareuil, fille unique de François de Castille, président d'une des chambres au Parlement de Paris. Les Castille étaient des marchands réputés fort riches [1] et qui avaient contracté de belles alliances. Marie-Madeleine ne fit point parler d'elle tant que sa maison fut heureuse. Elle tenait peu de place, sans doute, à des fêtes qui offensaient sa modestie et dont l'éclat était pour plaire aux yeux de ses rivales plutôt qu'aux siens. Du moins son mari semble avoir toujours gardé pour elle l'estime qu'elle méritait si bien et ne s'être pas tout à fait départi à son égard de cette aménité qui lui était naturelle. Il était de ceux qui savent plaire en trompant. Un monument, une statue consacrait, dans la maison du surintendant, l'union apparente des deux époux. La mode commençait alors en France de représenter sous des figures allégoriques les femmes des grands auxquelles les peintres plus anciens donnaient volontiers le costume et les attributs de leurs saintes patronnes. Conformément à l'usage nouveau, le surintendant fit faire, par son sculpteur préféré, l'habile Michel Anguier, un groupe dans lequel Mme Foucquet était réunie à ses quatre enfants. Elle y était représentée en Charité. C'était, dit-on, un des meilleurs ouvrages du maître. Guillet de Saint-Georges dit expressément, dans sa *Vie de Michel Anguier*, que Foucquet commanda à cet artiste « une Charité serrant en ses bras un enfant endormi et qui en a un autre à ses pieds, et deux qui en sont tout proches, pour représenter Mme Foucquet et ses enfants, et marquer la tendresse et l'union qui régnait dans cette famille » [2].

1 En 1651, Foucquet reçut de Marie-Madeleine de Castille, fille de François de Castille, sa femme, cent mille livres, la maison de la rue du Temple, habitation de la famille Castille, ainsi que les bâtiments annexés à cette maison et loués 2200 livres. Cf. Jal, *Dictionnaire*, art. *Foucquet*.

2 Cf. Eug. Grésy, *Château de Vaux-le-Vicomte*. Melun, 1861, in-8°.

Hommage pompeux et banal, mais juste et prophétique, rendu à une épouse qui n'attendait que le malheur pour révéler la sainte beauté de son âme.

Cachée dans la prospérité, Mme Foucquet se montra dans l'infortune des siens. Pendant la lente information des accusateurs, elle veilla à ce que les biens meubles de son mari, mis sous séquestre, fussent gardés fidèlement, et la raison qu'elle donna de sa vigilance paraît des plus généreuses. « Les pertes et dommages, dit-elle, vont à la ruine entière des créanciers, entre lesquels il y a un nombre incroyable de pauvres familles de toutes sortes d'artisans [1]. »

On la vit, pendant le procès du surintendant, devant la porte de l'Arsenal, aux côtés de sa belle-mère présentant des requêtes aux juges. La condamnation ayant été prononcée, elle demanda à être réunie dans la prison au mari qui l'avait trahie et délaissée dans les jours de joie. Dès que cette austère faveur lui fut accordée, elle s'empressa d'en jouir. Après lui avoir adouci la captivité, elle lui ferma les yeux. Veuve, elle prit un parti que prenaient volontiers alors les dames de haut rang, quand elles restaient seules; elle se retira au couvent. Elle choisit pour sa retraite l'abbaye royale du Val-de-Grâce de Notre-Dame de la Crèche, située sur la rive gauche de Paris, dans la rue Saint-Jacques. Ce couvent des Bénédictines devait, on le sait, son origine à un vœu de la reine Anne, qui le fit bâtir quand elle eut enfin un Roi. Ainsi les murs où cette dame venait abriter son veuvage étaient un cantique de pierre, une action de grâce rendue à Dieu pour avoir donné à la France le persécuteur de Nicolas Foucquet. N'y prit-elle pas garde? Ou plutôt sa piété ne souffrait-elle aucune amertume contre les ennemis de sa maison? Sans doute des liens anciens existaient entre elle et les religieuses du Val-de-Grâce. Il ne faut pas s'imaginer qu'elle menât là, dans une cellule, la vie d'une recluse. Ce serait mal connaître les couvents tels qu'ils étaient alors. Les religieuses étaient hôtelières en ce temps-là. Elles

1 *Archives de la Bastille*, t. II, pp. 171 et suivantes.

logeaient somptueusement, dans les bâtiments dépendant de la communauté, des dames qui y menaient une vie tranquille, mais mondaine encore, y gardaient leur train, faisaient et recevaient des visites. Telle était, au Val-de-Grâce, la condition de Mme veuve Foucquet. Elle se livrait, à la vérité, aux pratiques de la dévotion, et l'on sait, par exemple, que, s'étant procuré le corps de saint Libérat, martyr de l'Eglise d'Afrique, elle le fit porter processionnellement, le 27 août 1690, en l'église paroissiale de Saint-Jacques-du-Haut-Pas [1].

Elle occupait un pavillon où elle gardait, à défaut de vaisselle plate, quelques meubles dignes de son état. Au mois de mars 1700, un édit royal ordonnant aux particuliers de déclarer et de porter à la Monnaie tous les meubles dans lesquels il entrait de l'or et de l'argent, Mme veuve Foucquet déclara au commissaire de son quartier « un lit de campagne découpé d'étoffe d'or et d'argent avec les chaises pareilles, une tenture de tapisserie de damas à demi-lés de brocart d'or, vingt chaises et un bois de lit de bois doré, un sopha à six places de même, un lit de tapisserie et les chaises garnies de franges d'or, six petites consoles, douze petits pieds dorés, deux guéridons et deux tables et un bureau dorés en partie, un petit lit tout garni d'une dentelle or et argent ».

Mme Foucquet vécut encore trente-six ans après son mari et mourut à Paris en 1716 « dans une grande pièce, dit Saint-Simon, dans une grande retraite et dans un exercice continuel de bonnes œuvres pendant toute sa vie [2] ».

Foucquet avait une âme démesurée. Il était né pour tenter la fortune et violenter le sort. Dès 1655, il nourrissait les plus hardis desseins. Sentant qu'il devenait suspect au

1 *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art français*, note de M. Guiffrey, juillet 1876, in-8°, p. 38.

2 Saint-Simon ajoute: « Elle était veuve de Nicolas Foucquet, célèbre par ses malheurs, qui, après avoir été huit ans surintendant des finances, paya les millions que le cardinal Mazarin avait pris, la jalousie de MM. Le Tellier et Colbert, un peu trop de galanterie et de splendeur et (de?) trente-quatre ans de prison à Pignerol, parce qu'on ne put lui faire pis, malgré tout le crédit des ministres et l'autorité du Roi... » (*Mémoires* du duc de Saint-Simon, édition Chéruel, t. XIV, p. 112.)

Cardinal, à mesure qu'il l'obligeait davantage, puisque chaque service était un secret dont il devenait l'importun dépositaire, il résolut de se mettre par sa puissance à l'abri de toute disgrâce. A cet effet, il songea à faire du port de Concarneau et de la forteresse de Ham, qui appartenaient à son frère, des places de sûreté où ses partisans pussent se réunir en armes au cas où le Cardinal mettrait la main sur lui. Il écrivit à ce sujet un projet détaillé dans lequel il recommandait à ses partisans de prendre le mot d'ordre chez madame du Plessis-Bellière. « Elle connaît mes véritables amis, dit-il, et il y en a peut-être qui auraient honte de manquer aux choses qui seraient proposées pour moi de sa part. »

Cette dame, si avancée dans la confiance de Foucquet, était la veuve d'un lieutenant général des armées du Roi. Elle n'avait jamais rien refusé à Foucquet; mais la galanterie était le moindre de ses soucis. On dit même qu'elle s'épargnait l'ennui de contribuer en personne aux plaisirs du surintendant, et qu'elle aimait mieux y pourvoir que de les satisfaire elle-même. C'était une forte tête et une grande politique, déjà dans l'âge de l'intrigue, ambitieuse, et assez fière pour s'honorer, comme on le vit plus tard, par sa fidélité et son dévouement.

Elle devait, dans le projet de Foucquet, s'aboucher, le cas échéant, avec les gouverneurs de Ham et de Concarneau, et munir les deux places d'hommes et de vivres. Le marquis de Charost, gendre de Foucquet, devait s'enfermer dans Calais, dont il était gouverneur. Les gouverneurs d'Amiens, du Havre, d'Arras, etc., devaient prendre une attitude également menaçante. Le magistrat rebelle comptait avoir pour alliés, à la Cour, MM. de la Rochefoucauld, Marsillac, son fils, Bournonville; au Parlement, MM. de Harlay, Maupeou, Miron et Chenut; en mer, l'amiral de Neuchèse et Guinan. Disons en passant que dans le compte de ses amis, il se trompait bien de la moitié. Il donnait à entendre qu'on pourrait au besoin s'adresser à l'Espagnol. Au cas où son arrestation serait maintenue et son procès instruit, ce

serait la guerre civile. Projet monstrueux qu'il était chimérique de concevoir, qu'il était enfantin d'écrire, et qui ne servit qu'à mieux assurer la perte de son fol auteur.

C'est à cette époque de démence et de splendeur que Foucquet fit exécuter avec une magnificence inouïe les travaux de la terre et du château de Vaux-le-Vicomte, près Melun. Nous placerons, à part, dans un chapitre spécial, tout ce qui concerne ce sujet. Il continuait en même temps à pourvoir à sa sûreté. C'est pour la mieux assurer qu'il acheta, le 5 septembre 1658, l'île et forteresse de Belle-Ile, moyennant une somme de treize cent mille livres, dont quatre cents comptant.

Possesseur de cette place, Foucquet s'occupa de la mettre en état de défense; il y envoya des ingénieurs pour fortifier la citadelle et il fit acheter des vaisseaux et des canons en Hollande. Modifiant son plan de défense, il substitua Belle-Ile à Ham et à Concarneau.

Belle-Ile était pour lui le pot au lait de Perrette. Il rêvait d'en tirer plus de richesses que toute la Hollande n'en gagnait dans ses ports. Mme de Motteville eut vent de ces espérances chimériques. « Les amis de Foucquet, écrivait cette dame, ont dit (et il est à croire qu'ils ont dit la vérité) que ce surintendant, qui en effet était capable par son génie et par son esprit de beaucoup de grands desseins, avait eu celui d'y faire bâtir une ville dont le port étant bon devait attirer tout le trafic du Nord, et, privant Amsterdam de ces avantages, rendre par là un grand service au Roi et à l'Etat [1] »

Foucquet est en ce moment à son apogée. En dépit de sa devise, il ne montera pas plus haut, à moins qu'on ne dise que sa constance dans le malheur l'élèvera bientôt au-dessus de lui-même et qu'il grandira dans son cachot en connaissant la vanité de tout ce qui l'avait séduit. Mais c'est l'homme des beaux jours, l'ami des arts et des lettres, c'est le magnifique et le voluptueux qu'il nous faut peindre ici. On ne le peut

1 *Mémoires*. Collection Petitot, t. LX, p. 142, in-8°.

mieux faire qu'en copiant le portrait que Nanteuil fit d'après nature. Qu'y voit-on? De grands traits, des yeux avides et charmants, largement fendus, et dans lesquels des prunelles luisantes glissent entre les paupières avec une expression d'astuce et de volupté; un nez long et droit, un peu gros; une bouche charnue, sous de fines moustaches, enfin cette mine riante, qu'il garda jusque sur la sellette de la chambre. La physionomie est agréable, mais inquiétante.

Le costume est riche; ce n'est pas celui d'un galant cavalier, d'un grand seigneur; c'est celui d'un magistrat. Petite calotte, grande collerette, robe sombre. Tenue de robin, mais de robin magnifique, car sur la robe est jetée une sorte de dalmatique de velours de Gênes, à grandes fleurs.

Ce que ce portrait ne donne pas, c'est le charme de l'original. Foucquet avait une grâce souveraine; il savait plaire, il se faisait aimer. Il est vrai qu'il avait pour toucher les cœurs les beaux yeux d'une cassette inépuisable. Il donnait beaucoup; mais il est vrai aussi qu'il donnait bien et qu'il était naturellement le plus libéral des hommes.

Il secouait les poètes avec une noble délicatesse. Puisqu'il est vrai qu'il usurpa les droits qu'on reconnaissait alors au souverain, son maître, en disposant de la fortune publique comme de la sienne propre, du moins il fit un emploi royal des biens du Roi en en répandant quelque part sur Corneille, sur La Fontaine et sur Molière. Le reste s'en allait en bâtiments, en meubles, en tapisseries, et c'est encore là, à tout prendre, un usage royal. Je parle selon l'esprit des vieilles institutions: je le dois. Si Foucquet ne peut être justifié — et comment le serait-il, puisqu'il y avait alors des pauvres en France? — du moins sa conduite est expliquée, excusée en quelque chose par les institutions et surtout par les mœurs publiques du temps.

Pendant qu'il faisait bâtir le château de Vaux, Foucquet habitait à Saint-Mandé une maison somptueuse entourée de beaux jardins. Ces jardins touchaient au parc dans lequel Mazarin venait l'été. Le financier n'avait qu'une porte à franchir pour se trouver chez le ministre. Ce domaine de

Saint-Mandé était formé de la réunion de deux propriétés achetées à madame de Beauvais, première femme de chambre de la reine Anne d'Autriche. Peu à peu Foucquet acquit de nouveaux terrains, ajouta des ailes aux bâtiments, tant et si bien que la construction revenait « pour le moins à onze cent mille livres, dont le plus beau restait à parachever [1] ».

Nous pouvons nous faire une idée des belles choses que Foucquet avait réunies dans cette maison en consultant l'inventaire, conservé aux Archives et publié par M. Bonnaffé [2], « des statues, bustes, scabellons, colonnes, tables et autres ouvrages de marbre et de pierre étant à Saint-Mandé ».

Il y a, parmi ces pièces, beaucoup d'antiques. La plupart des œuvres modernes de sculpture sont de la main de Michel Anguier, qui passa, de 1655 à 1658, trois ans à Saint-Mandé. Il y exécuta notamment le groupe de la Charité dont nous avons déjà parlé, un Hercule de six pieds de haut, ainsi que « treize statues de grandeur naturelle, copiées sur les plus belles antiques de Rome, à savoir le Laocoon, l'Hercule, la Flore, et Junon et Jupiter ». C'est Germain Brice qui nous le dit [3]. Il les avait vues dans un jardin de la rue Culture-Sainte-Catherine, où elles étaient au commencement du XVIIIe siècle. Nous apprenons aussi de Germain Brice que huit autres statues de même main et de même provenance ornaient dans le même temps, à Choisy, la maison de la marquise de Louvois. On sait par ailleurs qu'un des plafonds de Saint-Mandé était peint par Lebrun [4]. Enfin, l'abbé de Marolles parle « des belles choses que Foucquet faisoit peindre à Saint-Mandé, et des inscriptions latines, confiées aux soins de Nicolas Gervaise, médecin ». Nous remarquerons à ce propos, que Louis XIV, qui ne fit guère en art que continuer les entreprises de Foucquet,

1 *Discours sommaire de ce qui a été inventorié à Saint-Mandé*. Manusc. de la Bibl. Nat. suppl. fr., 10958, cité par M. Edm. Bonnaffé. *Les amateurs de l'ancienne France. Le surintendant Foucquet*, Librairie de l'Art, 1882, in-4°.

2 *Loc. cit.*, pp. 61 et suivantes.

3 *Description de la ville de Paris*, 1713, in-12, p. 60.

4 *Mémoire des Académiciens*, t. I, p. 21. Bonnaffé, *loc. cit.*, p. 15.

trouva notamment dans les attributions confiées par le surintendant à ce Nicolas Gervaise, l'idée dont il fit sortir cinq ou six ans plus tard la petite Académie, celles des Inscriptions et Médailles.

Mais la salle la plus illustre de la maison dont nous parlons, c'était la bibliothèque, parce que dans toute maison, rien ne le cède jamais en noblesse à la chambre où sont les livres, et aussi parce que La Fontaine et Corneille se sont arrêtés dans la bibliothèque de Saint-Mandé. C'est là que le surintendant faisait attendre les poètes [1].

« Chacun sait, dit Corneille, que ce grand ministre n'est pas moins le surintendant des belles-lettres que des finances; que sa maison est aussi ouverte aux gens d'esprit qu'aux gens d'affaires, et que, soit à Paris, soit à la campagne, c'est dans les bibliothèques qu'on attend ces précieux moments qu'il dérobe aux occupations qui l'accablent, pour en gratifier ceux qui ont quelque talent d'écrire avec succès [2]. »

C'est dans cette galerie que La Fontaine, aussi bien que Corneille, venait s'asseoir en attendant que le maître du lieu eût le loisir de recevoir le poète et ses vers. Un jour, il attendit une longue heure: M. le surintendant était occupé. La postérité doit renoncer à savoir si c'était de finances ou d'amour.

Cependant, le bonhomme trouvait le temps court: il le passait avec lui-même. Par malheur, le suisse congédia sans cérémonie « l'amant des Muses » qui, rentré chez lui, écrivit une épître pour être reçu la prochaine fois. « Je ne serai pas importun », dit-il:

Je prendrai votre heure et la mienne.
Si je vois qu'on vous entretienne.
J'attendrai fort paisiblement
En ce superbe appartement

1 Sur la bibliothèque de Foucquet à Saint-Mandé, cf. l'étude de Jean Cordey, dans les *Mémoires et procès-verbaux du Congrès international des bibliothécaires*, 1923. Paris, Jouve, 1925, . *(Note de l'éditeur.)*

2 Préface d'*Œdipe*. Collect. des grands écrivains, t. VI, p. 103.

Où l'on a fait d'étrange terre
Depuis peu venir à grand-erre [1]
(Non sans travail et quelques frais)
Des rois Céphrim et Kiopès
Le cercueil, la tombe ou la bière:
Pour les rois, ils sont en poussière.
C'est là que j'en voulais venir.
Il me fallut entretenir
Avec les monuments antiques,
Pendant qu'aux affaires publiques
Vous donniez tout votre loisir.
(Certes j'y pris un grand plaisir.
Vous semble-t-il pas que l'image
D'un assez galant personnage
Sert à ces tombeaux d'ornement?)
Pour vous en parler franchement,
Je ne puis m'empêcher d'en rire.
Messire Orus, me mis-je à dire,
Vous nous rendez tous ébahis;
Les enfants de votre pays
Ont, ce me semble, des bavettes
Que je trouve plaisamment faites.
On m'eût expliqué tout cela,
Mais il fallut partir de là
Sans entendre l'allégorie.
Je quittai donc la galerie.
Fort content parmi mon chagrin,
De Kiopès et de Céphrim,
D'Orus et de tout son lignage
Et de maint autre personnage.
Puissent ceux d'Egypte en ces lieux,
Fussent-ils rois, fussent-ils dieux,
Sans violence et sans contrainte,
Se reposer dessus leur plinthe [2]
Jusques au bout du genre humain!
Ils ont fait assez de chemin
Pour des personnes de leur taille.

1 « D'étrange terre », de terre étrangère. « Grand-erre », grand train.
2 L'édition originale porte « plainte ».

Et vous, seigneur, pour qui travaille
Le temps qui peut tout consumer,
Vous, que s'efforce de charmer
L'Antiquité qu'on idolâtre,
Pour qui le dieu de Cléopâtre
Sous nos murs enfin abordé,
Vient de Memphis à Saint-Mandé:
Puissiez voir ces belles choses
Pendant mille moissons de roses... [1]
. . . .

Elle est absurde et charmante, la chanson que l'alouette gauloise fit sur ces sarcophages d'Afrique. Nous n'avons pas besoin de dire que les cercueils dont La Fontaine admirait l'étrange figure, n'avaient jamais renfermé les corps de « Kiopès et de Céphrim ».

Messire Orus n'avait pas dit ses secrets au plus aimable de nos poètes. On n'ignore pas que les savants du temps étaient, sur ce point, aussi ignorants que notre ami.

Ces deux cercueils étaient les premiers qui fussent venus des bords du Nil à Paris. Ils portaient leur histoire écrite sur eux, mais personne alors ne savait la lire. On leur avait donné, au hasard de l'admiration, une origine royale.

La vérité est qu'ils avaient été découverts vingt-cinq ans auparavant, dans une pyramide, par des habitants de la province de Saïd. Transportés au Caire, puis à Alexandrie, ils furent achetés par un négociant français qui les débarqua à Marseille, le 4 septembre 1652, où ils furent acquis, à ce qu'on croit, par un curieux de cette ville, M. Chemblon [2].

Il y avait alors à Rome un jésuite allemand, nommé Athanase Kircher, homme de beaucoup d'imagination, plein

1 *Œuvres complètes* de La Fontaine, publiées par Ch. Marty-Laveaux. In-8°, t. III (1866), pp. 26 et suiv.

2 C'est du moins une hypothèse proposée par M. Bonnaffé. Elle est fondée sur ce fait qu'une pièce anonyme de 1648 publiée dans les *Collectionneurs de l'ancienne France* (Aubry, édit., 1873, in-8°), désigne le sieur Chemblon, de Marseille, comme professeur « d'idoles d'Egypte pour serrer les momies ». Mais il semble bien que l'anonyme ait voulu désigner, non des sarcophages de marbre ou de basalte, mais plutôt ces boites de carton peint

de savoir, qui, après avoir remué la physique, la chimie, l'histoire naturelle, la théologie, les antiquités, la musique, les langues anciennes et modernes, inventa la lanterne magique. Ce révérend père savait réellement le copte et il croyait savoir quelque chose à la langue des anciens Egyptiens. Il écrivit, pour le prouver, un gros volume in-4° intitulé *Lingua Ægyptiaca restituta*, qui prouve tout le contraire. Mais il est facile de se tromper soi-même, surtout quand on est un savant. Un sien frère en Jésus, le père Brusset, lui apprit l'arrivée des deux cercueils antiques, et le père Kircher se rendit à Marseille pour les voir. Il en traita par la suite dans son *Œdipus Ægyptiacus*, qui est une belle rêverie en quatre volumes in-folio. Celle de La Fontaine, dans la bibliothèque de Saint-Mandé, est du moins plus courte.

Vers l'année 1659, les sarcophages furent achetés pour le compte de Foucquet et transportés dans la maison du surintendant. Quand La Fontaine les vit, ils ne contenaient plus les corps que la piété égyptienne les avait destinés à garder. On avait porté sans honneur les deux momies dans un appentis.

Pour ce qui est des cercueils, Foucquet avait dessein de les faire transporter dans sa maison de Vaux. Par une imagination charmante, il voulait leur rendre sur la terre d'exil la pyramide dont on les avait arrachés [1]. Mais ses jours de prospérité étaient comptés. Ce projet devait être emporté comme une goutte d'eau dans le grand naufrage. Les deux sarcophages, saisis à Saint-Mandé, où ils étaient restés, furent prisés, le 26 février 1666, 800 livres sous la désignation suivante: « Deux Mosollées anticques, représentant un roi et une reine [2]. »

et doré, à figure humaine, qui abondent dans les nécropoles de l'ancienne Egypte. Le port de Marseille en devait recevoir, dès lors, d'assez nombreux exemplaires. Il faut se rappeler que la momie, considérée dans ce temps-là comme un remède, était vendue couramment aux droguistes.

1 Cf. M[lle] de Scudéry, *Clélie*: Méléandre (Lebrun) « fit bâtir, en un petit coin de terre assez irrégulier, deux petites pyramides à l'imitation de celles qui sont auprès de Memphis ».

2 Voir p. 378, note.

Un sculpteur, dont le nom est resté inconnu, les acheta à la vente publique qui suivit la condamnation. Il les céda ensuite à Le Nôtre. Le Nôtre ayant passé du service de Foucquet à celui du Roi, habitait alors aux Tuileries un petit pavillon où les deux « mausolées », comme dit l'inventaire, ne purent entrer. Aussi bien était-ce des hôtes incommodes. On les déposa « dans le petit jardin des Tuileries, où ces rares pièces restèrent très longtemps exposées aux injures de l'air, et fort négligées [1] ».

Faute de pouvoir les employer, Le Nôtre en fit présent à un sien voisin et ami, M. d'Ussé, contrôleur de la maison du Roi, dont le jardin bordait les Tuileries. M. d'Ussé les fit dresser « à l'extrémité d'une allée couverte d'un berceau ». A en croire le curieux Germain Brice, monsieur le contrôleur n'en connaissait pas le prix et la rareté. Une Flore et une Pomone, souriant dans leur gaine de marbre, eussent mieux fait son affaire. Pourtant il les fit transporter dans sa terre d'Ussé, en Touraine, ce qui n'était point une marque de mépris. Ainsi, le repos que La Fontaine souhaitait naguère à ces dévots de messire Orus, ne leur était pas donné. Ils n'en étaient pas encore à leur dernier voyage. M. d'Ussé avait épousé une enfant de douze ans, qui était la fille d'un grand homme. Elle se nommait Jeanne-Françoise de Vauban. Son père, alors commissaire général des fortifications, fit un séjour de quelque temps chez son gendre. Il ne put résister à l'envie de remuer de la terre, et fit une terrasse. Au pied de cette terrasse, il ménagea une niche pour les deux « mausolées ». Or, un demi-siècle plus tard, vivait à deux lieues d'Ussé, un antiquaire nommé La Sauvagère, qui allait par le pays, interrogeant çà et là les vieilles pierres. Car ce n'est pas d'aujourd'hui que les pierres parlent. Il ne manqua pas d'aller à Ussé. Il vit les sarcophages et fut émerveillé. Il en écrivit à Court de Géblin, qui lui fit réponse. Court de Géblin s'occupait des origines du monde. Cette fois il crut

1 *Description de la ville de Paris*, par Germain Brice, édit. de 1698. t. I. pp. 124 et suiv.

bien y toucher. La Sauvagère publia les sarcophages et les hiéroglyphes dont ils étaient couverts [1]. C'était alors un beau thème à conjectures. Après trente ans, l'enthousiasme de La Sauvagère ne s'était pas refroidi. Au prince de Montbazon qui venait d'acheter le château et les Egyptiens avec, il dit chaleureusement :« Mon prince, vous avez là un morceau qui vaut à lui seul autant que votre terre. »

En 1807, les Egyptiens étaient encore dans la niche où Vauban les avait installés. Le marquis de Chalabre vendit alors la terre d'Ussé, qu'il tenait de son père, mais il garda les tombeaux et les plaça à Paris, dans son appartement.

Ils disparurent ensuite, et, en 1843, on ne savait pas ce qu'ils étaient devenus. M. Bonardot, l'archéologue qui conservait avec tant de sollicitude les vieilles estampes, visita cette année-là le cimetière de l'ancienne abbaye de Longchamps. Il découvrit sur le bord d'un chemin deux pierres qui sortaient du sol. Ayant fouillé avec sa canne, il vit que ces pierres formaient des têtes et il reconnut, à la coiffure, deux Egyptiens. Il s'enquit et apprit que c'étaient les deux sarcophages de Foucquet, envoyés là par le fils de M. de Chalabre et oubliés. Celui-ci mourait alors. Ses héritiers firent déterrer les Egyptiens et les offrirent au Musée du Louvre. Il y sont conservés [2]. On a lu leurs noms, ce ne sont point des noms royaux. L'un s'appelle Hor-Kheb, l'autre Ank-Mer [3].

Ils portent leur barbe dans une gaine, selon la coutume de leur pays en leur temps, et ce sont ces gaines que La Fontaine prenait pour des bavettes.

La galerie de Saint-Mandé, qui contenait ces deux monuments que nous nous sommes laissé aller à suivre si loin, était magnifiquement décorée de treize dieux antiques en marbre et de grandeur naturelle et de trente-trois bustes de bronze ou de marbre placés sur des meubles ou sur des

1 *Recueil d'antiquités dans les Gaules*, par La Sauvagère. Paris, 1770, in-4°, pp. 239 et suiv.

2 D. 5. D. 7[a].

3 Pour tout ce récit, j'ai suivi M. Bonnaffé, *loc. cit.*, p. 57.

scabellons[1]. Parmi ces bustes étaient ceux de Socrate et de Sénèque. Représentez-vous ces figures brunes ou claires, rangées tout autour de la salle où les livres montrent le

1 Le nombre de trente-trois bustes, tant de bronze que de marbre de diverses grandeurs et tant anciens que modernes, les uns avec leurs scabellons, les autres sans scabellons, lesquels bustes nous avons mis en prises, sçavoir dans la gallerie douze bustes de bronze modernes esgaux avec leurs

scabellons à raison de cent livres pièce	1 200 l. t.
Trois autres bustes inesgaux de bronze moderne, sans scabellon, à raison de quatre-vingts livres chacun	240 l. t.
Un buste de femme anticque, de marbre avec scabellon	120 l. t.
Un buste de femme anticque, de marbre	120 l. t.
Un demi-buste d'homme et scabellon	100 l. t.
Un buste de femme et scabellon	120 l. t.
Un buste de femme plus petite, scabellon	70 l. t.
Un buste d'homme, scabellon	100 l. t.
Un buste d'homme demi-nature, un peu gasté au nez, scabellon	70 l. t.
Un buste grand comme nature, nez rompu et scabellon	70 l. t.
Un buste anticque d'homme, sans scabellon	120 l. t.
Un buste anticque d'homme, sans scabellon	120 l. t.
Un buste de femme anticque, nez raccommodé, plus grande que nature, scabellon	120 l. t.
Un buste d'homme, grand comme nature, scabellon	120 l. t.
Un buste moderne de Sénèque et scabellon	120 l. t.
Un buste moderne de Socrate et scabellon	120 l. t.
Un demi-buste anticque, sans scabellon	20 l. t.
Un demi-buste anticque, sans scabellon	20 l. t.
Un demi-buste de femme moderne, sans scabellon	10 l. t.
Un buste de femme, demi-nature, anticque	10 l. t.
Un buste de femme anticque	10 l. t.
Demi-buste d'homme anticque	10 l. t.
Un demi-buste de femme anticque	10 l. t.
Un demi-buste d'homme anticque	10 l. t.
Un buste demi-nature	10 l. t.

Figures entières

Deux mosollées anticques, représentant un Roy et une Reine d'Egipte	800 l. t.
Quatorze figures de pierre de Tonnerre, représentant des dieux et déesses grands comme nature, à cent livres pièce	1 400 l. t.
Un groupe de	200 l. t.

(Prisée des bustes étant à Saint-Mandé. Archives Nationales, O. 1964, publ. par M. Bonnaffé, *loc. sit.*, pp. 61 et suiv.)

sombre éclat de leurs dos bruns et dorés. Imaginez des tableaux, des cabinets de médailles, des tables de porphyre, des mosaïques, mille nobles raretés, et vous vous ferez une idée de cette galerie dont les richesses devaient être dispersées sitôt réunies. Le surintendant n'avait guère le temps de lire, mais il aimait à feuilleter les livres, car il était bien né; il se promettait les doctes et lentes lectures pour le temps de sa vieillesse, alors qu'il ne lirait plus sa bienvenue dans les yeux des dames. En attendant, il avait fait ranger vingt-sept mille volumes sur les tablettes de sa galerie, autour des deux sarcophages dont l'histoire vient de nous entraîner si loin de Saint-Mandé et des derniers jours de Mazarin. Ces vingt-sept mille volumes comprenaient sept mille in-folio, douze mille in-quarto, huit mille in-octavo. Tous ne trouvaient pas place dans la galerie. Il y avait notamment une salle pour les Alcorans, les Talmuds, et quelques vieux interprètes de la Bible[1].

La riche collection d'imprimés qu'il avait réunie, embrassait l'histoire universelle, la médecine, le droit, l'histoire naturelle, les mathématiques, l'éloquence, la théologie, la philosophie ainsi que les beaux-arts, représentés par des livres à figures.

Ces livres, dont il ne serait pas possible d'établir aujourd'hui le catalogue, n'étaient pas revêtus, à ce qu'il semble, de belles reliures en maroquin, dorées au petit fer et richement armoriées, comme celles qui honoraient la bibliothèque de Mazarin. Le financier avait acheté à la hâte, en bloc, des livres tout reliés. Aussi ne peut-il être mis au rang des grands bibliophiles bien qu'il compte parmi les amis des livres.

Que Foucquet ait aimé les livres comme il aimait les jardins, comme il aimait tout ce qui flatte le goût d'un galant homme, qu'il ait même préféré les livres à tout le reste, c'est

1 Inventaire, prisée et estimation des livres trouvés à Saint-Mandé, 30 juillet 1665. (Bibliothèque Nationale, manuscrits, fr. 9438.) Le total de l'estimation s'élève à 38 544 livres.

ce dont on ne peut douter, car nous en avons un témoignage irrécusable. Dans les *Conseils de la sagesse*, qu'il composa dans sa prison, on trouve cette phrase sincère: « Vous savez que je me consolais autrefois en livres [1]. »

Que n'a-t-il, hélas! écouté plus souvent les consolateurs qui parlent si doucement mais tout bas et qui donnent tous les biens au cœur, quand il est sans désirs. *In angello cum libello.* C'est là, peut-être, toute la sagesse. Mais si chacun lisait dans son coin, de quoi parleraient donc les livres? Ils ne sont pleins que des maux et des erreurs des hommes, et c'est en nous attristant qu'ils nous consolent. Oui, il y avait en Foucquet l'étoffe d'un bibliothécaire à la grande façon des Peiresc et des Naudé. Mais cette étoffe n'était qu'un bien petit morceau de la pièce. César aussi aurait été le premier amateur de livres de son temps, s'il n'avait pas eu l'ardeur de vaincre et de régner, le génie d'organiser Rome et le monde. Il faut une candeur d'enfant et un zèle pieux pour s'enfermer dans la poussière des bouquins avec l'âme des morts. L'humble bibliothécaire qui tient ici la plume, en goûte, pour sa part, avec délices, le charme paisible. Mais il sait bien que si ce charme est si pur, c'est qu'il est le prix de la résignation et du renoncement.

Un mot de ce que devint la bibliothèque de Foucquet. Mais, qu'on se rassure: la destinée des vingt-sept mille volumes qui la composaient ne nous occupera pas aussi longtemps que celle des deux sarcophages égyptiens. Cette bibliothèque fut vendue aux enchères, comme les autres meubles du surintendant. Guy Patin écrit de Paris, à la date du 25 février 1665: « On procède ici à la vente de M. Foucquet... Il y a une belle bibliothèque; on dit que M. Colbert la veut avoir. » Colbert la voulait peut-être avoir, mais pour le Roi. Colbert n'était pas un second Foucquet.

Carcavi, garde de la bibliothèque royale, acheta pour ce dépôt environ 13 000 volumes. Les comptes des bâtiments du Roi mentionnent, en janvier 1667, un payement de

1 *Conseils de la sagesse*, p. x.

6 000 livres « au sieur Mandat, directeur des créances de M. Foucquet, pour le prix des livres que le Roy a fait acheter de ceux de la bibliothèque de Saint-Mandé » et un autre payement de 14 000 livres « au sieur Arnoul, pour les livres de l'Histoire de l'Italie, que Sa Majesté a fait pareillement acheter ».

Quant aux manuscrits, ils furent achetés par des libraires et dispersés. Le catalogue que les acquéreurs en firent est un petit in-12 de 62 pages, intitulé: « Mémoire des manuscrits de la bibliothèque de M. Foucquet, qui se vendent à Paris, chez Denis Thierry, Frédéric Léonard, Jean Dupuis, rue Saint-Jacques, et Claude Barbin, au Pallais. M. D. C. LXVII.

Voilà les aîtres; voyons les hôtes. Nous avons déjà rencontré La Fontaine et Corneille dans la galerie. Nous les y reverrons; ils y sont assidus. Le vieux Corneille y vient porter ses chagrins. Pauvre, à demi oublié, il était alors sous le coup de *Pertharite*. Son grand génie était devenu, à l'user, rude et baroque, et ce pauvre *Pertharite*, roi des Lombards, qui trop aima sa femme Rodelinde, avait reçu au théâtre un mauvais accueil. Corneille, qui ne comprenait pas à demi-mot, car la finesse n'est point le fait des hommes de sa trempe, comprit pourtant que l'heure de la retraite avait sonné pour lui. Par un reste d'orgueil séant à son génie, il feignit de prendre la retraite qu'on lui donnait. « Il vaut mieux, dit-il, que je prenne congé de moi-même que d'attendre qu'on me le donne tout à fait; et il est juste qu'après vingt années de travail, je commence à m'apercevoir que je deviens trop vieux pour être encore à la mode. J'en rapporte cette satisfaction que je laisse le théâtre français en meilleur état que je ne l'avais trouvé, et du côté de l'art et du côté des mœurs. » Adieux touchants et nobles, mais douloureux. Foucquet l'en fit revenir. Une bonne parole et une petite pension suffirent à changer le cœur du vieillard, à le consoler d'un long abandon et des langueurs de sa gloire. Il présenta à son nouveau bienfaiteur une épître où brillait la reconnaissance. Oui, lui disait-il,

Oui généreux appui de tout notre Parnasse,
Tu me rends ma vigueur lorsque tu me fais grâce,
Et je veux bien apprendre à tout notre avenir
Que tes regards bénins ont su me rajeunir.
. . . .
Je sens le même feu, je sens la même audace
Qui fit plaindre le Cid, qui fit combattre Horace,
Et je me trouve encor la main qui crayonna
L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna.
Choisis-moi seulement quelque nom dans l'histoire
Pour qui tu veuilles place au Temple de la Gloire,
Quelque nom favori qu'il te plaise arracher
A la nuit de la tombe, aux cendres du bûcher.
Soit qu'il faille ternir ceux d'Enée et d'Achille
Par un noble attentat sur Homère et Virgile,
Soit qu'il faille obscurcir par un dernier effort
Ceux que j'ai sur la scène affranchis de la mort;
Tu me verras le même, et je te ferai dire,
Si jamais pleinement ta grande âme m'inspire,
Que dix lustres et plus n'ont pas tout emporté,
Cet assemblage heureux de force et de clarté,
Ces prestiges secrets de l'aimable imposture,
Qu'à l'envi m'ont prêtés et l'art et la nature,
N'attends pas toutefois que j'ose m'enhardir,
Ou jusqu'à te dépeindre ou jusqu'à t'applaudir,
Ce serait présumer que d'une seule vue
J'aurais vu de ton cœur la plus vaste étendue,
Qu'un moment suffirait à mes débiles yeux
Pour démêler en toi ces dons brillants des cieux,
De qui l'inépuisable et perçante lumière,
Sitôt que tu parais, fait baisser la paupière.
J'ai déjà vu beaucoup en ce moment heureux,
Je t'ai vu magnanime, affable, généreux,
Et ce qu'on voit à peine après dix ans d'excuses
Je t'ai vu tout à coup libéral pour les Muses [1].

Ce n'est là à vrai dire qu'une quittance en style espagnol. Le poète n'en promet pas moins au financier de traiter le

1 Vers présentés à Monseigneur le procureur général Foucquet, surintendant des finances, en tête de la tragédie d'*Œdipe*, 1659.

sujet que celui-ci indiquerait. Foucquet lui en proposa trois à choisir. *Œdipe* était un des trois. C'est celui-là que choisit Corneille. Il le traita, et l'on peut dire qu'il le traita galamment. Il donna à ses héros une merveilleuse politesse. On est ravi d'entendre Thésée, prince d'Athènes, dire à la belle Dircé:

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais amants est encor plus funeste.

Le vieux Corneille, tout réjoui d'avoir trouvé ces belles choses, se flatta qu'*Œdipe* était son chef-d'œuvre, quoiqu'il n'eût mis que deux mois à le faire. Il s'était hâté pour complaire au surintendant. Cet ouvrage à la mode et qui était après tout de la main du grand Corneille, fut reçu avec faveur. Le gazetier Loret en témoigne dans ses exécrables vers de poète à la semaine:

Monsieur de Corneille l'aîné
Depuis peu de temps a donné
A ceux de l'hôtel de Bourgogne
Son dernier ouvrage ou besogne,
Ouvrage grand et signalé,
Qui l'*Œdipe* est intitulé,
Ouvrage, dis-je, dramatique,
Mais si tendre et si pathétique
Que, sans se sentir émouvoir
On ne peut l'entendre ou le voir.
Jamais pièce de cette sorte
N'eut l'élocution si forte:
Jamais, dit-on, dans l'univers
On n'entendit de si beaux vers.

Nous avons dit que Foucquet, en proposant à Corneille le sujet d'*Œdipe*, avait indiqué deux autres thèmes. Un de ceux-là était *Camma*. Nous ignorons le troisième [1].

Camma, qui tue sur l'autel où elle l'a amené, le meurtrier de son époux, n'est pas une médiocre héroïne. Corneille

1 Cf. *La Vie de Corneille*, par Fontenelle.

était bon parent; il passa *Camma* à son frère Thomas, qui en fit une assez plate tragédie. C'était la coutume de cet excellent homme. Thomas aussi participait aux libéralités du surintendant. Il dédia à Foucquet sa tragédie de la *Mort de Commode*, afin de reconnaître les « généreuses marques d'estime » et « les bienfaits » qu'il avait reçus. Il lui dit avec une politesse charmante: « Je voulais m'offrir et vous m'avez attiré. »

Pellisson, bel esprit et habile homme, devint, à partir de 1656, un des principaux commis de Foucquet. Il avait pour mademoiselle de Scudéry une belle amitié à laquelle il mit tant d'ornements qu'elle apparaît aujourd'hui comme une merveille d'arrangement. C'est quelque chose d'admirablement ordonné et paré; l'artifice en est exquis. Beaux tous deux, ils n'eussent pas fait de leur liaison un ouvrage si compliqué, ils se fussent aimés tout naturellement; mais il était laid, elle était laide. Et comme il faut aimer en ce monde (tout le dit), ils s'aimèrent avec ce qu'ils avaient, avec leur bel esprit et leur subtilité. Ne pouvant faire mieux, ils firent un chef-d'œuvre.

Pellisson était l'hôte assidu des samedis de la docte et précieuse demoiselle. Il y connut madame du Plessis-Bellière dont l'amitié pour Foucquet nous est connue. Ayant de l'esprit, elle était portée naturellement à en trouver à la nouvelle Sapho qui donnait alors la *Clélie* en dix volumes, et à Pellisson dont le commerce avait autant d'agréments que de sûreté. Elle les fit connaître l'un et l'autre au surintendant, qui s'empressa de se les attacher l'un et l'autre, afin de ne point séparer ces deux incomparables amants. Pellisson paya la dette de mademoiselle de Scudéry par un *Remerciement du siècle à M. le surintendant Foucquet*, et, bientôt, il fabriqua, pour son compte, un second remerciement plein de ces fines allégories dont on raffolait alors, et qui aujourd'hui nous feraient dormir debout.

Pellisson, devenu commis du surintendant, traitait avec les fermiers des impôts et corrigeait les billets galants de son maître, car c'était un homme de ressources. Mais comme il

se piquait surtout de bel esprit, il servit obligeamment d'intermédiaire entre Foucquet et les gens de lettres.

Sur sa recommandation, le surintendant donna une recette des tailles dans le Forez au poète Jean Hesnault, qui trouva de la sorte, à Saint-Mandé, la fin des misères qu'il avait promenées longtemps par le monde, aux Pays-Bas, en Angleterre, en Sicile. Jean Hesnault était un homme de beaucoup d'intelligence et de peu de foi, « aimant, dit Bayle, le plaisir avec raffinement, et débauché avec art et délicatesse ». Elève de Gassendi, comme Molière, Bernier et Cyrano, il était athée et ne le cachait pas. Au reste, bon poète et grand cœur. Est-ce sa philosophie audacieuse, profonde et mélancolique qui le recommanda à la faveur du surintendant? On ne le croira certainement pas. Foucquet, dans sa fortune, était trop occupé des affaires de ce monde pour s'intéresser beaucoup à celles de l'autre, et quand le malheur lui fit des loisirs, il chercha, dit-on, des consolations dans la piété. Quoi qu'il en soit, le bien qu'il fit à Jean Hesnault ne fut point fait à un ingrat. Hesnault, nous l'allons voir, se signala parmi les défenseurs les plus ardents du surintendant tombé. Foucquet comptait d'ailleurs parmi les pensionnés un homme aussi pieux que Hesnault l'était peu. Je veux parler de Guillaume de Brébeuf, gentilhomme normand et traducteur de la *Pharsale*, qui mettait un grand zèle à convertir les calvinistes de sa province. Sans cesse il grelottait la fièvre. Pour comble de disgrâce, il était fort pauvre. Le cardinal Mazarin lui fit des promesses. C'est Fouquet qui les tint.

Il secourut mêmement Boisrobert, qui se faisait vieux. Or, la vieillesse qui est importune à tout le monde, l'est surtout aux bouffons. Cet abbé-poète, que Richelieu nommait « l'ardent solliciteur des Muses incommodées », avait une longue habitude de demander, de recevoir et de remercier. Les compliments ne lui coûtaient point et il bourra le recueil de ses *Epîtres en vers*, publié en 1659, d'éloges intéressés dans lesquels Foucquet est comparé aux héros, aux dieux et aux astres. Gombauld, qui écrivait d'un style plus concis

et était berger sur le Parnasse, lui dédia en manière de remerciement ses *Danaïdes*. Ce poète de l'Hôtel de Rambouillet avait éprouvé, avant 1658, les largesses du financier. Quant au pauvre Scarron, il était en mauvaise posture. Il avait frondé, le malheureux! il avait tympanisé Jules, et Jules, peu rancunier d'ordinaire, n'avait pas pardonné en ce cas, où pardonner c'était payer. Foucquet fit au frondeur cul-de-jatte et repentant une pension de 1600 livres. Il restait avec cela indigent et besogneux; souvent les créanciers heurtaient rudement le marteau de sa porte ferrée et faisaient tapage dans la rue. Le poète fut bloqué certain jour par des gens de mauvais visage. Trois mille francs que Foucquet envoya par l'entremise de l'excellent Pellisson vinrent à propos pour délivrer la place assiégée. Mme Scarron était en faveur auprès de madame la surintendante; elle obtint de Foucquet, pour son mari, le droit d'organiser une compagnie de déchargeurs aux barrières. Les rouliers se seraient, sans doute, fort bien passés des déchargeurs qui les rançonnaient, mais le chétif poète qui dirigeait ces solides gaillards se faisait par leur moyen un revenu de deux ou trois mille livres.

J'oubliais Loret. C'est le dernier des hommes, puisque c'est le dernier des rimeurs, et qu'il n'y a rien de pire au monde qu'un mauvais poète. Mais il faut que tout le monde vive; on le dit du moins. Loret vivait, grâce à Foucquet. Il recevait sa pitance à condition de modérer ses louanges. Foucquet avait du goût; il craignait les éloges maladroits, crainte que nous ne concevons guère aujourd'hui. Mais pour être chapitré, Loret n'en était pas moins laudatif. C'est après avoir fait en méchantes rimes de Foucquet un demi-dieu qu'il ajoute:

J'en pourrais dire davantage,
Mais à ce charmant personnage
Les éloges ne plaisent pas;
Les siens sont pour lui sans appâs.
Il aime fort peu qu'on le loue,
Et touchant ce sujet, j'avoue
Que l'excellent sieur Pellisson
M'a fait plusieurs fois la leçon;

Mais, comme son rare mérite
Tout mon cœur puissamment excite,
Et que ce sujet m'est très cher,
J'aurais peine à m'en empêcher.

Laissons là ce gazetier qui, après tout, fut assez honnête homme, bien qu'il n'ait jamais écrit que des sottises, et venons-en au poète dont le génie charmant protège aujourd'hui encore la mémoire de Nicolas Foucquet.

La Fontaine fut présenté à Foucquet, par son oncle Jannart, dans le cours de l'année 1654. Il était alors parfaitement inconnu, hors sa ville de Château-Thierry, où l'on contait qu'il câjolait certaine abbesse et qu'on le voyait la nuit, courant, par la gelée, une lanterne sourde à la main et chaussé de bottines blanches. Mais d'autre célébrité, point. S'il s'occupait alors de poésie, c'était pour lui-même et au su de quelques amis seulement. Jacques Jannart, son oncle, ou, pour parler plus exactement, le mari de la tante de la femme de La Fontaine, était conseiller du Roi et substitut du procureur général au Parlement de Paris. C'était un grand personnage et un bon homme. Il n'était pas fâché que son neveu fût un poète, fît des folies et empruntât de l'argent. Lui-même se montrait galant et interprétait volontiers la loi en faveur des belles personnes. Il pensa que la poésie de La Fontaine serait agréable au surintendant et que la faveur du surintendant serait agréable au poète.

Foucquet avait le goût bon. La Fontaine lui plut. Il a le mérite de l'avoir aimé avant tout le monde. Il lui fit une pension de mille francs, à condition que le poète en acquitterait chaque quartier par une pièce de vers.

De quelle époque date cette dotation, je ne saurais le dire. Quant aux quittances du poète, elles ne remontent pas plus haut que 1659, si Mathieu Marais[1] a eu raison de dater de

1 *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, par Mathieu Marais, 1811, in-12, p. 125.

cette même année une pièce qui les précède et que le poète publia en 1675 [1], avec cette indication:

M. [Foucquet] *ayant dit que je lui devois donner pension pour le soin qu'il prenait de faire valoir mes vers, j'envoyai quelque temps après cette lettre-ci à* [Mme Foucquet [2]].

Dans cette pièce, il badine sur l'engagement qu'il avait pris avec le surintendant, au sujet de l'acquittement de sa pension.

Je vous l'avoue, et c'est la vérité,
Que Monseigneur n'a que trop mérité
La pension qu'il veut que je lui donne.
En bonne foi je ne sache personne
A qui Phébus s'engageât aujourd'hui
De la donner plus volontiers qu'à lui.
. . . .
Pour acquitter celle-ci chaque année
Il me faudra quatre termes égaux;
A la Saint-Jean je promets madrigaux,
Courts et troussés et de taille mignonne;
Longue lecture en été n'est pas bonne.
Le chef d'octobre aura son tour après,
Ma muse alors prétend se mettre en frais.
Notre héros, si le beau temps ne change,
De menus vers aura pleine vendange.
Ne dites point que c'est menu présent,
Car menus vers sont en vogue à présent.
Vienne l'an neuf, ballade est destinée;
Qui rit ce jour, il rit toute l'année.
. . . .
Pâques, jour saint, veut autre poésie;
J'envoyrais lors, si Dieu me prête vie,
Pour achever toute la pension,
Quelque sonnet plein de dévotion.

1 *Ouvrages de prose et de poésie* des sieurs de Maucroix et La Fontaine, t. I, p. 99.

2 Il y a deux espaces blancs dans l'édit. de 1685. Je les ai remplis par les deux noms qu'on voit entre crochets. Pour remplir le premier espace, j'ai mis le nom de Foucquet, que donnent les *Œuvres diverses* (t. I, p. 19.) Pour remplir le second espace, j'ai suivi les indications de Mathieu Marais. *Walkenaer met Pellisson,* ce qui n'est pas admissible.

Ce terme-là pourrait être le pire.
On me voit peu sur tels sujets écrire,
Mais tout au moins je serai diligent,
Et, si j'y manque, envoyez un sergent,
Faites saisir sans aucune remise
Stances, rondeaux et vers de toute guise,
Ce sont nos biens: les doctes nourrissons
N'amassent rien, si ce n'est des chansons [1].
. . . .

Ces engagements furent tenus, moyennant quelques amendements, pendant une année au moins. Les quittances du poète sont d'un style gracieux et naturel dont il n'y avait plus d'exemple depuis Marot. La ballade pour le premier terme, celui de la Saint-Jean, fut envoyée à Mme la surintendante.

Reine des cœurs, objet délicieux,
Que suit l'enfant qu'on adore en ces lieux
Nommés Paphos, Amathonte et Cythère,
Vous qui charmez les hommes et les dieux,
En puissiez-vous dans cent ans autant faire.

Nous avons vu Mme Foucquet en Charité. La voici en Vénus. Mais elle n'était déesse que pour les poètes. C'était une bonne dame, dont l'esprit avait peu d'agrément. Pour être touchante, il fallut qu'elle devînt malheureuse.

La Fontaine demande, dans cette ballade, à Mme Foucquet que « celui des Ris » qu'elle « a pour secrétaire », lui en expédie un acquit glorieux. Or celui des Ris, que la surintendante avait pour secrétaire, c'était Pellisson. Nous avons dit qu'il était bel esprit. Il fut ravi d'être un Ris flottant autour de la Vénus de Vaux. Pour une quittance qu'on lui demandait, il en fit, l'une en son nom, l'autre au nom de sa divine financière.

1 Edit. Marty-Lavaux, t. V. pp. 15-17.

Voici la première, dite quittance publique:

Par-devant moi sur Parnasse notaire,
Se présenta la reine des beautés,
Et des vertus le parfait exemplaire,
Qui lut ces vers, puis les ayant comptés,
Pesés, revus, approuvés et vantés,
Pour le passé voulut s'en satisfaire,
Se réservant le tribut ordinaire,
Pour l'avenir aux termes arrêtés.
Muses de Vaux et vous, leur secrétaire,
Voilà l'acquit tel que vous souhaitez.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire.

Voici le second, sous seing privé, au nom de la surintendante:

De mes deux yeux, ou de mes deux soleils
J'ai lu vos vers qu'on trouve sans pareils,
Et qui n'ont rien qui ne me doive plaire.
Je vous tiens quitte et promets vous fournir
De quoi par tout vous le faire tenir,
Pour le passé, mais non pour l'avenir.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire [1].

Mais Jean ne savait point se contraindre. Jean faisait, comme il l'avoua ingénument lui-même, deux parts de sa vie, dont il passait l'une à dormir et l'autre à ne rien faire. Car c'était pour lui ne rien faire que de faire des vers, tant il y avait de naturel. Encore ne fallait-il pas qu'il y fût obligé. En octobre, dès le second terme, nous voyons le

1 On ne peut répondre de l'absolue exactitude du texte de ces deux petits morceaux. Chardon de La Rochette les publia de mémoire en 1811. (*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, par Mathieu Marais, p. 125.) Il avait possédé la double quittance de la main de Pellisson, mais il ne l'avait pas gardée, parce que, dit-il, il ne croyait pas « qu'elle le valût ». Ce sagace helléniste tenait un autographe de Pellisson pour peu de chose, au prix du manuscrit palatin de l'Anthologie; il avait raison, mais il est étrange qu'il sût ces vers par cœur et que, ayant dédaigné de les conserver dans un tiroir, il les conservât dans sa mémoire.

poète fort embarrassé d'acquitter son second paiement. Il envoie une ballade dont le refrain trahit cet embarras:

Promettre est un, et tenir est un autre.

Au premier terme de 1660, il borna son effort à un dizain pour Mme Foucquet. Foucquet jugea, non sans apparence, que c'était peu de vers. Il s'en plaignit obligeamment au poète qui lui répondit:

Bien vous dirai qu'au nombre s'arrêter
N'est pas le mieux, seigneur...

Foucquet se le tint pour dit et ne tourmenta plus son poétique débiteur. Celui-ci pensa payer sa dette avec un poème descriptif de quelque étendue. Mais ce poème, le *Songe de Vaux*, ne fut jamais achevé. Le réveil terrible était proche.

Nous avons déjà vu La Fontaine dans la galerie de Saint-Mandé. Pendant qu'il y attendait, Foucquet se trouvait occupé; mais l'on doute si c'était d'affaires ou de galanterie, car il menait ce double train. Il se chargeait de tout, dit l'abbé de Choisy, et prétendait être premier ministre sans perdre un instant de ses plaisirs. « Il faisait semblant de travailler seul dans son cabinet de Saint-Mandé; et pendant que toute la Cour, prévenue de sa future grandeur, était dans son antichambre, louant à haute voix le travail infatigable de ce grand homme, il descendait par un escalier dérobé dans un petit jardin, où ses nymphes, que je nommerais bien si je voulais, et des mieux chaussées, lui venaient tenir compagnie au poids de l'or [1]. »

Il envoyait tantôt trois, tantôt quatre mille pistoles « à des dames de bon cœur [2] ». Et l'on voyait « les plus huppées » chercher à lui plaire [3]. Est-il vrai pourtant de dire avec Nicolas que:

Jamais surintendant ne trouva de cruelle.

1 *Mémoires* de Choisy, coll. Petitot, p. 211.
2 Ibid., *loc. cit.*, p. 230.
3 *Souvenirs* de Caylus.

Nullement. Mme de Sévigné fut très serrée par Foucquet et pourtant elle lui échappa le plus aisément du monde. Elle lui fit entendre qu'elle ne donnerait rien et qu'elle n'accepterait rien. Elle était raisonnable; il le devint. « Réduit à l'amitié, il changea, dit Bussy, son amour en estime pour une vertu qui lui avait été jusque-là inconnue [1]. » Mme de Sévigné ne fut point la seule cruelle.

Mme Scarron, belle et prude, trouva moyen d'obtenir de Foucquet de gros avantages sans qu'il en coûtât rien à sa réputation. Quand le surintendant lui accordait une faveur, c'est Mme Foucquet qu'elle en remerciait. Ainsi pour le privilège dont nous avons parlé: « Madame, écrit-elle à la surintendante, je ne vous importunerai plus de l'affaire des déchargeurs: elle est heureusement terminée par la protection de ce héros, auquel nous devons tout et que vous avez le plaisir d'aimer. Le prévôt des marchands a entendu raison, dès qu'il a entendu le grand nom de M. Foucquet. Je vous supplie, madame, de trouver bon que j'aille vous remercier à Vaux; Mme de Vassé m'a assurée que vous me continuez vos bontés et que vous ne me trouveriez pas de trop dans ces allées, où l'on pense avec tant de raison, où l'on badine avec tant de grâce [2]. »

Mme Foucquet, qui était bonne femme, voulut retenir Mme Scarron auprès d'elle. La fine mouche ne s'y laissa pas prendre. Elle écrivit à son imprudente bienfaitrice: « Madame, les obligations que je vous ai ne m'ont pas permis d'hésiter sur la proposition que Mme Bonneau m'a faite de votre part: elle m'est si glorieuse, je suis si dégoûtée de ma situation présente, j'ai tant de vénération pour votre personne que je n'aurais pas balancé un instant, quand même la reconnaissance que je vous dois ne m'aurait point parlé. Mais, madame, M. Scarron, quoique votre redevable et très humble serviteur, ne peut y consentir. Mes instances ne l'ont point fléchi: mes raisons ne l'ont point persuadé. Il vous conjure de

1 Bussy, II, p. 50.
2 Lettre du 25 mai 1658.

m'aimer moins ou de m'en donner les marques qui coûtent moins à l'amitié qu'il a pour moi. Lisez sa requête, madame et pardonnez-en la vivacité à un mari qui n'a d'autre ressource contre l'ennui, d'autre consolation dans tous ses maux, qu'une femme qu'il aime. J'ai dit à Mme Bonneau que, si vous vouliez abréger le terme, j'aurais peut-être son consentement; mais je vois qu'il est inutile de m'en flatter, et que j'avais trop présumé de mon pouvoir. Je vous prie, madame, de me continuer votre protection; personne ne vous est plus attaché que moi et ma reconnaissance ne finira qu'avec ma vie [1]. »

Mlle du Fouilloux n'était point prude, bien au contraire. Elle parut à la Cour en 1652. Elle se montra et plut.

Une fleur fraîche et printanière,
Un nouvel astre, une lumière,
Savoir l'aimable du Fouilloux,
Dont plusieurs beaux yeux sont jaloux,
D'autant que cette demoiselle
Est charmante, brillante et belle,
Ayant pour escorte l'Amour,
A fait son entrée à la Cour
Et pris le nom, cette semaine,
De fille d'honneur de la reine [2].

Elle figurait dans tous les ballets où dansait le Roi, et Loret chante qu'en 1658,

Fouilloux, l'une des trois pucelles,
Comme elle est belle entre les belles,
Par ses attraits toujours vainqueurs,
Y faisait des rafles de cœurs.

Foucquet laissa le sien dans la rafle. Il parla, il fut entendu. Mlle du Fouilloux, légère et intrigante, était deux fois faite pour lui. Leur liaison fut intime et politique. Fouilloux n'y mit aucun désintéressement. Elle ne réclamait pas son dû,

1 Lettre du 18 janvier 1660.
2 Loret, *Muse historique*, lettre du 28 décembre 1652.

étant trop grande dame pour cela, mais elle le faisait réclamer par une entremetteuse, et même exigeait des avances. « Je vous dirai, écrivait celle-ci [1], que j'ai vu Fouilloux prête à me prier de trouver moyen de vous dire, comme de mon chef, que je savais bien que vous lui feriez un grand plaisir si, sur la pension de cette année, vous lui vouliez avancer cent pistoles. » Nous savons de même source que la belle demandait de l'argent pour payer ses dettes, et ne les payait point. Voici la fin du billet : « Mlle du Fouilloux m'a assuré que de tout l'argent que vous lui avez fait donner, elle n'en a pas payé un sou, et elle a tout joué. » Il faut rendre justice à Foucquet et à Fouilloux : ils étaient très raisonnables. Fouilloux songeait à s'établir et avait des vues sur un honnête homme un peu simple, de bonne maison, qu'elle faisait surveiller par la police du surintendant.

En ce temps-là, les filles de la reine furent chansonnées par flatterie. Fouilloux eut son couplet :

Fouilloux sans songer à plaire
Plaît pourtant infiniment
Par un air libre et charmant.
C'est un dessein téméraire
Que d'attaquer sa rigueur.
Si j'eusse été sans affaires
La belle aurait eu mon cœur [2].

Un autre couplet célèbre Menneville :

Toute la Cour est éprise
De ces attraits glorieux
Dont vous enchantez les yeux,
Menneville ; ma franchise
S'y devrait bien engager ;
Mais mon cœur est place prise
Et vous n'y sauriez loger.

1 En 1661 (?) Papiers de Foucquet (F. Baluze), t. I, pp. 31-32.
2 Recueil de Maurepas, t. II, p. 271.

Cette Menneville, vantée en si méchants vers, était, avec Fouilloux, la plus jolie personne de la Cour. Nous avons à cet égard le témoignage du jeune Jean Racine, qui, relégué alors au fond de la province, écrit à son ami La Fontaine et cite comme exemples de beauté Fouilloux et Menneville. « Je ne me saurais empêcher de vous dire un mot des beautés de cette province... Il n'y a pas une villageoise, pas une savetière qui ne disputât de beauté avec les Fouilloux et les Menneville... Toutes les femmes y sont éclatantes et s'y ajustent d'une façon qui leur est la plus naturelle du monde ; et pour ce qui est de leur personne,

Color verus, corpus solidum et succi plenum [1]. »

Des deux, on croit que Menneville était la plus belle. La chanson le dit :

Cachez-vous, filles de la reine,
Petites,
Car Menneville est de retour,
M'amour.

Elle se vendit au surintendant. Comme elle n'avait point à l'égal de Fouilloux, le génie de l'intrigue, Foucquet fit d'elle un usage plus doux. En même temps que cette fille d'honneur se livrait au seigneur de Vaux, elle s'efforçait de contraindre le duc de Damville à l'épouser, ainsi qu'il le lui avait promis. Elle priait, comme Fouilloux, le surintendant, de l'aider à s'établir. Il s'y employa de bonne grâce et remit à la belle cinquante mille écus qui devaient décider Damville. Celui-ci hésitait. Un accident le tira d'affaire : il mourut.

Il n'est pas de plaisirs, il n'est pas de distractions, si l'on prend le mot dans la forte acception qu'il avait alors sous la plume de Pascal, il n'est pas de moyen de jouissance et d'oubli pour lesquels Foucquet n'ait eu les plus vastes

1 Lettre du 11 novembre 1661.

capacités. Ce n'était pas assez des affaires, des bâtiments, pour occuper ses grandes énergies. Il était joueur. On jouait chez lui un jeu effroyable. On en faisait autant chez Mme Foucquet. Gourville gagna un jour dix-huit mille livres au comte d'Avaux. On ne mettait pas d'argent sur la table, mais à la fin de la partie les pontes réglaient leur compte. On jouait non seulement de l'argent, mais des joyaux, des parures, des points de Venise, des rabats prisés de soixante-dix à quatre-vingts pistoles chacun.

Foucquet, jouant contre Gourville, perdit un jour jusqu'à soixante mille livres. « Il y jouait, dit Gourville, des poignées de cartes coupées qui valaient dix ou vingt pistoles chacune. J'en mis pour mille pistoles à part devant moi, ayant presque autant d'envie que lui qu'il se racquittât du surplus, ce qui arriva. Il ne fut pas content néanmoins de voir que je quittais le jeu [1]. »

Il est vrai qu'à ce jeu furieux le surintendant trouvait son compte. En définitive, les familiers qui étaient de gros personnages s'y ruinaient et venaient à sa merci. C'est ainsi, par exemple, qu'il tenait dans sa main Hugues de Lyonne, le grand Lyonne. Mais il était lui-même aux abois et accablé de soucis.

Seul surintendant des finances depuis le 17 février 1659, depuis la mort de Servien, Foucquet avait gorgé Mazarin sans l'avoir acquis. Car Mazarin n'aimait, ne servait que lui-même, les siens et l'Etat. En lui, l'homme privé était intéressé, cupide, avare; l'homme public voulait le bien du royaume et la grandeur de la France. Il ne savait aucun gré aux serviteurs publics du bien qu'ils faisaient à sa personne. Foucquet le sentait. Il s'apercevait qu'il ne tenait pas cet homme, et que Mazarin mourant le pouvait perdre, n'ayant plus besoin de lui.

Car Mazarin se mourait. Il se mourait avec les regrets cuisants d'un magnifique qui se voit arraché à ses pierreries, à ses tapisseries et à ses livres reliés en maroquin et dorés

1 Gourville, dans *Monmerqué*, t. II, p. 342.

au petit fer, et aussi, par un contraste surprenant, avec la sérénité d'un grand homme d'Etat, d'un autre Richelieu, tout plein de la généreuse douleur de ne pouvoir plus travailler aux grandes affaires qui avaient illustré sa vie. Il était jaloux d'assurer après sa mort la prospérité du royaume. « Sire, disait-il au jeune Louis XIV, je vous dois tout, mais je crois m'acquitter en quelque manière en vous donnant Colbert [1]. »

Tout expirant, il communiquait avec le Roi en des entretiens secrets, qui inquiétaient justement Foucquet, par cela seul qu'ils lui étaient cachés. Puis, ces yeux dont les regards avaient tant cherché l'or et les étoffes somptueuses et percé le cœur des hommes, ces yeux s'éteignirent enfin.

Le 9 mars 1661, comme Foucquet, sorti de sa maison de Saint-Mandé, traversait à pied les jardins pour se rendre à Vincennes, il rencontra le jeune Brienne qui descendit de carrosse et lui apprit la grande nouvelle.

« Il est donc mort, murmura Foucquet. Je ne sais plus à qui me fier; les gens ne font jamais les choses qu'à demi. Ah! que cela est fâcheux! Le Roi m'attend et je devrais être là des premiers. Mon Dieu! Monsieur de Brienne, dites-moi ce qui s'est passé, afin que je ne fasse pas de fautes par ignorance [2]. »

Le lendemain de la mort de Mazarin, le Roi de vingt-trois ans appela Foucquet avec le chancelier Séguier, les ministres et les secrétaires d'Etat, et leur tint ce langage: « Jusqu'à présent j'ai bien voulu laisser gouverner mes affaires par feu M. le Cardinal; il est temps que je les gouverne moi-même. Vous m'aiderez de vos conseils, quand je vous les demanderai... Messieurs, je vous défends de rien signer, pas même une sauvegarde ou un passeport, sans mon commandement; de me rendre compte chaque jour à moi-même, et de ne favoriser personne dans vos rôles du mois. Et vous, monsieur le surintendant, je vous ai expliqué mes volontés;

1 *Mémoires* de l'abbé de Choisy, p. 579.
2 *Mémoires* de Brienne, t. II, p. 152.

je vous prie de vous servir de M. Colbert, que feu M. le Cardinal m'a recommandé. » Foucquet crut que le Roi ne parlait pas sérieusement. Cette erreur le perdit.

Il crut qu'il serait facile d'amuser et de tromper l'âme juvénile du Roi, et il s'y employa avec toute l'ardeur, toute la grâce, toute la légèreté de sa nature. Il forma le dessein de gouverner le royaume et le Roi. Foucquet ne connaissait pas Louis XIV, et Louis XIV connaissait Foucquet. Averti par Mazarin, il le savait engagé dans des voies tortueuses et prompt aux expédients. Il le savait aussi homme de ressources et de talent. Il le prit en particulier et lui déclara qu'il voulait être roi et avoir une connaissance exacte et complète des affaires, qu'il commencerait par les finances, comme la partie la plus importante de l'administration, et s'efforcerait d'y rétablir l'ordre et la régularité. Il demanda au surintendant de l'instruire exactement de tous les détails, et le conjura de ne rien lui cacher, déclarant qu'il se servirait toujours de lui, pourvu qu'il le reconnût sincère. Quant au passé, il était disposé à l'oublier; mais il voulait qu'à l'avenir le surintendant lui fît connaître avec vérité l'état des finances [1].

En parlant ainsi, Louis XIV disait vrai. Il s'en est expliqué lui-même dans ses *Mémoires*. « L'on pourra se trouver ébahi, a-t-il dit, que j'aie voulu me servir de lui, quand on saura que dès ce temps-là ses voleries m'étaient connues; mais je savais qu'il avait de l'esprit et une grande connaissance du dedans de l'Etat, ce qui me faisait imaginer que, pourvu qu'il avouât ses fautes passées et promît de se corriger, il pourrait me rendre de bons services. »

On ne pouvait parler avec plus de sagesse et de bonté. Mais l'audacieux Foucquet ne sentit point ce que cette sagesse et cette bonté avaient de menaçant. L'esprit d'imprudence et d'erreur était répandu sur lui. Lui-même, il travaillait aveuglément à sa chute. Tous les jours, et malgré le

1 *Mémoires* de Choisy, p. 581. Chéruel, *Mémoires sur Nicolas Foucquet*, II, p. 97.

conseil de ses meilleurs amis, il présentait au Roi des états infidèles de sa dépense et de ses revenus. Pendant cinq mois, il crut ainsi tromper Louis XIV. Mais le Roi remettait tous les soirs les états à Colbert, qu'il avait nommé intendant des finances, avec la mission spéciale de surveiller Foucquet. Colbert indiquait au Roi les falsifications de ces états. Le lendemain le Roi cherchait patiemment à provoquer les aveux du ministre coupable, qui persistait dans ses mensonges avec une fausse sécurité.

Dès lors, Foucquet était perdu. Dès le mois d'avril 1661, les commis de Colbert annonçaient hautement sa chute. Il s'émut, mais trop tard. Il alla se jeter aux pieds du Roi — c'était à Fontainebleu, — il lui rappela que le cardinal Mazarin avait gouverné les finances avec une autorité absolue, sans observer aucune formalité, et l'avait contraint, lui surintendant, à faire beaucoup d'actes qui pourraient être l'objet de poursuites. Il ne nia pas ses fautes personnelles et avoua que ses dépenses avaient été excessives. Il supplia le Roi de lui pardonner tout le passé, et promit de le servir fidèlement à l'avenir. Le Roi écouta son ministre avec une bienveillance apparente; ses lèvres murmurèrent des paroles de pardon, mais il avait déjà prononcé la condamnation dans son cœur.

Est-il vrai qu'une jalousie intime ait activé la vengeance du Roi? Foucquet, s'il en faut croire l'abbé de Choisy [1], avait envoyé madame du Plessis-Bellière dire à mademoiselle de Lavallière que le surintendant avait vingt mille pistoles à son service. La demoiselle avait répondu que vingt millions ne lui feraient pas faire un faux pas. « Ce qui avait étonné la bonne confidente, peu accoutumée à de pareilles réponses », ajoute l'abbé. Quoi qu'il en soit, Foucquet s'aperçut bientôt que la place était prise et qu'il était dangereux de marcher sur les brisées du royal occupant. Mais pour réparer sa faute, il en commit une seconde, plus lourde que la première. C'est encore Choisy qui nous l'apprend. « Voulant se justifier auprès d'elle et de son amant secret, il se donna lui-même la mission de confident, et l'ayant mise à un coin dans l'anti-

chambre de Madame, il lui voulait dire que le Roi était le plus grand prince du monde, le mieux fait, et autres menus propos; mais la demoiselle, fière du secret de son cœur, coupa court, et dès le soir s'en plaignit au prince [1]. »

Une telle et si maladroite audace ne pouvait qu'irriter le jeune et royal amant. Pourtant ce n'est point à de secrètes jalousies, c'est à l'intérêt de l'Etat que Louis XIV immola le ministre prévaricateur.

Ses intentions ne peuvent être suspectées; c'est dans le seul intérêt de la couronne et de l'Etat qu'il agissait. On peut seulement être surpris qu'un si jeune homme ait su mettre tant de ruse et de dissimulation pour perdre celui qu'il avait feint de pardonner. Louis XIV et Colbert déployèrent l'un et l'autre une adresse excessive dans cette entreprise politique. Ils manœuvrèrent avec une perfide habileté pour dépouiller Foucquet de sa charge de procureur général, qui faisait obstacle à leurs projets. Car un officier du Parlement ne pouvait être jugé que par ce corps, et Foucquet y comptait trop de partisans pour qu'on espérât en obtenir sa condamnation.

Louis XIV témoignait une apparente confiance à Foucquet et lui redoublait ses faveurs. Colbert, d'accord avec le Roi, ne cessait de faire valoir toutes ses grâces. Il l'engageait en même temps à témoigner sa reconnaissance en remplissant l'épargne, sans avoir recours aux traités avec les partisans, qui étaient si généreux pour l'Etat. Foucquet répondait:

— Je vendrais de bon cœur tout ce que j'ai au monde pour donner de l'argent au Roi.

Colbert se gardait de le presser davantage, mais il avait soin de faire tomber l'entretien sur la charge de procureur général. Foucquet lui dit un jour qu'on lui en avait offert quinze cent mille livres.

— Mais, monsieur, reprit Colbert, est-ce que vous la voudriez vendre? Il est vrai qu'elle vous est assez inutile, un surintendant ministre n'a pas le temps de voir des procès.

1 *Mémoires* de Choisy, p. 249.

L'affaire n'alla pas plus loin ce jour-là, mais ils y revinrent par la suite, et Foucquet se croyant assuré des bonnes grâces du souverain, dit un jour à Colbert qu'il avait envie de vendre sa charge pour en faire un sacrifice au Roi. Colbert applaudit à cette résolution, et Foucquet alla sur-le-champ en faire part à Louis XIV, qui l'en remercia et accepta l'offre sur-le-champ. Le tour était joué [1].

Le Roi avait de son côté travaillé à ce beau résultat en faisant entrevoir à Foucquet qu'il le ferait chevalier de l'Ordre et premier ministre dès qu'il ne serait plus procureur général. Voilà bien de la duplicité pour préparer un acte de justice! Foucquet vendit sa charge quatorze cent mille livres à Achille de Harlay, qui paya une partie comptant. Un million fut porté à Vincennes « où le Roi le voulut garder pour les dépenses secrètes [2] ».

Loret annonce cette transmission dans sa lettre du 14 août:

Ce politique renommé
Qui par ses bontés m'a charmé,
Ce judicieux, ce grand homme
Que monseigneur Foucquet on nomme;
Si généreux, si libéral,
N'est plus procureur général;
Une autre prudente cervelle
Que monsieur Harlay on appelle,
En a par sa démission
Maintenant la possession.

Par surcroît de prudence et pour le mieux endormir, Louis XIV accepta la fête que Foucquet lui offrit dans son château de Vaux.

« Il y avait longtemps, dit madame de Lafayette, que le Roi avait dit qu'il voulait aller à Vaux, maison superbe de ce surintendant; et, quoique la prudence dût l'empêcher de faire

1 Choisy, p. 586. « J'ai appris ces particularités, dit Choisy, de Perrault, à qui Colbert les a contées plus d'une fois. »
2 Choisy, p. 587. Cf. aussi Guy Patin, lettre à Falconet, du 2 septembre 1661.

voir au Roi une chose qui marquait si fort le mauvais usage des finances, et qu'aussi la bonté du Roi dût le retenir d'aller chez un homme qu'il allait perdre, néanmoins ni l'un ni l'autre n'y firent réflexion [1]. »

Toute la Cour alla à Vaux le 17 août 1661 [2].

Cette fête exaspéra Louis XIV:

« Ah! Madame, dit-il à sa mère, est-ce que nous ne ferons pas rendre gorge à tous ces gens-là? »

Des signes certains annonçaient la catastrophe prochaine. Dans le conseil, le Roi proposa de supprimer les ordonnances de comptant, qui servaient, comme nous l'avons dit, à couvrir les dépenses secrètes des surintendants. Le chancelier appuya fortement la proposition: « Je ne suis donc plus rien! » s'écria imprudemment Foucquet. Il se ravisa tout aussitôt et dit qu'on trouverait d'autres moyens d'assurer les dépenses secrètes de l'Etat. « J'y pourvoirai », répondit Louis XIV.

Pourtant Foucquet, désarmé de la simarre, restait encore redoutable au Roi. Il fallait, pour le réduire, s'emparer de ses places fortes de Bretagne. Le prudent Roi y songea et conçut bientôt un plan habile. Comme on manquait d'argent, on résolut d'augmenter la contribution des pays d'Etat. Cet impôt, désigné par euphémisme sous le nom de don gratuit, était voté par les assemblées provinciales. La présence du Roi parut nécessaire pour déterminer les Etats de Bretagne à faire un large sacrifice d'argent, et Foucquet lui-même conseilla au prince de se rendre à Nantes, où devait se réunir l'assemblée de la province [3]. Foucquet aidait lui-même à sa chute.

Il en eut, à Nantes, le triste pressentiment. Il souffrait d'une fièvre intermittente, dont les accès abattaient ses forces. « Pourquoi, dit-il alors tout bas à Brienne, pourquoi le Roi va-t-il en Bretagne, et précisément à Nantes? Ne serait-ce point pour s'assurer de Belle-Isle? » Et il murmura

1 *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, par Mme de La Fayette, Paris, Charavay frères, 1882, in-18, p. 53.

2 Voir dans la seconde partie, le *Château de Vaux*, le récit de ces fêtes.

3 Cf. *Mémoires sur Nicolas Foucquet*, par Chéruel, t. II, pp. 179-180.

plusieurs fois dans son abattement: « Nantes, Belle-Isle! Nantes, Belle-Isle! » Quand Brienne sortit, il l'embrassa les larmes aux yeux [1].

Le Roi arriva à Nantes le 1er septembre et s'établit au château. Foucquet prit son logement à l'autre bout de la ville, dans une maison qui communiquait avec la Loire au moyen d'un canal souterrain. Il pouvait, par cette voie, gagner le fleuve où un bateau l'attendait et se sauver à Belle-Isle.

Mandé par le Roi, le 5 septembre, à sept heures du matin, il se rendit au conseil, qui se prolongea jusqu'à onze heures. Pendant ce temps, les mesures étaient minutieusement prises pour l'arrêter et mettre la main sur ses papiers. A l'issue du conseil, le Roi retint encore Foucquet pour l'entretenir de diverses affaires. Enfin, il le congédia et Foucquet monta en chaise. Au moment où, ayant franchi la porte du château, il atteignait une petite place voisine de la cathédrale, d'Artagnan, sous-lieutenant de la compagnie des mousquetaires, lui fit signe de sortir. Foucquet descendit et d'Artagnan lui lut l'ordre qui prescrivait de l'arrêter. Le surintendant marqua une grande surprise de cette disgrâce, et il pria l'officier d'éviter tout éclat. Celui-ci le fit entrer dans la maison qui se trouvait la plus proche. C'était celle du grand archidiacre de Nantes, dont Foucquet avait épousé la nièce en premières noces. On donna un bouillon au prisonnier; on lui prit les papiers qu'il avait sur lui, et qui furent scellés, et on le conduisit, dans un des carrosses du Roi, au château d'Angers. Il y resta trois mois, du 7 septembre au 1er décembre.

Cependant son procès s'instruisait. Des lettres de femmes trouvées dans une cassette, à Saint-Mandé, furent portées à Fontainebleau et remises au Roi. On y découvrit beaucoup de galanteries mêlées à beaucoup d'affaires. Bien des noms de femmes y furent lus ou devinés. Celui de Madame Scarron, celui même de madame de Sévigné, s'y trouvaient, mais innocemment. En somme, une seule femme fut convaincue, Menneville.

1 *Mémoires* de Brienne, t. II, p. 183.

Foucquet fut transporté d'Angers à Saumur. Conduit le 2 décembre à la Chapelle-Blanche, il logea le 3 dans un faubourg de Tours et resta du 4 au 25 décembre dans le château d'Amboise. Peu de temps après le départ de Foucquet, La Fontaine, qui accompagnait son oncle Jannart, exilé en Limousin, s'arrêta au pied du château et promena ses regards sur la belle et riante vallée. « De tout cela, dit-il, le pauvre M. Foucquet ne put jamais, pendant son séjour, jouir un petit moment: on avait bouché toutes les fenêtres de sa chambre, et on n'y avait laissé qu'un trou par le haut. Je demandai à la voir: triste plaisir, je vous le confesse, mais enfin je le demandai. Le soldat qui nous conduisait n'avait pas la clef; au défaut, je fus longtemps à considérer la porte, et me fis conter la manière dont le prisonnier était gardé. Je vous en ferais volontiers la description, mais ce souvenir est trop affligeant.

Qu'est-il besoin que je retrace
Une garde au soin non pareil,
Chambre murée, étroite place,
Quelque peu d'air pour toute grâce:
Jours sans soleil,
Nuits sans sommeil;
Trois portes en six pieds d'espace!
Vous peindre un tel appartement,
Ce serait attirer vos larmes;
Je l'ai fait insensiblement
Cette plainte a pour moi des charmes.

» Sans la nuit, on n'eût jamais pu m'arracher de cet endroit[1]. »

Le 31 décembre, Foucquet arriva à Vincennes. Il aperçut, en passant, sa maison de Saint-Mandé, où il avait réuni tout ce qui peut embellir et flatter la vie, et qu'il ne devait plus habiter. En effet, il devait rester à la Bastille jusqu'après

1 La Fontaine, lettre à sa femme, édition Marty-Laveaux, t. III, pp. 311 et suivantes.

sa condamnation, c'est-à-dire plus de trois ans, et ne quitter cette forteresse que pour subir une captivité dont la longue rigueur est restée légendaire.

La fureur publique était alors déchaînée sur le financier frappé. Le peuple, dont il avait insulté la misère par son faste, voulait l'arracher à ses gardes et le déchirer dans la rue. Il fallut plusieurs fois, durant le voyage de Nantes, que d'Artagnan protégeât son prisonnier contre les paysans ameutés. Dans des régions plus hautes, l'indignation n'était pas moins vive, bien qu'elle ne s'exprimât qu'en paroles.

La belle société ne pardonnait pas à Foucquet d'avoir laissé prendre la cassette aux poulets. On estimait qu'avoir ainsi gardé et classé des lettres de femmes, n'était pas le fait d'un galant homme. Tel était l'avis de Chapelain qui écrivait à madame de Sévigné: « N'était-ce pas assez de ruiner l'Etat et de rendre le Roi odieux à ses peuples par les charges énormes dont ils étaient accablés, et de tourner toutes ses finances en dépenses impudentes et en acquisitions insolentes qui ne regardaient ni son honneur ni son service, et au contraire qui allaient à se fortifier contre lui et à lui débaucher ses sujets et ses domestiques? Fallait-il encore, pour surcroît de dérèglements et de crimes, s'ériger un trophée des faveurs, ou véritables ou apparentes, de la pudeur de tant de femmes de qualité, et tenir un registre honteux de la communication qu'il avait avec elles, afin que le naufrage de sa fortune emportât avec lui leur réputation?

» Est-ce, je ne dis pas être honnête homme, comme ses flatteurs, les Scarron, les Pellisson, les Sapho et toute la canaille intéressée l'ont tant prôné, mais homme seulement, de ceux qui ont la moindre lumière et qui ne font pas profession de brutalité? Je ne me remets point de cette lâcheté si scandaleuse, et je n'en serais guère moins irrité contre ce misérable, quand vous ne vous trouveriez pas dans ses papiers[1]. »

1 Cette lettre a été publiée pour la première fois dans les *Causeries d'un Curieux*, t. II, p. 518.

On admire une si généreuse indignation, mais il est cruel d'être traité de canaille intéressée, quand on est fidèle au malheur.

La vérité est que cependant il restait encore à Foucquet des amis. Les femmes et les poètes ne l'abandonnèrent pas. Hesnault, à qui il avait fait une pension, n'était pas un des préférés des Muses, mais il se montra homme de cœur et s'honora par une fidélité courageuse. Il lança contre Colbert un sonnet éloquent, que les amis du prisonnier firent courir par le monde.

Ministre avare et lâche, esclave malheureux,
Qui gémis sous le poids des affaires publiques,
Victime dévouée aux chagrins politiques,
Fantôme révéré sous un titre onéreux;

Vois combien des grandeurs le comble est dangereux;
Contemple de Foucquet les funestes reliques,
Et tandis qu'à sa perte en secret tu t'appliques,
Crains qu'on ne te prépare un destin plus affreux!

Sa chute, quelque jour, te peut être commune;
Crains ton poste, ton rang, la cour et la fortune;
Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.

Cesse donc d'animer ton prince à son supplice,
Et près d'avoir besoin de toute sa bonté,
Ne le fais pas user de toute sa justice.

Ce sonnet courut sous le manteau. On le lut généralement avec plaisir parce que Colbert n'était pas aimé. Il n'est pas indifférent de citer à cet égard une anecdote dont Bayle se fait le garant [1].

Quand on parla de ce sonnet au ministre, il demanda: « Le Roi y est-il offensé? » Et comme on lui répondit que non: « Je ne le suis donc pas moi-même, dit-il, et je ne puis en vouloir à l'auteur. »

1 Dictionnaire. Article Hesnault.

Si Molière ne se montra pas, Corneille au contraire prouva en cette rencontre qu'il avait l'âme grande. En louant la fidélité de Pellisson, il fit voir qu'il la partageait.

En vain, pour ébranler ta fidèle constance,
On vit fondre sur toi la force et la puissance;
En vain dans la Bastille on t'accabla de fers,
En vain on te flatta sur mille appas divers;
Ton grand cœur, inflexible aux rigueurs, aux caresses
Triompha de la force et se rit des promesses;
Et comme un grand rocher par l'orage insulté
Des flots audacieux méprise la fierté,
Et, sans craindre le bruit qui gronde sur sa tête,
Voit briser à ses pieds l'effort de la tempête,
C'est ainsi, Pellisson, que dans l'adversité
Ton intrépide cœur garda sa fermeté,
Et que ton amitié, constante et généreuse,
Du milieu des dangers sortit victorieuse.

Le pauvre Loret rassembla d'abord avec peine ses esprits étonnés pour conter la catastrophe. L'affaire était terrible: il n'en savait pas grand-chose, il en dit encore moins. Mais, loin de charger le ministre disgracié, il voulut le plaindre et l'estimer. C'était du courage, et ses mauvais vers furent une bonne action.

Notre Roi, qui par politique
Se transportait vers l'Armorique,
Pour raisons qu'on ne savait pas,
S'en revient, dit-on, à grands pas.
Je n'ai su par aucun message
Les circonstances du voyage:
Mais j'ai du bruit commun appris,
C'est-à-dire de tout Paris,
Que par une expresse ordonnance,
Le sieur surintendant de France
Je ne sais pourquoi, ni comment,
Est arrêté présentement
(Nouvelles des plus surprenantes)
Dans la ville et château de Nantes.

Certes, j'ai toujours respecté
Les ordres de Sa Majesté
Et cru que ce monarque auguste
Ne commandait rien que de juste;
Mais étant remémoratif
Que cet infortuné captif
M'a toujours semblé bon et sage
Et que d'un obligeant langage
Il m'a quelquefois honoré,
J'avoue en avoir soupiré,
Ne pouvant, sans trop me contraindre,
Empêcher mon cœur de le plaindre.
Si, sans préjudice du Roi
(Et je le dis de bonne foi)
Je pouvais lui rendre service
Et rendre son sort plus propice
En adoucissant sa rigueur,
Je le ferais de tout mon cœur;
Mais ce seul désir est frivole
Et prions Dieu qu'il le console.
C'est tout ce que je puis pour lui [1].

Avec le temps, le pauvre Loret fit plus: il osa nier les crimes de son bienfaiteur. « J'en doute de la moitié », dit-il, en son exécrable style de gazetier rimeur.

Et par raison et par pitié,
Et même pour la conséquence
Je passe le tout sous silence [2].

Pellisson fut admirable. Il écrivait de la Bastille, où il était enfermé, d'éloquentes défenses, dans lesquelles, négligeant sa propre cause, il s'efforçait uniquement de justifier Foucquet. Son argumentation s'accordait avec celle de Foucquet lui-même. Il alléguait les besoins de la France, la nécessité de subvenir à l'entretien des armées et à l'armement des places. Il supposa le cas où l'on eût chicané Mazarin lui-même sur les moyens par lesquels, se procurant l'argent

1 Lettre du 10 septembre 1661.
2 Lettre du 2 octobre 1661.

de la guerre, il assurait la victoire. « En conscience, dit-il, quel homme de bon sens lui eût pu conseiller d'autre harangue que celle de Scipion: « Voici mes registres, je les apporte, mais c'est pour les déchirer. En ce même jour, je signai, il y a un an, la paix générale et le mariage du Roi, qui ont rendu le repos à l'Europe. Allons en renouveler la mémoire au pied des autels [1]. »

M[lle] de Scudéry se signala par son zèle en faveur de son ami, jadis si puissant, et maintenant si malheureux. Pecquet, que le surintendant avait choisi pour médecin de plaisir, afin de s'entretenir avec lui de physique et de physiologie, le savant Jean Pecquet ne pouvait se consoler d'avoir perdu un si bon maître. Il avait coutume de dire que *Pecquet* avait toujours rimé et rimerait toujours avec *Foucquet* [2].

Quant à La Fontaine, on sait que sa fidélité, rendue plus touchante encore par la naïveté du sentiment et par les enchantements de la poésie, orne encore aujourd'hui et défend la mémoire de Nicolas Foucquet. Rien ne vaut la plainte divine que le plus vrai des poètes exhala lors de la disgrâce de l'homme magnifique qui l'avait protégé.

ÉLÉGIE [3]

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes;
Et que l'Anqueil [4] enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli vos bords.
On ne blâmera point vos larmes innocentes,
Vous pourrez donner cours à vos douleurs pressantes;
Chacun attend de vous ce devoir généreux;
Les destins sont contents [5], Oronte est malheureux.

1 Deuxième discours au Roi. Dans les *Œuvres diverses*, p. 109.
2 Cf. *Mélanges*, par Vigneul de Marville.
3 C'est le titre que porte l'édition originale, imprimée en italique, sans adresse ni date, en trois pages in-4°.
4 L'Anqueil est une petite rivière qui passe à Vaux (note de La Fontaine).
5 Variante:

La Cabale est contente, Oronte est malheureux

« Dans sa lettre écrite sous le nom de M. de la Visclède, à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie de Pau, en 1776, Voltaire, dit M. Marty-Laveaux,

Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas! qu'il est déchu de ce bonheur suprême!
Que vous le trouverez différent de lui-même!
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits,
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité!
Dans les palais des Rois cette plainte est commune;
On n'y connaît que trop les jeux de la fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
On croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.
Jamais un favori ne borne sa carrière,
Il ne regarde point ce qu'il laisse en arrière;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte,
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte?
Ah! si ce faux éclat n'eût point fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge!
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour:
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens,
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

cite ainsi ce vers, puis il ajoute: « Il (La Fontaine) changea ce mot de Cabale » quand on l'eut fait apercevoir que le grand Colbert servait le Roi et l'Etat » avec une équité sévère, et n'était pas cabaleur. Mais La Fontaine l'avait » entendu dire, et il avait cru bonnement que c'était là le mot propre. »

Mais quittons ces pensers, Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords, Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage;
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage;
Du titre de clément, rendez-le ambitieux:
C'est par là que les Rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri [1] qu'il contemple la vie:
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur:
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence;
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux [2].

La Fontaine ne s'en tint pas là. Il écrivit une ode au Roi pour Foucquet. Cette ode est loin de valoir l'élégie.

. . . .
Oronte seul, ta créature,
Languit dans un profond ennui,
Et les bienfaits de la nature
Ne se répandent plus sur lui.

1 Variante:

Du grand, du grand Henri, qu'il contemple la vie.

(Edition originale, in-4°.)

2 Edition citée, t.V, pp. 43-46. Une copie du temps, conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal, contient un texte altéré par quelque ennemi de Foucquet.
Au lieu de ces deux vers:

Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité

on lit dans cette copie:

Il se hait de tant vivre après un tel malheur,
Et, s'il espère encor, ce n'est qu'en sa douleur.
C'est là le seul plaisir qui flatte son courage!
Car des autres plaisirs on lui défend l'usage.
Voilà! voilà l'effet de cette ambition
Qui fait de ses pareils l'unique passion.

Tu peux d'un éclat de ta foudre
Achever de le mettre en poudre;
Mais si les Dieux à ton pouvoir
Aucunes bornes n'ont prescrites,
Moins ta grandeur a de limites,
Plus ton courroux en doit avoir.
. . . .
Va-t'en punir l'orgueil du Tibre;
Qu'il se souvienne que ses lois
N'ont jadis rien laissé de libre
Que le courage des Gaulois.
Mais parmi nous sois débonnaire:
A cet empire si sévère
Tu ne te peux accoutumer;
Et ce serait trop te contraindre:
Les étrangers te doivent craindre,
Tes sujets te veulent aimer.

Cette strophe fait allusion à l'attentat des Corses de la garde d'Alexandre VII qui, le 20 août 1662, tirèrent sur le carrosse du duc de Créqui, ambassadeur de France.

L'amour est fils de la clémence,
La clémence est fille des dieux;
Sans elle toute leur puissance
Ne serait qu'un titre odieux.
Parmi les fruits de la victoire
César, environné de gloire,
N'en trouva point dont la douceur
A celui-ci pût être égale,
Non pas même aux champs où Pharsale
L'honora du nom de vainqueur.
. . . .
Laisse-lui donc pour toute grâce
Un bien qui ne lui peut durer,
Après avoir perdu la place
Que ton cœur lui fit espérer.
Accorde-nous les faibles restes
De ses jours tristes et funestes,

Jours qui se passent en soupirs:
Ainsi les tiens filés de soie
Puissent se voir comblés de joie,
Même au delà de tes désirs [1].

La Fontaine soumit cette ode à Foucquet qui la lui renvoya avec plusieurs apostilles. Le prisonnier demanda que « l'endroit de Rome » fût supprimé. Sans doute, il n'y comprenait rien, n'ayant point appris dans sa prison l'attentat dont notre ambassadeur auprès du pape avait été la victime [2].

Il blâma aussi l'allusion à la clémence du vainqueur de Pharsale. « L'exemple de César, dit-il, étant chez les anciens, il me semble qu'il ne sera pas assez connu. » Il nota encore un passage, je ne sais lequel, « comme trop poétique pour pouvoir plaire au Roi ». Enfin, la dernière apostille témoigne d'une véritable hauteur d'âme. Elle se rapporte à la dernière strophe dans laquelle le poète implore du Roi pour « Oronte » la grâce de la vie. Foucquet écrivit en marge: « Vous demandez trop bassement une chose que l'on doit mépriser. »

La Fontaine ne se rendit volontiers sur aucun de ces points; et, quant à la dernière apostille, il y répondit de la sorte: « Ce sentiment est digne de vous, monseigneur, et en vérité celui qui regarde la vie avec une telle indifférence ne mérite aucunement de mourir; mais peut-être n'avez-vous pas considéré que c'est moi qui parle, moi qui demande une grâce qui nous est plus chère qu'à vous. Il n'y a pas de termes si humbles, si pathétiques, et si pressants que je ne m'en doive servir en cette rencontre. Quand je vous introduirai sur la scène, je vous prêterai des paroles convenables à la grandeur de votre âme. Cependant, permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas assez de passion pour une vie telle que la vôtre [3]. »

1 Edition citée, t.V. pp. 46-49. Publiée pour la première fois par La Fontaine dans son recueil de *Poésies chrétiennes et diverses*, 1671. t. III, p. 34.

2 La Fontaine, lettre à M. Foucquet. Edition citée, t. III, pp. 307-308. Cette lettre a été publiée pour la première fois en 1729.

3 Lettre citée. Je suppose que La Fontaine a reproduit les termes mêmes des apostilles.

C'est au mois de novembre seulement que, par édit royal, une Chambre fut instituée, à l'effet de réformer les finances et de punir ceux qui avaient participé aux abus. Foucquet devait comparaître devant cette Chambre. Elle se réunit solennellement au mois de décembre. Elle se composait en grande partie de membres du Parlement, mais elle comptait aussi en elle des membres de la Chambre des Comptes, de la Cour des aides du Grand Conseil et des maîtres des requêtes.

Les magistrats qui la composaient étaient, à ne tenir compte que de la constitution définitive:

Le chancelier Pierre Séguier, premier président du Parlement de Paris, président; Guillaume de Lamoignon, président en l'absence du chancelier; le président de Nesmond; le président de Pontchartrain; Poncet, maître des requêtes; Olivier d'Ormesson, maître des requêtes; Voysin, maître des requêtes; Besnard de Rezé, maître des requêtes; Regnard, Catinat, De Brillac, Fayet, conseillers de la Grande-Chambre du Parlement de Paris; Masseneau, conseiller au Parlement de Toulouse; De la Baulme, du Parlement de Grenoble; Du Verdier, du Parlement de Bordeaux; De la Toison, du Parlement de Dijon; Le Cormier de Sainte-Hélène, du Parlement de Rouen; Raphélis de Roquesante, du Parlement d'Aix; Hérault, du Parlement de Rennes; Noguès, du Parlement de Pau; Ferriol, du Parlement de Metz; De Moussy, de la Chambre des Comptes de Paris; Le Bossu-le-Jau, de la Chambre des Comptes de Paris; Le Féron, de la Cour des aides; De Bausse, de la Cour des aides; Cuissotte de Gisaucourt, du Grand Conseil; Pussort, du Grand Conseil.

Il faut reconnaître que la création d'une telle Chambre de Justice était conforme aux règles du droit public qui régnait alors. Chalais et Marillac, Cinq-Mars et de Thou n'avaient-ils pas été jugés par des commissions composées de maîtres des requêtes et de conseillers du Parlement? Et si notre sentiment du droit est blessé de voir le monarque accusateur choisir lui-même les juges de l'accusé, il faut se rappeler cette maxime alors solidement établie: « Toute justice émane du Roi. » Par cela même que la Chambre de

Justice de 1661 était investie de pouvoirs très étendus, elle devenait l'objet du respect et des espérances publics, car les pauvres gens, l'estimant puissante, lui supposaient le pouvoir de soulager le misérable peuple, après avoir puni ceux qui le dépouillaient.

De semblables illusions sont bien naturelles, et l'on peut se demander s'il serait possible de gouverner si les malheureux n'attendaient pas de jour en jour un lendemain meilleur.

Ainsi le tribunal formé par le Roi n'était pas un tribunal inique. Pourtant, l'accusé n'y pouvait trouver de suffisantes garanties. Il semblait perdu. Condamné d'avance par le Roi et par le peuple, tout lui manquait, mais il ne se manqua pas à lui-même. Après avoir été le premier artisan de sa perte, Foucquet fut le premier ouvrier de son salut, si l'on peut dire qu'il se sauva en ne sauvant que sa vie. Son premier acte fut de protester énergiquement contre la compétence de la Chambre. Il allégua qu'ayant exercé pendant vingt-cinq ans des charges au Parlement, il conservait les privilèges de ses officiers et ne reconnaissait d'autres juges que ceux de cette Compagnie, toutes Chambres réunies. Ces réserves faites, il consentit à répondre aux questions des magistrats instructeurs, et ses réponses témoignaient de l'étendue et de la vigueur d'un esprit toujours présent. La Chambre, de son côté, se déclara compétente et décida que le procès serait fait à Foucquet comme à un muet, c'est-à-dire que les débats ne seraient point contradictoires à l'audience, qu'il n'y aurait ni réquisitoire verbal, ni plaidoirie. Dans ce mode de procéder, le procureur général produit ses réquisitions par écrit, l'accusé réplique de même, des rapporteurs résument, devant les juges, à mesure qu'elles se présentent, chacune des productions de l'accusation et de la défense [1].

Il est clair que, dans ce cas, les rapporteurs, intermédiaires obligés entre les magistrats et les parties, ont une action

1 Cf. *Le procès de Foucquet*, discours prononcé à l'ouverture de la Conférence des avocats, le lundi 27 novembre 1882, par Léon Deroy, avocat à la Cour d'appel. Paris, Alcan Lévy, 1882, in-8°.

considérable et que l'issue du procès dépend, en grande partie, de leur intelligence et de leur moralité. Aussi le Roi voulut-il s'en réserver le choix, bien qu'il appartînt, par une tradition constante, au président de la Chambre. MM. Olivier d'Ormesson et Le Cormier de Sainte-Hélène furent choisis en Conseil Royal et désignés au premier président Guillaume de Lamoignon. Ce magistrat s'excusa de ne pouvoir déférer au désir du Roi, alléguant que MM. d'Ormesson et de Sainte-Hélène seraient suspects à l'accusé; il le craignait, du moins. « Cette crainte, répondit le Roi, est une raison de plus pour les nommer. » Lamoignon ne brisa que sur un ordre formel du monarque une résistance qui l'honore.

C'en était assez pour que Lamoignon devînt suspect aux ennemis de Foucquet. Tout-puissants qu'ils étaient, il ne fit rien pour les rassurer. Bien au contraire, il fit accorder à l'accusé le secours d'un conseil et veilla à ce que les formes de la procédure fussent scrupuleusement observées. Comme un jour Colbert cherchait à pénétrer son sentiment, Lamoignon fit cette belle réponse: « Un juge ne doit dire son avis qu'une fois et sur les fleurs de lys [1]. »

Le Roi, de plus en plus défiant, fit présider la Chambre par le chancelier Séguier. Lamoignon, chassé de la sorte de son siège, se retira, mais sans éclat, donnant pour raison que les affaires du Parlement l'occupaient tout entier [2]. En vain, le Roi et Colbert, effrayés d'avoir eux-mêmes écarté un magistrat d'une telle vertu, tentèrent de le ramener à sa place amoindrie. Il fut sourd aux avis et se contenta de dire à ses amis: *Lavavi manus meas; quomodo inquinabo eas* [3]. Le vieux Séguier, qui joignait une âme basse à une lumineuse intelligence, redoublait alors de servilité. Il se hâtait de s'avilir, sentant venir la mort. Il fut odieux dans cette affaire, et ses talents ne masquèrent pas, cette fois, sa partialité, car, tout grand jurisconsulte qu'il était, il entendait mal les finances, et le procès énorme du surintendant était au-dessus des forces d'un vieillard de soixante-quatorze ans. Il se plaignait impatiemment de la longueur de cette affaire qui, disait-il, durerait plus que lui.

1 Recueil des arrêtés de G. de Lamoignon, Paris, 1781. *Vie de M. le premier Président*, par Girard, p. 25.

2 *Journal* d'Olivier d'Ormesson, t. II, p. 26.

3 Recueil des arrêtés, déjà cité, p. 26.

Foucquet tenait tête avec une audacieuse adresse à ce juge violent. Nourri dans la chicane, il se rappelle à propos les secrets de la procédure. Il multiplie les incidents: tantôt il récuse un juge, tantôt il dénonce la fausseté d'un inventaire, tantôt il réclame des pièces nécessaires à la défense. Enfin, il gagne du temps, et c'est beaucoup gagner. Plus le procès sera long, moins il est à craindre qu'il ne se termine par une condamnation capitale.

Le Roi n'était pas du tout tranquille sur l'issue. Il ne se lassait pas d'agir et ne craignait pas de peser de tout son poids dans la balance. Le procureur Talon n'était pas de force. Il se laissa battre par l'accusé et fut aussitôt sacrifié. On le remplaça par deux maîtres des requêtes, Hotman et Chamillart. Un des rapporteurs donnait beaucoup de souci à la Cour. C'était l'honnête Olivier d'Ormesson. On essaya de l'intimider, en vain. On s'efforça de le gagner, en vain. On le châtia; on lui retira ses fonctions d'intendant de Picardie et du Soissonnais. Enfin on imagina de gagner son père et d'intéresser le vieillard à faire fléchir l'honnêteté du fils. Le vieil André ne se prêta pas à ces tentatives de corruption. Il répondit qu'il était fâché que le Roi ne fût pas satisfait de la conduite de son fils. « Mon fils, ajouta-t-il, pratique ce que je lui ai toujours recommandé: Craindre Dieu, servir le Roi et rendre la justice sans acception de personne. »

Décidément, la Cour et le ministre passaient toutes les bornes. Séguier, Pussort, Sainte-Hélène, d'autres encore, montraient la plus odieuse partialité. On dressait de faux inventaires; on falsifiait les procès-verbaux. Le Roi entraînait avec lui à Fontainebleau la Cour de Justice, de peur que loin de lui elle ne redevînt indépendante. C'était trop. Foucquet devenait intéressant.

L'opinion publique, d'abord si contraire à l'accusé, était presque entièrement retournée en sa faveur, lorsque plus de

trois ans après son arrestation, le 14 octobre 1664, le procureur général Chamillart déposa ses conclusions tendant à ce que Foucquet, « atteint et convaincu de crime de lèse-majesté et autres cas mentionnés aux procès », fût, « pour réparation, pendu et étranglé tant que mort s'ensuive, en une potence dressée en la place de la rue Saint-Antoine, proche la Bastille ». On trouvait généralement le procès trop nourri. Turenne disait d'une façon pittoresque, qu'on avait fait la corde trop grosse pour étrangler M. Foucquet. Les financiers, gens puissants à toute époque, remis de leur première alarme, tentaient de sauver un homme qui pouvait les entraîner dans sa chute. Car, qui n'était pas compromis dans une aussi grosse affaire?

Enfin, Colbert était devenu odieux. Son ennemi en paraissait moins noir. Quant à la Chambre elle-même, elle était divisée en deux partis à peu près égaux en force. Il y avait, d'un côté, ceux qui, comme Séguier et Pussort, voulaient plaire à la Cour en perdant Foucquet, et, de l'autre côté, ceux qui, à l'exemple d'Olivier d'Ormesson, inclinaient pour une justice ferme exempte de haine et de colère.

C'est le 14 novembre 1664 que Nicolas Foucquet comparut, pour la première fois, devant la Chambre séant à l'Arsenal. Il portait le costume d'un bourgeois: habit de drap noir avec manteau. Il s'excusa de paraître devant la Cour sans robe de magistrat, déclarant qu'il en avait vainement réclamé une. Il renouvela les protestations qu'il avait précédemment faites contre la compétence de la Chambre et refusa le serment. Puis il prit place sur la sellette et se déclara prêt à répondre aux questions qui lui seraient posées.

Les accusations qui pesaient sur lui peuvent se ranger sous quatre chefs: pensions qu'il avait prélevées sur les fermiers des impôts; fermes qu'il s'était fait adjuger sous des noms supposés; avances qu'il avait faites au Trésor; crime de haute trahison projeté et non exécuté, dont la preuve consistait dans le papier trouvé à Saint-Mandé.

La défense de Foucquet, dédaigneuse des petits moyens, fut habile et forte. Il avouait les irrégularités, mais il en

rejetait la faute sur le désordre de l'administration au temps des troubles. A l'entendre, les pensions n'étaient qu'un remboursement de ses avances. Pareillement les impôts qu'il s'était adjugés. Quant aux prêts qu'il avait faits à l'Etat, c'était nécessité absolue. Aux questions insidieuses ou violentes du chancelier, il répondit avec une habileté supérieure et autant de hardiesse que de prudence. Une fois seulement, il perdit patience et répliqua avec une hauteur qui pouvait lui faire du tort. Il intéressait décidément le monde. Les dames, pour le voir au moment où on le ramenait à la Bastille, se rendaient masquées dans une maison qui donnait sur l'Arsenal. Madame de Sévigné y fut. « Quand je l'ai aperçu, dit-elle, les jambes m'ont tremblé et le cœur m'a battu si fort que je n'en pouvais plus. En s'approchant de nous pour rentrer dans son trou, M. d'Artagnan l'a poussé et lui a fait remarquer que nous étions là. Il nous a donc saluées et a pris cette mine riante que vous lui connaissez. Je ne crois pas qu'il m'ait reconnue; mais je vous avoue que j'ai été étrangement saisie quand je l'ai vu rentrer dans cette petite porte. Si vous saviez combien on est malheureuse quand on a le cœur fait comme je l'ai, je suis assurée que vous auriez pitié de moi [1]. »

Tout ce qu'on savait de son attitude augmentait les sympathies. Les juges eux-mêmes reconnaissaient qu'il était incomparable, qu'il n'avait jamais si bien parlé dans le Parlement, et qu'il se possédait mieux qu'il n'avait jamais fait [2].

Le dernier interrogatoire, celui du 4 décembre, roula sur le projet trouvé à Saint-Mandé, et fut particulièrement favorable à l'accusé.

Foucquet répondit que ce n'était qu'une pensée extravagante, laissée imparfaite, et qu'il avait désavouée aussitôt qu'elle était sortie de son esprit, une pièce assez ridicule, ne pouvant servir qu'à lui donner de la honte et de la confusion, mais dont on ne pouvait faire un chef d'accusation

1 Mme de Sévigné, lettre du 27 novembre 1664.

2 Ibid., lettre du 2 décembre.

contre lui. Comme le chancelier le pressait et lui disait: « Vous ne pouvez pas méconnaître que ce soit là un crime d'Etat », il répondit: « Je confesse, monsieur, que c'est une extravagance, mais ce n'est pas un crime d'Etat. Je supplie ces messieurs, ajouta-t-il, en se tournant vers les juges, de trouver bon que j'explique ce que c'est qu'un crime d'Etat; c'est quand on est dans une charge principale, qu'on a le secret du prince, et que tout d'un coup on se met du côté de ses ennemis, qu'on engage toute sa famille dans les mêmes intérêts, qu'on fait livrer les passages par son gendre [1] et ouvrir les portes à une armée étrangère pour l'introduire dans l'intérieur du royaume. Voilà, messieurs, ce qu'on appelle un crime d'Etat. » Le chancelier, dont tout le monde se rappelait la conduite pendant la Fronde, ne savait où se mettre, et les juges avaient fort envie de rire [2].

L'interrogatoire terminé, la Chambre entendit l'avis des rapporteurs et prononça la sentence. Le 9 décembre, Olivier d'Ormesson commença son rapport. Il parla cinq jours de suite et conclut au bannissement à perpétuité, à la confiscation des biens, avec amende de cent mille livres, dont une moitié serait versée au Trésor public et l'autre employée aux œuvres pies. Le Cormier de Sainte-Hélène prit la parole après Olivier d'Ormesson, la garda deux jours et opina à la peine de mort. Pussort, dont le véhément discours dura cinq heures, conclut de même.

Le 18 décembre, Hérault, Gisaucourt, Noguès et Ferriol conclurent comme Le Cormier de Sainte-Hélène, et Roquesante, après eux, reprit l'avis d'Olivier d'Ormesson. Le lendemain 19, MM. de la Toison, Du Verdier, de La Baume et de Masseneau reprirent le même avis, et le maître des requêtes Poncet reprit l'avis contraire. MM. Le Féron, de Moussy, Brillac, Regnard et Besnard opinèrent conformément aux conclusions du premier rapporteur. Voysin fut

1 « Le duc de Sully, gendre du chancelier Séguier, avait livré, en 1652, le passage du pont de Mantes à l'armée espagnole. » (Note de M. Chéruel.)

2 *Journal* d'Olivier d'Ormesson, t. II, p. 263. Lettre de Mme de Sévigné du 9 décembre.

d'un avis contraire, le président de Pontchartrain vota le bannissement, et le chancelier, opinant le dernier, vota la mort. Treize juges s'étaient prononcés pour le bannissement et neuf pour la mort. Foucquet avait la vie sauve.

« Tout Paris, dit Olivier d'Ormesson, attendait cette nouvelle avec impatience; elle fut répandue en même temps partout et reçue avec une joie extrême, même parmi les plus petites gens des boutiques; chacun donnait mille bénédictions à mon nom sans me connaître. Ainsi, M. Foucquet, qui avait été en horreur, lors de son emprisonnement, et que tout Paris eût vu exécuter avec joie incontinent après son procès commencé, est devenu le sujet de la douleur et de la commisération publiques par la haine que tout le monde a dans le cœur contre le Gouvernement présent, et c'est la véritable cause de l'applaudissement général pour mon avis [1]. »

Le 22 décembre, ce même d'Ormesson s'étant rendu à la Bastille pour donner à d'Artagnan décharge des registres de l'épargne, le brave mousquetaire l'embrassa et lui dit: « Vous êtes un illustre [2]! »

Foucquet protesta, pour la forme, contre la sentence d'un tribunal dont il n'avait pas reconnu la compétence. Au reste, cette sentence ne satisfit pas le Roi, qui commua le bannissement en un emprisonnement perpétuel dans la forteresse de Pignerol. Certes, une commutation qui comporte une telle aggravation de peine, est cruelle et blesse notre sentiment. Il faut reconnaître toutefois qu'une semblable mesure était dictée par la raison d'Etat. Foucquet libre eût été dangereux. Il eût intrigué sans doute; ses trames, ses menées eussent inquiété le Roi. La religion de la patrie n'était pas enracinée dans le cœur des contemporains du grand Condé. Le plus fort lien qui unît alors les citoyens était la fidélité au Roi. Foucquet se trouvait assez délié par la haine et la colère de son maître. Il était à prévoir qu'il ourdirait avec l'étranger des trames contre la France. Ces prévisons justifient la sévérité du Roi,

1 *Journal* d'Olivier d'Ormesson, t. II, p. 283.

2 *Ibid.*, t. II, p. 286.

qui se montra dans toute cette affaire, à la fois cauteleux, violent, impitoyable et patriote.

Ce qui donne raison au Roi, c'est la conduite que Foucquet tint à Pignerol, où il arriva en janvier 1665. Il y intrigua avec une ardeur extrême, malgré les sévérités de la plus vigilante surveillance. Il ne pouvait communiquer avec âme vivante; il n'avait à sa disposition ni encre, ni plumes, ni papier. Cet habile homme, dont la solitude exaltait le génie agissant, tenta l'impossible pour se ménager des intelligences avec ses amis. Il fabriqua de l'encre avec de la suie délayée dans du vin, il fit des plumes avec des os de volaille et écrivit sur la marge des livres qu'on lui prêtait ou sur des mouchoirs. Mais Saint-Mars, son gardien, déjoua toutes les entreprises. Les valets que le prisonnier avait gagnés furent arrêtés, l'un d'eux fut pendu.

A la longue, la captivité et la maladie eurent raison de ces vaines énergies. Foucquet tomba dans une dévotion minutieuse. Il écrivit des maximes pieuses, à la manière des réflexions de mademoiselle de La Vallière [1].

On pense même qu'il composa des vers spirituels, car on sait qu'il demanda un dictionnaire des rimes, qui lui fut accordé.

Il était depuis sept années séparé des vivants quand une voix humaine l'appela. C'était Lauzun qui, enfermé à Pignerol, avait fait un trou au mur. Lauzun conta à son compagnon les nouvelles du dehors. Foucquet tendit une oreille avide. Mais quand le cadet de Gascogne lui conta qu'il avait la patente de général d'armée et qu'il avait épousé la grande Mademoiselle, d'abord avec le gré, puis contre le gré du Roi, l'autre le tint pour fou et ne crut plus rien de ce qu'il lui disait.

Vers 1679, enfin, la captivité de Foucquet se fit moins rigoureuse. Il lui fut permis de recevoir sa famille. Mais il était bien tard; ces quatorze cruelles années avaient irréparablement ruiné sa forte machine [1]. Sa vue était affaiblie, ses dents tombaient, il souffrait de douleurs par tout le corps, et sa piété croissait avec sa faiblesse. Il mourut en mars 1680, au moment où il venait de recevoir l'autorisation de se rendre aux eaux de Bourbon. Son corps, déposé dans les caveaux de Sainte-Claire de Pignerol, fut transféré l'année suivante, par les soins de madame Foucquet, dans l'église du couvent de la Visitation, rue du Faubourg-Saint-Antoine. Les registres mortuaires de cette église portent la mention suivante: « Le 28 mars 1681, fut inhumé dans notre église, en la chapelle de Saint-François de Sales, messire Nicolas Foucquet, qui fut élevé à tous les degrés d'honneur de la magistrature, conseiller du Parlement, maître des requêtes, procureur général surintendant des finances et ministre d'Etat. [2] »

La postérité ne juge pas, quoi qu'on dise, avec équité, car si elle est impartiale, elle est indifférente; elle bâcle les procès des morts qui se pourvoient devant elle. Et puis la postérité n'est pas une Cour de justice, c'est une cohue où l'on ne s'entend pas, et que, par intervalles seulement, une grande voix domine. Enfin ses jugements ne sont point définitifs, puisqu'une autre postérité la suit, qui peut casser les arrêts de la précédente et en rendre de nouveaux qu'une nouvelle postérité cassera peut-être à son tour. Pourtant, certaines causes semblent à jamais perdues devant les hommes, et je me vois contraint de ranger la cause de Foucquet parmi celles-là. Il fut concussionnaire, et sur ce point définitivement acquis, il est condamné sans appel. Quant aux circonstances atténuantes, il n'est pas malaisé de lui en trouver. D'illustres exemples, mieux encore, de perpétuelles sollicitations et l'impossibilité d'observer aucune règle dans des temps troublés, le poussaient à voler pour l'Etat et les grands: il en garda quelque chose, et trop

1 Le comte de Vaux, fils aîné de Foucquet, ayant rapporté de Pignerol les manuscrits de son père, en publia un extrait: *Conseils de la sagesse* ou *Recueil des maximes de Salomon*. Paris, 1683, 2 vol. in-12.

1 [Contrairement à ce que pensait Anatole France, Foucquet n'avait pas un tempérament très vigoureux. Les portraits le confirment *(Note de Jean Cordey)*.]

2 Delort, *Détention des philosophes*, t. I, p. 53.

même; il fut coupable, sans doute, mais sa faute semble bien atténuée quand on entre dans l'ordre des faits et dans l'esprit du temps. Je vais dire enfin ce qui vaut une sorte de pardon à la mémoire de Nicolas Foucquet. Je le dirai en deux vers charmants qui sont de Pellisson et qui semblent être du fabuliste, son ami. Pellisson, dans une épître au Roi, disait de Foucquet:

D'un esprit élevé, négligeant l'avenir,
Il toucha les trésors, mais sans les retenir.

C'est là ce qui rachète et relève cet homme. Il fut libéral; il aimait donner et il savait donner. Et qu'on ne dise pas, au nom de je ne sais quelle maigre et hargneuse morale, que s'il toucha les trésors sans les retenir, il n'en fut que plus coupable, joignant la prodigalité à l'indélicatesse. Non, ses largesses restent à son honneur, elles montrent que le principe de ses concussions n'était point vil, et que si cet homme se perdit, il fut poussé à sa perte, non par les suggestions d'une bassesse naturelle, mais par l'aveugle impulsion d'un génie naturellement magnifique. Aussi Foucquet restera dans l'histoire le consolateur du vieux Corneille et le protecteur délicat de La Fontaine.

On ne niera pas ses fautes, ses crimes d'Etat, mais on voudra les oublier un moment et on dira: « Ce qu'il y eut dans sa conduite de noblesse vraie, et même de belle folie efface à demi le mal qui n'est que trop prouvé. »

Le Château de Vaux

DANS le cours de son procès, Foucquet déclara qu'il avait commencé les travaux de sa maison de Vaux dès 1640. Sa mémoire en cela n'était point fidèle. Si l'on s'en rapportait à la légende d'une gravure de Pérelle, d'après Israël Silvestre, on assignerait, pour début des travaux, la date de 1653, mais il est certain qu'Israël Silvestre dessina le château sur un projet qui n'était pas tout à fait définitif. Le plan *ne varietur*, signé en 1656, ne fut pas non plus suivi exactement [1]. Ce n'est qu'en 1657 que les registres de la paroisse de Maincy attestent la présence d'ouvriers étrangers venus pour construire sur la terre de Vaux.

L'architecte Louis Le Vau, choisi par Foucquet, n'était point à ses débuts. Il avait déjà construit « une maison à la pointe de l'île Notre-Dame [2] » qui n'est autre que l'hôtel Lambert [3], dans lequel on admirait des nouveautés ingénieuses. On vantait la chambre de la présidente de Torigny, située au second étage, et que Le Sueur avait décorée avec une élégance qui rappelle les peintures murales d'Herculanum. Cette chambre était appelée chambre à l'italienne, « parce que, dit Guillet de Saint-Georges, la beauté de la

1 Bonnaffé, *ouvrage cité*, p. 27.

2 Guillet de Saint-Georges, dans les *Archives de l'art français*, 1853, in-8°, t. III.

3 Habité successivement par le président de la Chambre des Comptes, Lambert Torigny, par la marquise du Chastellet, par M. de La Haye, par le comte de Montalivet, par l'administrateur des Lits militaires, et par le prince Adam Czartoryski, possesseur actuel (1888).

la menuiserie et la richesse des lambris y tenaient lieu de tapisseries ».

Le Vau, né en 1612, était donc âgé de quarante-trois ans quand il signa le plan *ne varietur*. On connaît mal la vie de cet homme, dont les œuvres sont illustres. Un acte, passé à la date du 23 mars 1651 [1], le qualifie de « noble homme, conseiller et secrétaire du Roi, maison et couronne de France ». Il demeurait alors à Paris, rue du Roi-de-Sicile, avec sa femme et ses trois enfants en bas âge, Jeanne, Louise et Nicolas.

On lui doit, outre l'hôtel Lambert et le château de Vaux, le plan du collège des Quatre-Nations, devenu le Palais de l'Institut; la maison Bautru, appelée par Sauval « la Gentille » et gravée par Marot; l'hôtel de Pons, bâti rue du Colombier (aujourd'hui rue du Vieux-Colombier) pour le président Tambonneau; l'hôtel Deshameaux, qui avait, dit Sauval, une chambre à l'italienne; l'hôtel d'Hesselin, dans l'île Saint-Louis; l'hôtel de Rohan, rue de l'Université; le château de Livry, nommé depuis Le Raincy, bâti pour l'intendant des finances Bordier; le château de Seignelay; un château proche Troyes; le château de Bercy [2].

Ajoutons que Louis Le Vau, devenu premier architecte du Roi, remplaça Gamard dans la direction des travaux de l'église Saint-Sulpice, et qu'à son tour, Daniel Gittard lui fut substitué en 1660 [3].

Louis Le Vau mourut à Paris. Son corps fut porté en l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, sa paroisse, le samedi 11 octobre 1670, comme en font foi les registres mortuaires de cette église. On y lit, à la date ci-dessus dite : « Ledit jour fut inhumé messire Louys Levau, âgé de cinquante-sept ans ou environ, décédé ce matin à trois heures, vivant conseiller du Roy, en ses conseils, intendant et ordonnateur général des bastiments de Sa Majesté, premier architecte de ses

1 Cf. Jal, *Dictionnaire*.

2 Ad. Lance, *Dictionnaire des architectes français*. Paris, 1872, 2 vol. in-8°, art. Levau (Louis).

3 *Archives de l'art français*, t. I, 1852, in-8°.

bastiments, secrétaire de Sa Majesté, maison et couronne de France, etc., pris devant la rue des Fossés, à l'ancien hostel de Longueville [1]. »

Pour créer la terre de Vaux dans sa prodigieuse magnificence, il fallut raser trois villages : Vaux-le-Vicomte avec son église et son moulin, le hameau de Maison-Rouge et

1 On trouve dans les *Archives de l'art français* (t. I) une pièce concernant Louis le Vau, dont le texte suit :

« L'on envoye le plan et dessein du bastiment de l'église cathédrale de Saint-Pierre de Nantes, dont ce qui reste à faire est marqué en rouge : laquelle église a cent onze pieds de haulteur, depuis le plan pied jusques aux clefs des voultes pendantes aux rencontres des diagonales ; et les basses aisles et chappelles ont de hauteur cinquante et six pieds, à prendre aussy de plan pied.

» On désire parachever ladite église, et observer la cimétrie autant que faire se pourra, et faire des basses aisles et chappelles autour du chœur, comme celles qui sont au droict de la nef.

» La question est que, pour parachever ledit ouvrage, il est nécessaire de rompre les murailles de la ville, pour porter le reste dudit ouvrage dans le fossé ; et l'on voudroit ne prendre de terrain que le moins qu'on pourra, pour ne diminuer par trop la largeur dudit fossé. C'est pourquoi l'on propose de retrancher les trois chappelles du derrière du chœur, marquées de la lettre H.

» Mais, si on retranche lesdites trois chappelles, on voit que les arcs-boutants, qui buteront le chœur, n'auront pas la butée comme ceux qui butent la nef ; et, par ce moyen, la force desdits arcs-boutants sera amoindrie, et la cimétrie perdue dans le lieu où l'église est le plus en vue.

» On envoye, oultre le plan cy-dessus, l'élévation des piliers et arcs-boutants, pour faire voir de la façon qu'ils sont faicts à l'endroict de la nef.

» Le tout pour sçavoir si on peult retrancher lesdites trois chappelles, avec seureté des voultes du chœur et de tout l'édifice. »

Ce qui suit est de la main de Le Vau :

« Pour répondre aux demandes cy-dessus, je sertifie, moy, Le Vau, architecte ordinaire des bastiments du roy, après avoir veu le plan et élévation des arcs-boutants de l'esglise de Nantes, quy m'a esté envoyé, avoir le tout fort examiné et considéré, et mesme avoir faict quelques desseings pour pouvoir changer et oster les chappelles H H H : néanmoins, ayant trouvé que tout ce que l'on pourroit faire sur ce sujet, ne pouvait se faire sans afoiblir et endommager beaucoup les piliers du chœur et aultres ailes, et en oster toute la simettrie, en un mot la ruiner, j'ay jugé à propos de ne pas proposer mon desseing, et ce que j'en avois faict ; mon advis étant d'en demeurer au premier desseing et continuer l'esglise comme elle est commencée, ce quy ne se peut faire autrement, sans grand préjudice de la simettrie de ladite esglise. En témoin de quoy j'ay signé la présante.

» LE VAU. »

celui de Jumeaux. Ce qu'on remua de terre est inimaginable. Des roches immenses furent enlevées. Des canaux profonds furent creusés.

Foucquet pressait les travaux avec l'impatience d'une âme démesurée. Dès 1657, l'animation était si grande dans les chantiers, qu'on en parlait comme d'une chose immodérée et royale. Foucquet sentit qu'il importait de cacher des travaux qui supposaient une dépense immense. Il écrivit le 8 février 1657:

« Un gentilhomme du voisinage, qui s'appelle Villevessin, a dit à la Reine qu'il a été ces jours-ci à Vaux, et qu'il a compté à l'atelier neuf cents hommes. Il faudrait pour empêcher cela autant qu'il se pourra, exécuter le dessein qu'on avait fait de mettre des portières et de tenir les portes fermées. Je serais bien aise que vous avanciez tous les ouvrages le plus que vous pourrez avant la saison où tout le monde va à la campagne, et qu'il y ait en vue le moins de gens qu'il se pourra ensemble [1]. »

Si l'on rapproche du témoignage de M. de Villevessin une note écrite par Foucquet le 21 novembre 1660, on aura sujet de croire qu'il y eut un moment jusqu'à 18 000 ouvriers occupés aux travaux des bâtiments et des jardins [2]. De tels travaux ne pouvaient rester secrets. Colbert, jaloux pour son Roi et peut-être pour lui-même, vint les visiter en secret. Vatel, maître d'hôtel de Foucquet, celui-là même qui passa plus tard au Roi et mourut comme on sait, Vatel, bon serviteur, surprit la visite secrète de Colbert et en avertit son maître. Foucquet prit quelques précautions. L'affaire n'en fit pas moins un bruit fâcheux à la Cour. Un jour qu'il visitait avec Monsieur les bâtiments du Louvre, le Roi se plaignit à son frère qu'il n'avait pas d'argent pour la continuation de ce grand édifice. Sur quoi, Monsieur répondit en badinant:

1 Lettre citée par M. Pierre Clément, *Histoire de Colbert*, p. 30.

2 Je cite presque littéralement une phrase de M. Eugène Grésy. Le précieux travail de M. Grésy sur le château de Vaux a été inséré dans les *Archives de l'art français*, t. I, pp. 1 et suiv.

— Sire, il faut que Votre Majesté se fasse surintendant des finances pendant seulement un an, et elle aura de quoi bâtir [1].

Ces chantiers immenses nécessitaient de grands établissements: Foucquet fonda à Maincy un hôpital nommé la Charité, où les ouvriers souffrants étaient reçus [2].

Une manufacture de tapisserie fut également établie à Maincy. C'est là que furent exécutés, sur les dessins de Le Brun: les *Chasses de Méléagre* et l'*Histoire de Constantin* [3].

Le Brun vint lui-même s'établir à Maincy avec sa femme Suzanne Butay dans l'automne de 1658.

Ce grand artiste ne fournit pas seulement des cartons de tapisserie, il décora de peintures allégoriques les plafonds des salles du château. Plusieurs sculptures furent également exécutées sur ses dessins. C'est ainsi que les quatre lions qu'on voit encore au pied de l'escalier qui conduit à la grande terrasse des Grottes, sont de l'invention du peintre. Du moins, Mlle de Scudéry l'affirme-t-elle. Ces lions ont le visage presque humain. On sait que l'art du XVIIe siècle traitait très librement les animaux sauvages. Ce visage exprime la fierté en même temps que la douceur. Il tient entre ses griffes innocentes pour lui un écureuil poursuivi par une couleuvre. Encore Colbert!

Il me suffira pour remplir ma tâche de rappeler les grandes journées de Vaux. Il y en eut peu, et la plus éclatante fut la dernière.

Après le mariage du Roi et de l'infante à Saint-Jean-de-Luz [4], la Cour reprit le chemin de Paris. Elle s'arrêta à Fontainebleau et Foucquet la reçut à Vaux avec cette magnificence audacieuse qu'il préférait aux réalités mêmes du

1 Cimbert et Danjou, *Archives curieuses de l'Histoire de France*, 2e série, t. VIII, p. 415. (Portraits de la Cour.)

2 M. Eugène Grésy, *loc. cit.*, p. 7.

3 On sait que les ateliers de tapisserie de Maincy, transportés à Paris sur l'ordre du Roi, après la disgrâce de Foucquet, devinrent les Gobelins. (Lacordaire, *Notice sur les Gobelins*, 2e éd., 1855, p. 65.) Cf. aussi l'*Histoire de la tapisserie*, par J. Guiffrey.

4 9 juin 1660.

pouvoir. On se promena dans les jardins où jouaient les eaux, et le souper fut admirablement servi. La gazette nous a conservé le souvenir des fruits et des fleurs qui ornaient la table, ainsi que des « conserves de toutes couleurs, fritures et pâtisseries qui y furent servies [1] ».

Un an après, le château de Vaux reçut la veuve de Charles Ier, Henriette de France, reine d'Angleterre. Elle était accompagnée de sa fille, Henriette d'Angleterre et du duc d'Orleans, son gendre. Henriette, ou, pour lui rendre son titre, Madame, dans tout l'éclat de sa jeunesse, avait le génie de la galanterie et des grandes affaires. Elle était pressée de vivre et elle brûlait en coquetteries et en intrigues une vie qui devait durer peu de temps. Une personne de ce caractère, placée si près du Roi, était faite pour intéresser l'ambitieux Foucquet. Il la reçut avec un raffinement de magnificence. Il lui donna, après dîner, la comédie. C'est Molière lui-même, déjà estimé pour le naturel soutenu et la vérité du ton, qui fournit la pièce. Il la donna dans son entière nouveauté, avant que la ville, ni même la Cour, ne l'eussent goûtée. C'était *l'Ecole des maris* [2].

Peu de temps après, le château de Vaux devait être témoin d'une fête plus éclatante encore, la dernière. Quand Foucquet y convia le Roi, l'esprit d'imprudence et d'erreur était répandu sur lui. Tout ce qui l'entourait, hommes et choses, lui criait vainement: Aveugle! aveugle!

Le Roi partit de Fontainebleau le 17 août 1661 et se rendit à Vaux dans un carrosse où avaient pris place avec lui, Monsieur, la comtesse d'Armagnac, la duchesse de Valentinois et la comtesse de Guiche. La Reine mère y alla dans son carrosse et Madame en litière. La jeune reine, retenue à Fontainebleau par sa grossesse, n'était point de cette fête cruelle. Plus de six mille personnes étaient invitées. Le Roi et la Cour commencèrent par visiter le parc. On se récria sur

1 Cf. Loret, lettre du 24 juillet 1660.
2 Loret, lettre du 17 juillet 1661.

les grandes eaux. « Il y eut, dit La Fontaine [1], grande contestation entre la Cascade, la Gerbe d'eau, la Fontaine de la Couronne et les Animaux, à qui plairait davantage. » On visita aussi le château, et les peintures de Le Brun furent vivement admirées.

Le Roi contenait mal sa colère contre un luxe qui lui semblait volé et qu'il devait imiter plus tard, à Versailles, avec l'application d'un bon élève. Il fut irrité, dit-on [2], d'un tableau allégorique où Le Brun avait mis la figure reconnaissable de mademoiselle de La Vallière. Le fait est douteux. Mais il est certain que les courtisans, auxquels la malignité donnait de bons yeux, remarquaient sur tous les lambris la devise de Foucquet: *Quo non ascendam?* ou *Quo non ascendet?* accompagnant un écureuil (ou foucquet) grimpé dans un arbre. Louis XIV, si l'on en croit Choisy, eut la pensée d'arrêter l'insolent sur-le-champ, et c'est la Reine mère, longtemps amie de Foucquet, qui l'en empêcha. Mais cette impatience s'accorde mal avec la duplicité patiente dont le jeune Roi faisait preuve en ces conjonctures. Presque en ce moment même, ne demandait-il pas une autre fête à son libéral sujet pour les relevailles de la jeune reine [3]?

Après la promenade, on tira une loterie où tous les invités gagnèrent, les femmes des bijoux, les hommes des armes. Puis on servit une collation ordonnée par Vatel, et dont le prix fut évalué à cent vingt mille livres. « La délicatesse et la rareté des mets furent grandes, dit La Fontaine, mais la grâce avec laquelle monsieur le Surintendant et madame la Surintendante firent les honneurs de leur maison le fut encore davantage. » L'office du château contenait alors pour le moins trente-six douzaines d'assiettes d'or massif et un service de même métal [4]. Après le souper, les invités se rendirent à l'allée des Sapins, où un théâtre avait été dressé.

1 *Lettre à Maucroix*, 9e édit., citée t. III, p. 301.
2 Choisy, dans ses *Mémoires*. Edit. citée, p. 567.
3 Cf. La Fontaine, lettre précédemment citée.
4 Cf. Chéruel, *loc. cit.*, qui cite (t. II, p. 223) les portefeuilles de Vallant, t. III, à la Bibliothèque Nationale, manuscrits.

Le goût des machines régnait alors. Celles de Vaux furent merveilleuses. Les trucs étaient de Torelli et les décors de Le Brun.

Deux enchanteurs, pleins de savoir
Firent tant, par leur imposture,
Qu'on crut qu'ils avaient le pouvoir
De commander à la nature.
L'un de ces enchanteurs est le sieur Torelli,
Magicien expert et faiseur de miracles;
Et l'autre, c'est Lebrun, par qui Vaux embelli
Présente aux regardants mille rares spectacles [1].

On vit des rocs s'ouvrir, des termes se mouvoir.

La scène représentait un rocher affreux dans une solitude désolée. Le rocher se changea soudain en coquille, et la coquille s'étant ouverte, il en sortit une nymphe. C'était la Béjart, qui récita un prologue de Pellisson. « Dans ce prologue, la Béjart, qui représente la nymphe de la fontaine où se passe cette action, commande aux divinités qui lui sont soumises de sortir des marbres qui les enferment et de contribuer de tout leur pouvoir au divertissement de Sa Majesté. Aussitôt les termes et les statues qui font partie de l'ornement du théâtre se meuvent, et il en sort, je ne sais comment, des faunes et des bacchantes qui font l'une des entrées du ballet. C'est une fort plaisante chose de voir accoucher un terme et danser l'enfant en venant au monde. »

Au ballet succéda la comédie, qui avait été conçue, faite et apprise en quinze jours: c'était *les Fâcheux*, de Molière. Cette comédie est elle-même, comme on sait, mêlée de danses et finit par un divertissement. « C'est du Térence », disait-on. Sans doute, c'est du Térence à la diable. La nuit fut une de ces nuits enflammées, dont parle Racine dans la plus mondaine de ses tragédies. Un feu d'artifice jaillit en l'air. Ce fut une pluie d'étoiles. Puis, lors du départ du Roi, la lanterne du dôme qui surmontait le château s'enflamma et vomit des

1 La Fontaine, *Lettre à Maucroix*, édit. cit. t. III, p. 304.

gerbes de fusées et des bouquets de serpenteaux. On sait quel fut le triste lendemain de ce jour splendide.

Ma tâche est terminée.

M[me] Foucquet, dont nous avons esquissé plus haut la biographie, était séparée de biens d'avec son mari avant l'arrêt du 19 décembre 1664. Elle put conserver une part considérable de sa fortune. Le 19 mars 1673, elle racheta aux créanciers, pour un million deux cent cinquante mille livres, la vicomté de Melun, avec la terre de Vaux, et en fit donation à son fils Louis-Nicolas Foucquet, par divers actes datés de 1683, 1689, 1703. Son fils étant mort sans postérité en 1705, elle vendit ce domaine le 29 août 1705, à Louis-Hector, duc de Villars, maréchal de France, qui le céda le 27 août 1764, à C.-Gabriel de Choiseul, duc de Praslin, pair de France, pour un million six cent mille livres [1]. Le château resta dans la famille Choiseul-Praslin, jusqu'au 6 juillet 1875.

Par une heureuse destinée, il devint à cette époque la propriété de M. A. Sommier. On peut dire que de ce jour les arts et les lettres veillaient sur sa conservation. Car M. Sommier joint à l'amour de l'art le goût le plus sûr, et M[me] Sommier est la fille de M. de Barante, l'illustre historien. Mais c'était peu pour M. Sommier de conserver ce monument historique. Sa magnificence éclairée ne recula devant aucun sacrifice pour restaurer les cascades et ces grottes dont s'émerveillait jadis La Fontaine, et qui n'étaient plus que des ruines recouvertes de broussailles où les vipères faisaient leurs nids et les lapins leurs terriers. Dans cette noble tâche, M. Sommier fut secondé heureusement par un savant architecte, M. Destailleur.

Aussi bien était-il juste que les Lettres et les Arts s'unissent pour féliciter M. Sommier. Le restaurateur du château de Vaux a bien mérité des uns et des autres. Il lui était réservé

1 Promenade faite par les adhérents à l'Ami des Monuments, au château de Vaux-le-Praslin, ou le Vicomte, près Melun, dans l'*Ami des monuments*, revue fondée et dirigée par M. Charles Normand, année 1887, p. 301, nº 4, in-8º.

de réaliser dans toute sa splendeur le *Songe de Vaux*. Il a dit d'une voix obéie :

Fontaines, jaillissez,
Herbe tendre, croissez
Le long de ces rivages.
Venez, petits oiseaux,
Accorder vos ramages
Au doux bruit de leurs eaux [1].

1 Le Château de Vaux appartient actuellement au comte de Vogüé, héritier de Mme Edme Sommier *(Note de l'éditeur)*.

LE PALAIS DE FONTAINEBLEAU

Le Palais de Fontainebleau

Je n'imagine pas de plaisir plus noble et plus charmant à la fois qu'une visite au Château de Fontainebleau. S'il est vrai qu'aux temps évangéliques les pierres criaient la gloire de Dieu, là, elles chantent les beautés de la France, et c'est un émerveillement que de marcher parmi ces témoignages somptueux d'un passé tragique ou galant, magnifique ou terrible. Depuis François 1er jusqu'à Napoléon, tous les souverains y ont laissé des souvenirs de leur passage et des monuments de leur magnificence. L'art de la Renaissance l'a doté de ses plus riches merveilles et le goût Louis XVI de ses plus délicats ornements. Il garde, dans son silence, un air de fête et de courtoisie.

L'histoire s'y lit mieux que dans un livre. Ces salles ont gardé d'antiques échos. La Galerie de Henri II trahit, par mille chiffres enlacés, de royales amours. Dans ce pavillon retentit la dispute solennelle dans laquelle Duplessis-Mornay fut vaincu. Dans ce cabinet, Henri IV sacrifia un compagnon d'armes au bien de l'Etat; dans cette chambre, madame de Maintenon décida, en faisant de la tapisserie, du sort de l'Espagne. Dans cette salle de spectacle, *le Devin du village* fut représenté devant le roi. Cette cour vit les adieux héroïques de l'Empereur déchu après trente victoires « blessées à mort ».

Quels spectacles et quels souvenirs! En est-il de plus propres à charmer les yeux, à remplir l'esprit, à gonfler les cœurs?

Je voudrais, pour ma part, que tous les Français fissent le pèlerinage de Fontainebleau. Ils y apprendraient à respecter, à admirer, à aimer l'ancienne France, qui a enfanté ces prodiges. Nous croyons trop aisément que la France ne date que de la Révolution. Quelle erreur détestable et funeste! C'est de la vieille France que la nouvelle est sortie. Ne serait-ce que pour cela, il faudrait la chérir. Il n'y a de salut pour nous que dans la réconciliation de l'ancien esprit et du nouveau. Il me semble que, bien mieux que partout ailleurs, c'est à Fontainebleau que cette réconciliation pourrait s'opérer par un coup de la grâce. C'est pourquoi je supplie tous mes compatriotes d'aller passer une journée dans ce palais, dont les souvenirs marquent la continuité de l'esprit français à travers tous ces régimes qu'une illusion nous montre opposés entre eux, mais qui, en réalité, sortent naturellement, nécessairement l'un de l'autre. Ils s'en iraient de là, j'en suis sûr, dans un heureux état d'esprit, aimant leur temps, qui est ingénieux, inventif, tolérant, spirituel, et respectant les vieux âges et leur fécondité magnifique.

Ils ne manqueront pas, au sortir du Palais, de se promener dans la forêt, dont les arbres séculaires, qui verdoient pour nous, verdiront encore pour nos enfants et nous enseignent que la vie est trop courte pour qu'on doive l'occuper d'autre chose que de ce qui élève et de ce qui console.

Et vraiment, nous avons maintenant, pour nous accompagner dans notre visite au Palais de Fontainebleau, un guide sûr, un compagnon excellent. Je l'ai éprouvé par moi-même. Un artiste, un savant que ses vastes travaux ont mis dans les premiers rangs de notre Ecole d'architecture archéologique, l'auteur d'une grande Monographie du Palais de Fontainebleau admirée des connaisseurs, M. Rodolphe Pfnor, après avoir travaillé trente ans pour des spécialistes, a, dans un élan de sympathie, composé un petit livre qui s'adresse à tout le monde: une description du Palais de Fontainebleau, le *Guide artistique et historique*. C'est un itinéraire tout à fait pratique et qui nous conduit de salle en salle, dans l'ordre déterminé par les règlements.

Chaque salle est décrite, son histoire contée avec agrément et bonhomie. C'est un artiste qui parle, et cet artiste est historien, même philosophe au besoin, et toujours galant homme. Et puis, songez qu'il a étudié vingt ans son Fontainebleau, qu'il l'aime, qu'il en connaît toutes les pierres, qu'il en évoque tous les souvenirs. Aussi son livre a-t-il le charme des choses faites avec amour. Un des principaux mérites de cet ouvrage est dans les figures qui sont d'une finesse merveilleuse et telles qu'on devait les attendre d'un dessinateur aussi habile que M. Rodolphe Pfnor. Au retour vous pourrez feuilleter votre *Guide* et vous croirez être encore dans la Galerie de Henri II ou dans la Chambre de Marie-Antoinette.

J'ai les gravures sous les yeux et je ne me lasse pas de les examiner, d'y chercher les moindres détails des moulures et des sculptures ou de l'ameublement, et c'est avec une entière satisfaction que je présente au public le livre et l'auteur.

FAUST

A propos d'une traduction nouvelle

Le *Faust* de Gœthe

A M. CAMILLE BENOIT

Il me semble, cher ami, que vous devez être très heureux, puisque vous êtes musicien. J'en suis arrivé à croire que c'est seulement par la musique qu'on peut approcher en ce monde du parfait contentement. La musique, c'est l'art par excellence. Je ne me consolerai jamais d'être organisé de manière à ne la pas bien sentir. La nature, en me donnant les oreilles de Caliban, a fait, j'ose le dire, une cruelle sottise. Comme j'aimerais la musique, s'il m'était permis! Mais, ne pouvant l'aimer, je la désire. Vous savez que le désir est puissant: il crée ce qu'il veut. Aussi je suis bien sûr, pour peu que nous soyons immortels, de devenir un jour un bon musicien.

En attendant, je me contenterais de la poésie, si j'étais sage. Elle a amusé, avec des contes, l'enfance de l'humanité; mais aujourd'hui, elle n'amuse plus que les poètes. Elle tient par trop de fils à la réalité, elle suit de trop près les accidents vulgaires, pour nous exalter et nous ravir comme le fait la musique. La poésie s'exprime par des mots et dépend du langage: c'est une grande infirmité, car les langues ont pour principe l'utile et non le beau, et c'est les pervertir que de les orner. La poésie ne possède ni domaine distinct, ni apanage légitime: elle dispute sans cesse ses sujets à la prose et elle ne réussit pas à s'enfermer dans des frontières fixes. Je dirai plus: elle n'a pas, pour ainsi dire, d'instrument qui lui soit propre. Son mode d'expression, le vers, change selon les temps et selon les lieux. Un vers grec, un vers hébreu, un vers français, un vers allemand résultent

de combinaisons si différentes, que c'est un abus de les désigner par le même nom. Le vers français a, pour sa part, toutes sortes de belles qualités; mais il était surtout, dans l'origine, un excellent aide-mémoire. Tout perfectionné qu'il est aujourd'hui, il ne suffit plus aux exigences de ceux qui l'emploient. La poésie se rapproche de jour en jour de la musique. Bientôt elle se perdra en elle. C'est un progrès vers lequel les poètes de la jeune école marchent obscurément.

En attendant, il y a des poésies, il n'y a pas *une* Poésie, tandis qu'il y a *une* Musique. La musique, cher ami, est en même temps le plus libre des arts et le plus régulier. Il ne connaît de loi que celle des nombres, et c'est la seule qui ne se laisse jamais fléchir. La musique est, comme la mathématique, exacte parce qu'elle est idéale. Etre à la fois mathématicien et musicien, c'est posséder le bonheur parfait, c'est embrasser les deux pôles de la certitude humaine, c'est vivre exempt de trouble et d'inquiétude.

Mais on veut quelquefois être troublé. Le mal de l'inquiétude est cher au cœur de l'homme. Le monde de l'harmonie est comme les jardins de Rasselas. Il lasse par ses délices. C'est pourquoi, sans doute, au sortir de vos concerts, vous vous jetez si volontiers dans les disputes de la pensée et parmi les images des arts. Vous avez été désigné pour conserver, au Louvre, nos trésors de peinture, et jamais les chefs-d'œuvre n'eurent un plus digne gardien. Vous êtes curieux, cher ami, de science, d'art et de littérature. Vous êtes bon prince, et ce n'est pas vous qui auriez cherché à la poésie les querelles que je viens de lui faire. Tout à l'heure, j'étais injuste: je lui demandais l'impossible. Elle le donne quelquefois. Faut-il se fâcher parce qu'elle ne le donne pas toujours? Du moins, vous voulez que la poésie soit poétique. C'est pourquoi vous allez la chercher volontiers en Angleterre et en Allemagne.

Aucun de ceux qui vous connaissent n'a été surpris de vous voir vivre de longues heures le *Faust* de Gœthe. Je viens de lire, pour la troisième fois, la traduction fidèle que vous avez faite de ce grand poème. Je n'avais jamais vu

le monstre de si près, ni si distinctement. Grâce à vous, je crois le sentir comme il faut. J'ajouterai que je ne le comprends pas plus qu'il ne faut. Gœthe, vous le savez, ne craignait rien tant que les grands exégètes. « Les Allemands, disait-il, sont d'étonnantes gens!... Les voilà qui viennent et me demandent quelle idée j'ai voulu personnifier dans mon *Faust*, comme si je le savais moi-même. » Dieu me garde d'en savoir plus que Gœthe sur ce sujet! Vous seriez le premier à m'arrêter si j'osais soumettre la fantaisie du poète à un rigoureux système d'interprétation.

Gœthe, m'avez-vous dit vous-même, a marché dans son *Faust* d'image en image et de sentiment en sentiment, associant les motifs poétiques et cherchant matière à une merveilleuse variété de rythmes. C'est là une vérité. Vous me l'avez enseignée, cher ami; vous avez fait mieux encore: vous me l'avez fait sentir. L'on suit dans votre version la trace rompue, mais harmonieuse encore, des mètres divers employés par le poète. Cette richesse d'art abonde surtout dans la deuxième partie du *Faust*: elle pénètre, elle submerge, elle entraîne tous les matériaux intellectuels qui lui sont apportés. Gardons-nous d'expliquer ce que l'on doit seulement sentir. En face de la beauté d'une femme, qu'ajouterait la myologie au désir? Devant un chef-d'œuvre, il n'y a qu'un sentiment qui réponde à tout: c'est l'admiration.

Est-ce à dire qu'il faille en user timidement envers ce qui est beau? Non pas. Le grand poète ne fait ses chefs-d'œuvre que pour que chacun de nous les refasse à son tour. Lire une œuvre, c'est la créer à nouveau. Quand je lis le *Faust*, c'est mon *Faust*. Je l'ai refait à mon image. Les plus beaux ouvrages de l'humanité sont ceux qui se prêtent le mieux à ces appropriations, ceux qui sont tout à tous, ceux dans lesquels nous pensons le mieux.

On peut dire, en ce sens, qu'un certain degré de vague est nécessaire aux conceptions des poètes pour qu'elles se répandent dans la conscience populaire. Les images indéterminées nous donnent seules le frisson du beau. Nous n'avons d'amours surhumaines que pour les Andromaque,

les Didon, les Ophélie, les Chimène, les Marguerite. Or, ce que nous savons d'elles est en somme peu de chose. Elles cesseraient d'être idéales si elles étaient mieux connues. Le *Noli me tangere* est le grand secret de la poésie comme il est la suprême habileté de l'amour.

Je dirai plus. Toute la poésie consiste dans le vague. Le plus grand poète ne saurait ajouter un atome à la nature. Où le prendrait-il? Il peut, au contraire, il doit retrancher beaucoup. Et, dans le fait, plus il a de génie, plus il simplifie. Quand il a détourné notre esprit d'un très grand nombre de circonstances et concentré notre attention sur quelques points choisis, il a fait son œuvre. Voyez Marguerite. Elle est poétique parce qu'elle ne fait que passer et que nous ne connaissons d'elle que sa destinée. Toute destinée, vue d'ensemble et comme à vol d'oiseau, est essentiellement touchante et poétique. La plus commune nous émeut quand on nous la montre en raccourci. Une fille séduite et qui tue son enfant, la belle affaire! disent des critiques qui croient avoir tout dit. Tout beau! Cette fille, c'est l'irrémédiable misère des filles ignorantes et pauvres. C'est une destinée qui renferme mille et mille destinées.

Les économistes, les moralistes, les historiens du crime ou de la charité rencontrent tous les jours une nouvelle Marguerite, et ils nous la racontent. Mais ils ne savent pas faire tenir en elle toutes les Marguerite. Le poète le sait.

Voilà pourquoi l'humanité aime ceux qui lui content en vers ou en prose de belles aventures. Nous voulons qu'on nous parle de nous sous des noms magiques. Nous nous cherchons, nous nous trouvons dans Hamlet, dans Don Quichotte, dans Faust.

Faust, c'est vous, c'est moi, c'est l'homme. Quand je dis l'homme, je veux dire l'élite du genre humain, l'homme par excellence, celui qui est, comme on disait au temps de Faust lui-même, le vrai microcosme, le reflet intelligent et sensible de l'univers. Au point de vue purement philosophique, je ferais bon marché de toutes les diableries dont il est tympanisé, s'il ne portait véritablement en lui les démons que le

poète nous montre; mais l'enfer est dans son cœur. Il n'est pas jusqu'à Méphistophélès qui ne soit l'expression visible de l'âme du docteur. Oui, Méphistophélès, c'est le génie de Faust; c'en est au moins la moitié. Si vous n'y consentez pas, je dirai que c'est la moitié de sa destinée et de sa fatalité.

Un jour, comme je dînais avec des amis, une vieille servante bretonne nous déclara, en mettant un plat sur la table, qu'elle avait vu le diable à Quimper. Un rationaliste qui l'entendit ne s'avisa-t-il pas de lui répondre qu'elle rêvait et qu'il n'y avait pas de diable. Certaine personne de ma connaissance parla tout aussitôt plus sagement.

— Ma bonne femme, lui dit-il, à supposer même que le diable n'existât pas avant que vous l'eussiez vu, il existe maintenant: vous l'avez créé. Gardez-vous-en.

Eh bien! Faust a créé son diable comme ma vieille servante créa le sien. L'un est un diable de commère, l'autre est un diable de philosophe. Ce dernier est de la pire espèce. Nous faisons nos diables à notre image.

Et quel drame touchant que ce drame intérieur dont le héros est double et se combat lui-même! Quelle situation que celle de Faust, placé entre l'intelligence et le sentiment!

Il s'est donné pendant soixante ans la joie de comprendre, et il a reconnu que cette joie était triste. Il a voulu sentir, et c'est alors qu'il a rencontré Méphistophélès. Pourquoi? Ah! c'est que le monde du sentiment est le monde de l'action, c'est qu'aimer c'est agir, et qu'il n'y a pas d'action qui soit tout à fait innocente. Faust a-t-il donc mal fait de vouloir aimer et agir? Non, car c'est là vivre. Si aucun de nos actes n'est entièrement bon, aucun n'est entièrement mauvais. On doit vivre quand on est vivant. Il n'est que trop vrai: le diable est en chacun de nous. Mais, quoi qu'en dise une farouche théologie, nous ferons notre salut et le sien, parce que tout, en définitive, nous conduit à nos fins, que ces fins doivent être bonnes, et que le monde est divin, s'il est vraiment le monde.

C'est là un peu, ce me semble, la morale de M. Ernest Renan. Ce grand homme aussi veut que tout le monde soit

sauvé. Je voudrais bien savoir ce que l'auteur de l'*Abbesse de Jouarre* pense du premier *Faust* et de l'apparition de Marguerite au milieu des alambics et des cornues. Le cabinet où, dans un angle du Collège de France, travaille et médite le savant, qui est le plus grand esprit de notre temps, voit aussi s'élever, le soir, sur la poussière des bouquins, quelque blanc fantôme de grâce et d'harmonie. Marguerite se montre aussi à notre doux savant. Mais les élégantes et scholastiques évocations de M. Renan n'ont point de pouvoir sur le diable; Marguerite s'y montre seule; et Marguerite sans Méphistophélès, c'est Marguerite-Uranie, c'est le secret des choses et l'harmonie du monde. Malheureux Faust! Heureux Renan!

Puisque Marguerite est sauvée et que Faust sera parmi les élus, je réclame aussi pour le *famulus* Wagner une sainte et paisible immortalité. Il me semble que tout le monde traite bien sévèrement ce bonhomme, parce qu'il n'est qu'un savant. Sans doute, il est au-dessous de Faust par le sentiment et par l'intelligence. Il n'a pas souffert parce qu'il n'a pas failli, et son infériorité vient surtout de son innocence. Je l'estime pourtant. Il excelle dans la chimie organique. M. Berthelot n'est qu'un écolier auprès de lui: Wagner fait un homme. Il est vrai que ce n'est qu'un petit homme, un avorton. Mais j'augure assez bien de sa tentative. Les hommes artificiels, pour peu qu'on les perfectionne, vaudront mieux que les hommes naturels, pour la raison que l'homme vaut mieux que la nature. Elle a créé la maladie, il a créé le médecin. Elle a établi la guerre, il a rêvé la paix. Elle a installé la force, il a inauguré la justice. Je compte bien que les hommes que fabriqueront, dans leur laboratoire, les disciples du *famulus* Wagner et de M. Berthelot vaudront infiniment mieux que mes semblables. Il est croyable malheureusement qu'on naîtra longtemps encore selon l'ancienne méthode. Marguerite et Faust sont terriblement instinctifs...

Je vous entends, cher ami, j'ai à peine besoin que vous me remettiez dans la voie, tant il est clair que je fais fausse route. En réalité, Homunculus est un esprit et ce n'est point un corps. Wagner, noir comme un charbonnier, les yeux rougis

à la flamme et faisant apparaître, à force de souffler, le brillant petit homme dans sa cornue, ce n'est pas le fantôme anticipé du Berthelot de l'avenir, c'est l'image de la Renaissance enfantant l'humanisme. Eh bien! cela même est-il si méprisable? et l'enfant du *famulus* fait-il donc tant de honte à son père? Quand Wagner ne serait qu'un Scaliger, faudrait-il l'en mépriser? Sans la Renaissance, nous n'aurions jamais connu la beauté antique et Faust n'aurait pas possédé Hélène. Faust l'ignore moins que personne. Cet Homunculus, c'est le petit génie des humanistes qui le conduit dans le palais de l'Argienne aux bras blancs « âme sereine comme le calme des mers, fleur d'amour [1] ».

En entrant dans la Grèce héroïque, Faust trouve la beauté identique à la sagesse. Il en revient transformé. C'est ainsi que Gœthe, dans sa jeunesse, alla apaiser en Italie « sa soif brûlante de l'art ». A Rome, il contempla des marbres antiques; à Palerme, il lut l'*Odyssée*. Il retourna en Allemagne « homme nouveau ». Qui s'en étonnerait? La Grèce et Rome, c'est le divin rafraîchissement, c'est la Jouvence du génie, c'est la source éternelle et féconde.

Rome, Gœthe!... Ces deux grands noms, qu'en l'année 1832 un poète unit dans un chant de deuil et de triomphe, resteront à jamais associés. Il faut redire ces vers magnifiques:

Et toi, divin amant de cette chaste Hélène,
Sculpteur au bras immense, à la puissante haleine,
Artiste au front paisible avec les mains en feu...
. . . .
O Gœthe, ô grand vieillard, prince de Germanie,
Penché sur Rome antique et son mâle génie,
Je ne puis m'empêcher, dans mon chant éploré,
A ce grand nom croulé d'unir ton nom sacré,
Tant ils ont tous les deux haut sonné dans l'espace,
Tant ils ont au soleil tous deux tenu de place
Et dans les cœurs amis de la forme et des dieux
Imprimé pour toujours un sillon glorieux [2].

1 Eschyle.
2 Auguste Barbier.

A vous dire vrai, cher ami, tout en approuvant Faust, je souffre cruellement de voir cette divine Hélène enfermée dans un burg germanique. C'est peut-être de l'envie. Mais ce Faust est un barbare ravisseur. Hélène est à nous, à nous Latins, à nous Français. Nous seuls pouvons la posséder sans adultère. Je vais m'expliquer en laissant là toute image. Les Allemands doivent beaucoup aux Lettres antiques. Mais ils n'en procèdent pas naturellement et fatalement. Ils ont ailleurs leurs traditions et leurs livres héroïques; ils ont leur *Iliade* dans l'*Edda*. Il pourrait exister, sans la Grèce, une littérature allemande. Quant à nous, la culture latine est notre culture nécessaire. Nous avons deux langues maternelles: le latin et le français. Les Allemands n'ont que faire d'Hélène et de sa beauté. Ils ne sont pas condamnés comme nous à la perfection, ni destinés à porter la pensée au plus haut degré possible d'ordre et d'harmonie. Ce fut là notre œuvre, à nous, fils des Romains. Mais nous perdrons notre vertu en oubliant nos pères. Si les études grecques et latines tombent chez nous, notre esprit subira un dommage irréparable. On est délicat quand on est exquis. C'est ici, c'est sur la Montagne-Sainte-Geneviève, qu'il nous faut retenir l'Hélène symbolique.

Une de nos plus nobles fonctions, à nous Français, c'est de garder l'héritage intellectuel des Latins. N'en laissons pas la charge et le bénéfice à des étrangers, et n'écoutons pas les mauvais conseillers qui, pour nous détourner des Lettres antiques et des saines humanités, nous parlent d'avenir et de progrès. C'est le passé qui fait l'avenir, et l'homme n'est au-dessus des animaux que par la longueur de ses traditions et la profondeur de ses souvenirs. Si nous entrons dans la voie où les ennemis du latin voudraient nous pousser, nous tomberons bientôt dans l'ignorance et dans l'imbécillité. L'altération de la mémoire est chez les peuples comme chez les hommes le premier signe de la dégénérescence physique et morale.

Un enfant naît des baisers de Faust et d'Hélène, un ardent et généreux enfant qui meurt consumé en poursuivant des

nymphes. Il se nomme Euphorion parmi les dieux et lord Byron parmi les hommes.

Hélène s'évanouit bientôt après la mort de son généreux fils. Elle laisse à Faust la robe qui moula sa forme divine. Ce symbole a la pure transparence des fables primitives. Il enseigne que la beauté grecque doit servir de vêtement à l'âme moderne.

> Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques,

a dit André Chénier.

Faust n'a perdu dans les contemplations délicieuses de la nuit du Walpurgis classique ni le goût du mouvement, ni le désir de l'action, ni le sentiment de l'inquiétude. Il devient homme d'Etat et guerrier. Il semblerait, au premier abord, qu'en ces nouvelles fonctions il n'a que faire de la tunique d'Hélène. Mais ce vêtement, où la beauté laissa son empreinte, doit orner non seulement l'imagination des poètes, mais aussi la pensée des politiques et jusqu'aux plans des stratèges.

Souverain d'un petit empire, Faust gouverne sagement. Oh! cher ami, que je voudrais que le gouvernement appartînt aussi en France à des amants d'Hélène! Mais il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi. Nous laissons le soin des affaires aux médiocres et aux pires. C'est un crime et c'est une sottise. La politique devrait être la part des meilleurs, parce que c'est la meilleure part. Il est beau de commander: il est bon de bien commander. Je ne connais pas de plus sot orgueil que celui des contemplatifs qui, parce qu'ils ne font rien, se croient supérieurs à ceux qui font tout. Comment ne voient-ils pas que la vie ne vaut que par l'action, et qu'il n'y a rien de plus généreux que de conduire les hommes? Qu'ils méditent la belle parole qu'Homunculus, sorti de la cornue, jette au monde nouveau pour lui: « Puisque je vis, je dois agir. » Cette idée que la politique est un art inférieur et qu'on peut être quelque chose de mieux qu'un homme d'Etat est la première cause des misères publiques qui nous désolent

aujourd'hui. Il n'est pas surprenant que Faust entre au contraire si délibérément dans le gouvernement d'une province. Gœthe, dont il est à la fois la figure fantastique et vraie, fut ministre d'un grand-duc dans un petit duché, et son activité se porta, sans déchoir, sur l'exploitation des forêts et des mines.

Comme il est dit que rien d'humain ne lui sera étranger, Faust connaîtra la guerre. Même il la fait. Gœthe l'avait seulement vue. Il ne l'aimait point. Aussi bien n'est-elle guère aimable. La question est de savoir si elle est nécessaire. Les vertus militaires ont enfanté la civilisation tout entière. Industrie, arts, police, tout sort d'elles. Un jour, des guerriers armés de lances de silex se retranchèrent avec leurs femmes et leurs troupeaux derrière une enceinte de pierres brutes. Ce fut la première cité. Ces guerriers bienfaisants fondèrent ainsi la patrie et l'Etat. Ils assurèrent la sécurité publique; ils suscitèrent les arts et les industries de la paix, qu'il était impossible d'exercer avant eux. Ils firent naître peu à peu tous les grands sentiments sur lesquels l'Etat repose encore aujourd'hui; car, avec la cité, ils fondèrent l'esprit d'ordre, de dévouement et de sacrifice, l'obéissance aux lois et la fraternité des citoyens.

Le dirai-je? Plus j'y songe et moins j'ose souhaiter la fin de la guerre. J'aurais peur qu'en disparaissant, cette grande et terrible puissance n'emportât avec elle les vertus qu'elle a fait naître et sur lesquelles tout notre édifice social repose encore aujourd'hui. Supprimez les vertus militaires, et toute la société civile s'écroule. Mais cette société eût-elle le pouvoir de se reconstituer sur de nouvelles bases, ce serait payer trop cher la paix universelle que de l'acheter au prix des sentiments de courage, d'honneur et de sacrifice que la guerre entretient au cœur des hommes.

Aussi, en la traversant, Faust fait-il un pas dans la voie de la rédemption philosophique et du salut moral. A vrai dire, il se montre, ce me semble, un guerrier peu expérimenté: s'il gagne la bataille, c'est par pur bonheur et grâce à trois auxiliaires comme on en voit peu, sans compter le Diable

qu'il est bon d'avoir pour soi quand on se bat. Après cela, que M. de Moltke ait pris dans la bataille de la Koeniggraetz le plan de la bataille de Sadowa, c'est ce qu'on ne croira pas facilement, bien qu'on l'ait dit dans des livres.

La guerre a enrichi Faust. Puissant, il devient sage: c'est preuve qu'il a l'âme forte. Il se donne à la province qu'on lui a donnée. Il dessèche des marais, il élève des digues ou creuse des canaux, il ouvre un port, il trace un parc, il construit un château, il répand l'abondance et la prospérité sur une côte inhospitalière et stérile. « Vois, dit un vieillard, vois près de la prairie, la prairie verdoyante, le pâturage, le jardin, le village et le bois. » C'est là l'œuvre dernière de Faust. Et cette œuvre elle-même n'est pas tout à fait innocente; elle coûte la vie à deux vieillards pleins de bonté. Bien plus! quand le port est ouvert, le diable y entre dans un bateau richement armé. « Cultivons notre jardin », dit Candide. Et Faust fertilise un rivage. Ils ne possèdent là encore l'un et l'autre qu'une sagesse incertaine et mélangée d'erreur: les jardins et les ports de mer ne sont point fermés au mal universel. Pourtant Faust va bientôt être racheté; sa rédemption sera, comme celle de Marguerite, l'effet de la bonté optimiste du poète. Faust et Marguerite sont tous deux élus parce qu'ils rentraient tous deux dans le plan divin. Tout y rentre; tout est bien, ou le sera. Ne m'en demandez pas davantage. Et même, si vous êtes sage, n'en demandez pas beaucoup plus à Gœthe. « Malgré toutes ses sottises et tous ses égarements, vous dira-t-il, l'homme, conduit par une main supérieure, arrive heureusement à son but... Si Faust s'est laissé séduire au mal, son âme, par ses hautes aspirations, n'a jamais cessé de tendre au bien... Le génie vole droit au ciel. »

Ce n'est pas là le secret de l'univers. Ce n'est pas même une idée métaphysiquement soutenable. C'est du moins une interpétation pratique de la destinée humaine.

Au point de vue divin, c'est-à-dire à considérer le monde, s'il est vrai que le monde est harmonie, il ne saurait y avoir absolument ni bien ni mal. Les idées de bon et de mauvais

n'existent que par rapport à nous autres hommes, qui sommes fort peu de chose dans l'univers. « Prends garde, dit le stoïcien, d'être dans la comédie le vers dont on rit. » Il est trop facile de lui répondre que, puisqu'il est bon qu'il y ait dans la comédie des vers risibles, il ne saurait être mauvais que je sois un de ces vers-là. Ce n'est pas à l'égard du poète comique, je veux dire Dieu, c'est à l'égard de l'humanité appréciant le spectacle, qu'il est fâcheux d'être le vers qui soulève le rire ou la colère. Mais c'est le point de vue humain qui seul touche le vieux Gœthe, fort résigné depuis longtemps à ne pas comprendre Dieu.

Il était peu soucieux de refaire le monde selon les règles de la métaphysique; son esprit répugnait à l'abstraction. Il n'aimait que la vie. Il se flattait de ne produire que des œuvres exemplaires et pratiques. Son *Faust* est la glorification de l'activité et du génie de l'homme. Dans cette grande œuvre, il exhorte l'Allemagne moderne au travail du corps et de l'esprit, à l'action intelligente. Il serait temps de prendre la leçon pour nous. J'aurais trop à dire sur ce sujet qui nous touche, vous et moi, cher ami, plus que tout autre. Hélas! un peuple n'est grand que par le travail harmonieux de toutes ses forces.

Je m'arrête... Laissez-moi vous remercier de m'avoir fait lire un *Faust* qui garde en français toute la saveur germanique et jusqu'aux parfums sauvages du Blocksberg.

Et croyez à toute mon amitié...

PAPUS

Papus

C'EST un mage. Il se nomme Papus. Sur la foi de son nom et de ses travaux, je l'imaginais vieux et chenu, coiffé du serre-tête de velours noir du docteur Faust, et

> les années,
> Pendant comme une barbe à ses tempes veinées.

Bref un Mathieu Laensberg ou un Thomas Nostradamus. C'était là une bien fausse image. Je l'ai vu: il est très jeune, l'œil vif, le teint frais, le joue ronde, la barbe fine. Il a plutôt l'air d'un carabin que d'un mage. Aussi bien a-t-il fait récemment d'excellentes études médicales. Et notre sorcier est un physiologiste. Il a bien voulu me donner un exemplaire de son *Traité élémentaire de Magie*, que j'ai lu avec curiosité et dont je vous dirai volontiers quelques mots. M. Berthelot, qui est chimiste, a publié les textes grecs des vieux alchimistes, et il ne nous conviendrait pas d'être plus dédaigneux que lui. Il va sans dire qu'au sentiment de notre jeune occultiste, la magie est la science des sciences, ou, pour mieux dire d'un mot: *la science*. Il ne se nommerait pas Papus, s'il parlait autrement. Il enseigne, dans son traité, que *la science* est ancienne, qu'elle remonte à la fabuleuse antiquité de l'Egypte et de la Chaldée, et que le secret en était gardé dans les temples. Papus procède sur ce point par de simples affirmations qu'il nous laisse la lourde charge de vérifier; car il ne les a pas vérifiées lui-même. Il s'en rapporte à Dutens et à Fabre d'Olivet. Mais Dutens, qui mourut à Londres en 1812, et Fabre d'Olivet, qui lui survécut d'une quinzaine d'années, écrivaient à une époque où l'on ne

connaissait guère l'Orient que par les contes aimables d'Hérodote et de Diodore. On ne lisait encore ni les hiéroglyphes, ni les cunéiformes. Fabre d'Olivet crut, il est vrai, avoir trouvé la clé des hiéroglyphes; on sait aujourd'hui que sa clé n'ouvrait rien, et que son égyptologie était aussi imaginaire que ses opéras. Car il était poète et il écrivait pour le théâtre. Dutens avait plus d'érudition que de critique, et ce sont là en somme des autorités contestables. Il est vrai que Papus fait aussi quelque emprunts au livre récent de M. Saint-Yves d'Alveydre sur la *Mission des Juifs*. J'avoue ne connaître ni M. d'Alveydre, ni son ouvrage. Mais ce serait un grand hasard qu'on y trouvât la preuve de tout ce qu'avance Papus, savoir: que les anciens connaissaient les lois de la gravitation, le mouvement de la terre autour du soleil, le télescope, le microscope, la réfraction de la lumière, l'isochronisme des vibrations du pendule, les armes à feu, la traction par la vapeur, le paratonnerre, le télégraphe électrique, la photographie et la circulation du sang. C'est là une chose difficile à croire. Sans disposer de la photographie, ni du reste, puisque Papus est médecin, je le prierai de se rappeler qu'on enseignait à Alexandrie que les artères sont remplies d'air. D'ailleurs la géographie de Strabon et le système de Ptolémée précisent la limite des connaissances scientifiques des anciens.

A quoi Papus me répond:

— Je parle de *la Science* et non des sciences. Et LA SCIENCE fut de tout temps *cachée, du caché, et cachant*, SCIENTIA OCCULTA, OCCULTATI, OCCULTANS. Plolémée et Strabon étaient des savants; ils n'étaient pas des mages.

— Si votre science a jamais existé, ô Papus, ce dont j'ai mille raisons de douter, comment s'est-elle conservée?

— Il ne s'en est conservé que des débris informes et d'obscurs monuments.

— Comment la connaissez-vous donc?

— Nous la restituons sur quelques vestiges épars, comme Cuvier a restitué le dinothérium.

— Quels sont ces vestiges?

— La table de Porphyre et généralement les textes hermétiques.

— Ils sont apocryphes.

— Ils sont anciens.

— Médiocrement anciens et non médiocrement apocryphes.

— Apocryphes tant qu'il vous plaira. J'admire, en vérité, le dédain de la science moderne pour les apocryphes!

— Vous avez raison, ô Papus; mais les textes dont vous parlez sont d'hier. Ils ne remontent pas plus haut que le néo-platonisme et que la gnose.

— La gnose était une partie de LA SCIENCE! Dans le peu qui nous reste des écrits des gnostiques, nous faisons de précieuses découvertes. D'ailleurs, la tradition n'est pas si bien rompue qu'il n'en reste quelques chaînons dans les sociétés secrètes. J'ai été assez heureux pour interpréter certains signes, certaines pratiques, conservés de nos jours par les rose-croix et par les francs-maçons, mais dont les initiés eux-mêmes avaient complètement perdu le sens.

Dans ce petit dialogue, j'ai laissé le dernier mot à mon contradicteur. C'est courtoisie pure et je déclare qu'il ne m'a pas convaincu.

Je crois que l'occultisme, tel que le conçoit Papus, est très moderne, et qu'il n'a pris la forme et les caractères qu'il revêt aujourd'hui qu'à la fin du dernier siècle. C'est là sans doute une opinion extrême; mais celle de Papus aussi était extrême. C'est une loi de l'esprit que les contraires s'appellent. Un troisième terme en naît et c'est ce qu'en science occulte on appelle le ternaire. Exemple:

Homme, femme, enfant.
Solide, fluide, gaz.

Un quatrième terme ramène le ternaire à l'unité. Exemple:

Homme, Femme, Enfant.	Famille,	Solide, Fluide, Gaz.	Corps.

Je ne puis me défendre de trouver à votre ternaire quelque air de famille avec un certain vieillard anguleux et sec, que j'ai connu sur les bancs du collège, un certain maître Férulus qui n'avait que trois cheveux et trois dents, crochu du bec, le crâne pointu comme un œuf, béquillard et tortillard qui, de son vrai nom, s'appelait le Syllogisme. Dieu me pardonne! et veuillent en faire autant Hermès et Zoroastre! Mais il me semble que le ternaire et le syllogisme se ressemblent comme deux frères, et qu'on les croirait échappés ensemble des genoux de saint Thomas d'Aquin.

D'ailleurs la magie est d'un large syncrétisme. La scolastique y reconnaîtrait ses méthodes de raisonnement, Hegel sa thèse de l'identité de l'idée et de l'être, Kant son impératif catégorique, Schopenhauer sa théorie de la volonté, mais retournée et dirigée vers un optimisme absolu. Je ne parle pas de Platon, puisque la magie est une sorte de néo-platonisme qui pousse la doctrine de la réalité des idées jusqu'à soutenir qu'une idée peut se promener sur les boulevards la canne à la main, en fumant une cigarette, ou venir, la nuit, pendant que vous dormez, vous enlever délicatement le cœur et le remplacer par une éponge. Notre Papus, pour sa part, est platonicien comme l'était Apulée, c'est-à-dire avec beaucoup de diablèmes. Et puisque nous nommons Apulée, j'avoue avoir souvent conversé avec cet Africain mystique et sensuel. Eh bien! après une conversation avec Papus, je me suis écrié involontairement: — C'est Apulée!

Mêmes contrastes de santé forte et de complexion spiritualiste; même ardeur de parole (Apulée était grand conférencier); même imagination brûlée; même goût de science un peu pédante et de mysticisme bizarre, enfin le même homme. Pour peu qu'on croie à la métempsycose, on se persuadera certainement qu'Apulée et Papus font un seul être, à cela près qu'Apulée écrivait dans un latin d'Afrique aromatisé et pimenté, d'un goût plus mordant que le style, très convenable d'ailleurs, du *Traité élémentaire de Science occulte*.

Ce traité nous enseigne que la magie tout entière est fondée sur l'analogie, c'est-à-dire sur la considération des similitudes qui relient entre elles les choses différentes. Je n'y vois pas d'inconvénient. C'est le procédé instinctif et naturel des poètes, qui sont, à tout prendre, les premiers philosophes du monde, quand ils ne sont pas les derniers des humains. Au reste, toutes les voies de l'esprit mènent à la vérité et à l'erreur.

— Tout est analogie, disent les mages; la loi qui régit les mondes régit la vie de l'insecte. L'homme est un petit monde dans le monde, un microcosme dans le macrocosme.

Et cela revient à l'idée de Hegel, que les lois de la pensée sont les lois du monde, et même, si l'on veut, à la doctrine de notre Renouvier qui subordonne l'univers à la loi morale.

Vraiment, il y a un peu de kantisme et beaucoup d'hégélianisme dans la philosophie de l'occulte. M. Vera, qui aimait tant la métaphysique, eût admis cette proposition de Papus: Les opposés ne sont que la conception à degrés différents d'une seule chose.

Sans vouloir entrer dans un exposé méthodique de la science magique, disons qu'elle aboutit à la divinisation de la volonté. « Le Thélème de tout le monde est la volonté », dit le mage. Ce Thélème commande à la nature physique et morale, et crée l'âme immortelle. Nous touchons ici au point le plus original de la doctrine. L'âme, y est-il dit, n'est pas congénitale à l'être humain. Elle est une résultante; elle est le produit de la volonté bien dirigée, l'effet dont la cause est en nous. La vie est donnée à l'homme pour qu'il la transforme en une force plus haute: l'âme.

Victor Hugo avait coutume de dire que l'âme est facultative et qu'on est immortel seulement quand on le veut bien.

Et, s'exprimant en paraboles: « Un poète, disait-il, ayant écrit deux vers, quitta sa table de travail. En son absence, l'un des vers dit à l'autre: « Je me sens immortel. » Et l'autre répondit: « Pour moi, je crains de ne point durer. » Le poète, rentré dans son cabinet, biffa le vers qui avait douté de

son éternité glorieuse. » Cette fable est du magisme pur. Louis Lucas a dit expressément : « L'âme est une création originale nous appartenant en propre. »

Il importe de vouloir. « De là l'emploi de certains objets, de certains caractères pour fixer la volonté dans les opérations magiques. »

Ces opérations auront-elles pour effet de produire des phénomènes contraires à l'ordre de la nature? Non pas! On ne sort jamais de la nature, et l'idée même du miracle est absurde. Mais le mage, comme le Prospero de Shakespeare, a le pouvoir de commander à la nature. C'est un physicien transcendant; il agit sur le monde invisible qui double notre monde visible. Et il faut savoir que le monde invisible est peuplé d'Esprits élémentaires ou Elémentals, de Larves et d'Idées, agissant comme des êtres réels. Idées, Larves, Elémentals sont soumis à la volonté du mage. Quelle disgrâce de n'être point mage! Ce doit être bien amusant. Mais ne l'est point qui veut. La plupart des êtres n'ont qu'une volonté faible et stérile : le *Karma* pèse sur eux. Ce Karma est une lourde nécessité faite de l'accumulation de nos actions passées. Nous portons un karma chargé du crime de nos existences antérieures. Telle faute, commise par nous dans une caverne préhistorique ou dans la case de roseaux d'une cité lacustre, nous pèse et nous opprime encore. C'est le karma. Nous ne serons mages que dans une existence ultérieure, si nous le sommes jamais; mais tel de nous s'en ira lamentablement en larve ou en vampire. Et je n'ai pas vu que la magie enseigne la doctrine de la Rédemption finale des êtres.

Si nous avons ainsi causé de magie et interrogé Papus, c'est pour satisfaire une naturelle et perverse curiosité. Et puis une certaine connaissance des sciences occultes devient nécessaire à l'intelligence d'un grand nombre d'œuvres littéraires de ce temps. La magie occupe une large place dans l'imagination de nos poètes et de nos romanciers. Le vertige de l'invisible les saisit, l'idée de l'inconnu les hante et les temps sont revenus d'Apulée et de Phlégon de Tralles.

M. Gilbert Augustin-Thierry, que les lecteurs de ce journal apprécient à sa haute valeur, a fondé, sur l'idée du monde magique, des drames d'une poésie neuve et d'un intérêt puissant, et il a noblement tenté de faire sortir de ces épouvantes et de ces mystères une morale et une philosophie nouvelles.

La bibliothèque magique s'accroît de jour en jour. Au *Palimpseste* et à la *Tresse blonde*, de M. G. A.-Thierry, s'ajoutent les *Histoires incroyables* et le *Manuscrit à brûler*, de M. Jules Lermina, *le Horla*, de M. Guy de Maupassant, *Un Caractère*, de M. Léon Hennique, les œuvres de deux poètes délicieux, Stanislas de Guaita et Henri Jouny, et enfin les *Ethopées* du « sar » Joséphin Peladan.

Qu'est-ce que cela veut dire, sinon que l'esprit de l'homme est toujours tourmenté par la grande curiosité, que l'abîme l'attire et qu'il se penche avec une délicieuse horreur sur les bords brumeux de l'Inconnaissable?

LE COMTE D'ORSAY

Le Comte d'Orsay et Lady Blessington [1]

L'INCOMPARABLE historien de la société française à l'époque de la Restauration, Honoré de Balzac, place le règne du dandy entre les années 1815 et 1825. « A l'incroyable, au merveilleux, à l'élégant, ces trois héritiers des petits-maîtres, ont succédé le dandy, puis le lion. »

Le comte d'Orsay fut un dandy, et le roi des dandys. M. le comte G. de Contades, dont l'esprit est aussi aimable que sage, vient de consacrer à ce d'Orsay une étude très serrée et très élégante, et c'est d'après le travail de cet excellent biographe que nous tenterons de ressaisir les traits les plus caractéristiques d'une figure faite pour amuser les curieux et pour intéresser les méditatifs.

Et quel plus beau sujet d'étude, pour un moraliste, qu'un homme à la mode? On y apprend ce que peut, dans le monde, la coupe d'un gilet ou la couleur d'une cravate. Cela aide à connaître les hommes. La puissance de l'habit est grande dans l'humanité. Ne voit-on pas que, pour engager à se faire tuer des gens qui n'en ont pas naturellement envie, on met des galons et des brandebourgs à leurs habits; c'est ce qu'on appelle le prestige de l'uniforme. Ne raillons point cette naturelle inclination à la parure, puisque les plus grands esprits n'en sont point exempts, et que les doctes, les sages, les philosophes revêtent, quand ils sont en corps, des robes bordées d'hermine ou des habits à palmes. Je ne

1 *Le Comte d'Orsay*, physiologie d'un roi de la mode, par le comte G. de Contades. 1 vol.

parle point des femmes. Nues, c'est un bétail. Habillées, elles sont souveraines.

D'une famille comtoise, qui avait fait sa fortune, au XVIIIe siècle, dans l'intendance des postes et relais, et que la Révolution avait parfaitement ruinée, Gédéon-Gaspard-Alfred de Grimaud, comte d'Orsay et du Saint-Empire, alla, n'ayant pas vingt ans, chercher fortune à Londres dans la haute société, où il se recommandait du doux souvenir de Mrs Crawford, sa grand-mère maternelle, « la belle Sullivan ». Il comptait avec raison sur sa bonne mine. Après avoir galopé quinze jours dans Hyde-Park et sauté les barrières, il tutoyait les dandys et s'en faisait une escorte dans les bals. Il était l'homme à la mode. Encore fallait-il vivre.

Lord et lady Blessington y pourvurent. Ce lord Blessington nous apparaît comme une de ces caricatures de lords que Carle Vernet a si largement crayonnées.

C'était un gros homme lunatique, spleenétique, apoplectique, et par-dessus tout ivrogne, qui, en ce printemps de 1821 où nous sommes, veuf d'une première lady Blessington, autrefois actrice et galante, avait épousé la belle Marguerite Power, et menait très grand train dans son hôtel de Saint-James. La seconde lady Blessington, Irlandaise, sans naissance et presque sans famille, pauvre, belle et intelligente, avait éprouvé, entre quinze et vingt ans, ce que peut la beauté pour réparer l'injure du sort. Elle avait épousé en premières noces un capitaine qui buvait du meilleur vin dans la plus mauvaise compagnie, et qui à la fleur de ses ans tomba d'une fenêtre, par mégarde, fort à propos pour que sa femme pût devenir comtesse de Blessington. Il faut rendre cette justice à la belle Marguerite qu'elle avait déjà fait le nécessaire pour cela et que depuis quatre ans, quand mourut le capitaine, elle charmait le lord, lequel était libéral, magnifique, et de complexion matrimoniale.

Marguerite, comtesse de Blessington, voulait paraître. C'était aussi l'ambition du jeune d'Orsay. Ils s'associèrent tout de suite et pour la vie. Ce serait les offenser gratuitement tous deux que de laisser croire que cette association laissa

quelque chose à désirer à l'un et à l'autre. Ils furent suffisamment tendres, mais parfaitement raisonnables. Le voyage d'Italie était alors une coûteuse élégance; lord et lady Blessington l'entreprirent en 1823, emmenant une sœur pauvre de mylord, Harriett-Ann, la fille du premier lit, un vieil ami, et une suite nombreuse. Il va sans dire que l'indispensable d'Orsay était de la partie. Mylord, bien assuré de trouver en Italie du vin de Porto en quantité suffisante, ne s'inquiétait de rien. Mais la comtesse Marguerite et le comte Alfred, en orgueilleux qu'ils étaient, voulaient un voyage à « grande sensation ». Lord Byron cachait alors sa gloire dans sa villa parfumée d'Albano. Ils l'allèrent voir, comptant bien tirer de leur visite le meilleur parti. Le poète, sensible à la beauté et peut-être à la flatterie délicate, fit à lady Blessington des vers où il ne parlait que de lui. D'Orsay ne lui avait pas déplu. Il s'était écrié en le voyant: « Voilà Cupidon déchaîné! »

Byron, dans sa villa, était habillé de nankin, et son costume avait notablement rétréci au blanchissage; au reste, il avait été taillé à la mode de 1790; le col était trop bas, et vous sentez combien cela est fâcheux. Le poète portait de plus une casquette de jockey avec un gros gland d'or et des lunettes bleues. Lady Blessington en fut justement choquée. Mais elle emportait cinq ou six conversations avec le lion du siècle et des stances immortelles; son ami tenait dans son portefeuille un portrait inédit du héros: la visite avait été fructueuse.

Pendant ce voyage d'Italie, un jour qu'il avait enseveli sa raison et sa conscience sous une pyramide de bouteilles vides, mylord institua le comte d'Orsay son exécuteur testamentaire, et le testament disposait, par une clause spéciale, que ledit comte d'Orsay épouserait à son choix une des deux filles du lord, soit Harriett, soit Mary, et que celle qu'il choisirait hériterait seule de la fortune paternelle. D'Orsay choisit Harriett.

Après avoir rapporté ces dispositions, le biographe excellent que nous suivons ajoute: « Ces noces criminelles — le

mot ne nous semble pas trop fort — ne furent toutefois célébrées qu'en 1827, à Rome, sur les pressantes instances de lady Blessington. Harriett, désignée pour le sacrifice, était alors une pensionnaire de quinze ans, qui ne connaissait encore du monde que les austères *routs* de son oncle, l'évêque d'Osory. Elle fut, en arrivant à Rome, éblouie bien naturellement par les splendeurs du palazzo Negroni et abasourdie plutôt que charmée par les façons victorieuses de d'Orsay. C'était alors une véritable enfant, au visage sans couleur et sans expression, parlant peu, remuant peu, passant inaperçue et ne s'intéressant à rien, parce que nul ne s'intéressait à elle. Un jour vint pourtant où l'enfant, devenue femme, comprit qu'elle n'avait pas seulement à se plaindre de l'indifférence qu'elle rencontrait autour d'elle, mais d'un inqualifiable calcul dont elle avait été victime. Elle abandonna alors fièrement le bel Alfred à lady Blessington et se vengea, comme les femmes savent se venger, en devenant de son côté, et sans qu'il pût même s'attribuer le mérite de ses succès fashionables, la belle comtesse d'Orsay.»

Après un séjour de six ans en Italie, les Blessington, accompagnés de Cupidon marié, mais non enchaîné, vinrent à Paris, où ils louèrent, rue de Lille, l'hôtel Ney. Le magnifique milord fit meubler pour la comtesse, sur les conseils de son gendre, une chambre à coucher de satin blanc festonné de soie bleue, avec un lit porté sur les ailes de deux cygnes d'argent, dont milady admira la chaste splendeur. Après quoi mylord cessa de boire, étant, un soir, tombé mort d'apoplexie, aux Champs-Elysées.

La duchesse et le comte lui firent des obsèques confortables. Puis ils se mirent à vivre à leur goût, qui était de paraître. Les salons de l'hôtel Ney, et ceux de la maison de la rue Matignon où ils s'installèrent ensuite, réunirent une société brillante à demi française, à demi anglaise. On y vit le duc de Hamilton, lord Palmerston, l'acteur Charles Kemble, le comte Alexandre de Laborde, le comte Walewski, le comte de Flahaut, M. Standish. Mais pourquoi écrire ces noms? Est-ce que cette chose animée et vivante et d'un

éclat si charmant, un salon, peut se figurer en deux lignes de noms propres sèchement ajustés? En 1825, le comte d'Orsay était le roi incontesté de la « fashion ». Excellent homme de cheval, il brillait dans les courses récemment importées en France. Sa casaque verte parut dans tous les hippodromes, et il y partagea noblement plus d'un triomphe avec Malvina, Clotilde et Flamingo — des bêtes d'élite. Les deux associés n'avaient rien à s'envier l'un à l'autre, et lady Blessington remportait d'aussi beaux succès au Bois que le comte sur le turf. Elle était la reine de Longchamps. C'était là, on le sait, que les modes du printemps se montraient dans leur fleur.

Après la révolution de 1830, Milady et le comte quittèrent la France et transportèrent leurs élégances à Londres. Lady Blessington s'installa à Seamore Place, May fair, et là le couple prit pour vingt ans la plus élégante attitude possible. Un visiteur américain, M. Willis, a noté dans ses *Pencillings* cette mise en scène d'un excellent goût.

« Dans une longue bibliothèque, remplie de glaces et de livres richement reliés, je trouvai lady Blessington. Ce que je vis en entrant était fait pour charmer. Une femme d'une remarquable beauté, à demi enfouie dans un fauteuil de satin jaune, lisait à la lueur d'une superbe lampe suspendue à la voûte de la pièce. Partout des sofas, des ottomanes, des bustes, des tables chargées de précieux bibelots. Et, sur l'une d'elles, une main blanche et délicate pressant aristocratiquement le dos d'un livre entre des doigts chargés de diamants.

» Dès que le domestique m'eut annoncé, elle se leva et me tendit cordialement la main. Un gentleman entra aussitôt, et elle me présenta au comte d'Orsay, le plus bel homme que j'aie jamais vu, et, je puis le dire, le mieux habillé. »

Que sera-ce donc quand le comte apparaîtra sur son cheval blanc en reding coat, culotte collante et bottes à la Souwarow, tel enfin que le représente le portrait d'Aubry? Le comte Alfred était un beau cavalier; mais, comme sa femme l'avait quitté, emportant son douaire, il n'avait pas

de quoi s'acheter des cravates. Il n'y avait pas six mois qu'il était à Londres quand son bottier le fit mettre en prison pour une dette de 7500 francs qu'il ne pouvait payer, et il eût longtemps habité la vieille demeure illustrée par Dickens, si lady Blessington ne l'eût tiré d'embarras. Elle ne cessa plus dès lors de lui rendre de petits services. Mais elle-même était dans de grandes difficultés et perdue de dettes.

Il lui fallut s'ingénier pour vivre. Elle imagina ces *Keepsakes* et, comme on les nommait, ces *Books of beauty* dans lesquels, chaque année, les portraits des femmes à la mode figuraient finement, finement, finement gravés, dans des attitudes souriantes ou mélancoliques. Les souvenirs de lord Byron, mort depuis en héros, furent aussi une excellente affaire.

Hâtons-nous de dire que, de son côté, le comte Alfred n'était pas oisif. Il avait, en sculpture, un joli talent d'amateur. Il faisait des bustes, et Wellington, chargé de gloire, remercia avec des grâces de vieille coquette l'artiste dandy d'avoir immortalisé son visage.

Cependant la dette grossissait. D'Orsay et lady Blessington agrandirent leur train de maison et, quittant May fair pour Kensington, s'installèrent dans la belle résidence, ceinte d'arbres, de Gore house. Ils y rassemblèrent à la vérité tout ce que Londres avait d'illustre ou d'aimable: Disraëli, dandy et homme d'Etat, Edward Bulwer, Thomas Moore, vieux poète démodé (c'est un bon meuble de salon), Charles Dickens, William Thackeray, Louis-Napoléon, sir Edwin Landseer, lord Brougham, sans compter les illustres visiteurs d'un jour: Alfred de Vigny, Eugène Sue, Rachel, Frédérick-Lemaître. Et la dette montait toujours. Un jour vint où elle engloutit le parc, les écuries et les salons de Gore house.

C'était en 1849, un beau jour de mai. On dînait chez la duchesse. « Un garçon pâtissier se présente avec un plat envoyé, dit-il, par un *confectioner ;* puis, après l'avoir déposé à l'office, il marche délibérément au *dressing-room* du comte. « Eh bien, qu'est-cela? — Cela est tout bonnement un sheriff's officer, qui a jeté là sa veste de pâtissier, *really.* »

Le comte réclame le temps de nouer sa cravate, car, *dressing-room* ou prison pour dettes, on ne sort de sa chambre que cravaté. « Mais, monsieur le Comte. — Bah! Bah! tout à l'heure. » Et l'officier, patient d'abord et bientôt intéressé, suit de l'œil ce magistral et laborieux nœud de cravate, qui se fait lentement, avec des hésitations et des reprises calculées. Cependant le soleil a quitté l'horizon, et les grands arbres de Kensington s'enfoncent dans une ombre épaisse (on sait que la loi anglaise n'autorise l'arrestation pour dettes que pendant le jour). « John! dit alors le comte à son valet, en passant nonchalamment au *dining-room,* jetez-moi donc ce faquin à la porte. » Deux heures après, le comte d'Orsay partait pour Paris en grande hâte. »

Lady Blessington le suivit à quelques jours d'intervalle. C'était la faillite des élégances.

Ils retrouvèrent à l'Elysée l'hôte silencieux de Gore house, Louis-Napoléon. Ils reçurent du *mitis princeps* une invitation à dîner. Mais, usés et vieillis, ils sentirent qu'ils ne pourraient reconquérir Paris. Lady Blessington disparut le 4 juin 1849, d'une mort subite et qu'on crut volontaire.

Son associé lui survécut de trois ans. Il essaya de se faire passer pour un sculpteur sérieux; mais il lui manquait le savoir. Le prince Louis, qui n'oublia jamais un ami des mauvais jours, donna à son hôte de Londres une place d'inspecteur des Beaux-Arts, mais il ne put lui donner aussi la considération. Le vieux dandy dépareillé devenait pitoyable. Une maladie de la moelle épinière le sauva du ridicule. Il mourut le 4 août 1852.

C'est quelque chose que de porter de beaux habits, mais encore faut-il être un galant homme. Ne trouvez-vous pas que l'histoire du comte d'Orsay et de lady Blessington est triste, triste, infiniment triste?

LE CAFÉ PROCOPE

Le Café Procope

LE Café Procope a disparu. Il avait beaucoup de gloire, mais point d'argent. Or, Petit-Jean l'a dit, sans argent l'honneur n'est qu'une maladie. Et le Procope est mort. Un Italien l'avait fondé au temps où parut *Candide*, et Voltaire avait été un des premiers habitués de ce café où naguère encore on montrait sa table. Il me souvient, quand j'habitais la rive gauche, d'y être venu de temps à autre avec mon ami Etienne Charavay, l'archiviste. On nous donnait la table de Voltaire. Mais la bière n'en était pas meilleure. Cette table était de marbre roux, avec un mouvement Louis XV sur le devant, comme une console. Qu'est-elle devenue? Et n'est-il pas venu à l'esprit de M. Cousin de l'acheter pour le musée Carnavalet? Vous en souvient-il, mon cher Etienne Charavay, du café Procope et de la table de Voltaire? Vous rédigiez alors, à vous tout seul, la *Revue des documents historiques*, que Motteroz imprimait tout seul, dans une remise de la rue Visconti, en face de la vigne plantée par Jean Racine. Elle avait tout pour elle, cette revue: un texte savant, des *fac-simile* admirables, une belle impression et même quelques abonnés. Pourquoi a-t-elle cessé de paraître? Il est vrai que, depuis, mon cher Etienne Charavay, vous avez accompli de grands travaux d'érudition, reconstitué sur pièces les biographies des conventionnels, qui étaient pour la plupart, entre nous, d'assez pauvres gens, des coqs de village tombés inopinément dans cette grande marmite révolutionnaire et qui faisaient cocorico pour n'avoir pas l'air très effrayés. Et vous avez fait bien autre chose encore

depuis le Procope, mon cher Etienne Charavay. Vous avez organisé la très belle et très curieuse exposition que nous admirions tous, l'an passé, au pavillon de Flore: ce musée de la Révolution, où les visiteurs admiraient l'ordre dans lequel vous aviez disposé les portraits des grands hommes de la Constituante, de la Législative et de la Convention, les drapeaux des sections et les lunettes du grand Carnot. Ces lunettes étaient toutes rondes et leur vue tira des larmes au petit-fils du grand Carnot. Pourquoi notre ami Calmettes n'a-t-il pas éternisé cette scène par une belle composition peinte? Il était là, notre ami Calmettes, le premier avec vous au travail. N'est-ce pas lui qui avait mis en place, avec autant de goût que de méthode, toutes ces reliques de la Révolution française? Mais revenons au Procope. Nous y avons passé de longues et douces heures, mon cher Etienne Charavay, à discuter sur tout ce qui est objet de discussion, c'est-à-dire sur tout et sur le reste, et à vérifier cette parole de l'Ecriture: *tradidit mundum disputationibus eorum.* Nous étions alors de violents darwinistes. Vous en souvient-il, mon cher Etienne? Nous faisions de l'amphioxus une étude attentive. L'amphioxus nous intéressait infiniment. Pensez donc, un intermédiaire entre les vertébrés et les invertébrés!... La planète Mars nous intéressait aussi et nous étions très occupés des conditions de la vie à sa surface. Nous ne doutions pas qu'elle ne fût habitée; je n'en doute pas davantage aujourd'hui. Mais alors nous étions persuadés qu'un jour ou l'autre nous établirions des communications avec les hommes et les primates de Mars. Cette idée excitait notre enthousiasme, même le vôtre, mon cher Etienne, bien que vous fussiez plus calme que moi. Vous m'avez toujours donné l'exemple de la sagesse. Je vous tiens, Charavay, pour le plus sage des hommes. Et, puisqu'on ne peut pas communiquer avec les habitants de Mars, que peut-on faire de mieux, en ce monde sublunaire, que d'étiqueter dans une armoire, comme vous fîtes, les besicles et la tabatière du grand Carnot? Sur le marbre rouge de cette table de Voltaire, nous faisions des plans, des tableaux et une multitude

d'images schématiques. Nous y avons renouvelé toute la philosophie des sciences. Quel édifice! J'y apportais ma fougue, vous y mettiez votre imperturbable raison, mûrie sur des vieux parchemins; car vous êtes archiviste. Vous l'êtes et vous avez raison; il n'est tel que des vieux papiers pour apaiser les âmes et calmer les cœurs. J'ai le malheur de n'être point archiviste; mais il me souvient de nos bonnes soirées du Procope, quand nous faisions de la philosophie sur la table de Voltaire, tandis qu'à côté de nous, sur la table de Piron, qui ne fut rien, pas même académicien, le vieux Pingart faisait sa partie de piquet avec le vieux Jouffroy, de l'Institut. Le souvenir de ces lointaines soirées a été conservé. On lit dans un petit livre d'Auguste Lepage, sur les cafés de Paris, que nous fréquentions tous deux le Procope, mon cher Charavay. Cela est imprimé. De très grands hommes y avaient bu du café et philosophiquement disserté avant nous. Lepage nous apprend que d'Alembert, Marmontel, Helvétius, Duclos, Lamothe, Palissot, Fréron, Mercier, Chamfort, Rivarol, et ce sublime coquin de Jean-Jacques, sans compter Voltaire et Piron, s'étaient assis avant nous chez le glacier Procope, au nom byzantin.

C'est un assez beau plat d'originaux et de grands esprits. Vous possédez leur histoire par le menu, mon cher Charavay, car vous êtes l'homme du monde qui sait le mieux l'histoire du XVIIIe siècle, à moins que ce ne soit notre camarade Maurice Tourneux. Vous dites que c'est Tourneux. Tourneux dit que c'est vous. Vous vous accusez l'un l'autre. Je n'en disputerai point.

Il y avait aussi, dans cet illustre Procope, la table sur laquelle, un soir, l'éditeur Renduel monta, un manuscrit à la main. Il fit le signe de la croix et lut d'une voix apostolique les *Paroles d'un croyant.*

C'est un livre de flamme et de fumée. Nous sera-t-il donné d'entendre ces paroles embrasées? Le temps des apocalypses ne reviendra-t-il plus? M. Fulbert Dumonteil raconte avec sa bonne grâce et son esprit coutumiers qu'il rencontra Gambetta au Procope. C'était quelques années, cher ami,

avant le déclin où nous avons tous deux passé doucement et sans éclat, philosophant et darwinant jusqu'à minuit. C'est au Procope que Gambetta faisait son éducation politique. Il y dînait. Et, pendant le dîner, il prenait la Bastille et votait la mort de Louis XVI.

M. Fulbert Dumonteil vit un jour qu'à mesure que les plats lui étaient servis, son voisin, M. Cornil, aujourd'hui de l'Académie de médecine et du Sénat, les lui enlevait adroitement et les repassait intacts au garçon. Le bavard demanda un brie, puis un camembert, et s'étonna d'avoir faim encore.

Il en fut quitte pour recommencer à dîner, et cette fois il ne dévora pas seulement la royauté et l'Empire. Gambetta, qui était après tout un bon diable, traînait au Procope un tome dépareillé de Rabelais. C'était, disait-il, son auteur favori. En fait, il ne l'avait jamais ouvert. Il ne lisait rien et était parfaitement incapable de rien lire.

Il suffit de jeter les yeux sur le galimatias triple, tiré de ses discours, qu'on a inscrit sur son monument de la place du Carrousel, pour se persuader que cet excellent Gambetta n'avait jamais ouvert un seul auteur français.

N'est-ce pas lui qui disait: « Quand je ne parle pas, je ne pense pas. »

M. Fulbert Dumonteil nous conte encore une histoire tout à fait amusante de ce terrible bavard. Un soir, au Procope, Gambetta traitait la question romaine. Avec qu'elle abondance, vous le devinez bien. Vers minuit, amis et adversaires du jeune tribun avaient quitté la place. Alors, en quête d'auditeurs, Gambetta tourna à droite, à gauche, cherche, regarde, puis pousse un cri de joie: il venait d'apercevoir deux étrangers paisibles et graves, qui le regardaient. Il les apostrophe, les prend à témoin, leur développe des arguments nouveaux. Quand il a fini, ils lui répondent par signes: ils étaient sourds et muets.

Vous êtes maintenant un homme tout à fait considérable, mon cher Etienne Charavay: vous figurez dans les biographies des contemporains, vous êtes décoré, vous avez un peu de

ventre et quelques poils gris au menton. Tout cela est important. Mais ne vous rappelez-vous pas, dites-moi, avec plaisir le temps où, sans rien avoir de tout cela, vous disputiez avec moi de la sélection naturelle, de l'amphioxus et de l'habitabilité de la planète Mars, sur la table de Voltaire, dans le vieux café de la rue de l'Ancienne-Comédie?

La maison existe encore de l'Ancienne Comédie. J'y suis allé voir un avocat de mes amis. Les appartements y sont circulaires et suivent la courbe de l'ancienne scène. Très bourgeois au reste, et point hantés par le souvenir des jolies comédiennes qui y mettaient de la poudre et des mouches et y recevaient des billets doux.

Tout passe; il faut se résoudre à l'écoulement universel des choses. Mais je regrette le Procope, mon cher Etienne Charavay.

GÉROME

VIEUX PÉCHÉS

Vieux péchés

Poèmes du docteur J. Garat, de Bordeaux.

Cher Monsieur,

Vous souvient-il de nos promenades du soir, sur les coteaux couverts de vignes renaissantes, quand, levant les yeux vers votre beau ciel d'Aquitaine, vous appeliez par leur nom les étoiles, à mesure qu'elles paraissaient dans l'azur? Vous nous répétiez tout ce que savent de ces illustres étrangères les savants et les bergers, et il vous arrivait parfois de nous dire quelque jolie fable, quelque conte ingénieux dont on devinait que vous étiez l'auteur.

Et nous vous disions: « Docteur, récitez-nous encore une fable, encore un conte! » Vous le faisiez volontiers pour nous être agréable et aussi parce que vous êtes poète, et que les poètes disent naturellement leurs vers.

Le lendemain matin, on vous rencontrait dans les prés humides, cueillant des fleurs dont vous nous contiez bien joliment la vie et les amours. Vous aviez encore dans votre souvenir quelque mignon poème sur ce sujet, et vos vers trahissaient un si tendre amant de tout ce qui est beau, qu'on pensait bien, en les écoutant, que vous aviez respiré toutes les fleurs de la nature, même les ardentes fleurs qu'il est à la fois si doux et si cruel d'aimer: Ἥδιστον ταὐτὸν ἀλγειόν θ' ἅμα. C'est notre vieil Euripide qui le dit, cher docteur! La plus charmante et la meilleure des hôtesses vous taquinait un peu là-dessus; sous son aiguillon délicat, votre esprit s'animait, et vous nous disiez, avec un mélange exquis de douceur et de vivacité, les plus jolies choses du monde.

Puis, vous ajoutiez avec un sourire: « Je suis un grand-père! » Et, pour nous le prouver, vous nous disiez quelque

fable dédiée à vos petits-enfants. La fable était excellente; vos petits-enfants sont très beaux. Heureux poète, heureux grand-père!

J'aime beaucoup vos vers, cher Docteur; je les aime parce que vous les donnez comme un arbre donne ses fruits, et qu'il est visible qu'ils ne vous ont coûté ni peine ni contrainte. Je les aime parce qu'ils parlent aisément de toutes les belles choses de la vie.

Tous ne sont pas d'un grand-père. Cela doit tenir à ce que vous ne l'avez pas toujours été. Il y a des gens qui naissent vieux. Vous, cher Docteur, vous resterez toujours jeune. C'est un don des Muses. Médecin et poète, vous me faites songer à ce Nicias à qui Théocrite écrivait:

« Ni les onctions ni les poudres ne sont un remède à l'amour; il n'en est d'autre que les Muses. Ce remède, qui allège et réjouit, est accessible aux hommes, mais il n'est pas facile de l'acquérir. Tu le connais, étant médecin et très cher aux neuf sœurs. »

Vivez, chantez, et croyez-moi votre ami.

PROMENADES FÉLIBRÉENNES

Promenades félibréennes

Agen, dimanche 10 août 1890

Les cigaliers et les félibres, qui vont de ville en ville célébrant les poètes, ont été reçus cette nuit à Agen par le maire, M. Gros, et par M. Bladé, président de la Société académique, membre correspondant de l'Institut de France. Une retraite aux flambeaux les a conduits à l'Hôtel de ville, où la municipalité leur a offert un vin d'honneur. M. Maurice Faure, député, a parlé avec la chaleur et la bonne grâce qu'on lui connaît, et M. Rouquet, de Cahors, félibre de l'Escolo Jansémin, a lu des vers gascons. Tout cela, quand je vous le dis, a l'air froid et officiel. Mais, en réalité, il y avait la gentillesse du Midi. Ils étaient là, félibres et cigaliers, portant à la boutonnière la cigale de bronze, et remplissant la nuit bleue et chaude des éclats de leur voix stridente, et toute la ville applaudissait, et les fanfares éclataient d'elles-mêmes au milieu des discours.

Ce matin, la ville s'est réveillée au bruit des salves qui faisaient gronder l'écho de la colline au pied de laquelle elle s'étend joyeusement, mais sans beauté. Dans Agen, petite ville de commerce, rien ne vieillit doucement, rien ne repose; il n'y a de charme que dans cette belle colline de calcaire doré, au-dessous de laquelle passe le pont du canal. Cette montagne nue, taillée droit et couverte de verdures sombres a la fierté d'un paysage historique. La ville est plate et mal bâtie. Mais les Agenaises, sous le foulard éclatant ou sous le bandeau de toile écrue qui couronne leur noire chevelure, sont belles et d'une forme latine et classique. Toute

cette population a de l'ardeur; elle s'enthousiasme pour des poètes qui célèbrent des poètes. Ce matin nous avons inauguré le monument de Cortète de Prades. J'avoue qu'hier encore je ne savais point ce que c'était que Cortète de Prades. M. Charles Ratier, d'Agen, m'apprend à propos que c'était un poète mousquetaire, un gentilhomme gascon dont les aïeux avaient manié l'épée et non la plume, « aimant mieux bien faire que bien dire ». François de Cortète, pour sa part, fit la guerre et, de plus, il rima des pastorales en gascon et en français, mais il s'en cachait; on n'en aurait jamais rien su, sans son fils qui publia ses vers...

M. Sextius Michel parla, dans les termes suivants, du poète Cortète de Prades:

« François Cortète, seigneur de Prades et de Cambes, a-t-il dit, est né entre la fin de 1585 et le commencement de 1586, dans une résidence bâtie par ses ancêtres à dix kilomètres d'Agen, près des bords gracieux et fertiles de la Séourne. Quoique les indications biographiques nous fassent en partie défaut, il est incontestable qu'il embrassa la carrière militaire, selon l'habitude des cadets de Gascogne à cette époque. Placé tout jeune, en qualité de page, auprès de François d'Esparbès de Lussan, vicomte d'Aubeterre, plus tard maréchal de France, nous le retrouvons en effet, en 1639, au siège et à la prise de Salces, dans les Pyrénées-Orientales.

« Quand il mourut dans la petite ville d'Hautefaye, le 3 septembre 1667, il laissa trois comédies ou pastorales, *Miramoundo*, *Ramounet* et *Sanche Panso*, ainsi qu'un assez grand nombre de compositions de différents genres, dont une très connue, *las Lermos del Grabié*.

» Quelle est la valeur littéraire de ces œuvres?

» Je n'hésite pas, Messieurs, à placer Cortète de Prades immédiatement après Jasmin, entre Goudouli, le célèbre poète toulousain, et Daubasse, le poète peigneur de chanvre, qui rendit populaire dans toute la Gascogne le nom de Villeneuve-sur-Lot.

» Si, dans les régions sereines où Dante a placé les poètes, mon jugement n'était pas ratifié, ce n'est pas ce

qui troublerait l'harmonie qui doit régner entre ceux qui ont chanté dans la même langue.

» Mais il en est des œuvres poétiques comme de certaines fleurs, qui, longtemps dédaignées, deviennent un beau jour les reines d'un parterre et la parure favorite de la beauté.

» Cortète de Prades, pendant près d'un siècle ignoré, est aujourd'hui remis en honneur.

» Rien ne manque du reste à ses charmantes pastorales, ni la finesse, ni la couleur, ni le charme des sentiments, ni l'élégance de la versification. Lui reprochera-t-on un peu de sensiblerie et de préciosité? C'était le défaut de l'époque, et Gessner, l'auteur de *Daphnis* et de la *Mort d'Abel*, Gessner que Diderot a vanté avec enthousiasme, mérite plus souvent que lui un reproche pareil... »

Sur la foi d'un simple document, M. Ratier doute presque de l'ardeur belliqueuse du seigneur de Prades et de Cambes. Pour moi, au contraire, j'aime à me représenter ce page d'un futur maréchal de France, qui a ensuite servi sous un Montluc, petit-fils d'un des plus fameux capitaines du XVIe siècle, je me représente ce compatriote de Henri IV comme un fier et brave compagnon d'armes. Est-il supposable d'ailleurs que ce compatriote de d'Artagnan n'ait pas pris au sérieux le métier militaire, et ne se soit pas distingué par quelques beaux exploits? Dans tous les cas, il a servi la France pendant près de quarante ans.

Agen, dimanche 10 août 1890

Nous sommes allés, musique en tête, sur le cours Voltaire, inaugurer la plaque commémorative qui dit, en lettres d'or, sur marbre blanc, que le poète Jasmin a vécu dans cette petite maison.

Oui, c'est une petite maison à toit plat. Elle n'a que quatre fenêtres. Celles du premier étage sont en arcade, assez gracieuses. La boutique porte encore l'enseigne de

Jasmin. C'est un barbier encore qui l'occupe, un obscur barbier qui a mis timidement son nom à côté de celui de Jasmin. Il se nomme Merle. C'est là donc que *Moussu Jansémin,* comme ils disent, le rasoir à la main, tendant le pied et montrant ses bas blancs, une rose brodée sur ses souliers ouverts, rasait à grands gestes ses clients. Car il eut l'esprit de rester barbier jusqu'à son dernier jour. Le soir, il passait un frac et allait dans le monde agenais où il était fort estimé et fort aimé. C'était un poète, c'était surtout, à ce que j'entends, un excellent diseur.

Aujourd'hui, sa statue s'élève sur le Cours. Souvent, dit-on, sur le pas de sa porte, le soir, étendant le bras vers la place que la statue occupe aujourd'hui, il disait à madame Jasmin:

— Femme, je sais bien que je serai là en bronze. Tout de même, je voudrais bien m'y voir de mes yeux!

Nous passons sous un arc de triomphe en toile et nous entendons les airs des chansons de Jasmin et tous, avec un grain de poésie gaie et pourtant attendrie, nous allons déjeuner. Je ne savais pas qu'on pût entasser sur une table tant de viandes et de volailles, sans compter le saumon de la Garonne et les crêpes d'Agen. Je ne savais pas non plus qu'on pût faire tant de discours et de si beaux et, comme le rossignol, chanter d'un cœur gai quand il est midi et que le thermomètre marque trente-cinq degrés à l'ombre. Ces félibres et ces cigaliers, tous fraternellement jeunes sous leur longue chevelure ou noire ou blanche, vibrent dans l'air en feu. M. Faure, député, porte la santé des femmes provençales et gasconnes et récite avec une fureur charmante la *Vénus d'Arles*, d'Aubanel. Ils parlent, ils chantent. Et, dans la fournaise, je vois, à la place d'honneur, Paul Arène tranquille comme un bronze romain.

Comme après le banquet je cherchais un peu d'ombre, de fraîcheur et de silence dans la salle du musée, je vis, parmi des débris gallo-romains, une petite figure antique à demi nue, mutilée et si belle que le regard ne peut s'arrêter d'en caresser les formes fines. C'est une Vénus, ou peut-être une Hébé, car elle semble très jeune.

Taillée dans du marbre de Paros, elle n'est point du pays; elle fut apportée en Gascogne par quelque homme riche au temps des Césars. Elle est là comme un don, comme un symbole de cette beauté antique, dont les femmes d'Agen devaient garder le trésor à travers les âges.

Montauban, lundi

Nous arrivons à Montauban par une nuit sans fraîcheur et sans haleine. Les lanternes chinoises qui nous précèdent colorent la colonne de poussière dans laquelle nous étouffons aux acclamations du peuple. On nous suit, on nous presse, on nous pousse à l'Hôtel de Ville, dont les cloches du beffroi sonnent à toute volée. La foule s'y précipite avec nous et le prend d'assaut. Cette fureur nous donne quelque idée de celle des défenseurs de la ville calviniste en 1621. En cette nuit claire, comme au temps de Jeanne Paulhac et de Guillemette de Gasc, les femmes se battent avec plus d'ardeur que les hommes. Enfin, nous tombons triomphants et brisés dans la grande salle, où le maire de Montauban nous reçoit avec la plus gracieuse courtoisie, et associe à cette réception M. Pouvillon, académicien en Quercy, et partout romancier aimé et admiré. M. Pouvillon nous fait un discours d'un art achevé auquel répond, comme un berger d'Arcadie à un autre berger d'Arcadie, Paul Arène, qui préside les félibres en l'absence de M. Henri Fouquier. Caron chante la *Montalbanaise* en langue d'oc et nous allons nous coucher au bruit des fanfares.

Montauban, lundi

C'est Dominique Ingres, que félibres et cigaliers viennent fêter dans sa ville natale. Le fils du sénateur du Tarn-et-Garonne, M. Gaston Garrisson, connu par ses belles études sur nos vieux poètes, fait les honneurs de sa ville natale avec

la politesse la plus exacte et la plus charmante. Il nous conduit à la sacristie de la cathédrale devant le *Vœu de Louis XIII*. C'est là qu'est conservé le fameux tableau d'Ingres. On dit même que, par l'injure de l'humidité, il s'y conserve mal. Un de nos aimables hôtes d'Agen nous assure que cette peinture tourne au noir, et qu'il y a quinze ans le manteau royal était plus bleu qu'il n'est à présent. Et il ajoute: « Il me semblait alors d'un bleu céleste. Il est vrai que j'étais amoureux... »

Nous regardons avec respect le *Vœu de Louis XIII*. C'est une excellente anthologie de Raphaël, un recueil de morceaux choisis avec amour dans les Vierges de Sanzio. Les deux anges surtout, qui tiennent un cartouche, sont bien choisis. Mais la couleur de tout cela est triste et dure.

Nous descendons ensuite dans le faubourg tortueux de Moissac. Et là, sur le seuil de sa pauvre église, un vieux curé nous reçoit, entouré d'un chœur de jeunes filles qui chantent des chansons gasconnes qu'il a lui-même composées. L'excellent homme nous souhaite la bienvenue en patois et puis nous montre la *Sainte Germaine* d'Ingres, qui décore son église...

Après quoi nous nous rendîmes au faubourg du Moustier. C'est là, dans une masure couverte, à l'italienne, de tuiles rouges, qu'en 1780 Dominique Ingres vint en ce monde dont il devait si bien comprendre les formes et si mal les couleurs. Son père était sculpteur en plâtre. Il décorait les plafonds et les Montalbanais montrent encore quelques-uns de ses fragiles ouvrages. Il était peintre aussi et l'on a conservé plusieurs jolies miniatures signées de son nom.

Or, la maisonnette de brique dans laquelle vint au monde le petit Dominique fut habitée depuis par l'ogresse de Montauban, une terrible faiseuse d'anges. Dès lors ces murs de briques étaient à la fois vénérables et scélérats, et comme de plus ils tenaient peu, on les démolit et c'est sur une maison neuve, qui ne sait rien du petit Dominique et de l'heureux accouchement de 1780, qu'on a posé une belle plaque de marbre blanc sur laquelle on lit en lettres d'or:

ICI
S'ÉLEVAIT LA MAISON
OU NAQUIT
J.-A.-D. INGRES
1780-1867
LA VILLE DE MONTAUBAN
LES FÉLIBRES ET LES CIGALIERS
LE 11 AOUT 1890

Il nous reste à visiter le monument d'Ingres. Vous savez qu'il est d'Etex. Etex avait beaucoup d'idées qui n'étaient pas toujours bonnes. Il eut celle, entre autres, de traduire en sculpture l'*Apothéose d'Homère* sur un hémicycle de pierre surmonté d'un édicule et terminé par deux piliers, et de placer au-devant la statue d'Ingres. Le monument ainsi composé est d'un effet médiocre pour diverses causes, dont la principale est l'exécution confuse et lourde des figures. On s'étonnera peut-être que les félibres, qui ont tant d'imagination, aient rendu de tels hommages à la mémoire de ce peintre à tête de bœuf, qui fut sublime de patience, mais qui n'eut point d'imagination. On s'étonnerait à tort.

Les félibres ont l'intelligence ouverte et le sens des beautés les plus diverses. Et puis, Ingres jouait du violon. Cela est particulièrement sensible à des chanteurs comme eux. M. l'abbé Pothier, président de la Société d'archéologie, dans un discours charmant, nous a vanté le violon d'Ingres. Nous l'avons vu, ce violon, au musée, Il est gardé comme une relique chère et charmante. Voulez-vous que je vous dise? Le violon d'Ingres, plus que sa palette, assure sa gloire parmi les Montalbanais...

Auch, 12 août

... Sous un soleil versant du plomb fondu, et à travers la ville montueuse, aux rues malaisées, pavées de cailloux pointus et que surmontent les deux tours classiques de la

cathédrale, nous fûmes conduits par les hôtes les plus aimables du monde, et la voie nous fut douce. Quelles belles boiseries aussi dans la cathédrale! Les boiseries du chœur, d'une Renaissance encore un peu gothique, sont charmantes. Et l'on nous fit remarquer un Josué arrêtant non le soleil, mais la terre, dans laquelle il enfonce un pieu. C'est une manière très claire de tenir pour démontré le système de Copernic et de Galilée. Après un punch d'honneur, nous inaugurons le buste de Du Bartas, étant venus précisément pour cela...

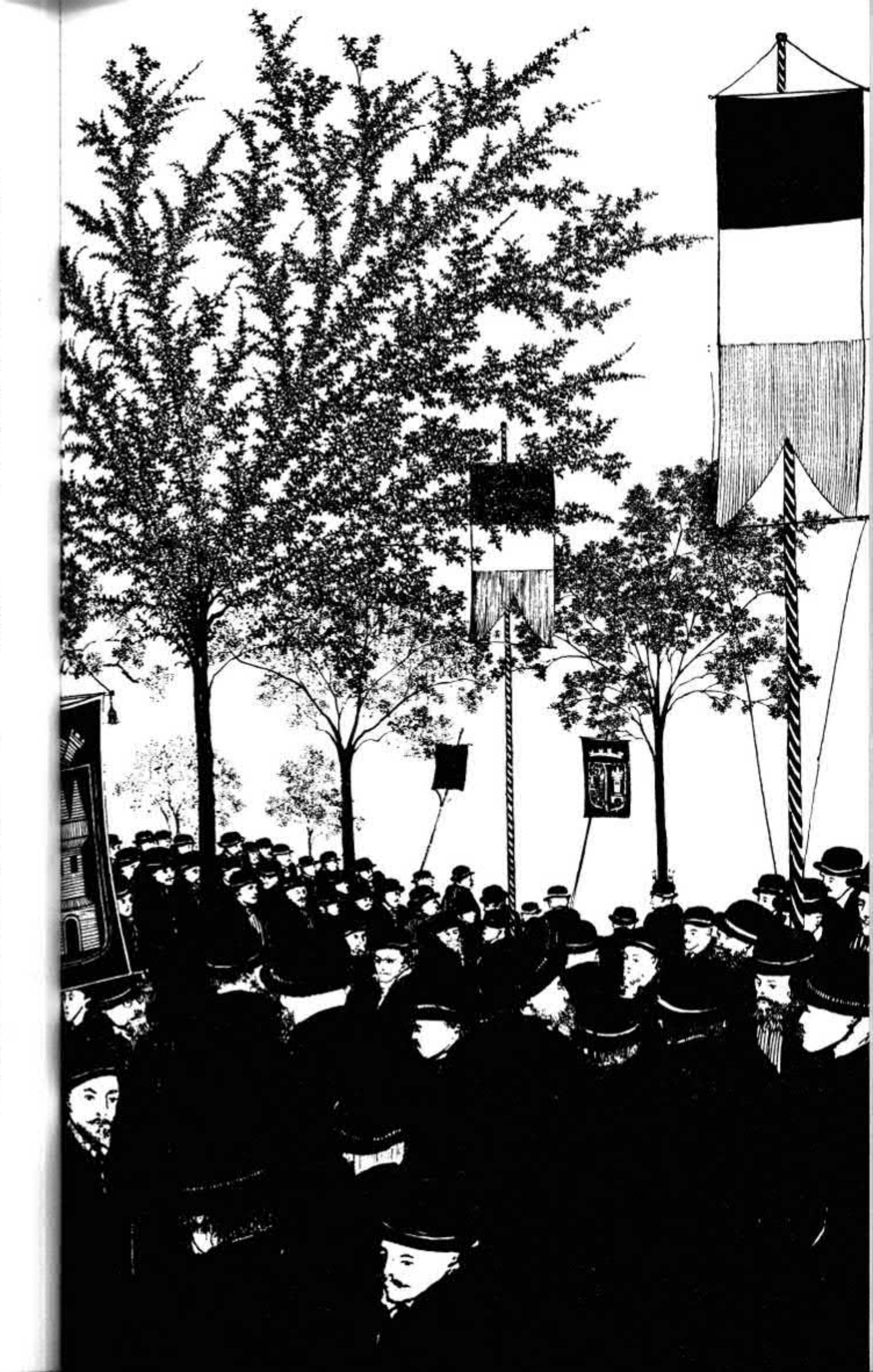
Monsieur Fourès lit un sonnet de Léon Barracand qui est beau, sans doute, mais d'une mélancolie étrange et d'un ton qui n'est point gascon. Mais les félibres n'y regardent pas de si près et applaudissent à tout rompre. Quand M. Elie Fourès s'écrie:

> La double vanité de l'art et de la vie,

on croit entendre: « Aimons, buvons, chantons, vive l'amour et la gloire! » Tout est dans le ton, voyez-vous, les paroles ne sont rien, le ton est tout. Le Midi sait cela, c'est pourquoi il chante tout et toujours.

Tarbes, 14 août

C'est dans une allée du jardin Massey, parmi les grenadiers en fleurs, au murmure des ruisseaux dérivés de l'Adour, que s'élève le buste de Théophile Gautier. L'excellent écrivain est représenté dans sa beauté tranquille, avant que l'âge eût creusé la poche des yeux et fait tomber les joues, ou plutôt les auteurs de cette figure ont voulu qu'il n'eût point d'âge. On sait que ce buste est l'œuvre de Mme Judith Gautier et d'un jeune sculpteur de grand mérite, M. Bouillon. On ne sera pas surpris que la piété filiale ait mis l'ébauchoir aux mains de la fille du poète: Mme Judith Gautier, qui a le don de tous les arts, avait déjà modelé la glaise, et je me rappelle une pendule de sa composition, qui n'a point été exécutée en bronze et qui pourtant était d'un bel arran-



gement. On y voyait les douze heures de jour et les douze heures de nuit représentées par des jeunes filles autour du globe terrestre. Et chacune exprimait par son attitude un des travaux de la vie. Je crains bien que cet ouvrage charmant ne soit perdu. Comme la nature, Mme Judith Gautier n'a jamais eu souci de conserver ses chefs-d'œuvre. M. Edmond de Goncourt parle quelque part de l'Angélique d'Ingres sculptée par la jeune Judith dans un navet et qui se flétrissait d'heure en heure.

Il pleut. Et ce n'est pas une pluie fine et légère. Ce sont les cataractes du ciel qui tombent toutes chaudes sur nos têtes. Le banquet est préparé dans le jardin. On suspend des bâches aux arbres sur les tables. Et dans le beau jardin qui fume sous les eaux, une municipalité magnifique nous fait goûter les mets tarbéens les plus exquis. Mais le confit d'oie n'a pas plus de saveur que l'éloquence de M. de Cardailhac, quand il parle de ces vaillants cadets de Bigorre et de Gascogne qui servirent de modèle à Théophile Gautier pour son baron de Sigognac et au vieux Dumas pour son d'Artagnan.

Nous allons à Bagnères où la pluie nous suit.

Bagnères-de-Bigorre, 14 août

La montagne est couverte de brumes et de nuées. Pourtant la ville reste gaie encore, et le bruit charmant de ses sources et de ses ruisseaux domine le clapotement de la pluie. Albert Tournier dit que les félibres et les cigaliers vont semant les statues. A Bagnères, qui se réjouit de ses fontaines, ils inaugurent, nos félibres, trois plaques en l'honneur de Frédéric Sintras, de Nobody et d'Alfred Rolland. La cérémonie est aux thermes; je n'en dirai rien, ne l'ayant point vue. Je m'y rendais en suivant un ruisseau, mais les ruisseaux de Bagnères sont sinueux. Celui-là me conduisit dans la vallée de Campan. Il ne pleuvait plus et déjà les

dents des montagnes s'aiguisaient dans le ciel allégé. Je songeais à Montaigne qui aimait Bagnères à cause « de l'aménité du lieu et de la commodité des compagnies », et aussi pour le logis et le vivre desquels ce sage s'occupait assez, ayant éprouvé que la machine humaine est délicate. Et puis je me pris à penser à Severus Seranus, lequel au temps de Tibère dédia une stèle votive aux nymphes de Bigorre qui l'avaient sauvé. Heureux Seranus qui doit son salut aux nymphes.

Pendant ce temps, M. Maurice Faure inaugurait les trois plaques devant les thermes dont j'avais entendu les eaux bruire la nuit comme ces marteaux à foulon qui effrayèrent tant le bon Sancho dans la Sierra Morena. Mais la voix du tribun félibre domine les voix mêmes des torrents et des cascades. On m'a dit qu'il n'avait jamais mieux parlé qu'au bruit de ces eaux jaillissantes.

Argelès-Gazost, vendredi 15

Nous suivons en voiture la vallée délicieuse où le Gave roule ses eaux d'un vert profond, entre des montagnes boisées et des roches fauves d'une étonnante majesté. Nous rencontrons à notre gauche la ville de Lourdes qui doit sa prospérité à un miracle fructueux, et nous atteignons aux derniers feux du couchant la charmante Argelès. Ce n'est qu'une rue dans un ravin, mais les pentes boisées du Gez l'abritent et l'on ne peut rêver un nid plus doux ni plus riant. C'est là que je voudrais me reposer, si l'on pouvait songer au repos, quand on est le compagnon des félibres. Une colonie brillante d'Anglais, d'Espagnols et de Parisiens y boit les eaux de quatre sources salutaires. Les nymphes qui rendirent la vie à l'antique Seranus nagent encore dans les ruisseaux d'Argelès. Je crois, sans en être bien sûr, que nous n'inaugurons rien dans cette belle vallée. Mais une fête nous attend au casino, où l'excellent orchestre de Jules Dambé joue l'ouverture de l'*Arlésienne*. Là, les montagnards de Saint-Savin, dont la confrérie de baladins remonte au temps de Charlemagne, nous font assister à des danses immémoriales et dont on retrouve les figures en Ubie. Ces montagnards sont vêtus tout de blanc, le pantalon attaché par des bretelles de tapisserie à fleurs. Ils portent un grand chapeau de paille à rubans et à cocardes rouges. Des bergers les précèdent, coiffés du bonnet de coton, au dos le sac en peau d'isar, aux pieds des sabots qui heurtent le sol bruyamment. Leurs danses sont des plus anciennes du monde: les femmes n'y prennent point de part. Mon vieil ami tant regretté Edmond Fuchs, qui avait écrit une histoire de la danse, perdue dans un incendie de la Commune, me disait souvent que les danses amoureuses, où les femmes ont part, marquent une phase récente des sociétés. Au commencement, les hommes, comme David devant l'Arche, et comme les prêtres saliens, exécutaient seuls des danses guerrières. Les montagnards de Saint-Savin nous ramènent aux plus antiques traditions. Ces hommes, basanés, maigres et droits, dansent avec une grâce virile une sorte de bourrée dont les figures semblent rappeler la rencontre de deux clans. Une lutte s'engage et les deux demi-chœurs jouent en mesure de ce bâton dont ces gens-là ne savent que trop bien se servir en toute rencontre, et surtout à la ville le jour de la conscription. On dirait un chant épique, mimé par des hommes d'autrefois. Cette nuit d'Argelès est le charme, la fleur de notre voyage.

Pau, 15 août

La cérémonie d'inauguration du monument de Théophile Gautier a eu lieu hier, à Tarbes, en présence d'un grand concours de population. A trois heures, félibres et cigaliers ont pris place dans les tribunes qui leur avaient été réservées. Le voile rouge qui cachait aux regards le buste du poète d'*Emaux et Camées* est tombé, et la figure du beau Théo est apparue, superbe dans sa parfaite ressemblance...

Pau, 16 août

A Pau, au pied de ces montagnes qui font un horizon sublime à la ville de Henri IV, le maire, M. Henri Faisans, nous reçoit avec une bonne grâce relevée de bonne humeur et, après un éloge des Gascons en excellent français, il donne la parole à M. Pierre Laffitte qui nous expose avec méthode et selon les règles de la philosophie positive l'œuvre de Henri IV. Ceux qui ont entendu le vénérable successeur d'Auguste Comte savent comment il unit dans ses conférences une bonhomie souriante, égayée, à la rigueur des déductions philosophiques. M. Pierre Laffitte est mathématicien. Il est aussi Gascon. Et la chaleur de son cœur échauffe les formules les plus abstraites. Il a parlé deux heures par une nuit étouffante, et toutes les musiques de la ville réunies dans le parc entraient par les six fenêtres ouvertes de la salle, sans avoir raison de l'éloquence du vieux maître.

Le lendemain, nous avons inauguré à Oloron le monument de Xavier Navarrot, qui fut un Béranger béarnais. M. Louis Barthou, député, a prononcé, devant le buste modelé par le sculpteur cigalier Escoula, un discours d'un art exquis et d'un beau sentiment. Il faut que la parole et la pensée de M. Barthou soient d'une qualité bien rare pour avoir charmé des voyageurs étourdis par dix jours d'éloquence, de fanfares et de locomotives.

De retour à Pau, je suis allé voir les aloès fleuris sur les coteaux fameux de Jurançon. La grande fleur de l'aloès s'élève comme un arbre aux grappes blanches. Elle jaillit avec gloire, mais la plante meurt d'avoir fleuri.

Saint-Sébastien, 18 août

« Cygne éclatant des mers, tu te mires dans ta baie d'azur et d'argent, dont les eaux calmes reflètent, en soupirant à tes pieds, ta beauté. » Ainsi le poète guipuzcoan, don Ramon

Fernandez, salue sa ville natale, toute blanche entre sa Concha, moins bleue que le poète ne l'a vue, et l'embouchure de l'Urrumea. Il ne reste de la vieille ville qu'une église de style jésuite, et une ruelle qui porte cette inscription : « *Call. de XXXI de Agosto, ùnica que en este dia del ano MDCCCXIII se libero del incendio. Rue du trente et un août, la seule qui en ce jour de l'année 1813 échappa à l'incendie.* »

Ce jour-là, après la retraite héroïque du général Rey et de neuf cents Français, l'armée anglo-portugaise, étant entrée dans la ville, la mit à feu et à sang. Saint-Sébastien sut renaître de ses cendres. Elle est aujourd'hui blanche, riche et riante.

Réunis sous les arcades de la place de la Constitution, les cigaliers et les félibres sont reçus dans la Casa Consistorial par le seigneur alcade, entouré de son conseil et précédé de deux massiers vêtus de huques de drap d'or. Le soir, banquet présidé par S.E. le Gouverneur de la province, qui porte tous ses ordres. C'est, si vous voulez, un préfet ; mais c'est assurément un hidalgo, et il a très grand air avec sa fine moustache blanche et son long visage d'un gris pâle, comme les figures de ces vieilles tapisseries que ses aïeux faisaient venir des Flandres...

Le lendemain dimanche, course de taureaux.

A LOS TOROS !

L'affiche annonce une « grande et brillante course avec le sympathique et intelligent Angel Pastor, de Madrid, et le tant vaillant et téméraire Espartero de Séville ».

La plaza est un cirque à ciel ouvert, percé à l'extérieur de deux rangées de fenêtres mauresques géminées. Sur de rudes charpentes, abritées par une toiture étroite de tuiles rouges, sept ou huit mille spectateurs se pressent. Du côté de l'ombre, des robes roses, bleues, vert pomme, quelques mantilles et, çà et là, des fleurs de grenadier piquées dans

les chevelures noires. Notre loge est tendue des couleurs de la France et ornée de drapeaux français et espagnols en trophées.

A trois heures sonnantes, au milieu des cris de la foule, la quadrilla, l'alguazil en tête, manteau noir, chapeau à plumes noires, sur un cheval noir, puis, à pied, la capa sur l'épaule, les espadas et les banderillos, puis les picadores à cheval, puis les chulos et, enfin, les mules richement harnachées et caparaçonnées qui viendront traîner hors de l'arène les taureaux et les chevaux morts. L'alguazil s'avance sous la loge du président de la plaza et lui demande la clef du toril. Les espadas et les banderillos saluent. Tous les yeux sont tournés vers la porte massive du toril où la bête est enfermée depuis le matin dans l'ombre. La porte s'ouvre, le taureau sort, ardent et incertain. Il gratte du pied le sable et fonce sur le premier torero qu'il voit, mais la muleta lui donne le change et ses cornes ne rencontrent qu'un voile léger. C'est sa première déconvenue. Ah! si le taureau savait! On raconte qu'une dame, qui élevait des taureaux dans la province de Salamanque, prenait soin de planter dans ses pâturages des mannequins habillés en toreros. Elle enseignait de la sorte à ses lutteurs cornus la place où ils devaient frapper. Mais les élèves de la señora furent mis en interdit. Il ne faut pas que le taureau soit trop instruit.

Le premier adversaire qu'il rencontre est le picador, monté sur son maigre cheval, coiffé d'un large feutre, les jambes bardées de fer. Il pique de sa lance entre le garrot et la tête le taureau qui, d'un coup de corne, éventre la malheureuse monture, qu'on lui oppose l'œil droit bandé et les oreilles bourrées d'étoupe. C'est là un spectacle hideux; et l'on ne peut voir d'abord sans horreur deux, trois, quatre chevaux s'empêtrant dans leurs entrailles arrachées et pendantes.

Les vieux amateurs disent qu'aux temps déjà lointains des bons picadores, il n'était pas rare de voir l'un d'eux affronter un ou plusieurs taureaux avec le même cheval. M. Pero Gil conte que le fameux Corchado, ayant parié un jour cinq mille francs qu'il piquerait les six taureaux d'une course sans que

son cheval reçût la moindre égratignure, gagna son pari. Mais les picadores d'aujourd'hui ne sont pas des Corchados. Ils livrent leur monture au taureau sans autre souci que de tomber sans dommage, ce qui est déjà assez difficile. On me dit qu'il n'y a plus de bons picadores. Pour se montrer tel, il faut être parfait cavalier, connaître les taureaux, avoir l'œil juste, un bras de fer et le cœur ferme.

On ne sera pas surpris que cet homme-là soit rare. Il dut l'être de tout temps. Quand le président estime que le taureau a éventré assez de chevaux, les picadores se retirent et font place aux banderillos qui piquent par un geste hardi et charmant, sur le garrot de la bête, des bâtons ornés de papier frisé. Les Espagnols disent que le banderillo doit avoir l'intelligence, le courage et la grâce, et il est vrai que peu de spectacles donnent à ce point l'idée de l'élégance virile.

Quand les banderilles sont piquées, l'espada demande au président la permission de tuer le taureau. Armé de l'estoque et de la muleta de laine rouge, il oblige l'animal à tendre lui-même le coup au fer. Il y a dans la manière de frapper la bête d'infinies délicatesses où se plaisent les connaisseurs. Dieu merci, je ne m'y entends pas, et j'espère bien ne m'y entendre jamais.

Cette fois, l'épée est entrée jusqu'à la garde et le taureau vomit des flots de sang.

On siffle, on murmure, on crie *baja*! Mon voisin, bon Espagnol et grand amateur de *torero*, m'explique que le poumon est percé et que ce coup, mortel, il est vrai, pour le taureau, ne l'est guère moins pour la gloire de l'espada qui le donne.

A la seconde course, c'est Angel Pastor, *el simpatico é inteligente*, qui tue le taureau en l'honneur des félibres.

L'animal reste quelque temps étonné, incertain, puis il plie les jambes et se couche doucement, comme pour dormir dans la prairie. On applaudit, le coup était bon. *Por todo lo alto en los rubios*.

Et déjà je me sens pris d'une sorte de curiosité pour ces jeux cruels et ingénieux. S'il m'arrivait ce qui arriva au

jeune Alypus, l'ami de saint Augustin! Etant allé à Rome pour y étudier le droit, ses condisciples, un jour, l'entraînèrent à l'amphithéâtre avec une violence amicale. Assis à son banc, il tenait les yeux fermés, mais une grande clameur s'étant élevée, il les rouvrit. Un gladiateur venait d'être frappé mortellement.

« A peine a-t-il vu le sang, dit saint Augustin, il y boit des yeux la cruauté. Dès lors, il ne détourne plus ses regards; il les arrête avec complaisance; il se désaltère à la coupe des Furies, et, sans le savoir, il fait ses délices de ces luttes féroces; il s'enivre des parfums du carnage. Ce n'était plus le même homme qui venait d'arriver, c'était l'un des habitués de cette scène barbare. Il remporta des jeux une effrayante impatience d'y revenir. Ardent autant et plus que ceux qui l'avaient entraîné, il entraînait les autres! »

Mais non. Bien que nos courses de Saint-Sébastien n'aient coûté la vie qu'à de pauvres animaux, je jure bien de ne les jamais revoir. Que nos hôtes si courtois me le pardonnent. Je n'ai pu surmonter l'horreur et la pitié qui me noient à la vue de ce sang répandu et de ces entrailles arrachées. Je devine bien la science et la beauté de ces illustres exercices, je vois bien l'exactitude parfaite de ces mouvements, j'admire cette force facile qui devient de la grâce, mais que tout un peuple en fête se réjouisse de voir souffrir et mourir des animaux, c'est une cruauté qui me révolte. Il y a une grande ville au monde, une ville immense et charmante, où la pitié, la sainte pitié, sera toujours écoutée. C'est Paris. Certes on n'y verra jamais ce que je viens de voir. Je connais les Parisiens: ils ne le souffriraient pas.

LE DERNIER ABBÉ

Le Dernier Abbé

PAR PAUL DE MUSSET

Le *Dernier Abbé*, qu'il m'est fort agréable de présenter aux bibliophiles, parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 1[er] novembre 1840. M. A. Ferroud, après un demi-siècle, l'en a tiré le premier et c'est une édition originale qu'il offre aux amis de beaux livres. Il faut reconnaître qu'il a mis la main sur un charmant petit ouvrage.

L'abbé Cordier, dont M. Paul de Musset nous conte l'histoire avec une élégante simplicité, appartient à l'espèce des abbés sans abbaye qui foisonnait au XVIII[e] siècle. Il importe avant tout de la distinguer de l'espèce des abbés hors abbaye qui était bien différente. L'abbé hors abbaye était né, c'est-à-dire qu'il était de bonne maison, le plus souvent cadet de famille, parfois très grand seigneur. Dès l'enfance, abbé en herbe, il avait porté la tonsure, le petit collet et le manteau court. Cet équipage le recommandait aux bontés du roi et du ministre de la feuille, qui, lorsqu'un bénéfice venait à vaquer, le lui attribuaient pour son établissement dans le monde. Dès lors, bénéficiaire d'une abbaye en commende, il en touchait les revenus dont il vivait grassement. On le soupçonnait d'être très strict à l'endroit des austérités de ses moines, qui faisaient leur salut à son profit. Au demeurant, homme de bonne compagnie; il allait dans le monde, avait ses entrées à la cour. Rien ne l'empêchait d'être homme d'esprit, philosophe épicurien et petit poète comme l'abbé de Chaulieu et plus tard l'abbé de Voisenon, lequel disait exactement son bréviaire dont il marquait les renvois avec des couplets de chansons. C'étaient des gens heureux.

Tout au contraire l'abbé sans abbaye, l'abbé de fortune n'est point né: comme à Figaro, il lui faut déployer seulement pour vivre plus d'esprit que n'en a besoin le Roi Catholique pour gouverner les Espagnes. On ne sait d'où il sort. Peu ou point engagé dans les ordres, il porte l'habit ecclésiastique, mais ce serait grand hasard si le ministre de la feuille pensait jamais à lui. Il restera toujours abbé de Sainte-Espérance, ou plus doctement abbé de Sainte-Elpide, et, comme dit le proverbe, s'il se promène dans les vignes de l'abbé, ce sera seulement en rêve. Cette espèce est de beaucoup la plus commune. « Il pleut des abbés, dit Richelet, et dès qu'un petit cuistre est habillé de noir on l'appelle M. l'abbé. Son habit lui sert de passe-partout. C'est un animal domestique; il niche dans les mansardes des hôtels. Un moraliste gagea un jour que, s'il allait de porte en porte, dans la rue de l'Université et dans la rue Saint-Dominique, demandant au suisse: « L'abbé est-il rentré? » on lui répondrait partout qu'oui ou que non. Et ce moraliste gagna son pari. Le petit collet est aimable par nécessité. Il lui est utile de savoir racler du violon, tourner des petits vers et conter des histoires. S'il a l'art de s'employer avec adresse et discrétion dans les intrigues galantes, son sort est assuré. Il a pour gagne-pain les vices de ses maîtres, c'est pourquoi il mange tous les jours [1]. Quand il n'est point en place, il est réduit à guetter à l'arrivée les riches étrangers et à tirer sa subsistance de ses ingénieuses friponneries. Tel est le petit abbé périgourdin qui fit à Candide, revenu avec beaucoup d'or des monts d'Eldorado, les honneurs de la capitale.

Il le mena d'abord à la Comédie où M[lle] Clairon jouait la reine dans le *Comte d'Essex*. « Cette actrice, dit Candide, me plaît beaucoup; elle a un faux air de M[lle] Cunégonde; je serais bien aise de souper avec elle. » L'abbé périgourdin

1 Sur cette singulière espèce d'abbé dameret, partageant avec le carlin, la perruche et le sapajou la faveur de la femme à la mode, consulter: H. Bonhomme, *Le Dernier Abbé de Cour*, 1 vol. in-18; V. Fournel, *le Petit Collet*, dans la *Revue de Famille* du 1[er] novembre 1890.

n'était pas homme à approcher de M[lle] Clairon, qui ne voyait la mauvaise compagnie que quand elle y trouvait de l'agrément. « Elle est engagée pour ce soir, dit-il à Candide; mais j'aurai l'honneur de vous mener chez une dame de qualité, et là vous connaîtrez Paris comme si vous y aviez été quatre ans. » Candide, qui était naturellement curieux, se laisse mener au fond du faubourg Saint-Honoré, chez M[me] de Parolignac où l'on taillait une banque. Candide perdit en un clin d'œil cinquante mille livres, après quoi l'on soupa. Puis M[me] de Parolignac, en tête-à-tête avec le jeune Westphalien, le pria de lui rattacher sa jarretière qui était tombée et loua les deux diamants qu'il avait aux doigts d'une façon si expressive que Candide se crut obligé de les lui offrir. Mais l'abbé, qui n'avait qu'une petite part aux cinquante mille livres et aux deux diamants, fut contraint d'imaginer une autre friponnerie qui lui rapporta davantage et dont Candide fut encore la victime.

L'abbé Cordier est un petit abbé comme ce Périgourdin; c'est un abbé *in minoribus* et moins encore; mais il n'est pas fripon. Il ne fit jamais tort à personne. Il était d'un naturel obligeant et doux. Il respectait trop son habit pour faire quelque métier manuel. Sans s'adonner ainsi que le commun des hommes aux travaux mécaniques, il s'en reposait sur ses petits talents d'agrément du soin de sa fortune. Il offrait à point du tabac de sa tabatière aux gens en place. Il les louait à propos, non « qu'il donnât des éloges à tout le monde par flatterie ou par intérêt », mais « il trouvait du plaisir pour lui-même à vanter les gens quand il pouvait le faire sans mentir ». A table, il disait volontiers que le vin était bon, ne parlait qu'à son tour et contait des histoires gaies qui ne duraient pas trop longtemps. Même au dessert il buvait un peu d'eau-de-vie par complaisance; il jouait de la flûte, non comme un virtuose dont on pût être jaloux mais assez bien pour faire un duo si une dame se mettait au clavecin. Il savait de botanique ce qu'il en faut pour cueillir des fleurs avec les demoiselles. Il couchait les enfants et leur contait *Fine-Oreille*, pour les endormir. Il avait quelques

connaissances en géométrie pratique. Il était de bon conseil Enfin un homme précieux.

Il fréquentait les coulisses de l'Opéra et de la Comédie; Mlle Doligny le reçut dans sa loge où il eut l'honneur de lui rajuster son croissant de diamants un soir qu'elle jouait *Phébé*. Comme il avait la figure agréable, elle lui fut reconnaissante de ce petit service et le reçut chez elle où il trouva bon souper, bon gîte, et le reste. L'ingénue eut tout loisir de s'apercevoir que l'abbé n'était pas bien nippé. Elle lui envoya une veste de soie noire, brodée de sa main. L'abbé trouva dans la poche une bourse bien garnie d'écus qu'il garda seulement pour ne pas fâcher une si aimable personne.

La Révolution éclata sans que l'excellent homme l'eût désirée ni prévue. Néanmoins il s'en accommoda, car il était accommodant. Un jour, pour n'être pas mis à la lanterne, il coupa son petit collet et d'un coup de ciseaux trancha le seul lien qui l'attachait à l'Eglise. Moyennant ce sacrifice, il vécut tranquille. Comme il n'avait point de préjugés, il devint facilement un bon patriote et même il fut nommé secrétaire d'une *Société des neuf sœurs* qui ressemblait beaucoup, à ce qu'il me semble, à l'*Athénée* du faubourg Saint-Honoré. Il n'était plus jeune, et il lui devenait de plus en plus difficile de vivre. Il pensa plusieurs fois mourir de faim, ce qui serait indubitablement arrivé sans un petit héritage qui lui vint sur le tard. Mlle Doligny lui laissait en mourant quinze cents livres de rente.

Mlle Doligny n'est point un personnage imaginaire, non plus que M. Berton, directeur de l'Opéra, M. Moreau, architecte du Roi, M. Vassé, peintre, qui figurent dans le récit de M. Paul de Musset. Louise-Adélaïde Berton-Maisonneuve, femme Dudoyer de Gastels, dite Doligny (elle signait d'*Oligni*), entra en 1763, à dix-sept ans, à la Comédie-Française où elle tint de longues années l'emploi des amoureuses et des jeunes premières. On a d'elle un portrait, gravé par Huber, d'Augsbourg, d'après Vanloo. Elle y paraît telle que M. de Musset l'a peinte, pas très jolie, mais très agréable; l'œil grand et doux, le nez fort, la bouche riante, l'air modeste.

Cet air de modestie lui était naturel, et frappait agréablement ceux qui la voyaient, témoin ce vers qu'on lui donnait pour devise:

La pudeur fut toujours la première des Grâces.

Au reste, cette jolie personne, que M. de Musset nous montre très légère, passait, à ses débuts tout au moins, pour une fille sage. Elle en garda toujours les apparences. C'est ce dont témoigne le quatrain suivant, gravé au-dessous de son portrait:

Pour rendre plus touchants l'amour et la nature,
D'Oligny leur prêta ses secrets séducteurs,
Elle fut toujours vraie, intéressante et pure,
Et mérita l'estime en gagnant tous les cœurs.

Mademoiselle Doligny prit sa retraite en 1783 avec une pension de quinze cents livres [1]. Elle mourut en 1823. L'abbé Cordier, à compter son âge sur les données de M. Paul de Musset, approchait de sa soixante-quatorzième année quand il toucha le legs de sa vieille amie.

Il y avait déjà longtemps alors que l'excellent abbé souhaitait d'avoir les moyens de devenir tout à fait honnête homme. Il n'est jamais trop tard pour bien faire. Nous devons dire à la louange de M. Cordier qu'il fit un bon usage de sa fortune. Il acheta des meubles d'acajou, fit de petites promenades et de bonnes lectures. Pour dernier bonheur il trouva en M. Paul de Musset un biographe indulgent et fin, souriant et doux, gardant toujours le ton juste, le parler élégant et simple.

Il me reste à dire quelques mots de M. Paul de Musset, qui a écrit *le Dernier Abbé*, et de M. Adolphe Lalauze, qui l'a illustré. Paul de Musset, né en 1804, était le frère aîné d'Alfred. Un de ses livres est resté très célèbre; c'est *Lui et Elle*, qui fut écrit en 1859 en réponse à *Elle et Lui*, de George Sand. Mais, dès sa jeunesse, Paul de Musset avait montré dans

1 *Les Spectacles de Paris pour l'année* 1788. In-12, p. 69.

un grand nombre de récits mi-historiques, mi-romanesques un art délicat d'esquisser des portraits et de composer des tableaux de mœurs. Il s'était plu surtout à faire revivre des figures oubliées du XVIIe siècle et du XVIIIe. *Le Dernier Abbé* est un de ses plus anciens ouvrages en ce genre, et un des plus heureux. Le talent plein de délicatesse de M. Paul de Musset était justement aimé et estimé. Pourtant sa renommée pâlissait auprès de la gloire éclatante de son frère. Il avait l'âme assez haute pour n'en point souffrir. Cet aîné, vraiment gentilhomme, non seulement ne fut point offensé de la fortune littéraire de son cadet, mais il servit cette fortune avec un zèle qui ne s'est jamais ralenti, et dont témoigne la pieuse biographie qu'il composa pour être jointe aux diverses éditions des œuvres complètes d'Alfred. On raconte qu'en Allemagne, à la fin du XVIIIe siècle, un musicien obscur, du nom de Beethoven, qui entendait tout le monde prononcer son nom sans que personne songeât à lui, en ressentit une mélancolie qui le conduisit au suicide. Au contraire, M. Paul de Musset écoutait avec délices toutes les louanges du nom de Musset, qui ne se rapportaient point à ses propres ouvrages. C'était un très galant homme. J'ai eu l'honneur de le rencontrer peu de temps avant sa mort survenue à Paris le 17 mai 1880. Il avait gardé dans un âge avancé la sveltesse élégante qui, vers 1840, l'avait fait ressembler à son illustre frère et il donnait l'idée d'un Alfred de Musset vieilli et blanchi. Sa conversation était intéressante et du meilleur ton.

M. Lalauze, qui a illustré avec tant de grâce, de finesse et d'esprit *le Dernier Abbé*, s'est fait, dans l'art charmant de la vignette, une réputation si brillante que je n'ai rien à apprendre aux bibliophiles sur le compte de cet artiste qu'ils aiment infiniment. On sait qu'Adolphe Lalauze, né à Rive-de-Gier en 1838, a appartenu dans sa jeunesse à cette administration de l'enregistrement, qui n'est point ennemie des lettres ni des arts, puisqu'elle a nourri dans son ombre, avec Lalauze, Theuriet et Gondinet. Lalauze, tout jeune encore, était contrôleur à Toulouse. Il fit des études de dessin dans cette ville à l'Ecole des Beaux-Arts, qui a fourni tant d'ar-

tistes dont elle peut être fière. Quand Lalauze y entra, il y trouva Jean-Paul Laurens et Marqueste. Falguière et Mercié venaient d'en sortir. Il vint ensuite à Paris. Il était à la direction de l'enregistrement, rue de la Banque, lorsque des éditeurs anglais mirent au concours l'illustration de Molière. Il concourut et remporta le prix. Ce début fut très heureux. Lalauze y révélait en même temps une abondance d'idées ingénieuses et un travail souple, brillant, coloré. Monté du premier coup au rang des maîtres les plus parfaits de la vignette, il s'est maintenu dans la faveur des connaisseurs par une production incessante et variée. Nous citerons parmi ses illustrations les plus connues son *Alfred de Musset*, son *Don Quichotte*, son *Gil Blas*, son *Perrault*, ses *Mille et une Nuits*, sa *Physiologie du Goût* et son *Vicaire de Wakefield*. Ce maître est aussi excellent dans le portrait que dans la vignette. J'éprouve quelque embarras à le louer dans un livre où il est pour ainsi dire chez lui. Je dirai seulement que M. Henri Béraldi, dans l'article consacré à Lalauze[1], a reconnu la facilité savante de sa pointe et l'élégance de ses compositions.

1 *Les Graveurs du* XIXe *siècle*, t. IX, pp. 23 et suiv.

UN HOLLANDAIS A PARIS
EN 1891

Un Hollandais à Paris en 1891

PAR W.-G.-C. BYVANCK

IL faut bien qu'il soit dans la petite ville d'Hilversum, où l'on tisse la laine et le coton, un de ces poêles de Hollande, dans lesquels le sage, comme au temps de Descartes, s'enferme pour méditer. Car M. Byvanck qui vit là, sous un ciel humide et doux, est un savant pensif, que la pratique des livres n'a point détourné de l'étude des hommes et qui, tout philologue qu'il est, s'intéresse au mouvement des idées. Il promène sa pensée bien au-delà des prairies, des canaux et des moulins qui l'entourent; et son esprit, dans ses veilles, va par les pays et remonte les âges. M. Byvanck a publié sur François Villon des études critiques dont nos villonistes font grand cas et qui témoignent d'une profonde connaissance de notre vieille langue et de notre vieille littérature. On trouve à la première page d'une de ces études le nom de Jean Richepin rapproché de celui de François Villon, et cette association n'a rien d'affecté chez M. Byvanck, qui connaît aussi bien les poètes français de notre temps que ceux qui vivaient sous les rois Charles VII et Louis XI.

En un bel ouvrage qui s'appelle *la Poésie et la vie au XIXe siècle*, M. Byvanck a étudié l'action de la société et des mœurs sur la littérature européenne, dans une période de temps qui embrasse la vie et l'œuvre de Henri Heine, de Carlyle, du cardinal Newman, de Balzac, de Baudelaire, de Hebbel et Clough, d'Emerson, de Walt Whitman et de Henrik Ibsen.

Il achève en ce moment un livre sur le mouvement social et religieux de la Hollande au commencement de ce siècle;

il prépare une édition critique de deux pièces de Shakespeare, *Hamlet* et *Juliette et Roméo;* et il met la main à des études sur la poésie française au XVe siècle et sur le jargon chez les peuples romans. Un tel esprit, contemporain de tous les siècles, concitoyen de tous les poètes et de tous les savants, n'est étranger dans aucun pays de gloire. Et il ne faut point être surpris que M. Byvanck, durant quelques mois passés à Paris, soit entré si avant dans l'intimité des choses et dans le secret des âmes.

Je dirai, si l'on en veut croire un Parisien qui aime Paris comme un Italien du Moyen Age ou du bienheureux XVe siècle aimait sa ville, je dirai que M. Byvanck, doué de ce sens héréditaire du vrai qui anime tout l'art hollandais, découvre et dépeint avec l'exactitude d'un Téniers les coins littéraires de la capitale, cafés, brasseries, et la maisonnette rustique du chansonnier et le grenier du savant poète, où les in-folios montent sur les chaises semblables à ces monstres, témoins des antiques aventures de la terre, « qui devraient fuir la lumière du jour ». Vous pensez bien qu'un Téniers philologue est peu curieux d'étudier les belles-lettres dans les salons et l'éloquence à l'Académie. Le commentateur du *Grant Testament* se plaît mieux sur le boulevard Saint-Michel, dans le café où il rencontrera un nouveau Villon. M. Byvanck a passé une bonne soirée au *Chat-Noir*, en écoutant Alphonse Allais, Georges Courteline et Maurice Donnay, qui y répandaient leur esprit subtil et leur divine fantaisie. Ils y tiennent école de sagesse, nous enseignant, avec une grâce renouvelée d'Aristophane, à mépriser la fausse vertu et le faux génie des heureux de ce monde et à sourire des sots, des méchants, des hypocrites. Ce cabaret est une grande et belle école de morale. Les poètes charmants du *Chat-Noir* professent l'ironie et la pitié, qui de toutes les vertus humaines sont, à y bien regarder, les seules innocentes et les seules exquises. Ils ne respectent point les ministres et les sénateurs; mais ils respectent les pauvres, et ils sont socialistes sans violence et sans haine. M. Byvanck a trop d'esprit pour ne pas se plaire au *Chat-Noir*. Le *Mirliton*, plus rude et plus âpre, l'a

charmé. Le *Mirliton* est ce café du boulevard Rochechouart où l'on entend Aristide Bruant, le chansonnier qui le premier exprima le pathétique de la crapule. Ce chantre terrible des filles, des souteneurs et des voleurs a émerveillé le philologue d'Hilversum, comme il a depuis étonné M. Oscar Wilde, qui fait profession de ne s'étonner de rien.

C'est aussi qu'Aristide Bruant a su donner à sa poésie et à sa personne un caractère soutenu, une physionomie originale et se composer tout entier corps et âme, en grand style canaille, avec une perfection qu'atteignirent seuls avant lui quelques cyniques grecs et, mieux que tout autre, ce Diogène qui fut, vivant, la plus amusante des œuvres d'art.

Pendant son séjour à Paris, M. Byvanck semble avoir eu constamment cette bonne fortune qui favorise les compères de revues et les fait se trouver à propos aux spectacles les plus intéressants. A peine le docte Hollandais a-t-il fait quelques pas sur le boulevard des Italiens, qu'il y rencontre Catulle Mendès. Et le poète aussitôt se répand en propos ingénieux, et, comme Alcibiade avec les joueuses de flûtes, anime le banquet des lettres par des discours subtils et savants sur les lois du rythme et sur les troubles de la chair! M. Byvanck s'assied-il à la table d'un café, Paul Verlaine y prend place auprès de lui, si las, si mystérieux et l'œil plein de telles lueurs, qu'il semble revenir de contrées où nul autre n'est allé.

Et si, vers minuit, remontant le boulevard Saint-Michel et laissant derrière lui le palais ruiné du pieux empereur Julien, il s'achemine vers un café très nocturne, il ne manquera pas d'y rencontrer Jean Moréas, tranquille et superbe, et de recueillir les paroles lapidaires du poète pindarique. Manifeste éloquent, auquel il convient d'ajouter les illustrations ardentes de Charles Maurras, si l'on veut connaître toute l'esthétique de la jeune école romane. Et toujours le hasard ou quelque bon génie favorise M. Byvanck: dîne-t-il chez des amis: Maurice Barrès est l'un des convives, Maurice Barrès, le plus fin, le plus rare, le plus exquis des

causeurs et le plus habile à manier la douce ironie. C'est aussi une heureuse inspiration qui conduisit notre Hollandais chez M. Marcel Schwob, qui fait de si beaux contes, qui sait si bien la vieille langue française et qui a tant d'humour et de philosophie.

M. Byvanck a recueilli avec soin les propos de M. Marcel Schwob, et il a su les mettre sur le papier dans leur force et leur chaleur, avec tout leur mouvement. On trouve dans le livre du *Hollandais à Paris* d'autres conversations bien intéressantes, entre autres celle de Jules Renard, le plus sincère des naturalistes, sur Flaubert et sur le style. M. Jules Renard ne veut pas que la phrase chante et il en donne pour raison qu'il faut être naturel. Il oublie de prouver qu'il est plus naturel de parler que de chanter, ce qui ne pourrait s'établir par l'exemple des oiseaux et des poètes lyriques. Notons aussi une consultation de Jean Richepin sur J.-K. Huysmans et sur J.-H. Rosny, et un intermède de M. Léon Cahun sur les janissaires et sur les soldats mongols du XIIIe siècle. Ce divertissement interrompt tout à coup, avec des chocs et des éclairs d'armes blanches, le cours paisible du drame littéraire. C'est le ballet des sabres.

Quant au théâtre, M. Byvanck, à qui suffit la comédie humaine, ne va guère entendre des drames. Mais, pour une fois qu'il est allé à l'Odéon, il y a vu *Amoureuse* de M. de Porto-Riche, et certes on peut dire que cette fois encore il ne tomba pas mal. M. de Porto-Riche a l'accent profond et vrai; il porte au théâtre une sincérité inconnue. Il est sensuel et triste; il est tendre et désabusé, il est violent et délicat, et il donne à ses personnages une âme vivante et des paroles qui vont au cœur et le déchirent. Je veux, comme M. Byvanck, aller au théâtre les jours de Porto-Riche.

Il est intéressant aussi de faire avec lui une visite aux ateliers du peintre Carrière, du peintre Claude Monet, du sculpteur Rodin, et là, parmi les toiles impressionnistes et les maquettes mouvementées, de disputer des lois de l'art et de l'idéal nouveau. Querelles amusantes et vaines, qui ne cesseront jamais! Frivolités sublimes! Nous n'en savons pas

plus long aujourd'hui sur les lois de l'art que les troglodytes de la Vézère qui dessinaient à la pointe du silex le mammouth et le renne sur l'os et l'ivoire.

En rapportant tous ces propos de lettres et d'art, M. Byvanck y a mis son âme, une âme douce et bienveillante, pieuse et morale, candide et savante, d'un invincible optimisme.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE
(1891)

L'Année littéraire
(1891)

PAR PAUL GINISTY

M. PAUL GINISTY est depuis sept ans l'annaliste de la littérature française et il accomplit cette grande tâche avec une équité, un savoir et une élégance vraiment admirables.

La collection de ses excellents Annuaires sera fort précieuse aux rédacteurs de cette *Histoire littéraire de la France*, commencée par les Bénédictins de Saint-Maur et continuée par des membres de l'Institut, quand cet ouvrage concernera les écrivains du XIXe siècle. M. Ernest Renan, un des collaborateurs, a calculé que ce serait dans cinq cents ans. Si MM. les Académiciens des Inscriptions, chargés aujourd'hui de travailler à cette vaste *Histoire littéraire*, sont prévoyants et soucieux de l'avenir, ils ne manqueront pas de mettre en réserve un exemplaire soigneusement encollé des livres de M. Paul Ginisty, pour l'usage de leurs successeurs du XXIVe siècle. M. Paul Ginisty sera fort utile à ces savants dans l'étude qu'ils feront de la période littéraire qui va de 1885 à 1892. Je ne sais, à vrai dire, ce qu'on pensera de notre littérature dans cinq ou six siècles, ni même si l'on en pensera quelque chose. Je ne partage pas la confiance qu'inspire généralement la postérité à ceux qui s'inclinent d'avance devant ses jugements, persuadés qu'ils confirmeront les leurs. Ce sont les hommes qui forment la postérité, cela seul m'inspire quelque défiance; car on a vu l'erreur attachée à la race humaine comme une antique et fidèle compagne. Et je ne conçois guère qu'on attende de l'avenir une sagesse que le présent n'annonce point.

Il faut considérer aussi que la postérité est indifférente et mal informée, et que c'est grâce surtout à ces deux qualités qu'elle parvient à établir dans l'opinion une sorte d'accord qui semble majestueux. C'est une des prétentions les plus étranges de l'orgueil littéraire que d'écrire pour l'avenir et d'adresser des ouvrages à une humanité future dont on ne peut deviner les mœurs, les goûts, le caractère et les sentiments.

Il est plus raisonnable et plus sûr de parler aux contemporains si, par aventure, on a quelque chose à leur dire.

En feuilletant ce livre où les ouvrages de prose et de vers publiés en 1891 sont analysés par M. Paul Ginisty en des notices serrées et pleines de sens, on est effrayé de la quantité de pensée qui se met annuellement sur le papier, et l'on ne peut se défendre de craindre que notre littérature contemporaine ne périsse bientôt tout entière, ruinée par son abondance même. Comment choisir dans tant d'œuvres où le talent abonde? Il ne faut pas croire que l'imprimeur assure à toute cette *copie* une durée indéfinie. Nos petits livres jaunes ne sont pas faits pour exister longtemps; dans moins d'un siècle, ils tomberont tous en poussière.

Et nous ne savons pas si beaucoup seront réimprimés avant cette destruction certaine.

Les bibliographes enseignent que, depuis l'invention de l'imprimerie, beaucoup de livres ont déjà été perdus irréparablement.

On en a fait la liste, qui serait plus longue si on avait pu y mettre ceux dont toute trace a disparu, et dont il ne reste pas même le titre.

Pourtant les livres anciens, imprimés sur papier de fil et reliés en veau ou en basane, résistaient mieux que ne feront les nôtres aux fatigues des siècles.

Nos in-18 jésus périssent en quelques jours dans les boîtes des bouquinistes, sur ces doctes parapets où la théologie du XVII[e] siècle et la vieille controverse se défendent pendant de longs mois, sous leurs épaisses couvertures de cuir, contre les brûlures du soleil et l'humidité des brouillards. A fréquenter la boîte à deux sous, on découvre la vanité tout entière des belles-lettres et de la philosophie.

J'y ai, pour ma part, acquis le sentiment de la fragilité des livres, et c'est naturellement que je songeais tout à l'heure à recommander aux bibliothécaires zélés de faire encoller un exemplaire de *l'Année littéraire*. Un livre encollé a quelque chance de durer. La pratique de l'encollage serait plus utile ou du moins plus innocente que la fabrication de la mélinite. Mais elle intéresse moins l'homme, qui est un animal violent. Et cette violence, si lente à s'éteindre, ajoute beaucoup à l'incertitude dont s'enveloppe la destinée de nos livres. Pourtant il ne faut pas craindre l'avenir, qui ne peut être ni beaucoup meilleur ni bien pire que le passé dont il sort. Ce qui doit surtout rassurer, c'est que les peuples ont besoin de quelque ordre et de quelque tranquillité seulement pour vivre. Tous les prophètes de malheur se sont trompés en définitive et leurs lamentations font sourire après l'événement.

Il y a dans les plus grandes catastrophes sociales, invasions ou révolutions, une mesure de mal qui n'est jamais dépassée. La société qui se prépare ne sera sans doute ni bien plus méchante, ni bien plus malheureuse que la nôtre, ni même très différente. Elle sera probablement plus démocratique et plus utilitaire. M. Charles Richet a fait à cet égard des prophéties fondées sur la statistique qui semblent très vraisemblables.

On peut douter que notre littérature convienne à cette société. Mais il n'y a pas de raison de croire qu'une démocratie méprise nécessairement toute sorte de littérature.

Il y a dans le peuple un sentiment juste de l'idée et de l'expression, que l'on ne retrouve guère chez nos bourgeois.

Ne nous donnons pas le travers d'annoncer la fin du monde. Ne comptons pas non plus sur un retour prochain de l'âge d'or et croyons plutôt que l'homme de demain se conduira aussi doucement qu'il est possible à un animal carnassier doué de quelque réflexion et vivant en société. Il ne saura plus le latin, mais il parlera un langage qui sera

après tout un reste de français et par lequel on pourra exprimer l'amour et la haine. Que souhaiter de plus au milieu des vicissitudes sociales et dans l'écoulement universel des choses?

En attendant, on doit féliciter M. Paul Ginisty de s'être voué à un genre d'histoire où il a plus de chances d'inscrire des faits importants que s'il écrivait au jour le jour notre histoire politique.

L'apparition de tel livre, même imparfait, est un événement plus intéressant que la formation de tel ministère. Et les plus grandes affaires humaines sont encore celles de la pensée.

Les historiens rapportent qu'en 1748, les Anglais furent contraints par Dupleix de lever le siège de Pondichéry et que, cinq mois après cet échec, la France, la Hollande et l'Angleterre conclurent la deuxième paix d'Aix-la-Chapelle. Ce sont des faits notables. Cette année-là, Montesquieu publia son *Esprit des lois*, et l'on conviendra sans peine que c'est un bien plus grand événement.

HÉRODIAS

Hérodias

I

HÉRODIADE DANS L'HISTOIRE

PETIT-FILS d'un pauvre gardien du temple d'Ascalon qu'enlevèrent des brigands arabes, fils d'un esclave qui avait plu à ses maîtres et qui, devenu munitionnaire des Romains, s'était enrichi dans les vivres, un Iduméen fit en Judée un royaume comme on fait une fortune, et gagna par ruse et par audace le saint bandeau de Salomon et de Josaphat. Bon administrateur, sage intendant, habile entrepreneur de travaux publics, homme dur et cruel, il bâtit le temple, fonda Césarée, nourrit le peuple dans les temps de famine et massacra tous ses ennemis. Ce fut Hérode le Grand.

Très vieux, en la trente-huitième année de son règne, il fut dévoré d'un mal terrible, où les Juifs virent le châtiment de ses crimes et de son impiété. Consumé d'une chaleur lente, il avait une faim si vorace que rien ne pouvait le rassasier; de violentes coliques lui déchiraient les entrailles; ses pieds étaient enflés et livides. Il suffoquait: son souffle empestait l'air. On disait que des vers paraissaient déjà sur son ventre. Pourtant il voulait vivre et régner. Les médecins l'envoyèrent au-delà du Jourdain, à Callirhoé, dont les eaux chaudes coulent dans un lac de bitume. Ils le mirent dans une cuve d'huile où il mourut presque[1]. Il se fit porter à Jéricho, déjà décomposé, mais respirant encore, et se ranima pour ordonner le supplice de son fils Antipater, qui avait voulu l'empoisonner naguère et se croyait déjà roi des Juifs. Antipater périt à la veille de régner. Ce fut la dernière joie du vieil Hérode, qui, cinq jours plus tard, avait rejoint dans le Schéol ses

1 Jos., *Ant. jud.*, XVII, VIII. — *De bell. jud.*, I, XXI.

innombrables victimes, princes du peuple, prêtres, docteurs de la loi, serviteurs, familiers, femme, fils, Hyrcan, Soëm, Costobare, Téron, Judas, Mathias, Alexandre, Aristobule, Antipater et cette belle Mariamne qu'il aima morte, conservée dans du miel [1].

Il avait d'abord désigné pour son unique successeur Hérode Antipas, son fils et le fils de Malthacé la Samaritaine. Par un nouveau testament, dicté peu de temps avant sa mort, il partageait ses Etats entre trois de ses fils survivants. Il instituait Archélaüs roi, avec Jérusalem pour capitale; Hérode Philippe, tétrarque de la Trachonitide, de la Gaulonitide et de la Batanée; Hérode Antipas, tétrarque de la Galilée et de la Pérée. Mais l'Iduméen n'avait jamais tenu sa puissance que de l'amitié de Rome. Son testament ne devenait valable que s'il recevait la sanction de l'Empereur. Archélaüs et Antipas, que leur père avait fait élever à Rome, comme les pupilles du peuple romain, concevaient une juste idée de la grandeur de l'Empire. A peine Hérode le Grand était-il couché, ceint de bandelettes, la couronne au front, le sceptre à la main, dans un chambre funèbre du château d'Hérodion, que son fils privilégié, Archélaüs, songeait à soutenir devant Auguste ses prétentions sur tout le royaume. Il étouffa en grande hâte une révolte des Juifs pieux qui, dégoûtés de sentir sur eux la main d'Esaü, voulaient abattre le fils de l'impie qui avait violé le tombeau de David et mis l'aigle romaine sur le portique du temple. Comme il était pressé, il massacra au hasard et partit pour l'Italie avec Salomé sa tante et toute sa famille dans le dessein de voir l'Empereur et de lui demander le droit et le pouvoir de règner.

Aussitôt, Antipas, accompagné de parents et de conseillers, le suivit à Rome, afin de réclamer aussi l'héritage entier de son père. A l'instigation secrète de la vieille Salomé, qui

1 Ce que dit Josèphe du projet formé par Hérode mourant de massacrer tous les anciens de la nation enfermés dans le cirque de Jéricho ne me parait pas croyable, malgré une glose du Talmud citée par F. de Saulcy dans son *Histoire d'Hérode* (1867, in-8°, p. 272).

n'avait accompagné Archélaüs que pour le trahir, Antipas allait contester devant Auguste la validité du second testament, fait dans un temps, disait-il, où l'esprit d'Hérode le Grand était mort avant son corps.

Auguste écouta sans impatience les humbles supplications et les subtils arguments, les plaintes et les disputes de ces Asiatiques; il avala sans sourciller cet âcre miel d'Idumée. Puis, les congédiant les uns et les autres avec de bonnes paroles, le doux prince confirma le testament d'Hérode, à cela près que le plus favorisé des fils dut se contenter du titre d'ethnarque [1].

Archélaüs retourna à Jérusalem, et prit possession de son ethnarchie, qu'il retrouva animée contre lui d'un sombre enthousiasme. Aux yeux de ce peuple religieux et fier, il était l'impie et l'étranger. Pour régner sur tant de haines, il n'avait ni l'astuce ni l'audace de son père. Il s'endormit dans une mollesse interrompue de temps en temps par d'horribles violences. Obstinés à ronger le mors, les Juifs et les Samaritains usèrent sans trop de peine un frein si mou. Leurs plaintes incessantes fatiguèrent Auguste, qui, au bout de neuf ans, déposa Archélaüs et le relégua à Vienne dans les Gaules, où l'Iduméen put brûler l'encens à loisir dans le temple d'Auguste et de Livie (an 6 ap. J.-C.).

Son frère Philippe réussit beaucoup mieux. Ce fils d'Hérode et de Cléopâtre la Hiérosolymitaine fut un chef bienveillant et plein de douceur. Il montra aux montagnards de l'Hermon une bonté unique dans la famille d'Hérode.

Cependant Antipas, tétrarque de la Galilée et de la Pérée, vivait en hôte fastueux chez son peuple pauvre. Plongé dans la langueur farouche d'un prince oriental, il méditait des repas savants et des ruses utiles. Il avait deux défauts qui le rendaient très malheureux: la poltronnerie et la crédulité.

Selon l'usage de tous les Hérodes, il rendait à César des honneurs publics, et ces honneurs semblaient impies aux Galiléens. Il mit une de ses villes sous le vocable de Julie,

1 Nicolas de Damas, cité par Saulcy, *loc. cit.*, p. 377.

fille d'Auguste, dont le front eût mieux porté le lierre des bacchantes que cette couronne murale.

Quand Tibère parvint à l'Empire, Antipas s'efforça de gagner la faveur du nouveau maître du monde. Il fonda sur le bord du lac de Génézareth, au milieu des coteaux de vignes et de lauriers, une ville toute romaine, avec des colonnes, des statues, des temples, des mosaïques, et il la nomma Tibériade, en l'honneur de Tibère (an 17 ap. J.-C.).

Le prince, sensible à ces hommages, garda au tétrarque une amitié qui ne se démentit jamais. Mais les Galiléens, pauvres et pieux, de loin, en silence, regardaient ces portiques, ces idoles, avec de grands yeux pleins de fièvre et de haine.

Antipas avait épousé la fille de Hareth, émir de Pétra, qui était obéi des Arabes, dans les sables, entre la mer Morte et la mer Rouge. La fille de l'émir avait la première place dans le harem du tétrarque. Lors d'un voyage qu'il fit en Italie (on sait qu'il en fit plusieurs), il passa chez Hérode, son frère de père et fils de la seconde Mariamne, fille de Simon le grand sacrificateur. Déshérité par son père, cet Hérode vivait comme un riche particulier avec Hérodiade, sa femme, qui était aussi sa nièce et la nièce d'Antipas, étant fille d'Aristobule, leur frère à tous deux, qu'Hérode le Grand avait mis à mort [1].

1 Elle était fille d'Aristobule et de Bérénice, fille de Salomé, sœur d'Hérode.

On trouve, dans le tableau généalogique dressé par F. de Saulcy pour son *Histoire d'Hérode, roi des Juifs* (Hachette, 1867, in-8°) cette mention:

a « Hérodias, *fiancée, mais non mariée* à Hérode, fils du roi Hérode et de Mariamne, fille de Simon. Elle se sépare de lui aussitôt après la naissance de Salomé et épouse Antipas le tétrarque. »

Mais, dans le même tableau, on lit encore: *b* « Hérode *fiancé et marié* à Hérodias, fille d'Aristobule et de Bérénice.

c « Antipas... épouse: 1° N..., fille d'Arétas, roi d'Arabie, et la répudie; 2° Hérodias, séparée d'Hérode, *son premier mari.* »

Il y a là, entre *a* d'une part, et *b*, *c*, d'une autre part, une contradiction d'autant plus frappante qu'elle se trouve à deux endroits très rapprochés du tableau. Je pense que c'est l'indication « *fiancée mais non mariée* » qui est fautive. Josèphe dit bien qu'Hérodiade était mariée à Hérode fils d'Hérode le Grand et de Mariamne.

Dans sa maison tranquille, la petite-fille du roi des Juifs était dévorée d'ennui. L'humilité de son état l'emplissait de dégoût. Elle se sentait née pour commander aux peuples, du fond d'un de ses palais, grands comme des villes, pleins de jardins et de fontaines, pour conduire mieux qu'un homme, avec des eunuques et des affranchis, les grandes entreprises, pour faire signe au bourreau, pour posséder des coffres d'argent monnayé, des joyaux, des perles, de la vaisselle d'or, des guerriers, images de la royauté dans l'âme d'une Syrienne.

En voyant Antipas, elle songea qu'elle pourrait sortir d'une condition dont elle était indignée. L'idée lui vint de se faire aimer du tétrarque. Artificieuse et très belle, elle y réussit sur-le-champ. Dans le désir qu'il avait d'elle, il lui promit de l'épouser dès son retour de Rome, après avoir répudié la fille de Hareth.

Ce projet, tenu secret, fut pourtant découvert par la princesse arabe, qui résolut de se soustraire à l'affront. Elle feignit l'ignorance, et demanda au tétrarque la permission de se rendre à Machærous, dont la forteresse était alors gardée par les soldats de l'émir de Pétra. On le lui permit. Elle gagna Machærous, et de là se fit conduire par des cavaliers nomades, de tribu en tribu, jusqu'à Pétra, où elle apprit à son père l'injure qui lui était faite. L'émir jura de la venger, et il en attendit l'occasion [1].

Cependant Hérodias, quittant le mari dont elle avait une fille, mais de qui elle n'espérait ni gloire ni puissance, vint épouser le tétrarque. A ces demi-incestes, où se plaisait le sang âcre et fier des Hérodes, s'ajoutait cette fois l'adultère. Car ce mariage n'était qu'un adultère insolent. Les pieux Galiléens en conçurent une profonde horreur. Et tous ceux qui observaient la loi et vivaient selon le Seigneur, tous les simples, tous les pauvres, rougirent de voir cet homme et cette femme élevés au-dessus d'eux. La superbe Hérodiade, sentant monter autour d'elle l'indignation du peuple, s'enferma dans

1 Jos., *Ant. jud.*, XVIII, VII.

un sombre orgueil. Mais, au fond de son cœur, elle gardait au judaïsme une haine de femme, une haine vigilante et minutieuse.

En ce temps-là, l'esprit prophétique travaillait la Judée. Il y avait des hommes qui attendaient le royaume de Dieu. Ils étaient sobres, chastes et ne craignaient point la mort. Vers la quinzième année du principat de Tibère, on entendit parler, dans toute la Judée, d'un jeune nazir nommé Iokanann ou Jean, originaire de cette ville patriarcale d'Hébron, qui gardait dans ses rochers, au seuil du désert, les sépultures d'Abraham et de Sara, d'Isaac et de Rebecca, de Jacob et de Lia. Iaokanann, fils de Zacharie, était de race sacerdotale. Il pratiquait, comme nazir, ces abstinences sévères qui disposent le corps à recevoir l'esprit divin. S'étant retiré dans le désert, il habitait une de ces grottes où jaillissent des sources sur lesquelles les caroubiers penchent leurs rameaux noirs, et là, vêtu de poil de chameau, aux reins une ceinture de cuir, il vivait de sauterelles et de miel sauvage.

Le désir de la sainteté, l'attrait de l'ascétisme, le charme de la soif et de la faim étaient puissants alors. Et beaucoup d'hommes, qui cherchaient des voies extraordinaires, visitèrent le fils de Zacharie dans sa solitude et dans sa pénitence. Il leur parlait. Voix de celui qui crie dans le désert. On croyait entendre Elie, le prophète, qui n'avait pas goûté la mort, et qui revenait pour le salut du peuple. Iaokanann avait institué un rite, qui consistait en ablutions fréquentes. Il trempait ses disciples dans les eaux du Jourdain, et il répandait de l'eau sur leur tête. C'est pourquoi on l'avait surnommé le Baptiste. Des pèlerins innombrables venaient à lui, gens de toute secte et de toute condition. Jésus de Nazareth et beaucoup d'Esséniens s'attachèrent au jeune nazir.

Des prêtres, des pharisiens, des docteurs étaient curieux de l'entendre. Il leur parlait avec dureté.

— Race de vipères, qui vous a montré à fuir devant la colère qui vient? Faites donc de dignes fruits de pénitence.

Il tenait pour rien ce nom de fils d'Abraham, dont ils étaient si fiers.

— Dieu, disait-il, pourrait faire des fils d'Abraham avec les pierres du chemin.

Il annonçait vaguement des jours de vengeance et de colère:

— Déjà la cognée est à la racine des arbres. Tout arbre donc qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.

Il enseignait le partage des biens:

— Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger fasse de même [1].

De telles paroles semblaient dangereuses au tétrarque, qui fut bien plus effrayé encore quand Ioakanann le traita, lui et son Hérodiade, comme Elie le thesbite avait traité Achab et Jézabel.

Le Baptiste osa dire au tétrarque:

— Il ne t'est pas permis d'avoir pour femme la femme de ton frère [2].

Hérodiade, déjà furieuse contre toute la juiverie aboyante à ses sandales d'or, perdit patience. Ioakanann fut pris et conduit à Machærous.

C'était à l'orient de la mer Morte, dans un ouadi sauvage, une forteresse énorme, renfermant un palais magnifique. On contait que les Réfaïm et les démons, avec les fils des géants, erraient alentour, sur les nappes de bitume, parmi des hommes et des femmes métamorphosés en statues de sel.

Là, le nazir fut gardé, les ceps aux pieds, selon la coutume orientale, dans une cour, sous quelque porte, où tous les serviteurs, en passant, pouvaient le voir et l'entendre.

Ses disciples le visitaient [3]. Il parlait avec plus de violence que jamais et répétait:

1 Matt., III, 7, 8, 9, 10.

2 Marc, VI, 18.

3 « Ce qu'il y a de certain, c'est que la détention se prolongea et que Jean conserva, du fond de sa prison, une liberté d'action étendue. » (Renan, *Vie de Jésus*, 13e édit., p. 116.) — « La prison, en Orient, n'a rien de cellulaire: le patient, les pieds retenus par des ceps, est gardé à vue dans une cour ou dans des pièces ouvertes, et cause avec tous les passants. » (*Loc cit.*, note de la page 116.)

— Antipas, il ne t'est pas permis d'avoir pour femme la femme de ton frère.

Le tétrarque ne savait que faire de cet homme terrible. Comment le laisser aller pour qu'il hurlât au peuple les impudicités des Hérodes? Car il ne se tairait jamais.

Hérodiade disait: « Il faut le tuer. » Mais, à cette idée, Antipas tremblait de tous ses membres. Tuer l'homme qui baptisait les peuples dans le Jourdain, chassait les démons et prophétisait! Tuer le saint de Dieu!

Et si c'était vraiment Elie le thesbite, descendu du ciel! Attiré par un charme mystérieux, souvent Antipas venait voir son prisonnier; il s'arrêtait devant lui, écoutait avec étonnement cette parole brûlante comme le souffle du désert d'où elle était sortie. L'ascète lui faisait peur et l'intéressait extraordinairement.

Antipas demeurait stupide devant cet être prodigieux qui, par le jeûne, l'abstinence et les pratiques magiques, avait percé des secrets que le commun des hommes ne pénétra jamais. Il l'interrogeait, lui demandait des révélations, des signes, des avis. Il l'aurait bien volontiers pris pour astrologue et pour devin [1]. Une sorte de familiarité s'était établie entre le prince et le nazir. Et Iaokanann vociférait sans cesse dans la forteresse.

Hérodiade comprit qu'elle n'obtiendrait pas sans une aide extraordinaire la tête du Baptiste. Sa beauté fatiguée n'était plus toute puissante maintenant sur cet Hérode vieilli. Il fallait d'autres armes. Heureusement elle avait sa fille, la fille du premier lit, Salomé, belle comme autrefois sa mère.

Cette année-là (an 30 de J.-C.), Hérode Antipas se trouva, le jour anniversaire de sa naissance, à Machærous. Il donna pour cette fête, dans le palais bâti par Hérode le Grand, un de ces longs festins où le fumet des viandes et les vapeurs des vins échauffent les têtes.

1 « Car Hérode, sachant que c'était un homme juste et saint, le craignait et le respectait, faisait beaucoup de choses d'après ses avis et l'écoutait volontiers. » (Marc, VI, 20.)

Hérodiade, à qui la coutume interdisait d'assister aux festins, épiait du fond du harem le moment d'agir. Quand elle jugea la fête assez avancée, elle envoya aux convives sa fille Salomé, qui dansa devant le tétrarque et ses hôtes une de ces danses lentes et lascives dont l'Orient a gardé la tradition immémoriale, scènes d'amour mimées, où, tandis que les pieds quittent à peine le sol, tout le corps exprime une volupté languissante et frénétique.

Jeune et savante dans les arts de la chair, la jeune princesse plut vivement à Antipas, qui lui dit avec l'imprudence d'un esprit excité par l'ivresse:

— Demande ce que tu voudras, je te le donnerai.

Et il lui jura:

— Quoi que ce soit que tu demandes, je te le donnerai, fût-ce la moitié de mon royaume.

Salomé sortit, comme elle en avait reçu l'ordre, pour consulter sa mère, qui l'attendait anxieusement dans le harem, puis elle revint devant Antipas et lui dit en souriant ces paroles soufflées par Hérodiade:

— Donne-moi ici, dans ce bassin, la tête de Iaokanann, le Baptiste.

Elle montrait un des plateaux de fruits et de pâtisseries qui chargeaient la table [1]. Le tétrarque, chagrin et mécontent de cette demande, hésita. Il aurait voulu sauver, cette fois encore, le nazir. Mais il avait fait un grand serment; s'il refusait un présent si juste, ses hôtes seraient témoins de son parjure et riraient de sa faiblesse. Le vin lui avait donné du courage. Il fit signe au bourreau qui ne le quittait jamais. Le bourreau sortit. Quelques moments après il rentra, portant dans un bassin de table la tête du Baptiste qu'il présenta à la jeune fille [2]. Salomé la prit et la porta à sa mère.

1 « Plateaux portatifs sur lesquels, en Orient, on sert les liqueurs et les mets. » (Renan, *Vie de Jésus*, 13e édit., p. 205, note.)

2 Matt., III, 14 et suiv. — Marc, VI, 21 et suiv. — Saint Jérôme dit qu'Hérodiade perça d'aiguilles la langue qui l'avait appelée Jézabel. Mais saint Jérôme, qui était versé dans les lettres profanes, avait lu la mort de Cicéron.

Six ans environ après le festin de Machærous, l'émir de Pétra, qui avait médité patiemment sa vengeance, chercha une feinte querelle au tétrarque à propos des bornes du territoire de Gamala. La guerre ayant éclaté, le tétrarque n'avait pour la soutenir qu'une petite troupe de mercenaires, grossie des brigands chassés de la montagne par Hérode Philippe. Ces malheureux s'enfuirent honteusement devant les cavaliers arabes. Les Juifs reconnurent dans cette défaite le bras du Dieu vengeur, car ils n'avaient pas oublié la mort de Iaokanann, le Baptiste[1].

Antipas voyait déjà les hommes du désert camper autour de Machærous et les chevaux du vieil émir fouler les campagnes de Galilée. Dans son épouvante, il écrivit à Tibère. L'Empereur gardait son amitié au fondateur de Tibériade. D'ailleurs, la tétrarchie appartenait à l'Empire, qui ne pouvait souffrir les insultes des Arabes. Lucius Vitellius, gouverneur de Syrie, eut l'ordre de marcher sur Pétra avec deux légions. Il rassembla ses troupes à Ptolémaïs, au nord de la province. Son dessein était de traverser la Judée.

Mais les riches et les prêtres vinrent le supplier de renoncer à ce projet. Les Juifs, dirent-ils, ne pourraient voir sans scandale sur leur terre les enseignes portant les images de César, parce que ces images sont contraires à la loi. Vitellius, enclin à ménager les Juifs, n'insista pas et donna l'ordre aux légions de longer le désert.

Quand il sut que les Romains marchaient sur Pétra, l'émir inquiet consulta les devins, qui lui répondirent: « Avant que les Romains entrent à Pétra, de celui qui déclara la guerre, de celui qui la fait, de celui contre qui elle est faite, un des trois mourra. »

1 Flavius Josèphe, qui ne parle pas de la mort de Jean-Baptiste, dit: « Plusieurs Juifs ont cru que cette défaite de l'armée d'Hérode était une punition de Dieu à cause de Jean, surnommé Baptiste. » (*Ant. jud.*, VII, VII.) Voici en quels termes Josèphe, au même endroit, parle du Baptiste: « C'était un homme de grande piété, qui exhortait les Juifs à embrasser la vertu, à exercer la justice et à recevoir le baptême après s'être rendus agréables à Dieu en ne se contentant pas de ne point commettre quelques péchés, mais en joignant la pureté du corps à celle de l'âme. »

Si vraiment les magiciens arabes parlèrent ainsi, leur prédiction se réalisa. Vitellius apprit à Jérusalem la mort de Tibère et l'avènement de Caïus à l'Empire. Aussitôt, il rappela les légions en marche, et les envoya prendre leurs quartiers d'hiver. Lui-même, après avoir fait jurer aux Juifs d'être fidèles à Caïus, il retourna à Antioche, et s'occupa d'Artabane, roi des Parthes, qui, révolté, préparait la guerre et faisait de grands armements jusque chez les amis du peuple romain.

La mort de Tibère fut la ruine d'Hérode et d'Hérodiade.

Hérodiade avait un frère, homme d'intrigue et d'affaires, d'une habileté consommée et d'une prodigalité folle, Agrippa, qui s'était ruiné à Rome, et après avoir mangé les huîtres du Lucrin, vivait misérablement de dattes et de raisins secs dans le château de Malatha, en Idumée.

Le tétrarque, pour l'aider à reprendre un train honorable, le nomma premier magistrat de Tibériade et lui fit une pension. Mais un jour, à souper, Antipas, laissant voir dans l'ivresse une âme épaisse et basse, reprocha au frère d'Hérodiade le bien qu'il lui faisait, et le traita de mendiant.

Agrippa furieux jeta deniers et insignes au visage de ce grossier ivrogne, et quitta la Galilée. Se trouvant sans ressources, il retourna en Italie, pour essayer encore d'y faire fortune. Il reparut à Rome, vers la fin du principat de Tibère, et sut gagner la faveur d'un prince qui pourtant avait la haine des prodigues et des dissipateurs. Mais Agrippa était si aimable qu'on ne pouvait lui résister. Tandis qu'il accompagnait familièrement le morose empereur dans les jardins de Tusculum et sur les chemins montueux de Caprée, le Juif songeait à l'avenir. Il y avait alors en Italie un noble adolescent, chaste et sobre, nourri, chaussé comme les soldats; c'était le fils de Germanicus et d'Agrippine, l'idole du peuple et des légions, l'espoir de Rome.

Agrippa, qui flairait le vent, se tourna du côté du jeune Caligula, s'insinua dans son intimité, sut lui plaire, et le connut bientôt assez pour s'apercevoir que cet enfant au pur visage avait une âme pourrie. Il lui dit alors: « Tibère dure trop. »

Malheureusement pour Agrippa, cette parole fut rapportée au vieil empreeur, qui fit mettre en prison l'aimable Asiatique. Agrippa fut gardé assez étroitement. Il aurait pu lui arriver pis encore. Quand, après la mort de Tibère, Caligula fut élevé à l'Empire, il n'oublia point son ami, prisonnier depuis six mois.

Il le fit tirer du cachot, l'appela dans son palais et lui dit : « Fais couper tes cheveux, je veux mettre une couronne sur ta tête. » Il lui donna la tétrarchie de la Gaulonitide et de la Batanée, que la mort de Philippe laissait vacante ; même il y ajouta des territoires voisins et les honneurs royaux.

Lorsque Agrippa rentra, ceint du bandeau sacré, dans sa patrie qu'il avait quittée plus pauvre qu'un vigneron de Nazareth, ce fut une grande surprise et l'on admira l'homme qui faisait si bien ses affaires. Hérodiade en séchait de dépit, et, quand elle voyait passer ce frère aujourd'hui magnifique comme le grand roi des Perses, elle pâlissait d'envie. L'ambitieuse pressait le timide Antipas d'aller à Rome demander de semblables honneurs.

— Si tu as pu, lui disait-elle, souffrir la vie dans une condition moins haute que n'était celle de ton père, commence au moins maintenant à souhaiter un avantage qui est dû à ta naissance ; ne veuille point être inférieur à un homme que tu as autrefois nourri, ni si lâche que de ne pas travailler, dans l'abondance de tant de biens dont tu jouis, à obtenir ce qu'il a acquis, lorsqu'il était dans une telle nécessité qu'il manquait de tout. Allons à Rome, et n'épargnons pour ce dessein ni le travail ni la dépense, puisqu'il n'y a pas tant de plaisir à conserver les trésors qu'à les employer pour acquérir un royaume [1].

Antipas aimait le repos. Cette entreprise l'effrayait. Il avait d'autant plus de répugnance à porter ses réclamations jusque dans le palais de César, que depuis quelque temps il faisait des armements pour le roi des Parthes ; son avarice

1 Jos., *Ant. jud.*, XVIII, IX.

l'avait poussé à ce dangereux négoce. Fabriquant des armes pour Artabane, il craignait, avec raison, qu'on n'en sût quelque chose dans le conseil de l'Empereur. Il céda pourtant, car il était faible.

Il partit pour la Ville éternelle avec Hérodiade, qui renouvela dans le voyage les somptuosités de Cléopâtre naviguant sur le Cydnus.

Agrippa n'eut pas plutôt avis du départ de ces deux envieux, qu'il envoya un de ses affranchis, nommé Fortunatus, à Caligula, avec des présents et une lettre. Fortunatus eut le vent si favorable qu'il arriva à Putéoles en même temps qu'Antipas.

Caligula prenait alors les eaux de Baies. Le tétrarque et sa femme avaient à peine salué l'Empereur, que Fortunatus présentait à César la lettre par laquelle Agrippa accusait Antipas de favoriser Artabane, roi des Parthes, et d'amasser traîtreusement dans ses arsenaux des armes pour soixante-dix mille hommes.

Emu de ce rapport dont il avait pris tout de suite connaissance, Caligula fit appeler le tétrarque et lui demanda s'il était vrai qu'il eût de quoi équiper soixante-dix mille combattants. Antipas, troublé, ne nia pas. César le tint, de ce seul fait, convaincu de trahison, lui ôta la tétrarchie, dont il fit don au délateur, et envoya le malheureux Hérode Antipas en exil à Lyon, dans les Gaules. Il se montra, au contraire, bienveillant et généreux pour la sœur de son cher Agrippa. Loin de l'envelopper dans la disgrâce du tétrarque, il offrit de lui donner les biens de l'exilé. En cet écroulement de sa fortune, Hérodiade se montra magnanime. Elle refusa les faveurs de César.

— Il était digne de toi, lui dit-elle, d'en user comme tu fais à mon égard. Mais mon amour pour mon mari me défend d'accepter tes bienfaits. Comme j'ai eu part à sa prospérité, il n'est pas juste que je l'abandonne dans sa mauvaise fortune [1].

1 Jos., *Ant. jud.*, XVIII, XI.

Hérodiade fit ce qu'elle avait dit: elle suivit son mari dans l'exil. Ils moururent tous deux obscurément en Espagne[1].

II

HÉRODIADE ET GUSTAVE FLAUBERT

Voilà tout ce que nous savons d'Antipas et d'Hérodiade. Flavius Josèphe est la source à peu près unique de cette histoire. Quant à la mort de saint Jean-Baptiste, elle n'est rapportée que dans les Evangiles synoptiques. Je n'ai point à m'excuser d'avoir présenté les faits tout uniment et sans art. Un autre en va tirer le charme et la magie. Un autre en fera sortir une vision d'un sombre éclat. On sait, après ce que nous venons de rapporter, de quel pâle récit de Flavius Josèphe le poète (ce nom convient à Flaubert) tira les figures d'Antipas et d'Hérodias qu'il a traitées dans sa manière sobre et forte, d'un si grand effet; on voit comment il a ramassé dans un seul jour et dans un seul lieu des scènes qui languissaient éparses, et fait dans un cadre étroit une grande peinture. Cette introduction historique est bien à l'avantage de Flaubert. Il y paraît que ce puissant évocateur a su rendre aux vagues ombres de l'histoire la forme et la couleur et que son conte est un merveilleux poème[2].

L'auteur de *Salammbô*, qui avait tous les scrupules, poussait très loin celui de l'exactitude historique. Il se plongeait,

1 Cet alinéa veut concilier deux endroits de Flavius Josèphe qui, en réalité, sont contradictoires. On dit dans *Ant. jud.*, XVIII, XI: « Il (Caligula) le condamna (Antipas) à un exil perpétuel à Lyon, qui est une ville des Gaules. » Et l'on trouve dans *De bell. jud.*: « L'empereur donna à Agrippa sa tétrarchie (la tétrarchie d'Antipas). Ainsi il (Antipas) s'enfuit en Espagne; sa femme l'accompagna, et il y mourut. »

2 Gustave Flaubert. Trois contes: *Un Cœur simple, la Légende de saint Julien l'Hospitalier, Hérodias.* Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 1877, 248 pages, plus le faux-titre et la table. *Hérodias* occupe dans ce volume les pages 165 à 248.

pour chaque scène de ses romans et de ses contes, dans des recherches infinies. On se tromperait bien si l'on croyait que, pour son *Hérodias*, il se contenta de feuilleter Josèphe.

Je n'exagère pas en disant qu'il lut au moins cinquante volumes avant de rien écrire. Isaïe lui inspira les discours qu'il mit dans la bouche de Iaokanann. Suétone lui fournit les traits essentiels de deux figures dont il faut que je dise un mot.

Lucius Vitellius, gouverneur de Syrie, dont j'ai à peine parlé dans mon introduction historique, tient une grande place dans le conte d'*Hérodias*. C'était un administrateur habile, mais un homme d'un caractère bas. Il fut deux fois consul et censeur sous le principat de Claude. Un jour, pour flatter l'Empereur, il demanda à Messaline la grâce de la déchausser. Il lui ôta un brodequin qu'il ne voulut plus lui rendre. Il le portait constamment sous sa toge et le couvrait de baisers. Son fils, Aulus, que Flaubert a peint avec tant de force, fut élevé à l'Empire par les soldats et succéda à Othon. Il était, en réalité, aussi gourmand que dans le conte, et l'on sait qu'il inventa un plat composé de foies de carrelets, de cervelles de paons, de langues de flamants et de laitances de lamproies, qu'on appelait l'égide de Minerve.

Il serait intéressant de rapporter les circonstances dans lesquelles le parfait écrivain a conçu cet *Hérodias*. Mais nous n'avons rien appris à cet égard. Peut-être Flaubert, qui avait été élevé à Rouen, et qui y faisait de fréquents séjours, eut-il la première idée de ce conte tragique, en regardant la Salomé de la cathédrale. On la voit sculptée sur la façade occidentale, parmi les scènes de l'histoire de saint Jean-Baptiste, au tympan de la porte de gauche. Elle danse sur la tête, ou plutôt sur les mains. Cette attitude lui a valu parmi les Rouennais une célébrité qu'elle n'eût point acquise autrement. Car elle n'a rien pour plaire. Renversée dans sa longue robe, elle ressemble à quelque religieuse démoniaque du moyen âge. Pourtant, n'est-ce point à cette méchante figurine que Gustave Flaubert songeait en écrivant la phrase qui termine, dans *Hérodias*, la plus prodigieuse

description de la danse qui ait jamais été faite?« Elle se jeta sur les mains, les talons en l'air, parcourant ainsi l'estrade, comme un grand scarabée. »

Quoi qu'il en soit, Flaubert entreprit, ce jour-là, une tâche difficile. Peindre en quelques pages Rome, la Judée, l'Evangile. Mais cet homme fort cherchait la difficulté. Sa nature athlétique le poussait à se battre contre son œuvre. Cette fois encore, il sortit vainqueur de la lutte avec l'ange.

III

HÉRODIADE ET M. GEORGES ROCHEGROSSE

Il ne s'agissait plus, pour interpréter plastiquement l'*Hérodias* de Gustave Flaubert, de représenter Hérode et Salomé, selon la tradition des peintres chrétiens, comme des figures de légende; il ne convenait pas de renouveler le rêve adorable dont Ghirlandajo revêtit, à Florence, le chœur de Santa Maria Novella, où l'on voit la mystérieuse fille d'Hérodiade dansant à la table de quelque riche Florentin, ayant à sa droite les dames de la ville, à sa gauche, seigneurs, banquiers, et même quelques riches artisans. Il ne convenait pas d'imaginer, après Bernardino Luini et notre Gustave Moreau, quelque patricienne exquise et sinistre, ni de se livrer, avec Baudelaire et ce délicat Jean Lorrain, à l'attrait des têtes coupées. Il fallait absolument entrer dans un milieu réel et précis; il fallait être archéologue, et se pénétrer des antiquités judaïques.

M. A. Ferroud, qui a toujours d'excellentes idées, ne fut jamais mieux inspiré que le jour où, voulant donner aux bibliophiles une édition somptueuse d'*Hérodias*, il demanda, pour illustrer ce beau conte, des dessins à M. Georges Rochegrosse.

M. Rochegrosse, très jeune encore (il est né en 1859), s'est fait, dans l'art contemporain, une place large et splendide par l'abondante richesse de son imagination, l'entente, si rare aujourd'hui, des compositions vastes, par sa science quasi-magique à restituer le temps où le mythe se mêle à l'histoire, par son emportement à dérouler des scènes tragiques dans un décor pittoresque, par la fougue du sentiment mêlée aux curiosités de l'archéologie.

M. Georges Rochegrosse était préparé par la nature de son talent à illustrer *Hérodias*. Il y était disposé aussi par l'attachement et l'admiration qui l'avaient lié dès l'enfance à Gustave Flaubert. Beau-fils de Théodore de Banville, élevé dans le culte intime de la poésie et de l'art, M. Rochegrosse n'avait pas beaucoup plus de dix ans lorsque, après avoir lu *Salammbô*, il fit du port de Carthage une aquarelle étrange, barbare, curieuse, enfantine et poétique, que sa mère montrait avec un juste ravissement. Déjà Georges Rochegrosse annonçait une imagination riche et curieuse, un don unique de vision et de reconstitution. Les espérances qu'il donnait alors n'étaient point vaines.

Et les fruits ont passé la promesse des fleurs.

Je n'ai besoin de rappeler ni la *Mort de Vitellius* du Salon de 1882, ni l'*Andromaque* de l'année suivante, ni la *Jacquerie* (1885), ni la *Folie du roi Nabuchodonosor* (1886), ni la *Curée* (1887), ni le *Bal des Ardents* (1887). Il convient seulement de noter, qu'en cette année 1887 M. Georges Rochegrosse avait déjà terminé une *Salomé dansant devant le roi Hérode*, qui fut justement admirée.

Et, sans rappeler que le jeune maître a déjà fait ses preuves comme aquarelliste et comme illustrateur, je vous dirai seulement: Examinez le présent livre, qui est comme un palais somptueux dont je suis le portier et que M. Rochegrosse a décoré magnifiquement. Chacune de ses compositions, gravées avec une savante élégance, une souple fidélité, par M. Champollion, fut étudiée et exécutée par le

peintre, comme un tableau, avec le modèle, ardemment, patiemment, et c'est l'ouvrage de plus d'une année. Les aquarelles originales, qu'on a vues, dans l'hiver de 1892 chez Francis Petit, sont dignes du peintre d'*Andromaque*, de *Vitellius* et du *Festin de Balthazar*.

Bibliographie

PAGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

I

Les études qui, sous le titre PAGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE, composent le présent volume et les trois autres qui suivent, comprennent des travaux très divers, exécutés par Anatole France, au cours de sa carrière.

La plupart ont servi de préfaces, soit à des rééditions d'œuvres anciennes, soit à des œuvres nouvelles. On y a joint des textes publiés isolément par l'écrivain en plaquettes ou en volumes, ou dans différents périodiques. Monographies littéraires ou artistiques, conférences, discours, voire contes ou récits, une partie importante de ces écrits avait été réunie, pour la première fois, dans l'édition in-4º des *Œuvres Complètes d'Anatole France* (Calmann-Lévy, 1925-1935).

La présente édition est enrichie de textes nouveaux qui n'avaient point été recueillis dans l'édition Calmann-Lévy et qui accroissent sensiblement cet ensemble où l'écrivain apparaît sous ses aspects les plus variés.

Il y a lieu de rappeler qu'Anatole France avait, dans LE GÉNIE LATIN (ouvrage qu'on trouvera au tome IV de ces PAGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE), adopté pour les quinze notices qui composent le livre un ordre méthodique, effaçant les disparates, afin de faire de ce recueil un volume ayant son unité propre.

Auparavant, il avait songé à publier un livre intitulé RÉCITS HISTORIQUES, qui aurait réuni les dix études ci-après:

1. *Hérodiade* (Préface de l'édition d'*Hérodias* publiée par Ferroud en 1892).
2. *La Dame des Armoises.* Repris de différents articles publiés dans l'ECHO DE PARIS les 10, 17, 24 et 30 septembre, 8, 15 et 22 octobre 1895.
3. *Brantôme.* (ECHO DE PARIS du 13 mai 1895).
4. *Bernard Palissy.* (Repris de: *Les Œuvres de Bernard Palissy*, Paris, 1880).

5. *L'Escalade* (ALMANACH DU BIBLIOPHILE pour l'année 1903, Paris, 1903).
6. *Robespierre et Catherine Théot.* (ECHO DE PARIS du 19 novembre 1895).
7. *Lucile de Chateaubriand.* (Réimpression de la notice de 1879, édition Charavay.)
8. *Les Poèmes du Souvenir.*
9. *Discours prononcé à l'inauguration de la statue d'Ernest Renan.*
10. *Discours de réception à l'Académie française.*

Entièrement composé sur épreuves, en juillet et août 1911, le projet fut finalement abandonné. La maison Calmann-Lévy a estimé qu'il ne lui appartenait pas de le reprendre et de maintenir un classement auquel Anatole France lui-même avait renoncé dès 1911. D'ailleurs, en 1913, l'étude consacrée à *Lucile de Chateaubriand* a pris place définitivement dans LE GÉNIE LATIN.

Les ouvrages, préfaces ou discours d'Anatole France, rassemblés ici en quatre volumes, ont donc été classés dans l'ordre chronologique de leur première publication. Certains textes qui, normalement, auraient leur place dans cet ensemble, ont été rangés dans une autre série d'écrits, conçue par Anatole France dès 1906, sous le titre: *Vers les temps meilleurs* (titre aujourd'hui complété par celui-ci: *Trente ans de vie sociale*).

Une partie des notices bibliographiques qui suivent réutilisent celles de l'édition Calmann-Lévy, dues à Léon Carias. Elles donnent la description des éditions originales.

J.S.

I. LE LIVRE DU BIBLIOPHILE

LE LIVRE DU BIBLIOPHILE. Paris, Lemerre, 1874, pet. in-16 de 49 pages et 2 ff. n. ch., couv. blanche impr.

Bien que l'*avertissement* soit signé par l'éditeur Lemerre, cet opuscule anonyme est entièrement d'Anatole France, qui était alors, comme on le sait, employé chez Lemerre.

II. JULES BRETON

LES POÈMES DE JULES BRETON, étude par Anatole France. Paris, Charavay, 1875, in-8° de 8 pages, couv. impr.

Extrait de l'AMATEUR D'AUTOGRAPHES, tiré à 30 exempl.

III. IVAN TOURGUÉNEF

Cette étude a été publiée dans le TEMPS des 15 et 16 janvier 1877, sous la rubrique « Variétés ».

Elle est reprise en volume pour la première fois.

IV. BERNARD PALISSY

LES ŒUVRES DE BERNARD PALISSY publiées d'après les textes originaux avec une notice historique et bibliographique et une table analytique par Anatole France. Paris, Charavay, 1880, in-8° de XXVII-500 pages, couv. grise impr.

V. MADAME DE LA SABLIÈRE

LES FABLES DE LA FONTAINE, publiées d'après les textes originaux, avec la vie de l'auteur par Perrault, son éloge par Chamfort, des notes, un glossaire, etc. Tome I (II), Paris, Charavay éditeurs, 1881. 2 vol. in-16, de LVI-258 et 387 pages, de la collection « *Bibliothèque des Français* ».

La NOTICE SUR MADAME DE LA SABLIÈRE, publiée en appendice, occupe les pp. 285 à 307 du tome II. Elle ne porte aucune signature. Son attribution à Anatole France, directeur littéraire de la *Bibliothèque des Français*, n'en est pas moins certaine, comme l'a établi l'étude publiée par Jacques Lion et Ernest Marx dans la CHRONIQUE DES LETTRES FRANÇAISES, n° 38, mars-avril 1929, pp. 137-173.

Anatole France s'est occupé à cinq autres reprises de Mme de La Sablière, figure, selon lui, « peu connue et pourtant bien intéressante à étudier ». Des six études qu'il lui a consacrées, les deux premières sont antérieures, les trois dernières postérieures à la notice qui accompagne l'édition Charavay:

1. *Madame de La Sablière*, par Anatole France. JOURNAL OFFICIEL DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, 15 septembre 1877 (pp. 6622-6624) et 7 octobre 1877 (pp. 6682-6684).

2. *Une amie de La Fontaine : Madame de La Sablière*, par Anatole France. LA JEUNE FRANCE, 1er avril 1881, pp. 533-545. (Note de l'auteur: « Ce travail diffère entièrement de celui que j'ai publié à peu près sous le même titre il y a trois ans dans le *Journal officiel.* »)
3. *Notice sur Madame de La Sablière* (Edition Charavay).
4. *Madame de La Sablière*, Appendice VIII, pp. 456-457, de l'édition des FABLES de la Fontaine publiée par Lemerre, en 1883, « avec une notice sur La Fontaine et des notes par Anatole France ».
5. *Madame de La Sablière d'après des documents inédits*, LE TEMPS, 20 septembre et 27 septembre 1891. (Repris avec d'assez nombreuses corrections dans la quatrième série de LA VIE LITTÉRAIRE.)
6. Courrier de Paris... *Ce qu'on voyait autrefois à la place du passage Delorme*, UNIVERS ILLUSTRÉ, 11 mai 1895.

Manuscrits

a) Un dossier de notes manuscrites, presque toutes de la main d'Anatole France et concernant Mme de La Sablière ou ses familiers, se trouve à la Bibliothèque nationale (N.A.F., 15394, fonds Jacques Lion). Les 106 feuillets, presque tous in-4°, qui composent ce dossier, sont complétés par les découpures des articles que France a consacrés à Mme de La Sablière (JOURNAL OFFICIEL, TEMPS).

b) Des lettres de Mme de La Sablière à Rancé, auxquelles France fait allusion dans une note liminaire, il existe une copie manuscrite, entièrement de la main d'Anatole France, couvrant 90 feuillets in-4°. Cette copie appartient à la Bibliothèque nationale, à laquelle elle a été léguée par Mme Arman de Caillavet (N.A.F., 10811).

VI. LE MARQUIS DE SADE

DORCI OU LA BIZARRERIE DU SORT, conte inédit par le Mis de Sade, publié sur le manuscrit, avec une notice sur l'auteur. Charavay, éditeurs, Paris 1881, in-8° carré de 61 pp., orné d'un frontispice.

La notice, signée des initiales A. F., occupe les pp. 7 à 29.

Anatole France s'est occupé une seconde fois du Marquis de Sade, quatre ans plus tard, dans un de ses *Courriers de Paris* de l'UNIVERS ILLUSTRÉ, signés Gérôme. L'article qu'il lui consacre, le 16 mai 1885, se termine par ces mots:

« Le personnage est curieux, si l'on veut, et je me suis laissé aller à vous parler de lui. Cette complaisance peut se pardonner à un amateur de singularités comme je suis. Mais il faut en revenir à ce que nous disions: les livres du Marquis de Sade sont fort ennuyeux, et, s'ils sont empoisonnés de toutes manières, leur plus sûr poison est un ennui mortel. »

VII. JOCKO

JOCKO, par C. M. de Pougens précédé d'une notice par Anatole France. Charavay, éditeurs, Paris 1881. Pet. in-16 de XXI-140 pages, plus 3 ff. pour la table et l'achevé d'imprimer, avec un frontispice.

VIII. MADAME DE LA FAYETTE

I

Histoire d'Henriette d'Angleterre

HISTOIRE D'HENRIETTE D'ANGLETERRE par Mme de La Fayette, avec une introduction par Anatole France. Paris, Charavay, éditeurs, 1882. In-16, de LXXXIV-188 pages, de la *Bibliothèque des Français.*

Huit ans plus tôt, dans un article intitulé: *Louis XIV et Henriette d'Angleterre* et paru sans nom d'auteur dans la REVUE DES DOCUMENTS HISTORIQUES, avril 1874, Anatole France avait déjà abordé la biographie de cette princesse. L'attribution de cet article à France est certaine. Le catalogue de la vente Richtenberger (Paris, Henri Leclerc, 1921) décrit un volume constitué par la réunion de trois études parues dans la REVUE DES DOCUMENTS HISTORIQUES: « La Fauconnerie au Moyen Age. » — « Dernière maladie de Louis XV, mort et funérailles. » — « Louis XIV et Henriette d'Angleterre. » Sur la feuille de garde du volume, A. France a écrit et signé la déclaration suivante: *Ces articles sont de moi. L'étude sur la fauconnerie a été écrite en collaboration avec Fernand Calmettes.*

II

La Princesse de Clèves

M[me] de La Fayette. LA PRINCESSE DE CLÈVES, préface par Anatole France. Paris, L. Conquet, 1889, in-8° illustré de XXVIII-344 pages.

La préface, signée Anatole France, occupe les pp. V à XXIV. Les pp. XXV-XXVIII contiennent la lettre de Pierre Laffitte, reproduite ci-après.

Sur M[me] de La Fayette et son roman de LA PRINCESSE DE CLÈVES, on peut se reporter à trois articles d'Anatole France, dont le dernier seul a été repris en volume:

1. « La Princesse de Clèves ou Doit-on le dire? — Essai moral », TEMPS, du 16 juin 1889.
2. « Doit-on le dire? — Lettre sur *La Princesse de Clèves...* », UNIVERS ILLUSTRÉ, du 29 juin 1889 *(Courrier de Paris)*.
3. « M[me] de La Fayette. — Les grands écrivains français: *Madame de La Fayette*, par le comte d'Haussonville », TEMPS, du 7 juin 1891. (Repris dans la VIE LITTÉRAIRE, *quatrième série*).

Lettre de Pierre Laffitte
À ANATOLE FRANCE
au sujet de *la Princesse de Clèves*

Paris, 28 décembre 1888.
(28 Bichat, 100 Gall.)

Mon cher monsieur France,

Je suis heureux de vous voir publier *La Princesse de Clèves*, et satisfait que vous vouliez bien accepter quelques observations, non pas sur le mérite littéraire, il y aurait peu de convenance de ma part de vous en parler, mais bien sur la situation mentale que ce chef-d'œuvre traduit, d'autant mieux que c'est tout à fait spontanément.

Ce qui m'a toujours frappé en lisant cette œuvre éminente de l'esprit féminin, c'est l'absence complète de toute considération surnaturelle; le nom de Dieu n'y est pas même prononcé, et cependant l'évolution d'une vie humaine, et spécialement d'une vie de femme dans une crise décisive, s'accomplit sans

que rien nous paraisse ni étrange, ni illogique; et cela est tellement vrai que personne avant moi, du moins je le crois, n'avait remarqué cette absence de Dieu. Lisez surtout cette merveilleuse consultation où M[me] de Clèves expose les raisons qui lui font rejeter le mariage avec M. de Nemours. Les raisons qui lui font prendre une décision capitale sont toutes d'ordre naturel; elle arrive à *vaincre* un entraînement profond et légitime par des motifs délicats et sensés. L'absence de surnaturel est d'autant plus frappante ici, que les motifs humains assurent la prépondérance de la raison sur les passions et non la brutale prépondérance de celles-ci.

Il est évident qu'une telle œuvre traduit un nouvel état d'équilibre mental atteint, par une *femme*, supérieure il est vrai, dans lequel la vie humaine se construit par des considérations purement tirées de l'appréciation des conséquences de nos actes, sans aucune préoccupation d'ordre surnaturel. L'élite, dans les femmes, avait atteint cet état vraiment élevé, où la vie se développe sensée, digne et délicate, sans crainte comme sans espoir, je ne dis pas chimérique, soyons polis, mais tout au moins douteux. Car cela n'est pas propre à M[me] de La Fayette: lisez les *Avis à mon fils*, de M[me] de Lambert, et vous verrez que, sauf quelques formules de simple politesse envers Dieu, tous les motifs pour se conduire avec dignité dans la vie réelle sont tous d'ordre humain. N'y a-t-il pas là une démonstration expérimentale de la possibilité de concevoir une vie non seulement honnête, mais élevée et délicate, par de simples considérations d'ordre naturel? La démonstration est d'autant plus frappante, qu'elle n'a rien de systématique; on ne cherche pas à démontrer: on décrit. L'évolution lente de l'humanité a produit un tel état, dans les âmes supérieures, qui du reste ne font que précéder les autres; la systématisation viendra plus tard.

Sans doute, me dira-t-on, mais l'échafaudage surnaturel a été d'abord nécessaire; j'en conviens, mais on arrive à s'en passer. Ainsi l'homme ne fait pas partie des espèces animales spontanément propres. Cela devient grave dans les sociétés nombreuses: aussi les conducteurs de notre espèce ont cherché dès le début à y pourvoir. Mais il leur a fallu invoquer et Dieu et le Diable pour obtenir des hommes qu'ils veuillent bien se tenir propres. Aujourd'hui l'Occident se débarbouille sans crainte de l'enfer ni espoir du paradis. Pourquoi l'évolution

accomplie par les peuples civilisés, dans un cas simple, ne peut-elle être atteinte dans les cas les plus compliqués? *La Princesse de Clèves* nous en donne la démonstration, non point scolastique, mais vivante, dans un chef-d'œuvre esthétique: et cette absence de Dieu conduit à peindre la prépondérance suprême, type normal de notre espèce, de la raison sur la passion.

Mais faisons la contre-partie; et toujours en consultant, non la science, mais l'art. Jean-Jacques Rousseau, par un mouvement rétrograde, réintroduit Dieu; lisez *La Nouvelle Héloïse* et voyons le rôle qu'il lui fait jouer: il faut bien le dire, avec toute la politesse possible, ce rôle est scabreux. Dieu intervient surtout pour justifier les tendres faiblesses, ou tout au moins pour les accueillir avec une souriante tolérance. Et comme cela s'est développé au XIXe siècle! Dans George Sand, quand les dames veulent doucement céder, Dieu est toujours là pour faciliter l'affaire. On lui fait jouer là un singulier rôle. Que nous sommes loin de ces décisions suprêmes où l'âme se dompte, et que Mme de La Fayette nous a peintes avec une connaissance si profonde de la nature humaine!

Quoi qu'il en soit, *La Princesse de Clèves* me paraît l'œuvre la plus parfaite sortie de la main d'une femme. Celle-ci reste toujours étrangère aux œuvres de grande force, et dans tous les genres. Mais le champ qui lui appartient a été parcouru par Mme de La Fayette avec une plénitude complète. Son œuvre sera lue tant qu'il restera des hommes de goût et de sens; on est heureux de se sentir en communion avec l'élite qui, depuis le XVIIe siècle, goûte ce charmant chef-d'œuvre, et l'on pense à l'élite qui après nous en jouira encore.

Bien à vous, P. LAFFITTE

IX. VACANCES SENTIMENTALES EN ALSACE

Ce récit a été publié dans la REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE du 14 octobre 1882. Il est repris en volume pour la première fois.

X. LES AUTELS DE LA PEUR

LES AUTELS DE LA PEUR, par Anatole France, Paris. 1885, [1926], in-8o de 84 pages, 2 ff. pour la table et l'achevé d'imprimer, couv. impr.

Edition tirée à 100 exempl., due aux soins de Joseph Place, pour les amis d'Anatole France, réalisée en 1926, mais portant sur la page de titre la date fictive de 1885.

LES AUTELS DE LA PEUR ont été publiés pour la première fois dans le JOURNAL DES DÉBATS des 2, 5, 7, 8, 11, 12, 14, 15 et 16 mars 1884. Certains passages ont été réutilisés par l'auteur pour former des contes qui ont pris place dans L'ETUI DE NACRE.

Une édition critique des AUTELS DE LA PEUR a été établie par Juliette de Gardony Gilman, Harvard University, Cambridge, Massachusetts, 1968. In-4o, de CIV-142 p. dact. cartonné.

XI. MARGUERITE

Anatole France. MARGUERITE. Bois gravés de Siméon. Paris, A. Coq, 1920, in-8o de 68 pages, couv. crème. Tirage: 500 ex. (15 Chine, 35 Japon, 450 Hollande).

MARGUERITE a été publiée pour la première fois dans la revue LES LETTRES ET LES ARTS, du 1er décembre 1886.

Manuscrit

Le brouillon de la lettre écrite à André Coq pour servir de préface à l'édition originale de MARGUERITE appartient à la Bibliothèque nationale (N.A.F., 15396).

XII. LE COMTE MORIN

Anatole France. LE COMTE MORIN, DÉPUTÉ, avec bois gravés de Henri Barthélemy. Paris, Mornay, s.d. (1921) gr. in-16 de 68 pages, couv. bleue. Tirage: 700 ex. (57 Japon, 643 Hollande).

LE COMTE MORIN, DÉPUTÉ, a été publié pour la première fois dans la REVUE INDÉPENDANTE de littérature et d'art, nouvelle série no 2, décembre 1886.

Cette nouvelle, qui présente une certaine similitude avec le récit précédent intitulé MARGUERITE, a été réutilisée en partie

dans un article paru dans le TEMPS, du 17 avril 1892, sous le titre de *Madame Planchonnet*, article repris lui-même dans *Pierre Nozière.*

XIII. LE CHÂTEAU DE VAUX-LE-VICOMTE

LE CHÂTEAU DE VAUX-LE-VICOMTE... par Rodolphe Pfnor... accompagné d'un texte historique et descriptif par Anatole France. Paris, Lemercier et Cie, 1888. In-fol. de 2 ff., 72 pages et 26 pl. h. texte.

XIV. LE PALAIS DE FONTAINEBLEAU

GUIDE ARTISTIQUE ET HISTORIQUE AU PALAIS DE FONTAINEBLEAU, par Rodolphe Pfnor. Préface par Anatole France. Paris, Librairie générale de l'architecture et des travaux publics André, Daly fils et Cie, 1889, in-8º de VIII-215 pages, couv. bleue.

XV. FAUST

Œuvres de J.-W. Goethe. FAUST. (Première [Deuxième] partie.) Traduction nouvelle par Camille Benoît, préface par A. France. Paris, Lemerre, 1891 (l'achevé d'imprimer du premier tome est daté du 25 mai 1889). Deux vol. pet. in-12, de XIX-272 et 350 pages.

La préface, signée Anatole France, occupe les pp. [I] à XIX du tome Ier.

Sous le titre : « Le FAUST de Goethe, à propos d'une traduction nouvelle de M. Camille Benoît, par M. Anatole France », la REVUE BLEUE du 3 août 1889 a publié cette préface.

XVI. PAPUS

Cette étude relative au TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE SCIENCES OCCULTES de Papus a été publiée pour la première fois dans la REVUE ILLUSTRÉE du 1er février 1890.

Elle figure en tête de la nouvelle édition du même ouvrage publiée par Albin Michel en 1926.

XVI. LE COMTE D'ORSAY ET LADY BLESSINGTON

Cet article a été publié dans la REVUE ILLUSTRÉE du 15 février 1890.

XVIII. LE CAFÉ PROCOPE

Gérôme. LE CAFÉ PROCOPE, aux dépens d'un amateur. Plaquette in-12, sous couverture ocre jaune reproduisant le titre. s.n.d.l., de 16 pages. (Les douze croquis ornant le volume ont été dessinés par Anatole France.) Achevé d'imprimer le 8 septembre 1928. Tiré à soixante-sept exemplaires, tous hors commerce.

LE CAFÉ PROCOPE a été publié pour la première fois, sous le pseudonyme de Gérôme, dans L'UNIVERS ILLUSTRÉ du 26 juillet 1890.

Manuscrit

Le manuscrit du CAFÉ PROCOPE appartient à la Bibliothèque nationale (N.A.F., 15398). Il se compose de 20 feuillets in-4º, dont 1 pour le titre et 19 pour le texte, numérotés de 12 à 30, reliés plein maroquin marron, plats intérieurs maroquin crème *(Canape et Corriez).*

XIX. VIEUX PÉCHÉS

Docteur J. Garat. VIEUX PÉCHÉS, avec une préface d'Anatole France. Bordeaux, Feret et Fils, 1890, in-12 de X-174 pages. Couv. jaune.

XX. PROMENADES FÉLIBRÉENNES

PROMENADES FÉLIBRÉENNES, par Anatole France. Nouvellement imprimé. 1925, in-8º de 38 pages.

L'achevé d'imprimer est ainsi conçu : « Ce volume, formant l'édition originale des PROMENADES FÉLIBRÉENNES, par Anatole France, a été établi, sur l'initiative et aux dépens de M. Louis Barthou, par M. Claude Aveline. Il a été composé et tiré, sur papier à la cuve de Montgolfier d'Annonay, à cinq exemplaires, numérotés de un à cinq, nominatifs et non mis dans le commerce... »

---

a) LES PROMENADES FÉLIBRÉENNES ont été publiées pour la première fois — sous le titre: *Les Fêtes Félibréennes* — dans le TEMPS, en cinq feuilletons s'échelonnant du 12 au 24 août 1890:

TEMPS, du mardi		12 août 1890 :	*Agen, Dimanche.*
—	mercredi	13 août 1890	*Agen, Dimanche.* *Montauban, Lundi.*
—	samedi	16 août 1890	*Montauban, Lundi.* *Auch, 12 août.*
—	samedi	23 août 1890	*Tarbes, 14 août.* *Bagnères-de-Bigorre, 14 août.* *Argelès Gazost, 15 août.* *Pau, 16 août.*
—	dimanche	24 août 1890:	*Saint-Sébastien, 18 août.*

Le feuilleton du TEMPS du mardi 12 août contient un paragraphe de 19 lignes qui n'a pas été repris dans l'édition originale, où sa suppression est marquée par les trois points qui accompagnent les mots: « ... publia ses vers... » Voici ce texte:

M. Amy, le sculpteur bien connu à qui on doit le *Figaro* de la rue Drouot, a représenté Cortète de Prades sous les traits d'un fier cavalier, coiffé du feutre à plumes et portant la collerette de dentelle. La tête est belle. M. Amy n'a pu s'aider d'aucun portrait de ce seigneur Cortète. Tous ont péri par l'injure du temps. M. Amy ne le regrette que médiocrement. Peut-être que Cortète de Prades ne se ressemblait pas à lui-même et qu'il n'avait pas la tête de son état et de son caractère. Tel que l'a représenté l'habile sculpteur, il est ce qu'il doit être: un poète mousquetaire. La gloire de ce Cortète vient d'être rehaussée d'un discours de M. Sextius Michel, d'une poésie gasconne de M. Ratier et d'une ode française de M. Elie Fourès, qui a été fort applaudie et qui mérite de l'être, car elle est d'un bel élan et faite pour l'air et le soleil. En voici quelques strophes...

Anatole France cite alors quatre de ces strophes (de six vers chacune) et le texte reprend avec les mots: « M. Sextius Michel parla... »

Le feuilleton du samedi 16 août offre un certain nombre de détails dont l'édition originale n'a pas, non plus, fait état. Nous rétablissons ci-dessous les passages supprimés.

(P. 494 du présent volume, à la place des trois points qui accompagnent: « ... décore son église... »)

Le souvenir charmant du curé-poète de Moissac ne nous quittera jamais.

Je ne vous parle pas du banquet: il fut grand et suivi de beaux discours. On porta beaucoup de toasts qui montrent le bon cœur de nos hôtes et le nôtre.

(P. 495 du présent volume, à la place des trois points qui accompagnent: « ... parmi les Montalbanais... »:)

On a lu le discours prononcé par M. Henry Fouquier au banquet de Montauban, sous le buste d'Ingres, aux applaudissements de la ville entière et des poètes voyageurs.

(Même page, à la place des trois points qui précèdent: « ... Sous un soleil... »:)

C'est un maire, c'est une municipalité amis des poètes, que la municipalité d'Auch, et que M. le maire Aucoin.

(Même page, à la place des trois points qui terminent le même alinéa:)

M. Henry Fouquier prononce, avec sa grâce coutumière, un discours d'une sagesse aimable et douce, d'une raison fine, d'un art facile et sûr. M. Maurice Faure, dont la chaude éloquence nous anime et nous emporte depuis trois jours, récite un beau sonnet à du Bartas. Car il est poète comme il est orateur.

Le feuilleton se continue alors par un alinéa que l'édition originale a légèrement modifié:

M. Elie Fourès lit un autre sonnet au même seigneur du Bartas et fait applaudir le nom de Léon Barracand.

[Ici le sonnet de Léon Barracand.]

Voilà qui est beau, sans doute, mais d'une mélancolie étrange, etc.

Le bref alinéa que précède la mention: « *Pau, 15 août* » (p. 499 du présent volume) est extrait d'un compte rendu paru dans le TEMPS du dimanche 17 août 1890, sous le titre: *Les Fêtes Félibréennes*. Ce compte rendu, non signé, n'est pas d'Anatole France. Il fait, d'ailleurs, double emploi avec la chronique francienne publiée le 23 août.

Le feuilleton du 23 août 1890 présente la leçon suivante:

... Ceux qui ont entendu le vénérable successeur d'Auguste Comte savent comment il unit dans ses conférences une bonhomie souriante, égaye la rigueur des déductions philosophiques...

Ce passage, évidemment fautif, a été corrigé comme suit par les éditeurs de 1925 (p. 500 du présent volume):

« ... savent comment il unit dans ses conférences une bonhomie souriante, *égayée*, à la rigueur des déductions philosophiques... »

La présente édition reproduit la correction de 1925.

b) Les *Fêtes Félibréennes*, fournirent quelques mois plus tard à Anatole France l'occasion d'un nouveau travail. Lorsque

Paul Arène et Albert Tournier publièrent chez Flammarion, en 1891, *Des Alpes aux Pyrénées — Etapes Félibréennes*, ils demandèrent à France de rédiger la préface que nous publions ci-dessous.

Paul Arène et Albert Tournier

Des Alpes aux Pyrénées

Etapes Félibréennes

Préface

Paul Arène et Albert Tournier ont voulu qu'un livre fût le monument de ces fêtes gasconnes et pyrénéennes de l'an 1890, auxquelles ils eurent tous deux tant de part, et qu'un texte durable témoignât des choses qui ont été faites et dites dans ces jeux pour la patrie et pour les Muses. C'est pourquoi ils ont publié le recueil que voici. Ils en recevront des louanges; mais on ne comprendra point d'abord qu'ils m'en aient demandé la préface, à moi qui, n'étant ni Cigalier ni Félibre, ne fus que le témoin charmé de ces belles fêtes.

Ma naissance même semblait m'interdire les honneurs qu'on m'offrait: je suis né dans Paris de parents angevins et beaucerons. Mais, si l'on y songe, on se persuadera que, si Paul Arène et Albert Tournier m'ont désigné, c'est surtout en considération de cette origine étrangère. Ils ont voulu qu'un barbare, qui fut leur hôte, portât témoignage en leur faveur. Je le ferai de bon cœur, et pour l'amour des Félibres et des Cigaliers qui vont de ville en ville honorant les poètes.

J'ai gardé de notre course en fête un souvenir délicieux. Le moment que je voudrais fixer en quelques traits c'est celui de notre première réunion au début du voyage, c'est l'heure cordiale où se formèrent les sympathies. Nous étions à Agen. La ville s'était réveillée ce jour-là au bruit des salves qui faisaient gronder l'écho de la colline au pied de laquelle elle est couchée avec sa tour romaine, ses rues en arcades et son fleuve aux grandes eaux argentées. Cette colline de calcaire doré, nue, taillée droite et couverte de verdure sombre, a la fierté d'un paysage historique. La ville n'est pas riche en monuments des anciens jours, mais les Agenaises, sous le foulard éclatant qui couronne leur noire chevelure, sont belles d'une beauté latine et classique.

Je ne parlerai ni de l'inauguration du buste de Cortète de Prades, ni de notre pèlerinage à la maisonnette du poète Jasmin, ni de ce banquet où ne manquèrent ni les saumons de la Garonne, ni les vins que nous avons bus aux poètes et à la patrie. Ces choses ne manqueront pas d'historiographes. Je rappellerai seulement les causeries, qu'après la fête, nous prolongeâmes bien avant dans la nuit. C'était une nuit chaude et caressante, aux ombres légères. Nous étions rassemblés autour des tables d'un café, sous de petits lauriers. Le plus aimable des hôtes, M. Jean-François Bladé, qui nous avait si bien reçus à la gare, nous tenait compagnie. Sa face glabre de vieux Romain s'animait quand il contait, à notre demande, un de ces anciens contes de l'Agenais, dont il a fait des recueils, ou quand il disait d'une voix mordante quelque anecdote sur *Moussu Jansemin*, ou bien encore quand il commentait avec une imagination vive et savante l'inscription funéraire de Donnia Italia qu'il avait lue dans son enfance à Lectoure: *Non sum, non curo.* Visiblement il aimait Donnia, morte à vingt ans, au temps des Césars. Mais il la plaignait d'être morte sans espérance. Car il est spiritualiste et chrétien, un peu plus qu'Ausone, mais un peu moins que saint Paulin, tous deux ses compatriotes, et qu'il rappelle par l'élégance du style, par l'abondance de la doctrine, par l'aménité des mœurs.

Et, tandis qu'il parlait, Noulens, son collaborateur à la *Revue d'Aquitaine*, nous disait à l'oreille: « Il est exquis. » Maurice Faure était là, tout vibrant encore du toast qu'il avait porté aux femmes de Gascogne et de Provence; et il se répandait naturellement en éloquence et en poésie, étonnant les Agenais par l'habileté spontanée avec laquelle il parlait leurs dialectes populaires. L'incomparable président du félibrige, Sextius Michel, mêlait à la conversation les traits de sa bonhomie fine et de sa gaieté attendrie. Pierre Laffitte, distrait parmi nous de ses spéculations profondes, montrait la joie d'un sage. Et tous, Félibres et Cigaliers, témoignaient en quelque manière de leur gai savoir: Elie Fourès, dont on venait d'applaudir les strophes lyriques. Georges Niel, Léon Barracand, le sculpteur Amy, Ratier, Jacques Gardet, Etienne Guary, Emmanuel Ratoin, Magen, Xavier de Lassalle, Charles Maurras.

Charles Maurras, dont le visage fiévreux et doux ressemblait plus que jamais, cette nuit-là, à un bronze florentin, tournait tour à tour sur les interlocuteurs son œil agile qui voit et entend tout. Sans doute il lui souvint tout à coup de sa chère

ville de Martigues, car il nous confia qu'il ne retrouvait pas dans la Gascogne, pourtant si aimable, l'âme hellène de la Provence.

La Gascogne est romaine, ajouta-t-il. Un de ses fils a véridiquement comparé le cœur de sa vieille patrie au cœur grave et pensif d'un bœuf du Latium.

Tout à coup une voix chaude et profonde chanta:

De céu blu n'a plen si bârri
Dré dins li gourg dou Gardoun,
Lou porto-aigo soulitâri,
Lou viéi pont à l'abandoun.

Celui qui chantait ainsi n'est pas né pourtant près des gouffres du Gardon. Le soleil qui chauffe les monts de l'Ariège a doré son front large et découvert. Albert Tournier, le promoteur des fêtes cigalières, est né à Pamiers. Le félibrige doit beaucoup à cet enfant d'adoption. Albert Tournier est un organisateur admirable. Si son activité facile prend volontiers des airs de paresse et de nonchalance, c'est coquetterie pure. Il a la main à tout. Il est de ces natures riches qui se dépensent sans cesse. Il faut qu'il agisse. Il n'avait pas dix-huit ans quand il s'est jeté ardemment dans la politique.

Gambetta vivait encore. A vingt ans, Tournier devint l'ami du grand orateur. Il a gardé de ces temps héroïques de la démocratie l'enthousiasme, l'ardeur, un goût vif de la lutte. Il semble que, par une instinctive loyauté, il offre toujours la poitrine à l'adversaire. Et cet homme terrible est un homme excellent. Il y a beaucoup de finesse et de sens dans tous ses emportements, et il est impétueux avec adresse.

Une des plus belles médailles florentines du XVe siècle nous montre l'éléphant guerrier d'Isotta. C'était un noble animal. Ses pieds, qui, sur le champ de bataille, écrasaient les chevaux et les cavaliers, passent dans un jardin sans froisser les roses. Je ne sais pourquoi Isotta de Rimini le fit mettre sur le revers de ses médailles, mais je ne puis m'empêcher de le donner pour emblème à Albert Tournier, démocrate impétueux et fin lettré, très sensible à toutes les belles et bonnes choses. Donc il chantait. Et les Félibres se mirent tous à chanter parce que la nuit était belle. Ils ont chanté *Magali*, la *Romance de Pierre d'Aragon* et bien d'autres chansons de Provence. Puis ils ont dit en chœur *le Midi rouge*, et l'un de nos amis m'a conté, au sujet de cette chanson patriotique, une anecdote que je veux vous dire.

On sait que Paul Arène fut, en 1870, capitaine de francs-tireurs, et qu'il mena cent Provençaux à la guerre. Il avait composé, paroles et musique, une belle chanson martiale que ses hommes chantaient en marchant.

Il n'est que juste d'ajouter qu'ils se conduisirent au feu comme de braves gens qu'ils étaient. Aussi bien leur capitaine était-il un vaillant petit homme, point maladroit ni manchot, car il avait dans sa prime jeunesse, pour son plaisir, couru les taureaux en Camargue. On dit même, mais je n'en crois rien, que notre bon confrère Francisque Sarcey n'a jamais parlé de Paul Arène que comme torero. Quoi qu'il en soit, après la guerre, Paul Arène déposa le képi et le ceinturon. Vers 1875, se trouvant à Paris qu'il aime, parce que c'est une ville où il y a beaucoup d'arbres, il fut invité à une soirée chez une dame qui lui promit de lui faire entendre une chanson populaire, une chanson vraiment naturelle, celle-là, dont on n'avait jamais connu le père et qui avait été recueillie chez des bergers.

Paul Arène se rendit à l'invitation. On chanta: *Le Midi bouge — Tout est rouge.* Et quand ce fut fini, tout le monde d'admirer et d'applaudir. Il n'y avait point à s'y tromper. C'était bien la poésie naturelle, née de l'amour et formée sans étude; sa beauté le disait assez. Comme on entendait bien dans ces vers, dans ce chant, la voix de ces héros paysans qui ont donné leur vie sans dire leur nom! L'art se trahit toujours par quelque chose de froid et d'emphatique, de bizarre ou de convenu. Quel poète aurait trouvé ce ton si juste, ces accents si vrais de colère et de bonne haine? Non, certes, ce n'était pas un artiste, un poète de métier, qui avait conçu *Le Midi rouge*.

Notre ami écoutait ces propos de l'air que nous lui connaissons, et de ce visage immobile qui semble avoir été taillé dans le buis d'un bois sacré par un chevrier aimé des dieux, au temps des faunes et des dryades. Il écouta et se tut. Un autre, de moins d'esprit, se serait plu à rassembler sur soi les louanges égarées. Il eût troublé les enthousiasmes. Arène aima mieux en jouir; et il y trouva un plaisir plus délicat. Il approuva d'un signe de la tête. Peut-être même se donna-t-il le plaisir de partager l'illusion générale et de considérer pour un moment sa chanson comme une chanson populaire, comme un chant de l'alouette française, jeté un matin sur le bord du sillon ensanglanté. Et après tout il en avait le droit. Quand il la fit, sa chanson, il n'était plus seulement Paul Arène, il était le peuple de France,

il était tous ceux qui allaient, le fusil sur l'épaule, se battre pour la patrie. Sa chanson était devenue une chanson populaire. Elle courait les routes, faisant halte le dimanche dans les cabarets du village. Il en est de celle-là comme des autres. Il a bien fallu quelqu'un pour les faire et le poète n'était pas toujours berger: c'était, j'imagine, quelquefois un monsieur. Pourquoi un monsieur ne ferait-il pas, d'aventure, aussi bien qu'un paysan, des couplets de guerre ou d'amour?

Et c'est ainsi que le Midi chante, c'est ainsi que des poètes, comme Mistral, continuent la tradition classique avivée par le sentiment populaire.

Le lendemain de la belle et poétique fête, comme nous cherchions, Paul Arène et moi, un peu d'ombre, de fraîcheur et de silence dans la salle du musée, nous vîmes parmi des débris gallo-romains une petite figure antique, à demi nue, mutilée et si belle que le regard ne peut s'arrêter d'en caresser les formes fines.

C'est une Vénus gracile et suave, la Vénus d'Agen. Taillée dans du marbre de Paros, elle n'est point du pays; elle fut apportée en Gascogne par quelque homme riche au temps des Césars. Elle est là comme un don, comme un symbole de cette beauté dont les femmes d'Agen devaient garder le trésor à travers les âges, et qu'elles portent tranquillement ainsi qu'un héritage antique.

L'année prochaine, s'il m'est donné de vivre et de respirer encore la douce lumière du jour, mes amis, nous irons ensemble porter nos hommages pieux à la Vénus d'Arles. Je sais bien que l'Aphrodite de la *Colonia Julia Arelatensis* est captive sur les bords de la Seine. Elle a été portée en trophée dans les jardins de Versailles, puis au musée du Louvre. Mais son âme et son génie sont encore en Provence. On les retrouve dans la pure beauté des femmes, dans les lignes du paysage, dans la poésie vivante des félibres.

ANATOLE FRANCE

XXI. LE DERNIER ABBÉ

Paul de Musset. LE DERNIER ABBÉ. Préface par Anatole France. Paris, Ferroud, 1891, in-8° illustré de 19 compositions par Lalauze, XVI-64 pages.

XXII. UN HOLLANDAIS A PARIS

W. G. C. Byvanck. UN HOLLANDAIS Á PARIS en 1891. Sensations de Littérature et d'Art. Préface d'Anatole France. Paris, Didier, Perrin et Cie, 1892, in-12, couv. bleue, de XVI-308 pages.

XXIII. L'ANNÉE LITTÉRAIRE (1891)

Paul Ginisty. L'ANNÉE LITTÉRAIRE, avec une préface d'Anatole France. Septième année (1891). Paris, Charpentier et Fasquelle, 1892, in-18 de X-364 pages.

XXIV. HÉRODIAS

Gustave Flaubert. HÉRODIAS. Préface par Anatole France. Paris, Ferroud, 1892, in-8°, illustr. par G. Rochegrosse, 4 ff. non ch. XXXII-88 pages.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

I

Cet ouvrage
réalisé d'après les maquettes
de Gilbert Gilliéron
est une production des Editions
Edito-Service S.A., Genève

Imprimé en Suisse